

C. W.

ome VI, nos 1-2

Janvier-Juin 1906

BULLETIN

Ecole Française

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE



DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE



BULLETIN

DE

l'Ecole Française

D'EXTRÊME-ORIENT

TOME VI. — 1906



HANOI

F.-H. SCHNEIDER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

—
1906

BULLETIN

DE

L'ÉCOLE FRANÇAISE

D'EXTRÊME-ORIENT

SOMMAIRE

I. — ÉTUDES DE LITTÉRATURE BOUDDHIQUE. V. LES SOURCES
DU *DIVYĀVADĀNA*. — VI. *KANĪṢKA* ET *SĀTAVĀHANA*.
— VII. TERMES PERSANS DANS L'ASTROLOGIE BOUDDHIQUE
CHINOISE, par M. ED. HUBER, professeur
p. i. de chinois à l'École française d'Extrême
Orient.

II. — LA STELE DE TA-PROHM, par M. G. GÉDES, élève de
l'École pratique des Hautes Études, avec une note
ADDITIONNELLE de M. le Dr. P. GORDIER, médecin
major des Troupes coloniales.

III. — LE MUR DE DONG-HOI. ÉTUDE SUR L'ÉTABLISSEMENT DES
NGUYEN EN LOUINCHINE (XVI-XIII^e siècles), par
M. LE CADIERE, de la Société des Muséums fran-
çais de Paris, Correspondant de l'École française
d'Extrême-Orient.

ÉTUDES DE LITTÉRATURE BOUDDHIQUE

PAR M. ED. HUBER

Professeur p. i. de chinois à l'École française d'Extrême-Orient

V

LES SOURCES DU *DIVYĀVADĀNA* (Suite)

Je crois avoir déjà montré que trois des contes dont la version sanskrite nous a été conservée par le *Divyāvadāna* avaient été empruntés de toutes pièces au *Sūtrāṅkāra* d'Açvagoṣa (1). Mais ce dernier ouvrage est loin d'être la principale source à laquelle ait puisé le compilateur anonyme du recueil retrouvé au Népal. Déjà les savants éditeurs anglais du texte avaient remarqué qu'un grand nombre de ces légendes étaient pleines de références à des points particuliers de la discipline et en avaient conclu qu'elles devaient faire partie du *Vinaya-piṭaka*. Force leur avait été de supposer que ces « fragments isolés, seuls survivants de ce qui a dû former jadis une littérature considérable » appartenaient à une école bouddhique différente de celle qui s'est servie du pâli dans sa liturgie (2). Le canon chinois, qui nous a conservé la « Corbeille de la discipline » de plusieurs écoles, offrait un moyen de vérifier cette hypothèse : il m'a semblé utile d'en profiter. Le résultat de mes recherches est qu'au moins dix-huit des légendes du *Divyāvadāna*, sur un total de trente-huit, sont autant de fragments ayant fait jadis partie du *Vinaya-piṭaka* des Sarvāstivādin.

(1) B. E. F. E.-O., IV, p. 709 et sqq.

(2) *Div.*, éd. COWELL et NEIL : p. VIII de l'introduction. — D'après un témoignage tibétain (cité par M. BARTH, *Bulletin des Religions de l'Inde*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, t. XLI, p. 171), des quatre divisions auxquelles on ramène parfois les écoles bouddhiques, une seule, les Sarvāstivādin, se serait servie du sanskrit dans sa liturgie. Les autres auraient fait usage : les Mahāsāṅghika, d'un sanskrit corrompu ; les Sthavira ou Theravādin, de la *paicācī* ; les Mahāsammattīya, de l'*apabhraṃṣa*. Puisque ces fragments d'un *Vinaya-piṭaka*, conservés dans le *Divyāvadāna*, sont rédigés en sanskrit, ils devraient donc *a priori* appartenir au *Vinaya-piṭaka* des Sarvāstivādin. C'est en effet à cette solution que j'arrive.

En voici la liste :

- I. Koṭīkaraṇa. Tiré du 根本說一切有部毘奈耶皮革事 *Ken pen chouo yi ts'ie yeou pou p'i nai ye p'i ko che* : Règles du Vinaya des Mūlasarvāstivādin concernant l'emploi du cuir. *Tripiṭaka* de Tôkyô, 寒 IV, p. 104 v°.
- II. Pūrṇa. Tiré du 根本說一切有部毗奈耶藥事 *Ken pen chouo yi ts'ie yeou pou p'i nai ye yao che* : Règles du Vinaya des Mūlasarvāstivādin concernant les médicaments; 寒 IV, p. 6 v°.
- III. Maitreya. Tiré du même ouvrage que le précédent; *ibid.*, p. 19 v°.
- IV. Brāhmaṇadārikā. *Ibid.*, p. 30 v°.
- V. Stutibrāmaṇa. *Ibid.*, p. 31 v°.
- VI. Indrabrahmaṇa. *Ibid.*, p. 32 v°.
- VII. Nāgarāvalambikā. *Ibid.*, p. 45 v°.
-
- XIII. Svāgata. Tiré du 根本說一切有部毗奈耶 *Ken pen chouo yi ts'ie yeou pou p'i nai ye* : Vinaya des Mūlasarvāstivādin; 張 IX, p. 78 r°.
-
- XIX. Jyotiṣka. Tiré du 根本說一切有部毗奈耶雜事 *Ken pen chouo yi ts'ie yeou pou p'i nai ye tsa che* : Sujets variés concernant le Vinaya des Mūlasarvāstivādin; 寒 I, p. 4 r°.
-
- XXI. Sahasodgata. Tiré du même ouvrage que la légende de Svāgata; *ibid.*, p. 39 r°.
-
- XXIII. Saṅgharakṣita I.
- XXIV. Nāgakumāra.
- XXV. Saṅgharakṣita II (1).
- Ces trois *avadāna* n'en forment en réalité qu'un seul. Aussi se suivent-ils sans interruption, les deux Saṅgharakṣita à la suite et le Nāgakumāra à la fin, dans la traduction de l'original d'où ils sont tirés: 根本說一切有部毗奈耶出家事 *Ken pen chouo yi ts'ie yeou pou p'i nai ye tch'ou kia che* : Règles du Vinaya des Mūlasarvāstivādin concernant l'admission dans l'ordre; 寒 IV, p. 93 r°.
-

(1) Dans le *Div.*, cet *avadāna* n'a pas de titre; il contient l'histoire d'une naissance antérieure de Saṅgharakṣita.

- XXX. Sudhanakumāra I. Tiré du même ouvrage que la légende de Pūrṇa ; 寒 IV, p. 50.
- XXXI. Sudhanakumāra II. *Ibid.*, p. 43 v°.
-
- XXXV. Cūḍāpakṣa. Tiré du même ouvrage que la légende de Svāgata ; *ibid.*, p. 25 v°.
- XXXVI. Rudrāyaṇa. } Ces deux *avadāna* n'en font en réalité qu'un
XXXVII. Mākandika. } seul : le compilateur du *Div.* les a disjoints et
intervertis en laissant subsister entre eux une
lacune qui correspond à six pages de texte
chinois. Ils sont tirés du même ouvrage que le
précédent ; *ibid.*, p. 92 r° et 103 r°.

Le compilateur a donc extrait, sans le dire, de cet énorme recueil, qui comprend en chinois jusqu'à vingt volumes, près de la moitié de son ouvrage. En un mot il s'est conduit à l'égard du *Vinaya-piṭaka* des Sarvāstivādin, à peu près de la même manière que l'auteur du *Mahāvastu* — ainsi que nous nous réservons de le démontrer un jour — s'est comporté à l'égard du *Vinaya-piṭaka* des Mahāsāṅghika : encore n'a-t-il pas eu, comme ce dernier, le bon esprit de nommer sa source. En revanche, soit paresse de copiste, soit respect du texte consacré, il a recueilli ces contes sans y rien changer ; il n'a même pas jugé à propos de supprimer les passages qui n'ont plus de raison d'être, une fois détachés du cadre de l'original ; tant d'indolence et une telle absence de souci littéraire ont du moins pour nous l'avantage de mettre hors de doute ses pieux emprunts. La correspondance de la traduction chinoise avec le texte sanskrit du *Divyāvadāna* serait par ailleurs parfaite si elle n'était, en quelques endroits, interrompue par l'un des deux faits suivants. En premier lieu un certain nombre de divergences légères s'expliquent aisément par la connaissance plutôt superficielle qu'avait du sanskrit le traducteur chinois, lequel n'est autre que le célèbre pèlerin YI-RSING. En second lieu, on connaît l'emploi courant dans les *avadāna* d'une série de clichés invariables consacrés à décrire un même incident souvent répété (sourire du Bouddha, richesse d'un marchand, pouvoir d'un roi, dangers d'un voyage en mer, etc.) et qui parfois remplissent la moitié d'une page : dans ce cas le traducteur chinois, perdant patience, remplace le plus souvent le cliché par l'expression : 廣如前說, c'est-à-dire : « à développer comme ci-dessus » ; plus rarement le texte sanskrit se sert de l'expression correspondante : *pūrvavad yāvat*. A ces menues différences se borne tout l'écart des deux rédactions. La seule liberté qu'ait prise parfois le compilateur du *Divyāvadāna*, celle d'intervertir l'ordre de deux contes, ne servira, comme nous verrons, qu'à mieux dénoncer son plagiat.

On devine aisément de quelle utilité pourrait être l'existence d'une version chinoise, aussi exactement correspondante, pour une édition critique ou une traduction en langue européenne du texte sanskrit que nous a par hasard

conservé un seul manuscrit du Népal. Si sujettes à caution que soient les connaissances philologiques du bon YI-TSING, à tout instant il nous aide à restituer la leçon originale, et je n'ai pu résister à la tentation d'en donner ci-dessous quelques exemples. Ce n'est pas tout : ainsi replacés dans leur contexte, la plupart de ces contes, souvent inattendus ou baroques, reprennent leur intention moralisante ; et le sens technique qu'y attachaient jadis les Bouddhistes, pour être parfois un peu tiré par les cheveux, n'en redevient pas moins clair. A retrouver ainsi leur vraie signification, on ne voit pas qu'ils perdent rien de leur saveur, bien au contraire : en tout cas leur valeur documentaire s'accroît singulièrement à nos yeux dès que nous savons d'où les prendre et que nous reconnaissons en eux d'authentiques débris du canon bouddhique sanskrit. Par delà ces premières considérations, la comparaison possible et déjà commencée des divers *Vinaya-piṭaka* conservés en chinois nous ouvre des perspectives plus vastes et que je n'ai pu laisser entièrement inexplorées. Mais à chaque jour suffit sa peine, et je me bornerai pour aujourd'hui à apporter les preuves de ce que je viens d'avancer.

RUDRĀYAṆA ET MĀKANDIKA

Dans ce but j'ai fait choix des six contes empruntés à la section du *Vinaya* des Sarvāstivādin qui correspond au *Sutta-vibhaṅga* pâli, à savoir les nos :

- XIII Svāgata
- XXI Sahasodgata
- XXXV Cūḍāpakṣa
- XXXVI Mākandika
- XXXVII Rudrāyaṇa

Parmi ce groupe de légendes, je me servirai d'abord de l'exemple particulièrement caractéristique que me fournissent celles de Mākandika et de Rudrāyaṇa (nos XXXVI et XXXVII). L'analyse succincte, mais fidèle, que je donne ci-dessous, prouvera, j'en ai l'assurance, que ces deux *avadāna* faisaient originellement partie du *Prāyaścittika LXXXII* du *Vinaya-piṭaka* des Sarvāstivādin, lequel correspond au *Pācittiya LXXXIII* du *Suttavibhaṅga* pâli ; qu'ils y figuraient parmi un certain nombre d'autres histoires ayant pour but plus ou moins prochain d'illustrer la règle qui interdit dans certains cas aux religieux bouddhistes l'accès des palais royaux ; et enfin qu'ils en ont été arbitrairement extraits tels quels et ensuite intervertis par le compilateur avec une visible maladresse. Cette démonstration sera la justification même de notre thèse. Nous avons essayé de la rendre plus sensible par un artifice typographique : les parties du *Vinaya-piṭaka* reproduites dans le *Divyāvadāna*, à qui nous devons ainsi de les avoir conservées sous leur forme originale, sont imprimées en italiques dans le résumé que nous en donnons.

Nous mettons tout d'abord sous les yeux du lecteur, pour la commodité des références, la traduction du *Pācittiya* pâli :

Suttavibhaṅga, Pācittiya LXXXIII (1). — En ce temps-là le bienheureux Buddha demeurait à Sāvattī, dans le Jetavana, *Pārāma* d'Anāthapiṇḍika. Et le roi Pasenadi de Kosala ordonna à son jardinier : « Va nettoyer le parc, car je vais y descendre » — « Oui, ô roi », répondit le jardinier au roi Pasenadi de Kosala ; et comme il était en train de nettoyer le parc, il aperçut le Bienheureux, assis au pied d'un arbre. L'ayant aperçu, il alla trouver le roi Pasenadi de Kosala et lui dit : « Le parc est nettoyé, ô roi, et le Bienheureux y est assis » — « Bien, je vais tenir compagnie au Bienheureux ». Et le roi Pasenadi de Kosala descendit au parc et alla trouver le Bienheureux. En ce moment un certain *upāsaka* tenait compagnie au Bienheureux, assis près de lui. Et le roi Pasenadi de Kosala aperçut cet *upāsaka* qui tenait compagnie au Bienheureux, assis près de lui. L'ayant aperçu, il eut peur et s'arrêta. Puis il se dit : « Cet homme, pour tenir compagnie au Bienheureux, ne doit pas être un méchant ». Il s'approcha donc du Bienheureux, le salua et s'assit près de lui. Par respect pour le Bienheureux, cet *upāsaka* ne salua pas le roi Pasenadi de Kosala, ne se leva pas. Et le roi Pasenadi de Kosala fut mécontent : « Pourquoi, à mon approche, cet homme ne me salue-t-il pas, ne se lève-t-il pas ? » Le Bienheureux sut que le roi Pasenadi de Kosala était mécontent et lui dit : « Cet *upāsaka*, ô Mahārāja, a de grandes connaissances religieuses, il est versé dans la doctrine, sans attachement aux objets des désirs ». Et le roi Pasenadi de Kosala se dit : « Certes, ce ne doit pas être un homme commun pour que le Bienheureux lui-même l'exalte ». Il s'adressa donc en ces termes à l'*upāsaka* : « Dis-moi si tu as besoin de quelque chose » — « Merci, ô roi ». Sur cela le Bienheureux instruisit, incita, anima et réjouit le roi Pasenadi de Kosala par un discours religieux. Et le roi Pasenadi de Kosala, ayant été instruit, incité, etc., se leva de son siège, salua le Bienheureux, tourna autour de lui en lui présentant sa droite et s'en alla.

En ce temps le roi Pasenadi de Kosala se trouvait sur la terrasse de son palais et il aperçut cet *upāsaka* qui marchait dans la rue, un parasol dans la main (2). L'ayant aperçu, il l'interpella ainsi : « Ô *upāsaka*, tu as de grandes

(1) OLDENBERG, *The Vinaya-Piṭakam in pâli*, IV, p. 157 sqq.

(2) *Addasa kho rājā Pasenadi Kosala taṃ upāsakaṃ rathiyāya chattapāṇiṃ gacchantam*. L'*upāsaka*, pénétré de la supériorité de l'Eglise sur l'Etat, refuse de se lever devant Pasenadi et, ce qui est aussi grave, ne ferme pas son ombrelle en passant devant le palais royal. Il est étrange que Buddhaghosa n'ait pas compris ce trait et en ait fait un nom propre quand il s'est mal à propos, servi de la même histoire pour commenter les vers 51-52 du *Dhammapada* : il débute ainsi : « *Yuthā 'pi ruciraṃ pupphan' ti imaṃ dhammadesanaṃ satthū Sāvattihīyaṃ viharanto Chattapāṇiṃ upāsakaṃ ārabha kuthesi. Sāvattihīyaṃ hi Chattapāṇi nāma upāsuko tipītakadharo anāgāmi.* » La même histoire est répétée dans l'introduction du *Jātaka* n° 92 ; le héros est également Chattapāṇi. Cependant la fin du conte est chaque fois différente, adaptée à la stance que le commentateur avait besoin d'illustrer. Il est arrivé plus d'une fois au célèbre *sāsanapajjotaka* de tirer ainsi deux ou trois montures du même sac.

connaissances religieuses, tu es versé dans la doctrine : viens prêcher la Loi à mon harem ! » — « Ce que je sais, ô roi, je le sais grâce aux religieux ; que les religieux prêchent la Loi au harem du roi ».

Le roi Pasenadi de Kosala, se disant : « *L'upāsaka* a parlé juste », se rendit auprès du Bienheureux. S'étant rendu auprès de lui, il le salua et s'assit près de lui. S'étant assis près de lui, il parla ainsi au Bienheureux : « Que le Bienheureux désigne un moine pour venir prêcher la Loi à mon harem ! » Sur quoi le Bienheureux instruisit, incita, etc., et le roi Pasenadi de Kosala, instruit, incité, etc., s'en alla. Alors le Bienheureux parla ainsi au vénérable Ānanda : « Va donc, ô Ānanda, prêcher la Loi au harem du roi ». Le vénérable Ānanda répondit au Bienheureux : « Oui, Seigneur ! », et il se rendit de temps en temps au harem du roi pour y prêcher la Loi.

Une fois le vénérable Ānanda, s'étant habillé de bonne heure au matin, ayant pris son bol à aumônes et sa robe, se rendit dans la demeure du roi Pasenadi de Kosala. En ce moment le roi Pasenadi de Kosala était couché avec la reine Mallikā. Et la reine Mallikā vit de loin le vénérable Ānanda arriver. L'ayant vu, elle se leva en hâte, laissant tomber (1) sa robe jaune et fine. A l'instant le vénérable Ānanda retourna au monastère et raconta aux moines ce qui était arrivé. Et les moines qui ont peu de désirs murmurèrent, s'indignèrent, s'irritèrent : « Comment le vénérable Ānanda peut-il entrer dans le palais du roi sans s'être fait annoncer avant ? » Et les moines en informèrent le Bienheureux. Et le Bienheureux convoqua à cette occasion et pour cette affaire la communauté des moines et interrogea ainsi le véritable Ānanda : « Est-il vrai, Ānanda, que tu entres dans le palais du roi sans t'être fait annoncer avant ? » — « C'est vrai, Bienheureux. » Alors le bienheureux Buddha le blâma : « Comment peux-tu, ô fou, entrer dans le palais du roi sans t'être fait annoncer avant ? Cela ne servira pas, ô fou, pour convertir ceux qui ne sont pas convertis et pour augmenter le nombre des convertis, mais cela servira, ô fou, à repousser ceux qui ne sont pas convertis et à aliéner beaucoup de convertis. » L'ayant blâmé et ayant prononcé un discours religieux, il s'adressa ainsi aux moines.

« Ô moines, il y a dix inconvénients à entrer dans le palais du roi. Quels sont ces dix ? Ô moines : Le roi est assis avec sa reine et le moine entre et à sa vue la reine sourit ou à la vue de la reine le moine sourit ; alors le roi pense : « Sûrement, ils ont fait (quelque chose ensemble) ou ils vont le faire ». Voilà le premier inconvénient, qu'il y a, ô moines, à entrer dans le palais du roi. Ensuite, ô moines, le roi, quand il est encombré de besogne, encombré d'affaires, s'approche d'une de ses femmes, l'oublie ensuite et celle-ci devient enceinte ; le roi pense : « En dehors du religieux personne n'entre ici : c'est l'œuvre du religieux. » Voilà le second, etc. Ensuite, ô moines, dans le palais

(1) *pubhassittha* ($\sqrt{\text{bhrams}}$).

du roi un joyau est perdu ; le roi pense : « En dehors du religieux, etc. » Voilà le troisième, etc. Ensuite, ô moines, dans le palais du roi un secret bien gardé transpire en dehors ; le roi pense, etc. Voilà le quatrième, etc. Ensuite, ô moines, si dans le palais du roi le fils s'oppose ⁽¹⁾ à son père ou le père s'oppose à son fils, (le père ou le fils) penseront, etc. Voilà le cinquième, etc. Ensuite, ô moines, le roi élève un homme inférieur à une haute dignité ; ceux que cela mécontente pensent : « Il y a intimité entre le roi et le religieux ; c'est l'œuvre du religieux. » Voilà le sixième, etc. Ensuite, ô moines, le roi dégrade quelqu'un qui occupe une haute dignité ; ceux que cela mécontente, etc. Voilà le septième, etc. Ensuite, ô moines, le roi met son armée en campagne à un moment inopportun ; ceux que cela mécontente, etc. Voilà le huitième, etc. Ensuite, ô moines, le roi met son armée en campagne à un moment opportun, mais à mi-chemin il lui ordonne la retraite. Ceux que cela mécontente, etc. Voilà le neuvième, etc. Ensuite, ô moines, le palais royal est plein d'éléphants, de chevaux, de chars ; il y a là des formes, des sons, des odeurs, des goûts, des touchers qui tentent les désirs et qui ne conviennent pas à un religieux. Voilà le dixième, etc. Voilà, ô moines, les dix inconvénients qu'il y a à entrer dans le palais du roi. »

Et le Bienheureux blâma le vénérable Ānanda de différentes façons, parla contre la non-frugalité, le mauvais naturel, l'absence de modération, l'insatiabilité, le désir de société et l'indolence, exalta de différentes façons la frugalité, le bon naturel, les modérés, ceux qui se contentent, ceux qui ont arraché (les passions), ceux qui ont secoué (les passions), les sereins, les respectueux, les énergiques ; et, ayant prononcé devant les moines un discours religieux en accord et conformité avec ces sujets, il s'adressa ainsi aux moines : « Or donc, ô moines, c'est pour dix raisons que je vais proclamer à l'usage des moines une règle de discipline, pour consolider la communauté, pour le bien être de la communauté, pour retenir les mécontents, pour la tranquillité des bons moines, pour écarter du péché ceux qui ont vu la vérité, pour empêcher les péchés futurs, pour convertir ceux qui ne sont pas convertis, pour augmenter le nombre des convertis, pour faire durer longtemps la bonne loi, pour maintenir la discipline. Or donc, ô moines, voici comment vous récitez cette règle de discipline :

« Si un moine franchit le seuil d'un roi *khattiya* et qui a reçu l'onction, quand le roi n'est pas sorti et quand la reine ne s'est pas retirée, sans s'être fait annoncer avant, il y a *pācittiya* ⁽²⁾. »

(Suit l'ancien commentaire du *Pātimokkha*).

⁽¹⁾ *pattheti*. Je ne connais, à vrai dire, aucun exemple où ce verbe signifie autre chose que « demander ». Mais l'accord unanime des versions chinoises du *Vinaya-piṭaka* des autres écoles, qui traduisent comme je viens de le faire, m'a décidé à donner à *pattheti* le sens, non de *prāthayati*, mais de *prāthayate*.

⁽²⁾ *Yo pana bhikkhu rañño khattiyassa muddhāvāsittassa anikkhantarājake anigga-taralanake pubbe appaṭisaṃvidito indakkhīṇaṃ atikkāmeyya, pācittiyam.*

Voici maintenant l'analyse de la rédaction chinoise :

Vinaya des Sarvāstivādin, Prāyaścittika LXXXII (1). — Le Buddha demeurait à Ārāvastī. Il prescrit aux moines de se chercher une demeure dans la solitude. Quelques moines se retirent sur le mont Meru dont description est donnée.

NANDA ET UPANANDA. — Les deux *nāgarāja* Nanda et Upananda demeurent au pied du mont dans l'océan. Leur force et leur puissance sont si grandes que même Garuḍa ne peut rien contre eux. Pleins d'orgueil et de vanité, chacun d'eux entoure de son corps immense sept fois le mont Meru et, trois fois par jour, ils exhalent un air empoisonné qui tue tous les animaux à 250 *yojana* à la ronde, après quoi ils s'endorment. Les moines du mont Meru deviennent malades et jaunes de teint. Au prochain *upoṣadha* ils retournent à Ārāvastī et questionnés par les autres moines sur la cause de leur malaise, ils leur racontent l'affaire. Ils ne sont pas assez puissants pour dompter les *nāga* ; seul le Buddha ou un des grands *çrāvaka* le peut. Le Buddha envoie Mahāmaudgalyāyana, qui se rend auprès des *nāga* endormis, leur marche sur le corps, sur la crête, entre dans leur ventre en y déchainant le tonnerre et des éclairs : les *nāga* ne se réveillent pas. Maudgalyāyana se change en un *nāga* prodigieux et enferme dans sept tours les corps de Nanda et Upananda qui se réveillent et s'enfuient, devenus tout petits, dans leur palais. Le disciple du Buddha reprend sa forme humaine et convertit les *nāga*. Ils le prient de porter leurs hommages à son maître et de solliciter pour eux une faveur du Buddha : qu'à l'avenir les moines et les nonnes, quand, à la fin de leur repas, ils prononcent la *dakṣiṇāgāthā*, mentionnent les noms des deux *nāga* avec le vœu qu'ils soient bientôt délivrés de leur corps d'animal. Maudgalyāyana retourne à Ārāvastī et en informe le Buddha qui prescrit : « Qu'à partir de maintenant tous mes disciples, les moines, les nonnes et les autres, quand à la fin du repas ils prononcent la *dakṣiṇāgāthā*, mentionnent les noms des deux *nāgarāja* Nanda et Upananda avec le vœu qu'ils puissent quitter les mauvaises voies et renaître dans une des bonnes voies ».

Après leur conversion les deux *nāga* se rendent chaque jour d'*upoṣadha*, quatre fois par mois, à Ārāvastī pour écouter la Loi aux pieds du Buddha ; ils assument chacun l'extérieur d'un maître de maison et une armée de *nāga* sous forme de guerriers les escorte. En ce temps le roi Prasenajit arrive auprès du Buddha. Par respect pour le Buddha et la Loi les deux maîtres de maison ne se lèvent pas à son approche. Le roi Prasenajit s'assied, rempli de colère, auprès du Buddha et le prie de lui prêcher la Loi. Refus du Buddha qui prononce une stance pour blâmer la colère et la haine. Le roi Prasenajit se retire et, attribuant

(1) 根本說一切有部毗奈耶 *Ken pen chouo yi ts'ie yeou pou p'i-nui-ye*, Tripiṭaka de Tōkyō, 張 IX, pp. 86 v^o — 100 v^o.

le refus du Buddha à l'influence des deux maîtres de maison, ordonne en sortant à ses serviteurs de les tuer dès qu'ils auraient pris congé du Buddha. L'escorte des *nāga* entend cet ordre et fait tomber une pluie d'épées, de disques et de lances sur la ville. Sur l'ordre du Buddha, Maudgalyāyana intervient : la pluie d'armes avant qu'elle n'ait touché la terre est transformée en une pluie de fleurs, qui remplit la ville et le palais. Les flatteurs persuadent le roi Prasenajit que le miracle est dû à ses mérites ; de même les femmes du palais, le prince royal, les ministres, les brahmanes, les *senāpati*, les sujets s'en attribuent le mérite tour à tour. Le roi Prasenajit se rend dans le Jetavana pour s'en informer auprès du Buddha qui lui apprend ce que Maudgalyāyana a fait et qui étaient les deux maîtres de maison. Au prochain jour d'*upoṣadha* le roi revient, demande pardon aux deux *nāga* et invite le Buddha et la Communauté à venir au palais prendre leur repas tous les sept jours. En ce temps même pendant la nuit, le feu prend dans le palais et l'éléphant de Prasenajit périt dans l'incendie. Edit du roi ⁽¹⁾ : ceux qui à l'avenir allumeront la nuit une lampe, seront frappés d'une amende de 60 pièces de monnaie ; ceux qui ne pourront pas la payer, seront jetés en prison.

Le Buddha, prié par les moines, leur raconte l'existence antérieure des deux *nāga* : Jadis régnait à Bénarès le roi Kṛkin ; il avait comme ministres les deux frères Nanda et Upananda qui, pour la raison d'état, étaient obligés de commettre mainte injustice. Un de leurs parents, qui avait suivi l'enseignement du Buddha Kāçyapa et était devenu *arhat*, leur en fit craindre les conséquences futures. Sur son conseil ils bâtirent pour les moines des quatre points cardinaux un *vihāra* rempli de toutes les choses nécessaires. Après leur mort ils naquirent comme *nāga*, à cause des injustices commises ; mais leur bonne œuvre leur valut de n'avoir rien à craindre du terrible ennemi de leur race.

LŪHASUDATTA ⁽²⁾. — En ce même temps vivait à Çrāvastī un maître de maison immensément riche et qui devait à ses libéralités son nom de Sudatta. Il invite le Buddha dans sa maison. Après le repas le Buddha prêche les Quatre Vérités à Sudatta et à sa femme ; les deux époux deviennent *çrotāpanna*. La nuit du même jour la femme du marchand conçoit un fils. Neuf mois après Sudatta invite de nouveau le Buddha, et lui et sa femme obtiennent le fruit des *sakṛdāgāmin*. Le même jour leur naît un fils. Les parents,

(1) On verra par la suite que cet incident est le seul lien qui réunisse l'histoire des Nāgas à l'*avadāna* suivant, celui de Lūhasudatta. Le lien est mince, mais il existe.

(2) Ce personnage revient aux pp. 159 et 160 du *Div.* ; grâce à ces passages on peut rétablir son nom que le chinois traduit par 善與 « Bien-donné » et 麤惡善與 « Grossier-bien-donné ». Le mot *lūha* revient plusieurs fois dans le *Div.* et le *Mahāvastu* et s'applique à des vêtements ou à de la nourriture grossière, à des paroles rudes, à des hommes exténués par la maladie. Comme M. SENART (*Mahāvastu*, II, 509) l'a expliqué, c'est une forme prakrite de *rūkṣa*, pâli *lūkha*. Cf. la note de Morris dans *Journal of the Pāli Text Society*, 1891, p. 1. Cf. aussi l'hindoustani *ruhāi*, « rudesse ».

estimant que les miracles qui avaient accompagné l'incarnation et la naissance de l'enfant, étaient l'effet d'une puissance surnaturelle (*ṛddhi*), lui donnent le nom de *Ṛddhila* (1). Description de l'éducation de *Ṛddhila*. Devenu grand, il se promène un jour le long du palais du roi *Prasenajit*. Une des femmes du harem, ravie de sa beauté, lui jette du haut de la terrasse une guirlande de fleurs. Des espions rapportent l'affaire au roi et accusent le fils de *Sudatta* de corrompre les épouses royales. Le roi *Prasenajit* fait mettre *Ṛddhila* à mort (2).

N'ayant plus personne à qui léguer sa fortune, *Sudatta* la distribue aux pauvres, aux brahmanes et aux *gṛamaṇa*. Il ne garde qu'un *karsapana* qui, mis dans le commerce, lui en rapportera chaque jour trois autres; il les emploie l'un pour faire des offrandes au *Buddha*, l'autre pour en faire à la Communauté, le troisième pour nourrir sa famille. Vivant désormais dans la pauvreté et n'ayant plus rien à donner aux mendiants qui assiègent sa porte, on l'appelle *Sudatta* le Gueux, *Lūhasudatta*. Un jour il se rend auprès du *Buddha* et se plaint qu'il n'ait plus le moyen de faire de grandes aumônes. Longue instruction du *Buddha*: plus qu'une grande aumône vaut un don infime donné dans une intention pure à un personnage digne; plus que cette aumône vaut la compassion pour les êtres vivants; plus encore que cette compassion vaut la connaissance de la non-éternité de toute chose (3). Pénétré du discours du *Buddha*, *Lūhasudatta* retourne chez lui et lit la doctrine toute la nuit, à la lumière d'une lampe. Les veilleurs de nuit, conformément à l'édit royal précédemment cité, entrent chez lui et, comme il ne peut pas payer l'amende, l'emmenent en prison. La prison de *Ārāvastī* a trois étages, un pour chaque catégorie de la société. *Lūhasudatta*, qui appartient à la bonne société, est enfermé dans l'étage supérieur. La nuit les dieux des quatre points cardinaux avec *Indra* et *Brahma* viennent lui tenir compagnie. Le roi *Prasenajit*, le matin venu, se fait amener le criminel endurci dans la chambre duquel il a vu de loin, pendant la nuit, six lumières brillantes. Étonné par les explications de *Lūhasudatta*, il lui accorde la liberté et un vœu. Selon le vœu de *Lūhasudatta*, le roi *Prasenajit* annule l'édit, pour permettre à tous d'étudier pendant la nuit la Loi du *Buddha*.

En dehors du roi *Prasenajit* et de *Lūhasudatta* vivaient encore à *Ārāvastī* le jeune frère du roi, le prince *Kāla* (4) et les deux marchands *Supramāṇa* et

(1) En chinois 神通 qui traduit communément *ṛddhi*. Comme d'autre part le *Div.* (p. 160) mentionne en compagnie du *gṛhapati* *Lūhasudatta* l'*upāsikā* *Ṛddhilamātā*, il y a peu de doute sur le nom de leur fils.

(2) L'épisode de la mort de *Ṛddhila* est reproduit dans les textes tel quel chaque fois que le narrateur a besoin de faire commettre à un roi le meurtre d'un innocent. Cf. *Div.*, p. 155.

(3) La monotone gradation du discours interminable du *Buddha* a fait hésiter le pieux pinceau de *Yi-tsing*. Il dit en note: 梵本具有恐煩故略: « le texte sanskrit énumère intégralement; craignant d'ennuyer, j'ai abrégé. »

(4) 哥羅 *Ko-lo*. Il revient dans le *Div.*, pp. 155 sqq. Les noms des deux marchands sont 善合 « Bien-s'accorder » et 戒勝 « Vertu-supérieure ». Je demande la permission de tenter une restitution pour ne pas donner à leurs noms une allure trop barbare; mais je tiens à avertir qu'elle est purement hypothétique.

Çilottama. En ce temps les voleurs de Kosala forment le dessein de se procurer d'un seul coup de quoi vivre joyeusement pendant une année. Ils exigent de Supramāna la restitution d'un dépôt imaginaire d'une *koḷi* et forceront Çilottama à leur servir de témoin. Il sera facile de s'en emparer. Çilottama est très prude et s'est établi une *varcaskuṭi* loin dans la forêt, en dehors de la ville. Là les voleurs le guettent et avec des menaces de mort, veulent le forcer à faire un faux témoignage. Mais le marchand préfère mourir. Les voleurs sont étonnés et se laissent convertir par lui.

En ce même temps le prince Kāla s'était engagé à observer les huit préceptes et s'était retiré dans la solitude. Les filles de Māra le tentent, mais il les repousse victorieusement.

Lūhasudatta s'est de nouveau rendu dans le Jetavana pour écouter les paroles du Maître. Le roi Prasenajit y arrive après lui, etc. (1). En sortant le roi enjoint à ses suivants d'intimer à Lūhasudatta l'ordre de quitter le royaume dès qu'il sortira du Jetavana. Les *deva* entendent cet ordre et, au même moment, Prasenajit est assailli par un essaim cruel d'abeilles. Il retourne auprès du Buddha, apprend la cause de son malheur et est délivré de ses persécuteurs en demandant pardon à Lūhasudatta. Prasenajit demande au Buddha si ce n'est pas là une chose rare que de voir un roi demander pardon à un homme du peuple ; une question analogue est posée par Lūhasudatta qui, malgré sa pauvreté, pratique l'aumône, puis par le prince Kāla et le marchand Çilottama qui surviennent et qui ont, l'un, repoussé malgré sa jeunesse, les tentations des filles de Māra, l'autre, au prix de sa vie, refusé de mentir. Le Buddha est de leur avis et résume dans une stance « les quatre choses rares. »

Le prince Kāla et les deux marchands continuent à s'entretenir avec le Buddha sur des questions religieuses. Le roi Prasenajit n'y entend rien et s'en retourne tout affligé. La reine Mallikā le questionne sur la cause de son chagrin ; le roi se plaint que l'exercice de la royauté ne lui laisse pas le temps d'étudier la doctrine pendant le jour. Il propose à ses deux reines, Mallikā et Vāsabhakkhattiyā (2), de se faire instruire chacune par un moine pendant le jour et de lui répéter la leçon pendant la nuit. Mallikā choisit Udāyin tandis que Çāriputra instruira l'autre reine. Les deux disciples obtiennent de leur maître la permission de se rendre journallement dans le harem du roi.

(1) Ici le chinois a : 廣如上說 qui correspond aux formules *itī vistareṇa* ou *pūrvavat* (pāli *peyyalam*) employées si fréquemment dans le *Div*. En d'autres termes il faut ici répéter textuellement, en substituant le nom du marchand à celui des deux *nāga*, toute la scène entre le roi Prasenajit et Nanda-Upananda qui ne voulaient pas se lever devant lui.

(2) 行雨 • Causant-pluie ». Je suis obligé d'employer le nom pāli, n'ayant pas, pour le moment, le nom sanskrit sous la main. L'histoire de Vāsabhakkhattiyā est racontée dans l'introduction du *Jāṭaka* 465.

Un jour le roi Prasenajit part en guerre contre un royaume voisin. L'armée se met en marche dans la seconde moitié de la nuit. Le tumulte réveille les deux disciples. Āriputra sait par intuition à quoi s'en tenir, mais Udāyin croit que le matin est arrivé et se rend au harem. On l'annonce à la reine Mallikā ; celle-ci se lève, revêt par mégarde une robe légère et transparente, et va au devant du moine. S'apercevant qu'Udāyin la regarde, muet et immobile, elle est couverte de honte, va s'habiller complètement et revient. Le moine et la reine ont le temps de réciter trois fois le *sūtra* qu'ils étudient avant que l'aurore n'apparaisse. On en jase dans le palais : « Comment le moine ose-t-il entrer à l'improviste et tant que les « joyaux » ne sont pas encore cachés ? » Au retour Udāyin rencontre à la porte Āriputra et lui fait des reproches de s'être levé si tard. Āriputra se contente de lui conseiller de se rendre auprès du Buddha qui aura certainement quelque chose à lui dire. Le Buddha, renseigné par les moines, énumère les dix inconvénients : 1) La reine sourit à l'entrée du moine ; 2) N'importe quelle femme du roi devient enceinte ; 3) un bijou se perd ; 4) un secret est divulgué ; 5) le roi désigne un autre que son fils aîné à la succession du trône ; 6) le prince royal désobéit à son père ; 7) le roi renvoie son favori ; 8) le roi élève quelqu'un en dignité ; 9) le roi épuise son armée dans des campagnes nombreuses ; 10) avant de partir en guerre le roi promet que chacun gardera sa part de butin, mais au retour il confisque tout. — Le Buddha énumère les dix raisons pour lesquelles il proclame un nouveau *çikṣāpada* et dit : « Si désormais un moine franchit avant l'aurore, et avant que soient cachés les joyaux et ce qui est considéré comme joyau, le seuil d'un roi *kṣatriya* qui a reçu l'*abhiseka*, il sera coupable d'un péché *pāpāntikā* » (1).

RUDRĀYAṆA (2). — *Le Buddha est à Rājagṛha. En ce temps existaient dans l'Inde les deux grandes villes de Pāṭaliputra et de Roruka. Quand Pāṭaliputra monte, Roruka tombe en décadence* (3). *A Roruka vit le roi Rudrāyaṇa ; ses deux ministres s'appellent Hiru et Bhiru, la reine Candraprabhā, le prince royal Ākhaṇḍin. Un jour des marchands venus de Rājagṛha vantent devant Rudrāyaṇa le roi Bimbisāra de Magadha. Rudrāyaṇa conçoit de l'amitié pour Bimbisāra qu'il n'a jamais vu et lui envoie une cassette remplie de joyaux avec une lettre où il lui offre son amitié. Bimbisāra répond par l'envoi d'une cassette remplie d'étoffes. Rudrāyaṇa envoie à Bimbisāra une armure en pierres précieuses qui possède cinq qualités extraordinaires. Bimbisāra appelle les experts en pierres*

(1) V. *Div.*, p. 545 ; *pāpāntika* est donc le terme technique qui remplace chez les Sarvāstivādin le *pūcittiya* pāli.

(2) Cf. *Div.*, p. 544 sqq.

(3) Dans un chapitre précédent le *Vinaya* avait raconté la fondation de Pāṭaliputra et avait prédit sa destinée glorieuse. Par la phrase ci-dessus le narrateur fait prévoir dès le commencement de la légende la destruction de Roruka.

précieuses pour estimer les bijoux ; chacun d'eux n'a pas de prix et est ipso facto évalué à une koti. Bimbisāra n'a pas de quoi répondre à un cadeau aussi extraordinaire et va consulter le Buddha. Le Buddha lui conseille d'envoyer le portrait du Tathāgata. Les peintres sont incapables de le représenter, ne pouvant détacher leurs yeux de sa personne. Le Buddha projette son ombre sur une toile, les peintres prennent sa silhouette et ajoutent les couleurs. Au-dessous de l'image ils écrivent les formules essentielles de la doctrine. Lettre du roi Bimbisāra à Rudrāyana lui enjoignant de se porter au devant de l'image avec toute son armée et de lui faire une réception triomphale. Colère de Rudrāyana qui veut partir en guerre contre Rājagṛha. Ses ministres l'apaisent et il se conforme à l'ordre. A l'arrivée de l'image, des marchands du Madhyadeśa sont présents et expliquent au roi ce qu'elle représente et ce que signifient les sentences qui l'accompagnent. Rudrāyana obtient le fruit des grotāpanna. Il écrit à Bimbisāra de prier le Buddha de lui envoyer un moine. Le Buddha envoie Kātyāyana qui se rend avec cinq cents moines à Roruka : réception triomphale ; conversions. Il donne l'ordination aux maîtres de maison Tisya et Puśya qui atteignent chacun l'état d'arhat. A leur mort on leur bâtit deux stūpa. Les femmes du harem de Rudrāyana désirent aussi entendre la Loi ; mais Kātyāyana apprend au roi que le Buddha a défendu aux moines d'entrer dans le harem. Sur son conseil il demande au Buddha, par l'intermédiaire de Bimbisāra, de lui envoyer une nonne. Arrivée triomphale à Roruka de la nonne Çailā et de ses cinq cents compagnes.

Un jour Rudrāyana joue sur la viṇā et la reine Candraprabhā danse devant lui. Tout à coup le roi aperçoit sur le corps de la reine des signes qui lui apprennent qu'elle doit mourir dans sept jours. Rudrāyana laisse tomber la viṇā. Sur la question de la reine qui craint d'avoir mal dansé, il lui apprend son sort. Elle profite des jours qui lui restent pour se faire ordonner par Çailā et promet au roi de revenir le visiter après sa mort, dès qu'elle sera née dans le ciel des deva, et de lui indiquer la bonne voie.

La déesse Candraprabhā se rappelle sa naissance antérieure et se rend à Rājagṛha auprès du Buddha qui lui fait atteindre le fruit des grotāpanna. De là elle se rend à Roruka et réveille son ancien époux, endormi sur la terrasse de son palais. Elle lui dit que pour être de nouveau réuni à elle il doit entrer dans la vie religieuse ; à sa mort il renaitra parmi les deva comme elle. Le matin Rudrāyana cède le trône à Çikhāṇḍin, lui recommande de suivre les conseils des deux ministres Hiru et Bhiru, et s'en va à Rājagṛha où il est ordonné moine par le Buddha. Le lendemain Rudrāyana fait sa tournée d'aumônes et raconte le roi Bimbisāra. Dialogue entre le roi et le moine (1)

(1) Ce dialogue copie fidèlement le modèle de celui qui eut lieu à la première rencontre de Bimbisāra et du Bodhisattva qui venait de quitter Kapilavastu.

Après le départ de son père le roi Çikhaṇḍin règne avec injustice. Ses ministres lui font des remontrances ; il s'en fatigue, les remplace par deux scélérats et leur défend l'accès du palais. Le moine Rudrāyana apprend par des marchands les doléances de ses anciens sujets et promet de revenir bientôt à Roruka pour ramener son fils dans la bonne voie. Les marchands rapportent cette nouvelle à Roruka et les deux nouveaux ministres l'apprennent. Craignant de perdre leur place, ils persuadent à Çikhaṇḍin que son père veut lui ravir le trône et le décident à le faire mettre à mort. En route pour Roruka, Rudrāyana rencontre les bourreaux envoyés par son fils. Il leur demande un court délai, se plonge dans la méditation et atteint l'état d'arhat. Les bourreaux le mettent à mort. Au même moment, à Rājagṛha, le Buddha sourit ; description de son sourire. Ānanda, apprenant par le Buddha la mort de l'arhat Rudrāyana, pleure.

Le roi Çikhaṇḍin apprend la mort et les dernières paroles de son père : parricide et meurtrier d'un arhat, il tombera dans l'enfer. Le roi, plein de douleur et de remords, bannit de sa vue les deux ministres et rétablit Hiru et Bhīru.

Pendant la reine-mère (qui était une autre que Cāndraprabhā) s'avise d'un stratagème pour délivrer son fils de la mélancolie qu'un double crime fait peser sur lui. Elle s'associe avec les deux anciens ministres qui désirent rentrer en place. Elle raconte au roi Çikhaṇḍin que Rudrāyana n'était pas son père, qu'il est le fruit d'un adultère : cela supprime le parricide. Reste le meurtre d'un arhat. Depuis longtemps les deux mauvais ministres avaient creusé un trou sous les stūpa de Tīṣya et de Puṣya et y avaient niché deux jeunes chats ; ils les avaient dressés à sortir à l'appel du nom des deux arhat, à recevoir un morceau de viande et à rentrer dans leur trou après avoir fait la pradakṣiṇā du stūpa. Les deux anciens ministres se présentent devant Çikhaṇḍin et nient qu'il y ait des arhat dans le monde ; plus encore, pour avoir surpris la bonne foi publique les deux charlatans Tīṣya et Puṣya ont été punis en renaissant dans des corps de chats. Le spectacle devant le stūpa convainc le roi complètement. Lui et tout son peuple cessent d'honorer les moines et les nonnes qui quittent Roruka. Seuls Kātyāyana et Çailā restent.

Un jour Kātyāyana rencontre le roi à la tête de son armée et, pensant que sa vue ne lui serait pas agréable, il fait un détour pour l'éviter. Les deux mauvais ministres persuadent à Çikhaṇḍin que le moine le méprise. Furieux le roi ordonne à ses soldats de jeter chacun une poignée de poussière sur Kātyāyana qui est entièrement enseveli, mais se sauve en créant à l'intérieur du monceau une hutte de feuillage. A Hiru et Bhīru, qui le délivrent, il prédit que dans sept jours la ville de Roruka sera ensevelie sous une pluie de poussière ; les six jours précédents, une pluie de joyaux tombera. Ils en avertissent le roi qui ne veut pas se sauver,

trompé par les phénomènes précédant la catastrophe qui détruit Roruka. Personne n'échappe, car, au moment où la catastrophe se déclare, des êtres surnaturels barrent les portes de la ville.

Avant le septième jour, Hiru et Bhiru s'enfuient en emmenant un navire plein de bijoux qui étaient tombés sur la ville. Ils vont au loin fonder chacun une ville, dont l'une s'appellera Hiruka et l'autre Bhiruka ou Bhīrukaccha (Bharukaccha, Bzzyjz).

Hiru avait un fils, Çyāmāka, qu'il avait confié à Kātyāyana, pour qu'il l'ordonnât moine plus tard, s'il montrait des dispositions pour la vie religieuse : sinon, il resterait auprès de lui comme serviteur. Bhiru avait confié sa fille, Çyāmāvati⁽¹⁾, à la nonne Çailā, pour qu'elle l'ordonnât plus tard ou bien pour qu'elle la confiât à son tour à l'ancien ami de Bhiru, le maître de maison Ghosīla, à Kauçāmbi. C'est à ce dernier parti que s'arrête Çailā.

Kātyāyana part le dernier, à travers l'air, au moment où la pluie de poussière commence à tomber. Çyāmāka s'accroche à un pan de son vêtement et par derrière suit la devatā gardienne de la ville de Roruka. Ainsi ils arrivent au village de Khara et s'arrêtent dans l'aire à battre le blé⁽²⁾ du village. A cause de la présence de la devatā, le blé du grenier s'augmente d'une façon miraculeuse. Le gardien du grenier s'en aperçoit et emploie une ruse pour retenir éternellement dans le village l'ancienne devatā de Roruka. Il prétexte une affaire pressante et prie la devatā, qui le lui promet, de garder les clefs jusqu'à son retour. Après avoir obtenu l'engagement des villageois de nommer son fils Chef de village après sa mort, il se suicide. Prise dans le piège, la devatā consent à rester, à condition qu'on assigne une demeure à chacun, à elle et à Kātyāyana. A la fin de la saison des pluies Kātyāyana part et laisse à la devatā qui l'en prie, son gobelet⁽³⁾ en souvenir. Elle bâtit sur le gobelet un stūpa et

(1) Le roman de Çyāmāvati, que le *Div.* va raconter plus loin, fait l'objet du *Sāmāvāṭivallthu* et du *Maṇaparīṭipakavallthu* du commentaire du *Dhammapada* de Buddhaghosa (v. 21-25).

(2) Toute cette page 577 du *Div.* est rendue intelligible par une faute du texte. Il y a : *te'nupārveṇa kharaṃ nāma karvaḷakam anuprāṭṭaḥ | tena tatra Khalābhīdhāne 'vasthitāḥ | āyuṣmān Mahākātyāyanaḥ Çyāmākaṃ dārakam Kalābhīdhāne sthūpayitvā pīṇapatraṃ* (il faut lire naturellement *pīṇāya*) *praviṣṭaḥ | devatānubhūvāt tasmīn Khalābhīdhāne dhānyaṃ vārdhitaṃ ārabdham*. Sur toute la page nous rencontrons ce *Khalābhīdhāna* que les éditeurs considèrent comme un nom propre. Mais Yi-tsing le traduit toujours par « aire à battre le blé ». Il faut donc lire *khaladhāna* et supprimer *Khalābhīdhāna* dans la liste des noms propres de l'édition du *Div.*

(3) Le *Div.* (p. 579, l. 6) écrit : « *Tena tasyāṃ kācīkā dattā | tayātra prakṣīpya stūpaḥ praiṣṭhāpito mahaç ca prasthāpitaḥ kācīmaha kācīmaha iti saṃjñā saṃvṛtā* ». *Kācīkā* est corrompu ; il ne peut pas s'agir non plus de *kācīka*, « vêtement lin de Bénarès », puisque c'est juste le contraire de *kāṣāya* et qu'on moine ne peut pas en posséder. Yi-tsing traduit « gobelet en cuivre » : il faut donc lire *kāṃçī*.

instilue une fête annuelle qui s'appellera le Kāṃçimaha. Encore actuellement le stūpa est honoré.

Kātyāyana et Çyāmāka continuent leur course à travers les airs. A un certain endroit des bergers qui voient dans l'air Çyāmāka accroché à la robe de Kātyāyana, s'écrient : « Il pend, il pend (lambate) » ; c'est pourquoi ce pays s'appelle désormais Lamba.

Ils arrivent dans un autre endroit; Kātyāyana laisse Çyāmāka endormi sous un arbre et va mendier. En ce royaume le roi est mort sans héritier et les habitants sont à la recherche d'un homme digne de lui succéder. Ils aperçoivent que l'ombre de l'arbre, sous lequel dort Çyāmāka, ne bouge pas et concluent que c'est un être supérieur. Avec la permission de Kātyāyana, Çyāmāka accepte le trône qu'on lui offre. Ce pays s'appellera désormais Çyāmāka.

Kātyāyana continue seul sa route à travers les airs et arrive à Vokkaṇa où habite sa mère. Elle le reconnaît, est convertie par lui et devient çrotāpanna. En partant il lui laisse en souvenir son bâton ; elle lui bâtit un stūpa qui existe encore sous le nom de Yaṣṭistūpa.

Kātyāyana descend vers le Sud et arrive à l'Indus. La divinité du septentrion (uttarāpathanivāsini devatā), dont il va quitter le pays, lui demande de lui laisser un souvenir. Kātyāyana se rappelle qu'en dehors des limites du Madhyadeça seulement l'emploi de souliers (pula) a été permis aux moines par le Buddha. Il laisse à la divinité ses souliers ; elle bâtit sur eux un monument qui existe encore sous le nom de Pulastūpa. Enfin il arrive à Çrāvastī, où était alors le Buddha. Les moines demandent au Buddha de leur raconter l'existence antérieure de Rudrāyana.

Jadis, quand il n'y avait pas de Buddha dans le monde, vivait un Pratyekabuddha. Il s'était retiré un jour à l'endroit où vont boire les gazelles, là où un chasseur avait tendu ses lacets. A cause de la présence du saint homme, aucun animal ne vint ce jour-là. Le chasseur, au moment de relever ses lacets, sut qui lui avait gâté sa chasse, et perça le Pratyekabuddha d'une flèche empoisonnée. Se rendant compte de la grandeur de son crime, il brûla le saint avec tous les honneurs qui lui sont dûs et lui bâtit un stūpa. A cause de ce meurtre le roi Rudrāyana, qui était alors ce chasseur, périt de mort violente, même après être devenu arhat.

Pourquoi Kātyāyana a-t-il été couvert sous un monceau de poussière à Roruka et pourquoi tous les habitants ont-ils péri à la seule exception de Hiru et de Bhiru ? — Jadis vivait un maître de maison qui avait un fils et une fille. Toutes les amies de la fille étaient déjà mariées ; elle seule attendait, mais en vain, qu'on vint demander sa main. Un jour qu'un Pratyekabuddha passait sous sa maison, elle laissa tomber des balayures sur sa tête, sans se repentir après. Le même jour on la demanda en mariage. Son frère la questionna pour savoir ce qui lui a valu cet honneur. Elle lui raconta l'histoire du Pratyekabuddha. Le frère sourit.

Parmi les jeunes filles de l'endroit, qui sont bientôt mises au courant, la coutume s'établit de couvrir de poussière les saints, les ascètes et même les parents, dans le but d'obtenir un mari. Seuls deux hommes dans le pays s'opposèrent à cette coutume : ce furent Hiru et Bhiru. La jeune fille était le roi Çikhaṇḍin, les hommes de cette région devinrent les habitants de Roruka, et Kātyāyana qui était le frère de la jeune fille, en punition de son sourire, fut couvert à Roruka d'un monceau de cendres.

GHOṢILA (1). — En ce temps il y avait à Kauçāmbī un maître de maison, appelé Sudhana ; il était riche d'une *koṭi*. Il habitait près du palais du roi. Chaque matin le marchand appelait d'une haute et belle voix ses employés au travail. Le roi qui l'entendait et qui était expert dans l'art de tirer des pronostics du son de la voix, déclara que cet homme devait avoir une fortune d'une *koṭi*. Il fait venir le marchand, l'interroge et trouve qu'il avait bien deviné. Depuis ce jour on change le nom du marchand et on l'appelle Ghoṣila. Comme c'est un homme incapable d'un mensonge, le roi de Kauçāmbī le nomme ministre. Ses collègues essayent de calomnier son honnêteté ; ils échouent.

Ghoṣila, qui a reconnu le néant des biens de ce monde, établit une halle de charité dans la ville. Les gardiens ont l'ordre de le prévenir chaque fois qu'une personne étrange viendrait recevoir des aumônes.

En ce temps cinq cents ascètes voyageaient dans le Dekhan et se dirigeaient vers Kauçāmbī. Ils traversent un endroit aride et sont près de mourir de soif. Ils s'adressent à un arbre et lui demandent à boire. Aussitôt une main chargée de bracelets étincelants de pierreries sort du tronc de l'arbre et leur verse à boire. « Qui es-tu, *devatā* ? » — « Jadis, j'étais un pauvre tailleur habitant non loin de la maison d'Anāthapiṇḍika à Çrāvastī. Aux malheureux qui ignoraient sa demeure, j'indiquais le chemin ; de plus, j'observais les huit préceptes et je suis né dans le ciel des dieux. » Les ascètes décident de se rendre à Çrāvastī chez Anāthapiṇḍika. En route ils arrivent à Kauçāmbī et reçoivent l'hospitalité dans la salle d'aumônes de Ghoṣila. Prévenu, Ghoṣila arrive et apprend le but de leur voyage. Ils restent chez lui pendant la saison des pluies ; après quoi Ghoṣila se joint à eux et tous arrivent chez Anāthapiṇḍika qui les mène auprès du Buddha. Les cinq cents ascètes deviennent des *arhat* et Ghoṣila obtient le fruit des *çrotāpanna*.

Ghoṣila invite le Buddha à venir à Kauçāmbī où il lui bâtit un *vihāra*. Le Buddha ordonne à son disciple Mahācunda de l'accompagner et de surveiller la construction du *vihāra* qui s'appellera désormais le Ghositārāma. A l'arrivée

(1) Buddhaghosa a raconté à deux reprises et tout au long l'histoire des deux naissances de Ghoṣila (en pâli Ghosaka), une fois dans la *Dhammapadaṭṭhakathā* et une autre fois dans la *Manorathapūraṇī*. E. HARDY a édité et traduit d'après des mss. cambodgiens, la seconde moitié des deux versions dans le *J. R. A. S.*, 1898, p. 741 : *The story of the merchant Ghosaka in its twofold Pāli form, with reference to other Indian parallels.*

du Buddha, Ghoṣila lui en fait la donation en versant l'eau d'une cruche d'or. A la fin du repas et sur la demande de Cunda, le Buddha développe dans un long discours les sept bonnes œuvres matérielles et les sept bonnes œuvres immatérielles (1).

Les moines prient le Buddha de leur raconter l'existence antérieure de Ghoṣila : Jadis il y avait à Bénarès une famine de douze années. Un riche maître de maison avait chargé son trésorier de distribuer journellement de la nourriture à mille Pratyekabuddhas. Le trésorier envoyait chaque jour un de ses employés pour leur annoncer que le repas était prêt. Cet employé était toujours accompagné de son chien. Un jour l'employé oublia d'appeler les saints hommes au repas ; mais le chien, voyant que le soleil s'approchait du zénith, se rendit tout seul auprès d'eux et leur fit connaître par son aboiement opportun que l'heure du repas était arrivée. En raison de cette bonne action il est né dans toutes les existences avec une belle voix. Le maître de maison, c'était le Buddha ; le trésorier, Anāthapiṇḍika, et l'employé du trésorier, le roi Udayana.

HATTHĀLAVAKA (2). — En ce temps le Buddha vivait à Rājagṛha, dans le Veṅuvana. Jadis un homme d'une force extraordinaire, venu du Dekhan, était entré dans le service du roi de Magadha, qui l'avait nommé général. Une bande de cinq cents brigands avait choisi comme repaire le désert (Āṭavi) qui s'étend entre le Magadha et le Koçala, et pillait les caravanes. L'homme du Dekhan est envoyé contre eux ; avec une seule flèche il transperce les cent premiers qui continuent d'avancer. Il leur dit : « Vous êtes morts », et, en effet, quand ils ôtent leurs armures pour voir s'ils sont blessés, ils tombent inanimés (3). Les autres se rendent. Le général du roi de Magadha bâtit sur l'endroit où il a remporté sa victoire une nouvelle ville qui s'appelle Āṭavi. Par reconnaissance pour le fondateur de leur ville, les citoyens d'Āṭavi lui accordent le droit de jambage sur les filles qui vont se marier. Une jeune fille qui allait célébrer ses noces, décide de mettre fin à cette pratique odieuse.

(1) Le discours sur l'aupadhikam et le niraupadhikam punyakriyāvastu que le compilateur du Div. a supprimé avec le reste du conte de Ghoṣila, est cité par l'auteur de l'Abhidharmakośavyākhyā (MINAYEFF, Recherches sur le Bouddhisme, trad. de Pompignan, pp. 184-185). Cependant Yaçomitra n'a pas eu le courage d'aller jusqu'au bout de l'interminable énumération et, après en avoir donné deux pages, il s'arrête avec ces mots : bahugranthabhayān na sarvaṃ likhitam.

(2) 曠野手, « désert-main ». J'ignore le nom sanskrit et j'emploie la forme pâlie qui m'est fournie par une source birmane, la Jinaññhapakāsani (éd. de Liangoon, 1900, p. 550). Pour l'histoire de Hatthālavaka la compilation birmane cite comme sources les aññhakathā du Buddhavaṃsa, de l'Apadāna et de l'Āṅguttaranikāya que je ne possède pas. Pour une représentation de la légende dans l'art gréco-bouddhique, v. FOUCHER, l'Art gréco-bouddhique du Gandhāra, p. 509.

(3) C'est là un trait bien connu dans les contes indiens et qui se retrouve par exemple dans le Viḍḍhabhavatthu du commentaire du Dhammapada, où il est mis au compte du général Bandhula.

Elle excite l'amour propre des hommes d'Āṭavī : en plein jour et en pleine ville, elle se dépouille de ses vêtements et urine devant le peuple. Aux reproches indignés qu'on lui adresse, elle répond qu'elle n'a pas à se gêner devant des femmes, qu'il n'y a pas un seul mâle dans Āṭavī pour sauver l'honneur des vierges de la ville. Le peuple se soulève et égorge le seigneur au moment où il prend son bain. Avant d'expirer il fait le vœu de renaître comme *yakṣa* pour pouvoir se venger de ses anciens sujets. C'est ce qui arrive, et des calamités innombrables s'abattent sur la ville. Les habitants font un pacte avec l'ogre qui promet de rester tranquille si chaque jour on lui fournit un homme à dévorer.

Un riche marchand d'Āṭavī a un fils unique. Le sort avait désigné l'enfant comme devant être offert en victime. Déjà les parents éplorés ont apporté leur enfant à l'ogre quand le Bouddha intervient, convertit le *Yakṣa* et rend l'enfant aux parents (1).

Parce que l'enfant avait passé de la main de l'ogre dans celle de *Vajrapāṇi* (2), de celle-ci dans la main du *Buddha*, de celle-ci dans la main de ses parents, on l'appela *Hatthālavaka*. Les habitants de la ville d'Āṭavī, qui n'avaient plus de prince depuis qu'ils avaient tué leur ancien seigneur, nomment *Hatthālavaka* leur roi.

C'est juste en ce temps qu'arrive à *Kauçāmbī* la nonne *Çailā* qui a fui la destruction de *Roruka* et qui amène à *Ghoṣila Çyāmāvati*, la fille de *Bhiru*, ainsi que l'en avait priée l'ancien ministre du roi *Rudrāyaṇa*. Elle devient d'une beauté sans égale. Les *rājas* *Prasenajit* de *Koçala*, *Bimbisāra* de *Magadha*, *Udayana* de *Kauçāmbī* et les *Licchavis* de *Vaiçālī* envoient de riches présents à *Ghoṣila* et lui demandent la main de *Çyāmāvati*. Embarrassé, *Ghoṣila* décide de laisser *Çyāmāvati* choisir elle-même dans un *svayamvāra*. Tous les *rājas* et les nobles de l'Inde affluent à *Kauçāmbī*. Le jour du *svayamvāra*, *Çyāmāvati*, vêtue de robes fines et parée de perles et de pierreries, montée sur un éléphant royal, jette sa guirlande au roi d'Āṭavī, *Hatthālavaka*.

Ghoṣila envoie sa fille adoptive en brillant appareil à Āṭavī. En route le soir la surprend et, à son arrivée, les portes d'Āṭavī sont déjà fermées. Elle et sa suite campent pour la nuit en dehors des portes de la ville.

Et le *Buddha* sut que le temps de la conversion du roi *Hatthālavaka* était venu : « S'il s'unit à *Çyāmāvati*, pour longtemps encore le filet des passions le retiendra, pour longtemps encore il tournera dans le cercle des existences ». Le *Buddha* se rend de *Rājagrha* à Āṭavī où il arrive après le coucher du soleil.

(1) Le récit de la conversion du *Yakṣa* est le même que celui de l'*Ālavikasutta* du *Suttanipāta*.

(2) Les sources pâlies ne mentionnent naturellement pas *Vajrapāṇi*. La compilation birmane dont j'ai parlé plus haut dit (p. 547) : « Parce qu'il avait passé de la main du roi (qui, dans la version méridionale, est son père) dans celle du *Bhiru*, de la main du *Bhiru* dans celle du *Buddha*, de celle du *Buddha* de nouveau dans la main du roi, on l'appelle *Hatthālavaka* ». Le bas-relief du *stūpa* de *Sikri*, dans lequel M. Foucher a reconnu la représentation de cette scène, n'a pas omis d'y faire figurer *Vajrapāṇi*.

Il passe la nuit à la belle étoile. Hatthājavaka sait par intuition la venue du Maître et quitte son palais dès l'aurore pour aller le trouver. A la porte de la ville il remontre Ćyāmāvātī avec tout son train. Il lui dit de se rendre au palais et de l'y attendre jusqu'à son retour.

Hatthājavaka arrive auprès du Buddha (1) et lui demande si, à ciel découvert, son sommeil a été paisible. Le Buddha lui répond que parmi ceux qui dans ce monde dorment paisiblement, partout et toujours, il est le premier, et il prononce deux stances où il exalte « le sommeil paisible » de ceux qui ont renoncé aux passions. Hatthājavaka atteint le fruit des *anāgamin*.

Revenu au palais, Hatthājavaka informe Ćyāmāvātī qu'il ne peut plus l'épouser et qu'elle est libre de s'en retourner. Ćyāmāvātī reste, se vouant désormais au service du Buddha et de ses disciples. Le roi bâtit en dehors de la ville un monastère pour le Buddha et la Communauté. Peu après il meurt et renaît parmi les *deva*. La nuit le dieu Hatthājavaka vient visiter le Buddha et énumère dans une stance les raisons pour lesquelles il a obtenu une naissance divine.

Les moines désirent savoir pourquoi, juste après avoir rencontré Ćyāmāvātī, Hatthājavaka a obtenu le fruit des *anāgamin*. — Jadis vivaient deux jeunes nobles, des frères, qui s'étaient retirés dans la solitude. L'aîné avait obtenu les cinq puissances surnaturelles, le cadet étudiait encore auprès de son maître. La fille de son maître voulut le forcer à l'épouser ; il s'enfuit, mais elle le rejoignit et, un glaive à la main, répéta sa demande. En danger de mort l'étudiant invoqua le nom de son aîné, le *ṛṣi*, qui arriva à son secours à travers les airs, l'emporta et lui fit atteindre la connaissance des cinq puissances surnaturelles. L'aîné était le Buddha, le cadet Hatthājavaka, la jeune fille Ćyāmāvātī.

Comment se fait-il que, après sa naissance, Hatthājavaka ait failli être dévoré par un ogre et que, juste à temps, le Buddha soit arrivé pour le sauver ? — Jadis vivait un roi qui aimait la nourriture délicate. Un homme qui désirait gagner ses bonnes grâces lui offrit une poule qui prit le chemin de la cuisine. Aussitôt l'homme qui avait offert l'oiseau fut pris de remords et arriva à temps pour le racheter au cuisinier. Il fit le vœu que, si jamais il devait tomber dans un danger

(1) Ici le texte a : « Comme il est dit dans l'*Āṅguttaranikāya* ». Or la légende de Hatthājavaka ne se trouve dans aucun des *Nikāya* pālis, mais bien dans l'*Āṅguttāranikāya* septentrional qui nous est conservé par une traduction chinoise du IV^e siècle. (Le passage se trouve *Tripitaka* de Tôkyô, 炭 1, p. 85^r, *sūtra* de 手阿羅婆 *Main-A-lo-p'o*). Les fragments des *Nikāya* que nous ont fournis les feuilles du Turkestan chinois ont été reconnus comme faisant partie des *Nikāya* dont nous avons la traduction chinoise et auxquels renvoie ci-dessus le *Vinaya* des Sarvāstivādin : nous pouvons en conclure qu'ils rentraient dans la collection de l'Écriture reconnue orthodoxe par cette école. L'identité de la langue des fragments publiés par M. Pischel et de celle des fragments du *Vinaya* des Sarvāstivādin conservés dans le *Div.* vient à l'appui de cette hypothèse.

en punition du crime qu'il avait failli accomplir, un être supérieur intervint pour le sauver. Identification.

Après la mort du roi Hatthālavaka, Ćyāmāvātī retourne dans la maison du ministre Ghoṣila à Kauṣāmbī. Le roi Udayana, apprenant qu'elle est revenue vierge, demande de nouveau sa main et l'obtient. Elle habite dans un palais splendide, entourée de mille suivantes. Chaque jour le roi lui donne pour ses dépenses mille pièces d'or.

Parmi les suivantes de la reine il s'en trouve une qui est bossue et qui, pour cette raison, est appelé Kubjottarā. Chaque jour la reine l'envoie acheter pour mille *karṣapaṇa* de parfums. Kubjottarā s'entend avec le marchand de parfums et ne dépense que la moitié de son argent. L'autre moitié est accumulée jusqu'à ce que la somme soit suffisante pour en offrir un repas au Buddha et à la Communauté. Ils invitent le Buddha et les moines et à la fin du repas, après avoir écouté le discours du maître, ils obtiennent le fruit des *çrotāpanna*. La prochaine fois que la reine l'envoie acheter des parfums, Kubjottarā emploie la somme entière et rapporté deux fois plus de parfums que d'ordinaire. Questionnée par la reine, elle avoue sa fraude pieuse et est louée par sa maîtresse. La reine, qui est devenue trop délicate pour pouvoir sortir du palais, envoie chaque jour Kubjottarā écouter prêcher la Buddha et lui rapporter les paroles du Maître. La première fois, la reine veut écouter la leçon du haut de son trône royal. Mais Kubjottarā la fait descendre, occupe elle-même sa place et sa maîtresse l'écoute, assise sur un siège bas. Aussitôt la reine Ćyāmāvātī obtient le fruit des *anāgamin*.

MĀKANDIKA (1). — *A Kalmāśadamyā vit le brahmane Mākaṇḍika ; sa femme s'appelle Sākali ; sa fille, belle entre toutes, Anupamā. Elle ne sera mariée qu'à un homme de caste et de beauté égale. Un jour son père aperçoit le Buddha et il songe que c'est l'homme qu'il faut à sa fille. Il retourne chercher sa femme et tous deux contemplant de loin le Buddha. Dialogue en vers entre le brahmane et sa femme qui affirme que l'homme choisi par son mari pour beau-fils n'épousera jamais Anupamā. Mākaṇḍika n'en croit rien, s'avance et offre sa fille au Buddha. Dialogue en vers entre le brahmane et le Buddha qui refuse (2).*

(1) *Div.*, p. 515 sqq.

(2) Le dialogue entre le brahmane et le Buddha, très corrompu dans le texte sanskrit, est un *rifacimento* du *Māgandīyasutta* qui se trouve dans une des plus anciennes parties du canon pâli, le *Suttanipāta* (p. 157) ; il suffit, pour s'en convaincre, de mettre en regard le début des deux rédactions :

Disvāna Taṇhaṃ Aratiṃ Ragaṇ ca
nāhosi chando api methunasmiṃ
kim ev' idaṃ muttakarisaṇṇaṃ
pādāpi naṃ samphusitaṃ na icche.

Drṣṭā mayā Mārasutā hi vipra
tṣṇā na me nāpi tathā ratiṃ ca
chando na me kāmaguṇeṣu kaṇḍit
tasmād imāṃ mūtrapuriṣapūrṇāṃ
spraṣṭuṃ hi padbhyāṃ api notsaheyam

Anupamā est irritée du refus du Buddha et conçoit de la haine pour lui. Un vieux moine avait assisté à la scène. Il prie le Buddha d'accepter Anupamā et de la lui donner. Sur le refus du Buddha il jette les insignes monastiques au pied de son Maître et s'en va demander la fille du brahmane. Honteusement éconduit par Mākandika, il meurt d'un accès de colère et tombe dans l'enfer.

Les moines désirent savoir pourquoi Mākandika a offert sa fille au Buddha. — Jadis vivait un forgeron habile ; il savait forger des aiguilles si fines qu'elles nageaient sur l'eau. Il avait une fille qu'il ne voulait marier qu'à un homme aussi habile que lui-même. Un jeune brahmane (mānava), habile dans tous les arts, décida d'humilier l'orgueil du forgeron. Il forgea une aiguille fine et creuse qui contenait sept autres aiguilles et le tout nageait sur l'eau. Il se présenta devant la maison du forgeron et cria : « Des aiguilles ! des aiguilles ! » La fille sortit de la maison et l'accabla de sarcasmes. Mais, quand elle l'eût conduit devant son père, celui-ci fut si étonné de son art qu'il lui offrit sa fille. Et le jeune homme de répondre : « Je ne suis pas venu pour épouser ta fille, mais pour abattre ton orgueil. » Identification.

Pourquoi le vieux moine a-t-il rencontré Anupamā et est mort à cause d'elle ? — Jadis régnait le roi Siṃhakeçarin dans la ville de Siṃhakaḷpā. Là il y avait un marchand du nom de Siṃhaka ; il lui naquit un fils qu'il appela Siṃhala. Devenu grand, Siṃhala forme une caravane de

[Le dernier pied de la stance sanskrite est ainsi édité par COWELL et NEIL : *praṣṭuṃ hi gattāṃ apī notsaheyam* ; au lieu de *gattāṃ* un ms. lit *yakām* et un autre *yabhām*. La traduction de Yi-tsing (« même avec mes pieds je ne la toucherais pas ») et le vers parallèle pâli garantissent la leçon que je propose. Une partie de la correction n'a pas échappé à M. SPEYER (*Critical remarks on the text of the Divyāvadāna*, W. Z. K. M., 1902, p. 359) qui a proposé de lire : *spraṣṭuṃ hi dattām*].

Le petit poème dialogué du *Suttanipāta* ignore le début et la fin de l'histoire de Māgandiya. Mais, pour ce cas encore, les commentaires de Buddhaghosa fournissent le lien entre le canon pâli et le canon sanskrit. Il nous raconte le *Māgandivatthu* dans la *Dhammapadaṭṭhakathā* (vers 21 — 23). Au dialogue métrique du brahmane avec sa femme le pâli de Buddhaghosa répond par un seul vers. Ici encore il serait difficile d'admettre deux rédactions indépendantes :

Rattassa hi ukkuṭīkaṃ padaṃ bhava
duṭṭhassa hoti sahasānupīḷitaṃ
mulhassa hoti avakaḍḍhitaṃ padaṃ
vivattacchaddass' idam īdisaṃ padaṃ.

Raktasya puṃsaḥ padaṃ utkaṣaṃ syān
nipīḍitaṃ dveṣavataḥ padaṃ ca
padaṃ hi mūḍhasya viśṛṣṭadehaṃ
suvītarāgasya padaṃ tv ihedṛcam

Pour ce qui concerne enfin les représentations figurées de cette scène, M. Foucher nous fait remarquer que le fragment de bas-relief dans lequel il a proposé dubitativement de voir « la présentation de la fiancée » (*Art gréco-bouddhique du Gandhāra*, fig. 168) pourrait aussi bien se rapporter à l'épisode du brahmane Mākandika offrant vainement sa fille au Buddha.

cing cents marchands pour aller aux îles recueillir des joyaux. Lui et ses compagnons arrivent au bord de la mer (1).

Le pilote avertit les marchands des périls de l'océan. Ils se munissent de planches et de sacs en cuir pour pouvoir échapper à un naufrage éventuel. Un *makara* éventre le bateau ; les marchands qui n'étaient pas encore destinés à mourir sont portés par les vagues au *Tāmradvīpa*, à la ville des *rākṣasī*. Sur la plus haute tour de la ville sont plantés deux étendards magiques : l'un, en se mouvant, annonce aux *rākṣasī* le bonheur, l'autre le malheur. Ce jour-là le premier s'est mis en mouvement et les sirènes en ont conclu que des naufragés de l'Inde vont aborder au rivage. Là elles les accueillent ; chaque marchand en épouse une et ils vivent dans la joie et les splendeurs. A chacun naît un fils et une fille.

Pendant les sirènes ont défendu à leurs maris l'accès du chemin qui mène au Sud de la ville. Pris de soupçon, *Siṃhala* s'y rend une nuit pendant le sommeil des femmes et il arrive à une ville entourée de hautes murailles de fer sans aucune porte. De l'intérieur sort le son de voix plaintives : « Oh l'Inde ! Oh nos parents ! » *Siṃhala* grimpe sur un arbre *çirīṣa* et parle avec les prisonniers. Eux aussi sont des naufragés de l'Inde ; ils sont enfermés depuis le jour où la caravane de *Siṃhala* a abordé dans l'île ; de temps en temps leurs anciennes épouses viennent dévorer l'un d'entre eux et le même sort attend *Siṃhala* et ces compagnons le jour où de nouveaux naufragés seront jetés sur l'île. Le 15 de chaque mois, le jour *d'upoṣadha*, les *deva* viennent se tenir au-dessus de la cité douloureuse et plaignent le sort des malheureux que les murailles de fer empêchent de se rendre au Nord de la ville ; car ce jour, au Nord de la ville, *Bālāha*, le cheval divin, attend, s'offrant à transporter qui veut à l'autre rive de l'Océan, dans l'Inde.

Siṃhala met ses compagnons au courant et le quinzième jour de la lune tous se rendent au Nord de la ville où ils trouvent *Bālāha* qui leur promet de les sauver, si, au dernier moment, ils ne se laissent pas ensorceler par les sirènes ; car dans ce cas il ne pourrait pas les porter. Le cheval s'élève dans les airs et le drapeau du malheur, planté sur la ville, tremble. Les sirènes, plus belles que jamais, accourent au rivage et adjurent les partants de rester, au moins de ne pas partir sans leurs enfants. Tous, excepté *Siṃhala*, conçoivent des regrets.

Ils tombent du cheval et sont dévorés par les rākṣasī. Siṃhala arrive sain et sauf dans l'Inde. Les rākṣasī, qui ont chacune dévoré leur ancien époux, menacent l'ancienne épouse de Siṃhala de mort si elle ne réussit pas à ramener le chef de la caravane. Elle vole à travers les airs auprès de Siṃhala qui la repousse, l'épée à la main. La rākṣasī crée un jeune

(1) Ici la rédaction du *Div.* abrège par ces mots : *vistareṇa rākṣasīsūtraṃ sarvaṃ vūdyam*. La traduction de Yi-tsing donne le texte en entier.

garçon qui a les traits de *Siṃhala* ; successivement elle va pleurer devant la maison du chef des marchands et celle des parents de *Siṃhala*, disant qu'elle est la fille du roi de *Tāmradvīpa* et qu'elle et son enfant ont été jetés dans la misère par l'infidèle *Siṃhala*. Sommé de s'expliquer, *Siṃhala* raconte son aventure et on le croit. La *rākṣasī* se jette enfin aux pieds du roi *Siṃhakeçarin* en demandant sa protection. Le roi fait appeler *Siṃhala* ; il n'ajoute pas foi à son récit et se laisse ensorceler par la *rākṣasī* qu'il nomme reine, malgré les avertissements de *Siṃhala*. Une nuit elle plonge le palais dans un sommeil de plomb et va à *Tāmradvīpa* inviter ses sœurs à venir dévorer les habitants du palais ; ce qui fut fait.

Le matin, à l'heure habituelle, les portes du palais ne s'ouvrent pas. Sur les murs du palais des oiseaux carnassiers se battent pour des débris de cadavres. *Siṃhala* arrive, appose une échelle au mur, entre et met avec son épée les *rākṣasī* en fuite. Comme *Siṃhakeçarin* ne laisse pas d'héritier *Siṃhala* est élevé sur le trône de *Siṃhakalpā*.

Devenu roi, *Siṃhala* convoque ses quatre corps d'armée et les embarque pour *Tāmradvīpa*. A l'approche de la flotte ennemie le drapeau du malheur (1) commence à trembler. Les *rākṣasī* accourent au bord de la mer et livrent bataille. Elles sont vaincues ; les survivantes obtiennent la vie sauve en échange la promesse que désormais elles resteront tranquilles. Leur île s'appelle désormais l'île de *Siṃhala*, Ceylan.

Siṃhala était le Buddha ; le roi *Siṃhakeçarin* était le vieux moine mort à cause d'*Anupamā* ; la *rākṣasī* était *Anupamā*.

Mākandika arrive avec *Anupamā* à *Kauçāmbī* ; le roi *Udayana* l'aperçoit, la prend pour femme et la met au même rang que *Çyāmāvati*. *Mākandika* devient ministre à côté de *Ghoṣila*, de *Puṣpadanta* et de *Yogāndharāyaṇa* (2). Jalousie d'*Anupamā* contre *Çyāmāvati*. Le roi *Udayana* part en guerre et laisse le gouvernement au ministre *Mākandika*. De concert avec sa fille, la reine *Anupamā*, il élabore un plan pour faire périr *Çyāmāvati*. Celle-ci étudie toute la nuit la Loi du Buddha et elle a besoin d'encre et d'écorces de bouleau pour copier les *sūtra*. *Mākandika*, à sa prière, lui renouvelle sa provision d'écorces de

(1) Les mss. du *Div.* portent : *āpanasthānīyo dhvajah* que les éditeurs ont changé en *āpanasthānīyo* ; d'après ce qui précède il est clair qu'il faut lire *āpadāsthānīyo*. Comme le compilateur du *Div.* avait supprimé la première partie du *Rākṣasīsūtra* dans laquelle il est question des deux étendards magiques, les copistes ultérieurs ne pouvaient plus comprendre ce passage et l'ont altéré.

(2) *Puṣpadanta* et *Yogāndharāyaṇa* sont introduits ici pour la première fois dans le *Div.* et sans que nous apprenions rien sur leurs antécédents. Mais dans une section antérieure du *Vinaya* des *Sarvāstivādīn* (卷 1, 79-11 21) leur histoire et celle du roi *Udayana* est racontée tout au long. Il est curieux d'y retrouver le conte qui, si l'on en peut juger d'après la rédaction de *Somadeva*, formait le cadre de la *Bṛhatkathā*.

bouleau et y cache des charbons ardents. La nuit le feu éclate et Çyāmāvati avec toutes ses suivantes trouve la mort dans l'incendie (1). Seule Kubjottarā échappe (2). Pendant l'incendie Mākandika, l'épée à la main empêche les habitants de Kauçāmbi de porter secours aux femmes du harem.

Personne n'ose avertir le roi absent : Udayana a à son service deux hommes dont l'un est chargé de lui apprendre les nouvelles heureuses, l'autre les nouvelles tristes. Ce dernier est envoyé au roi. Il arrive au camp d'Udayana avec toute une armée, se donne pour un roi étranger et sollicite l'aide d'Udayana contre Mṛtyu, la mort, qui lui a enlevé son fils. Udayana rit et apprend au prétendu roi qu'il n'y a rien à faire contre la mort. Après cette préparation l'apriyākhyāyin se fait reconnaître ; mais, n'osant pas encore dire la vérité, il présente à Udayana un tableau où toute la catastrophe est peinte. A la vue du tableau Udayana s'écrie : « Çyāmāvati est morte ! » — « Votre Majesté l'a dit elle-même. »

Revenu à Kauçāmbi le roi apprend la trahison de Mākandika et d'Anupamā ; il donne l'ordre de les exécuter. Mais Yogāndharāyaṇa cache Anupamā dans une chambre souterraine. Après sept jours, le chagrin du roi est passé et il demande Anupamā qui est restée vivante dans sa cachette bien qu'elle n'ait pas eu de nourriture pendant tout ce temps. Udayana est heureux que Yogāndharāyaṇa l'ait sauvée et il va poser des questions au Buddha.

Pourquoi Çyāmāvati, après avoir atteint le fruit des anāgamin, est-elle morte dans les flammes avec toutes ses suivantes à l'exception du Kubjottarā ? — Jadis le roi Brahmadata de Bénarès était descendu dans son parc, accompagné de sa reine et des suivantes de celle-ci. Après s'être baignée dans l'étang, la reine eut froid. Elle ordonna à une de ses suivantes de brûler, pour la chauffer, une hutte de feuillage qui se trouvait dans le

(1) Cf. la gāthā qui conclut le Sāmāvāṣvatthu de Buddhaghosa à la stance qui termine le même récit dans le Div. :

*mohasambandhano loko bhabbarūpo'va dissati
upadhibandhano bālo tamasā parivārito
sassato viya khāyati passato natthi kiñcanam.
mohasamvardhano loko bhavyarūpa iva dṛṣyate
upadhibandhanā bālās tamasā parivāritāḥ
asat sad iti paṇyanti paṇyatāṃ nāsti kimcanam*

(2) Kubjottarā est introduite ici pour la première fois dans le Div. par les mots : *K. sasambhrameṇa nīspalāyitā*. Je n'ai pas besoin d'insister sur cette nouvelle preuve du caractère fragmentaire de cette compilation. — Le mot *sasambhrameṇa* est certainement corrompu. Yi-tsing traduit : « Kubjottarā s'enfuit par une conduite d'eau ». Cf. *Mahāvastu*, II, 167 : *Yadā te corā taṃ sārthavāhaṃ hataviprahaṭaṃ kṛtvā grahaṇam ūdāya gatā, tadā so Vajraseno aṣvavāṇijo udakabhramena Vārāṇasīṃ nagaram praviṣṭvā cūnyāgāre ṣayito.*

parc et qui était habitée par un Pratyekabuddha. La suivante refusa d'exécuter l'ordre ; la reine brûla la hutte elle-même. La reine fut *Çyāmāvati*, la suivante *Kubjottarā*.

Les moines veulent savoir pourquoi *Kubjottarā* est née bossue, pourquoi elle est entrée dans la Voie, pourquoi elle est née servante. — Jadis vivait à Bénarès le marchand *Samdhāna*. *Kubjottarā* était alors sa fille. Son père donnait journellement l'aumône à cinq cents religieux. Un jour la fille du marchand imita la démarche d'un vieux religieux courbé par l'âge : d'où sa difformité. Un autre jour, voyant qu'un des saints hommes, qui était très vieux et qui tremblait, ne pouvait pas tenir son bol à aumônes, elle lui donna son bracelet pour appuyer son bol : de là sa vertu éminente. Enfin, *Kubjottarā* est née servante parce que, quand elle était la fille de *Samdhāna*, enorgueillie par la fortune de son père, elle intitulait tout le monde « *dāsa* ».

Pourquoi *Anupamā*, enfermée dans la chambre souterraine sans nourriture, n'est-elle pas morte ? — Jadis vivaient deux jeunes filles amies, une brahmane et une *kṣatriyā* ; la brahmane se trouvait dans la maison de la *kṣatriyā* et elle vit son amie refuser l'aumône à un religieux qui passait. Elle la blâma et finit par décider son amie à faire l'aumône ; sur le conseil de son amie, la *kṣatriyā* prononça le vœu de ne jamais avoir à souffrir de la faim dans ses existences futures.

Une des esclaves du ministre *Ghoṣila* était constamment chargée d'apporter au Buddha et à la communauté les offrandes de son maître. Elle tomba malade et, en mourant, elle prononça le vœu de renaître dans le sein de l'épouse de *Ghoṣila*. Ainsi il en advint et, devenue grande et belle, le roi *Udayana* la choisit comme épouse et en fit la reine. Elle s'appelait *Çṛimati*.

Çṛimati a le désir de recevoir chez elle des moines et elle prie le roi *Udayana* de les inviter. *Udayana* invite le Buddha et ses disciples. Le Buddha envoie *Çāriputra*. Pendant que *Çāriputra* prêche la reine, le soleil descend à l'horizon. La reine n'a pas encore vu la vérité. Aussi, malgré la défense du Buddha, *Çāriputra* reste au harem et continue à instruire la reine jusqu'à ce qu'elle ait atteint le fruit des *çrotāpanna*. Revenu auprès du Buddha, *Çāriputra* est loué par son Maître d'avoir agi ainsi. Et le Buddha prescrit aux moines le *çikṣāpada* sous cette nouvelle forme : « Si désormais un moine franchit avant l'aurore et avant que soient cachés les bijoux et ce qui est considéré comme joyau, le seuil d'un roi *kṣatriya* qui a reçu l'onction, s'il n'a pas un raison plausible, il sera coupable d'un péché *pāpantikā* ».

(Suit l'ancien commentaire du *Pratimokṣa*).

A première vue le court *Pācitt*. LXXXIII du *Suttavibhaṅga* pâli que nous avons traduit plus haut (p. 5) ne semble avoir aucune ressemblance avec le long chapitre correspondant du *Vinaya* des *Sarvāstivādin* que nous venons d'analyser.

Cependant à y regarder de plus près, les deux sont en grande partie identiques. L'histoire de l'*pupāsaka* anonyme qui ne voulait pas se lever devant le roi Pasenadi a fourni aux rédacteurs du *Vinaya* sanskrit un canevas sur lequel ils ont brodé un long roman. Ils ont trouvé un nom, Lūhasudatta, pour le héros de l'incident et comme ils possédaient dans leur arsenal de contes pieux un *avadāna* tout pareil, celui des deux nāgas, ils ne perdirent pas l'occasion d'insérer ce hors d'œuvre en tête de l'histoire de Lūhasudatta. Nous verrons d'autres exemples pareils dans l'analyse des *avadānas* suivants.

Le second énoncé du *cikṣāpada*, celui qui permet aux moines, *en de certaines circonstances*, de rester dans le harem du roi après le coucher du soleil, ne se trouve pas dans la rédaction pâlie. C'est pour l'expliquer que le *Vinaya* des Sarvāstivādin raconte le roman de Ćyāmāvati et groupe autour de lui l'histoire détaillée de toutes les personnes qui y jouent un rôle : Rudrāyaṇa, Hatthaḷāvaka et Mākandika.

SAHASODGATA

Cet *avadāna* (*Div.*, XXI, p. 298-314) est un des trois qui illustraient dans le *Vinaya* des Sarvāstivādin (張 IX, p. 39 r^o) la 31^e règle dont la transgression entraîne pour le moine un péché *prāyaṣcittika*. Elle correspond au *pācittiya* XXXIII du *Suttavibhaṅga* pâli (OLDENBERG, *The Vinaya Piṭakaṃ in pâli*, vol. IV, p. 75) et vise le *paramparabhojana*, c'est-à-dire le fait de se montrer gourmand dans l'acceptation des invitations ou dans le choix de la nourriture.

Ici encore il est intéressant à plus d'un titre de comparer les deux *Vinaya*. La rédaction pâlie, pour expliquer comment le Buddha fut amené à proclamer ce nouveau précepte, raconte en quelques lignes le fait suivant : Un pauvre ouvrier (*daliddo kammakaro*) dont le nom n'est pas donné, emploie ses gages péniblement gagnés à préparer un repas auquel il invite le Buddha et la Communauté ; quelques moines, qui craignent de mal dîner chez leur hôte, font une tournée d'aumônes dans des maisons riches avant de se rendre au repas auquel ils apportent un appétit sensiblement diminué. L'amphytrion en conçoit un vif chagrin, car il est à craindre que le mérite de son œuvre pie n'en demeure moindre ; le Buddha réprimande les moines gourmands et énonce la règle : *paramparabhojane pācittiyam*.

Nous allons voir comment, de ces données sobres, le *Vinaya* des Sarvāstivādin a tiré tout un roman. Il connaît le nom du héros de l'aventure, qu'il appelle Sahasodgata, et nous donne, outre sa biographie, des informations précises sur sa naissance antérieure.

« Le Buddha était à Rājagṛha. En ce temps Maudgalyāyana visita l'un après l'autre le monde des enfers, des *preta*, des animaux, des hommes et des dieux. Revenu de ses pérégrinations, il opère de nombreuses conversions par la description de ce qu'il a vu. Pour perpétuer l'enseignement de son disciple, le

Buddha ordonne de représenter la « Roue des existences (1) » dans le vestibule d'entrée (*dvārakoṣṭhaka*) du monastère. Description du *bhavacakra*. Un moine se tiendra en permanence à côté pour servir de cicerone.

Un marchand de Rājagṛha est parti pour les îles et a péri dans son voyage. Sa veuve et son enfant sont restés sans ressources. Un jour le jeune fils de la veuve arrive au Veṇuvana; le moine lui explique la Roue des Existences. Le jeune homme s'informe de ce qu'il faut faire pour renaitre dans le monde des dieux. Il n'a pas de courage de se faire moine ni même d'observer les cinq préceptes que doit suivre un membre laïque de la communauté. Cependant il lui reste un dernier moyen que lui indique son cicerone; pour cinq cents *karṣaṇa* il pourra offrir au Buddha et aux moines un repas dont le mérite lui procurera l'objet de ses désirs.

Ne possédant rien, le jeune homme se rend au marché des ouvriers (*bhṛta-kavīṭhi*) et réussit, non sans peine, à se faire engager par un riche bourgeois. Après avoir réuni l'argent nécessaire, il invite le Buddha.

Les Six (2) n'ont pas confiance dans le repas qui les attend et, avant de s'y rendre, ils vont se remplir le ventre dans des maisons riches. Le manque d'appétit des Six afflige grandement le jeune homme pauvre. Le Buddha le console et lui affirme que son mérite n'en sera en rien diminué.

En ce même jour une caravane de marchands arrive à Rājagṛha. Comme il est jour de fête, ils ne trouvent pas à acheter de la nourriture, même à prix d'or. Ils s'adressent finalement au fils de la veuve et lui achètent les restes du repas du Buddha. Le chef des marchands découvre qu'il est le fils d'un de ses amis qui a péri sur mer et il le récompense d'un monceau de bijoux. En ce même temps il est élu chef de la corporation des marchands de Rājagṛha et son ancien patron chez lequel il s'était engagé comme ouvrier, lui donne sa fille. Etant devenu riche tout d'un coup, on l'appellera désormais Sahasodgata. Il invite de nouveau le Buddha et devient *çrotāpanna*.

Répondant à une question des moines, le Buddha leur raconte l'histoire d'une naissance antérieure de Sahasodgata: Jadis il avait été le fils d'un marchand qui entretenait de ses aumônes un Pratyekabuddha. Un jour que son père était absent, le jeune garçon fit remarquer au saint homme qu'il ferait mieux de vivre du travail de ses mains que de mendier chez les autres. Il paya cette parole frivole pendant cinq cents existences, mais les excuses que son père lui avait fait faire aussitôt au Pratyekabuddha lui valurent le bonheur de rencontrer le Buddha Gautama et d'être converti par lui. »

(1) Un fragment d'un *bhavacakra* est conservé sur une des fresques d'Ajanṭa. CL. WADDELL, *The Buddhist Wheel of Life* (J. R. A. S., 1894, p. 567) et la note de Miss FOLEY (*ibid.* p. 588) qui a reconnu dans la fresque l'illustration de cette page du *Div.*

(2) Les « Six » (*ṣadvargīyāḥ*) sont, comme on sait, les infatigables pécheurs sur le compte desquels sont mises presque toutes les infractions que condamne le *Vinaya*. Ils ont comme corollaire parmi les nonnes la joyeuse troupe des douze, les *dvādaçavargīyāḥ*.

Ici il faut noter une différence de plus avec le canon pâli dans lequel le Buddha prononce aussitôt le *çikṣāpada* qui défend le *paramparabhojana*. Le canon des Sarvāstivādin attend pour faire intervenir le Buddha qu'une histoire pareille à celle de Sahasodgata soit arrivée ; après avoir raconté la première il ajoute : « Ceci n'est que l'entrée en matière ; mais ce n'est pas encore à cette occasion que le Buddha prononça le *çikṣāpada*. » Heureusement pour notre démonstration, le compilateur du *Div.* n'a pas eu l'esprit ni le soin de supprimer cette dernière phrase à la fin de l'*avadāna* : je la cite avec ses lacunes et ses fautes : « *Iyaṃ tāvad utpattir na tāvad Buddhō Bhagavañ çrāvakā-nāṃ vinaye çikṣāpadam.* » Le morceau de cadre qui reste ainsi attaché à ce fragment narratif en dénonce clairement l'origine.

SVĀGATA

L'*avadāna* de Svāgata (*Div.*, XIII, p. 167-193) illustre dans le *Vinaya* des Sarvāstivādin (張 IX, p. 78^{vo}) la 79^e des règles dont la transgression entraîne un péché *prāyacçittika*. Elle défend l'usage des boissons fermentées et correspond au *pācittiya* LI du *Vinaya* pâli (*Sutta-vibhanga*, IV, p. 108-110), dont le héros est également Sāgata.

Le texte pâli (1) raconte comment un jour le moine Sāgata, pris de boisson, manqua de respect au Buddha et scandalisa ses confrères et les laïques. Et pour bien montrer que Sāgata n'était pourtant pas un homme faible, il nous fait le récit de la victoire, qu'il avait remportée sur le dangereux *nāga* du Gué des manguiers quelques jours avant que ne lui arrivât cette déplorable aventure. Nous allons voir comment le *Vinaya* des Sarvāstivādin a brodé sur ces thèmes :

« A Çiçumāragiri vivait un riche marchand, Bodha. Deux enfants lui naissent, une fille qui sera mariée plus tard au fils d'Anāthapiṇḍada, et un fils. Dès le jour de la conception de ce dernier, le malheur s'abat sur la maison de son père. Malgré l'avis des devins qui augurent mal de l'enfant à venir, Bodha décide de ne pas l'abandonner quand il sera né et, à l'annonce de sa naissance, il s'écrie : « Qu'il soit le Bienvenu (*svāgata*) ». Ce jour même sa maison est consumée par un incendie. Peu à peu sa fortune diminue. Finalement lui et sa femme meurent. L'orphelin Svāgata est trompé et abandonné par les commis de ses comptoirs et par ses serviteurs. Une vieille esclave, la dernière, s'enfuit pendant qu'il est absent à l'école. Ceux de ses parents auxquels il s'adresse, le repoussent parce qu'il leur apporte la malchance. La troupe de mendiants à laquelle il finit par se joindre fait des affaires désastreuses à partir de ce jour et le chasse de son sein. Après plusieurs autres aventures pénibles causées par sa mauvaise étoile, nous le retrouvons à Çrāvastī où vit sa sœur, la belle-fille

(1) Il est répété presque textuellement dans le commentaire du *Sūrāpānañātaka* (n° 81).

d'Anāthapiṇḍada. Même sa sœur se lasse de lutter contre le fâcheux destin de son frère.

En ce temps on faisait de grands préparatifs dans la maison d'Anāthapiṇḍada pour recevoir le Buddha. Svāgata, dont on a depuis longtemps changé le nom en Durāgata, « La Guigne », vient mendier avec d'autres devant la porte; mais sa mauvaise chance veut que le plus charitable des hommes ait ordonné ce jour-là de fermer sa porte aux malheureux. Le Buddha aperçoit Svāgata, misérable et torturé par la faim. Il ordonne à Ānanda de lui réserver dans son pot à aumônes quelques restes du repas. Pour la première fois dans sa carrière, Ānanda oublie l'ordre que son maître lui a donné. Le Buddha l'a prévu d'avance. Entrée de Svāgata dans l'ordre, où il trouve enfin la paix.

Les moines regardent encore avec suspicion leur nouveau confrère, craignant l'influence du mauvais sort qui s'était si longtemps acharné contre lui. Le Buddha va lui donner une occasion de s'illustrer et de s'imposer au respect des autres moines. Prié par les habitants de Çiṣumārāgiri de les délivrer du *nāga* qui hante le Gué des Manguiers (1), le Buddha en remet le soin à Svāgata : « Mais prends garde, Svāgata ! Dangereux est le *nāga* du Gué des Manguiers ! Ne perds pas dans la lutte l'empire sur tes sens ! » Le *nāga* dompté vient auprès du Buddha et prend son refuge en lui.

Un charmeur de serpents (2), ancien ami du père de Svāgata, s'était expatrié jadis de Çiṣumārāgiri à Çrāvastī, par peur du *nāga* du Gué des Manguiers. Le roi Prasenajit lui avait donné la direction de ses étables d'éléphants. A la nouvelle de la victoire de Svāgata, il l'invite à un repas. « Bois, Vénérable ! La boisson te facilitera la digestion. » — « Très-bien ! » Svāgata boit d'une liqueur dont son hôte se sert habituellement pour enivrer les éléphants. Ivresse de Svāgata. Le Buddha convoque le chapitre des moines et prononce le *çikṣāpada* qui défend l'usage des boissons fortes. A la demande des moines, le Buddha leur raconte l'histoire de la naissance antérieure de Svāgata; elle est aussi peu compliquée que celle rapportée à la fin de l'*avadāna* de Saha-sodgata. »

Dans l'énoncé du *çikṣāpada* qui défend l'usage des boissons fortes le compilateur du *Div.* a fait une légère coupure au texte du *Vinaya* des Sarvāstivādīn. Au lieu de rapporter le *çikṣāpada* en entier avec l'ancien commentaire du *Pratimokṣa*, dont nous avons vu un exemple si caractéristique à la page 543 (voir plus haut, p. 25) du *Div.* il n'en a conservé que la dernière phrase qui en est le résumé : « Donc, ô moines, si vous me considérez comme votre maître, ne

(1) Le pâli a *Ambatittha*; les mss. du *Div.* écrivent tantôt *Asvatiritha* tantôt *Açva°*. C'est certainement une erreur de scribe pour *Amra°* ou *Āmra°*; telle était aussi la leçon du manuscrit que consultait Yi-t's'ing qui transcrit par *an-po*.

(2) Il n'y a pas de raison de considérer *ahilunḍaka* comme un nom propre, ainsi que le font les éditeurs du *Div.*

buvez pas et ne donnez pas à boire des boissons enivrantes, ne serait-ce même qu'une goutte qui prend à un brin d'herbe » ; ou, pour citer la phrase du *Div.* (p. 191, l. 2) : *Māṃ bho bhikṣavaḥ cāstāram uddiṣya bhavadbhir madyam apeyam adeyam antataḥ kuṣāgreṇāpi.* » La correction, pleinement confirmée par la traduction de Yi-ts'ing, de *uddiṣyadbhir madyam* en *uddiṣya bhavadbhir madyam* est de M. Speyer (loc. cit., p. 120). Pour l'expression *antataḥ kuṣāgreṇāpi* comparez le *antamaso kusaggena pi* du passage correspondant du *Vinaya* pāli (l. c., p. 110).

CŪḌAPAKṢA

Cet *avadāna* qui dans le *Div.* (p. 483-515) a reçu, par une vieille erreur de scribe, le titre de Cūḍapakṣa et qui s'intitule en réalité Cūḍapantha ou Cūḍapanthaka, figurait dans le *Vinaya* des Sarvāstivādin en seconde ligne parmi trois autres destinés à illustrer la XXI^e règle *prāyaścittika* qui défend aux moines de prêcher les nonnes sans avoir été formellement délégués à cet effet par un chapitre de leurs confrères. L'*avadāna* de Cūḍapanthaka est raconté pour justifier une exception que le Buddha admettait à cette règle. Mais cette fois-ci le compilateur du *Div.*, contrairement à ce qu'il a fait pour les quatre *avadāna* déjà examinés, a pris le soin de supprimer le renvoi à l'énoncé précédent du *ṭīkṣāpada*, qui en effet n'avait plus de raison d'être dans sa compilation de contes pieux.

Le *prāyaścittika* XXI du canon des Sarvāstivādin correspond au *pācittiya* du même numéro dans le canon pāli (OLDENBERG, loc. cit., p. 49). Mais selon le *Suttavibhaṅga* pāli ce n'est pas dans le commentaire historique de ce *pācittiya* que Cūḍapanthaka joue un rôle, mais dans celui de la règle suivante, n° XXII, qui défend aux moines de prêcher aux nonnes après le coucher du soleil.

Pour cet *avadāna* encore, il faut s'adresser à la littérature des *Aṭṭhakathā* pour en trouver le parallèle dans le canon pāli. Buddhaghosa l'a raconté à deux reprises, une fois en commentant le vers 25 du *Dhammapada* et une autre fois dans le commentaire du *Cullakasetṭhijātaka* ; l'histoire de la naissance passée de Cūḍapanthaka est cependant différente dans les deux *aṭṭhakathā* ; celle du *Jātaka* est identique au conte de Mūṣikahairanyika (vid. infra).

« Un brahmane de Ārāvastī avait eu de sa femme plusieurs enfants qui tous étaient morts le jour même de leur naissance. Son épouse accouche de nouveau ; sur le conseil d'une vieille femme le nouveau-né est porté à un carrefour pour que les religieux et les ascètes passants le bénissent. Tour à tour des religieux hérétiques, des moines bouddhiques et le Buddha lui-même passent et souhaitent longue vie à l'enfant. Il survit et on l'appelle Mahāpanthaka, en souvenir du grand chemin (*mahāpatha*) sur lequel on l'a porté à sa naissance. Il grandit, fait ses études et devient le maître de cinq cents brahmanes.

Un autre enfant naît au brahmane, son père et les mêmes événements accompagnent sa naissance. On l'appelle Panthaka. Il est incapable d'apprendre l'écriture ou la récitation du Vêda. Le père meurt en recommandant à Mahāpanthaka de s'occuper de son frère cadet.

En ce temps Çâriputra et Maudgalyāyana, accompagnés de cinq cents moines, s'approchent de Çrāvastī. Les habitants de la ville se rendent en foule à leur rencontre. En dehors de la ville Mahāpanthaka donne son enseignement sous un arbre à ses cinq cents élèves. L'un deux apprend à son maître la venue des deux célèbres disciples du Buddha. Un jour que ses élèves avaient congé Mahāpanthaka s'adresse à un moine et lui demande de l'instruire dans l'enseignement du Buddha. Il se fait ordonner et devient *arhat*. Panthaka, qui sur ces entrefaites était tombé dans la pauvreté entre également dans l'ordre et se fait ordonner par son frère aîné. Il reçoit de lui comme pensum une stance morale à apprendre par cœur ; il s'y applique pendant trois mois avec un résultat négatif.

Il est une coutume de tous les Buddhas de rassembler deux fois par an leurs disciples : la première fois la pleine lune du mois d'*āṣāḍha*, au commencement de la retraite d'été et la seconde à la fin du *varṣa*, le quinze du mois de *kārttika*. A la première réunion chacun demande à son guide spirituel un sujet de méditation ; à la seconde des questions sont posées sur les sujets donnés précédemment, puis chacun énumère les progrès qu'il a faits et demande un nouveau sujet de méditation. Panthaka a pour guide spirituel son propre frère aîné. La troupe des Six qui veulent s'amuser à ses dépens, le persuadent, à la fin du *varṣa*, de s'adresser à Mahāpanthaka pour lui demander un nouveau sujet. Mahāpanthaka se contente de le prendre au collet et de le mettre à la porte du monastère. Au moment où, assis à la porte, il verse des larmes amères, le Buddha le rencontre. Il donna à Panthaka deux phrases à répéter : « Je secoue la poussière, j'enlève les taches » (*rajo harāmi, malam harāmi*) ; mais Panthaka n'y réussit pas. Le Buddha le charge de nettoyer toute la journée les sandales des moines, tandis que ceux-ci lui enseignent les deux phrases ; enfin Panthaka les retient. Et la nuit, réfléchissant sur ce qu'il vient de faire il se rend soudainement compte des deux sens du mot *rajas* ; son esprit est illuminé et il prononce trois stances ⁽¹⁾ dans lesquelles il résume ce qu'il vient d'apprendre. A l'instant même il devient *arhat*.

(1) *Rajo 'tra rāgo na hi reṇur eṣa rajo rāgasyādhivacanam na reṇoḥ etad rajaḥ prativinudanti paṇḍitā na ye pramattāḥ Sugatasya çāsane. Rajo 'tra dveṣo, etc. ; Rajo 'tra moḥo, etc.*

Cf. les vers pâlis parallèles dans Buddhaghosa :

*Rāgo rajo na ca pana reṇu vuccalī
rāgass'etaṃ adhivacanam rajo ti
etaṃ rajaṃ vipajahivā bhikkhave
viharanti te vigātarajassa sāsane
Doso, etc. ; Moḥo, etc.*

Les hérétiques se moquent de la doctrine du Buddha dans laquelle un homme d'une stupidité aussi notoire que Panthaka a pu arriver à la perfection. Le Buddha, désirant donner à Panthaka une occasion de faire éclater sa supériorité, lui ordonne aussitôt d'aller prêcher aux nonnes, bien que ce ne soit pas son tour et bien qu'il n'ait pas été désigné par la Communauté. Quand elles apprennent que Panthaka est chargé du sermon, un vent de révolte souffle sur la Communauté des nonnes ; la clique des Douze décide que les plus savantes d'entre elles le réduiront au silence, et, pour que sa défaite soit publique, elles invitent toute la ville à la conférence. Panthaka monte en chaire, donne des preuves de sa puissance surnaturelle d'*arhat*, explique le sens de la stance que jadis pendant trois mois il n'a pu apprendre, confond les nonnes frondeuses et opère des conversions par milliers. Tout le monde est d'accord qu'on n'avait plus entendu de pareil sermon depuis celui du Parc aux Gazelles à Bénarès. Et le Buddha, pour rendre légale la démarche qu'il a fait faire à Panthaka change le *çikṣāpada* précédemment énoncé en y introduisant la clause: « à moins que ce ne soit un moine d'une vertu supérieure ».

LES DOUZE BRUS. — Ce n'est pas la première fois que la troupe des douze religieuses a préparé une embûche à Panthaka, et qu'elle a tourné à l'avantage de celui-ci. Jadis vivait un vieux brahmane qui avait douze fils dont chacun était marié. Le brahmane, devenu veuf et aveugle, demeurait chez ses brus. Les douze jeunes femmes trompaient leurs maris pendant l'absence de ceux-ci, comptant bien que leur beau-père aveugle ne saurait les trahir. Mais le vieux brahmane avait l'oreille fine et les morigénait. Cela méritait une punition : les jeunes femmes, au lieu de nourrir le vieux avec du riz blanc et délicat et du lait caillé, lui donnent désormais du riz grossier et du vinaigre. Le vieux se plaint auprès de ses fils. Questionnées, les jeunes femmes expliquent qu'à cause de la mauvaise étoile de l'aveugle le riz blanc et le lait qui lui sont destinés se changent d'eux-mêmes en riz grossier et en vinaigre. Les maris exigent de voir par leurs propres yeux ; les femmes se font faire par le potier des cruches qui ont un seul goulot, mais dont le ventre est divisé en deux compartiments. Au prochain repas, les maris confiants sont pleinement convaincus et ils plaignent le noir destin de leur père. Mais le vieux découvre la supercherie ⁽¹⁾ et les brus reçoivent une dure correction. Elles décident d'empoisonner leur beau-père. Elles s'adressent à un charmeur de serpents et lui demandent un serpent mort. Le venin des serpents en colère se retire dans la tête et dans la queue de l'animal. Le charmeur de serpents, se doutant que les jeunes femmes ont un mauvais dessein, excite un de ses animaux à la colère, lui coupe la tête et la queue, et le vend à ses clientes. Elles en font un bouillon pour leur beau-père, mais au lieu

(1) Le vers prononcé à cette occasion par le brahmane est massacré dans le texte du *Div.* (p. 497, ligne 7).

d'en mourir, il recouvre sa vue. Le brahmane aveugle était Panthaka et les douze brus étaient la troupe des douze religieuses.

MŪṢIKĀHAIRĀṆYIKA. — Ce n'est pas la première fois que Panthaka a tiré un grand avantage d'un conseil insignifiant du Buddha: Jadis un marchand avait un fils unique. Le père alla faire le commerce aux îles où il périt; avant son départ il avait déposé toute sa fortune chez un marchand de ses amis. Après quelques années l'enfant demande à sa mère de lui faire apprendre le commerce; elle l'adresse à l'ancien ami de son père. Le jeune garçon y va et est témoin des reproches que le marchand adresse à un débiteur négligent: « Si vous saviez vous arranger, il vous suffirait, pour vous enrichir, d'avoir comme capital cette souris morte que la servante balaie hors de la maison. » L'enfant a entendu, s'empare de la souris, la vend au maître d'un chat affamé; il continue, avec ce capital, à acheter et à revendre, jusqu'à ce qu'il se trouve à la tête d'une maison d'orfèvrerie qui porte ombrage à ses collègues. Ils l'appellent désormais Mūṣikāhairāṇyika et décident de se débarrasser de lui. Ils lui persuadent facilement qu'il doit à son honneur d'aller sur mer comme son père. Malgré les supplications de sa mère, Mūṣikāhairāṇyika prépare une caravane et invite les marchands à l'accompagner; cinq cents répondent à son appel. Mais, arrivés au bord de l'océan, ils prennent peur. Pour les décider à monter à bord, M^o dit au pilote de faire aux passagers l'éloge de l'océan et des voyages en mer. Ils s'embarquent, mais on trouve qu'ils sont trop nombreux et que le vaisseau ne pourra pas les porter tous. M^o, pour décider les peureux qui sont en majorité, à renoncer au voyage, leur fait énumérer les dangers de la mer (!). Le bateau s'allège et part. M^o revient avec des richesses immenses et fait sept fois le même voyage. Il rend à l'ancien ami de son père une souris en or et épouse sa fille.

Identification.

LE MARCHAND DE PORCS. — Pour quelle faute Panthaka est-il né avec une intelligence aussi imparfaite? — Jadis il avait été un des disciples les plus brillants du Buddha Kācyapa. Mais il était si avare de sa science, qu'il ne consentait à en rien communiquer à personne, pas même une stance. Il naquit la fois suivante dans la famille d'un égorgeur de porcs, qui habitait un village au bord d'un fleuve. Sur l'autre bord du fleuve on célèbre une fête dans un village. Le futur Panthaka s'y rend avec sa marchandise; et, pour qu'elle ne se gâte pas par la chaleur, il embarque les animaux vivants. Le bateau chavire et tous

(!) *Div.*, p. 502; cf. les ingénieuses corrections, confirmées par la traduction de Yi-tsing, que M. SPEYER (*loc. cit.*, p. 358) a faites dans cette page. Peut-être le passage où le pilote énumère parmi les dangers de l'océan les pirates aux pavillons noirs a besoin d'une correction de plus. Il y a: *caurā apy atrāgacchantī nilaiḥ ṣṭlair* (corr. de M. Speyer pour *sīlair*) *vanacāriṇo*. Comme *vanacāriṇo* ne s'applique pas bien aux écumeurs de mer, il faut probablement lire *dhanahāriṇo*; cf. le passage parallèle, *Div.* p. 229, l. 25: *asmin mahāsamudre. . . . caurū apy āyucchantī nilāvāsaso dhanahāriṇaḥ*.

sont entraînés par le courant. Le marchand est sauvé par des Pratyekabuddhas qui habitent en aval du fleuve. Il termine son existence à leur service.
Identification.

Le médecin Jivaka aussi a été scandalisé par l'entrée dans l'ordre du stupide Panthaka. La prochaine fois qu'il invite le Buddha et la communauté, il charge Ānanda de prier Panthaka de ne pas se déranger. Arrivé chez Jivaka, le Buddha fait réserver le siège de Panthaka et refuse de se laisser servir avant que la communauté ne soit au complet. Prié d'aller chercher Panthaka au monastère, Jivaka se contente d'y envoyer un serviteur. A son arrivée le moine se multiplie miraculeusement et 1250 Panthaka répondent à l'appel du messenger. Enfin le vrai Panthaka vient prendre sa place chez Jivaka, mais le médecin continue à le traiter avec dédain. A la fin du repas le Buddha ne souffre pas qu'Ānanda enlève son bol à aumônes, ainsi que le veut son privilège. Panthaka sait par intuition que le Buddha veut lui donner une occasion de faire éclater son pouvoir surnaturel. De son siège éloigné il étend miraculeusement son bras et saisit le bol du maître. Jivaka est enfin convaincu de la supériorité de Panthaka et il se jette à ses pieds pour implorer son pardon.

LE CHEVAL MERVEILLEUX. — Ce n'est pas la première fois que méconnaissant les qualités de Panthaka, Jivaka l'a traité avec dédain : Jadis un marchand de chevaux du Nord vint avec une troupe de bêtes dans l'Inde centrale. Dans sa troupe il y avait une jument qui mit bas un *açvājāneya* (cheval de roi *cakravartin*); à partir de ce jour les autres chevaux ne hennissaient plus et se tenaient l'oreille basse. Le marchand, persuadé que la jument avait apporté le malheur à tout le troupeau, lui donna de la nourriture grossière et la chargea lourdement ; quant au jeune cheval, il s'en débarrassa en le donnant à un potier dans le village duquel la saison des pluies l'avait contraint à s'arrêter.

En ce temps Brahmadata, le roi de Bénarès avait un *açvājāneya* qui lui avait procuré partout la victoire. A la mort de ce cheval, les rois voisins le somment de leur payer tribut; sinon, ils l'emmèneront captif dès qu'il s'aventurera dans son jardin hors des murs. Brahmadata refuse de payer le tribut et s'enferme dans la ville. Apprenant qu'un marchand de chevaux est arrivé du Nord, il envoie ses ministres pour voir si son troupeau ne renferme pas un cheval de *cakravartin*. Ils finissent par apprendre qu'en cours de route il a laissé un de ses chevaux chez un potier. Sur le conseil du cheval lui-même, le potier le vend aux ministres pour un lakh d'or. Le cheval est amené à Bénarès, dans l'étable⁽¹⁾ du roi : là, il refuse de manger. Dialogue en vers entre l'écurier et le cheval royal : celui-ci a bien accepté d'être traité par le potier ignorant comme un cheval

(1) *Div.*, p. 512, l. 10 : *Te tam ādāya Vārāṇasīm agatāḥ | sa taiḥ ca Mathurāyāṃ pratisthūpitaḥ | tasya paramayogyācanaṃ dīyate.* Il n'y a pas de nécessité de conduire le cheval à Mathurā pour lui faire manger son foin. Aussi Yi-tsing le mène-t-il directement à l'étable, *mandurūyām*.

ordinaire, mais il estime que le roi, qui connaît sa valeur, lui doit des égards exceptionnels (1). Des honneurs royaux sont rendus au cheval qui consent à manger et qui porte le roi en dehors de la ville, dans le jardin. Les ennemis arrivent et barrent au roi le chemin de retour. Le cheval sauve son maître en le portant par dessus les lotus d'un étang jusqu'à la ville. Les ennemis se retirent et le roi fait célébrer une fête en l'honneur de son coursier. Le marchand de chevaux y assiste, apprend ce qui s'est passé et tombe aux pieds de la bête pour lui demander pardon de ne l'avoir pas traité avec les égards dus. C'était lui Jivaka et Panthaka était le cheval merveilleux.

* * *

Après tous les exemples que nous venons de donner, il paraît bien que, dans l'ensemble comme dans le détail, l'origine de ces contes du *Divyāvadāna* ne saurait être douteuse. Le compilateur népalais les a découpés tels quels, dans un but à la fois édifiant et récréatif, parmi le fatras, à son gré trop volumineux et indigeste, du Vinaya des Sarvāstivādin. La longue patience de Yi-tsing, qui n'a pas reculé devant la traduction de cet énorme masse, nous a permis de découvrir les points de coupure et parfois même les restes de soudure qui trahissent l'original. Elle nous atteste en même temps l'existence au huitième siècle dans l'Inde de cette partie du Canon des Sarvāstivādin au complet. C'est là une remarque que l'on n'aura déjà pas manqué de faire.

Une autre observation ne s'impose pas moins. La disproportion entre la sèche brièveté du texte pâli et la redondante prolixité de la recension sanskrite peut choquer dès l'abord un lecteur non prévenu et lui rendre cette dernière suspecte. En réalité les rédacteurs du Canon sanskrit n'ont rien inventé, en ce sens qu'ils étaient aussi fidèles à la traduction que ceux du Canon des Therāvādin. Seulement, tandis que ces derniers ont habituellement laissé ou rejeté dans les commentaires les contes pieux qui servaient couramment d'illustration aux préceptes de la règle, ces *avadāna* ont au contraire complètement envahi le texte même chez les Sarvāstivādin. Bien que nous n'ayons pas encore reçu de Ceylan le commentaire de Buddhaghosa sur le Vinaya, nous avons déjà montré qu'il n'est presque aucun de ces contes qu'on ne puisse retrouver dans les *aṭṭhakathā* pâlies. Depuis longtemps M. Windisch, avec sa pénétration coutumière, a senti que Buddhaghosa

(1) Il exige que le fils et la fille aînés du roi se tiennent de chaque côté avec un parasol et un chasse-mouches, que la reine lui présente à manger dans un bassin d'or et que le premier ministre *sauvarṇena lakṣaṇena laḍḍiḥ chorayati*. Les mss. offrent *laddiḥ* ou *luddiḥ chārayati*. Les éditeurs supposent à *lakṣaṇa* le sens inusité de « cuillère » et écrivent *luddi* = *laḍḍu*, « gâteau sucré ». La symétrie de l'action et la traduction de Yi-tsing me font craindre que le cheval n'ait en réalité une autre exigence et qu'il ne faille lire : *sauvarṇena lekṣaṇena laṇḍaṃ cārayati*, « qu'il enlève avec une râclée d'or mes excréments ».

devait être familier avec la littérature du Nord (*Māra und Buddha*, p. 300). Une étude s'impose sur les rapports des travaux du grand docteur pâli avec les canons des autres Écoles : elle demanderait une enquête très étendue, mais non pas impossible.

VI

KANIŠKA ET SĀTAVĀHANA

Dans sa chronique du Kaçmîr (*Rājatarāṅgiṇī*, I, 294-299) KALHAṆA mentionne une expédition du chef des Huns Blancs, Mihirakula, à l'île de Ceylan (1). Il avait aperçu, nous raconte l'historien, sur la robe de la reine, à la place des seins, la figure de deux pieds ; apprenant que la robe était faite d'étoffe singhalaise et que les tissus de Ceylan portent tous la marque des pieds du roi du pays, Mihirakula entra en campagne et vengea cet affront par la conquête de l'île.

Environ cent années avant l'époque où écrivait KALHAṆA, ALBIROUNI entendit raconter par ses pandits à la cour de Mahmoud de Ghazna une légende analogue. Cependant ce n'est pas Mihirakula qui en est le héros, mais un autre monarque indo-scythe, Kaniška, et le roi vaincu est un rājah de Kanoj dont le nom n'est pas donné. Voici en résumé ce que dit l'écrivain arabe (*Indica*, II, pp. 11 sqq.) : « Le rājah de Kanoj avait offert à Kaniška une splendide pièce d'étoffe. Chargé d'en faire une robe, le tailleur du roi ne l'osa ; car, de quelle manière qu'il s'y prit, la trace d'un pied humain apparaissait entre les deux épaules de la robe qu'il devait tailler. Kaniška mit son armée en marche pour punir l'insulteur. A cette nouvelle le vizir du rājah de Kanoj résolut de se sacrifier pour son roi. Il se présenta, les lèvres et le nez coupés (2), devant Kaniška et déclara qu'il avait à se venger de son maître. Il s'offrit de conduire l'armée par un chemin rapide à l'endroit où se cachait le rājah. Et le vizir mena l'armée dans un désert sans bornes ; quand il la crut irrémédiablement perdue, il avoua son stratagème. Mais Kaniška enfonça sa lance dans le sable, d'où jaillit une source limpide. Il pardonna au vizir ; « Quant à ton maître », ajouta-t-il, « il a déjà reçu son dû ». De retour à Kanoj, le vizir apprit en effet que, le jour même où Kaniška avait enfoncé sa lance dans le désert, les mains et les pieds du rājah s'étaient détachés d'eux-mêmes de son corps.

(1) Un écrivain arabe du X^e siècle, Hamza d'Ispahan, parle d'une invasion de l'île de Ceylan par Khosrou Nouchirvân, contemporain de Mihirakula (REINAUD, *Mémoire historique sur l'Inde*, p. 125).

(2) Cet épisode du Zopyre de Kanoj est également connu de Kalhana ; mais il le raconte à propos de l'expédition de Lalitāditya dans l'Océan de Sable (*Rāj.*, IV, 277-307).

Des siècles avant ALBIROUNI, le même conte a dû étonner, à son passage dans l'Inde, quelque pèlerin ou ambassadeur chinois. Il est relaté dans le *Yeou yang tsa tsoü* (1) en ces termes :

乾陀國昔有王神勇多謀。號伽當(一曰伽色伽當)。討襲諸國所向悉降。至五天竺國伽得上細練上(二曰伽色伽當)自留一印跡。與妃因衣其練。爾忽着此手跡之服。何也。妃言。向王所賜之者。王怒問藏臣。藏臣曰。娑陀婆金人衣之。手印當背。婦叩劍曰。吾若不以劍裁娑陀王所追所印。悉透。丈夫衣之。手印當背。因遣使就南天竺索娑陀王手名。娑陀在窟中。鑄金人手。足。使至其國。娑陀元無王也。但起象王於窟中。手足亦自落也。

« Jadis régnait au Gandhâra un roi valeureux et avisé; il s'appelait Kaniska (*). Il tourna ses armes contre toutes les nations; aucune ne lui résista. Une fois, pendant sa campagne dans l'Inde, on lui présenta deux tissus d'une finesse extraordinaire. Il en garda un et donna l'autre à la reine. La reine s'en vêtit et se présenta devant le roi. Or dans le tissu, juste sur le sein de la reine, apparaissait l'empreinte au safran d'une main. A cet aspect le roi s'émut et demanda à la reine : « Que signifie cette robe dont vous êtes vêtue et qui porte la marque d'une main ? » La reine lui dit : « C'est le tissu même que le roi vient de me donner. » Furieux, le roi demanda des explications à son trésorier qui lui répondit : « Cette pièce d'étoffe a toujours porté cette marque; votre esclave n'y est pour rien. » Et le roi fit comparaître le marchand qui l'avait vendue; celui-ci dit : « Dans le Dekhan règne le roi Sâtavâhana (So-t'o-p'o-hen); et voici quel est le pouvoir que lui confère un vœu accordé jadis : chaque année il entasse les uns sur les autres les tissus fins que lui apporte l'impôt; il imprime sa main trempée dans du safran sur les étoffes et l'empreinte pénètre à travers

(1) 酉陽雜俎, composé vers la fin du VIII^e siècle par Touan Tch'eng-che 段成式 (chap. XV, p. 5 de la réimpression de cet ouvrage dans le *津逮秘書 Ts'in tai pi chou*). — Il se peut que Touan ait emprunté cette légende au récit de l'ambassade de Wang Hian-ts'eu qu'il semble avoir utilisé; cf. sa note (chap. VII, p. 7) sur le savant indien que Wang ramena en compagnie du roi de Magadha à la capitale de Chine.

(*) La forme 伽當 *Kia-tang* et la variante 伽色伽當 *Kia-che-kia-tang* ne sont que des erreurs de copiste pour 伽尼色伽 *Kia-ni-che-kia*.

toutes les pièces entassées par milliers et par dizaines de mille ; si un homme se vêt d'un de ces tissus, la marque de la main apparaît sur son dos, et sur le sein si c'est une femme ». Le roi ordonna à des personnes de sa suite de s'en vêtir, et il en fut comme avait dit le marchand. Frappant sur son épée, le roi s'écria : « Je ne dormirai et je ne mangerai avant que je n'aie coupé avec mon épée les mains et les pieds du roi Sātavāhana. » Et il dépêcha un messenger dans le Dekhan pour exiger les mains et les pieds du roi. A l'arrivée du messenger, le roi Sātavāhana et ses ministres lui dirent par feinte : « Nous avons bien un roi qui s'appelle Sātavāhana, mais ce n'est pas un roi réel. Ce n'est que la statue en or d'un roi qui occupe le trône ; cependant le pouvoir et l'autorité suprême sont dans nos mains à nous, les ministres. » Sur cela Kaniška fit descendre sa cavalerie et ses éléphants dans le Midi, contre le royaume de Sātavāhana. Les habitants cachèrent leur roi dans une caverne souterraine et fondirent un homme en or, qui alla à la rencontre de l'envahisseur. Mais Kaniška pénétra la fraude et, confiant dans la force de ses mérites antérieurs, il coupa les bras et les jambes de l'homme en or : au même moment tombèrent d'eux-mêmes les bras et les jambes du roi Sātavāhana caché dans la caverne. »

Il paraît bien que ce conte ne prouve autre chose que l'existence dans l'Inde, au septième ou au huitième siècle, de légendes qui faisaient de Sātavāhana et de Kaniška deux souverains rivaux et contemporains. Tout au plus pourrait-on rapprocher de ce fait le passage de l'inscription de Nāsik où Gautamīputra Çātakarṇi d'Andhra se vante d'avoir « restauré la gloire des Sātavāhana par l'extinction des Çaka, des Yavana et des Pahlava et par l'extermination des Kṣaharāta ». Mais il ne m'appartient pas de discuter ce point après tant de doctes personnages qui se sont dernièrement occupés de la date de Kaniška.

VII

TERMES PERSANS DANS L'ASTROLOGIE BOUDDHIQUE CHINOISE.

De nos jours on se sert dans les almanachs de la ville d'Emoui, province du Fou-kien, du mot 密 *mi*, c. *met* ⁽¹⁾ pour désigner le premier jour de la semaine, le dimanche. On a supposé depuis longtemps que c'était là une transcription du mot persan *mithra-mihr*. L'existence et la survivance de ce terme n'a *a priori* rien de surprenant dans une province qui jadis fut le but favori des flottes marchandes venues du lointain empire des Khalifes et dans les villes de

⁽¹⁾ J'ajouterais à la transcription pékinoise celle du dialecte de Canton (c.) quand il s'agira de faire ressortir les consonnes finales perdues dans celui de Pékin. A dire le vrai, les vieilles transcriptions chinoises ne se restituent qu'*a posteriori*, quand on sait d'avance ou par ailleurs ce qu'elles veulent représenter.

laquelle se coudoyaient au Moyen âge les sectateurs de Zoroastre avec les Musulmans et les Chrétiens de toutes les nations de l'Asie.

Or le *Tripitaka* chinois nous a conservé des ouvrages astrologiques et astronomiques de l'époque des Tang qui non seulement confirment cette hypothèse, mais qui montrent encore que les noms iraniens des autres astres et des jours de la semaine placés sous leur influence étaient courants en Chine à cette époque. Les nombreuses colonies persanes et turques établies en deçà de la Grande Muraille ont même dû rendre ces termes assez familiers aux Chinois pour que les traducteurs d'ouvrages indiens n'aient pas hésité à s'en servir quand il s'agissait de traiter de cette institution étrangère pour les Chinois, la semaine de sept jours.

Je veux parler d'abord de trois ouvrages qui ne figurent pas dans le canon bouddhique fixé sous la dynastie des Ming d'après lequel M. NAXJIO a établi son *Catalogue*, mais qui sont entrés dans le *Tripitaka* japonais imprimé à Tôkyô en 1880. Ce sont :

a) 七曜撰災決 *Ts'i yao jang tsai kiue*, « Détermination, d'après les sept planètes, des calamités à éviter » (Trip. de Tôkyô, 餘 IV, pp. 42-62). Cet ouvrage est attribué au religieux 金俱吒 *Kin-kiu-ta*, originaire de l'Ouest de l'Inde et venu en Chine sous la dynastie des Tang.

b) 梵天火羅九曜 *Fan t'ien houo-lo kieou yao* « Les horâ de Brahma et les 9 planètes (c.-à-d. les sept avec Râhu et Ketu) » (*loc. cit.* pp. 72-76).

c) 七曜星辰別行法 *Ts'i yao sing tch'en pie hing fa* « Les différentes influences des sept planètes et des mansions lunaires » (*loc. cit.*, pp. 63-69).

Ces deux derniers ouvrages sont attribués au moine bouddhique 一行 *Yi-hing* qui, d'après les gloses accompagnant ses opuscules, mourut en 727 de notre ère, après avoir rempli les fonctions d'astrologue auprès de l'empereur Hiuan-tsong des Tang (713-756), à la cour duquel il fit prévaloir les méthodes indiennes d'astrologie.

Le colophon du plus ancien exemplaire japonais de cet ouvrage est daté de la cinquième année de la période 文治 *Bun-ji* (1189).

Voici comment l'ouvrage de *Kin-kiu-ta* appelle (*loc. cit.*, pp. 44 r°, 59 v°, 60 v°) les sept planètes en parlant de l'horoscope des personnes nées sous leur influence :

1.) 蜜日, le jour de *Mih*, *mi*, c. *met*, le Soleil; dimanche; une note ajoute: 日曜胡曰蜜 « dans la langue des barbares Hou⁽¹⁾, le soleil se dit *mi* ». Aucune note n'accompagne les noms étrangers suivants, mais leur identification n'offre pas de difficulté.

2.) 莫日, le jour de *Mâh*, *mo*, c. *mok*, la Lune; lundi.

(1) Le mot « Hou » qui désigne en général les barbares du Nord, représente ici selon toute vraisemblance les Turcs; nous verrons plus bas un autre exemple d'une série de termes persans désignés comme mots « hou ». La glose chinoise n'a pas entièrement tort, car, comme de nos

3.) 雲漢日, le jour de *Bahram*, *yun-han*, c. *wan-han*, Mars; mardi. La transcription chinoise du mot persan peut surprendre un peu au premier abord: les deux caractères 雲漢 ont dû être adopté de préférence, parce qu'ils traduisaient déjà un autre terme d'astronomie, la Voie lactée.

4.) 唾日, le jour de *Tir*, *tie*, c. *tit*, Mercure; mercredi.

5.) 温沒斯日, le jour d'*Ormouzd*, *wen-meou-sseu*, c. *wun-mut szé*, Jupiter; jeudi,

6.) 那顏日, le jour de *Nāhid*, *na-kie*, c. *na-k'it*, Vénus; vendredi. On sait que *Nāhid* ou *Anāhid* (*Anahata* dans l'inscription d'Artaxerxès Mnémon sur son palais de Suse) a été identifiée par les Grecs avec Artémis. Clément d'Alexandrie est le seul à voir Aphrodite-Vénus dans l'*Avaitis* persane.

7.) 鷄緩日, le jour de *Kevan*, *ki-houan*; c. *kai-wun*, Saturne; samedi.

Dans ses deux ouvrages cités, Yi-hing se sert des mêmes noms; cependant il transcrit le nom de la planète *Tir* par le caractère 滴 *ti*, c. *tik*.

Enfin un passage analogue se trouve dans un quatrième ouvrage, le 文殊師利菩薩及諸仙所說吉凶時日善惡宿曜經 *Wen-chou-che-li p'ou-sa ki tchou sien souo chouo ki hiong che je chan ngo siu yao king*, *Sūtra prononcé par le bodhisattva Mañjuçri et les Sages sur les époques et les jours fastes et néfastes, sur les planètes et les nakṣatra heureux et malheureux* (NANJIO, *Catalogue*, No 1355; Trip. de Tôkyô, 閏 xiv, pp. 50-65); il fut traduit en chinois en l'an 759 par Amoghavajra, originaire du Nord de l'Inde. Amoghavajra est bien connu comme introducteur en Chine des doctrines tantriques. Il confia la rédaction définitive et l'annotation de cet ouvrage à son disciple Yang King-fong 楊景風 qui acheva son travail la seconde année de la période 廣德 *kouang-tô*, en l'an 764. Le passage que nous allons citer est une note que Yang King-fong a ajouté au chapitre qui traite de l'influence qu'exercent les sept planètes sur la destinée des hommes (*loc. cit.*, p. 62 v°):

夫而七曜者所用日各月五星下直人間。一易七日周
忽復始。其所得但當各於事有宜者不。日者請細詳
未摩尼以蜜日持齋亦事此日爲大。竺人總知尼
故今列諸國呼七曜名。波斯名曜森勿。天竺名阿
日曜太陽胡名密。波斯名曜森勿。天竺名阿

jours les Turcs osmanlis, les Ouigours du temps des T'ang ont dû se servir de bien des termes persans pour tout ce qui se rapporte au calendrier et à l'astronomie. Les annales des T'ang nous ont cependant conservé l'appellation turque du premier mois de l'an en usage chez les Kirgiz: *bach ai* (茂師哀 *meou-che ngai*); KLAPROTH l'a mal restitué en un hypothétique *mous-ai*, « mois de glace ». V. CHAVANNES, *Le cycle turc des douze animaux* (T'oung-pao, 1906, p. 68).

月 曜 太 陰 胡 名 莫 波 斯 名 婁 禍 森 勿 天 名 蘇 摩。
 火 曜 熒 惑 胡 名 雲 漢 斯 波 斯 名 勢 森 勿 天 竺 名 叢 哦 迦。
 水 曜 辰 星 胡 名 唾 波 斯 名 掣 森 勿 天 竺 名 部 陀。
 木 曜 曜 星 胡 名 鶻 勿 斯 波 斯 名 數 森 勿 天 竺 名 勿 哩 訶。
 娑 跋 底。
 金 曜 太 白 胡 名 那 歇 波 斯 名 數 森 勿 天 竺 名 戎 羯 羅。
 土 曜 鎮 星 胡 名 枳 浣 波 斯 名 翁 森 勿 天 竺 名 除 乃 以 室。
 折 囉。

« Les sept Luminaires, c'est-à-dire le soleil, la lune et les cinq planètes exercent leur influence sur le monde des hommes. Chaque jour une planète différente domine et après sept jours le cycle recommence. On en tient compte à cause de l'influence heureuse ou malheureuse qu'elles exercent sur les affaires humaines. Je vous engage à y faire bien attention; et s'il vous arrive d'oublier (quelle est la planète du jour), vous n'aurez qu'à vous adresser à un Turc (*hou*), à un Persan ou à un Indien, qui sont tous au courant. De plus il y a les hérétiques *Mo-mo-ni* qui observent le jeûne le jour de *mihr* (dimanche) et qui considèrent ce jour comme un jour important. Comme tout cela vous aidera à trouver (la planète du jour), je vais vous donner ci-dessous les noms des sept Luminaires dans les différentes langues :

Le soleil : en turc *Mihr* ; en persan *yek-chambah* (*yao sen-wou*, c. *yao cham-mat*) ; en indien *Āditya*.

La lune : en turc *Mâh* ; en persan ? — *chambah* (*lieou-houo sen-wou*) ; en indien *Soma*.

Mars : en turc *Bahram* ; en persan *sih-chambah* (*che sen-wou*) ; en indien *Āngāraka*.

Mercure : en turc *Tir* ; en persan *čehâr-chambah* (*tche sen-wou*) ; en indien *Budha*.

Jupiter : en turc *Ormouzd* ⁽¹⁾ ; en persan *penj-chambah* (*pen sen-wou*) ; en indien *Bṛhaspati*.

Vénus : en turc *Nâhid* ; en persan *check-chambah* (*chou sen-wou*) ; en indien *Çukra*.

Saturne : en turc *Kevan* ; en persan *haft-chambah* (*ho sen-wou* ; c. *hap cham-mat*) ; en indien *Çanaïçcara*. »

(1) Les transcriptions des soi-disants noms turcs (*hou*) des sept planètes ne diffèrent de celles examinées plus haut que pour les trois derniers. Yang King-fong les rend ainsi : Ormouzd, 鶻 勿 斯 *hou-wou-sseu*, c. *wal-mel-szë* ; Nâhid, 那 歇 *na-hie*, c. *na-hit* ; Kevan, 枳 浣 *tche-houan* ; le caractère 枳 qui dans tous les dialectes chinois est à initiale palatale, a gardé en coréen et en japonais une prononciation subsidiaire *ki*. Il l'a dû avoir également en Chine au temps des T'ang, car dans les transcriptions datant de cette époque il rend souvent les syllabes *ki* et *ke*.

Les mots que Yang King-fong croyait être les désignations persanes des sept planètes, sont en réalité les noms persans des sept jours de la semaine qu'elles dominent respectivement. Ils sont composés, encore de nos jours — et les Turcs ne se servent pas d'autres — de deux termes dont le second est *chambah*, issu d'un plus ancien * *chambat*, la forme persane du mot sémitique *sabbat* (1), samedi ; c'est ce que Yang transcrit par 森勿 *sen-wou*, cantonnais *cham-mat*. Le mot *chambah* est précédé des nombres ordinaux persans, ce qui fait : *yek-chambah*, dimanche ; *dou-chambah*, lundi ; *sih-chambah*, mardi ; *čehar-ou čar-chambah*, mercredi ; *penj-chambah*, jeudi ; pour vendredi on emploie en Perse, depuis que l'Islam y a passé, le mot arabe *joum'ah* et pour samedi on dit *chambah* tout court ; mais les Persans auxquels avait affaire Yang en l'an 764 continuaient la numération et disaient *chech(6)-chambah*, vendredi, *haft(7)-chambah*, samedi.

Qui étaient ces Persans ou ces Turcs ? Ce n'étaient certainement pas des Musulmans, puisqu'il n'y a pas d'exemple dans la langue ou la littérature d'une nation musulmane que le vendredi ait été désigné autrement que par le terme arabe *jum'ah*. Ce n'étaient pas des Zoroastriens non plus, car leur calendrier ignorait la semaine de sept jours. Il me semble que la question est résolue par cette autre phrase de Yang King-fong dans laquelle il indique aux Chinois le jour de *mihhr*, le dimanche, le jour du jeûne des hérétiques *Mo-mo-ni*, comme un moyen commode, comme un repère qui les aidera à se rappeler quelle est la planète qui domine un jour donné. On a proposé de voir les Manichéens dans les *Mo-ni* ou *Mo-mo-ni* persans et turcs, si souvent mentionnés par les textes historiques de l'époque des T'ang ; je crois que notre texte apporte un argument décisif en faveur de cette thèse. En effet, les *Mo-mo-ni* qui jeûnaient le dimanche ne pouvaient être, eux aussi, ni des Musulmans ni des Zoroastriens ; car l'Avesta défend en termes formels le jeûne et les Musulmans ne jeûnent pas un certain jour, mais un certain mois. Il ne peut pas s'agir non plus de Chrétiens, même nestoriens, car les Pères de l'Église ont signalé comme une insigne hérésie le fait de passer dans la tristesse du jeûne le dimanche, le jour de la résurrection du Christ. Et à qui ont-ils reproché cette hérésie ? Aux Manichéens mêmes, à qui rien ne servait de se justifier en alléguant qu'ils jeûnaient le jour de *mihhr* parce qu'ils attendaient la fin du monde un dimanche.

(1) Pour la nasalisation de la forme persane, comp. le vieux français *sambbadi* (*sabbati dies*), le vieil allemand *sambez-tac*, le magyar *sombat*, etc.

LA STÈLE DE TA-PROHM

PAR M. GEORGE CÆDÈS

Elève de l'École des Hautes-Études

La stèle découverte par la mission Aymonier en 1882 dans une des salles du sanctuaire de Tâ-prohm (1) est un gros pilier parallépipédique mesurant 2 mètres de hauteur. Les quatre faces d'égale dimension (0 m 60 de largeur) sont couvertes d'une inscription sanskrite qui compte 72 lignes sur les trois premières faces et 74 sur la quatrième. Ce total de 290 lignes se répartit en 145 stances dont 20 *çakkart vasantatilakā* (I-IV, VI, IX-X, XIII, XVII, XX-XXIV, XXVI, XXVIII, CXXI-CXXIV), 20 *triṣṭubh (upajāti* : V, VIII, XI-XII, XIV-XVI, XXV, XXVII, XXIX-XXXI, XXXIII-XXXVI ; *indravajrā* : VII, XIX, XXXII, XXXVII), 1 *atidhṛti çārdūlavikṛtīdita* (XVIII), 103 *çloka anuṣṭubh* (XXXVIII-CXL), et 1 *āryā* (CXLV). A part quelques érosions vers le milieu de la première face et au début de la deuxième, l'état de conservation est bon.

Bergaigne avait eu connaissance de ce document, une première fois par un mauvais calque des trois dernières faces dont il n'avait pas pu tirer grand chose (J. A. 1882 [2], 168-170), puis par les estampages qui ont été utilisés ici (Bibl. Nationale, n° 138). Mais il paraît n'avoir eu le temps d'en faire qu'un examen assez superficiel et les données généalogiques qu'il en a tirées pour sa *Chronologie de l'ancien royaume khmèr* (J. A. 1884 [1], 54-55 et 70) ont besoin d'être complétées ou rectifiées.

* * *

L'inscription émane du roi bouddhiste Jayavarman VII et date de 1108 *çaka* (2) (1186 A. D.), soit de quatre ans après son sacre (3). Elle a pour objet, après l'invocation (stances 1-v) et la généalogie du roi (vi-xviii) suivie de sa *praçasti* (4) (xix-xxviii), de consacrer une série de fondations pieuses accom-

(1) AYMONIER, *Cambodge*, III, 50.

(2) La date, étant donnée toute nue, n'est sujette à aucune vérification.

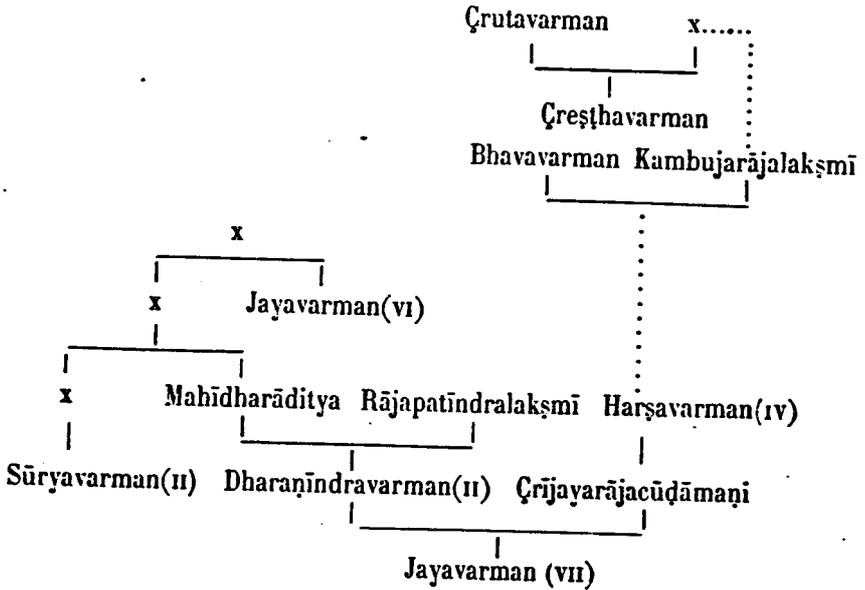
(3) M. BARTH (*B.E.F.E.-O.*, III, 462) a rétabli la vraie lecture de la date d'avènement de Jayavarman VII qui est 1104 ç. et non 1084 ç. comme on l'avait cru jusque-là.

(4) Ces deux premières parties de l'inscription se répètent en termes identiques, sur les deux stèles trouvées aux angles nord-ouest et sud-ouest de l'enceinte d'Ankor-thom (Bibl. Nat., n° 56 et 57) et qui ne sont qu'une longue *praçasti* de Jayavarman VII.

pagnées d'une sorte de règlement administratif dont le prince héritier Sūryakumāra doit, d'après la clause finale (CXL-CXLV), assurer l'exécution.

L'invocation dont le style atteste que l'auteur était familier avec les doctrines du Grand Véhicule, rend hommage aux trois hypostases du Buddha, au Dharma et au Saṅgha, au Bodhisattva Avalokiteçvara (sous le nom de Lokeçvara qui est à peu près le seul que l'épigraphie khmère lui connaisse), et enfin à une divinité que, à défaut de nom, l'épithète de « mère des Buddhas » suffit à faire reconnaître pour la Prajñāpāramitā.

La généalogie peut se résumer dans le tableau suivant :



Après Çrutavarman et son fils Çreṣṭhavarman « né à Jayādityapura, roi de Çreṣṭhapura » régna une certaine Kambujarājalakṣmī dont le nom ne s'est pas encore rencontré. Elle était « issue de la famille maternelle de Çreṣṭhavarman » : mais quel lien de parenté l'unissait au roi Bhavavarman dont le nom suit immédiatement ? Était-elle son épouse et faut-il admettre un jeu de mots bien inattendu sur le substantif *bhartar* qui commence la stance ix ? A part ce détail, la généalogie est fort claire : Bhavavarman, roi de Bhavapura, est l'auteur de la lignée maternelle de Jayavarman VII, dont le roi (1) Harṣavarman IV et Çrījayarājacūḍāmaṇi sont les ancêtres immédiats.

(1) BERGAIGNE (J. A. 1884 [1], p. 70) dit en parlant de ce roi : « ... Harṣavarman, sur lequel la généalogie ne nous donne pas de renseignements. Avait-il été roi ? Nous n'en pouvons rien dire. » Cependant la stance x dit très explicitement qu'il descendait de Bhavavarman (*tadvamçujah*) et lui donne le titre de roi (*urpati*). Il y a là de la part de Bergaigne une

La lignée paternelle, qui — détail à noter — ne vient qu'en second, débute avec Jayavarman VI (1), grand oncle maternel de Sūryavarman II et oncle maternel de Mahīdharāditya lequel ne paraît pas avoir régné. Celui-ci eut de son mariage avec la reine Rājapatīndralakṣmī, dont l'origine est inconnue, un fils Dharaṇīndravarmaṇ, représenté comme un fervent adepte du bouddhisme. C'est ce dernier qui épousa la princesse Jayarājacūḍāmaṇi : ils eurent pour fils Jayavarman VII, le roi régnant.

La *praçasti* qui fait l'objet des stances suivantes ressemble à tous les morceaux du même genre ; un seul fait positif est à noter : Jayavarman mena contre le Čampā une campagne victorieuse, fit le roi prisonnier et, dans sa clémence, lui rendit la liberté (st. XXVIII). Les inscriptions chames (2) et les historiens chinois (3) nous avaient déjà à maintes reprises entretenus de cette expédition ; mais, chose curieuse, on ne l'avait pas encore vue servir de thème aux panégyristes du Cambodge : la présente inscription comble une lacune dans la littérature officielle.

Si Jayavarman relâcha le roi du Čampā, il garda par contre à son service un certain nombre de Čams — prisonniers sans doute — qui figurent (st. LXVII) parmi les desservants du temple à côté des Pukāṃ ou gens du pays de Pagan (4). Le témoignage des Chinois, qui nous avaient déjà parlé des conquêtes de Jayavarman du côté de la Birmanie, se trouve, du fait de cette simple mention, indirectement confirmé.

L'inscription rappelle ensuite les faveurs dont le roi a, lors de son sacre, comblé son *guru* et la famille de celui-ci : palanquins avec parasols à manche d'or, insignes d'une haute dignité (5), titres honorifiques, biens fonciers et

erreur dont la cause est sans doute la suivante : Il aura vu dans Harṣavarman et Cūḍāmaṇi des stances X-XII deux personnages différents de ceux qui sont mentionnés à la stance XVIII. Mais ce dernier passage — qui ne donne en effet aucun détail sur Harṣavarman — ne peut s'entendre que comme le point où se raccordent les deux généalogies paternelles et maternelles que l'inscription prend soin de distinguer. Le *eṣā... çriharṣavarmātmajā* est évidemment le rappel d'un personnage déjà cité. Le Harṣavarman de la stance X n'est donc en aucune façon (ainsi qu'une rapide étude l'avait sans doute fait croire à Bergaigne) un des rois de ce nom que nous connaissons déjà, mais un roi nouveau auquel revient le numéro IV et qui régnait vraisemblablement après Sūryavarman II.

(1) De ce roi l'inscription nous dit seulement que « sacré à Yaçodharapura (Ankor-thon) il établit sa résidence à Mahīdharapura. » Il se peut qu'il ait fondé une dynastie nouvelle : les inscriptions de Sūryavarman II commencent en général leur *vuṅça* par Jayavarman VI.

(2) AYMONTIER, *Première étude sur les inscriptions tchames*, J. A. 1891 (1), 48.

(3) PELLLOT, *Mémoires sur les coutumes du Cambodge*, B. E. F. E.-O., II, 130.

(4) Ce terme, bien connu par les inscriptions chames (AYMONTIER, *loc. cit.*, 49, 50, 51, 53 — FINOT, *Pāṇḍuraṅga*, B. E. F. E.-O., III, 634) ne s'était pas encore rencontré au Cambodge.

(5) Cf. la relation de Tcheou Ta-kouan sous la rubrique : fonctionnaires (PELLLOT, *Mémoires sur les coutumes du Cambodge*, B. E. F. E.-O., II, 147-148.

richesses de toute sorte (st. XXIX-XXXV) et nous apprend qu'en 1108 *çaka* il érigea un certain nombre de statues (1), parmi lesquelles celle de sa mère et celle de son *guru* (XXXV-XXXVI). Suit une sorte de registre des fournitures nécessaires au temple pour les différentes cérémonies qui s'y accomplissent, le tout classé assez méthodiquement sous une série de rubriques : ce sont d'abord les denrées qui doivent servir à l'oblation quotidienne (XXXVIII-XLIV), le riz à l'usage des gens qui logent chez le professeur et le lecteur (XLV), puis une énumération des fournitures nécessaires à la célébration de *Puposatha* (2) (XLVI-L). Après la totalisation du riz consommé chaque année (LI-LII), l'inscription indique les denrées alimentaires et autres à prélever sur les fermiers (LIII-LVIII) et sur les commerçants (LVIII-LXI), et énumère les donations du roi et des propriétaires fonciers (LXII-LXXXIII) : ce dernier passage est un des plus instructifs en ce sens qu'il donne une vue d'ensemble du personnel employé au service du temple et des richesses qui composaient son trésor (3); il se termine par l'énumération suivante : 39 tours à pinacle (*valabhiprāsādāḥ*), 566 habitations en pierre, 288 en brique, 76 brasses de largeur et 1150 de longueur pour l'étang long et le bassin (*vāpitaṭākayoḥ*), 2702 brasses de mur d'enceinte en limonite (*çarkaraughopala*). Cela ne peut être qu'une description sommaire du temple de Tâ-Prohm ou, plus exactement, des constructions nouvelles qu'y fit élever Jayavarman de concert avec les propriétaires (*grānavant*), auxquels il est associé (st. LXII). Les constructions de Tâ-Prohm paraissent bien ne pas dater toutes de la même époque (AYMONIER, *Cambodge*, III, 31); d'après le témoignage de la stèle, il faudrait donc faire dater du XII^e siècle les tours, le premier mur d'enceinte en limonite (4), et un certain nombre d'autres constructions qu'on regrette de ne pas voir mieux définies (5). L'inscription ne parle pas du

(1) Dans la salle du temple de Tâ-Prohm, où a été trouvée la stèle, trois statues, un homme (celui que les indigènes nomment précisément Tâ-Prohm, l'ancêtre Brahma) entre deux femmes, sont encore debout (AYMONIER, *Cambodge* III, 30). Ce sont peut-être celles dont Jayavarman commémore la fondation.

(2) Le terme même d'*uposatha* ne figure pas ; mais il n'est pas douteux que les termes : *aṣṭamyān ca caturdaçyām pañcadaçyān ca pakṣayoḥ* ne désignent cette fête. Il faut noter à ce propos que la traduction de ce passage est embarrassante ; doit-on comprendre : 14^e et 15^e jour, ou bien : 14^e ou 15^e jour ? La seconde interprétation est la plus probable ; mais l'existence possible d'un triple *uposatha* par quinzaine, précisément aux 8^e, 14^e et 15^e jours, est attestée par le *Mahāvagga* (II, 4, 2).

(3) Le *atra* de la stance LXIII ne permet guère de douter qu'il s'agisse du temple.

(4) Ce mur d'enceinte a, d'après AYMONTIER (*Cambodge*, III, 24), 1 kilomètre E.-O. et 700 m N.-S., soit 3.400 m de longueur totale, ce qui peut faire à la rigueur 2.702 brasses ; nous ne connaissons pas la valeur exacte du *vyūma* et les mesures de M. Aymonier sont un minimum.

(5) Aux murs d'enceinte intérieurs est adossée une série de petites cellules en brique (DELAPORTE, *Voyage au Cambodge*, p. 195 ; AYMONTIER, *Cambodge*, III, 24) qui doivent correspondre à ces *iṣṭakāveçmāni* de la st. LXXVIII. Le *vūpi*, « ein länglicher Teich (P. W.) » désigne vraisemblablement un fossé ; le *taṭāka*, un bassin d'ablution.

sanctuaire principal et des murs d'enceinte intérieurs ; c'est donc qu'ils existaient déjà avant le règne de Jayavarman VII.

Les lignes suivantes (LXXXIII-LXXXIX) donnent des prescriptions intéressantes relatives à la fête du printemps qui dure une semaine environ, du 8 *Caitra* à la pleine lune (c'est à peu près l'époque de la fête actuelle de la *saṅkrāntī*). Vient ensuite la liste des fournitures à prendre (à cet effet ?) dans le trésor royal (LXXXIX-CII), suivie de celles qu'il faut prendre annuellement pour les besoins du temple dans ce même trésor (CII-CXVI).

Sans transition, la stance CXVII nous apprend qu'il y a 102 hôpitaux répartis entre les diverses provinces du Cambodge : elle ne nous dit pas s'ils ont tous été fondés par Jayavarman VII, mais c'est peu probable. Le grand mouvement d'assistance aux malades qui marque l'année 1108 *çaka*, et que nous ont fait connaître l'inscription de Say-fong et ses doublets, n'a pas dû seulement consister en des fondations d'hôpitaux, mais aussi dans l'entretien d'institutions de ce genre existant déjà. La liste qui suit (CXVIII-CXL) est une sorte de budget des dépenses en nature nécessitées par ces hôpitaux, car il est impossible que les énormes quantités de chaque denrée qui y figurent s'appliquent à un seul hôpital. Il ne paraît pas d'ailleurs y en avoir eu à Tâ-Prohm ⁽¹⁾, et ces fondations charitables ne sont rappelées sans doute que pour donner un tableau d'ensemble des œuvres pieuses du roi, œuvres dont le mérite doit retomber sur sa mère (CXLI) et lui faire obtenir l'état de Buddha.

Toute cette partie de l'inscription, dont le caractère bouddhique n'exclut pas certaines expressions ⁽²⁾ trahissant un tréfonds brahmanique, présente, on le voit, un tableau assez intéressant de la vie d'un temple cambodgien, et nous fait connaître un certain nombre de *realia* dont l'archéologie et l'histoire religieuse pourront tirer profit : sous ce rapport, l'épigraphie khmère ⁽³⁾, suivant

(1) Le *tatra* de la st. CXVII désigne évidemment l'ensemble des hôpitaux.

(2) Par exemple : *saltra* (XLV), *yāga* (LXXXIV), *dvija* (LXXXIX), *devayajña* (XCVI), etc.

(3) Du moins les inscriptions sanskrites ; car la plupart des inscriptions khmères sont au contraire d'ordre pour ainsi dire administratif et mériteraient une étude faite de ce point de vue spécial. Mais leur examen se heurte à des difficultés d'interprétation qu'une connaissance parfaite de la langue actuelle ne suffit pas toujours à résoudre, et que l'absence d'inscriptions bilingues et surtout l'ignorance où l'on est du sujet traité aggravent encore. Mais sur ce dernier point il est permis d'espérer que des inscriptions comme celle de Tâ-Prohm, à laquelle nous comparons tout de suite les morceaux du même genre déjà connus (*I. S. C. C.*, XLIV-LIV, 36-47 ; LV, 65-89 ; LVI, C₁, 1 et D, 15 ; LXV, 89-192 ; *B. E. F. E.-O.* III, 18-55, 460 sqq.), en nous faisant connaître en termes aisément compréhensibles certains traits de l'organisation ecclésiastique du Cambodge, contribueront dans une certaine mesure à l'interprétation des inscriptions en langue vulgaire. On peut dès maintenant en citer un exemple :

M. Aymonier, en étudiant les registres de Bākō et de Lolei (*J. A.*, 1885 [1], 471), avait noté une répartition des serviteurs du temple en *extérieurs* et *intérieurs* ; c'était vague. Mais les expressions sanskrites *sthitidāh*, se logeant à leurs frais (dans les villages) et *sthitidāginah*,

en cela fidèlement les traditions de l'épigraphie indienne, ne nous a pas souvent gâtés (1).

TEXTE

FACE A

I

- (1) Sambhāravistaravibhāvitadharmmakāya-
sambhoganirmitivapur bhagavān vibhaktaḥ
- (2) Yo gocaro jinajinātmajadehabhājāṃ
vuddhāya bhūtaçaraṇāya namo stu tasmai

II

- (3) vande niruttaram anuttaravodhimārggaṃ
bhūtārthadarçananirāvaraṇaikaadṛṣṭim
- (4) dharmman trilokaviditāmaravandyavandyam
antarvasatṣaddariṣaṇḍavikhaṇḍdakhaddgam

III

- (5) samyagvimuktiparipanthitayā vimukta-
saṅgo pi santatagrhitaparārthasaṅgaḥ
- (6) saṅgīyamānajaṇaçaṇaçaṣitānyān
saṅgho bhisamhitabitaprabhavo

IV

- (7) trailokyakāṅkṣitaphalapasavaikayonir
agrāṅgulivitapabhūsitavāhuçākhaḥ (2)
- (8) hemopavītalatikāparivītakāyo
lokeçvaro jayati jaṅgamapārijātaḥ

ayant droit au logement (dans les bâtiments attenants au temple), expressions relevées par M. Finot sur la stèle de Say-fong (*B. E. F. E. O.*, III, 18-55) et qui correspondent évidemment à la division mentionnée dans les textes khmèrs, nous font connaître d'une façon précise un trait d'organisation que ces textes khmèrs auraient à peine pu faire soupçonner.

(1) Pour les particularités graphiques et orthographiques, il suffira de renvoyer à ce qu'a dit M. BARTH des autres édits de Jayavarman VII (*B. E. F. E. O.*, III, 461). A signaler l'emploi, dans le sens de *bras*, d'un mot *bhuj* (st. XXI et XXXV) que les lexiques ne connaissent pas comme mot isolé (à la fin d'un composé *bhuj* = correctement *bhuja*.)

(2) Corr.: • *viṣapa* •.

V

- (9) munīndradharmmāgrasarīm guṇādhyān
dhīmadbhir adhyātmadṛcānīrikṣyām
(10) nirastanīcēṣavikalpajālām
bhaktyā jinānāṇi janānīṇi namadhvam

VI

- (11) āsīd akhaṇddamanudaṇddadharāvanīndra-
vandyo varaç çrutavatām çrutavarmmasūnuḥ
(12) çriçreṣṭhavarmanṛpatiç çucibhir yaçobhiç
çreṣṭho vadātavasudhādharavaṃçayoniḥ

VII

- (13) çrikamvuvamçāmvarabhāskaro yo
jāto jayādityapurodayādrau
(14) prāvodhayat prāṇaḥṛdamvujāni
tejonidhiç çreṣṭhapurādhirājaḥ

VIII

- (15) jātā tadiye navagītakīrtti-
candrollasanmāṭṛkulāmvrāçau
(16) rarāja lakṣmīr iva yā satinām
agresarī kamvujarājalakṣmīḥ

IX

- (17) bharttā bhuvo bhavapure bhavavarmmadevo
vibhrājamānarucirañjītamāṇḍalo yaḥ
(18) pūrṇaḥ kalābhir avanīndrakulaprasūtēḥ
karttāmṛtāmçur iva tāpoharaḥ prajānām

X

- (19) sarvvānavadyavinayadyutivikramo yas
tadvamçajo janitaviçvajānīnavṛtīḥ
(20) çriharṣavarmmanṛpatir hatavairiharṣo
janyeṣu diimukhavikīrṇayaçovitānaḥ

XI

- (21) mahībhujā ʕrījavarājacūddā-
maṇīr mahiṣyām udapādi tena
(22) tasyāṃ yaçaçcandramarīcigaurā
gaurīva gaurīguruṇāgradevyām

XII

- (23) vāgīçvarīvātiçayair girām ya
dhātrīva dhṛtyā kamaleva kāntyā
(24) arundhatīvānavagītavṛtyā
tyāgādīnā mūrttimatīva maittrī

XIII

- (25) ʕrīmadyaçoðharapure dhigatāðhirājyo
rājā jītārivisaro jayavarmmadevaḥ
(26) āvāridheḥ pratidiçan nicakhāna kīrtti-
stambhān mahīðharapurābhijanāspado yaḥ

XIV

- (27) tadbhāgīneyo vinayorjitaç ʕrī-
mahīðharādītya iti pratītaḥ
(28) ʕrīsūryyavarmmāvanipālamātr-
jaghanyajo yo vijitārivarggaḥ

XV

- (29) çlāghyāvādātānvayadīpakena
virājītā rājapatīndralakṣmīḥ
(30) vikhyātacāritravareṇa rāja-
patīçvaragrāmakṛtasthitir yā

XVI

- (31) tayos tanūjo mahitadvijendro
dvijendravego dvijarājakāntaḥ
(32) dikcakravālotkaçakīrttigandho
yo dhīçvaraç ʕrīðharaṇīndravarmmā

XVII

- (33) cākyenduçāsanasudhājanitātmatṛptir
bhikṣudvijārthijanasātkṛtabhūtisāraḥ
(34) sārāṇ jighṛkṣur açubhāyatanād asārāt
kāyād ajasrajinapādakṛtānatir yaḥ

XVIII

- (35) eṣā çrījayavarmmadevanṛpatin dedīpyamānaujasan
tasmād vīram ajijanat kṣitibhujaç çrīharṣavarmmātmajā
(36) vrahmarṣer iva devarājam aditir devī sudharmmāçritam
goptum gāṃ çatakoḥihetivihatārātīpravīram raṇe

XIX

- (37) sāṅmāturasya vividhan nu vapuḥ prahrṣtair
ekaṃ kṛtam vidhir avekṣya vidhitsuṛ artham
(38) gādhopagūhanamudā haraçārṅgyanaṅgād
aiçvaryyaçauryyavapurekanidhiṃ vyadhād yam

XX

- (39) yaṃ prāpya kāntam anavadyaguṇaikaṛāgī
māçamsitan nu dharaṇīndrabhujāṅgājātam
(40) prācyān nikāmagaṇikā rucim apy apāsyā
dhātṛī ratiṃ vidadhati suṣuve çubhāni

XXI

- (41) āsphālitabhramitavairikarīndraçaila-
rājo bhujor ativalena raṇām vudhau yaḥ
(42) lakṣmīsītadviradarājataraṅgaratna-
prāpto harer jaladhīmanthanam anvakārṣit

XXII

- (43) çāṅke samastaguṇasummatir aṃçumāli-
vaṃçodbhavo vanipatīndravaraṅgaratnam
(44) gacchaty ayam mama kṛte samitīty atīva-
harṣā yam ājikamalā dṛḍham ālaliṅge

XXIII

- (45) yasyāv dhipāragirikananagītakīrttiṃ
çrutvottarottaragatir yudhi vidrutāriḥ
(46) dhāma smarann iva vidamvitavān sisṛkṣūn
dākṣīn anantagamanān avanīm pramātum

XXIV

- (47) manye yadīyayaçasām sadṛço yadi syād
ratnākaraç ca bhuvanatritayañ ca viṣṇuḥ
(48) nāhartum ūrdhvam avanīm açakat samudrāt
koṭikramair api na laṅghayituñ ca lokān

XXV

- (49) anekadhānekajagatsubhinno
py ātmaikatā tu sphutaṃ asya satyā
(50) sukhāni duḥkhāni yad ātmabhājām
ātmany adhāt subṛdaye yadiye

XXVI

- (51) saṃprāpya yanmakham akhaṇddam ativatṛptir
akhaṇddalo nujanamejayaçāpatāpam
(52) utsṛjya hr̥ṣṭahr̥dayas tridivasya bhūmes
tene vibhūtibhir abhūmibhavābhir aikyam

XXVII

- (53) anaṅgakānto dbhutaçastrāçikṣas
saṃmohanenaiva cakāra nidrām
(54) durvāravairīndrakule raṇe yo
vinidratān tatpramadāsamuhe

XXVIII

- (55) campāgatasya yudhi yasya gr̥hītamukta-
tadbhūddharasya caritāmṛtam anyabhūpaiḥ
(56) çrutvā natair bṛtam ivāñjalibhir varāṅge
siktam mahobutavahoditatūpaçāntyai

XXIX

- (57) suvarṇadaṇḍavyajanātapatra-
māyūraketudhvajapadmacīraiḥ
(58) rājyābhiṣeke çivikāṃ nrpārḥam
haimīm gurau prādita dakṣiṇām yaḥ

XXX

- (59) dideça yaç çrījayamaṅgalārtha-
devābhidhānam priyam āspadañ ca
(60) grāmaṃ gurau rājapatīndrapūrvam
kule ca tasyāvanibhṛtkulākhyām

XXXI

- (61) bhaktyā ca yo mātari ratnamañca-
çayyālasad rājagṛhaikabhāgam
(62) hiraṇyayaṣṭidhvajacāmarādi-
ramyāñ ca haimīm çivikām ayacchat

XXXII

- (63) bhūbhāgam ekañ ca vibhūtibhārair
ādhyīkṛtam prādita pūrvaje yaḥ
(64) ratnasphurantīm çivikāñ ca bema-
daṇḍadhvajādyair abhito vikīrṇām

XXXIII

- (65) tasyāgrajasyāgravadhūṣu devī-
svāminyabhikhyām api yo vyatārīt
(66) tadīyamukhyānucareṣu senā-
pateç ca rājānucareṣv ivākhyām

XXXIV

- (67) vibhajya (!) bhojyādy api yaç caturdhā
diçan gurau mātari pūrvaje pi
(68) bhaktyāvaçiṣṭam vubhuje hiraṇya-
kirīṭaratnādiṣu kaiva vāñi

(!) Le *bha* parait gravé en surcha rge sur un *ta* fautivelement tracé auparavant.

XXXV

- (69) utpāditā tena bhujā grhīta-
dhātryām purī rājavibhāranāmni
(70) ratnollasatsvarṇavibhūṣitāṅgī
munindramātur bharaṇe niyuktā

XXXVI

- (71) prātiṣṭhapaç (¹) chrījayarājacūddā-
maṇim maṇidyotilapunyaadehām
(72) tasyāñ jananyā jinamātrmūrttim
mūrttim samūrttidyuçaçāñkarūpaiḥ

FACE B

XXXVII

- (1) so tiṣṭhipaç chrījayamaṅgalār[tha]-
devaṃ tathā çrījayakīrtidevam
(2) mūrttim guror dakṣiṇavāma —. yaṣ
ṣaṣtim çate dvau parivāradevān

XXXVIII

- (3) tasyās saparivārāyāḥ pūjāñçāni dine dine
(4) droṇau pākyākṣatāḥ prasthau trayassaptatikhārikāḥ

XXXIX

- (5) tilā ekādaça prasthā droṇau dvau kuduvāv api
(6) dvau droṇau kuduvau mudgāḥ kañku prasthāç caturdaça

XL

- (7) ghr̥taṃ ghaṭi trikuduvaṃ dadhikṣīramadhūni tu
(8) adhikāny ekaças tasmāt saptaprasthair guddaḥ punaḥ

(¹) L'i a été oublié par le graveur.

XLI

- (9) ghaṭī prasthau dvikuduvau tailaṃ prasthatrayaṃ tathā
(10) kuduvau dvau taruphalasnehas tu kuduvatrayam

XLII

- (11) pūjopakaraṇādīni phalaçākamukhāni tu
(12) noktāny atra prasiddhatvād vijñeyāni yathocitam

XLIII

- (13) devavastrādivastrāṇāṃ yugalāni çatāni ṣaṭ
(14) catvāriṃçac ca yugalāny adhyarddhayugale api

XLIV

- (15) devatāpādavinīyāsamaçakārthaprasāritāḥ
(16) cīnāmçukamayāḥ pañcacetvāriṃçat paṭā api

XLV

- (17) sattrāny adhyāpakādhyetrvāsināṃ prativāsaram
(18) khāryyaç caturddaça droṇaḥ pañca prasthāç ca tandulāḥ (1)

XLVI

- (19) aṣṭādaçotsave py atra saṅkrānte prativatsaram
(20) aṣṭamyāñ ca caturdaçyāṃ pañcadaçyāñ ca pakṣayoḥ

XLVII

- (21) viçiṣṭās tandulāḥ pākyaḥ khāryyaḥ pañcadaçādhikam
(22) sahasraṃ ṣaṣṭir aṣṭau ca droṇena saba piṇḍitāḥ

XLVIII

- (23) catvāriṃçat tilāḥ khāryyaḥ khārībhyam mudgakās tataḥ
(24) tridroṇaiç çādhikāḥ pañcaviṃçatir ghaṭikā gṛtam

(1) *Tandula* est partout écrit avec les dentales.

XLIX

- (25) ekatrimṣad dadhikṣīre pratyekaṃ ghaṭikā madhu
(26) ekonaviṃṣatis tena guddas tulyo tha tailakam

L

- (27) kuduvau ghaṭikāḥ pañcadaṣāthāṣṭa ṣatāni ca
(28) dvyāṣṭir devavastrādiyugalāni sahasrakam

LI

- (29) ayute dve sahasrāṇi khāryyo ṣṭau pākyatandulāḥ
(30) catvāriṃṣat tathā droṇaḥ piṅdditāḥ prativatsaram

LII

- (31) niyutañ cāyutaṃ dve ca sahasre vrīhiyaṣ ṣatam
(32) tadarthā ekaṣaṣṭiṣ ca sañcayāya caturguṇaiḥ

LIII

- (33) grāhyāṣ catussahasrāṇi grāmādibhyaṣ ca tandulāḥ
(34) kharikā navatis tisro droṇo dvau kuduvāv api

LIV

- (35) khāryyaṣ ṣatam trayoṣṭir droṇau prasthāṣ ca ṣaṭ tilāḥ
(36) mudgā droṇau daṣa prasthā dvau ca khāryyaṣ ṣate-daṣa

LV

- (37) catuṣṣatāni ghaṭikā nava prasthā gb[r]taṃ dadhī
(38) sapta prasthās tathā sapta ghaṭyaḥ pañca ṣatāni ca

LVI

- (39) prastho cītiṣ ṣaṭ ca ghaṭyaḥ payaḥ pañca ṣatāni ca
(40) madhu pañca ṣatāny aṣṭātrimṣac ca prasthapañcakam

LVII

- (41) catuṣṣatāni ghaṭikā guddo cītyuttarāṇi ca
(42) atha trayodaṣa prasthās tailan tatparimāṇakam

LVIII

- (43) pañca prasthāḥ pañca ghatyas snehas taruphalasya ca
(44) tantuvāyagr̥bhād grāmād apanādeḥ ca vāsasām

LIX

- (45) yugalānām sahasrāṇi catvāriṃṣac ca pañcakam
(46) grahītavyāni navatis tathārdham yugalasya ca

LX

- (47) madhūcchiṣṭasya bhārās tu gaṇitā daça sapta ca
(48) aṣṭādaça tulāḥ pañca kaṭṭyo nava paṇās tathā

LXI

- (49) sīsānām ekapañcāḥ bhārā daça tulā api
(50) tisraç ca kaṭṭikaikāçvo dve dāṣyau dvau ca dantinau

LXII

- (51) rājñā dattās svayan dattā grāmavadbhiç ca bhaktitaḥ
(52) sahasratritayam grāmāç catvāriṃṣat tathā çatam

LXIII

- (53) catuççatāḥ pumamso ṣṭādaça cātrādhikāriṇaḥ
(54) dvisahasrās saptaçatāç catvāriṃṣac ca kāriṇaḥ

LXIV

- (55) sahasre dve çate ca dvātriṃṣac ca paricārikāḥ
(56) yoṣitās tāsū narttakyāṣ ṣaçchatā daça pañca ca

LXV

- (57) ayutaṃ dvisahasrāṣ ṣaçchatāḥ piṇḍikṛtāḥ punaḥ
(58) catvāriṃṣac ca sarve te sārddham tatsthitidāyabhiḥ (1)

(1) Corr. : ° dāyibhiḥ. Le graveur a omis le signe de l'i.

LXVI

- (59) ṣaṣsahasrās ṣaddayutās ṣaṣchatāḥ pañcaviṃṣatiḥ
 (60) striṇpumsā gaṇitās tatra devapūjāni dāyinaḥ

LXVII

- (61) ete saptāyutāḥ piṇḍdikṛtā navasahasrakālā
 (62) triṃṣatā ⁽¹⁾ pañcaṣaṣṭiḥ ca pukāṃcāmpādibhis saha

LXVIII

- (63) prāsādādikaraṅkādikṛtasvarṇāni viṃṣatiḥ
 (64) aṣṭau bhārāḥ catasraḥ ca tulāḥ pāḍau ca kaṭṭikālā

LXIX

- (65) pañca viṃṣati bhārāḥ ca rūpyāṅgaḥ ḍaḥ pañca ca
 (66) tulā dve kaṭṭike dvau ca pāḍau paṇacatuṣṭayam

LXX

- (67) pañcatriṃṣac ca vajrāṇi mauktikavyajanadvayam
 (68) viṃṣatiḥ ṣaṣchatā muktās tathāyutacatuṣṭayam

LXXI

- (69) ṣatāni pañca catvāri sahasrāṇi ca saṅkhyayā
 (70) catvāriṃṣac ca vaidūryarakṣmādimabhāḥmanām ⁽²⁾

LXXII

- (71) tāmrasya tu ṣaṭam bhārā viṃṣatiḥ ca trayodaḥ
 (72) trayodaḥ tulāḥ caikā kaṭṭi pañca paṇā api

(1) Corr. : *triṃṣatā* en supprimant l'anuvāra.

(2) Corr. : *vaidūryav*.

FACE C

LXXIII

- (1) kamsasya tu sahasre dve bhārās trīṇi çatāni ca
(2) navatrimçac ca gaṇitās tulās saptadaçāpi ca

LXXIV

- (3) suvarṇapaṭalam sārddham caturviṃçatibhārakam
(4) lohasyaikā tulā bhārāṣ ṣaṭchatā daça pañca ca

LXXV

- (5) kaḍḍhyo (1) daça tulās sapta bhārāḥ pañcadaça trapu
(6) sīsaṅ catuççatā bhārāḥ saptatrimçat tulārddhakam

LXXVI

- (7) saptaṣaṣṭiḥ punaç cīnapatā nava çatāni ca
(8) tathā dvādaça kauçeyaçayyā pañca çatāni ca

LXXVII

- (9) çatāni pañcātapatrapramukhā viṃçatis trayāḥ
(10) navatrimçac ca valabhiprāsādāḥ piṇḍditāḥ punaḥ

LXXVIII

- (11) çatāni pañca ṣaṣṣaṣṭiḥ khaṇḍdāny upalaveçmanām
(12) iṣṭakāveçmanām khaṇḍdāny aṣṭāçṭiç çatadvayam

LXXIX

- (13) ṣaṣṣaptatis tu vistāre vyāmā vāpitaṭākayoḥ
(14) çatam sahasram pañcaçad āyāmena tu piṇḍditāḥ

(1) Sic. Lire kaḷḷyo ?

LXXX

- (15) çarkkaraughopalakṛtaprākārāṇām samantataḥ
(16) vyāmās sahasre dve sapta çatāni dvau ca saṃkhyayā

LXXXI

- (17) catuṣçatāni ca navatrimṣaḥ cātra vipaḥçitaḥ
(18) pratyaḥam bhojitā rājamandire dharmmadhāriṇaḥ

LXXXII

- (19) çatāni nava cādhyetrvāsinaḥ saptatis tathā
(20) catuṣçatās sahasraṇ te sarve nava ca piṇḍitāḥ

LXXXIII

- (21) caitrāṣṭamyās samārabhya yāvat tatpūrṇamīthiḥ
(22) suvasantotsavavidhir vaṃçārāmajināgame

LXXXIV

- (23) varṣe varṣe kṛtas tasyā bhagavatīyā yathāgamam
(24) pūrṇam sarvopakaraṇais tatra yāgadvaḥyam kṛtam

LXXXV

- (25) bhagavān bhagavatīyāsau caturddhaçyām⁽¹⁾ pradakṣiṇam
(26) triḥ kuryyāt paurṇamāsyāṇ ca viraçaktyādibhis suraiḥ

LXXXVI

- (27) sāndran dhvajātapatrādyair amvaram paritas tadā
(28) tādyaṃnākḥilātodyamandrādhvanimanoharam⁽²⁾

LXXXVII

- (29) narttakyo narttakāḥ cātra nṛtyeyuḥ parito diçāḥ
(30) dānaçilādikuçalam kuryus sarve ca māṇavāḥ

(1) Corr. : *oddhaçyām*.

(2) Corr. : *tādyaḥ*.

LXXXVIII

- (31) pūjitāḥ ca triguravas sahasran devatās tadā
(32) śaṭ chatāni punar yātra devā navadaḥāpi ca

LXXXIX

- (33) bhikṣudvijādyā vidvaṃsas sahasran tatra bhojitāḥ
(34) gobhikṣā ekanavatir navāḥṭyaṅguliyakāḥ

XC

- (35) piṇḍitās te paṇās sapta tulitās tapanīyakam
(36) ḥaṭam sahasraṃ saptāpi devavastrādivāsasām

XCI

- (37) tisro vṛhatikā ekaḥ kamvalo navaviṃḥatiḥ
(38) kṣudravāsāṃsi sārddhāni ḥāṭikāḥ cāpi viṃḥatiḥ

XCH

- (39) dāntopadhānam ekaṅ ca dāntaṃ vicaṭanan tathā
(40) aṣṭāḥṭisamudgās tu sagandhā ekadarppaṇam

XCIII

- (41) sahasraṅ caṣakāḥ ḥvetatrapu ṣaddviṃḥatis tulāḥ
(42) ḥrīvāsakṛṣṇe tu same tule ṣoddaḥa kaṭṭikāḥ

XCIV

- (43) niyutaṃ paṅcaṣaṣṭiḥ ca sahasrāṅi ḥatāni ca
(44) sapta sikthapradipānāṅ catvāriṃḥac catuṣṭayam

XCv

- (45) sahasran dve ḥate bhārā dvātriṃḥac ca tule ca tat
(46) sikthaṅ cumvalatāmvūlamālyādīni yathocitam

XCvI

- (47) ṣaṭchatā devayajñādipākyās triṃḥac ca tandulāḥ
(48) khāryyas trayodaḥa prasthā vṛhiprasthās tu ṣoddaḥa

XCVII

- (49) sārddhās trikhāryyas sārddhaikādaça prasthās tilā api
(50) mudgās trikhārikā droṇaḥ prasthasārddho py atho gṛtam

XCVIII

- (51) ghaṭyau ca pañca prasthāç ca sārddhā dve ghaṭike dadhi
(52) prasthāç caikādaça tataç catuḥprasthādhikam payaḥ

XCIX

- (53) sapta ghaṭyo madhu guddo ghaṭyau prasthā daçāpi ca
(54) pādas trimāṣāḥ karpūras tathā vimvacatuṣṭayam

C

- (55) ekādaça taruṣkasya pañcā (¹) aṣṭau pañāḥ punaḥ
(56) nakhaṃ pādaç ca māṣaç ca caturvimvan tu hiṅgulam

CI

- (57) candanasya dvikaṭṭyau ca tripaṇāç ca tripādakāḥ
(58) kas tūrikāḥ paṇo māṣau ṣadd vimvāny atha tailakam

CII

- (59) prastho dvau kuduvau pādaḥ daça kaṭṭyas tu nagaram
(60) gobhikṣādy akhilañ caitad grāhyaṃ koṣān mahibhṛtaḥ

CIII

- (61) rājakoçād grahītavyāḥ kalpanāḥ prativatsaram
(62) droṇau dvau saptatiḥ khāryyas tandulānāñ catuṣṣatāḥ

CIV

- (63) tilāḥ ṣaddvimçatiḥ khāryyo droṇaḥ prasthacatuṣṭayam
(64) mudgā droṇo daça prasthās saptatrimçac cu khārikāḥ

(¹) Corr. : pañā. Les caractères ñca et ña sont assez différents.

CV

- (65) ghr̥tam ṣaddvim̐catir ghaṭyo nava prasthās tato dadhi
(66) catuṣprasthaikaghaṭikānyūnaṃ dadhnā samaṃ payaḥ

CVI

- (67) prasthās saptaikaṣaṣṭiḥ ca madhu ghaṭyo tha ṣoddaḥ
(68) āḍhakonā guddas tailaṃ daḥa prasthā ghaṭitrayam

CVII

- (69) dve sahasre punas trīṇi ṣatāni yugalāni tu
(70) tathā saptottarāṣṭir devavastrādivāsasām

CVIII

- (71) ṣayyā vitānāni caturvim̐catir vim̐catiḥ punaḥ
(72) upadhānāni ṣaṭtrim̐ṣan maḥakāvaraṇāni ca

FACE D

CIX

- (1) tr̥najā vim̐catiḥ cīnaṣayyāḥ cīnāṃṣukāni tu
(2) vim̐catiḥ pañca sikthan tu bhāro daḥa tulā api

CX

- (3) pañca prasthās trayo droṇā maricānāṃ dvikhārike
(4) candanasya tulaikā dvādaḥa kaṭṭyas tripādakāḥ

CXI

- (5) ṣrīvāsasya tulās trim̐ṣat kaṭṭyas sārddham trayodaḥa
(6) kṛṣṇā dvādaḥa kaṭṭyas tu tulāḥ pañcadaḥapi ca

CXII

- (7) karppūrasya punar dve ca kaṭṭike ṣaṭ paṇā api
(8) taruṣkam dvādaḥapaṇaṃ kaṭṭy ekā ca nakhaṇi punaḥ

CXIII

- (9) pañcāç (1) ca daça kaṭṭyau tu hiṅgulaṃ paṇapañcakam
(10) svarṇāṅguliyagobhikṣām atra cūrṇasamudgakāl

CXIV

- (11) triṃçat paṇā atha triṃçatpaṇāni rajatāny api
(12) kadābhādīni tāmrāṇi tulās sapta dvikaṭṭike

CXV

- (13) trapūṇi dvitule cīnasamudgaçatapañcakam
(14) khāryyo dvātriṃçatir droṇatrayaṇi ca lavaṇasya tu

CXVI

- (15) kṛṣṇatrapu punas triṃçat tulā ekas turaṅgamah
(16) hiranyaḥhūṣaṇā dhenuḥ kapilā vatsasāmyutā

CXVII

- (17) ārogyaçalā viṣaye viṣaye dve çatan tathā
(18) tatra sapta çatāny aṣṭānavatiç çārppitās surāḥ

CXVIII

- (19) devatāvāsirogyarthaṃ pratyavdaṃ vrīhikhārikāḥ
(20) ayutan niyutaṃ sapta sahasrāṇi çatadvayam

CXIX

- (21) grāmā aṣṭa çatāny aṣṭātriṃçat striṃpuruṣāḥ punaḥ
(22) catvāriṃçat sahasraṃ ṣaṭchatā aṣṭāyutā api

CXX

- (23) rājakoṣṭhād idam grāhyaṃ raigobhikṣāṅguliyakāḥ
(24) paṇāṣ ṣoddaça pādau dvau trimāṣāç cānuvatsaram

CXXI

- (25) devārhādīni vāsāpsi ṣaṭ chatāni sahasrakam
(26) caturdaṣa pañāḥ kaṭṭyaṣ ṣaṭ tulaikā ca candanam

CXXII

- (27) ṣrīvāsānāṃ tulās sapta kaṭṭyo ṣṭau ca catuspañāḥ
(28) kṛṣṇāyāṣ ṣaṭ tulā ekādaṣa kaṭṭyaḥ pañā daṣa

CXXIII

- (29) ṣaṭ tulās tripañās sikṭhaṃ madhuno ghaṭikā punaḥ
(30) ekādaṣottaraṣaṭam prasthā dvādaṣa sārddhakāḥ

CXXIV

- (31) ghaṭikā dvādaṣa guddāḥ prasthair dvādaṣabhis saha
(32) daṣa ghaṭṭyo (1) nava prasthā gṛhṭāni kuduvadvayam

CXXV

- (33) khārikā viṃṣatir dve ca droṇaṣ caikas tilā api
(34) trayodaṣa tulā dve ca kaṭṭike pippalī tathā

CXXVI

- (35) yavānīpippalīreṇupunnāgā gaṇitā ime
(36) ekaikaṣas sapta pañās trayodaṣa ca kaṭṭikāḥ

CXXVII

- (37) catuṣṣatañ jāṭiphalaṃ trisahasraṃ dvayan tathā
(38) kṣārajīrṇe same kaṭṭyaṣ ṣaṭ pañāṣ ca caturdaṣa

CXXVIII

- (39) tisraḥ kaṭṭyo dvikarppūrau pañāḥ pādaḥ trimāṣakāḥ
(40) ṣaṭkaṭṭyaḥ trayodaṣa pañāṣṭakam

(1) Lire ghaṭṭyo.

CXXIX

- (41) saptatis tu dañdañsākhyās sahasre ṣaṭ chatāni ca
(42) ṣatapuṣpaṃ tulā kaṭṭyaṣ ṣudd dvādaṣa pañā api.

CXXX

- (43) dhānyasya dvādaṣa tulās tathā ṣoddaṣa kaṭṭikāḥ
(44) caturdaṣa pañāḥ cātha karkkolamarice same

CXXXI

- (45) kaṭṭyas trayodaṣa tathā pañās saptailikā api
(46) ekādaṣa tulāḥ kaṭṭyas tisras saptapañādhikāḥ

CXXXII

- (47) ekādaṣa tulā kaṭṭyaṣ ṣoddaṣāpi pracīvalam
(48) sarṣapāṇi punar droṇaḥ prasther (1) dvādaṣabhis saha

CXXXIII

- (49) sahasram ayute pathyātvacau tu triṣate same
(50) ṣaṣṭiḥ ca dārvīkhaṇḍdāni tv aṣṭāṣaṣṭis sahasrakam

CXXXIV

- (51) kandañharlāyansyañdevadārucchavyaṃ tule samam
(52) devamittran tulā kaṭṭyas trayodaṣa pañāḥ ca ṣaṭ

CXXXV

- (53) bhaiṣajyāmlāni ghaṭy ekā catvāriṃṣac ca sañkhyayā
(54) sārddhāḥ caikādaṣa prasthāḥ carmmāñddāny aṣṭa khārikāḥ

CXXXVI

- (55) kalkāni daṣamūlānāṃ lasunānāṃ ca sañkhyayā
(56) ayutāni ca catvāri sahasrāṇy aṣṭa caikaṣaḥ

(1) Corr. : *prasthair*. Le graveur a omis un des deux traits qui marquent la diptongue *ai*.

CXXXVII

- (57) arçaççamanabhaiṣajyasamudgānāṃ sahasrakam
(58) çatāni nava ṣaṣṭiç ca hingūnān nava kaṭṭikāḥ

CXXXVIII

- (59) sapta rambhāditailānāṃ prasthā ghatyas trayodaça
(60) çataṃ dvādaça ghatyaç ca prasthāç cāṣṭau nidigdhikāḥ

CXXXIX

- (61) çunthyas sapta pañāḥ kaṭṭyas trayodaça tulātrayam
(62) koṣṭhāni tripañāḥ pādaḥ dvau caikādaça kaṭṭikāḥ

CXL

- (63) palandūnāṃ punaḥ khāryyas sapta droṇadvayan tathā
(64) lasunānāṃ punaḥ khāryyas tisro droṇadvayādhikāḥ

CXLI

- (65) kurvann imāni sukṛtāny atimātramātr-
bhaktyā vyadhāt praṇidhim evam asau kṣitindrah
(66) ebhiç çubhair mama kṛtair bhavināṃ bhavāvdhēr
uttāraṇāya bhajatāṃ janāni jinatvam

CXLII

- (67) dharmmasthitim parakṛtāṃ vikṛtān durātma-
bhagnāñ ca so vanipatis sthitirakṣaṇārthi (1)
(68) dṛṣṭvāvavandhya ca dṛḍhaṃ punar evam āha
rakṣiṣyatas sthitim anāgatakamvujendrān

CXLIII

- (69) mātūr nirargham upakāram avekṣya bhaktyā
jahyur nijāyur api mātrkṛte kṛtajñāḥ
(70) tad bhūdharā viditavān api matpratiṣṭhā-
rakṣotsukān svayamatṛptatayārthaye vaḥ

CXLIV

- (71) tām stheyasīm api vidhātum upaplavebhyo
rakṣyā bhavadbhir iha devabhujiṣyakasthe
(72) kāṣṭhopalaprabhṛti kiñ ca na devakāryya-
syāñçañ⁽¹⁾ca hāarakavikāarakarādhamebhyaḥ

CXLV

- (73) ṛisūryyakumārākhyāç çrijayavarmmāvanībhujō jātaḥ
(74) rājakumāro graṇyān devyām akarot praçastam idam

TRADUCTION

- I. Au Bienheureux dont les provisions ⁽²⁾ dans tout leur développement manifestent le Corps de la Loi, le Corps de Béatitude et le Corps sensible et qui [de la sorte] est divisé, à celui qui est le domaine de ceux qui participent au corps des Jina et des fils de Jina, au Buddha en qui les êtres trouvent leur refuge, hommage soit rendu !
- II. J'honore le suprême chemin qui mène à l'illumination supérieure, l'unique doctrine qui soit sans obstacle pour atteindre la compréhension de la réalité, la Loi que dans les trois mondes les Immortels doivent honorer, l'épée qui détruit le bosquet des six ennemis intérieurs ⁽³⁾.
- III. Elle qui, bien qu'étant détachée de tout désir parce que c'est un obstacle à la délivrance totale, a cependant constamment attaché son désir à la recherche du bien d'autrui, qui enseigne aux autres les préceptes du Jina récités en chœur et cherche à produire le bien, que la Communauté vous protège !
- IV. Celui d'où les fruits désirés des trois mondes tirent leur unique origine, dont les doigts comme des rameaux ornent les bras semblables à des branches, dont le cordon brahmanique d'or, ainsi qu'une liane, entoure le corps, Lokeçvara est victorieux, vivante incarnation de l'arbre du Paradis (ou : arbre du Paradis des Jaṅgamas) ⁽⁴⁾.

(1) Il faut peut-être lire ° *añgañ*, ce qui revient à peu près au même pour le sens.

(2) Les provisions de bonnes œuvres (*punya-sambhāra*) et de connaissances (*jñāna-sambhāra*).

(3) Les six ennemis intérieurs sont : le désir (*kāma*), la colère (*krodha*), la cupidité (*lobha*), l'égarément (*moha*), l'orgueil (*mada*), l'envie (*mātsarya*).

(4) On peut en effet songer à un curieux jeu de mots sur *jaṅgama*, qui, comme substantif, désigne une secte des Viraçaiivas (cf. *Madras Journal of Lit. and Science*, vol. XI, 145-177) dont M. Fleet, d'après les données épigraphiques, fixe la fondation aux environs de 1161 A. D.

- V. Celle qui marche en tête de la Loi du roi des Munis, riche en vertus, celle que les sages ne peuvent concevoir en une méditation tournée vers leur personnalité (¹), et qui détruit le filet de tous les doutes, cette mère des Jina, honorez-la respectueusement.
- VI. Il fut un roi que les maîtres de la terre, porteurs de l'infrangible sceptre de Manu, doivent vénérer, excellent parmi les sages, fils de Çrutavarman : Çriçreṣṭhavarman, le meilleur par sa gloire éclatante, origine d'une brillante famille de rois.
- VII. Soleil de ce ciel qu'est la famille de Çrikambu, né dans cette montagne du levant qu'est Jayādityapura, il éveilla les cœurs des êtres vivants comme des lotus, ce trésor de splendeur, roi suprême de Çreṣṭhapura.
- VIII. Née dans la famille maternelle de ce roi ainsi que dans un Océan où brillait comme la lune sa gloire louée sans relâche, Kambujarājālakṣmī, la première des femmes de bien, régna (ou brilla) comme Lakṣmī.
- IX. L'époux de la terre à Bhavapura, Bhavavarmadeva dont l'éclat étincelant illumina l'univers, versé dans les arts (ou : plein de tous ses *kalā*), apaisant comme la lune les brûlures des créatures, fut l'auteur d'une lignée de rois.
- X. Celui dont tous louent la conduite, la beauté et la valeur et qui, né dans la famille de ce roi, régna d'une façon favorable à tous les hommes, le roi Harṣavarman, qui détruisait la joie des ennemis, étendit au-dessus des points cardinaux le baldaquin de sa gloire.
- XI. Ce maître de la terre eut de la grande reine [une fille], Crījayarājacūḍāmaṇi, que cette lune qu'est sa gloire éclairait de rayons blanchâtres, tout de même que le *guru* de Gaurī (l'Himālaya) eut de Devī [une fille], Gaurī.

(Inscr. at Ablur, Ep. Ind., V, 242), soit 25 ans avant l'époque où fut composée l'inscription de Tā-Prohm ; ce laps de temps est suffisamment long pour que l'événement ait eu le temps d'être connu au Cambodge, mais c'est encore en quelque sorte un fait d'actualité. Or la stance pourrait s'appliquer presque intégralement à Çiva, et précisément une des inscriptions d'Ablur précitées (Ep. Ind., V, 245), qui intéresse cette secte des Jāngamas, adore Çambhu sous la forme du *kalpadruma* en des termes très voisins de ceux qui se rencontrent ici. La hardiesse d'une stance jouant sur la personnalité même d'un dieu surprendrait à bon droit s'il s'agissait d'autres personnages que d'Avalokiteçvara et de Çiva dont les cultes paraissent s'être mutuellement pénétrés (cf. FOUCHER, *Première étude sur l'iconographie bouddhique*, 1900, p. 127 sqq. ; *Seconde étude*, 1905, p. 59). Une pareille assimilation s'explique d'autant mieux au Cambodge que le bouddhisme s'est développé sur un terrain où le çivaïsme avait déjà jeté de profondes racines.

(¹) C'est-à-dire que, pour comprendre la Prajñāpāramitā, le sage doit, non pas chercher à la concevoir en lui, dans son propre esprit, mais s'efforcer de la voir en elle-même (*adhiprajñā*).

- XII. [Cette princesse] était comparable à Vāgīçvari par l'abondance de ses paroles, à Dhātī par sa fermeté, à Kamalā par sa beauté, à Arundhatī par l'excellence de sa conduite, et sa générosité ainsi que ses autres vertus en faisaient en quelque sorte l'incarnation de Maitrī.
- XIII. Ayant obtenu la royauté suprême dans la ville sainte de Yaçodharapura, le roi Jayavarmadeva, vainqueur de la masse de ses ennemis, planta dans toutes les directions jusqu'à la mer des piliers de gloire ⁽¹⁾, et fixa la résidence de sa race à Mahīdharapura ⁽²⁾.
- XIV. Le fils de sa sœur, puissant par sa conduite, nommé Çrīmahīdharāditya, était le frère puiné de la mère du roi Çrīsūryavarman, vainqueur des troupes ennemis.
- XV. Eclairée (*ou* : distinguée [d'entre les autres femmes]) par celui qui est comme la lampe de cette famille pure et digne de louange, et qui est le plus éminent parmi ceux dont on vante la bonne conduite, Rājapatīndralakṣmī établit sa résidence à Rājapatiçvaragrāma.
- XVI. Leur fils, honorant les brahmanes, impétueux comme le roi des oiseaux (Garuḍa), beau comme la lune ⁽³⁾, parfumant de sa gloire extraordinaire le cercle des points cardinaux, fut le seigneur suprême Çrīdharaṇīndravarman.
- XVII. Trouvant sa satisfaction dans ce nectar qu'est la religion de cette lune qu'est le Çākya, mettant le meilleur de son pouvoir à la disposition des *bhikṣu*, brahmanes et de tous ses sujets qui l'imploreraient, désirant extraire la moëlle de ce corps sans moëlle, séjour impur, il honorait sans cesse les pieds du Jina.
- XVIII. De même que du Brahmaṣi la déesse Aditi eut [pour fils] le roi des Dieux (Indra), de ce roi (Dharaṇīndravarman) la fille de Çrīharṣavarman eut un fils au pouvoir étincelant, le roi Çrījayavarman, qui, se fondant sur la loi, tua dans un combat le chef ennemi avec cent millions de flèches (*ou* : avec la flèche [d'Indra] *Çatakoṭi*) pour protéger la terre (*ou* : la vache).
- XIX. Ayant considéré que le corps si complexe du Dieu aux six mères (Kārttikeya) a pourtant été fait un [par ses parents] dans leurs transports ⁽⁴⁾, le créateur, désireux d'accomplir œuvre utile ⁽⁵⁾,

(1) *Kirtistambha* désignerait-il quelque chose de concret, une manière de pylône destiné à commémorer une victoire ? (Cf. *jayastambha*).

(2) *Ou* : « était né à Mahīdharapura » (*abhijana* permet cette double interprétation); mais le lieu de naissance des rois est une circonstance dont on ne se soucie guère; leur résidence est au contraire toujours scrupuleusement mentionnée.

(3) Jeux de mots sur *dvija*.

(4) Cette traduction de *prahṛṣaiḥ*, qui ne se rapporte à rien, est un pis-aller.

(5) *Ou* : « d'exécuter son dessein » ?

dans la joie d'un profond mystère, au moyen [des corps] de Hara, Ārāṅgi, Anaṅga, fit de ce roi l'unique réceptacle de la puissance [de Īva], de l'héroïsme [de Viṣṇu] et de la beauté [de Kāma].

- XX. Quand, uniquement éprise de ses qualités peu communes, elle eut obtenu pour amant ce prince célèbre par Lakṣmī (ou par sa mère), né du propre corps du maître des rois de la terre ⁽¹⁾, Dhātṛī, comme une ardente courtisane, abandonna jusqu'à ses anciennes amours, et, tout en lui donnant la volupté, enfanta d'honnêtes choses.
- XXI. [Puisque] par l'extrême puissance de ses deux bras, il avait dans cet Océan qu'est la bataille fait tourner [c'est-à-dire] vaincu ce roi des montagnes qu'est le roi des éléphants ennemis, et obtenu Lakṣmī, l'éléphant blanc, le cheval royal, le joyau, [on peut dire qu'] il fit comme Hari le barattement de l'Océan ⁽²⁾.
- XXII. « Je crois que ce roi en qui sont réunies toutes les qualités, ce rejeton de la race solaire, qui est le joyau de la tête des rois, me remplace dans la bataille », c'est dans cette pensée qu'avec une joie extrême la Lakṣmī des combats l'embrassa étroitement.
- XXIII. Entendant chanter sa gloire sur les rives de l'Océan, sur les montagnes, dans les forêts, l'ennemi fuyant dans la bataille d'une marche de plus en plus rapide, et comme se souvenant de sa puissance, rivalisait avec les descendants de Dakṣa, désireux de procréer, qui marchaient sans s'arrêter pour mesurer la terre ⁽³⁾ (ou : pour la créer ?).
- XXIV. Sans doute, si l'Océan et les trois mondes avaient été aussi grands que sa gloire, Viṣṇu n'aurait pas pu conquérir la terre qui s'élève au-dessus de l'Océan, ni franchir les mondes, même en dix-mille pas.
- XXV. Bien que l'*ātman* fût lié de diverses façons aux divers êtres, il en a réalisé cependant l'unité d'une façon manifeste, puisqu'il a pris dans son *ātman* compatissant les joies et les douleurs de ceux qui possèdent un *ātman*.
- XXVI. Ayant reçu de ce roi un sacrifice complet, Ākhaṇḍala, extrêmement joyeux, qui avait lancé le feu de sa malédiction à la suite de Janamejaya, effectua, le cœur plein d'allégresse, l'unité du ciel et de la terre par la puissance supraterrrestre [de ce roi].

(1) On peut aussi couper ainsi ce composé : *dharanīndra-bhujangajātam*, « né [comme] un serpent [destructeur] des rois de la terre ». Il y a en tout cas un jeu de mots sur *dharanīndra*, puisque le père du roi était Dharaṇīndravarmaṇa.

(2) L'éléphant d'Indra Airāvata, le cheval Uccaiḥravas, le joyau Kaustubha.

(3) Ceci semble faire allusion à une légende précise dont la source n'a pu être retrouvée. On sait toutefois que Dakṣa par l'intermédiaire de ses filles, qu'il donna à Kācyapa, est une sorte de patriarche (cf. *Manu*, IX, 128).

- XXVII. Beau comme Anaṅga, habile à manier l'épée magique. par l'affolement (ou : la flèche *sammohana*) il endormit dans la bataille les parents du roi des ennemis difficiles à vaincre, mais priva de sommeil la foule de leurs femmes.
- XXVIII. Etant allé au Campā, il avait dans le combat pris, puis relâché le roi de ce pays; les rois ennemis ayant entendu parler de l'ambrosie de sa conduite prirent en quelque sorte [cette ambrosie] dans leurs mains jointes et la répandirent sur leur tête pour apaiser la brûlure produite par le feu de sa gloire.
- XXIX. Lors de son sacre, il donna comme *dakṣiṇā* à son *guru* un palanquin royal en or⁽¹⁾ avec des rubans⁽²⁾, des étendards, des bannières en plumes de paon, des parasols et des éventails au manche d'or.
- XXX. Il accorda à son *guru* le titre de *Çrījayamaṅgalārthadeva* et [lui assigna] un *grāma*, séjour charmant dont le nom commence par *Rājapatindra*; [il donna] à la famille de ce [*guru*] le titre de famille royale.
- XXXI. Par dévotion envers la mère [de son *guru*] il lui concéda une partie du palais royal où brillaient des lits au dais [enrichi] de joyaux; et un palanquin d'or que chasse-mouches et bannières au manche d'or rendaient charmant.
- XXXII. Il donna au frère aîné [de son *guru*] un domaine enrichi d'une foule de richesses et un palanquin d'or enrichi de pierreries, rempli de toutes parts de bannières aux manches d'or et autres ornements.
- XXXIII. Aux femmes principales de ce frère aîné il accorda le titre de *Devīsvamini*, et à leurs descendants le titre de *Senāpati* ⁽³⁾, comme si c'eussent été des descendants de rois.
- XXXIV. [Puisque] ce roi, même quand il s'agissait de la nourriture, etc., faisait quatre parts, et distribuait [trois de ces parts] à son *guru*, à la mère et au frère aîné de celui-ci avec piété et jouissait du reste, à quoi bon parler de l'or, des diadèmes, et des joyaux, etc., [qu'il leur donna].
- XXXV. Sur la terre conquise par son bras, il a fondé la ville de *Rājaviḥāra*, dont les membres sont ornés d'or et resplendissants de pierreries, et l'a affectée à la subsistance de la mère du roi des Munis.

(1) C'est-à-dire sans doute : « à brancards d'or » (cf. la relation de Tchou Ta-kouan, *B. E. F. E.-O.*, II, 147).

(2) Sur le sens de *cīra*, cf. FOUCHER, (*Seconde*) *Etude sur l'icon. buddh.*, 1905, p. 42.

(3) Ainsi donc les descendants de la famille royale recevaient d'office le titre de *Senāpati*; ce détail intéressant touchant le protocole de la cour nous explique la fréquence de cet appellatif dans les inscriptions, où il ne s'applique pas toujours forcément à des généraux en fonction.

- XXXVI. Il a érigé *Çrījayarājacūḍāmaṇi* dont le corps est brillant de gemmes, et en celle-ci l'image qu'il érigeait était celle de sa mère qui est l'image de la mère du Jina, en Formes — Ciel — Lune — Forme (1).
- XXXVII. Il a érigé *Çrījayamaṅgalārthadeva*, et aussi *Çrījayakīrtideva*, l'image de son *guru* (2) ... à droite et à gauche un entourage de 260 divinités.
- XXXVIII. Voici les parts quotidiennes d'oblations pour cette [image] avec son entourage (3) :
- Riz non décortiqué à cuire : 2 *droṇa*, 2 *prastha*, 73 *khārikā* ;
- XXXIX. Sésames : 11 *prastha*, 2 *droṇa*, 2 *kuduva* ;
Haricots : 2 *droṇa*, 2 *kuduva* ;
Millet : 14 *prastha* ;
- XL. Beurre fondu : 1 *ghaṭṭi*, 3 *kuduva* ;
Lait caillé, lait, miel : de chaque denrée 7 *prastha* en plus ;
- XLI. Mélasse : 1 *ghaṭṭi*, 2 *prastha*, 2 *kuduva* ;
Huile de sésame : 3 *prastha*, 2 *kuduva* ;
Huile de *taruphala* (?) : 3 *kuduva* ;
- XLII. Les accessoires de l'oblation, tels que fruits, légumes, etc., ne sont pas spécifiés ici : comme ce sont choses bien connues, on s'en rapportera à l'usage ;
- XLIII. 640 paires et 2 demi-paires de vêtements pour les Dieux et autres vêtements (4) ;
- XLIV. 45 voiles en étoffe de Chine étendus à cause des moustiques sur les socles des divinités.

(1) Les 8 formes de Śiva, le ciel (= 0), la lune (= 1), la Forme (= 1), donc 1108.

(2) BENGALIGNE (*J. A.* 1882 [2], 219) avait lu sur son premier calque *Çrījayakīrtidevī*. L'estampage, bien qu'assez fruste, ne porte pas trace d'ī au-dessus du *va*. — Ce nom nous est déjà connu : il figure sous la forme — évidemment incorrecte — de *Çrījayakīrta* sur une inscription de Bantāy Chmār (Bibl. Nat., n° 5. — Cf. AYMONIER, *Cambodge*, II, 344) que la forme carrée des caractères date du règne de Jayavarman VII. Ce personnage, que l'inscription en question semble d'ailleurs considérer comme ayant été divinisé, y est qualifié de *paṇḍita* et de *vraḥ guru*. On est donc tenté de l'identifier avec le *Çrījayakīrti* de cette stance XXXVII de Tā-Prohm, puisque cette divinité est « l'image du *guru* (*mūrtīm guror*) ». Mais *Çrījayamaṅgalārthadeva* est aussi un nom du *guru* du roi (cf. stance XXX) et il est possible que le *tathā* qui réunit les deux noms doive s'entendre : « appelé aussi ».

(3) Pour les mesures employées, et l'identification des denrées, cf. *B. E. F. E.-O.*, III, 18-33, 460-466. L'énumération, se suivant sans interponction et passant sans transition d'un sujet à un autre, il est souvent difficile de voir à quelle denrée telle mesure s'applique.

(4) Il n'est pas probable que le : « quotidiennement » (*dīne dīne*, st. XXXVIII) qui commande l'énumération précédente s'applique encore à ce passage ; ou bien ces *devavastra* cachent autre chose que des vêtements.

- XLV. Les *sattra* ⁽¹⁾ des gens qui demeurent chez le professeur et chez le lecteur :
Paddy : 14 *khāri*, 1 *droṇa*, 5 *prastha* quotidiennement.
- XLVI. Chaque année, lorsque l'*Aṣṭādaçotsava* ⁽²⁾ a lieu ici, ainsi que pour le huitième et le quatorzième, quinzième jour des deux quinzaines,
- XLVII. Sont prescrits :
Paddy à cuire : 1.015 *khāri* et 68 au total (?) avec 1 *droṇa* :
- XLVIII. Sésames : 40 *khāri* ;
Haricots : 2 *khāri*, 3 *droṇa* en plus ;
Beurre fondu : 25 *ghaṭika* ;
- XLIX. Lait caillé, lait : de chaque 31 *ghaṭika* ;
Miel : 19 [*ghaṭika* ?] ;
Mélasse : la même quantité ;
L. Huile de sésame : 2 *kuduva*, 15 *ghaṭika* ;
1882 paires de vêtements pour les Dieux et autres vêtements.
- LI. Le total ⁽³⁾ du paddy à cuire pour chaque année est de 28.040 *khāri*, 1 *droṇa* ;
- LII. Le riz (*vr̥thi*) destiné à cela est de 4 fois plus ⁽⁴⁾ : 112.161 [*khāri*].
- LIII. Il faut prélever sur les *grāma*, etc. :
Paddy : 4.093 *khārikā*, 1 *droṇa*, 2 *kuduva* ;
- LIV. Sésames : 183 *khāri*, 2 *droṇa*, 6 *prastha* ;
Haricots : 2 *droṇa*, 10 *prastha*, 210 *khāri* ;
- LV. Beurre fondu : 400 *ghaṭika*, 9 *prastha* ;
Lait caillé : 7 *prastha*, 507 *ghaṭi* ;
- LVI. Lait : 1 *prastha*, 586 *ghaṭi* ;
Miel : 538 [*ghaṭi*], 5 *prastha* ;
- LVII. Mélasse : 480 *ghaṭika* ;
Huile de sésame : 13 *prastha* ;
- LVIII. Huile de *taruphala* : 5 *prastha*, 5 *ghaṭi* ;
De la boutique du tisserand, du *grāma*, du marché, etc.,
- LIX. Il faudra prendre :
40.095 paires de vêtements et une demi-paire ;
- LX. Relief de miel : 17 *bhāra*, 18 *tulā*, 5 *kattī*, 9 *paṇa* ;

⁽¹⁾ *Sattra*, outre le sens ordinaire de sacrifice (brahmanique), signifie encore : distribution d'aumônes, qui paraît préférable ici. (Cf. *I. S. C. C.*, p. 47, n. 2).

⁽²⁾ Les 18 fêtes ? Cf. *pañçolsava* (*I. S. C. C.*, LV, D, 6).

⁽³⁾ Il est difficile de voir à quoi répond ce total. C'est apparemment le total des quantités de riz énumérées st. XXXVIII, XLV, XLVII. Mais le flottement entre les diverses valeurs attribuées à ces mesures de capacité (la *khāri* vaut tantôt 4, tantôt 16 *droṇa*), et l'ignorance de la valeur de la *khārikā* (st. XXXVIII) rendent la vérification impossible.

⁽⁴⁾ Ceci veut sans doute dire qu'il faut par exemple 4 *khāri* de *vr̥thi* pour faire 1 *khāri* de *taṇḍula*.

- LXI. Plombs : 51 *bhāra*, 13 *tulā*, 1 *kaṭṭikā* ;
1 cheval, 2 esclaves femelles, 2 éléphants ;
- LXII. Donations pieuses du roi en personne, et des propriétaires de
grāma : 3.140 *grāma* ;
- LXIII. Il y a ici 400 hommes, 18 officiants principaux, 2.740 officiants ;
- LXIV. 2.232 assistants, parmi lesquels 615 femmes [qui sont] danseuses ;
- LXV. Au total 12.640 personnes, y compris ceux qui ont droit au logement ;
- LXVI. 66.625 hommes et femmes font là le service des Dieux ;
- LXVII. Au total 79.365 avec les Birmans, les Āms, etc.
- LXVIII. Or travaillé en *prāsāda*, coupes, etc. : 28 *bhāra*, 4 *tulā*, 2 *pāda*, 2
5 *kaṭṭikā* ;
- LXIX. Argents : 20 *bhāra*, 15 *tulā*, 2 *kaṭṭikā*, 2 *pāda*, 4 *paṇa* ;
- LXX. 35 diamants, 2 éventails [ornés] de perles, 40.620 perles ;
- LXXI. 4.540 pierres précieuses, béryls, pierres de couleur, etc. ;
- LXXII. Cuivre : 120 *bhāra* et 13 (?), 13 *tulā*, 1 *kaṭṭi*, 5 *paṇa* ;
- LXXIII. Laiton ⁽¹⁾ : 2.339 *bhāra*, 17 *tulā* ;
- LXXIV. 1 chaudron d'or [d'une capacité] de 24 *bhāra* ⁽²⁾ ;
Vaisselle de cuivre : 1 *tulā*, 615 *bhāra* ;
- LXXV. Etain : 10 *kaṭṭi*, 7 *tulā*, 15 *bhāra* ;
Plomb : 437 *bhāra*, 1/2 *tulā* ;
- LXXVI. 967 voiles de Chine, 512 lits de soie ;
- LXXVII. 523 ombrelles, etc.,
39 tours à pinacle,
- LXXVIII. 566 groupes d'habitations en pierre,
288 groupes d'habitations en brique ;
- LXXIX. 76 brasses de largeur et 1.150 brasses de longueur au total pour
l'étang long et le bassin ;
- LXXX. 2.702 brasses de mur d'enceinte en limonite ⁽³⁾.
- LXXXI. 439 saints religieux sont nourris chaque jour là, dans le palais royal ;
- LXXXII. 970 personnes habitent chez le lecteur ; au total : 1.409.
- LXXXIII. A partir du huitième jour de *caitra* jusqu'à la pleine lune de ce
mois, selon la tradition du Jina qui fait la joie des familles, la fête
du printemps
- LXXXIV. Est célébrée chaque année, suivant la tradition de Bhagavatī ; on
célèbre alors deux sacrifices avec tous les accessoires.

(1) *Kaṃsa* a aussi le sens de gobelet.

(2) On ne sait si *sārdham* à la valeur de « 1/2 » ou simplement le sens adverbial de :
« avec cela ».

(3) *Çarkaraghopala*, mot-à-mot « pierre de gravier », ne peut s'appliquer qu'à la limonite
ou pierre de Bien-hoa, qui sert précisément à la construction des murs d'enceinte.

- LXXXV. Que, le quatorzième jour, Bhagavat fasse trois fois le *pradaksina* avec Bhagavatī, et, le jour de la pleine lune, avec les Dieux Vīra, Çakti et les autres ;
- LXXXVI. Que le cortège qui les entoure soit plein de bannières, parasols, etc. ; que les instruments de musique frappés rendent des sons bruyants qui charment l'esprit ;
- LXXXVII. Que tout autour dansent ici les danseurs et les danseuses, que les jeunes garçons pratiquent la perfection (1) de la charité, de la bonne conduite, etc. ;
- LXXXVIII. Qu'on fasse des offrandes aux trois *Guru*, aux mille divinités, aux 619 divinités qui sont ici ;
- LXXXIX. Qu'on entretienne mille gens instruits : *bhikṣu*, brahmanes, etc. 91 *gobhikṣā* (?), 89 anneaux ;
- XC. Or purifié : 7 *paṇa* comme poids total ;
1.107 vêtements pour les Dieux et autres vêtements ;
- XCI. 3 manteaux, 2 vêtements de laine, 29 1/2 petits vêtements, 20 bandeaux ;
- XCII. 1 tabouret d'ivoire, 1 *vicaṭana* (?) d'ivoire, 88 coffrets avec des parfums, 1 miroir ;
- XCIII. 1.000 gobelets ;
Etain blanc : 26 *tulā* ;
Oléorésine de pin et moutarde noire, ensemble : 2 *tulā*, 16 *kaṭṭika* ;
- XCIV. 165.744 flambeaux de cire ;
- XCV. Cire : 1.200 *bhāra*, 32 *tulā* ;
Cumbala, bétel, guirlandes, etc., selon l'usage.
- XCVI. Paddy à cuire pour le sacrifice aux Dieux : 630 *khāri*, 13 *prastha* ;
Riz : 16 *prastha* ;
- XCVII. Sésames : 3 *khāri* 1/2, 11 *prastha* 1/2 ;
Haricots : 3 *khārikā*, 1 *droṇa*, 1 *prastha* 1/2 ;
- XCVIII. Beurre fondu : 2 *ghaṭi*, 5 *prastha* 1/2 ;
Lait caillé : 2 *ghaṭikā*, 11 *prastha* ;
Lait : 4 *prastha* en plus ;
- XCIX. Miel : 7 *ghaṭi* ;
Mélasse : 2 *ghaṭi*, 10 *prastha* ;
Camphre : 1 *pāda*, 3 *māṣa*, 4 *bimba* ;
- C. *Taruska* (?) : 11 *paṇa* ;
Unguis odoratus : 8 *paṇa*, 1 *pāda*, 1 *māṣa* ;
Sangdragon : 4 *bimba* ;

(1) La charité (*dāna*) et la bonne conduite (*çīla*) sont les deux premières des six perfections (*pāramitā*) ; les quatre autres sont celles de la patience (*ksānti*), de l'héroïsme (*vīrya*), de la méditation (*dhyāna*), et de la science (*prajñā*).

- CI. Santal : 2 *kaṭṭi*, 3 *paṇa*, 3 *pādaka* ;
Musc : 1 *paṇa*, 2 *māṣa*, 6 *bimba* ;
- CII. Huile de sésame : 1 *prastha*, 2 *kuduva* ;
Gingembre sec : 2 *pāda*, 10 *kaṭṭi* ;
Tout cela, depuis les *gobhikṣā*, doit être pris dans les magasins du roi.
- CIII. Fixation de ce que l'on devra prendre chaque année dans les magasins royaux :
Paddy : 2 *drona*, 470 *khāri* ;
- CIV. Sésames : 26 *khāri*, 1 *drona*, 4 *prastha* ;
Haricots : 1 *drona*, 10 *prastha*, 37 *khārikā* ;
- CV. Beurre fondu : 26 *ghaṭṭi*, 9 *prastha* ;
Lait caillé : 4 *prastha* et 1 *ghaṭṭikā* en moins ;
Lait : autant que de lait caillé ;
- CVI. Miel : 7 *prastha*, 61 *ghaṭṭi* ;
Mélasse : 16 [*ghaṭṭi* ?] moins 1 *ādhaka* ;
Huile de sésame : 10 *prastha*, 3 *ghaṭṭi* ;
- CVII. 2.387 paires de vêtements pour les Dieux et autres vêtements ;
- CVIII. 24 lits et baldaquins ;
20 coussins ;
36 moustiquaires ;
- CIX. 20 lits de Chine en gazon, 25 étoffes de Chine ;
Cire : 1 *bhāra*, 10 *tulā* ;
- CX. Origan : 5 *prastha*, 3 *drona*, 2 *khārikā* ;
Santal : 1 *tulā*, 12 *kaṭṭi*, 3 *pādaka* ;
- CXI. Oléorésine de pin : 30 *tulā*, 13 *kaṭṭi* ;
Moutarde noire : 12 *kaṭṭi*, 15 *tulā* ;
- CXII. Camphre : 2 *kaṭṭikā*, 6 *paṇa* ;
Taruṣka (?) : 12 *paṇa*, 1 *kaṭṭi* ;
- CXIII. Unguis odoratus : 10 *paṇa* ;
Sangdragon : 2 *kaṭṭi*, 5 *paṇa* ;
1 anneau d'or, 1 *gobhikṣā* (?) (1).
Boîtes de poudre : 30 *paṇa* ;
- CXIV. Argents : 30 *paṇa* ;
Cuivres : *kadābha* (?), etc. : 7 *tulā*, 2 *kaṭṭikā* ;
- CXV. Etains : 2 *tulā* ;
500 coffrets de Chine ;
Sel : 32 *khāri*, 3 *drona* ;
- CXVI. Etain noir : 30 *tulā* ;
1 cheval, 1 vache *kapilā* ornée d'or avec son veau (2).

(1) On ne sait à quoi correspond le composé : *svaṛṇāṅgulīyagobhikṣā*. Il faut peut-être rétablir un *anusvāra* à la fin du premier terme.

(2) Cf. I. S. C. C., LV, C., 11, où la vache *kapilā* a droit à un service d'hommage.

- CXVII. Il y a 102 hôpitaux [répartis] entre les diverses provinces ;
798 divinités y ont été amenées ;
- CXVIII. Pour les malades qui habitent dans la divinité (1), [il faut] annuellement 117.200 *khārikā* de riz.
- CXIX. 838 *grāma* et 81.640 hommes et femmes [sont consacrés au service de ces hôpitaux ?]
- CXX. Voici ce qu'il faut prendre annuellement (2) dans les magasins royaux :
Richesses, *gobhikṣā*, anneaux : 16 *paṇa*, 2 *pāda*, 3 *māṣa* ;
- CXXI. 1.600 vêtements pour les Dieux et autres vêtements ;
Santal : 14 *paṇa*, 6 *kaṭṭi*, 1 *tulā* ;
- CXXII. Oléorésine de pin : 7 *tulā*, 8 *kaṭṭi*, 4 *paṇa* ;
Moutarde noire : 6 *tulā*, 11 *kaṭṭi*, 10 *paṇa* ;
- CXXIII. Cire : 6 *tulā*, 3 *paṇa* ;
Miel : 111 *ghaṭikā*, 12 *prastha* 1/2 ;
- CXXIV. Mélasse : 12 *ghaṭikā*, 12 *prastha* ;
Beurres fondus ; 10 *ghaṭi*, 9 *prastha*, 2 *kuduva* ;
- CXXV. Sésames : 22 *khārikā*, 1 *droṇa* ;
Poivre long : 13 *tulā*, 2 *kaṭṭika* ;
- CXXVI. Ptychotis ajowan, poivre long, poivre orangé, calophylle, de chaque : 7 *paṇa*, 13 *kaṭṭika* ;
- CXXVII. 3.402 muscades ;
Kṣāra (?) et cumin, ensemble : 5 *kaṭṭi*, 14 *paṇa* ;
- CXXVIII. Deux sortes de camphre : 3 *kaṭṭi*, 1 *paṇa*, 2 *pāda*, 3 *māṣa* ;
Sucres : 2 *tulā*, 13 *kaṭṭi*, 8 *paṇa* ;
- CXXIX. 2.670 *daṇḍaṇsa* (?) ;
Anethum sowa : 1 *tulā*, 6 *kaṭṭi*, 12 *paṇa* ;
- CXXX. Coriandre : 12 *tulā*, 16 *kaṭṭika*, 14 *paṇa* ;
- CXXXI. Lavanga scandens et poivre noir, ensemble : 13 *kaṭṭi*, 7 *paṇa* ;
Cardamome : 11 *tulā*, 3 *kaṭṭi*, 7 *paṇa* ;
- CXXXII. Vétiver : 11 *tulā*, 16 *kaṭṭi* ;
Moutardes : 1 *droṇa*, 12 *prastha* ;
- CXXXIII. Myrobolam chébulic et cannelle, ensemble : 21.360 ?
1.068 pièces de *dārvī* (3) ;
- CXXXIV. *Kandaṅharlāyjanyaṅdevadāruccavyaṃ* : ensemble : 2 *tulā* ;
Arjuna : 1 *tulā*, 13 *kaṭṭi*, 6 *paṇa* ;
- CXXXV. Nigelle et oseille ; 1 *ghāṭi*, 40 (?), 11 *prastha* 1/2 ;
Carmāṇḍa : 8 *khārikā* ;

(1) La divinité sous l'invocation de qui l'hôpital est placé.

(2) Le P. W. donne sous le mot *anuvātsara* le sens de : 4^e année du cycle de 5 ans ; mais il n'a jamais été question de ce cycle au Cambodge et, jusqu'à plus ample informé, il vaut mieux prendre *anuvātsaram* comme synonyme de *prativātsaram*.

(3) *Dārvī*, épine-vinette ou curcuma (cf. B. E. F. E.-O, III, 466).

CXXXVI. Pommades des dix racines et d'aux (?) : 48.000 de chaque (1) ;
CXXXVII. 1.960 coffrets de remèdes pour calmer les hémorroïdes ;

Asa foetida : 9 *kaṭṭika* ;

CXXXVIII. Huile de bananier et autres huiles : 7 *prastha*, 13 *ghaṭṭi* ;

Solanum Jacquini : 112 *ghaṭṭi*, 8 *prastha* ;

CXXXIX. Gingembre sec : 7 *paṇa*, 13 *kaṭṭi*, 3 *tulā* ;

Koṣṭha (?) : 3 *paṇa*, 2 *pāda*, 11 *kaṭṭika* ;

CXL. Oignons : 7 *khāri*, 2 *droṇa* ;

Aux : 3 *khāri*, 2 *droṇa* ;

CXLI. Faisant ces bonnes œuvres, ce roi, par une extrême dévotion envers sa mère a fait ce vœu : « Que par les bonnes actions que j'ai accomplies, ma mère une fois délivrée de l'Océan des existences, jouisse de l'état de Jina. »

CXLII. Ce roi, attaché au maintien de l'ordre établi, s'étant aperçu que la pratique de la Loi était altérée, délaissée, violée par les impies, après l'avoir solidement raffermie, a dit aux rois futurs du Cambodge, désireux de protéger cette fondation :

CXLIII. « Ayant pieusement considéré les bienfaits inappréciables de leur mère, les [fils] reconnaissants doivent sacrifier jusqu'à leur propre vie dans l'intérêt de leurs mères ; ainsi, ô rois, moi qui le sais bien, parce que je ne suis pas moi-même satisfait (2), je vous supplie, vous qui êtes soucieux de protéger ma fondation.

CXLIV. « Pour la rendre encore plus ferme, ô vénérables, gardez la contre le mal. (3), et [gardez] la plus petite parcelle du matériel sacré, bois, pierre, etc., contre les voleurs, sacrilèges et misérables.

CXLV. Çṛisūryakumāra, fils du roi Çṛijayavarman, prince héritier, en faveur de la Grande Déesse, a exécuté cette ordonnance.

(1) La construction de ce passage est difficile.

(2) C'est-à-dire : « Je ne suis pas satisfait de ce que j'ai fait pour ma mère, puisque je ne lui ai pas sacrifié ma vie ».

(3) Inintelligible. En corrigeant *kāsthe* en *kās te* et en supposant l'existence d'un mot *bhu-jīṣyaka*, dérivé de *bhujiṣya*, serviteur, on obtient un sens, mais la correction est grosse et rien ne prouve qu'il n'existe pas un mot **kāstha*. La stance tout entière avec ce *aṃṣam* qui ne dépend de rien, et cette coupe *kārya-sya* est bien mal venue.

NOTE ADDITIONNELLE SUR L'INSCRIPTION DE TA-PROHM

XXXVIII. *Pākyākṣatāḥ. Akṣatāḥ*, d'après le *Dhanvantarinighaṇṭu* (6,78), est synonyme de *tikṣṇaṇḍika* ou *yava*, l'orge (*Hordeum hexastichum*); mais ce terme s'applique également au riz non décortiqué (*akhaṇḍataṇḍula*). Par suite, *pākyākṣatāḥ* peut être traduit soit « orge à cuire », soit « paddy à cuire ».

droṇa. Pour ce poids, comme pour les suivants, l'équivalence est calculée d'après la *Māgadhaparibhāṣā*, c.-à.-d. l'échelle de Caraka et des auteurs bouddhistes, dans laquelle chaque unité vaut le double de la même unité de la *Kāliṅgaparibhāṣā*, ou échelle de Suçruta. Il convient de rappeler que, lorsqu'il s'agit de liquides, la valeur du poids doit être multipliée par 2; en remplaçant par « litre » et « centimètre cube », respectivement, les termes « kilogramme » et « gramme », l'on obtiendra la correspondance en volume, c.-à.-d. la contenance des mesures de capacité de même nom. 1 *droṇa* = 4 *ādhaka* = 32 sères (*ṣarāva*) = 23 kg, 884 grammes.

1 *prastha* = 16 *pala* = 2 sères = 1 kg, 422.

1 *khārika*, ou *khāri* = 4 *droṇa* = 128 sères = 95 kg, 53g. Le mot *khāri* désigne aussi un poids de 16 *droṇa*, ou 382 kg, 15g.

XXXIX. *tilāḥ*, semences de sésame (*Sesamum Indicum*, Sésamées).

1 *kuduva* = 1 *kuḍava* = 4 *pala* = 1/2 sère = 373 kg, 201.

mudga, vulgo « grain vert », embérique, variété de haricot (*Phaseolus Mungo*, Légumineuses).

kaṅku = *kaṅgu*, panic, ou millet (*Panicum Italicum*, Graminées).

XI. *ghaṭi*, *ghaṭikā*; mesure difficilement identifiable avec *ghaṭa* = *kumbha* = *kalaṣa* = *droṇa* (23 kg, 884), car l'interprétation de certains passages de l'inscription en deviendrait absurde; d'autre part, *ghaṭikā* = *pala* (93 gr. 300), valeur qui ne semble pas convenir davantage ici.

gudda = *guḍa*, mélasse, suc de cannes réduit par l'ébullition à la consistance d'un sirop très épais.

XLI. *taruphalasneha*, inconnu; mais *phalasneha* = *akṣoṭa*, noyer et noix de Belgaum (*Aleurites Moluccana*, Euphorbiacées) — et, plus récemment, noyer commun (*Juglans regia*, Juglandées), le terme *akharoṭa* ayant été appliqué à l'aleurite. S'il ne s'agissait très

probablement ici d'un produit comestible, l'on pourrait suggérer la lecture *dāruphalasneha*, huile de déodar (*Cedrus Deodara*, Conifères), produit employé pour le traitement des affections cutanées.

XLIX. *ksira*, lait frais.

LII. *vr̥thi* désigne le riz sur pied ou fraîchement récolté, incomplètement desséché; *taṇḍula* au contraire est le riz sec, blanchi, vanné, prêt à la cuisson.

LX. *madhūcchiṣṭa* = *siktha* ou *sikthaka* (xciv, xcvi), cire.

1 *bhāra* = 20 *tulā* = 186 kg, 600.

1 *tulā* = 100 *pala* = 9 kg, 330.

kaṭṭi, *kaṭṭikā* sont inconnues en tant que mesures de poids; mais

1 *kaṭi* = 1 *kāñct* = 1 *guñjā* = 0 gr., 145.

1 *paṇa*, ou *pāṇa* = 5 *guñjā* = 0 gr., 728.

LXI. *śisa*, lingot de plomb? ou monnaie de plomb?

LXIX. *pāda*, *pādaka*; pas de poids connu sous ce nom; *pāda*, généralement, = *caturthāṃṣa* = 1/4.

Cependant, *padaka* = *niṣkamitasvarṇa*; 1 *niṣka* vaut tantôt 5 gr., 831, tantôt 23 gr., 325, tantôt enfin 93 gr. 300, mais ordinairement = 4 *māṣa* = 5 gr., 831 (1 *ṣāṇa*).

LXXI. *vaidūrya* = *vaidūrya*, œil-de-chat: « 4.540 œils-de-chat, gemmes rouges et pierres d'autres nuances ».

LXXII. *tāmra*, cuivre rouge.

LXXIII. *kaṃsa*, airain, bronze.

LXXV. *kaḍḍhī* = *kaḍḍi-khaṭi*? craie, chaux (carbonate de chaux).

LXXXIX. *gobhikṣā* semble correspondre, d'après l'*Aṣṭāṅganighaṇṭu* de Candranandana (*Tanjur*, Mdo, 122, § 200), à *gavedhuka*, la larmille (*Coix lachryma*, ou *Coix barbata*), ou larme de Job.

XCv. *cumbala*, inconnu; mais *cumbalā* = *muṇḍī* (*Sphaeranthus hirtus*, Composées), plante odoriférante.

XCIX. 1 *māṣa* = 10 *guñjā* = 1 gr., 457.

vilva, inconnu comme mesure de poids; la correction proposée antérieurement, *nimba* (*B.E.F.E.-O.*, III, p. 466, st. xxxii, c) ne saurait être maintenue. Il faut peut être rétablir ici *vilvacatuṣṭaya* (1 *vilva* = 1 *pala* = 93 gr. 300).

C. *taruṣka* = *турушка*, styrax liquide (*Liquidamber orientale*, *Balsamifluées*), parfum souvent confondu avec l'oliban.

nakha = *накхи*, onyx odoriférant (*Unguis odoratus*), opercules de coquilles de *Purpura* et de *Murex*.

hiṅgula, cinabre, sulfure rouge de mercure.

CI. *candana*, bois de santal rouge (*Pterocarpus santalinus*, Légumineuses). « Uktau candanaṣabdasya gr̥hyate raktacandanam. » [*Niṣcalakara*, *Ratnprabhā*, 1,17].

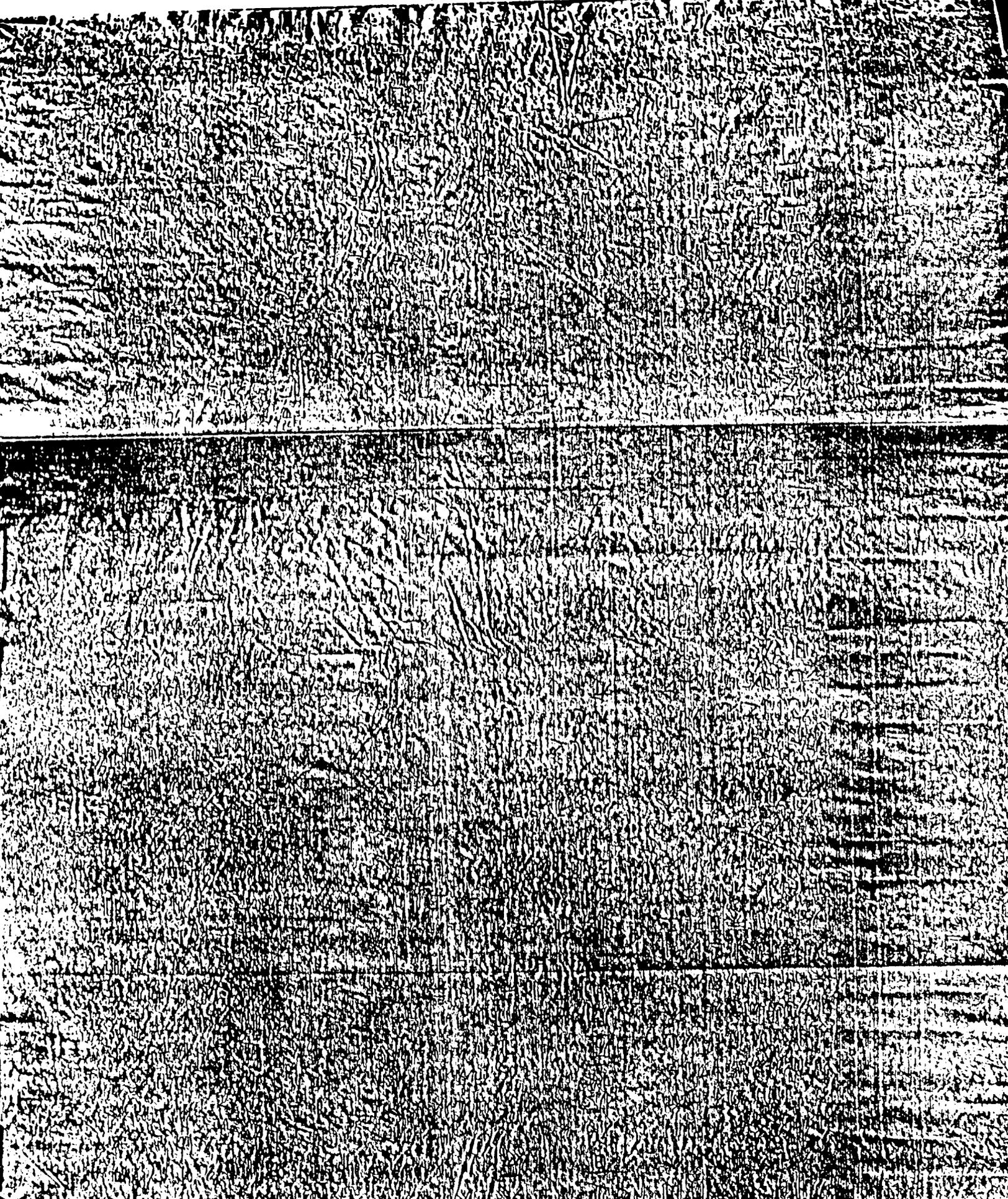
- CVI. 1 *āḍhaka* = 4 *prastha* = 5 kg, 971.
- CX. *marica*, poivre noir (*Piper nigrum*, Pipéracées).
- CXIV. *kadābha*, peut-être = *kadamba*, l'un des synonymes de *māksika*, pyrite de cuivre.
- CXVI. *kṛṣṇatrapu*, inconnu en tant que métal ; sans doute un mélange de plomb et d'étain, ou un sulfure d'étain ou de plomb, ces deux métaux étant parfois confondus.
- kapilā*, vache de couleur brune, ou fauve.
- CXXVII. *kṣāra*, alcali, cendres alcalines (les 3 principaux alcalins sont : 1) *svarjikākṣāra*, carbonate de potasse, — 2) *yavakṣāra*, carbonate de soude, — 3) *ṭaṅkaṅakṣāra*, borate de soude .
- CXXVIII. *dvikarppūrau* = 1, *pakvakarpūra*, camphre commun (*Cinnamomum Camphora*, Laurinées), — 2) *apakvakarpūra* ou *bhīmasena*, bornéol, camphre de Bornéo (*Dryobalanops Camphora*, Diptérocarpées).
- ṣarkkarā*, sucre blanc, sucre raffiné.
- CXXIX. *daṇḍaṅsa* (cf. *B.E.F.E.-O.*, *loc. cit.*, p. 32, st. xxxiii), animal aquatique, d'après le texte de l'inscription de Say-fong ; il existe un poisson du nom de *ḍaṇḍamatsya*, bengali *dāṇḍikā māch*, d'ailleurs indéterminé jusqu'ici.
- ṣatapuspa*, semences d'aneth, fenouil bâtard (*Peucedanum Sowa* Umbellifères).
- CXXX. L'identification de *karkkola* avec *kakkola* ou *kakola*, *Lavanga scandens* (*loc. cit.*, p. 466, st. xxxiv) ne s'applique pas ici ; vu le contexte, il s'agit beaucoup plus probablement de *karikola*, cubèbe, poivre cubèbe (*Piper cubeba*, Pipéracées).
- CXXXI. *elikā* = *elikā* = *sūkṣmailā*, petite cardamome (*Elettaria Cardamomum*, Zingibéracées).
- CXXXII. *sarṣapa*, semences ou graines de moutarde blanche (*Brassica alba*, Crucifères).
- CXXXIII. *dārvikhaṇḍa*, pièce (d'écorce) d'épine-vinette (*Berberis Asiatica*, Berbéridées).
- CXXXIV. *devadāru*, déodar (*Cedrus Deodara*, Conifères).
chavya = *cavya*, poivre chaba (*Piper Chaba*, Pipéracées).
devamitra, cf. *B.E.F.E.-O.*, *loc. cit.*, p. 466, st. xxxvi, N° 36.
- CXXXV. *amla* = *amlavetasa*, oseille commune (*Rumex vesicarius*, Polygonées).
carmmāṇḍa, se confond sans doute avec *carmakaṅṭa* = *parpaṭaka* (*Oldenlandia biflora*, Rubiacées).
- CXXXVI. *daṣamūlānām kalka*, pâte des dix racines, ou mieux, pâte des dix plantes (1) *Ṣālaparṇī*, *Desmodium Gangeticum*, Légumineuses, — 2) *Pṛṣṇiparṇī*, *Uraria lagopodioides*, Légumineuses, — 3) *Bṛhattī*, *Solanum Indicum*, Solanées, — 4) *Kaṅṭākārikū*, *Solanum*

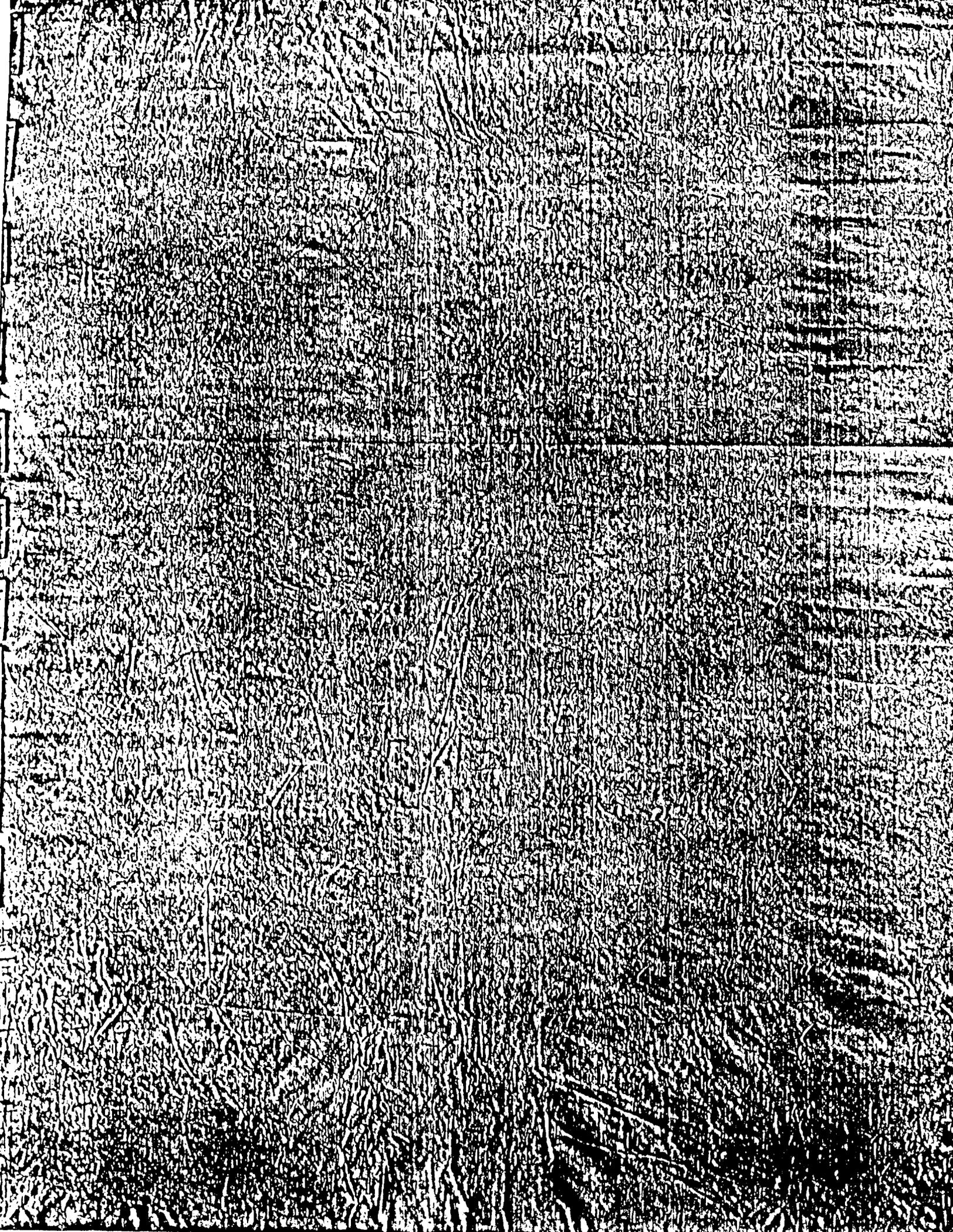
xanthocarpum, Solanées, — 5) *Gokşura*, *Tribulus terrestris*, Zy-
gophyllées, — 6) *Vilva*, *Egle Marmelos*, Hespéridées, — 7) *Çyo-*
nāku, *Calosanthus Indica*, Bignoniacées, — 8) *Gambhāri* =
Kāçmarī, *Gmelina arborea*, Verbénacées, — 9) *Paṭalā*, *Stereo-*
spermum suaveolens, Bignoniacées, — 10) *Gaṇikārikā* = *Agni-*
mantha, *Premna serratifolia*, Verbénacées), formule préconisée
dans le traitement des affections fébriles en général.

CXXXIII. *nidigdḥikā* = *kaṇṭakāri*, morelle à fruits jaunes, morelle de
Jacquin (*Solanum xanthocarpum*, Solanées).

CXXXIX. *koṣṭha* = *kuṣṭha*, racine de costus (*Saussurea Lappa*, Composées).

Dr P. CORDIER.





定北長城

LE MUR DE ĐÔNG-HỚI

ÉTUDE SUR L'ÉTABLISSEMENT DES NGUYỄN EN COCHINCHINE

PAR M. L. CADIÈRE

De la Société des Missions étrangères de Paris, Correspondant de l'École française d'Extrême-Orient

BIBLIOGRAPHIE

- Stèle impériale dressée par les ordres de Thiệu-Trị 紹治 en 1842, à l'endroit dit « Bac du Long-Pont », Đò Cầu-dài, à un kilomètre environ au S. de la citadelle actuelle de Đông-hới 洞海, chef-lieu du Quảng-bình 廣平, et sur la route mandarine. Le texte de cette stèle forme, dans sa partie historique, comme la trame de cette étude : mais il a été complété, corrigé au besoin, à l'aide des données fournies par les autres documents.
- Stèle impériale de la pagode dite Trảo-trảo 爪爪廟, sur le territoire du village de Ai-tử 愛子, à quelques kilomètres au N. et en aval de la citadelle de Quảng-trị 廣治. Cette stèle n'a rapport qu'à un chapitre (11^e de la première partie) de cette étude.
- *Khâm định việt sử thông giám cương mục* 欽定越史通鑑綱目 (n^o 94 de la *Première étude sur les sources annamites de l'histoire d'Annam*, par MM. PELLIOU et CADIÈRE, B. E. F. E.-O., t. IV [1904], p. 617 sqq.). Cet ouvrage sera désigné dans le texte par les mots : *Annales générales*, ou *Annales* ; et dans les notes par les mots *Cang-mục*, suivis de l'indication du volume ou *quyển* 卷 en chiffres romains et du folio en chiffres arabes, (avec la lettre *a* pour le recto, *b* pour le verso), parfois aussi de la colonne ou ligne. Ces indications seront données également pour les ouvrages suivants.
- *Đại nam thật lục tiền biên*, 大南寔錄前編 (n^o 13 de la *Première étude sur les sources*). Il sera désigné dans le texte par les mots : *Annales des Nguyễn*, et dans les notes par les mots *Thật-lục*.
- *Đại nam liệt truyện tiền biên* 大南列傳前編 (n^o 33 de la *Première étude sur les sources*).
- *Đại nam chính biên liệt truyện sơ tập* 大南正編列傳初集 (n^o 34 de la *Première étude sur les sources*). — Ces deux ouvrages seront désignés dans le texte par les mots : *Biographies* ou *Mémoires*, et dans les notes par les mots *Liệt-truyện*, suivis de la lettre *A* pour la partie *tiền biên* et *B* pour la partie *chính biên*.
- *Đại việt sử ký toàn thư* 大越史記全書 (n^{os} 38 et 39 de la *Première étude sur les sources*). L'ouvrage sera désigné dans le texte par l'expression « Version tonkinoise », et dans les notes par les mots *Toàn-thư*.
- *Việt nam khai quốc chí truyện* 越南開國誌傳 (n^o 156 de la *Première étude sur les sources*). Cet ouvrage ne sera cité que dans les notes. Je l'ai connu trop tard pour

en tirer parti dans le texte de l'étude, et j'ai été obligé de négliger certaines données intéressantes fournies par ce document.

— *Relazione de felici successi della Santa Fede.... nel regno di Tunchino....* di Alessandro de RHODES... In Roma, per Giuseppe Luna. L'anno del Giubileo 1650.

— *Tunchinensis historię libri duo....* Authore P. Alexandro de RHODES... Lugduni, sumptib. Joan. Bapt. Devenet, in via Mercatorio, sub signo Crucis Aureae, MDCLII (Traduction du précédent, avec quelques différences cependant).

— *Voyages et Missions du P. A. de Rhodes.....* Nouvelle édition, conforme à la première de 1655, annotée par le P. H. GOURDIN... Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, Imprimeurs des Facultés Catholiques de Lille, 1884.

— *Mission de la Cochinchine et du Tonkin [Voyages et travaux des Missionnaires de la Compagnie de Jésus]*. Paris, Charles Douniol, 1858.

— *L'Annam et le Cambodge. Voyages et notices historiques*, par C. E. BOUILLEVAUX, Missionnaire. Paris, Victor Palmé, 1874.

— *La Cochinchine religieuse*, par L. E. LOUVET, Missionnaire apostolique. Paris, E. Leroux, 1885. 2 vol.

— *Notes historiques sur la nation annamite*, par le P. LE GRAND DE LA LIRAYE, sans date ni nom d'éditeur.

— *Histoire des relations de la Chine avec l'Annam-Viêt-nam*, par G. DEVÉRIA. Paris, E. Leroux, 1880.

— *Sử kí đại nam việt quốc triều....* Saigon, Imprimerie de la Mission, 1885.

— *Histoire ancienne et moderne de l'Annam*, par l'abbé ADR. LAUNAY, Missionnaire apostolique. Paris, Challamel aîné, 1884

Les données fournies par les documents ont été éclairées par l'étude exacte des lieux. Sous ce rapport je me permets de renvoyer à mes *Lieux historiques du Quảng-binh* (B. E. F. E.-O., III, 1903, p. 164 sqq.).

PREMIÈRE PARTIE — PÉRIODE DE FONDATION

I. — NGUYỄN HOÀNG EST NOMMÉ GOUVERNEUR DU THUẬN-HOÁ (1)

« Le prince de notre famille Thái-Tổ Gia-Dũ Hoàng-Đế 太祖嘉裕皇帝⁽²⁾, l'année mậu ngọ 戊午, dans le Thuận-hóa 順化 jeta les fondements de son empire ».

(1) Cf. *Cang-mục*, xxviii, 11 a sqq. ; *Liệt-truyện* A, III, 1 b sqq. ; *Thật-lục*, 1, 5 b sqq. ; *Việt nam khai quốc*, 1 ; *Toán-thơ*, xvi, 16 b.

(2) Sur ce prince, appelé par les historiens occidentaux Tiên Vương 仙王, et de son nom propre Nguyễn Hoàng [le *Việt nam khai quốc* donne Nguyễn Phúc Hoàng 阮福潢], voir *Tableaux chronologiques des dynasties annamites*, dans B. E. F. E.-O., t. V (1905), p. 133. Le titre donné ici est son titre rituel et son titre posthume.

Les premières lignes de l'inscription du Long-Pont, qui sera comme la trame de cette étude, nous reportent à l'année 1558 (1). La dynastie des Lê 黎 qui, moins de cent ans auparavant, avait porté ses armes victorieuses jusqu'au Binh-dinh 平定, et enlevé au Campā toute la partie nord de son territoire, venait de traverser une crise redoutable. Un des mandarins les plus puissants de la cour, Mạc Đăng Dung 莫登庸, s'était emparé du trône, et, après avoir régné quelques années (1527-1529), avait transmis le pouvoir à ses descendants (2). Un rejeton de la famille Lê, soutenu par un habile général du nom de Nguyễn Kim 阮淦 (3), avait pu cependant se faire proclamer roi (1533) (4), et depuis lors deux partis se partageaient les provinces de l'Annam : celui des Mạc 莫 au Nord, celui des Lê 黎 au centre et au Sud. Ces deux partis se livraient continuellement de sanglants combats. Les Mạc étaient soutenus plus ou moins ouvertement par la Chine ; les Lê avaient pour eux l'attachement de la plus grande partie de la population.

Nguyễn Kim, le restaurateur des Lê, désigné dans les *Annales* et dans les ouvrages relatifs aux Nguyễn 阮, par son titre rituel et son titre posthume de Triệu-Tổ Tĩnh Hoàng-Đế 肇祖靖皇帝, était mort en 1545 (5), empoisonné par un traître au service des Mạc, laissant deux fils et une fille. Celle-ci, l'aînée de la famille, appelée Ngọc Báu 玉寶, avait épousé Trịnh Kiêm 鄭檢, général plein de valeur, que Nguyễn Kim s'était associé pendant ses campagnes contre les Mạc, et qui s'était élevé, par sa bravoure et ses talents, aux plus hautes dignités du royaume (6). Le chef de la famille, Uông 汪, reçut le titre de *quận-công* de Lãng 郎郡公 (7) et fut élevé dans la suite aux fonctions de *tả-tướng*

(1) 1^{re} année de la période *chinh-trị* 正治 de Lê Anh-Tôn 黎英宗 qui régnait dans le Thanh-hoà 清化 et dans les provinces du Sud de l'Annam ; 5^e année de la période *quang-báu* 光寶 de Mạc Phúc Nguyên 莫福源, qui régnait dans les provinces du Delta tonkinois et du Nord, et était fixé encore à Hà-nội, « la capitale de l'Est ». — En Chine, on était à la 37^e année de la période *kia-tsing* 嘉靖 de l'Empereur Che-tsong 世宗 de la dynastie Ming 明.

(2) *Cang-mục*, XXVII, 15, 21.

(3) Sur ce mandarin, père de Nguyễn Hoàng, voir *Tableaux chronologiques*, B. E. F. E.-O., V, p. 132.

(4) *Cang-mục*, XXVII, 25 a.

(5) *Ibid.*, ib., 40.

(6) Le *Cang-mục*, XXVII, 30 b, donne aux Trịnh une basse origine : « Trịnh Kiêm était un homme originaire de Vĩnh-phúc 永福, village de Sóc-sơn 梨山. Dans sa jeunesse, pauvre et souffrant de la faim, il chercha un refuge dans la demeure de notre aïeul Triệu-Tổ Tĩnh Hoàng-Đế 肇祖靖皇帝. Celui-ci lui accorda sa confiance et son amitié ; peu de temps après, il pria le roi de lui accorder le titre de *hầu* (marquis) de Dực-nghĩa 翼義侯, et lui donna sa fille aînée Ngọc Báu en mariage ; il lui permit en outre de s'occuper des affaires du royaume. Trịnh Kiêm s'acquitt de grands mérites par les nombreuses victoires qu'il remporta. »

(7) Le *Cang-mục*, XXII, 14 sqq., donne les renseignements suivants au sujet de ces titres de *quận-công*, *quốc-công*, etc. « Les *quốc-công* 國公 prennent l'appellation (號) d'une préfecture (府), et les *quận-công* celle d'une sous-préfecture (縣), mais ne se servent que

佐相⁽¹⁾. Le second des fils, Nguyễn Hoảng 阮潢, désigné par les documents relatifs aux Nguyễn sous ses titres impériaux posthumes de Thái-Tổ Gia-Dũ Hoảng-Đế 太祖嘉裕皇帝, fut mis à la tête d'un certain nombre de régiments, avec le titre de *hầu* de Hạ-khê 夏溪侯. Par sa valeur et ses victoires sur les rebelles il mérita le titre de *quận-công* de Đoan 端郡公 que lui accorda le roi⁽²⁾.

Cependant tout l'ascendant que Nguyễn Kim avait acquis sur le souverain et l'autorité dont il jouissait dans le royaume étaient passés entre les mains de Trịnh Kiêm 鄭檢. Ce dernier était cependant gêné par les fils de son bienfaiteur ; il voyait en eux des compétiteurs. Uông ne tarda pas à ressentir les effets de sa haine et périt⁽³⁾. Quant à Nguyễn Hoảng, plus prudent que son aîné, il évita avec soin tout ce qui aurait pu blesser son beau-frère, et sut échapper à son ressentiment. Les *Annales* ne donnent pas beaucoup de renseignements sur cette partie de la vie du prince⁽⁴⁾ ; mais les *Biographies* sont plus explicites⁽⁵⁾ :

d'un caractère. Par exemple la préfecture de Tuyền-quang 宣光 formera le titre de *quốc-công* de Tuyền 宣國公 ; la sous-préfecture de Sùng-an 崇安 formera le titre de *quận-công* de Sùng 崇郡公. Les *hầu* 侯 et les *bá* 伯 prennent l'appellation d'un village en se servant des deux caractères. Exemples : le village de Nam-xuong 南昌 formera le titre de *hầu* de Nam-xuong 南昌侯 ; le village de Diên-hà 延河 formera le titre de *bá* de Diên-hà 延河伯. » Ces règles de chancellerie furent en usage sous la dynastie des Lê et paraissent avoir été conservées par les premiers Nguyễn. Cependant on verra plus loin que des expressions composées d'un nom propre suivi des mots *quốc-công* ou *quận-công*, doivent se traduire non par le *quốc-công* ou le *quận-công* de « tel endroit », mais par le *quốc-công* ou le *quận-công* « un tel ». On peut traduire *quốc-công* par « archiduc », *quận-công* par « duc », *hầu* par « marquis », *bá* par « comte », etc.

(1) *Cang-mục*, XXVIII, 11 a, col. 7. *Liệt-truyện* A, II, 1 sqq. — Cette dignité de *tả-tướng* 左相, « Ministre de gauche », apparaît sous Trần Thái-Tôn 陳太宗, en 丙申, 1256. *Cang-mục*, VI, 14. cf. *Lịch triều hiến chương loại chi* 歷朝憲章類誌, livre III (no 98 de la *Première étude sur les sources*). Le titre était *tả-tướng quốc bình chương sự* 左相國平章事 ; les documents disent la plupart du temps *tả-tướng quốc*, ou *tả-tướng*. Avec le *hữu* [右] *tướng quốc bình chương sự*, il assistait le Président (宰相) des premiers mandarins, ou Conseil suprême, de la cour. Les Lê conservèrent ces titres et ces fonctions. Cf. *Lịch-triều*, livre III ; *Cang-mục*, XV, 4 b.

(2) Le *Việt nam khai quốc* lui donne aussi, au chapitre des Généalogies et *passim*, le titre de *hữu-tướng* 右相. Mais les autres documents ne mentionnent pas ce titre qui ne fut donné que plus tard. Le *Thật-lục*, I, 5 dit même que la charge de *hữu-tướng* était exercée à cette époque par Trịnh Kiêm en personne. Cf. ci-dessous p. 110 n. 3 et p. 112 n. 1.

(3) *Cang-mục*, XXVIII, 11 b ; *Thật-lục*, I, 5 b ; *Liệt-truyện* A, II, 1 b. Cet ouvrage dit qu'on ignore l'année de sa mort. Aucun document n'indique de quelle mort il mourut, bien que tous s'accordent à en faire un effet de la haine de Trịnh Kiêm.

(4) *Thật-lục*, I, 5 b ; *Cang-mục*, XXVIII, 11 b.

(5) *Liệt-truyện* A, III, 1 b, 2.

« Trjnh Kiêm haïssait le *quân-công* de Đoan et cherchait à lui nuire. U' Kĩ 於已⁽¹⁾ s'en aperçut; il conseilla à Thái-Tổ 太祖 de simuler des troubles d'esprit : que dans ses actions, dans sa manière d'être, il ne fit rien comme les autres; il pourrait ainsi échapper aux pièges de Kiêm. Nguyễn Hưng-Long, 阮興隆, conseiller de Kiêm, le pressait de se défaire de son rival. On fit part secrètement à Thái-Tổ de ces projets. Saisi d'une grande frayeur, Thái-Tổ en conféra avec U' Kĩ qui lui dit : « Kiêm nourrit un dessein dangereux. Il est prudent de s'éloigner pour échapper à un malheur. Le Thuận-hóa est un refuge assuré où il convient de se mettre à l'abri. Priez votre sœur aînée Ngọc Báu de demander à son époux de vous donner cette province à gouverner. Dans la suite nous penserons à nous tirer d'affaire ». Thái-Tổ se rangea à cet avis. Il fit appeler l'épouse de Kiêm, et celle-ci, profitant d'un moment où elle était seule avec son époux, le pria en faveur de Thái-Tổ ».

Le Thuận-hóa, conquis définitivement sur le Campuchia depuis bientôt un siècle⁽²⁾, conservait encore des vellétés d'indépendance. De plus, les Mạc, pour faire diversion et attaquer les troupes royales de deux côtés à la fois, par le Sud et par le Nord, avaient envoyé quelques-unes de leurs bandes dans cette province et dans le Quảng-nam 廣南. Kiêm, que cet état de chose inquiétait⁽³⁾, accéda volontiers à la demande de son épouse. En envoyant Nguyễn Hoàng guerroyer dans les provinces du Sud, il opposait aux Mạc un puissant adversaire, et peut-être espérait-il aussi que son compétiteur trouverait la mort dans ces parages lointains et périlleux. Il présenta donc une requête dans ce sens au roi Lê Anh-Tôn 黎英宗, qui venait précisément de monter sur le trône grâce à l'appui de Trjnh Kiêm.

Dès cette époque les rois légitimes ne savaient plus vouloir que ce que voulaient leurs premiers ministres : Nguyễn Hoàng fut nommé gouverneur de Thuận-hóa⁽⁴⁾. Il avait alors trente-quatre ans, d'après la manière de compter

(1) U' Kĩ, frère aîné de l'épouse de Nguyễn Kim, par conséquent oncle maternel de Nguyễn Hoàng. C'est à lui que Nguyễn Hoàng, âgé de deux ans à peine, fut confié lorsque Nguyễn Kim alla dans l'Ài-lao 哀牢, chercher des secours pour rétablir la dynastie des Lê. Il parvint à la cour des Lê aux dignités de *thái-phó* 太傅 et de *quốc-công* de Oai 威國公. *Liệt-truyện* A, III, 1-2.

(2) C'est en 丙午, 1506, sous Trần Anh-Tôn 陳英宗, que les deux *châu* de Ô 烏 et de Lí 里, qui formèrent plus tard les *châu* de Thuận 順 et de Hóa 化, furent cédés aux Annamites par le roi du Campuchia, Chế Mân 制曼. (*Cang-mục*, VIII, 45 b). Mais les Cambes firent dans la suite de fréquentes incursions dans le pays, et on peut dire qu'il était retombé entre leurs mains. Ce n'est que sous Lê Thánh-Tôn 黎聖宗, en 辛卯, 1471 (*Cang-mục*, XXII, 1 sqq.), que la région passa définitivement sous l'autorité des Annamites.

(3) Pour l'analyse de cette situation, voir surtout *Thật-lục*, I, 6 a, col. 1 et 5.

(4) Le *Thật-lục*, I, 6 b, désigne cette charge par l'expression *trần-tiết* 鎮節; le *Liệt-truyện*, III, 2 b, emploie la même expression; le *Cang-mục*, XXVIII, 12 a, donne *tiết-trần* 節鎮; le *Toán-thơ*, XVI, 16 b, donne *trần-thủ* 鎮守. C'est l'expression consacrée, que nous verrons souvent dans la suite, pour désigner les gouverneurs de provinces. — Le

des Annamites (1), D'après tous les documents, des pouvoirs illimités lui étaient accordés, mais il devait agir de concert avec le gouverneur du Quảng-nam, Bùì Tả Hán 裴佐漢, et lui prêter aide et assistance.

La présence d'un gouverneur du Quảng-nam gêna plus tard Nguyễn Hoàng dans ses projets d'indépendance. Au commencement de 1570, deux mois après que Trịnh Kiêm eut résigné une partie du pouvoir entre les mains de ses deux fils, Trịnh Cối 鄭檜 et Trịnh Tùng 鄭松, un mois avant la mort de Trịnh Kiêm, le gouverneur du Quảng-nam, nommé alors Nguyễn Bá Quỳnh 阮伯駒 (2), fut rappelé, et Nguyễn Hoàng réunit les deux provinces sous son autorité (3).

Tous les documents s'accordent à placer à la 10^e lune (vers novembre ou décembre) de l'année 1558, la nomination de Nguyễn Hoàng au poste de gouverneur du Thuận-hóa. Le prince gagna sans doute immédiatement sa province (4). Il partit avec une nombreuse suite : la gloire de son père, ses propres victoires, ses qualités morales lui avaient attiré l'amour et l'estime de ses compatriotes. Tous les villages de la sous-préfecture de Tống-sơn 宗山, son lieu d'origine, dans le Thanh-hóa, fournirent leur contingent. Un grand nombre de mandarins et de soldats des deux provinces du Thanh-hóa et du Nghệ-an le suivirent avec

Việt nam khai quốc, 1, sub anno, dit que Nguyễn Hoàng fut nommé en même temps *thái-uy* 太尉 et *quốc-công* de Đoan 端國公. C'est une inexactitude. D'après *Thật-lục*, 1, 13 a et 15 a, le prince fut nommé *thái-phó* 太傅 en 癸酉, 1573, et seulement en 癸巳, 1593, *trung-quân đô-đốc phủ* 中軍都督府, *tả đô đốc chương phủ sự* 左都督掌府事, *thái-uy* 太尉, et *quốc-công* de Đoan. Le *Toán-thơ*, XVII, 43, donne les mêmes renseignements. Cf. également *Cang-mục*, xxx, 4 b.

(1) *Thật-lục*, 1, 6 b. Il était né, d'après *Thật-lục*, 1, 1 a, en 乙酉, 1525, à la 8^e lune, le jour 丙寅 ; à la 12^e lune, d'après le *Việt nam khai quốc*, chapitre des Généalogies.

(2) *Cang-mục*, xxviii, 22 b ; *Thật-lục*, 1, 7 b, 8 a ; *Toán-thơ*, xvi, 26 b. Bùì Tả Hán était mort en 戊辰, 1568, à la 3^e lune (*Thật-lục*, ib., ibid.). Il avait le titre de *tổng-trấn* 總鎮 ou *thủ-lương* 守將, ce qui désigne un gouverneur. Son successeur, Nguyễn Bá Quỳnh, qui fut nommé immédiatement après, n'avait que le titre de *tổng-binh* 總兵, ce qui ne désigne à proprement parler que le chef du bureau militaire d'une province (cf. plus loin, p. 93, note 1, les explications sur les trois bureaux d'une province). Mais le fait que Nguyễn Hoàng fut nommé gouverneur du Quảng-nam immédiatement après le rappel de Nguyễn Bá Quỳnh, laisse supposer que ce dernier exerçait l'autorité suprême dans cette province. Il fut nommé par après au Nghệ-an comme gouverneur.

(3) C'est à tort que le *Việt nam khai quốc* dit que le prince fut nommé en même temps gouverneur des deux provinces. Cet ouvrage donne beaucoup de renseignements inédits et intéressants, mais il renferme également beaucoup d'inexactitudes provenant de ce qu'il résume les événements sans faire ressortir les divers plans chronologiques.

(4) Le P. LAUNAY, *op. laud.*, p. 136, donne la date de 1562 comme date de l'arrivée de Nguyễn Hoàng dans ses états. Nous voyons dans *Cang-mục*, xxviii, 32 b, qu'en 壬申, 1572, Nguyễn Hoàng « était dans sa province depuis dix années » (le *Thật-lục*, 1, 12 b, dit « depuis plus de dix ans ») ; xxx, 4 b, qu'en 癸巳, 1593, « il y était depuis plus de 20 années ». Mais ces expressions vagues ne doivent pas être prises à la lettre. Les documents semblent ne pouvoir s'entendre que d'un départ immédiat. La crainte que les sentiments de Trịnh Kiêm inspiraient à Nguyễn Hoàng dut par ailleurs hâter son départ.

empressement, déterminés à vivre avec lui et à rester attachés à sa fortune (1) : ce fut un véritable exode. Beaucoup de villages de la Haute-Cochinchine furent fondés à cette époque (2).

(1) D'après *Thật-lục*, I, 6 b, col. 5, tous les mandarins supérieurs et subalternes qui formaient les « trois bureaux » (三司) de la province, le suivirent. Comme on retrouvera dans la suite de cette étude les titres de ces divers mandarins, il est bon de donner ici quelques explications sur l'organisation administrative d'une province sous les Lê. Lê Thái-Tổ 黎太祖 avait institué en 戊申, 1428, dans les provinces ou *đạo* 道 de son royaume, des *hành-khiên* 行遣, chargés de tenir les registres des troupes et de la population et de juger les procès (*Cang-mục*, xv, 6). D'après *Cang-mục*, xvi, 14 a, ils étaient assistés d'un *tham-tri* 參知 et d'un *đồng-tri* 同知. Ces *hành-khiên* virent leur titre changé sous Lê Thánh-Tôn 黎聖宗, année 庚辰, 1460, en celui de *tuyên-chinh-sứ* 宣政使 (*Ibid.*, xx, 7 b, 8 a); puis, année 丙戌, 1466, en celui de *thừa-chính-sứ* 承政使 (*Ibid.*, *ibid.*; cf. xx, 38). Ce mandarin était assisté d'un *thừa-chính phó-sứ* 承政副使, et présidait le bureau *thừa-chính sứ-tư* 承政使司, qui comprenait des *tham-tri*, des *đồng-tri* et des *chủ-bộ* 主簿. Cette organisation fut établie au Quảng-nam, nouvellement acquis, et complétée en 辛卯, 1471. (*Cang-mục*, xxii, 10 a). Il y avait trois bureaux (三司) : 1^o le *đô-tổng-binh sứ-tư* 都總兵使司, ou bureau militaire, composé d'un *tổng-binh-sứ* 總兵使, directeur général des affaires militaires, d'un *tổng-binh đồng-tri* 總兵同知 et d'un *tổng-binh thiêm-sự* 總兵僉事. (En 1466, d'après *Cang-mục*, xx, 7 b, le *Đô-tư* 都司 ne comprenait qu'un *tổng-binh* 總兵 et un *phó tổng-binh* 副總兵). 2^o un *tân-trị thừa-chính-sứ* 承政使, administrateur en chef, et de deux assesseurs ou conseillers, le *tham-chính* 參政 et le *tham-nghị* 參議. 3^o un *thanh hình hiễn-sát sứ-tư* 清刑憲察使司, ou bureau de la justice et des enquêtes, comprenant un *hiễn-sát-sứ* 憲察使, directeur des enquêtes, et un *hiễn-sát phó-sứ* 憲察副使. Les trois bureaux sont souvent désignés par abréviation *đô-tư* 都司, *thừa-tư* 承司, *hiễn-tư* 憲司. Le premier s'occupait de tout ce qui regardait les troupes ; le second s'occupait des rôles des hommes susceptibles d'être appelés sous les drapeaux et des rôles de la population, sans doute par conséquent des impôts ; le troisième faisait les enquêtes et instruisait les causes criminelles ou dirimait les procès. — Il ne faut pas confondre cette organisation des *tam tư* 三司 en vigueur sous les Lê avec les *tam-tư* qu'institua Sãi Vương, successeur de Nguyễn Hoàng, dans le royaume naissant de Cochinchine, en 1614. *Thật-lục* II, 2 b.

(2) Cf. *Thật-lục* I, 6 a; *Cang-mục*, xxviii, 12 a. Je ne pense pas, malgré les dires de ces ouvrages, que les personnes venues à la suite de Nguyễn-Hoàng aient été très nombreuses, au point de constituer une petite armée. Le *Việt nam khai quốc*, I, *sub anno*, fixe à 1000 le chiffre des soldats qui accompagnèrent le prince. C'est beaucoup, si on regarde ce chiffre comme représentant les compatriotes de Nguyễn Hoàng qui l'accompagnèrent. La plus grande partie des gens du Tống-son fixés dans la Haute-Cochinchine (Thừa-thiên, Quảng-trị et Quảng-binh) durent venir dans la suite, lorsque le crédit de Nguyễn Hoàng eut augmenté et que son autorité se fut accrue. Ces gens du Tống-son constituent une classe de citoyens privilégiés : ils forment en entier certains villages des trois provinces de la Haute-Cochinchine, surtout les anciennes colonies militaires rendues à la vie civile (Voir mes *Lieux historiques du Quảng-binh*). Ceux qui n'avaient pas de village avaient le droit de se faire agréger d'office au village qui leur plaisait. Ils étaient pour ainsi dire les citoyens du royaume entier. Enfin ils étaient exempts d'impôts et de corvées. Cet état de choses a cessé, mais le titre d'« homme du Tống-son » est encore un titre d'honneur.

Peut-être Trịnh Kiểm s'aperçut-il alors, mais trop tard, que la mesure qu'il avait prise était impolitique. L'inscription du Long-Pont, d'accord en cela avec tous les documents, fait remarquer avec raison que de cette année date la fortune des Nguyễn : « L'année *mậu ngọ* 戊午 (1558), notre ancêtre Thái-Tổ Gia-Dũ Hoàng-Đế, dans le Thuận-hóa, jeta les fondements de son empire ».

Une prophétie populaire lui prédisait une postérité sans fin : « Derrière une chaîne de montagnes transversale il se retirera pendant dix mille générations » (1). Nguyễn Hoàng franchit cette chaîne de montagnes transversale, appelée encore de nos jours Hoành-sơn 橫山, ou Bèo-ngang en annamite vulgaire. C'est le puissant contrefort que la chaîne annamitique envoie jusqu'à la mer, au Nord de la province actuelle du Quảng-binh, et qui aurait dû, ce semble, servir de frontière naturelle à la Cochinchine et au Tonkin. C'est à vingt-huit kilomètres de cette chaîne, au fleuve Linh-giang, 靈江, vulgairement Sông-gianh, que commenceront les terres des Nguyễn, lorsqu'ils seront parvenus à secouer définitivement le joug des Seigneurs du Tonkin.

La province du Thuận-hóa comprenait le territoire qui a formé plus tard les trois provinces du Quảng-binh 廣平, du Quảng-trị 廣治, du Thừa-thiên 承天, et une partie du Quảng-nam 廣南. Après avoir fait successivement partie, à travers les âges, des provinces ou royaumes de Việt-thường 越裳, Trưng-quận 象郡, Nhật-nam 日南, Lâm-ấp 林邑 et Chiêm-thành 占城 (ces deux derniers noms désignent le Campā), elle fut enlevée à plusieurs reprises à ce dernier royaume par les rois d'Annam, qui ne parvinrent à y établir solidement leur domination que sous le règne de Lê Thánh-Tôn 黎聖宗 (1460-1497). Lorsque Nguyễn Hoàng y arriva, elle était divisée en deux préfectures 府 : au Nord, la préfecture de Tân-bình 新平, correspondant aux provinces actuelles du Quảng-binh et du Quảng-trị (partie Nord) ; au Sud la préfecture de Triệu-phong 鞏豐, correspondant aux provinces du Quảng-trị (partie Sud), du Thừa-thiên, et du Quảng-nam (partie Nord) (2).

(1) Citée dans le *Đại nam quốc sử diễn âm ca*.

(2) Les divisions administratives du Thuận-hóa avaient été établies par Lê Thánh-Tôn 黎聖宗 en 1469 (*Cang-mục* XXI, 16, 17 a, 23, 24, 33 b, 34 a). Le Triệu-phong 鞏豐 comprenait six sous-préfectures (縣), à savoir Đon-diễn, 丹田 qui forme actuellement les sous-préfectures de Quảng-diễn 廣田 et Phong-diễn 豐田, dans le Thừa-thiên ; Kim-trà 金茶, qui forme actuellement les sous-préfectures de Hương-trà 香茶 et Hương-thủy 香水 ; Tư-vinh 思榮, qui forme les sous-préfectures de Phú-vang 富榮 et Phú-lộc 富祿, dans la même province ; Hải-lăng 海陵, qui a conservé le même nom, dans le Quảng-trị ; Võ-xương 武昌, plus tard Đãng-xương 登昌, aujourd'hui préfecture de Triệu-phong, 鞏豐, dans la même province ; Điện-bản 奠盤, partie nord du Quảng-nam actuel ; et en outre deux *châu* 州, à savoir : Thuận-bình 順平 et Sa-bôi 沙盃, sans doute situés dans la région montagneuse. Le Tân-bình 新平 comprenait deux sous-préfectures, à savoir : Lê-thủy 鹿水, qui a conservé le même nom, dans le Quảng-binh ; Khang-lộc 康祿, divisé plus tard en deux sous-préfectures, Phong-lộc 豐祿 et Phong-dăng 豐登, et qui forme aujourd'hui la préfecture du Quảng-ninh 廣寧, dans la même province ; et deux *châu* : le Minh-linh

Le Thuận-hóa paraîtra plus tard, aux yeux du poète patriote, comme un lieu favorisé par le Ciel et réunissant tous les dons de la nature : « Le *châu* de Hoa 化 est une terre fermée comme une citadelle ; les montagnes et la mer l'entourent de tous côtés ; le Ciel lui même, avec un soin jaloux, conserve ses murailles d'or et ses fossés remplis d'une eau bouillonnante » (1). Mais il fallait conquérir cette terre. La tâche était rude : l'inscription du Long-Pont compare Nguyễn Hoàng au colon qui s'enfonce dans l'obscurité des bois et défriche un terrain rempli de ronces.

A son arrivée à « la colline sablonneuse de Ai-tử 愛子 », dans le Quảng-trị actuel, les gens de l'endroit lui offrirent en présent sept grands jarres pleines d'eau. Thái-Tổ en fut tout étonné ; mais son oncle U Kĩ, qui l'avait accompagné, lui dit : « La volonté du ciel est manifeste. A votre arrivée dans votre royaume, la population vous offre de l'eau en hommage : c'est un présage de votre royauté. » Ce jeu de mots, basé sur le double sens du mot annamite *nước* qui signifie « eau » et « royaume », satisfait le prince, qui accepta le présent comme un signe de bon augure (2). Il fixa sa résidence sur le territoire de Ai-tử, village situé un peu en aval et au Nord de la citadelle actuelle de Quảng-trị, sur la limite des deux préfectures de son gouvernement (3). Le *trần-phủ* 鎮撫 du Thuận-hóa, nommé Tống Phúc Trị 宋福治, lui offrit sur le champ les registres de la province, et devint un de ses plus zélés coopérateurs (4).

II. — LUTTES AVEC LES PARTISANS DES MẠC (5)

Tout d'abord les Mạc ne semblent pas avoir inquiété le nouveau gouverneur du Thuận-hóa. Leur domination dans ces provinces éloignées n'était pas très

明靈, qui forme aujourd'hui les sous-préfectures de Do-linh 由靈 et de Minh-linh 明靈, dans le Quảng-trị nord ; et le Bõ-chính 布政, qui forme actuellement la sous-préfecture de Bõ-trạch 布澤, et la préfecture de Quảng-trạch 廣澤, dans le Quảng-binh nord. Ce *châu* du Bõ-chính ne tardera pas à être démembré, comme on le verra dans la suite, pour former le Bõ-chính méridional, soumis aux Nguyễn, et le Bõ-chính septentrional, soumis aux Trịnh. Voir sur une partie de ces districts la *Géographie historique du Quảng-binh*, dans B. E. F. E.-O., II (1902), p. 55 sqq.

(1) Tiré du poème annamite cité plus haut.

(2) *Liệt-truyện* A, III, 3 a.

(3) La région de Ai-tử 愛子 garde dans son cadastre le souvenir de la résidence de Nguyễn Hoàng et de ses déplacements successifs. Il serait trop long de donner ici les détails topographiques et historiques. L'éminence sablonneuse que mentionnent tous les documents, est située sur le bord du fleuve, à côté du marché actuel du village, et porte le nom de Cồn-kho, « l'éminence du grenier ». Le *Việt nam khai quốc* ajoute en plus que le prince, venu par mer, pénétra par le port de An-việt 安越, le Cũa-việt des cartes. Le P. LAUNAY, *op. laud.*, p. 157, note, place ce port à Tourane : c'est une erreur.

(4) Voir *Liệt-truyện*, III, 5 a, la biographie de ce Tống Phúc Trị. La charge de *trần-phủ* est identique à celle de *trần-thủ* 鎮守, gouverneur de province.

(5) Cf. *Cang-mục*, xxviii, 29 b sqq., 51 a sqq. ; *Thật-lục*, I, 9, 10, 11 ; *Liệt-truyện* A, III, 17 sqq. ; *Việt nam khai quốc*, I, sub anno.

bien établie. Les quelques bandes qu'ils y avaient envoyées ou s'étaient déjà retirées, ou laissèrent Nguyễn Hoàng s'établir tranquillement à Ai-tử (1). Ce n'est qu'en *tân-vị* 辛未 (1571) qu'ils entrèrent en lutte avec lui. Les années précédentes, les troupes des Mạc avaient envahi le Thanh-hóa et le Nghệ-an. Elles furent repoussées par les troupes royales, mais ces événements eurent leur contrecoup dans le Thuận-hóa.

Trịnh Tùng 鄭松, second fils de Trịnh Kiêm, et son successeur dans la direction générale des affaires (2), avait chargé un Annamite nommé Mĩ Lương 美良, originaire de la sous-préfecture de Khang-lộc 康祿, aujourd'hui préfecture de Quảng-ninh 廣寧, dans le Quảng-binh, de lever l'impôt dans le Nord de la province du Thuận-hóa, peut-être même d'entrer en lutte avec Nguyễn Hoàng (3). Mĩ Lương avait reçu de Trịnh 鄭 le titre de *tham-đốc* 參督; deux

(1) Cf. *Thật-lục*, I, 7 a, 8 b. Par deux fois, en 庚申, 1560, et en 庚午, 1570, les invasions des Mạc dans le Thanh-hóa et le Nghệ-an donnèrent des inquiétudes à Nguyễn Hoàng. Il prit des dispositions pour repousser l'ennemi dans le cas où il se présenterait. En 1560, il établit des postes de soldats le long des côtes. Pour expliquer les rapports de Nguyễn Hoàng avec les Mạc, il faut tenir compte de ce fait (cf. *Liệt-truyện* A, III, 8 b sqq.; I, 4 b) qu'un certain Mạc Cảnh Huống 莫景貺, frère cadet de ce Mạc Kinh Diên 莫敬典, dont les troupes avaient envahi le Thanh-hóa en 己巳, 1569 (cf. *Cang-mục*, XXVIII, 26, 27, 28), avait suivi Nguyễn Hoàng dans le Thuận-hóa avec toute sa famille. Or ce Mạc Kinh Diên était frère de Mạc Phúc Hải 莫福海, le troisième des souverains de la dynastie Mạc (1540-1546). Ce Mạc Cảnh Huống occupa des charges importantes dans l'armée cochinchinoise, et avait épousé la sœur cadette de la mère de Sãi Vương, c'est-à-dire de l'épouse de Nguyễn Hoàng. Par son entremise, Sãi Vương, fils et successeur de Nguyễn Hoàng, épousa la fille aînée de Mạc Kinh Diên. Ces alliances entre la famille des Nguyễn et celle des Mạc durent entretenir des relations de courtoisie entre les deux familles. De fait, on voit que Nguyễn Hoàng n'eut à lutter que contre des partisans des Mạc, c'est-à-dire contre ces chefs de bandes (des pirates, dirait-on aujourd'hui), prêts à se rallier, dans les moments de troubles, au drapeau du plus fort.

(2) Trịnh Kiêm, quelques mois avant sa mort, vers la fin de 1569, avait remis le pouvoir à son fils aîné Trịnh Cối, mais celui-ci, attaqué et vaincu, après la mort de Trịnh Kiêm, par Trịnh Tùng, son frère cadet, fut obligé de s'enfuir chez les Mạc en 1570. *Cang-mục*, XXVIII, 22 a, 24, 25.

(3) Mĩ Lương était originaire (d'après le *Cang-mục*, XXVIII, 30 b) du village de Phò-hành 普衡. Le *Việt nam khai quốc* écrit plus correctement Hành-phò 衡普. Le rôle de ce personnage est assez difficile à analyser. Voici ce qui me paraît le plus plausible. Ce Mĩ Lương, apprenant l'arrivée des Mạc dans le Nghệ-an, entra en campagne et voulut s'emparer de la sous-préfecture de Võ-xương pour le compte des Mạc. (Cf. *Thật-lục*, I, 9 b, col. 2; *Toán-thơ*, XVI, 54 b). Lorsque les Mạc eurent été repoussés, Mĩ Lương et ses frères s'empressèrent de faire leur soumission aux Trịnh et leur offrirent du riz en gage de soumission (*Cang-mục*, XXVIII, 29 b; *Liệt-truyện* A, III, 17 a). Les Trịnh leur auraient alors conféré des titres mandarinaux (*Liệt-truyện* A, III, 17 a; *Việt nam khai quốc*, I). Ces faits paraissent certains, tant ils sont vraisemblables. Enfin les Trịnh auraient chargé Mĩ Lương d'attaquer Nguyễn Hoàng pour leur compte. [*Liệt-truyện*, III, 17 a, col. 8; *Thật-lục*, I, 9 a, col. 7. Cet ouvrage reproduisant la leçon du *Việt nam khai quốc*, commet une erreur en mettant ce fait sur le compte de Trịnh Kiêm, car ce Maire du Palais était mort depuis quelques mois.

de ses frères avaient le titre de *thư-vệ* 署衛 : c'était Văn Lan 文蘭 et Nghĩa Sơn 義山. En 1571, ils crurent le moment propice pour attaquer Nguyễn Hoàng et résolurent de s'emparer de la sous-préfecture de Võ-xương 武昌, préfecture actuelle de Triệu-phong 肇豐, dans le Quảng-trị.

Văn Lan et Nghĩa Sơn conduisirent leurs troupes dans la sous-préfecture de Minh-linh 明靈, partie Nord de la province actuelle de Quảng-trị. Quant à Mĩ Lương, il devait suivre la route des montagnes, et, traversant la région du Bái-trời et de Cam-lộ, se rendre à l'endroit appelé Ngọa-kiều 瓦橋, « le Pont-en-tuiles », à environ 4 kilomètres au Sud de la citadelle de Quảng-trị (1), sur l'arroyo qui relie le Quảng-trị au Thừa-thiên. A un jour déterminé les deux corps de troupes devaient attaquer simultanément, par le Nord et par le Sud, Nguyễn Hoàng, dont les troupes campaient à Ai-tử.

Le plan d'attaque était bien combiné ; mais Nguyễn Hoàng fut averti secrètement du projet des ennemis. Il divisa aussitôt ses troupes en deux corps. Le premier, sous les ordres d'un de ses lieutenants, Trương Trà 張茶 (2),

Il aurait pu cependant donner ces ordres avant sa démission et sa mort]. Ce dernier point, l'ingérence des Trịnh dans l'attaque de Mĩ Lương, me paraît être une interprétation tendancieuse des historiens de la famille Nguyễn. Je préfère voir dans ce Mĩ Lương un de ces chefs de bandes, un pirate, qui, en temps de trouble, prenait son bien où il le trouvait, et, battu par un parti, se mettait à l'abri chez un autre.

(1) Dans le territoire du village de Ngô-xá 吳舍, sur l'arroyo qui mène de Quảng-trị à Huế, il existe encore, en face du petit village de Phú-xuân 富春, un marché, aujourd'hui déplacé en amont, appelé vulgairement Chợ Cầu-gói, « le marché du Pont-en-tuiles ». Il n'existe plus de traces du pont, mais le nom cadastral indique la place du lieu. On aurait trouvé, paraît-il, en cultivant la terre en cet endroit, d'antiques monnaies. Ça aurait été un ancien marché *mọi*, « sauvage », c'est-à-dire *cham*. Il existe d'ailleurs, sur le territoire de ce même village de Ngô-xá, les restes d'un ancien sanctuaire *cham*. Le village de Phú-xuân est une colonie du village du même nom, dans le Thừa-thiên, où les Nguyễn, en 1687 (*Thật-lục*, VI, 4 b, 5), transportèrent leur résidence, et qui reçut, comme compensation pour le territoire enlevé, diverses parcelles de terrain dans le Thừa-thiên et dans le Quảng-trị. La légende veut même que le « Pont-en-tuiles » qui a donné son nom à la région, ait été construit par le chef de la colonie de Phú-xuân, homme riche et influent, pour pouvoir aller plus facilement au marché. Mais c'est une légende formée après coup sans doute, puisque le nom existait déjà, du moins tout porte à le croire, au temps de Nguyễn Hoàng.

(2) D'après *Liệt-truyện*, III, 17 a, cet officier avait le titre de Trà quận-công 茶郡公 : il faut traduire ici, je crois, « le duc Trà », et non « le duc de Trà », malgré les règles de chancellerie énoncées plus haut pour ces titres. Nous verrons bientôt un autre partisan des Mạc, dont le nom était Lập Bạo 立暴, d'après *Thật-lục*, I, 10 a (cf. *Cung-mục*, XXVIII, 25 a, col. 1, 25 b, col. 5), appelé aussi Lập quận-công 立郡公 par certains documents, entre autres par le *Việt nam khai quốc* et par le *Cung-mục*, XXVIII, 25 a, col. 1. Il ressort de ces exemples que les documents ne se conforment pas toujours, dans l'usage, aux règles de chancellerie énoncées plus haut. Mais, comme il est la plupart du temps impossible de savoir quand ils les suivent et quand ils ne les suivent pas, je m'y conformerai toujours, et considérerai le nom qui précède les titres de *quận-công* et de *quốc-công* comme désignant le district qui a donné son nom au titre, à moins d'indications très précises.

originnaire du Tống-sơn 宋山, comme Nguyễn Hoàng, devait marcher à la rencontre des troupes de Nghĩa Sơn 義山, qui arrivait par la route mandarine actuelle. Nguyễn Hoàng en personne prit le commandement du second et se porta sur Ngọa-kiều. Les ennemis ne l'attendaient pas : il tomba sur eux à l'improviste et les tailla en pièces. Leur camp fut livré aux flammes. Mĩ Lương prit la fuite ; mais les soldats lancés à sa poursuite s'emparèrent de lui et le décapitèrent.

Pendant ce temps Trương Trá avait rejoint la seconde troupe ennemie au village de Phúc-thị 福市, sur la route mandarine, à une trentaine de kilomètres au Nord de Quảng-trị. Dès le commencement de la lutte, il fut atteint d'un coup de flèche et mis hors de combat. Les Cochinchinois déconcertés allaient prendre la fuite, lorsque la femme de leur chef, de la famille Trần 陳氏⁽¹⁾, revêtant à la hâte des habits d'homme, se mit à la tête des troupes, les excitant au combat, et tua de sa main Nghĩa Sơn. Cette action d'éclat décida de la victoire. Văn Lan, frère de Nghĩa Sơn, s'enfuit vers le Nord avec ses partisans, et se réfugia chez les Trịnh 鄭⁽²⁾.

C'est ainsi que finit cette expédition : elle est toute à l'honneur de Nguyễn Hoàng. Mais si ce prince était brave, à l'occasion il ne reculait pas devant les moyens déloyaux, lorsque les besoins de sa cause l'exigeaient.

L'année *canh-ngọ* 庚午 (1570) avait été particulièrement mouvementée dans les provinces tonkinoises. Les deux fils de Trịnh Kiêm, Trịnh Cối 鄭檜 et Trịnh Tùng 鄭松, s'étaient d'abord disputé le pouvoir. Les Mạc, voyant ces luttes intestines, avaient cru le moment venu de faire un grand effort. Leurs partisans envahirent le Thanh-hoá et le Nghệ-an, sous les ordres de Mạc Kinh Điền 莫敬典, mais furent battus et repoussés. Ils avaient été appelés dans ces provinces⁽³⁾ par un chef de bande, originnaire du Bô-chính et nommé Lập Bạo 立暴, qui avait le titre de *quân-công*. Cet obscur comparse ne reparait plus dans le récit des événements de 1570 ; mais les documents relatifs aux Nguyễn nous le représentent, en *nhâm-thân* 壬申 (1572), comme entrant en lutte avec Nguyễn Hoàng. Voyant les Mạc repoussés au Nord, il avait dû, après avoir guerroyé de

(1) Elle était originnaire du village de Diêm-trường 鹽場, dans la préfecture de Phú-vang 富榮 (Thừa-thiên). Après la victoire, Nguyễn Hoàng lui accorda le titre de *quân-phu-nhon* 郡夫人 (*Cang-mục*, xxviii, 50 b, 31 a).

(2) *Cang-mục*, xxviii, 29 b, 50; *Thật-lục*, I, 9; *Toàn-thơ*, xvi, 54 b; *Liệt-truyện* A, II, 17; *Việt nam khai quốc*, I. Le *Cang-mục* et le *Thật-lục* disent que cette attaque des Mạc détermina quelques troubles dans le Quảng-nam, qui venait d'être confié également à Nguyễn Hoàng. Le prince y envoya un de ses officiers, nommé Mai Đình Dũng 枚廷勇, pour y rétablir l'ordre. Bien que Nguyễn Hoàng ait repoussé les ennemis, il est cependant probable que dès cette époque l'administration de la partie Nord du Quảng-binh lui échappa, car nous verrons Sài Vương, fils de Nguyễn Hoàng, s'emparer du Bô-chính méridional 南布政 (Bô-trạch 布澤 actuel) seulement en 1650, et le Bô-chính septentrional 北布政 (Quảng-trạch 廣澤 actuel) rester toujours sous l'autorité des Trịnh.

(3) *Cang-mục*, xxviii, 25 a; *Toàn-thơ*, xvi, 28 b.

concert avec eux, regagner sa patrie, puis avait tourné ses armes contre le gouverneur de Thuận-hoá, qu'il espérait pouvoir vaincre facilement (1).

Les ennemis s'avancèrent à la fois par terre et par mer. Leur flotte, forte de 60 jonques, pénétra par le fleuve Việt 越, le Cĩa-việt des cartes, tandis que les troupes de terre, qui comprenaient mille hommes (2), parties de Khang-lộc 康祿, dans le Quảng-binh central, suivaient la route de Hổ-xá 胡舍, c'est-à-dire la route mandarine actuelle (3). Le pays fut entièrement ravagé, et les ennemis s'avancèrent jusqu'à la pagode de Thanh-trung 清湘祠, sur le territoire du village de Lãng-uyèn 闌苑, où ils campèrent (4). Ils n'étaient qu'à quelques kilomètres en aval de Nguyễn Hoàng, établi au village de Ai-tử.

(1) Une difficulté se présente à propos du *Việt nam khai quốc*, 1, qui s'écarte des autres documents pour l'ordre chronologique. La lutte avec Mĩ Lương est placée en 辛未, 1571, par le *Toán-thơ*, xvi, 34 b; le *Cang-mục*, xxviii, 29 b; le *Thất-lục* 1, 9 a; quant à la lutte avec Láp Bạo, elle est placée en 壬申, 1572, par le *Cang-mục*, xxviii, 31 a; le *Thất-lục*, 1, 10 a; et l'inscription impériale de Ai-tử, village près duquel se passa l'événement. Le *Việt nam khai quốc* suit une marche contraire. Pendant la période *quang-báu* 光寶 (1554-1561, ou commencement de 1562), de Mạc Phúc Nguyên 莫福源, ce prince aurait envoyé le *quan-công* Láp 立郡公 [ou simplement Láp Quận 立郡] pour gouverner les deux provinces du Thuận-hoá et du Quảng-nam. Cet officier se serait établi dans la sous-préfecture de Khang-lộc 康祿, sa patrie, d'après les autres documents. Ces deux données paraissent vraisemblables, avec erreur de date peut-être. Ayant appris l'arrivée de Nguyễn Hoàng, Láp Bạo aurait attaqué quelques temps après son arrivée, mais aurait été battu et tué, comme d'après les autres documents. En 己巳, 1569, Trịnh Tùng [remarquer qu'en 1569 Trịnh Tùng n'avait pas encore l'autorité au Tonkin; Trịnh Kiêm vivait encore, et il céda le pouvoir vers les derniers mois de l'année à son fils aîné, Trịnh Cối], ayant appris la ruse dont s'était servi Nguyễn Hoàng pour se défaire de Láp Bạo, en aurait conçu des sentiments de colère et de jalousie. C'est alors qu'il aurait chargé Mĩ Lương et ses frères de lever l'impôt à son compte, d'abord dans leur pays natal, puis dans le Thuận-hoá tout entier, enfin de lever des troupes pour attaquer Nguyễn Hoàng, leur promettant de les récompenser s'ils réussissaient. En résumé, d'après cet ouvrage, la lutte contre Mĩ Lương aurait eu lieu en 1569, et la lutte contre Láp Bạo aurait précédé de quelques années. Il peut y avoir dans cette version quelque chose de vrai, mais je crois qu'il y a beaucoup d'erreurs, et j'ai adopté la version des autres documents dont toutes les données cadrent entre elles d'une manière assez vraisemblable.

(2) D'après le *Việt nam khai quốc*, 1.

(3) Le village de Hổ-xá, qui donne son nom à un canton, est situé à côté de Chợ-huyèn, à une quarantaine de kilomètres au Nord de la citadelle de Quảng-trị, sur la route mandarine. Il est difficile d'après le *Cang-mục*, xxviii, 31 a, qui paraît avoir été inintelligemment abrégé en plusieurs endroits, de se faire une idée exacte de la marche de l'ennemi. Mais le *Thất-lục*, 1, 10, et le *Việt nam khai quốc* sont plus explicites.

(4) Il m'a été tout d'abord très difficile d'identifier ce village. Les notes explicatives du *Cang-mục*, xxviii, 32 b, le placent dans la sous-préfecture de Minh-linh. Il n'existe pas dans cette sous-préfecture, telle qu'elle est limitée actuellement. Mais en revanche il existe dans la préfecture de Triệu-phong 肇豐, à peu près au confluent du fleuve de Cam-lộ et du fleuve de Quảng-trị, un village nommé vulgairement Lãng-lãng, « le village Lãng », et administrativement Lãng-phúc 闌福, sur le territoire duquel est une pagode appelée Miếu Thanh-trung. C'est évidemment le lieu cité par les documents.

Le prince, cependant, avait rassemblé ses troupes. Mais ses partisans, assez forts pour repousser les bandes de Mĩ Lương, n'étaient pas de taille à se mesurer avec un corps de troupes nombreux, qui venait de batailler au Tonkin pendant de longs mois (1). Nguyễn Hoàng le comprit ; aussi résolut-il d'attirer Lấp Bạo dans un guet-apens.

Pendant la nuit, dit la légende pieusement relatée par les documents relatifs aux Nguyễn (2), il lui sembla entendre un bruit insolite au milieu du fleuve (3). Il en fut frappé et fit cette prière : « Si l'Esprit du fleuve a un pouvoir surnaturel, qu'il m'aide à triompher des rebelles ! » Cette nuit-là même Nguyễn Hoàng eut un songe. Une jeune fille vêtue d'un habit vert se tenait devant lui ; elle lui dit : « Si vous voulez chasser les ennemis, il faut avec les ruses de la beauté les attirer à la colline de sable. Votre servante vous aidera de toutes ses forces ». Nguyễn Hoàng devina ce que voulait dire l'apparition : il députa vers Lấp Bạo une jeune fille d'une beauté ravissante, nommée Ngọc Lâm 玉琳, de la famille Ngô 吳氏, originaire du village de Thế-lai 世賴, dans la sous-préfecture du Hương-trà 香茶 (Thừa-thiên) (4). Elle portait de nombreux présents, de l'or et de la soie : « Venez, lui faisait dire Nguyễn Hoàng ; tel jour, nous ferons le serment du sang et nous ferons alliance ». Lấp Bạo, séduit par la beauté de la

(1) Le *Việt nam khai quốc* dit même qu'à cette époque Nguyễn Hoàng n'avait pas de troupes de terre et ne disposait que de 20 jonques de guerre. D'après *Cang-mục*, xx, 34 a, en 1467, Lê Thánh-Tôn 黎聖宗 érigea dans le Thuận-hóa un corps d'armée qui comprenait 4 vệ 衛 ou régiments, comprenant en tout 21 sở 所, ou bataillons, sections. Chaque sở comprenait vingt đội 隊, ou compagnies, escouades, de 20 hommes chacune, soit, pour les troupes du Thuận-hóa, un effectif de 8.400 hommes, dont Nguyễn Hoàng aurait dû pouvoir disposer, sans compter les troupes du Quảng-nam, si les règlements de Lê Thánh-Tôn avaient pu être observés dans cette époque de troubles Cf. *Cang-mục*, xx, 31 a.

(2) Outre *Cang-mục*, xxviii, 31-32 ; *Thật-lục*, 1, 10-11 ; *Việt nam khai quốc*, 1, nous avons une stèle impériale élevée par Thiệu-Trị 紹治 en 1842, à l'endroit où se passa l'événement, c'est-à-dire près de la pagode de Trảo-trảo. Cette inscription se rapproche dans sa rédaction du *Thật-lục* et du *Việt nam khai quốc*, sans s'écarter beaucoup de *Cang-mục*. Elle raconte l'événement, y lit-on, d'après les Annales intitulées *Báu lục tiền biên* 寶編前緣, lesquelles doivent être le *Thật-lục* lui-même. Le *Việt nam khai quốc* donne plusieurs détails inédits sur la manière dont Ngô Thị 吳氏 remplit sa mission. Il semble broder dans le récit des événements.

(3) Le *Cang-mục*, xxviii, 31 b, désigne ce bruit par les caractères 瓜瓜, qui doivent se lire régulièrement quâ quâ. C'est une faute de gravure. Le *Thật-lục*, 1, 10, 11 et l'inscription de Ai-từ portent 瓜瓜 trảo-trảo. La pagode que l'on voit encore en cet endroit porte le nom de Miếu Trảo-trảo, que l'on prononce aussi Trảo-trảo et par corruption patoise Triêu-triêu. C'est ou une onomatopée servant à rendre le bruit entendu sous les eaux, ou plutôt un ancien nom de lieu dont Nguyễn Hoàng ou ses successeurs aurait profité pour donner un fondement à l'histoire du songe et de l'apparition.

(4) D'après *Thật-lục*, 1, 11 a, une version lui donnerait le nom de Thị Trà 氏茶 [Thị, appellatif des femmes en langue vulgaire : la femme Trà]. Voilà donc ce nom de Trà pris ici comme le nom de cette jeune fille, ailleurs comme le nom de son lieu d'origine. Le *Cang-mục*, xxviii, 32 b, écrit par erreur du graveur Vương 王 au lieu de Ngọc 玉.

jeune fille, crut à la bonne foi de son adversaire. Il savait l'inimitié qui existait entre Trịnh Tùng et Nguyễn Hoàng; il pensa sans doute que ce dernier ferait volontiers cause commune avec les partisans des Mạc pour combattre les Trịnh, ou plutôt pour piller le pays en commun. Il accueillit avec joie la proposition de Nguyễn Hoàng, et se mit en route pour l'endroit convenu.

De son côté, Nguyễn Hoàng, prévenu secrètement par Ngô Thị Lâm 吳氏琳, fit préparer, au lieu où il avait entendu le bruit des eaux, un tertre pour le sacrifice et le serment du sang. Mais, en même temps, il fit creuser un fossé où ses troupes se dissimulèrent. On vit bientôt apparaître la petite barque qui amenait Lạp Bạo et la jeune fille; quelques autres barques les accompagnaient. Lạp Bạo avait encore quelques doutes sur les intentions de son adversaire. Il regardait de loin sur la rive du fleuve, pour voir si Nguyễn Hoàng ne lui aurait pas tendu quelque embûche; mais il n'aperçut que Nguyễn Hoàng qui lui faisait signe, et quelques dizaines d'individus (1). Cette vue le rassura. Il descendit tranquillement de sa barque et s'avança vers l'endroit préparé pour le serment. Lorsqu'il y fut arrivé, les soldats cachés dans le fossé sortirent de leur retraite et se jetèrent sur lui. Lạp Bạo et ses gens, saisis de terreur, se précipitèrent vers les barques; mais elles s'étaient déjà éloignées de la rive. Lạp Bạo, pour les atteindre, se jeta à l'eau et les soldats de Nguyễn Hoàng le percèrent de traits.

Nguyễn Hoàng ne perdit pas de temps: il conduisit aussitôt ses troupes au camp de la pagode Thanh-trương 淸湘祠, où étaient cantonnés les ennemis, et le détruisit complètement. Ceux d'entre eux qui échappèrent au massacre se réfugièrent dans leurs jonques; mais un coup de vent qui se leva subitement brisa leurs embarcations (2). Ceux qui se sauvèrent du naufrage firent leur

(1) A cet endroit, la vue de Lạp Bạo ne devait pas s'étendre bien loin. La rive du fleuve est bordée par une petite dune de sable qui descend en pente raide vers le fleuve. C'est sans doute derrière cette dune, fornant comme un bourrelet le long du fleuve, que les soldats de Nguyễn Hoàng durent se cacher. Il faut ajouter que le petit bosquet, qui existe actuellement autour de la pagode de Trảo-trảo, devait exister jadis, sans doute plus étendu.

(2) On était à la 10^e lune, c'est-à-dire à la période des gros vents du Nord, des pluies et des inondations. Il est impossible aux barques, lorsque le vent du Nord souffle, de sortir du fleuve Cũa-việt. C'est au confluent du fleuve de Cam-lộ et du fleuve de Quảng-trị qu'étaient, on l'a vu, la pagode Thanh-trương et le camp des ennemis. Il existe encore en cet endroit un misérable pagodon en paillettes. Voici la légende que se transmettent, sur cette pagode, les pêcheurs illettrés de la région: Jadis on s'empara d'un grand chef rebelle, on l'enferma dans une cage en cuivre (*đồng*) et on le jeta au milieu du fleuve. Mais la cage et le prisonnier surnagèrent. Au bout de quelques jours, le grand chef dit aux soldats qui le gardaient: « Que voulez-vous que je fasse? Que je meure ou que je vive? » Les soldats répondirent que, postés là par ordre du roi, ils n'avaient pas d'avis à donner. Alors le grand chef fuma quelques cigarettes et disparut sous l'eau. La cage existait encore, il n'y a pas longtemps, ajoute la tradition, et les barques des pêcheurs s'y heurtaient parfois. On voit aisément sous cette légende le fond de vérité historique, déformé peu à peu et embelli par un motif de folk-lore

soumission à Nguyễn Hoàng : il les envoya coloniser la région mamelonnée qui s'étend au Nord-Ouest du Quảng-trị actuel et est appelée vulgairement le Bái-trời. Ils y fondèrent 36 villages tout autour du piton appelé Cồn-tiên, « le Piton des Immortels ⁽¹⁾ ».

Le vainqueur récompensa généreusement la jeune fille qu'il avait envoyée comme messagère à Lạp Bạo et la maria à un des mandarins de sa cour. Il éleva une pagode au Génie du fleuve qui l'avait averti pendant son sommeil, et lui accorda les titres de : « Princesse Trảo-trảo qui fait sentir son influence dans les eaux, dont les bienfaits sont immenses, qui aide et qui protège ⁽²⁾ ».

annamite que l'on retrouve dans la légende si répandue, au Quảng-binh et au Hà-tĩnh, du général ennemi, qui, décapité dans le combat, ramassa sa tête, revint à cheval dans son village et demanda aux habitants : « Puis-je vivre, maintenant que je suis décapité, ou me faut-il mourir ? » D'après le *Việt nam khai quốc*, il existait avant cet événement une pagode à cet endroit. Après sa victoire, Nguyễn Hoàng, irrité contre l'Esprit que l'on y vénérât, aurait dit : « Quatre fois par an nous t'offrons des sacrifices pour que tu protèges le royaume et le rendes prospère. Pourquoi avoir laissé pénétrer les ennemis au cœur du royaume ? Il est donc inutile que l'on te rende un culte. » Il ordonna à ses troupes de mer de détruire et de brûler la pagode. Cependant on la reconstruisit l'année suivante. On peut voir dans la pagode actuelle, soit une marque de vénération envers le génie anciennement vénéré en cet endroit, soit un monument élevé par le vainqueur aux mânes des ennemis qui périrent en cet endroit, dans le combat ou pendant la tempête. Peut-être même pourrait-on, en interprétant la légende, compléter l'histoire, et dire que parmi les ennemis faits prisonniers, les uns, les chefs, furent mis à mort ou noyés, tandis qu'on envoya les autres coloniser le Bái-trời. Ajoutons que le bac qui se trouve non loin de là porte le nom de Đò Trương-trương, « le bac Trương-trương ». Nous avons ici un ancien nom de lieu, que le nom de la pagode rappelle, et qui a été rendu, dans ce nom de Thanh-trương, par une forme sino-annamite homophone.

(1) Le Cồn-tiên, en sino-annamite Tiên-khư 仙墟, d'après les documents, paraît être un petit volcan éteint. Il domine toute la région du Bái-trời. Les descendants des partisans de Lạp Bạo élevèrent un temple à la mémoire de Nguyễn Hoàng, au village d'An-dịnh-nha 安定衙. Ce temple existait en 1695 (*Thật-lục*, VII, 10-11). Il s'appelle aujourd'hui Temple de Long-phúc 隆福寺.

(2) Il existait avant l'événement, d'après le *Việt nam khai quốc*, une pagode à l'endroit où périt Lạp Bạo. On y voit actuellement une petite pagode en maçonnerie, située sur la dune de sable, au bord du fleuve, à environ un quart d'heure de marche en amont du marché de Ai-tử. Tout à côté se trouve un petit village dont les habitants sont des gens du Tống-son, compatriotes de Nguyễn Hoàng, venus soit avec lui, soit plus tard. Thiệu-Trị, comme on l'a déjà dit, fit élever en cet endroit, en l'année 1842, une stèle commémorative du fait. La 5^e année de Minh-Mạng 明命, 1824, un décret royal ajouta quatre caractères aux titres que Nguyễn Hoàng avait donnés au génie : « Qui réside dans le lit du fleuve, ami de la concorde, parfait, sans défaut ». La tablette en bois laqué et doré que l'on voit dans la pagode constate cet anoblissement. La stèle ajoute que les mandarins de la région vont faire à cet endroit des prières pour la pluie, et que le génie les exauce toujours. — Le récit suivant, recueilli dans la région, montre comment les souvenirs historiques se déforment en se transmettant parmi le peuple. Il y avait jadis dans la région un brigand fameux, terreur du voisinage. On ne pouvait s'emparer de sa personne. Habile plongeur, lorsqu'on était sur le point de se saisir de lui, il prenait dans ses mains deux mottes de terre et se jetait au fond du fleuve. Il n'en sortait que lorsque ses ennemis étaient partis. Le roi imagina un expédient pour le prendre.

III. — ADMINISTRATION DE NGUYỄN HOÀNG

A partir de ce moment Nguyễn Hoàng ne paraît plus avoir été inquiété par les partisans des Mạc. Libre du côté du dehors, maître absolu chez lui, il s'appliqua à gagner le cœur de ses sujets et à faire de ses provinces un état riche et prospère.

Ce n'était pas chose facile. Depuis que les deux provinces du Thuận-hóa et du Quảng-nam avaient passé sous le sceptre des rois Lê, elles avaient offert un lieu de retraite à un grand nombre de vagabonds venus des provinces du Nord, cherchant fortune dans un pays neuf : criminels en fuite ou condamnés à l'exil (1); anciens partisans des Mạc; mandarins et soldats mécontents des Trịnh, et cherchant un refuge près du puissant Gouverneur du Sud (2); restes incomplètement soumis de la population čame (3), c'étaient autant d'éléments disparates qu'il fallait unifier et civiliser, attacher à leur chef et à leur terre.

Le tableau que nous tracent les *Annales générales* et les *Annales des Nguyễn*, de la manière dont Nguyễn Hoàng s'acquitta de cette mission délicate,

Sur la dune sablonneuse vivait une vertueuse et charmante jeune fille, qui avait fait vœu de vivre dans la continence et la retraite. Le roi la décida à s'offrir au fameux brigand, qui accepta volontiers la proposition; mais, nouveau Samson, il fut victime de sa passion. Pendant qu'il était chez la jeune fille, les soldats du roi survinrent à l'improviste; il saisit, suivant son habitude, deux poignées de terre, et sauta dans le fleuve. Mais il n'avait pris que du sable qui fondit entre ses mains, de sorte qu'il fut obligé de revenir à la surface de l'eau, où il fut pris et tué. La jeune fille reçut, pour ce service signalé, les honneurs des autels, et c'est elle que l'on vénère dans la pagode. Le *Việt nam khai quốc*, qui ajoute force détails, mentionne expressément les privautés de Lê Bạo avec Ngô Thị Lâm pendant le voyage de celle-ci.

(1) En 1075, Lê Nhôn-Tôn 李仁宗 publia un édit pour inviter le peuple à coloniser le Minh-linh 明靈 (Nord du Quảng-trị actuel), et le Địa-lí 地理 (Quảng-binh central et sud). *Cang-mục*, III, 34 b. — En 1467, un édit de Lê Thánh-Tôn appela dans le Bõ-chính (Quảng-binh nord), tous les individus non inscrits, pour défricher les rizières incultes du pays (*Cang-mục*, xx, 25 a). — Ailleurs (*Cang-mục* xv, 10 b,) on nous dit que vers 1428 les grands criminels étaient exilés dans le Bõ-chính et le Tân-bình 新平 (Quảng-binh central), qui avaient les dénominations de « châu 州 éloigné » et de « châu extérieur ».

(2) On trouve dans le *Liệt truyện*, *passim*, et on verra dans la suite de cette étude, un certain nombre de mandarins qui, mécontents des Trịnh, vinrent servir Nguyễn Hoàng ou ses successeurs. Quant aux hommes du peuple, l'infiltration dut être continue : les Annamites vont généralement du Nord au Sud, aujourd'hui encore.

(3) Il ne faudrait cependant pas donner trop d'importance à cet élément čam. Sans doute les Čams ont laissé de nombreux vestiges dans le Quảng-trị et le Thừa-thiên, et la région paraît avoir eu une population čame relativement dense; mais le sang čam paraît ne s'être mêlé au sang annamite qu'en très petite quantité. D'HERVEY DE SAINT-DENIS (*L'Annam et la Cochinchine au point de vue historique*, Paris, 1886) fait de Nguyễn Hoàng le libérateur du Chiêm-thành 占城 (Campā)! La vérité est qu'il se tailla un royaume purement annamite dans des provinces conquises sur le Campā, mais déjà peuplées presque complètement d'Annamites. A l'arrivée de Nguyễn Hoàng, il devait cependant rester encore quelques-uns des anciens habitants du pays, au moins dans le Sud de la province du Quảng-nam.

est digne de remarque. S'il est exact, les qualités de Nguyễn Hoàng comme administrateur ne le cèdent en rien à ses talents militaires : « Il imposait peu de corvées, et les redevances qu'il exigeait étaient fort légères (1) ». — « Sévère et digne dans le commandement des troupes, il savait, dans le gouvernement du peuple, allier la justice à la clémence. Sous son influence, les habitants des deux provinces mettaient un frein à leurs passions et pratiquaient les vertus qui font les hommes. Les commerçants et les artisans gagnaient leur vie, heureux et tranquilles; il n'y avait pas deux prix sur les marchés; les vols étaient inconnus; de tous les royaumes voisins, les étrangers se donnaient rendez-vous dans le pays comme les rayons d'une roue se dirigent et s'enclament dans le moyeu; la population devenait de jour en jour plus nombreuse et plus prospère (2) ». — « Tous, Annamites et indigènes (3), lui étaient sincèrement soumis, et exécutaient ses ordres avec empressement (4) ». — « On lui donna le surnom de Seigneur semblable aux Immortels (5). »

Cette description idyllique de l'administration de Nguyễn Hoàng ne doit pas nous faire illusion. Il devait y avoir des abus, et bien des choses étaient à créer ou à régler (6). Il ne se dégage pas moins de l'ensemble des faits que le fondateur de la dynastie des Nguyễn fut aimé de son peuple, et qu'il sut, par ses qualités morales, s'attacher un certain nombre de mandarins et d'officiers tonkinois qui l'aiderent puissamment, lui et ses successeurs, à organiser le royaume naissant.

Nous ne voyons pas qu'il ait eu à réprimer des soulèvements de la population. En 1571, on nous signale au Quảng-nam quelques troubles causés par l'irruption des Mạc dans le Thanh-hóa et le Nghệ-an, et par l'attaque de Mĩ Lương. Mais l'ordre fut promptement rétabli, grâce à l'énergie de l'un de ses officiers, Mai Đình Dũng 枚廷勇 (7).

(1) *Cang-mục*, xxviii, 12 a; *Thật-lục*, 1, 6 b.

(2) *Cang-mục*, xxviii, 32 b; *Thật-lục*, 1, 12 b.

(3) Cette expression désigne soit les Càms qui restaient dans le pays, soit les tribus sauvages des montagnes.

(4) *Cang-mục*, xxx, 4 b.

(5) *Cang-mục*, xxviii, 12 a; *Thật-lục*, 1, 6 b. — *Tiên chủ* 仙主 : c'est l'origine du nom de Tiên Vương 仙王, que les historiens occidentaux donnent à Nguyễn Hoàng. Ce titre de *vwong* 王 paraît avoir été donné à Nguyễn Hoàng dès les débuts du royaume de Cochinchine, au moins comme titre posthume (Cf. *Thật-lục*, 1, 24 b). En annamite vulgaire les seigneurs du Sud, comme d'ailleurs ceux du Nord, étaient appelés *chúa* 主 (en sino annamite *chủ*). C'est le titre que leur donnent les anciens missionnaires.

(6) C'est Sĩ Vương, successeur de Nguyễn Hoàng, qui doit être considéré comme l'organisateur du royaume : administration, impôts, études, il s'occupa de tout, et régla tout.

(7) *Thật-lục*, 1, 10 a; *Cang-mục*, xxviii, 50 b; *Toàn-thơ*, xvi, 54 b. Ce Mai Đình Dũng est appelé par le *Toàn-thơ*, Dũng quận-công 勇郡公, ce qu'il ne faut donc pas traduire « le duc de Dũng », mais « le duc Dũng ».

Cette période de paix et de tranquillité, qui dure près de 60 ans, de 1572 à 1627, est peut-être unique dans l'histoire des trois provinces de la Haute-Cochinchine. Dans les siècles qui précèdent, on voit les longues luttes des Annamites contre les Āms, des Mạc contre les Lê; plus tard auront lieu les luttes des Seigneurs du Nord contre les Seigneurs du Sud, luttes dont le Quảng-binh fut le théâtre sanglant pendant près d'un demi-siècle. Et lorsque les Trịnh, toujours vaincus, se décidèrent à reconnaître tacitement l'indépendance de leurs adversaires, nous verrons ceux-ci porter leurs armes vers le Sud, tantôt contre les restes du royaume Ām, tantôt contre le Cambodge, jusqu'à ce que la révolte des Tày-son 西山 vienne mettre à feu et à sang l'Annam tout entier.

Il fallait au nouvel état ces quelques années de repos pour se constituer et mettre en réserve la provision d'hommes et d'argent qu'il aurait à dépenser plus tard. C'est bien la période de fondation, comme l'appelle l'inscription du Long-Pont. Nguyễn Hoàng eut à défricher un terrain inculte; mais il sut admirablement profiter des circonstances et tirer parti des éléments qu'il avait sous la main. Les ennemis du dedans et du dehors furent vaincus par sa ruse ou sa bravoure; les éléments mêlés dont étaient peuplés ses états furent soumis par son administration douce et juste.

IV. — RAPPORTS DE NGUYỄN HOÀNG AVEC LES TRỊNH.

Pour comprendre parfaitement la manière dont Nguyễn Hoàng se comporta dans les événements qui vont suivre, pour expliquer sa conduite, la justifier et l'excuser au besoin, il convient de se faire une idée exacte de l'état de la cour tonkinoise vers la fin du XVI^e siècle, et des influences qui y dominaient.

La dynastie rétablie par Nguyễn Kim devint bientôt un jouet entre les mains des Trịnh. Ces nouveaux Maires du Palais, comme on les a appelés, faisaient et défaisaient les rois à leur gré, et ceux-ci, soit par apathie, soit par impuissance, ne tentaient rien pour sortir de leur triste état; ou, s'ils essayaient de secouer leurs chaînes, leur destitution ou leur mort apprenait au peuple que les Lê n'étaient plus ses maîtres en réalité. En même temps que l'autorité du roi légitime diminuait, celle des Trịnh augmentait. Ils avaient accaparé successivement les grandes charges du royaume.

Trịnh Tùng 鄭松, qui tâchait de supplanter son frère aîné Trịnh Côi 鄭檜, fut nommé à la 9^e lune de l'an *canh-ngọ* 庚午 (1570) *tả-tướng* 左相, « ministre de gauche » (1). A la 2^e lune de l'an *tân-vị* 辛未, 1571, lors que les Mạc eurent été repoussés, et que Trịnh Côi se fut retiré chez eux, Trịnh Tùng reçut les titres de *thái-úy* 太尉, et *quốc-công* de Trưông 長國公 (2). Sous Lê Thế-Tôn 黎世宗 (1573-1599) les documents le désignent par son titre de *tiết-chê*

(1) *Toàn-thư*, xvi, 52 a.

(2) *Toàn-thư*, xvi, 55 b; *Cang-mục*, xxviii, 29 a.

節制 « général en chef », qu'il reçut pendant la campagne définitive qui rejeta les Mạc dans le Nord du Tonkin. Enfin, en *kì-hợi* 己亥, 1599, à la 4^e lune, sa créature Lê Thế-Tôn, quelques mois avant sa mort, lui octroie les titres de *đô-nguyên-soái* 都元帥 « généralissime », *tổng-quốc-chinh* 總國政, « administrateur général du royaume », *thượng-phụ* 尙父 « grand Maître », *vrong* de Binh-an 平安王 (1).

« L'empereur lui accorda les insignes de sa nouvelle dignité, le *ngọc-toàn* 玉瓚, (2), le *tiết* et le *mao* 節旄 (3), et le *hoàng-việt* 黃鉞 (4). Il l'autorisa à ouvrir une cour de *vrong* et à nommer les mandarins qui devaient être sous ses ordres. Toute l'autorité passa aux mains du nouveau *vrong* : les ressources du royaume, l'impôt, le commandement des armées, l'administration du peuple, tout se régla désormais dans son palais. »

Les quelques lignes qui suivent nous montrent le misérable état d'inaction et de servitude auquel se trouva réduit le roi légitime : « On laissa au roi seulement mille villages dont les revenus devaient subvenir à son entretien ; cinq mille individus formèrent le corps des troupes préposé à la garde de sa personne, avec sept éléphants et vingt barques royales. Il n'avait qu'à donner ses audiences, tranquillement, sans souci (6). »

(1) *Toàn-thơ*, xvii, 72 b ; *Cang-mục*, xxx, 27 b. Cet ouvrage fait ressortir dans sa rédaction que Lê Thế-Tôn 黎世宗 agissait au gré de Trịnh Tùng : « Trịnh Tùng se créa lui-même.... 松自立爲.... Le roi, ne pouvant faire autrement.... 帝不得已許之. » Il y a là une part de vérité. Mais c'est tout de même un exemple de ces remarques tendancieuses dont fourmillent les ouvrages des Nguyễn lorsqu'il s'agit des Trịnh. Il ne faudrait pas conclure de *Thật-lực*, I, 12 b, que la dignité de *vrong* fut conféré à Trịnh Tùng en 癸酉, 1573 : le document signale cet événement en cet endroit par anticipation.

(2) Vase ou grande cuillère ayant pour manche une tablette de jade (*khuê* 圭 ou *chương* 璋) et servant pour les libations. — *Khuê* 圭, tablette de jade qui était une marque de dignité ou de créance, et que l'empereur, les grands dignitaires et les envoyés tenaient entre les mains à l'audience et dans les cérémonies. — *Chương* 璋, tablette de jade qui était la moitié de la tablette *khuê* divisée dans le sens de la longueur, et servait comme marque de dignité ou signe de mission (COUVREUR, *Dictionnaire chinois-français*).

(3) *Tiết* 節, tablette ou baton donné par l'empereur ou un prince en signe de mandat à un officier ou à un mandarin. — *Mao* 旄, queue de bœuf servant de drapeau ou de guidon (COUVREUR, *ibid.*).

(4) *Hoàng-việt* 黃鉞, hache d'arme dorée, impériale, emblème de commandement militaire (COUVREUR, *ibid.*).

(5) *Cang-mục*, xxx, 27 b.

(6) *Cang-mục*, xxx, 27 b. 28 a. Le passage correspondant du *Toàn-thơ*, xvii, 72 b, ne parle pas de la liste civile du roi Lê. Inutile de dire que ce document, d'origine tonkinoise, est tout à fait favorable aux Trịnh ; il entonne même à ce propos un hymne de louange en l'honneur de Trịnh Tùng 鄭松. Comparez ce que dit le P. de RHODES, *Voyages et Missions*, p. 76. « Cet Etat (le Tonkin) est une vraie monarchie, et néanmoins il y a deux rois, mais l'un, qu'on appelle Bua (*Vua*) n'en a que le nom ; l'autre, qu'on appelle Choua (*Chúa*), a tout le pouvoir et la disposition absolue de toutes les provinces, à la réserve du degré de docteur, que le Bua donne au temps préfixe, et une certaine apparence d'hommage qu'on lui

Cette description est-elle l'expression exacte de la vérité, ou faut-il soupçonner les historiens des Nguyễn d'avoir noirci à dessein le tableau de la déchéance des Lê pour faire ressortir la conduite scandaleuse des Trịnh ? On ne saurait le dire. Quoi qu'il en soit, d'autres documents confirment le jugement des annalistes impériaux : les rois Lê n'étaient plus sur leur trône que pour présider les audiences solennelles. Quand on compare les misérables honneurs réservés au souverain légitime avec la magnificence du cortège dont se faisait suivre son ministre, et que nous dépeint le P. de Rhodes (1), on ne peut s'empêcher de plaindre le malheureux roi, et on partage l'indignation de Tŭ-Bŭc 嗣德, le royal annotateur des *Annales*, contre ceux qui réduisirent les représentants de la dynastie Lê à une si triste condition (2).

A partir de ce moment la dignité de *vuong* fut héréditaire dans la maison des Trịnh. En 1594, Lê Thế-Tôn 黎世宗 avait déjà conféré ce titre à Trịnh Kiêm, mais ce n'était qu'un titre posthume. Désormais les Trịnh se transmettront pour ainsi dire la dignité avec le pouvoir ; il y aura des héritiers présomptifs à la dignité de *vuong* (3), et parfois même deux hommes de la même famille porteront ce titre en même temps.

Pendant que les Trịnh accaparaient ainsi les charges et l'autorité dans le royaume, quels étaient les rapports de Nguyễn Hoàng avec la puissante famille ?

Lorsque Trịnh Kiêm envoya son beau-frère dans le Thuận-hóa, il méditait déjà, au dire des historiens des Nguyễn, et on peut les en croire, de se défaire de lui. Mais nous ne voyons pas clairement qu'il l'ait combattu à main armée et ouvertement (4). Les *Annales* racontent qu'en *kỉ-tị* 己巳 (1569) Nguyễn Hoàng, étant venu rendre hommage à Lê Anh-Tôn 黎英宗, se rendit au palais de

rend en une cérémonie qui se pratique au renouveau de chaque année ; hors de cela, il ne paraît point, et il demeure enfermé dans un vieux palais, où il passe sa vie dans l'oisiveté, pendant que le Choua gouverne toutes les affaires de la guerre et de la paix ». Sur la cérémonie de l'hommage, cf. *Histor. Tunchin*, lib. 1, p. 8, 9, 10, et sur les pouvoirs du *chúa*, *ibid.*, p. 11, 12, 13.

(1) *Tunchin. Histor.*, II, cap. V, p. 18 et *passim*.

(2) Cette indignation éclate en de nombreuses pages du *Cang-mục*, d'une manière parfois puérile. Voir entre autres, XXX, 28 a. Les annotateurs disent qu'à partir du moment où Trịnh Tùng tua Lê Anh-Tôn, en 1575, ils ne le désignent plus que par son nom propre et son nom de famille, omettant la mention de ses titres, pour témoigner que son crime l'avait rendu indigne de les porter. Mais à partir du moment où il se fait proclamer *vuong*, on supprimera même son nom de famille, et on l'appellera familièrement, et par mépris, Tùng 松 tout court, ce qui a lieu effet.

(3) En 1625, Trịnh Tùng nomme son fils Trịnh Tráng 鄭樞 héritier présomptif du *vuong* 王世子, tout comme l'héritier présomptif des Lê portait le nom de Hoàng-thế-tử 皇世子. *Cang-mục*, XXXI, 19 a. *Toán-thơ*, XVIII 20. Voir *Tableaux chronologiques des dynasties annamites* (B. E. F. E.-O., V, 1905, p. 124 et sqq).

(4) Malgré la version du *Việt nam khai quốc* que j'ai citée plus haut, et qui place la lutte contre Lê Bạo et Mĩ Lương, qu'il dit être des émissaires de Trịnh Kiêm, avant la mort de celui-ci.

Trịnh Kiêm, après avoir salué le roi, et que là ils s'entretenaient de leur amitié passée et des bonnes relations qui avaient existé entre eux, et qu'ils se donnèrent mutuellement les plus grandes marques d'estime et d'affection (1).

On était à la 9^e lune. A la 1^{re} lune de l'année suivante (1570), Trịnh Kiêm, qui avait déjà remis une partie de son autorité à son fils aîné Trịnh Cối, adressa une supplique à Lê Anh-Tôn pour qu'il permit à Nguyễn Hoàng de retourner dans le Thuận-hóa. Le gouverneur emportait avec lui sa nomination au poste de gouverneur du Quảng-nam, ou tout au moins cette nomination arriva presque immédiatement après l'arrivée de Nguyễn Hoàng à Ai-tử, le lieu de sa résidence (2). Le *tổng-binh* 總兵 du Quảng-nam, Nguyễn Bá Quỳnh 阮伯瓊 fut rappelé, et Nguyễn Hoàng réunit sous sa juridiction les deux provinces du Sud (3).

En *quí-dậu* 癸酉 (1573) Trịnh Tùng qui venait de mettre de côté son frère aîné Trịnh Cối et de tuer Lê Anh-Tôn, plaça sur le trône Lê Thế-Tôn 黎世宗. Le nouveau roi, sur le conseil sans doute de son protecteur, et pour faire accepter par le corps des mandarins le fait accompli, distribua largement à ceux-ci des récompenses et des dignités. Un envoyé spécial partit pour le Thuận-hóa et porta à Nguyễn Hoàng le titre de *thái-phó* 太傅 (4). Ce n'était

(1) *Cang-mục*, XVIII, 22 a; *Thật-lục*, 1, 8 a; *Toàn-thơ*, XVI, 25 b. Le *Cang-mục* a copié le *Toàn-thơ*; le *Thật-lục* ne mentionne pas la visite à Trịnh Kiêm.

(2) Le *Toàn-thơ* semble dire que Trịnh Kiêm demanda en même temps à Lê Anh-Tôn qu'on permit à Nguyễn Hoàng de retourner dans le Sud, et qu'on lui confiât l'administration du Quảng-nam (*Toàn-thơ*, XVI, 26 b.) Mais le *Thật-lục*, 1, 8 a, dit expressément que le *tổng-binh* du Quảng-nam fut rappelé et que cette province fut confiée à Nguyễn Hoàng après que celui-ci fut de retour dans ses états et après qu'il eut même transféré sa résidence de Ai-tử à Trà-bát 茶鉢, c'est-à-dire à un ou deux kilomètres en aval. Le *Toàn-thơ*, *ibid.*, ne précise pas la date du rappel du *tổng-binh* du Quảng-nam. Le *Cang-mục*, XXVIII, 22 b, énumère tous ces événements à la suite, en les plaçant à la 1^{re} lune.

(3) Voici quelles étaient les divisions administratives du Quảng-nam en l'année 辛卯, 1471, année où Lê Thánh-Tôn 黎聖宗 organisa cette province (*Cang-mục*, XXII, 7 b, 9 a b. Comparez *Thật-lục*, 1, 21). Elle comprenait trois préfectures 府 et neuf sous-préfectures 縣, à savoir: la préfecture de Thăng-hoa 升花, avec trois sous-préfectures: Lê-giang 黎江, Hà-dông 河東 et Hi-giang 熙江; la préfecture de Tư-nghĩa 思義, avec trois sous-préfectures: Bình-son 平山, Mộ-hoa 幕花 et Nghĩa-giang 義江; la préfecture de Hoài-nhon 懷仁, avec trois sous-préfectures également: Bồng-son 蓬山, Phù-li 符離 et Tuy-viễn 綏遠. Il serait fastidieux de relater ici les divers remaniements que les Nguyễn firent subir à cette province au point de vue administratif; qu'il suffise de rappeler que Nguyễn Hoàng en fit un *dinh* 營 (province, corps d'armée), en 1602, et reporta la frontière Nord au Col des Nuages, au Nord de Tourane, enlevant ainsi au Thuận-hóa son ancienne sous-préfecture de Biện-bàn 奠磐. Cette ancienne province du Quảng-nam forme aujourd'hui les provinces du Quảng-nam 廣南, Quảng-ngũ 廣義, Phú-yên 富安 et Bình-dịnh 平定.

(4) *Toàn-thơ*, XVII, 3 b; *Cang-mục*, XXIX, 4 a; *Thật-lục*, 1, 15 a. D'après *Cang-mục* XXII, 15 b. 16 a b, à la cour des Lê 黎 il y avait parmi les premiers hauts dignitaires, un *thái-sư* 太師, « grand Maître », un *thái-uy* 太尉, « grand Officier », un *thái-phó* 太傅, « grand Précepteur », et un *thái-bảo* 太保, « grand Tuteur », tous mandarins de

qu'une ruse de Trịnh Tùng. Le fils de Trịnh Kiêm paraît avoir eu, dès le début, envers Nguyễn Hoàng, des dispositions moins favorables encore que celles de son père. Nous avons vu que, d'après les ouvrages relatifs aux Nguyễn, il aurait excité secrètement Mĩ Lương, et peut-être Lập Bạo, à entrer en lutte avec Nguyễn Hoàng. En *binh-tuất* 丙戌 (1586) il fait envoyer dans le Thuận-hóa un *hiễn-sát-sứ* 憲察使, du nom de Nguyễn Tạo 阮造, pour inspecter les rizières et les terres sèches cultivées et en percevoir l'impôt. A supposer que Nguyễn Hoàng fût infidèle à payer le tribut annuel, il faut voir tout de même dans cette mesure une marque du mécontentement de Trịnh Tùng (1). Les rapports entre Trịnh Tùng et Nguyễn Hoàng devaient être tendus. La rupture définitive eut lieu en 1600.

En *quí-tị* 癸巳 (1593), à la 5^e lune, Nguyễn Hoàng était venu à Hà-nội féliciter Lê Thế-Tôn de ce qu'il avait repris l'ancienne capitale des Lê, la « capitale de l'Est » 東都, et avait pu chasser définitivement les Mạc dans les montagnes du Nord du Tonkin (2). Il fut comblé d'honneurs et de louanges par le roi, qui fit appel à sa bravoure pour aller combattre à plusieurs reprises des mandarins qui avaient levé l'étendard de la révolte, ou des partisans des Mạc (3). Mais personne ne parlait de le laisser retourner dans ses provinces du Sud. Cette situation dura près de huit années. Nguyễn Hoàng put voir tout à son aise l'autorité dont jouissait Trịnh Tùng; il put se rendre compte combien la famille des Nguyễn passait au second plan et était éclipsée par la famille rivale: en *giáp-ngọ* 甲午

la première classe du premier degré des mandarins civils. A ces charges répondaient, dans la première classe du second degré, un *thiếu-sư* 少師, un *thiếu-úy* 少尉, un *thiếu-phó* 少傅, et un *thiếu-bảo* 少保. Il y avait, en outre, dans la seconde classe du premier degré, un *thái-tử thái-sư* 太子太師, « grand maître de l'héritier présomptif »; un *thái-tử thái-úy* 太子太尉, un *thái-tử thái-phó* 太子太傅, un *thái-tử thái-bảo* 太子太保, auxquels correspondaient, dans la seconde classe du second degré, un *Thái-tử thiếu-sư* 太子少師, « Vice grand maître de l'héritier présomptif »; un *thái-tử thiếu-úy* 太子少尉, un *thái-tử thiếu-phó* 太子少傅, et un *thái-tử thiếu-bảo* 太子少保. On retrouvera ces titres dans la suite de cette étude.

(1) Le *Thật-lục*, 1, 14, est seul à mentionner ce fait. On a vu plus haut quelles étaient les attributions du *hiễn-sát-sứ* 憲察使, « président du bureau de la Justice et des Enquêtes ». Le *Thật-lục* fait remarquer à ce propos qu'à cette époque dans le Thuận-hóa et le Quảng-nam, il n'y avait pas de rôle d'impôt strictement établi. Chaque année, la moisson finie, les collecteurs d'impôt allaient se rendre compte de la quantité de champs cultivés et exigeaient l'impôt en conséquence. On peut se faire une idée de l'arbitraire qui devait présider à cette opération. Ce n'est qu'en 1669, sous Hiên Vrong, que le « bureau de l'Agriculture », *nông-lại-tư* 農吏司, fut établi, que l'on cadastra les rizières et les terres sèches et que l'on établit un rôle d'impôt foncier. Voir *Thật-lục*, v, 5 a b, 6 a.

(2) *Cang-mục*, xxx, 4; *Thật-lục*, 1, 15; *Toàn-thơ*, xvii, 45.

(3) *Thật-lục*, 1, 15, 16, 18; *Cang-mục*, xxx, 4, 5, 6, 22, 23; *Toàn-thơ*, xvii, 45, 44, 46. etc. Deux des fils de Nguyễn Hoàng périrent dans ces luttes: c'étaient Hán 漢, son second fils, qui périt dans le Sơn-nam 山南 en 1595 (*Thật-lục*, 1, 16 a; *Liệt-truyện* A, II, 4 b;) et Diễn 演, le quatrième, qui mourut dans le Hải-dương 海陽, en 1595. (*Thật-lục*, 1, 18 b; *Liệt-truyện* A, II, 5 b).

(1594), Trịnh Kiểm avait reçu divers titres avec le titre posthume de *thái-vương* 太王, et ce fut Nguyễn Hoàng lui-même qui fut député par le roi pour notifier officiellement cet anoblissement (1). Le restaurateur des Lê et l'auteur de la fortune des Trịnh, Nguyễn Kim, le père de Nguyễn Hoàng, avait aussi reçu un anoblissement posthume à ce même moment, mais il ne portait que le titre de *công* 公 (2). En 1599, comme nous l'avons vu, Trịnh Tùng recevait à son tour le titre de *vương* de Bình-an 平安王, tandis que Nguyễn Hoàng n'avait que le titre de *quốc-công* de Đoan 端國公 reçu en 1593 (3). Outre les sentiments de jalousie que cette élévation des Trịnh devait tout naturellement lui faire concevoir, il soupçonnait Trịnh Tùng, peut-être non sans raison, de vouloir le retenir définitivement à la cour de Hà-nội (4).

Sur ces entrefaites une révolte éclata dans les provinces du Delta, peut-être fomentée sous main par Nguyễn Hoàng lui-même (5). Le prince profita de l'occasion pour recouvrer son indépendance menacée. On était à la 5^e lune de l'an *canh-tí* 庚子 (1600) (6).

Nguyễn Hoàng rassembla toutes les troupes placées sous ses ordres (7), sous prétexte d'aller combattre les rebelles, et, comme ceux-ci se trouvaient juste à

(1) D'après *Toàn-thơ*, xvii, 46, qui donne seul ce dernier détail; cf. *Cang-mục*, xxx, 7 b. Le *Toàn-thơ* écrit *Thái-vương* 太王 au lieu de *Đại-vương* 大王 que porte le *Cang-mục*. Je ne sais où est l'erreur du graveur, sans doute dans le *Cang-mục*, car le *Lịch triều hiến chương loại chí*, n° 98 de la *Liste des sources de l'histoire d'Annam*, au livre vi « des grands hommes », porte aussi *Thái-vương* 太王. Le titre de *Thái-vương* (ou *Đại-vương*) lui avait déjà été conféré à sa mort (*Cang-mục*, xxviii, 22 b; *Toàn-thơ*, xvi, 26 b). Il avait reçu alors les titres posthumes de *Minh-Khang Thái-Vương* 明康太王, et de *Trung-Huân* 忠獻. En 1594 l'anoblissement consista en une simple adjonction de caractères à ses titres posthumes : *Minh-Khang Nhơn-Tri Võ-Trinh Hùng-Lược Thái-Vương* 明康仁智武貞雄畧太王.

(2) *Cang-mục*, xxx, 7 b; *Toàn-thơ*, xvii, 47 a. Ses titres étaient : *Chiêu-Huân Phụ-Triết Tịnh Công* 昭獻輔哲靖公.

(3) *Cang-mục*, xxx, 4; *Thật-lục*, i, 15; *Toàn-thơ*, xvii, 43 b. Voici quels étaient ses titres reçus en 1593 d'après ce dernier document : *trung quân đô-đốc phủ* 中軍都督府; *tả đô-đốc chương phủ-sự* 左都督掌府事, *thái-úy* 太尉, *quốc-công* de Đoan 端國公. Les *đô* 都 étaient les bureaux militaires généraux; les *đô-đốc* 都督 les présidents ou assesseurs de ces bureaux. D'après le *Thật-lục*, i, 18 b, à l'avènement de Lê Kinh-Tôn 黎敬宗, en 1599, il aurait aussi reçu le titre de *hữu-tướng* 右相; le *Cang-mục* ne mentionne pas ce fait; mais le *Toàn-thơ* le mentionne incidemment, xviii, 1. Voir aussi plus haut, p. 90 n. 2.

(4) *Cang-mục*, xxxi, 3 a; *Thật-lục*, i, 19 a.

(5) Comme on le verra plus loin, c'est la version tonkinoise qui porte contre lui cette accusation.

(6) *Toàn-thơ*, xviii, 1, 2, *Cang-mục*, xxxi, 2 b, 3 a, *Thật-lục*, i, 19.

(7) Les grands mandarins avaient à cette époque des troupes attachées à leur personne et qu'ils levaient à leurs frais. On verra plus loin quelques renseignements à ce sujet. D'après *Toàn-thơ*, xvii, 43 b, et *Cang-mục*, xxx, 4 b, outre ses troupes particulières (所部, 本營), il aurait été à la tête, comme gouverneur des deux provinces, de 300 barques de guerre, tant grandes que petites. Mais sans doute tout n'était pas à Hà-nội avec lui en ce moment.

l'embouchure de Đại-an 大安, le Cửa-dại des cartes, dans la province de Ninh-binh. c'est-à-dire sur le chemin du Thuận-hoá quand on prend la route de mer, il fit voile directement vers les provinces du Sud, décidé à conquérir par les armes la permission qu'on lui refusait. Cependant, pour ne pas paraître entrer en révolte contre son souverain légitime, il laissa dans le pays, pour servir d'otages au besoin, et comme gage de sa fidélité aux Lê, son cinquième fils Hải 海, et Hắc 黑, fils de son second fils Hán 漢, qui avait trouvé la mort quelques années auparavant dans les luttes contre les Mạc (1). C'était tout de même une injure sanglante jetée à la face de Trịnh Tùng. C'était en même temps la ruine des projets du Maire du Palais, une menace pour le présent et surtout pour l'avenir. Tout d'abord le ministre tonkinois aurait envoyé quelques troupes à la poursuite du fugitif. Les vaisseaux, disent les *Biographies* (2), étaient arrivés à Thần-phù 神符; le peuple suivait en grand nombre. U Kỉ 於巳, l'oncle maternel du prince, apprit que les troupes des Trịnh les serraient de près. Il donna l'ordre aux rameurs de ramer vivement; mais les liens des rames se rompirent. Heureusement qu'une femme de la sous-préfecture de An-mô 安謨, nommée Phạm Thị Công 范氏工, offrit à Nguyễn Hoàng une corbeille de soie non tissée, dont on fit des liens pour les rames.

C'est ainsi que le gouverneur du Thuận-hoá aurait échappé à la poursuite des soldats de Trịnh Tùng. Celui-ci, ne pouvant se venger, dissimula son ressentiment. D'ailleurs les circonstances étaient critiques : plusieurs grands mandarins avaient levé l'étendard de la révolte. Trịnh Tùng prit le parti de s'enfuir avec le roi dans le Thanh-hóa. Arrivés à la sous-préfecture de An-son 安山, ils rencontrèrent Hải 海 et les autres otages que Nguyễn Hoàng avait laissés derrière lui. Ils rassurèrent le roi et son ministre, leur assurant que Nguyễn Hoàng n'avait aucune mauvaise intention. Le roi les accueillit avec bonté et leur donna leurs anciens grades dans l'armée. Quant à Trịnh Tùng, il aurait envoyé un messenger à Nguyễn Hoàng pour le prier de veiller à la sécurité des deux provinces du Sud, pendant que lui-même soumettrait les rebelles du côté du Nord (3).

Nous venons de voir la version cochinchinoise, celle que donnent tous les documents rédigés sous l'inspiration des Nguyễn (4). Il ne sera pas sans intérêt de donner la version tonkinoise (5).

(1) *Liệt-truyện* A, II, 6 a, 4 b, 5 a; *Thật-lục*, I, 19 a.

(2) *Liệt-truyện*, A, III, 3.

(3) Cette révolte fut promptement réprimée, surtout à cause des combats que se livrèrent les rebelles, divisés entre eux. *Cung-mục*, III, 3 a, 5 b, 6 a.

(4) *Cung-mục*; *Thật-lục*; *Liệt-truyện*, aux endroits cités, note 87. Le *Việt-nam khai quốc* seul s'écarte un peu de la note générale.

(5) *Toán-thơ*, XVIII, 1, 2, 5.

A la 5^e lune de l'an 1600, quelques grands mandarins se soulevèrent : c'étaient Phan Nghiêp 潘彥, *quân-công* de Kê 蘓郡公, Ngô Đình Nga 吳廷峨, *quân-công* de Tráng 莊郡公, Bui Văn Khuê 裴文奎, *quân-công* de Mĩ 美郡公, et d'autres. Ils avaient pris les armes, poussés secrètement par Nguyễn Hoàng. Au grand conseil, tenu sous la présidence de Trịnh Tùng, Nguyễn Hoàng demanda de se mettre à la tête de ses troupes pour réprimer la rébellion. On le lui accorda facilement. Il brûla alors son palais et le camp où résidaient ses troupes, et partit pour le Thuận-hóa. Ces divers événements mirent le trouble dans le royaume. Trịnh Tùng se retira avec le roi dans une province plus tranquille, le Thanh-hóa. Un mois après, à la 6^e lune, la rébellion ayant été apaisée, Trịnh Tùng envoya dans le Thuận-hóa Lê Nghĩa Trạch 黎義澤, *tử* de Gia-lộc 嘉祿子, qui remplissait les fonctions de *thiêm-dô-ngự-sử* 僉都御史. Ce messager était porteur d'une longue lettre, qui est citée textuellement ; elle est fort intéressante pour nous montrer l'état d'esprit de Trịnh Tùng :

« Les grands fonctionnaires, y disait-il, partagent les joies et les tristesses du royaume. Si l'on considère ce qui regarde le royaume, je dois dire que vous êtes un fonctionnaire à qui une longue suite d'aïeux ont transmis des mérites ; si je considère les affaires de notre famille, je dois reconnaître que vous m'êtes on ne peut plus cher.

« Lorsque les rebelles Mạc usurpèrent le pouvoir, la fortune de l'empire faillit sombrer. Notre aïeul Nguyễn Kim montra sa fidélité en se mettant à la tête du mouvement de résistance. Il aida l'empereur Tráng-Tôn 莊宗 en des circonstances difficiles. Chacun fut rétabli à sa place. Notre aïeul mourut. Notre père Trịnh Kiêm remplit les hautes fonctions qu'on lui avait confiées dans le royaume. Vous considérant lié à lui comme ses propres entrailles, il vous confia les deux provinces du Thuận 順 et du Quảng 廣. Depuis que vous avez reçu ce mandat, vous avez gouverné et pacifié la population de ces contrées, et avez certes acquis par là des mérites. Notre père mourut. Nous, votre neveu, primes en main la direction des armées et le gouvernement du royaume. Nous vous laissâmes vos anciennes fonctions. Plusieurs fois nous vous écrivîmes pour vous dire de presser et de surveiller la perception de l'impôt et d'apporter le tribut, afin de subvenir aux besoins de l'Etat. Mais vous répondiez en vous excusant à cause des difficultés de la route de mer. Lorsque cette capitale de Hà-nội eut été reprise sur les rebelles, et que l'empire eut été pacifié, alors seulement, vous sentant tranquille, vous êtes venu. L'empereur vous accorda la direction de la préfecture de Hà-trung 河中 (dans le Thanh-hóa) et de sept sous-préfectures dans la partie supérieure du Sơn-nam 山南. On vous accorda aussi le titre de *hữu-trưởng* 右相 ⁽¹⁾. On voulait que vous et le *tả-trưởng* 左相, Hoàng Đình Ai 黃廷愛, *quốc-công* de Vinh 榮國公, vous donnassiez votre appui du

(1) Le *Toán-thơ* concorde ainsi avec le *Thật-lục*, 1, 18 b, pour la nomination de Nguyễn Hoàng à cette fonction. Voir p. 90 n. 2 et p. 110 n. 5.

côté gauche et vous prêtassiez votre aide du côté droit, afin de seconder l'empereur dans l'accomplissement de ses devoirs et de pacifier la population du royaume du Sud.

« Récemment des ministres rebelles, Phan Nghiệu, Bui Văn Khuê, Ngô Đình Nga, ont conçu le dessein de se soulever contre leur roi. Ils sont entrés en campagne, ils ont violé la concorde (1). A ce moment nous délibérâmes avec vous au sujet de la guerre pour poursuivre les rebelles et les soumettre. Mais inopinément, sans attendre l'ordre impérial, suivant uniquement votre propre volonté, vous êtes retourné dans les provinces du Sud, jetant ainsi le trouble dans la population : on ne savait si tel était votre dessein, ou si vous aviez prêté l'oreille aux conseils des rebelles.

« Mais voici que Bui Văn Khuê et Phan Nghiệu ont tourné leurs armes l'un contre l'autre et ont péri tous les deux. On a donc vu, la raison céleste l'ayant clairement montré, que le châtement vient avant qu'on ait tourné sur ses talons. Les choses étant ainsi, si vraiment vous êtes un homme supérieur, revenez à vous, réparez les fautes passées, pensez aux mérites de notre aïeul Nguyễn Kim. Il convient que vous envoyiez un messenger, porteur d'une lettre, qui viendra à la résidence impériale pour saluer l'empereur et le prévenir. Vous surveillerez la perception de l'impôt afin d'offrir de quoi subvenir aux besoins du royaume (2). Votre mérite effacera ainsi votre faute. L'empereur a de par lui-même le droit de commander et d'édicter des lois. Alors vos mérites passés vous seront de nouveau acquis en totalité, et les grandes actions, le renom de vos ancêtres ne périront jamais. Mais s'il n'en était pas ainsi, confiant en notre fidélité, nous combattrions celui qui se révolte. L'empereur aurait le droit de prendre les armes. Qu'advierait-il alors de votre renom de fidélité ? Dans l'accomplissement de vos obligations militaires, faites-vous un devoir de mettre en pratique avec soin ce que disent les Livres sacrés et les Annales ; réfléchissez-y attentivement ; ne pomettez pas, vous vous en repentiriez par après. »

Lorsque Nghĩa Trạch 義澤 fut arrivé dans les environs de la résidence de Nguyễn Hoàng, il mit l'édit impérial dans un tube en bambou et le cacha dans des bissons, en dehors de la maison ; puis il envoya un individu prévenir Nguyễn Hoàng de son arrivée. Nguyễn Hoàng conçut le dessein de s'emparer par

(1) Il faut remarquer que Trịnh Tùng 鄭禔 n'ose pas dire expressément que Nguyễn Hoàng ait excité cette rébellion sous main. On va voir plus loin que Trịnh Tùng ne parle que de simples soupçons, de probabilités. Cette manière de s'exprimer peut montrer que l'accusation portée plus haut expressément contre Nguyễn Hoàng n'est pas tout à fait prouvée.

(2) Le *Thật-lục*, 1, 19 b, col. 4, 5, 6, paraît s'être seulement souvenu de cette phrase de la lettre adressée à Nguyễn Hoàng. • L'empereur Lê Kinh-Tôn 黎敬宗 envoya le *dô-ngũ-sĩ* 都御史 Lê Nghĩa Trạch 黎義澤 porter à Nguyễn Hoàng un édit pour l'exhorter au calme et lui faire savoir qu'on continuait à lui confier l'administration des deux provinces ; que chaque année il eût à percevoir l'impôt et à payer le tribut. Trịnh Tùng lui adressa aussi une lettre où il l'exhortait à donner tous ses soins à la question du tribut. •

la force de l'édit impérial. Il ordonna à quelques-uns de ses partisans d'aller pendant la nuit à l'endroit où Nghĩa Trạch habitait, et de s'emparer de tous ses bagages. Lorsqu'ils furent de retour, leur coup de main accompli, on fouilla les caisses du messenger, mais on ne trouva pas l'édit. Furieux, Nguyễn Hoàng leur ordonna d'aller mettre le feu à l'auberge où Nghĩa Trạch était descendu. Il croyait que l'édit périrait dans l'incendie. Le jour venu, il se mit à la tête de ses serviteurs et fit apprêter ses éléphants, ses chevaux, toute son escorte ; puis il alla à la rencontre de Nghĩa Trạch, comme s'il voulait recevoir solennellement le messenger de l'empereur. Il aperçut Nghĩa Trạch qui s'avançait, portant le message impérial sur ses deux mains. Nguyễn Hoàng, déconcerté, se retournant vers ses suivants, leur aurait dit : « Le Ciel nous a donné un Souverain et, à la cour, il y a des hommes vraiment dignes de ce nom ! » Depuis ce moment Nguyễn Hoàng n'aurait plus osé manifester aucune mauvaise disposition (1).

Il est difficile, d'après ces données contradictoires, de se faire une idée juste de la conduite de Nguyễn Hoàng en cette circonstance. D'après les documents relatifs aux Nguyễn, le gouverneur du Thuận-hoá aurait tout simplement usé d'une ruse fort légitime pour recouvrer son indépendance menacée. D'après la version tonkinoise, il aurait excité sous main la révolte qui eut lieu en ce moment, et qui lui fournit l'occasion de quitter la cour. Mais on a remarqué que Trịnh Tùng, dans sa lettre, n'énonce que de simples soupçons, soit par politique, soit plutôt par manque de preuves. En tout cas, Trịnh Tùng, s'il ressentit vivement l'injure, semble avoir accepté le fait accompli ; et Nguyễn Hoàng, de son côté, semble avoir fait tout son possible pour mettre du baume sur la blessure : cinq mois après le départ de Nguyễn Hoàng, à la 10^e lune de l'année 1600, Trịnh Tráng, fils aîné de Trịnh Tùng, épousait Ngọc Tú 玉秀, fille de Nguyễn Hoàng (2).

Nguyễn Hoàng avait quitté la cour tonkinoise pour ne plus y revenir. Le fossé qui séparait les deux royaumes se creusa de jour en jour plus profond. « Le Sud et le Nord étaient divisés », dit l'inscription du Long-Pont.

Avant d'aborder l'étude des guerres que se livrèrent les Seigneurs du Sud et les Seigneurs du Nord, il est bon de dire quelques mots du tribut que Nguyễn

(1) *Thất-lục*, I, 19 b : « Nguyễn Hoàng 阮潢 traita magnifiquement l'envoyé. Il fit partir aussitôt un message pour rendre compte de tout à l'empereur et le remercier ; il envoya aussi une lettre à Trịnh Tùng lui proposant un mariage entre les deux familles. »

(2) *Thất-lục*, I, 20 a ; *Liệt-truyện* A, II, 37 b. Le P. BOUILLEVAUX, *L'Annam et Cambodge*, p. 322, s'est fait l'écho de l'accusation portée par la version tonkinoise contre Nguyễn Hoàng. A bien examiner les choses, je crois que l'accusation est fautive. Mais il pourrait fort bien se faire que Nguyễn Hoàng, après avoir d'abord feint de demander à aller combattre les rebelles avec l'unique intention de retourner dans le Thuận-hoá, se soit ensuite ménagé des intelligences parmi ces mêmes rebelles qui occupaient l'embouchure de Đại-an, par où il devait passer, afin d'avoir le passage libre ; à tout le moins, il aurait essayé de leur faire croire, en brillant ses casernements, que lui aussi se révoltait. Puis, son but atteint, son indépendance recouvrée, il donna sa fille en mariage au fils de Trịnh Tùng pour faire oublier son départ.

Hoàng devait chaque année payer au souverain légitime « pour subvenir aux besoins de l'État », comme s'expriment les documents. Le P. de Rhodes⁽¹⁾, d'accord en cela avec les sources d'origine annamite, nous dit que le refus de payer l'impôt fut le prétexte que choisirent les Trịnh pour commencer la lutte. Voyons donc quel était ce tribut, et de quelle façon Nguyễn Hoàng s'acquitta de ses obligations.

Lorsque Nguyễn Hoàng fut nommé Gouverneur du Thuận-hóa en 1558, il reçut l'ordre de percevoir l'impôt et de payer un tribut annuel au souverain⁽²⁾ ; mais on ne dit pas en quoi consistait cette redevance. En 1573, à l'avènement de Lê Thế-Tôn, il reçut l'ordre de veiller à ce que, dans l'étendue de son gouvernement, c'est-à-dire dans les deux provinces du Thuận-hóa et du Quảng-nam, les greniers royaux fussent remplis⁽³⁾. Il devait en outre prendre sur l'excédent des revenus les sommes nécessaires pour envoyer chaque année quatre cents livres d'argent et cinq cents pièces de soie⁽⁴⁾. Mais ici encore, nous ne pouvons savoir si ce tribut était identique à celui des années précédentes.

Nguyễn Hoàng fut-il fidèle à payer ce tribut annuel ? Nous avons vu qu'en 1586 un *hiển-sát-sứ* du nom de Nguyễn Tạo, fut envoyé près de Nguyễn Hoàng pour faire le recensement des rizières et des terres sèches cultivées, et en percevoir l'impôt⁽⁵⁾. Par ailleurs Trịnh Tùng, dans la lettre qu'il adressa à Nguyễn Hoàng après son départ de Hà-nội, se plaint que le Gouverneur du Thuận-hóa ait plusieurs fois prétexté de la difficulté des transports par voie de mer, pour s'exempter du tribut⁽⁶⁾. Les ouvrages relatifs aux Nguyễn, comme pour répondre à cette accusation, disent, sous l'année 1589, que les récoltes furent abondantes pendant plusieurs années successives, que la population était dans l'aisance ; comme, du côté des Lê, les troupes étaient constamment en campagne et que le service des approvisionnements se faisait difficilement, Nguyễn Hoàng, voulant contribuer pour sa part aux charges de la patrie et venir en aide aux troupes, fit transporter du riz provenant de l'impôt, de telle sorte que les troupes ne manquèrent plus de rien⁽⁷⁾.

En 1593, lorsque Nguyễn Hoàng vint à la cour du Tonkin pour la seconde fois, il se présenta, apportant les registres des troupes, de la population et des

(1) *Tunchinensis Histor.*, II, cap. v, pag. 20, 21.

(2) *Cang-mục*, XXVIII, 12 a ; *Thật-lục*, I, 6 b ; *Toàn-thơ*, XVI, 16 b.

(3) Les documents ne mentionnent pas expressément l'endroit où étaient situés les greniers. Mais il devait en exister dès cette époque, pour emmagasiner les grains dont parle le texte. Quoi qu'il en soit, d'après *Thật-lục*, I, 20 a ; X, 4, 5 a, le grenier de Thuận-hóa, sans doute dans les environs de Hué, peut-être aux environs de Quảng-trị, fut établi par Nguyễn Hoàng en 1601 ; il existait sous les premiers Nguyễn sept greniers dans le Thuận-hóa, et douze greniers dans les pays au Sud du Col des Nuages.

(4) *Cang-mục*, XXIX, 4 a ; *Thật-lục*, I, 15 a ; *Toàn-thơ*, XVII, 5 b.

(5) *Thật-lục*, I, 14.

(6) *Toàn-thơ*, XVIII, 1 a.

(7) *Thật-lục*, I, 14 b.

greniers des deux provinces qu'il administrait, avec le détail de toutes les richesses du pays (1).

Tels sont les renseignements que nous donnent les documents sur la question du tribut que devait payer le gouverneur du Thuận-hóa, en ce qui concerne la période 1558-1600 (2). En définitive, Nguyễn Hoàng ne paraît pas avoir été très fidèle à payer le tribut annuel.

Les *Annales des Nguyễn* nous disent que ce n'est qu'en *canh-thân* 庚申 (1620), après la première expédition des Trịnh contre les Nguyễn que Sãi Vương, fils et successeur de Nguyễn Hoàng, aurait cessé de payer le tribut annuel (3). Mais il est fort probable que dès 1600, après son départ de Hà-nội, Nguyễn Hoàng dût sinon s'exempter totalement de cette obligation, du moins s'en acquitter avec moins de ponctualité encore que par le passé (4). L'expédition de 1620 n'aurait été qu'un prétexte pour légitimer un état de chose existant depuis de longues années.

(1) *Cang-mục*, xxx, 4 b; *Toàn-thơ*, xvii, 43.

(2) Comparez P. de RHODES, *Tunchin. Histor.* lib. II, p. 20-21. « Is (Nguyễn Hoàng) enim, cum a Tunchini rege cognato suo missus esset gubernator illarum provinciarum, excussit ipse jugum ac tyrannicè dominationem omnem invasit. Plurima dehinc sequuta bella; demum sancita inter utrumque pax est cum onere tributi annui, à Cócincinæ rege persolvendi. Religiose id pluribus annis servatum est, donec, pertæsus servitutis atque impatiens jugi, tertius ab illo primo invasore rex (Sãi Vương) cogitavit de negando vectigali debito..... » Sãi Vương est donné ici comme le troisième successeur de Nguyễn Hoàng; c'est une erreur manifeste, car il est le fils et le successeur immédiat de ce prince. L'erreur du P. de Rhodes est un lapsus qui s'explique très facilement. Le missionnaire fit son second et dernier séjour en Cochinchine sous le petit-fils de Nguyễn Hoàng, Công Thượng Vương, vers 1644-45, et, quand il composa et imprima ses ouvrages, il pouvait croire que ce souverain régnait encore (il est mort en 1648). A plusieurs reprises dans ses ouvrages, il parle de ce troisième roi de Cochinchine: *Tunchin. hist.*, lib. 1, p. 7 « Ciu a ong (Nguyễn Hoàng)... fuit avus illius Regis, quem ego ante annos quatuor (vers 1645, date où il quitta définitivement la Cochinchine) terris illis imperantem vidi. » — *Voyages et Missions*, p. 58: « Celui qui secoua le joug le premier (Nguyễn Hoàng) est l'aïeul de celui qui règne à présent » (Le Père croyait que Công Thượng Vương régnait encore en 1653, date de l'impression du livre). Cette idée, cette manière de s'exprimer, ont dû influencer le missionnaire dans le passage qui nous occupe, et il aura été entraîné à faire de Sãi Vương le troisième roi de Cochinchine, alors qu'il n'était que le second.

(3) *Thất-lục*, II, 5 b.

(4) Cf. *Cang-mục*, xxxi, 10 b, 11 a; *Toàn-thơ*, xviii, 7 b, 8 a. Il y est dit qu'en 庚戌 (1610) un mandarin du nom de Lê Bát Tứ 黎弼四, assesseur du Ministère des finances, présenta une requête à Trịnh Tùng, le priant de soumettre à son autorité les provinces qui étaient encore au pouvoir de Mạc, à savoir le Thái-nguyên 太原 et le Lạng-son 諒山, et les deux provinces du Thuận-hóa et du Quảng-nam, gouvernées par Nguyễn Hoàng. Dans l'entourage des Trịnh, on considérait donc le gouverneur du Sud comme rebelle à l'égal des Mạc. L'impôt, dans ces conditions, devait être fort irrégulièrement payé. Pour compléter les renseignements sur l'action des Lê dans le Thuận-hóa pendant le règne de Nguyễn Hoàng, il faut ajouter que d'après le *Thất-lục*, II, 15 b, sous le règne de Lê Thế-Tôn (1573-1599), Mai Cửu 枚求 fut envoyé dans cette province comme *tông-binh* 總兵, et sous Lê Kinh-Tôn 黎敬宗 (1599-1619), Vũ Chân 武真 y exerça les fonctions de *hiển-sát* 憲察, au nom du souverain de Hà-nội.

DEUXIÈME PARTIE. — LUTTES AVEC LES TRỊNH

I. — EXPÉDITION DE 1620 (1).

En 1620, année *canh-thân* 庚申, les hostilités commencèrent ouvertement entre les Trịnh 鄭 et les Nguyễn 阮.

Nguyễn Hoàng était mort en 1613, laissant le pouvoir à son sixième fils, Nguyễn Phúc Nguyễn 阮福源, que les documents relatifs aux Nguyễn appellent de ses titres posthumes Hi-Tôn Hiếu-Văn Hoàng-Đế 熙宗孝文皇帝, et que les historiens occidentaux désignent par le nom de Tể Vương ou Sãi Vương 仕王 (2). Il y eut des mécontents : du nombre étaient Hạp 洽 et Trạch 澤, l'un septième et l'autre huitième fils de Nguyễn Hoàng qui, élevés d'abord au grade de *chương-cơ* 掌奇 (3), avaient reçu dans la suite le titre de *quận-công* (4). En 1620, 7^e année de règne de leur frère aîné, ils résolurent de se soulever et entrèrent en relation avec les Trịnh. A cette époque Trịnh Tùng 鄭松 n'était pas encore mort (5) ; mais les documents sont unanimes à nous dire que ce fut Trịnh Tráng, son fils, qui s'occupa de l'affaire (6). Il s'engagea à amener des troupes ; Hạp et Trạch lui prêteraient main forte au moment voulu et, si le succès couronnait leur entreprise, le pays serait partagé entre les deux frères

(1) *Liệt-truyện* A, II, 3 ; VI, 29 sqq, *Thật-lực*, II, 4 b, 5 a b. *Việt nam khai quốc*, II, sub. anno. Le *Cang-mục* et le *Toàn-thơ* sont muets sur cette expédition.

(2) *Thật-lực*, I, 23-25 ; II, 1 ; *Cang-mục*, XXX, 12 a.

(3) Sans traiter la question avec tous les développements qu'elle mériterait, il est nécessaire de donner ici, une fois pour toutes, quelques détails sur les charges militaires de l'armée des Nguyễn. En allant de bas en haut, l'armée était divisée en *thuyền* 船, ou « section », dont je ne saurais dire quels titres avaient les gradés ; en *đội* 隊, ou « compagnie », dont les gradés étaient le *đội-trưởng* ; 隊長 et le *cai-đội* 該隊, ce dernier supérieur au premier ; plusieurs *đội* formaient un *cơ* 奇, ou « régiment », dont les chefs étaient le *cai-cơ* 該奇 et le *chương-cơ* 掌奇, celui-ci supérieur au premier. Il y avait enfin des *dinh* 營, que je traduirai par « camp », mais dont l'organisation était analogue à celle des *cơ*, et qui étaient commandés par un *chương-dinh* 掌營. Ce dernier grade paraît avoir été supérieur, au moins moralement, au grade de *chương-cơ*. Il ne faut pas confondre le *dinh* entendu dans ce sens, c'est-à-dire désignant simplement un corps de troupes, avec le *dinh* 營 désignant une division du royaume, tout à la fois administrative et militaire, et ayant à sa tête un *trần-thủ* 鎮守, ou gouverneur. Ces renseignements sont tirés du *Thật-lực* et du *Liệt-truyện*, *passim*.

(4) Le *Việt nam khai quốc* donne ces deux individus comme frères cadets de Sãi Vương, mais il les appelle Văn Nham 文若 et Thạch Xuyên 石川, ou même, par abréviation Văn et Thạch. Ce document raconte les rapports de ces deux personnages avec les Trịnh avec force détails, mais de peu d'importance.

(5) Trịnh Tùng ne mourut qu'en 1625. *Toàn-thơ*, XVIII, 20 ; *Cang-mục*, XXX, 19 a.

(6) Le *Việt nam khai quốc* dit que ce fut le *quận-công* de Thanh 清郡公. C'est évidemment Trịnh Tráng, qui reçut en 1625 le titre de *quốc-công* de Thanh 清國公. En 1598 il reçut le titre de *quốc-công* de Bình 平郡公. Je n'ai pu trouver le passage où l'on mentionne la collation de ce titre de *quận-công* de Thanh.

qui l'administreraient au nom des Trịnh. Le pacte étant conclu de part et d'autre, Trịnh Tráng envoya le *đó-đốc* 都督 Nguyễn Khải 阮啟 s'établir au fleuve Nhứt-lệ 日麗, à l'endroit où est actuellement Đổng-hới, avec cinq mille hommes (1). Mais Hạp et Trạch n'avaient pas encore osé mettre leur dessein à exécution.

Cependant Sãi Vương rassembla ses conseillers pour délibérer sur les moyens de repousser les Tonkinois. Hạp et Trạch redoutaient leur neveu Tuyèn 宣, quatrième fils du prince Hà 河, lequel était le fils aîné de Nguyễn Hoàng. Ils tentèrent de le faire éloigner de Ai-tử, où Sãi Vương avait sa résidence et le gros de ses troupes : « Nul n'est plus prudent, ni plus brave que Tuyèn, dirent-ils ; si vous le mettez à la tête des troupes, certainement il repoussera les ennemis. » Tuyèn, les entendant faire cette proposition, se douta qu'ils médiaient quelque projet : « Si je m'éloigne de la capitale, dit-il à Sãi Vương, il est à craindre qu'il n'y ait des troubles à l'intérieur. » Sãi Vương ordonna alors au prince Vệ 衛, second fils du prince Hà, par conséquent frère aîné de Tuyèn, qui avait le titre de *chưởng-dinh* 掌營, de se mettre à la tête des troupes et de marcher contre Nguyễn Khải.

Hạp et Trạch, voyant que leur projet ne réussissait pas, se mirent ouvertement en révolte, et, à la tête de leurs partisans, occupèrent le grenier de Ai-tử (2) et y élevèrent des retranchements. Sãi Vương leur envoya un messenger pour les exhorter à rentrer dans le devoir, mais ses instances furent vaines : les deux rebelles refusaient de se soumettre. Sãi Vương envoya alors pour les combattre le prince Tuyèn qui avait le titre de *tiên-phong* 先鋒, « commandant de l'avant-garde ». Lui-même, avec le gros des troupes, le suivait. Hạp et Trạch furent battus et prirent la fuite. Tuyèn se jeta à leur poursuite, s'empara de leur personne, et les ramena à Sãi Vương, qui, les apercevant, leur dit en pleurant : « Eh quoi ! vous aviez le titre de *quận-công*, vous étiez riches et honorés autant qu'on peut l'être ; de quoi vous plaigniez-vous pour que vous vous soyiez ainsi révoltés ? » Hạp et Trạch, baissant la tête, se reconnurent

(1) D'après le *Việt nam khai quốc* il y avait, avec Nguyễn Khải 阮啟, qui avait le titre de *quận-công* de Đàng 登郡公, deux autres officiers attachés à sa maison, le *hầu* de Trường-khê 祥溪侯 et le *hầu* de Tuấn-lộc 俊祿侯.

(2) Le *Việt nam khai quốc* dit que c'est à l'endroit appelé vulgairement Cồn-cờ, « l'éminence du drapeau ». Il y a, sur le territoire de Ai-tử, deux endroits appelés encore dans le cadastre Cồn-kho, « l'éminence de grenier » : l'un est situé sur la rive même du fleuve de Quảng-trị, au marché de Ai-tử, dit Chợ-hôm, « le marché du soir » ; l'autre est à l'Ouest sur la rive gauche du torrent de Ai-tử, dit Nguồn-ái, sur les mamelons qui dominent le village. C'est du premier endroit qu'il s'agit, car on l'appelle aussi Cồn-cờ et les documents donnent ce détail que les révoltés dressèrent des retranchements sur « la colline sablonneuse » 沙墟. Or au second endroit il n'y a pas de sable. Il faut savoir qu'à cette époque la résidence des Nguyễn n'était plus sur le territoire même de Ai-tử, mais un peu en aval, sur le territoire de Trà-bát 茶針, où elle avait été transférée en 1570. *Thất-lực*, 1, 8 a.

coupables. Sãi Vương voulait leur pardonner ; mais les grands mandarins lui représentèrent que la loi ne le permettait pas (1). Ils furent jetés en prison. La honte qu'ils en ressentirent fut telle qu'ils dépérèrent bientôt et moururent.

Quant aux troupes tonkinoises, voyant que l'entreprise était manquée, elles n'osèrent pas engager le combat et s'en retournèrent sans avoir rien fait (2).

C'est la première attaque des Trjnh que les documents nous fassent connaître. C'est le prélude des grandes expéditions qui vont se succéder à intervalles rapprochés pendant un demi-siècle.

II. — EXPÉDITION DE 1627 (3). FORCES COMPARÉES DES DEUX ROYAUMES

Trjnh Tùng était mort en 1623. Trjnh Tráng lui succéda. A la mort de Trjnh Tùng, Sãi Vương avait fait tirer trois salves de coups de canon. Il déclara à ses officiers qu'il avait grandement envie d'entrer en campagne et de profiter de la circonstance pour rétablir les Lê dans leur ancienne puissance ; mais il avait considéré qu'il serait peu noble et peu chevaleresque d'attaquer son ennemi pendant qu'il était dans la douleur et dans l'embarras, étant donné surtout que Trjnh Tráng lui était uni par les liens du sang (4). Il préférait donc envoyer à son cousin des présents de condoléance ; les ambassadeurs profiteraient de la circonstance pour se faire une idée de l'état du pays ; dans la suite, on combinerait tout à loisir les plans d'attaque.

Les Annales des Nguyễn aiment à faire ressortir la magnanimité des Seigneurs de Hué dans des circonstances semblables. Nous verrons le même fait se reproduire à la mort de Trjnh Tráng, pendant la campagne du Nghê-an. Il paraît plus conforme à la réalité de croire que Sãi Vương n'était pas suffisamment préparé et ne pensait pas sérieusement à entamer la lutte avec son adversaire.

Trjnh Tráng fut plus hardi. En *giáp-tí* 甲子, 1624, il envoie le *thượng-thư* 尙書 du Ministère des Travaux publics 工部, Nguyễn Duy Thi 阮維時, et

(1) Je donne la version harmonisée et mise au point. Le *Việt nam khai quốc* dit au contraire que Sãi Vương, furieux, voulait les mettre à mort (殺) mais que la plupart des mandarins intercédèrent pour eux avec de grandes instances. C'est là, il semble bien, la version originale et vraie, que les documents postérieurs auront corrigée en faveur de Sãi Vương, lui prêtant des sentiments plus dignes de lui. La maladie qu'ils contractèrent en prison pourrait bien ne pas avoir été naturelle.

(2) C'est à partir de cette année, ajoute le *Thật-lực*, II, 5 b, et le *Việt nam khai quốc*, que Sãi Vương se crut dispensé de payer le tribut à la cour des Lê. J'ai traité la question plus haut.

(3) *Cang-mục*. XXXI, 22 b, sqq ; *Thật-lực*, II, 7 sqq ; *Liệt truyện*. A. III, 27 b ; II, 3. *Toàn-thơ*, XVIII, 25 b. sqq.

(4) Trjnh Tráng, fils de Trjnh Tùng, petit fils de Trjnh Kiêm était par sa grand' mère Ngọc Báu 玉寶, sœur de Nguyễn Hoàng, petit cousin au second degré de Sãi Vương. Il avait épousé en outre la propre sœur de Sãi Vương, Ngọc Tú 玉秀.

l'eunuque 內監 Phan Văn Tri 潘文治, pour réclamer l'impôt des deux provinces. Sãi Vương répondit que depuis plusieurs années les récoltes étaient mauvaises, que la population était dans la gêne, et qu'il n'avait pas pu, pour ces motifs, s'acquitter de ses obligations ; que plus tard, lorsque les récoltes seraient bonnes, il y pourvoirait : rien ne pressait. Les deux envoyés s'en retournèrent donc sans avoir rien obtenu.

Trịnh Tráng jugea qu'il était bon de faire une démonstration militaire. A la 8^e lune de l'an binh-dần 丙寅, 1626, il envoya le *thái-bảo* 大保 Nguyễn Khái 阮啓, que nous avons déjà vu en 1620, et le *thiếu-bảo* 少保 Nguyễn Danh Thế 阮名世, s'établir à Hà-trung 河中, dans le Sud du Hà-tĩnh 河青 actuel, avec cinq mille hommes, comme s'il avait l'intention d'attaquer le Seigneur du Sud (1). Comptant sur l'effet de cette menace, Trịnh Tráng s'empressa d'envoyer, à la 10^e lune de cette même année, un nouveau messenger : c'était Nguyễn Hữu Bôn 阮有本, *cấp-sự-trung* 給事中 au Bureau de la guerre 兵科 (2). Il devait réclamer l'impôt des années qui avaient précédé l'année *giáp-ti* 甲子,

(1) *Thật-lục*, II, 9 b. Le *Cang-mục*, XXXI, 23 a, résume ici encore les faits d'une manière inintelligente.

(2) D'après *Thật-lục*. Le *Cang-mục* le place au Bureau des Travaux publics 工科. D'après *Cang-mục*, XIX, 30 b, 51, 52 a ; XX, 6, il y avait à la cour des Lê six ministères, appelés *bộ* 部 ou *viện* 院. C'était le ministère de l'Intérieur 吏部, le ministère des Finances 戶部, le ministère des Rites 禮部, le ministère de la Guerre 兵部, le ministère de la Justice 刑部, et le ministère des Travaux publics 工部. Chaque ministère était présidé par un *thượng-thơ* 尙書, ou Président, Ministre, et comprenait des *thị-lang*, assesseurs, de gauche et de droite 左右侍郎, aidés de *lang-trung* 郎中, de *viên-ngoại-lang* 員外郎 et de *tư-vụ* 司務, sortes de conseillers, de chanceliers, de secrétaires, sans compter les *chủ-sự* 主事, ou scribes. Il y avait en outre six bureaux 科, à savoir le bureau de l'Intérieur 吏科 (anciennement 中書科), le bureau des Finances 戶科 (anciennement 海科, bureau maritime), le bureau des Rites 禮科 (anciennement 東科, sans doute à cause de l'emplacement du local), le bureau de la Guerre 兵科 (anciennement 南科), le bureau de la Justice 刑科 (anciennement 西科), le bureau des Travaux publics 工科 (anciennement 北科). A la tête de chaque bureau était un *đô-cấp-sự-trung* 都給事中, ou chef de bureau, assisté de *cấp-sự-trung* 給事中, ou assesseurs. C'est en 1465 et en 1466, que Lê Thánh-Tôn 絲聖宗 organisa ces divers services administratifs. L'organisation fut maintenue à peu près telle quelle sous toute la dynastie, au moins pour ce qui regarde la partie soumise aux Trịnh. Je citerai toujours les titres de dignités en sino-annamite, sans donner la traduction qui n'est que de là peu près. — On rencontre encore dans les documents les titres des fonctions suivantes : Lê Thánh-Tôn, en 1466, en même temps qu'il créa les six ministres, créa les six cours 六寺 (*Cang-mục*, XXII, 6). C'étaient : la Cour des causes capitales, *Đại-li-tự* 大理寺 (l'équivalent de ces termes administratifs est donnée d'après *Mélanges sur l'administration* par le P. Pierre HOÀNG, Changhai, 1902) ; la Cour suprême des sacrifices impériaux, *Thái-thường-tự* 太常寺 ; la Cour des banquets impériaux, *Quang-lộc-tự* 光祿寺 ; la Cour des Haras impériaux *Thái-bộc-tự* 太僕寺 ; et la Cour du Cérémonial d'Etat, *Hồng-lô-tự* 鴻臚寺. Chacune de ces cours avait un *tự-khanh* 寺卿, ou Président, assisté d'un *thiếu-khanh* 少卿 et d'un *tự-thừa* 寺丞.

1624 (1). Sãi Vương était invité en même temps à se rendre à la capitale de l'Est, Hà nội, pour y rendre hommage à l'empereur. L'ordre était censé venir de Lê Thận-Tôn 黎神宗 (2) ; mais Sãi Vương répondit en riant : « C'est la famille des Trịnh qui en a décidé ainsi. Notre empereur est plein de bienveillance : comment pourrait-il oublier ou haïr les descendants des serviteurs qui ont acquis tant de mérites au service de ses ancêtres ? » Il traita magnifiquement le messager et le renvoya (3).

Quelles furent les paroles de Sãi Vương ? Il serait difficile de le savoir. Mais dans la réponse qu'on lui prête, il faut voir le souci qu'ont toujours eu les Nguyễn et leurs historiens d'écarter l'accusation de félonie qu'on pourrait porter contre eux. Les premiers Nguyễn, Nguyễn Hoàng, lorsqu'il quitta la cour de Hà-nội en 1600, Sãi Vương et ses successeurs, lorsqu'ils prirent les armes contre les armées tonkinoises, n'eurent jamais l'intention de se soustraire à la domination des Lê. Ils restèrent toujours des serviteurs fidèles et loyaux. Leurs actes s'expliquent par la haine des Trịnh. Les Trịnh avaient pris dans le royaume une autorité à laquelle ils n'avaient pas droit : les premiers Nguyễn ne voulurent pas reconnaître cette autorité. Les Trịnh tenaient le souverain légitime, le représentant des Lê, comme en tutelle : les premiers Nguyễn voulurent restaurer la dynastie et lui donner son ancienne puissance. Telle est la thèse que soutiennent les ouvrages relatifs aux Nguyễn. Cette thèse est spécieuse ; elle contient un

(1) *Cang-mục*, xxxi, 22 b: 甲子以前... Le *Thật-lục*, II, 9 b, porte 甲子年以後... « des années qui suivirent l'année 1624. » Le *Việt nam khai quốc* appuie cette version : 自甲子..... Mais la version du *Cang-mục* qui semble être la suite d'une correction, est plus plausible, puisqu'on a vu plus haut que Sãi Vương avait cessé de payer l'impôt dès 1620.

(2) Il avait succédé à son père Lê Kinh-Tôn 黎敬宗 en 1619. (*Cang-mục*, xxxi, 17 b).

(3) Voici un fait rapporté par le P. de Rhodes, *Tunchin, histor.* lib. II, p. 21 : « legatum solito more destinavit (Sãi Vương) ad Tunchini regem, duasque cistas tribuit egregie ornatas, et pretiosissimis plenas donis, quae partim acceperat a Lusitanis, partim ex Cinis, aut etiam Japonibus coemerat. Mandat autem legato ut novum Tunchini regem primum salutet, unamque illi e cistis offerat, et alteram eodem tempore cæteris regni proceribus, rege ipso praesente ac inspectante. Id cum legatus accurate peregisset, odoratus rex id quod erat, et vehementius iratus, itane? vero inquit tuus me ludit herus, et in partem imperii subditos niches vocat, quos aequalibus mecum donis afficit. Age inquam, et ad illum propere advola, suas sibi cistas habeat, et munera omnia : ego ipse tributum ex provinciis illis meis cito repetam, bellum sedulo paret, et certas tante temeritatis expectet poenas. His dictis legatum cum allatis muneribus remittit, et ad bellum de quo diximus, cogitationem omnem ac curam adjicit. » Ce passage soulève plusieurs questions. La guerre dont il s'agit, c'est l'expédition de 1627. Le roi dont parle le P. de Rhodes, c'est le seigneur Trịnh, (le contexte le prouve, p. 20), et non le roi Lê. C'est un nouveau roi, donc Trịnh Tráng, qui prit en main le pouvoir en 1625. Reste à savoir s'il faut placer le fait après l'ambassade de Nguyễn Duy Thi, en 1624, ou après celle de Nguyễn Hữu Lỗn, en 1627. Il paraît plus probable que ce fait se rapporte aux compliments de condoléances que Sãi Vương envoya à Trịnh Tráng, et dont on a parlé plus haut. C'est ce fait qui aurait alors déterminé la première ambassade de Nguyễn Duy Thi.

fond de vérité, mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit juste en tous points. Sans doute, le joug que les Nguyễn paraissent avoir voulu secouer, n'est pas le joug des Lê, mais bien celui des Trịnh. Les monuments, datant de cette époque, qui subsistent encore dans le pays, stèles, cloches de pagodes, bassins d'airain, sont datés conformément aux titres de période des souverains Lê⁽¹⁾. Les paroles que l'on prête à Sãi Vương représentent donc sous un point de vue les dispositions, l'état d'esprit des premiers Nguyễn, dès l'origine, et l'on peut dire que la nation annamite était divisée en deux fractions qui reconnaissaient toutes les deux l'autorité de l'empereur légitime. Mais il faut bien avouer que, pour ce qui regarde la Cochinchine, cette soumission était purement nominale, et les Lê eux-mêmes ne pouvaient s'en contenter. Une partie de la thèse des Nguyễn consiste à représenter l'empereur comme agissant en tout, mais principalement dans ses rapports avec les Seigneurs du Sud, sous la pression des Trịnh, et à contre-cœur. On prête aux Lê des sentiments qu'ils étaient loin d'avoir. En réalité les Lê prirent fait et cause pour les Trịnh, et il leur aurait été difficile, il faut l'avouer, d'agir autrement. Pour eux, les Trịnh étaient des sujets fidèles; les Nguyễn, au contraire, n'étaient que des rebelles. Ceux-ci eurent beau inscrire les titres de période des Lê sur leurs actes, l'empereur réclamait autre chose. Pour nous résumer, lorsque les Nguyễn déclarent qu'ils luttèrent contre l'influence des Trịnh, ils disent vrai. Lorsqu'il se targuent d'avoir voulu restaurer la dynastie des Lê, ils s'expriment mal, ou s'attribuent des sentiments qu'ils n'avaient pas. Ce qu'ils auraient voulu, c'est chasser les Trịnh et prendre leur place; n'ayant pas pu le faire, ils ont travaillé à se tailler, dans le royaume annamite, un fief indépendant. Si l'influence des Nguyễn avait prédominé à la cour tonkinoise, au lieu de celle des Trịnh, la situation des Lê aurait été la même.

(1) Il serait temps de relever et de publier ces documents. J'en signale ici quelques-uns : Dans le Quảng-binh, village de Thuận-trạch 順宅, pagode de *Hoàng-phúc* 弘福寺, panneaux en bois laqués et dorés, faits sous Minh Vương 明王 (des Nguyễn, 1691-1725) entre autres un panneau carré, daté du 6 octobre de l'an 1716 (12^e année de *vĩnh-thạnh* 永盛, de Lê Dũ-Tôn 黎裕宗, année *binh-thân* 丙申, 8^e lune, 21^e jour). — Dans le Quảng-trị, village de Tân-trại 新寨, une stèle funéraire datée de la 2^e année *cảnh-thịnh* 景盛 de Quang-Toàn 光攢 des Tây-son 西山, année *giáp-dần* 甲寅, 1794. — Village de Hà-trung 河中, une stèle datée du 2^e jour de la 11^e lune de l'an *qui-hợi*, 4^e année *chinh-hòa* 正和 de Lê Hi-Tôn 黎熙宗, 19 décembre 1683. — Village de Lương-diên 良田, stèle funéraire datée du 24^e jour de la 7^e lune de l'an *dinh-mẹo* 丁卯, 8^e de la période *cảnh-hưng* 景興, de Lê Hiền-Tôn 黎顯宗, 29 août 1747. — A Hué, à la pagode dite Thiên-mộ, ou Tour de Confucius, une cloche datée de la 4^e lune de l'année *cảnh-dần* 庚寅, 6^e de la période *vĩnh-thịnh* 永盛 de Lê Dũ-Tôn, mai 1710; et une stèle datée de l'année *ất-vị* 乙未, 11^e de la même période, 1715. — Dans le palais du roi, dans la cour qui précède le palais Càn-chánh 乾正, une grande cuve d'airain, datée, si je ne me trompe de la 5^e année *thạnh-đức* 盛德, de Lê Thiên-Tôn 黎神宗 1655. Je ne doute pas qu'une étude plus attentive du pays, de la région de Hué surtout, ne fasse découvrir d'autres monuments datés de l'époque des premiers Nguyễn.

Trịnh Tráng, furieux de la réponse de Sãi Vương, voulut prendre les armes et marcher tout de suite contre son ennemi. Mais craignant, disent les documents, que le motif ne fut pas suffisant pour une déclaration de guerre, il envoya, à la 1^{re} lune de l'an *đinh-mẹo* 丁卯, 1627, un nouveau messenger nommé Lê Đại Nhậm 黎大任 (1), porteur d'une lettre où Trịnh Tráng enjoignait à Sãi Vương d'envoyer son fils à la cour de Hà-nội pour servir Lê Thần-Tôn, et comme gage de ses bonnes dispositions, ajoute un document (2). Il devait fournir en outre trente grandes jonques, pour transporter les présents offerts aux Ming 明 (3).

Cette évocation du nom des Ming ne dut pas faire grande impression sur Sãi Vương; il ne devait pas ignorer qu'à cette époque un empereur de la dynastie mandchoue régnait depuis plus de dix ans dans le nord de la Chine (4), et que l'autorité des Ming déclinait de jour en jour. Il répondit en riant : « Le tribut que l'on offre aux Ming se compose d'or pur et de bois d'aigle (5). Il n'y a pas autre chose. La famille des Trịnh demande plus qu'il ne faut. Je me permets de ne pas lui obéir encore. D'ailleurs je suis en train d'organiser mes troupes et de mettre mes frontières en état de défense. Dans quelques années j'irai visiter l'empereur. Il ne sera pas trop tard ».

Cette réponse ne manque pas de grandeur. Le P. de Rhodes nous expose les raisons qui permettaient à Sãi Vương de tenir un pareil langage : « Lorsque le

(1) Je donne le nom du *Thật-lục*, II, 10 b. Le *Việt nam khai quốc* porte le même nom, bien que le manuscrit en ma possession porte par erreur de copiste Sĩ 士 pour Nhậm 任. Quant au *Cang-mục*, xxxi, 23 a, il écrit Lê Đại Dụng 黎大用. Il place cette ambassade avant la démonstration militaire de Nguyễn Khải, et ne mentionne d'ailleurs que deux ambassades, celle de Nguyễn Hữu Bồn et celle-ci. Enfin il ne donne aucune date précise, et a résumé les événements sans critique.

(2) *Việt nam khai quốc*, II, sub anno *đinh-mẹo* 丁卯.

(3) Le *Thật-lục*, II, 10 b, mentionne en outre que Trịnh Tráng demandait, au nom de son épouse Ngọc Tú 玉秀, sœur de Sãi Vương, les fils de Hạp et de Trạch qui s'étaient révoltés, on l'a vu, en 1620. Sãi Vương n'accéda pas à cette demande qui aurait pu être grosse de conséquences pour l'avenir. Le *Toàn-thơ*, XVIII, 23 b, 24, 25 a, donne *in-extenso* une lettre, envoyée à Sãi Vương par Trịnh Tráng au printemps de cette année 1627. Ce doit être celle que porta Lê Đại Nhậm : on y dit que l'Empereur sommait Sãi Vương de venir lui rendre hommage et d'amener ses troupes, ses éléphants, sa cavalerie, sa flotte.

(4) La période *T'ien-ming* 天命 du premier empereur de la dynastie des Ts'ing 清, T'ai-Tsou Kao Hoang-ti 太祖高皇帝, commence en 1616. En 1627 l'empereur Hi-Ts'ong 熹宗 de la dynastie des Ming 明 régnait encore dans le centre et le Sud de la Chine avec le titre de période *T'ien-k'i* 天啓.

(5) *Ki-nam* 琦南, « lignum odoriferum pretiosum, cafanaba vel aquilæ dictum » (TABERN, *Diction. an.-latin.*). Le Dictionnaire du P. GÉNIBREL écrit 琪, et explique : « bois d'aloès veiné de noir ». DEVERIA, *Relations de la Chine*, etc., p. 87, 199, ne donne pas ce nom parmi les objets faisant partie du tribut annamite ni parmi les produits de l'Annam, mais il mentionne le *tràm-hương* 沈香, qui est aussi le bois d'aigle, ou une espèce. C'est cette dernière expression qui est usitée ordinairement. Voir l'étude du P. FILLASTRE, *Le bois d'aigle et le bois d'aloès*, dans la *Revue indo-chinoise*, III (1905) nos 4 et 5.

roi Ciua Ban Vuan (Chúa Bình Vương, c'est-à-dire Trịnh Tùng) fut mort, dit-il, le Roi de Cochinchine Ciua Sai (Sãi Vương), que le commerce entretenu avec les Portugais avait rendu plus fort, et dont les troupes avaient acquis une plus grande habitude dans le maniement des armes, ne voulut pas reconnaître le nouveau Roi du Tonkin, son cousin, et encore moins lui payer tribut (1) ».

Sãi Vương demandait encore quelques années pour se préparer à la guerre. Trịnh Tráng ne lui en laissa pas le temps. Il se mit en campagne aussitôt (2).

Nguyễn Khải et Nguyễn Danh Thế s'étaient avancés jusqu'à Hà-trung, sur la limite Sud du Hà-tĩnh, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Trịnh Tráng prit la direction du gros de l'armée et emmena le roi avec lui, sous prétexte de visiter les provinces du royaume. Cette dernière assertion semble être en désaccord avec ce que dit le P. de Rhodes, qui rencontra l'expédition : il ne vit en effet que Trịnh Tráng, et il est à supposer que, si Lê Thẩn-Tôn avait suivi les troupes, les Portugais qui accompagnaient le missionnaire n'auraient pas manqué de lui présenter leurs hommages ; tout au moins, le P. de Rhodes aurait-il mentionné sa présence. On peut supposer que le roi ne suivit pas l'expédition tout le temps ; au moment où le P. de Rhodes rencontra l'armée, le roi qui avait quitté Hà-nội, la capitale de l'Est, avec Trịnh Tráng, s'était déjà rendu à la capitale de l'Ouest, dans le Thanh-hóa. C'est là, en effet, que, d'après le témoignage du missionnaire, Trịnh Tráng devait laisser une grande partie de ses trésors et les femmes qui accompagnaient l'armée : ils devaient y être plus en sûreté, dans l'hypothèse fort probable d'un soulèvement des partisans des Mạc (3).

L'arrivée du vaisseau portugais qui amena le P. de Rhodes combla de joie Trịnh Tráng. A cette époque tous les Etats de l'Extrême-Orient, et même les divers partis qui se disputaient le trône dans l'Empire du Milieu, recherchaient

(1) P. de Rhodes, *Relazione de felici...*, p. 140. Le missionnaire parle en cet endroit du complot que Trịnh Tráng et les frères de Sãi Vương avaient ourdi pour renverser celui-ci, et des intelligences que le roi de Cochinchine avait de son côté dans la cour de Hà-nội. La plupart des phrases de ce passage paraissent reproduire mot par mot certains passages du *Cang-mục* et du *Thật-lục*. Le *Tunchin. histor.* au passage correspondant, p. 20-21, est moins explicite.

(2) Les hostilités commencèrent, d'après le *Cang-mục*, XXXI, 22 b, à la 2^e lune ; à la 5^e lune (vers mars, avril ou mai) d'après le *Thật-lục*, II, 11 a. Le P. de Rhodes dit, ou semble supposer qu'elles commencèrent dès 1626. Il partit en effet de Cochinchine pour Macao en juillet 1626 (*Voyages et missions*, p. 74) ; or il dit : « On crut qu'il y eût du péril de passer de la Cochinchine droit au Tonkin, parce que ces deux royaumes étaient en guerre, et le roi du Tonkin fut entré en grand ombrage s'il eût su que je venais des terres de son ennemi ». Ailleurs, *Tunch. histor.* II, p. 7, à propos d'une lettre envoyée par le P. Baldinotti, missionnaire au Tonkin, vers cette époque : « cum autem intelligeret quantæ inter utrumque regem inimicitie intercederent... » Le Père de Rhodes doit faire allusion à l'envoi de Nguyễn Khải avec 5.000 hommes à Hà-trung, à la 8^e lune (vers août) de l'an 1626. L'expédition de 1627 dut être précédée de part et d'autre de préparatifs belliqueux. C'est à cela que fait allusion le P. de Rhodes.

(3) *Tunchin. histor.*, II, p. 19.

avec empressement l'appui des puissances occidentales (1). Trịnh Tráng n'ignorait pas que les Portugais avaient fourni des secours à la dynastie chinoise des Ming. Il connaissait en outre l'étroite amitié qui unissait cette nation à son ennemi, et les services qu'un métis portugais, Jean de la Croix, lui avait rendus en lui fondant des canons (2). Il espérait, par une réception amicale, et en leur accordant toutes les faveurs qu'ils demandaient, les uns pour leur commerce, le P. de Rhodes pour l'évangélisation du royaume, pouvoir détourner à son profit les avantages dont avait joui jusque-là son adversaire.

La rencontre eut lieu vers le milieu du mois d'avril. Le P. de Rhodes fut frappé des forces imposantes dont disposait Trịnh Tráng. Il nous en a laissé une description enthousiaste, qui peut être taxée d'exagération, mais qui n'est pas cependant sans importance. Les données fournies par le P. de Rhodes, contrôlant les renseignements que nous donnent les documents annamites, nous permettent de nous faire une idée assez juste des conditions dans lesquelles eurent lieu les longues luttes auxquelles nous allons assister. Elles méritent qu'on les examine à loisir :

« Nous vîmes d'abord, précédant le roi, deux cents jonques construites avec art, dorées et peintes de couleurs voyantes. Elles portaient plusieurs régiments de troupes. Le bon ordre dans lequel elles s'avançaient inspirait la terreur, en même temps que le spectacle varié qu'elles offraient charmait la vue. Puis venaient vingt-quatre grandes barques qui portaient la garde royale. Elles se distinguaient

(1) Cf. *Tunchin. histor.*, II, cap. V. p. 17-18. — En 1626, vers le milieu de février, un vaisseau portugais avait amené au Tonkin un jésuite italien, le P. Baldinotti. On peut voir dans *Tunchin. histor.* II, p. 4-5, la joie que ressentit Trịnh Tráng de cet événement, et les témoignages d'amitié qu'il donna aux Portugais pour obtenir leur appui. Plus tard, le 7 mars 1651, *Tunchin. histor.* II, p. 155, arrivée d'un autre vaisseau, accueil enthousiaste comme précédemment ; mais peu à peu les sentiments de Trịnh Tráng se refroidissent : « Eorum (Tuchinensium) studia etiam augebat regis erga nostros eximia humanitas, quod eorum interventu speraret copias auxiliares a Lusitanis, quales audierat missas esse Cinis adversus Tartaros... Verum ubi postea perspexit dimoveri non posse Lusitanos ab antiqua Cocincinensium amicitia, cœpit etiam ipse statim ab illâ priori erga nostros benevolentia paulatim deficere... » Cf. *Mission du Tonkin*, p. 15. — Nous voyons encore une preuve de cet empressement à rechercher l'appui des Occidentaux, dans les démarches faites par le roi du Laos, à deux reprises différentes, pour avoir dans son royaume des jésuites portugais. *Tunchin. histor.* lib. II, cap. 42.

(2) Ce Jean de la Croix vint s'établir en Cochinchine dès les premières années du XVII^e siècle, avant l'arrivée des missionnaires jésuites (1614). Il créa une fonderie de canons aux environs de Hué, à l'endroit appelé encore de nos jours Thọ-dúc, « les fondeurs ». Avant son arrivée, les Cochinchinois ne paraissent pas avoir été pourvus suffisamment d'armes à feu ; En 1571. Trương Trà 張茶, en 1572 Lập Bạo 立暴, sont tués à coups de flèches. Vers 1596 (peut-être 1585), les soldats de Nguyễn Hoàng blessèrent de deux coups de flèches le dominicain Diego Advarte (LOUVER, *La Cochinchine Religieuse*, t. I, p. 252.) Parmi les pièces de canon que l'on détruisit à Hué après le gâchet-apens de 1835, un certain nombre portaient le nom de ce Jean de la Croix.

des autres par une plus grande profusion de dorures, par leurs voiles en toile fine, et par leurs cordages en soie de couleur pourpre. Au milieu d'elles s'avancait la barque royale.

« Comme nous suivîmes l'armée pendant quelque temps, je pus me rendre compte exactement des forces tonkinoises. Les jonques qui suivaient le roi étaient bien plus nombreuses que celles de l'avant-garde. Quant aux petites barques de toutes dimensions, elles étaient innombrables. Cinq cents grandes jonques transportaient les vivres, tant des troupes de mer que des troupes de terre (1). »

Ailleurs le P. de Rhodes porte à plus de six cents le nombre des jonques de guerre dont pouvait disposer Trjnh Tráng (2). S'il faut l'en croire, c'étaient des jonques dépassant en grandeur les vaisseaux européens de l'époque (3). Chacune d'elles était armée d'au moins trois canons, un à l'avant et deux à l'arrière (4). Les rameurs étaient au nombre de vingt-cinq de chaque côté. D'autres soldats, mêlés aux rameurs, combattaient. En un mot, l'armement de ces jonques et leur rapidité les rendaient retoutables même aux vaisseaux d'Occident (5).

L'armée de terre suivait une autre voie : elle ne comptait pas moins de 120 000 hommes ; l'effectif total des troupes de mer et des troupes de terre était de 200.000 hommes. Trjnh Tráng avait convoqué tous les hommes disponibles, comptant ainsi écraser son adversaire du premier coup (6).

En temps ordinaire, l'armée régulière se composait de 50.000 combattants levés dans les provinces du Sud restées fidèles aux Lê pendant la révolte des

(1) *Tunchin. histor.*, II, p. 18-19.

(2) *Tunchin. histor.*, I, p. 16.

(3) *Voyages et Missions du P. de Rhodes* : p. 77-78 : « Depuis que je suis de retour, plusieurs ont cru que je faisais un conte à plaisir quand je leur disais, ou quand ils ont lu dans mes livres que le roi du Tonkin entretenait toujours cinq cents galères ; ou bien ils ont cru que je faisais passer pour galère une petite barque, parce que tous les potentats d'Europe, qui ont dix fois plus de biens que n'en a le roi du Tonkin, n'en sauraient entretenir quatre cents bien garnies de toutes choses. Il est libre à chacun de croire ce qu'il lui plaira ; mais je dirai bien, pourtant, que par la grâce de Dieu, je n'aime point l'exagération, et que je hais le mensonge jusqu'à l'horreur ; néanmoins je ne me repens pas d'avoir dit ce que j'ai vu, et fort bien compté en une seule fois quatre cents galères en l'armée du roi du Tonkin, toutes fort bien équipées, un peu moins larges, mais plus longues que celles que j'ai vues, il n'y a pas longtemps en venant de Rome, au port de Gènes et en celui de Marseille ». Il faut rendre cette justice au P. de Rhodes que les documents annamites confirment ce qu'il nous apprend sur le Tonkin et la Cochinchine, presque en toutes choses.

(4) Les canonnières étaient très habiles, paraît-il. Le P. de Rhodes raconte l'anecdote suivante : Un noble Portugais, habile tireur, fut provoqué par les Annamites à une joute d'adresse. L'Annamite tira le premier et fit mouche ; le Portugais, craignant de perdre sa réputation, tira à blanc, puis s'écria : Voyez, mon boulet a passé par le trou de mon adversaire. *Tunchin-histor.*, I, p. 13.

(5) Voir *Tunchin. histor.*, I, p. 12-13.

(6) *Tunchin. histor.*, I, p. 19 ; II, p. 19.

Mạc (1). Les provinces du Delta ne fournissaient de troupes que pendant les grandes expéditions ; mais en revanche l'impôt qu'elles payaient était environ quatre fois plus fort que dans les autres provinces.

Le P. Tissanier, Jésuite, missionnaire au Tonkin, dans une relation écrite en 1663, donne le même chiffre de 50.000 hommes pour la garde habituelle du roi. Il ajoute que les troupes campées sur les frontières de la Cochinchine comptaient en outre 60.000 hommes. « Le roi emploie dans ses armées, dit-il encore, cinq cents éléphants (2) ; il tient équipées cinq cents belles galères dont la plupart sont peintes et très bien dorées (3) ».

Comme on le voit, les témoignages concordent. Si l'on réfléchit à l'état de l'Annam, Cochinchine et Tonkin, à cette époque, ces chiffres ne paraîtront pas exagérés. Pendant le XVI^e et le XVII^e siècles, le pays fut en proie à des guerres continuelles. Les grands mandarins ne pensaient qu'à la guerre, et une grande partie de la population se livrait au métier des armes. L'organisation du royaume elle-même, telle que nous la présentent le P. de Rhodes et les documents originaux, se prêtait à cet état de choses. Le Maire du Palais distribuait à chaque grand mandarin un certain nombre de villages qui formaient comme un fief révocable à volonté, et dont le propriétaire percevait les revenus, à charge pour lui d'entretenir un nombre déterminé de soldats. Les officiers de rang subalterne avaient droit aux mêmes faveurs. La solde des troupes était ainsi assurée. Ces avantages, avec en plus l'espoir du pillage et de récompenses extraordinaires, attiraient sous les drapeaux de nombreuses recrues. Par ailleurs, les fiefs étant distribués en raison du mérite et des services rendus, les chefs avaient tout

(1) *Tunchin. histor.*, 1, p. 8. *Voyages et Missions*, p. 76. Le P. de Rhodes parle de sept provinces soumises aux Trịnh, trois qui étaient restées fidèles aux Lê, et quatre qui avaient été reprises sur les Mạc.

(2) Ces éléphants constituaient un élément de combat qui n'était pas à dédaigner. Plusieurs fois les Cochinchinois durent la victoire à leurs éléphants. Les noms cadastraux des divers camps cochinchinois et tonkinois du Quảng-binh rappellent que chacun d'eux était pourvu d'un corps d'éléphants. Voir mes *Lieux historiques du Quảng-binh*, B. E. F. E.-O., 1903, p. 164 sqq. Chaque animal portait une pièce d'artillerie, et, outre le cornac, six ou sept soldats logés dans une petite tour. On les tirait à grands frais du Laos. Voir *Tunchinensis histor.*, 1, p. 55, 22.

(3) Le *Cang-mục*, xx, 22, 25, donne de curieux renseignements sur l'armée annamite sous Lê Thánh-Tôn 黎聖宗, vers 1467. Les troupes intérieures 內軍 comprenaient 66 *tur* 司 et 51 *vệ* 衛 ou régiments ; les troupes extérieures 外軍 comprenaient 26 *vệ*. Chaque *tur* comprenait 100 hommes, donc, de ce chef, 6.600 hommes ; chaque *vệ* comprenait 5 ou 6 *sở* 所, ou sections, formées de 20 *lội* 隊, ou escouades, qui comprenaient chacune 20 hommes. On ne peut faire un dénombrement exact des troupes, car on a perdu pour certains *vệ* le nombre des *sở* qu'ils renfermaient ; mais on peut évaluer à environ 171.000 hommes l'ensemble des troupes extérieures et des troupes intérieures. Les événements qui avaient eu lieu depuis Lê Thánh-Tôn, surtout la révolte des Mạc au Nord, la scission des deux provinces du Thuận-hóa et du Quảng-nam, avaient dû modifier profondément cette organisation. Pour ce qui regarde le P. Tissanier, cf. *Mission de la Cochinchine et du Tonkin*, p. 105.

intérêt à entretenir leurs troupes sur un bon pied: ils savaient que leur zèle serait récompensé (1).

Enfin, un dernier fait à remarquer, c'est que les populations annamites, qui paraissent à première vue fort tranquilles, sont en réalité très turbulentes: l'histoire le prouve. Etant donné d'une part ces dispositions naturelles, et de l'autre le pouvoir absolu du roi sur le peuple et l'organisation du royaume, on conçoit qu'il fut aisé aux Trịnh, et aux Nguyễn, quoique en proportion moindre pour ces derniers, de lever une armée considérable, soit de troupes régulières, soit de troupes supplémentaires, quitte à perdre sous le rapport de la qualité ce que l'on gagnait sous le rapport du nombre. Aussi, lorsque les documents nous donneront des chiffres qui, à première vue, paraissent exagérés, il ne faudra pas être prompt à les taxer d'inexactitude. Les diverses sources d'information dont nous pouvons disposer s'accordent suffisamment, et nous permettent de dire que les Tonkinois, dans leurs expéditions contre la Cochinchine, s'avançaient avec des forces imposantes.

Les renseignements épars dans le livre du P. de Rhodes nous permettent aussi de nous faire une idée approximative — moins précise, il faut le dire — des forces dont disposait le roi de Cochinchine. Il avait environ deux cents jonques de guerre; mais il ne pouvait les mobiliser toutes contre le Tonkin, car il en entretenait une partie dans le Quảng-nam et sur la frontière du Campuchia, avec lequel il était presque continuellement en guerre (2). La Cochinchine, avec ses fleuves aux barres difficiles, séparés les uns des autres par de hautes montagnes, et formant des bassins de peu d'étendue et sans communication les uns avec les autres, ne se prêtait pas au développement des forces maritimes comme le Tonkin, aux immenses cours d'eau, réunis entre eux par de nombreux canaux. Aussi les rois de Hué paraissent-ils avoir un peu laissé de côté ce moyen de défense, pour donner tous leurs soins au développement de leur armée de terre, au bon armement de leurs soldats, et à la construction de travaux d'art pour la défense de leurs frontières.

Cependant, en 1627, Sãi Vương paraît avoir été pris à l'improviste. Le P. de Rhodes dit bien que ses ressources s'étaient considérablement accrues, grâce aux relations constantes qu'il avait avec les Portugais, et que ses troupes s'étaient aguerries; mais lui-même, dans sa réponse à Trịnh Tráng demandait deux ou trois années de répit pour compléter l'armement de ses soldats et

(1) *Tunchin. histor.*, 1, p. 20, 21; cf. *Cang-mục*, XVIII, 32, et surtout XXIII, 20-25, où l'on détaille quel était le traitement des divers mandarins sous Lê Thánh-Tôn. Ce traitement consistait en rizières transmissibles 世業田, en terres sèches transmissibles 世業土, en rizières 田, en terres d'alluvions 桑洲, en argent provenant de viviers 潭膏錢 (ou viviers et allocations), en rizières du culte 祭田, en apanages 實封.

(2) *Tunchin. histor.*, 1, p. 16. Le *Thật-lục* donne à divers endroits des renseignements intéressants, mais peu précis, sur les troupes cochinchinoises: IV, 4 b, 5 a (en 1655, l'armée comprenait environ 25.000 hommes); VII, 18 b, 19 a; VIII, 5, etc...

pourvoir à la défense de ses frontières. Les documents (1) nous parlent d'un mur qui, en 1627, séparait, sur la rive gauche du Nhứt-lê 日麗 ou fleuve de Đồng-hới, les armées tonkinoises et cochinchinoises ; mais ce n'était sans doute qu'un travail provisoire et de peu d'importance : les grands travaux dont on parlera plus loin ne furent entrepris qu'après la campagne de 1627.

Sãi Vương, à la nouvelle que Trịnh Tráng s'avancait avec une nombreuse armée, avait rassemblé ses troupes. Il nomma *tiết-chế* 節制 le prince Vê 衛, que nous avons déjà vu pendant l'affaire de 1620. Les troupes de terre furent placées sous les ordres de Nguyễn Hữu Dật 阮有鑑, qui reçut le titre de *giám-chiến* 監戰 (2). Le propre fils de Sãi Vương, nommé Trung 忠 (3), fut investi du commandement des troupes de mer, avec ordre de prêter main forte aux troupes de terre lorsque l'occasion s'en présenterait.

Lorsque l'armée tonkinoise arriva, elle établit son camp sur la rive gauche de Nhứt-lê, au Nord du fleuve, disent les documents. Les Cochinchinois s'établirent sur la même rive. Tout d'abord la cavalerie tonkinoise, sous les ordres de Lê Khuê 黎珪, commandant de l'avant-garde 先鋒, essaya de mettre le désordre dans les troupes de Sãi Vương. Mais celles-ci ripostèrent à coups de canon, et les Tonkinois, pour se mettre à l'abri, gagnèrent un autre emplacement, non loin du fleuve et de la mer, probablement sur les hautes dunes qui s'élèvent à l'embouchure du fleuve ; ce que voyant, la nuit arrivée, les troupes de mer cochinchinoises, profitant de la marée haute, s'avancèrent à bonne portée du

(1) *Cang-mục*, xxxi, 23 b ; *Thật-lục*, II, 11 a ; *Liệt-truyện*, II, 3 a.

(2) Ce Nguyễn Hữu Dật fut l'âme de toutes les expéditions cochinchinoises, soit qu'il défendit le territoire de son souverain, soit qu'il envahit celui des ennemis. Il était originaire du Thanh-hóa, et du même village que les Nguyễn. Il avait, au moment où nous sommes, le titre de *văn-chức* 文職 (titre qui fut changé en 1744 en celui de *hàn-lâm* 翰林. *Thật-lục*, x, 11 a). D'après la manière dont s'expriment le *Thật-lục*, II, 11 a, le *Cang-mục*, xxxi, 23 b, le *Liệt-truyện*, III, 27 b, cette expression *giám-chiến* paraîtrait avoir désigné ici non une dignité, mais une fonction à remplir, un ordre à exécuter. Cependant le *Việt-nam khai quốc*, l'inscription du Long-Pont, le *Thật-lục* lui-même, à d'autres endroits, considèrent cette expression de *giám-chiến* 監戰, et l'expression analogue de *đốc-chiến* 督戰, comme un titre de dignité. Il paraît probable que ce qui avait été simplement une fonction à remplir momentanément fut changé plus tard, en 1640 (le *Thật-lục*, III, 6 a, et le *Liệt-truyện*, III, 28 b, le disent expressément), en un titre de dignité perpétuel : Inspecteur, surveillant des combats.

(3) Le *Thật-lục*, II, 11 a, en fait le 4^e fils de Sãi Vương 皇四子 ; le *Cang-mục*, xxxi, 23 b, en fait un prince royal, fils de roi 皇子. Le *Việt nam khai quốc*, II, en fait un *công-tử* 公子 (c'est le nom donné aux fils du roi de Cochinchine, dès avant Võ Vương, 1738-1765, d'après *Thật-lục*, *tiền-biên*, x, 11 a. Le fils aîné, ou héritier présomptif s'appelait *thái-công-tử* 太公子). Enfin le *Liệt-truyện*, II, 3 a, en fait simplement un *tôn-thất* 尊室, membre de la famille royale. Mais il est en contradiction avec lui-même : car, bien qu'au livre II, 9, il ne mentionne pas le quatrième fils de Sãi Vương, il donne cependant au livre VI, 30 b, 55 a sqq., la biographie de Trung 忠, qui était en réalité le quatrième fils de Sãi Vương. Le *Việt nam khai quốc* lui donne le titre de *hầu* de Trung-tin 忠信侯.

camp de Nguyễn Khải et, à coups de canon, mirent le désordre dans les troupes ennemies. Sur ces entrefaites, Trịnh Tráng arriva avec des troupes de renfort. Les Tonkinois reprirent courage. Ils enlevèrent même une partie des approvisionnements des Cochinchinois. Ceux-ci reculèrent un instant, puis ils lancèrent leur corps d'éléphants. Les Tonkinois, saisis de panique, se dispersèrent et prirent la fuite, laissant un grand nombre des leurs sur le champ de bataille. Trịnh Tráng ne semble pas cependant avoir voulu abandonner la partie. Il avait reformé ses troupes un peu plus loin, prêt à recommencer la lutte. Nguyễn Hữu Dật et un autre mandarin cochinchinois, du nom de Trương Phúc Gia 張福嘉, eurent recours à la ruse. Ils écrivirent une lettre anonyme, qu'ils eurent soin de faire parvenir à Trịnh Tráng et dans laquelle on parlait de bruits de révolte dans le Nord : Trịnh Gia 鄭嘉 et Trịnh Nhạc 鄭岳, parents du Maire du Palais, se préparaient, paraît-il, à prendre les armes. Le stratagème réussit pleinement. La lettre fit concevoir des soupçons à Trịnh Tráng. Considérant en outre que ses troupes avaient été plusieurs fois repoussées et qu'il avait perdu beaucoup de monde dans ces engagements, il prit le parti de ramener son armée en arrière (1).

La campagne avait duré quatre mois. Parti vers les premiers jours de mars, Trịnh Tráng rentra à la capitale de l'Est aux premiers jours de juillet. La flotte brillante qu'il avait équipée, et qui faisait l'admiration du P. de Rhodes, ne lui fut pas d'un grand secours. Le missionnaire nous apprend en effet que les Cochinchinois avaient tendu, au travers du fleuve Nhứt-lê, de grosses cordes garnies de clous aigus et de buissons épineux. Les jonques tonkinoises, arrivant à force de rames, toutes voiles déployées, donnèrent sur ces engins et coulèrent bas en grand nombre. Matelots et soldats se jetèrent à la nage. Ceux qui purent échapper à la mort s'étaient réunis et se disposaient à attaquer leurs adversaires, lorsque Trịnh Tráng donna le signal de la retraite.

Cet épisode n'est pas mentionné dans les documents annamites, mais les *Biographies* nous apprennent qu'en 1631, après avoir construit le mur de Đổng-hói, Đào Duy Từ 陶維慈 fit jeter en travers de l'embouchure du Nhứt-lê et du fleuve de Minh-linh 明靈, le Cửa-tùng des cartes, une chaîne de fer (2).

(1) Cf. *Tunchin. histor.*, II, p. 32 : « Cum autem videret difficiliores quam speraverat aditus in hostile regnum, ac suorum etiam insidias metueret, cogitare cœpit de reditu, copias partim fractas, partim fatigatas reduxit in patriam. » On dirait que les documents traduisent le P. de Rhodes.

(2) Le P. de Rhodes arriva au Tonkin le 19 mars, fête de Saint-Joseph ; Trịnh Tráng était déjà parti de Hà-nội. Il arriva à Hà-nội, après l'expédition, le 2 juillet, fête de la Visitation (*Tunchin. histor.*, II, p. 11, 42).

(3) *Tunchin. histor.*, II, p. 32, 35.

(4) *Liệt-truyện*, A, III, 14 b, 15 a. Pour l'identification du Minh-linh-giang 明靈江 avec le Cửa-tùng des cartes, au Sud du Cap Lay, voir le *Ô châu cận-lục*, I, au mot 明靈海門.

Il rendait définitif un système de défense qui n'avait été que provisoire en 1627, et dont on avait pu apprécier les résultats (1).

Lorsque Trịnh Tráng arriva au Tonkin, les Mạc tentèrent juste à propos un coup de main dans le Delta. Trịnh Tráng marcha contre eux et les mit en fuite sans peine. Ce fut l'affaire de quelques jours, car le 23 juin, veille de la fête de Saint Jean-Baptiste, le P. de Rhodes nous apprend qu'il était au Thanh-hoà, et que le 2 juillet il rentrait à Hà-nội. Grâce à ce facile succès, il put se faire recevoir en triomphateur dans sa capitale (2).

III. — DÉFENSE DES FRONTIÈRES (3)

Cette première attaque sérieuse des Tonkinois fit voir à Sãi Vương ce qu'il avait à redouter dans la suite et quels étaient les points sur lesquels il devait porter son attention.

« A l'entrée du royaume de Cochinchine, et tout près du Tonkin, il y a, dit le P. de Rhodes, un port que les habitants de la région appellent *Cua Sãi* et où les vaisseaux tonkinois doivent nécessairement entrer avant d'aborder dans le territoire ennemi (4). » L'embouchure du fleuve de Đồng-hói et la région environnante étaient donc le point stratégique que les uns essaieraient désormais d'enlever et que les autres devaient défendre. Il n'y avait pas à craindre en effet que les Tonkinois conduisissent leurs flottes jusqu'au fleuve de Quảng-trị ou à

(1) Le P. de Rhodes raconte une autre ruse dont s'étaient servis les Cochinchinois pour effrayer leurs ennemis. Ils avaient disposé sur les hauteurs environnantes, probablement sur les hautes dunes de sable qui s'étendent sur la rive droite du fleuve, de grands mannequins vêtus à l'européenne, avec des bâtons en guise de fusils, pour faire croire aux Tonkinois que des soldats portugais combattaient avec eux (*Tunchin. histor.*, II, p. 52).

(2) *Tunchin. histor.*, II, p. 36, 59, 42

(3) Inscription du Long-Pont; *Thật-lục*, II, 8, 12, 15-17, 20; *Liệt-truyện* A, III, 10-15; *Việt nam khai quốc*, II, sub fine.

(4) *Tunchin. histor.*, II, p. 52-53. — Le Cua Sãi est l'embouchure du fleuve de Đồng-hói. Ce nom de Sãi, que l'on a appliqué d'abord à la grande muraille de Đồng-hói, puis au port, vient d'une erreur de lecture. Le vrai nom est *Lũy-thầy*, « le mur du maître »; on lit en effet dans l'inscription du Long-Pont: 故辰人, 常以師禮事之, 有呼其壘爲師壘. Cette appellation de « Mur du Maître » 師壘, en annamite vulgaire *Lũy-thầy*, a été donnée au mur en l'honneur de Đào Duy Từ, le constructeur du mur, que nous allons voir ci-après. Mais le mot annamite vulgaire *thầy*, « maître », se rend par caractère 柴, qui se prononce *sãi*, en sino-annamite, et signifie « bois de chauffage, bûche ». Par erreur de lecture, on a donc dit *lũy-sãi*, au lieu de *lũy-thầy*. (Remarquer en outre que l'expression *lũy-sãi* renferme aussi une faute contre la syntaxe chinoise). — Par extension le port, ou embouchure du fleuve voisin, a été appelé *cửa-thầy*, et par erreur de lecture *cửa-sãi*. Il faut signaler cependant une autre hypothèse: le nom de *sãi* serait un vieux nom populaire, que l'on aurait rendu en écriture par 柴, lequel caractère, se prononçant en annamite vulgaire *thầy*, aurait amené tout naturellement une explication populaire consistant à appliquer le mot *thầy*, « maître », à Đào Duy Từ 陶維慈.

celui de Huế: outre qu'on n'aurait pu transporter qu'un petit nombre de troupes, ç'aurait été folie que d'attaquer les ennemis au centre même de leur royaume et de leur puissance; et les troupes de terre, arrêtées à la frontière par les forces cochinchinoises, n'auraient pas pu combiner leurs mouvements avec les troupes de mer. C'est à cette époque que Sãi Vương fit construire les deux murs de Trùng-dục 長育, et de Đông-hói. Voici ce que dit à ce sujet l'inscription du Long-Pont:

« L'année *canh-ngo* 庚午, 1630, dix-septième année de notre empereur Hi-Tôn Hiếu-Văn Hoàng-dế 熙宗孝文皇帝 (Sãi Vương), au printemps, à la deuxième lune, un mandarin *nội-tán* 丙贊⁽¹⁾, nommé Đào Duy Từ 陶雄慈, s'adressa au roi en ces termes: Celui qui veut remplir avec soin les devoirs d'un souverain, doit mener à bonne fin dix mille choses. Les anciens ont dit: qui ne veut pas se donner de la peine une fois, ne peut espérer se reposer longtemps; qui ne veut pas faire quelques sacrifices passagers, ne jouira pas d'une longue paix. Permettez à votre serviteur de vous présenter un projet: Envoyez les soldats et les hommes corvéables des deux provinces⁽²⁾ construire un mur à Trùng-dục, depuis la montagne de Trùng-dục jusqu'à l'ilot de sable de la mer desséchée⁽³⁾, profitant du terrain pour faire un ouvrage imprenable. Nous mettrons ainsi nos frontières en état de défense, et, si les ennemis viennent nous attaquer, ils ne pourront rien faire.

« L'empereur suivit cet avis et ordonna aussitôt de construire le mur de Trùng-dục⁽⁴⁾.

« L'année *tân-vị* 辛未, 1631, dix-huitième année du règne (de Sãi Vương), pendant l'automne, à la huitième lune, Đào Duy Từ demanda de nouveau à l'empereur d'aller inspecter les montagnes et les fleuves, pour en examiner attentivement la disposition⁽⁵⁾. A son retour il s'adressa à l'empereur en ces

(1) Je n'ai pu trouver l'explication de ce titre dans les documents. Ce devait être une catégorie de mandarins de la cour même, attachés immédiatement à la personne du roi et l'aidant directement de leurs conseils.

(2) L'inscription et le *Thật-lục* portent le mot 鎮, mais le *Liệt-truyện* a le mot 處, qui était le terme consacré à l'époque pour désigner les provinces. Toute la population corvéable de la Cochinchine, tant du Thuận-hóa que du Quảng-nam, fut donc employée à la construction du mur de Trùng-dục 長育, et peut-être à la construction du mur de Đông-hói.

(3) Il faut peut-être prendre l'expression *hạc-hải* 滬海 comme un nom propre. Je l'ai rencontrée ayant nettement ce sens, dans le *Quảng-binh-chi*, au mot 石譬海兒 et dans le *Ô châu cận lục*, livre 1, au mot 淺海. En tout cas ces deux mots désignent la lagune qui s'étend dans la partie Sud du Quảng-binh, le long de la dune de sable, lagune aujourd'hui considérablement diminuée, et finissant par des marécages à peu près à l'extrémité Est du mur de Trùng dục 長育.

(4) Comparez *Thật-lục*, II, 15 b, 16 a. *Liệt-truyện*, A, III, 15 a b. La rédaction de ces deux ouvrages, ici comme plus bas, s'écarte très peu de la rédaction de la stèle, et celle-ci se rapproche tantôt de l'un, tantôt de l'autre de ces documents.

(5) D'après le *Thật-lục*, II, 20 a, Duy Từ 雄慈 aurait obéi à un ordre de Sãi Vương, et Nguyễn Hữu Dật lui aurait été associé dans cette mission.

termes : Votre serviteur a examiné le terrain depuis l'embouchure du fleuve Nhứt-lê, jusqu'au mont Đâu-mâu 兜莖⁽¹⁾ ; du côté Nord il y a une rivière courant sur un terrain boueux et profondément détrempe : il faut en profiter pour faire un fossé et un mur, élevant du côté Sud un nouveau mur, afin de repousser les armées du Nord. Il sera dix fois plus redoutable que le mur de Trùng-dục. L'empereur acquiesça à cette demande et chargea Duy Tùr de convoquer les troupes et les hommes de corvées pour construire le mur du Nhứt-lê suivant la disposition des montagnes et le cours du fleuve⁽²⁾. Il atteignait une hauteur de un *trượng* 丈 et cinq *xích* 尺 (environ six mètres) ; du côté extérieur on planta des madriers en bois de fer ; du côté intérieur on apporta de la terre, de façon à faire cinq degrés où les éléphants et les chevaux pouvaient circuler. La longueur totale du mur était de plus de trois mille *trượng*, soit plus de trente *li* 里. Chaque trois ou cinq *trượng* (douze ou vingt mètres), on construisit des pavillons contenant des canons de gros calibre ; tous les *trượng* (quatre mètres), on plaça un pierrier. Il y avait des monceaux de poudre et de balles. C'était un endroit inexpugnable placé entre le Sud et le Nord⁽⁴⁾ ».

(1) Dans l'usage vulgaire on prononce Đâu-mâu, tandis que les caractères sont prononcés *dâu-mâu* en sino-annamite, ce qui prouve que nous avons ici un vieux nom populaire que l'on a essayé de rendre en sino-annamite par des caractères homophones.

(2) Nguyễn Hữu Dật 阮有鏞 collabora à cette œuvre d'après le *Thật-lục*, II, 20 b, et *Liệt-truyện*, III, 14 b.

(3) Les mesures ne concordent guère. Le *trượng* vaut 10 *xích* 尺 et celui-ci correspond sans doute au *thurc* annamite. Le *xích* chinois a valu, d'après le *Dictionnaire* du P. Couvreur, de 20 à 35 centimètres et plus. Mais si l'on admet comme plus probable que le *xích* correspond au *thurc* annamite, celui-ci ayant aussi varié, mais se rapprochant de 40 centimètres, on doit donner quatre mètres au *trượng*, soit 12 kilomètres pour les trois mille *trượng*. Par ailleurs, le *li* 里, supposé qu'il corresponde au *dặm*, ou lieue, annamite, vaut, d'après le *Dictionnaire* Génibrel, 888 mètres. Trente *li* font donc près de 27 kilomètres. — La *Géographie* manuscrite de Minh-mạng que j'ai en ma possession donne une longueur de 5.000 *trượng*, soit 20 kilomètres. Une mensuration exacte donnerait, je crois, une douzaine de kilomètres.

(4) 爲南北一天險處. Il faut corriger je pense, d'après *Thật-lục* et *Liệt-truyện* 爲南北一大 [阨塞] 處. Ce mur de Đong-hôi fut donc construit en 1651. M. DUMOUTIER, dans son *Etude sur un portulan annamite*, p. 25, par une fausse identification de Sãi Vương (titre posthume Hiếu Văn 孝文) avec l'empereur chinois Văn Đế 文帝, des Hán 漢, place la construction de ce mur au II^e siècle avant l'ère chrétienne. — Le P. LAUNAY, *Histoire de l'Annam*, p. 164, place la construction d'une partie de ce mur vers 1661. Il a raison, à condition de ne pas prendre la partie pour le tout. — Le P. de la BISSACHÈRE, *Etat actuel du Tunkin, de la Cochinchine*, etc., tome II, page 151, dit que ce mur fut bâti pendant une des suspensions d'armes qui entrecoupèrent la longue lutte entre les Trịnh et les Nguyễn. Il ajoute que la muraille « fut construite sur le modèle de celle de Chine, mais moins bien. » Il est tout à fait dans le vrai. La muraille de Đong-hôi rendit plus de services que la muraille de Chine, mais on ne peut comparer l'une à l'autre sous le rapport de la beauté du travail. — Comparez *Thật-lục*, II, 20 ab ; *Liệt-truyện*, III, 14 a b, pour la construction du mur de Đong-hôi.

Avant d'examiner l'œuvre en détail, il convient de faire connaître l'artisan. L'inscription donne quelques renseignements, mais les *Annales* des Nguyễn et les *Biographies* sont plus explicites et nous font connaître des événements importants qui ont précédé ou accompagné la construction de ces deux murs (1):

« Đào Duy Từ était originaire du Thanh-hóa 清化, sous-préfecture de Ngọc-sơn 玉山, village de Hoa-trai 花齋. Aux examens d'automne, il ne put entrer dans l'enceinte des lettrés. Tout triste et plein de colère, il partit seul pour le Sud. Il se rendit dans la préfecture de Hoài-nhơn 懷仁 (aujourd'hui Qui-nhơn 歸仁) (2) et entra au service d'un riche habitant de Tùng-châu 叢洲, pour garder les buffles, comme Bách Li Hề 百里奚 (3). Il répétait souvent un poème sur Ngọa Long Cang 臥龍崗, auquel il se comparait (4). »

Le nom de Đào Duy Từ fut rayé de la liste des candidats parce que, disent les *Biographies*, son père, Đào Tá Hán 陶佐漢, exerçait la profession de comédien. Le cas de Đào Duy Từ nous montre sur le vif comment se recrutait les partisans des Nguyễn. C'étaient, bien souvent, des mécontents, des individus ayant subi quelque injustice, qui allaient chercher fortune dans le Sud, ou essayer de venger, en se mettant au service des Nguyễn, l'outrage qu'ils avaient reçu dans le Nord. Les ouvrages relatifs aux Nguyễn nous montrent la politique suivie par les provinces du Sud pour attirer et s'attacher ces nouveaux auxiliaires :

« Duy Từ, ayant appris que l'empereur (5) aimait le peuple et favorisait les étudiants, que les meilleurs et les plus distingués s'attachaient à lui, résolut d'aller dans le Sud. »

L'inscription continue : « Le mandarin Trần Đức Hoà 陳德和, qui remplissait les fonctions de *khám-lý* 勘理 et avait le titre de *quân-công* 軍公 de Cống 貢郡公, eut connaissance de son mérite et en parla à Sãi Vương, qui le fit appeler, s'entretint avec lui et en fut satisfait. »

(1) D'après *Thất-lục*, 11, 8 a b, 14 a sqq. ; *Liệt-truyện*, 111, 10 b à 15 b.

(2) D'après *Thất-lục*, 11, 8 b, il aurait séjourné d'abord un peu plus d'un mois dans la sous-préfecture de Võ-xương 武昌 (Quảng-trị central), où était la résidence des Nguyễn 阮.

(3) Sur ce Bách Li Hề 百里奚, qui vivait au VII^e siècle avant notre ère, et qui, sorti de la condition la plus infime, devint ministre des Tần 秦, voir GILES, *Chinese biographical dictionary*, n° 165g, p. 631.

(4) Ngọa Long Cang 臥龍崗 était le surnom de Gia Cát Lượng, 諸葛亮, célèbre ministre et général de Lưu-Bị 劉備. Quand celui-ci le prit à son service, il le trouva dans une lutte de roseaux, menant une vie solitaire. Voir GILES, *ibid.* n° 45g. D'après *Liệt-truyện*, 111, 11, ce poème était composé en langue annamite vulgaire.

(5) D'après *Thất-lục*, 11, 8 b, ce mot (上) désigne Sãi Vương, car cet ouvrage place la venue de Duy Từ 維慈 dans le Sud, en l'année 乙丑, 1625. Mais le *Liệt-truyện*, 111, 10 b, dit, par erreur sans doute, Thái-Tổ 太祖, c'est-à-dire Nguyễn Hoàng, qui était mort à cette époque depuis longtemps. Les documents relatifs aux Nguyễn emploient, pour désigner les prédécesseurs de Gia-Long, les termes réservés aux empereurs d'après les règles de la chancellerie orientale, bien que régulièrement ils n'y aient pas droit. Ce sont des titres posthumes.

Le mérite de Đào Duy Từ se révéla, d'après les *Biographies*, dans une grande fête où son maître avait institué une sorte de joute littéraire en honneur chez les Annamites. La première entrevue avec Sãi Vương, telle que nous la dépeint le même ouvrage, ne manque pas d'intérêt :

« L'an *dinh-mèo* 丁卯, 1627, nos troupes furent victorieuses des armées des Trịnh au Nhứt-lệ. Đức Hoà, apprenant la nouvelle de cette victoire, vint féliciter l'empereur. Pendant qu'ils s'entretenaient ensemble, il sortit de la manche de son habit le poème sur Ngọa Long Cang, et le présenta au roi, en lui disant qu'un de ses serviteurs, un maître d'école, du nom de Đào Duy Từ, l'avait composé. L'empereur l'examina et le trouva merveilleux. Il fit appeler l'auteur en toute hâte. Après quelques jours Duy Từ se présenta à l'audience. L'empereur, portant un habit blanc et des souliers de couleur sombre, sortit de la porte latérale et attendit le visiteur. Duy Từ, l'apercevant, s'arrêta, n'osant avancer. L'empereur devina sa pensée. Il prit des vêtements et un bonnet convenables, puis fit introduire Duy Từ. Celui-ci, s'avancant, se hâta de saluer l'empereur (1) ».

Sãi Vương se prit d'une vive affection pour Đào Duy Từ. Il le consultait sur toutes les affaires de l'Etat, et Duy Từ se montra digne de la faveur du prince. Il remplit à la cour les fonctions de *nha-úy* 衙尉, et de *nội-tán* 內贊 (2), et reçut le titre de *hầu* de Lộc-khê 錄溪侯. Un événement important vint mettre en évidence ses qualités.

En 1629, Trịnh Tráng envoya à Sãi Vương un de ses mandarins nommé Nguyễn Khắc Minh 阮克明, *thượng-tho* du Ministère de l'Intérieur 吏部尙書, pour lui porter un brevet impérial annonçant à Sãi Vương son élévation à

(1) *Thật-lục*, II, 12 a; *Liệt-truyện* III, 11 b.

(2) L'inscription dit qu'il remplissait aussi la charge de *tự-khanh* dans la Cour suprême des causes capitales 大理寺卿. Mais on peut douter que les Nguyễn aient eu dès cette époque une organisation mandarinale si compliquée. — Au lieu de *nha-úy* 衙尉, que portent le *Thật-lục*, II, 12 b, et le *Liệt-truyện*, III, 12 a, l'inscription porte *vệ-úy* 衛尉. C'est une erreur, je crois. Le *nha-úy* 衙尉 était un mandarin important dans l'administration des Nguyễn. C'était le président du bureau *lĩnh-sử-tư* 令史司, institué par Sãi Vương en 1614. Ce bureau s'occupait des sacrifices et des rites; il distribuait les vivres aux troupes de la résidence royale. Il y avait un bureau de *lĩnh-sử-tư* à la résidence royale, et un dans quelques provinces de la Cochinchine, mais non dans toutes (*Thật-lục*, II, 2 b). Il y avait en outre un *nội-lĩnh-sử-tư* 內令史司, qui s'occupait de tous les impôts (稅, principalement impôts fonciers), un *tả-lĩnh-sử-tư* 左令史司 et un *hữu-lĩnh-sử-tư* 右令史司, qui s'occupaient de recueillir dans les deux provinces soumises aux Nguyễn l'impôt dit *sai dư tiền* 差餘錢 ou impôt personnel proportionnel (*Thật-lục*, II, 2 b; cf. sur cet impôt, *Thật-lục*, II, 22 b, 23 a). En outre, en 1617 on confia au bureau *nội-lĩnh-sử-tư*, la gérance des *đồ-gia* 圖家, ou trésors royaux (*Thật-lục*, II, 3 b). On voit l'importance des *nha-úy*, ou présidents de ces divers bureaux. — Quant au titre *nội-tán* 內贊, je n'ai pu en trouver l'explication. L'inscription semble le considérer comme un titre indépendant, car elle dit dans un autre passage 內贊陶維慈. Le *Thật-lục* fait de même, cf. II, 25 b. Mais on pourrait le réunir peut-être à *nha-úy* et faire de *nha-úy nội-tán* 衙尉內贊, le chef ou président du *nội-lĩnh-sử-tư*. C'est là d'ailleurs une pure supposition.

la dignité de *thái-phó* 太傅, et de *quốc-công* 國公. Lê Thàn-Tòn lui donnait en même temps les pouvoirs suffisants pour gouverner le Thuận-hoá et le Quảng-nam, soit en ce qui concernait la direction des troupes, soit en ce qui regardait les diverses autres affaires de l'Etat. Mais on lui enjoignait en même temps de se rendre à la capitale de l'Est, Hà-nội, pour lutter contre les Mạc qui occupaient encore le pays de Cao-bằng (1).

Sãi Vương était perplexe. Il considérait cette lettre comme un outrage : ne gouvernait-il pas ses deux provinces depuis près de vingt ans sans autorisation de l'empereur, et n'avait-il même pas repoussé une fois les troupes impériales ? D'autre part, bien qu'il eût été vainqueur dans une première campagne, il n'osait se promettre de nouveaux succès : ses troupes n'étaient pas suffisamment aguerries ; surtout ses frontières n'étaient pas fortifiées. Il réunit ses conseillers et Duy Tùr lui suggéra de recevoir provisoirement le brevet, de peur d'éveiller les soupçons des Trnh. Quand on aurait fortifié les frontières, et qu'on serait prêt pour la lutte, on tâcherait de le renvoyer. Sãi Vương suivit ce conseil. Il traita l'envoyé avec bienveillance, et le congédia, gardant le brevet, mais n'envoyant aucun présent (2).

C'est alors, pendant l'automne de l'année 1630, que Đào Duy Tùr fit construire le mur de Trường-dục. D'après les *Biographies* et les *Annales* des Nguyễn, le travail fut achevé en un mois et quelques jours à peine.

Le mur construit, Duy Tùr, se sentant plus fort, proposa à Sãi Vương le stratagème suivant pour renvoyer le brevet. Il fit fondre un plateau en cuivre à double fond, dans lequel il cacha le brevet impérial. Le plateau devait contenir des présents pour la cour de Hà-nội, de l'or, de la soie, des objets précieux. Văn Khuông 文匡, qui était employé dans le bureau de *tướng-thần-lại*

(1) *Thật-lục*, II, 13 b ; *Liệt-truyện*, III, 12 a. Le *Toàn-thơ*, à l'année correspondante, XVIII, 16 et sqq. ne mentionne pas cet événement. Le *Thật-lục*, *ibid.*, indique quelle était l'intention de Trịnh Tráng 鄭 樞 en agissant ainsi : « En liver à la 10^e lune, (15 novembre-14 décembre 1629), Trịnh Tráng conçut de nouveau le projet de tenter un grand effort pour envahir le Sud. Un de ses mandarins, Nguyễn Danh Thế 阮名世, lui dit : Maintenant, dans la région du Sud, le souverain et ses officiers sont unis entre eux, l'état est riche, l'armée puissante. Chez nous au contraire la famine et la disette règnent depuis plusieurs années. Les choses nécessaires aux troupes ne sont pas prêtes. Il est préférable d'envoyer à Sãi Vương un messenger pour lui conférer le titre de *quốc-công*, et lui confier le commandement des deux provinces ; on lui ordonnera selon l'usage d'amener ses troupes pour combattre le Cao-bằng 高平 ; s'il obéit à l'ordre impérial et qu'il arrive, il sera très facile de s'emparer de sa personne. Mais s'il ne se conforme pas à l'ordre, nous aurons un prétexte pour entrer en campagne ». — Je ne saurais dire quelle fut l'appellation de *quốc-công* qui fut donnée à Sãi Vương. Le *Việt nam khai quốc chi truyện*, au chapitre des généalogies, livre 1, donne le titre de *quốc-công* de Nhơn 仁 國公 ; mais le *Toàn-thơ*, XVIII, 23 b, lui donne le titre de *quân-công* de Thụy 瑞 郡公, ce qui aurait dû amener régulièrement un titre de *quốc-công* de Thụy 瑞 國公.

(2) Pour ces faits voir *Thật-lục*, II, 13 b, 14 a b ; *Liệt-truyện*, III, 12 a b.

將臣吏⁽¹⁾, à la cour des Nguyễn, fut chargé de porter le tout à la capitale de l'Est. Trịnh Tráng accepta les présents, interrogea longuement Văn Khuông sur l'état des pays du Sud⁽²⁾, et ne s'aperçut que le plateau avait un double fond qu'après le départ du messenger. Il trouva donc le brevet impérial que Sãi Vương renvoyait, avec une lettre portant seulement quelques caractères⁽³⁾, que personne, dans l'entourage de Trịnh Tráng, ne pouvait comprendre. Mais le *thiếu-úy* 少尉 Phụng Khắc Khoan 馮克寬 expliqua l'énigme: les caractères,

(1) Ce titre précédant un nom d'homme paraît singulier. D'après *Thật-lục*, II, 2 b, 3 a, Sãi Vương établit en 1614 les Trois bureaux 三司, dont l'un était le *tướng-thần-lại-tư* 將臣史司. Ce bureau était chargé de recueillir l'argent et le riz et de distribuer les vivres aux troupes des divers corps d'armées. Il y avait un de ces bureaux à la résidence royale, et un dans quelques-uns des districts du royaume. Mais le Président du bureau portait le nom de *cái-bộ*. Cette expression de *tướng-thần-lại* placée ainsi devant un nom propre désigne donc ou que ce personnage était le Président de ce bureau *tướng-thần-lại*, ou un mandarin affecté à ce bureau. Plus tard le personnel de ce bureau forma le Ministère des finances 戶部 (*Thật-lục*, X, 11 a).

(2) *Thật-lục*, II, 16 b, 17 a b, raconte longuement l'entrevue de Trịnh Tráng avec Văn Khuông 文匡. « Trịnh Tráng lui demanda: Jadis on a intimé l'ordre d'apporter le tribut et les présents destinés à la Cour des Minh 明. Pourquoi donc le Seigneur du Sud n'a-t-il pas paru depuis longtemps pour livrer ce tribut? — Văn Khuông répondit: Les éléphants et les jonques n'entrant pas dans le tribut ordinaire des Minh, on craignait que ceux qui transmettaient cet ordre ne manquassent de vérité; c'est pourquoi on n'a pas osé se conformer à l'ordre impérial. — Pourquoi n'a-t-il pas envoyé son fils aîné en otage? — Les rapports d'amitié entre le Sud et le Nord sont ceux qui existent entre les membres d'une même famille. La sincérité et la confiance sont réciproques: qu'est-il besoin d'otages? — L'empereur a appelé le Seigneur du Sud pour combattre le Cao-bằng 高平; pourquoi n'est-il pas venu? — Le Cao-bằng est un pays de rebelles réduits à la dernière extrémité. A la capitale vous avez des troupes capables de les réduire plus qu'il n'en faut. Notre Seigneur a reçu le gouvernement des deux provinces du Thuận 順 et du Quảng 廣. Au Sud il repousse le Campuchia; si au Nord il doit réprimer les rebelles Mạc 莫, à y bien réfléchir, il est à craindre qu'il ne puisse maintenir la paix dans ses provinces et les défendre. C'est pour ces raisons qu'il n'ose pas s'éloigner. — Mais il a élevé le rempart de Trường-dục 長育. Ne voudrait-il pas résister aux ordres impériaux? — Il a reçu l'ordre de garder le territoire: les travaux entrepris pour mettre les frontières en état de défense ne sauraient être trop solides. Pourquoi dire qu'on veut résister aux ordres impériaux? — Pour les officiers du territoire du Sud, qu'en est-il? — Ceux qui, comme Bào Duy Từ, Nguyễn Hữu Dật, ont à la fois les talents militaires et les qualités d'un administrateur, ne sont pas seulement au nombre de quelques dizaines. — Les gens disent que le Seigneur du Sud est un homme éminent, brave et supérieur à tous: pourquoi donc ne se propose-t-il pas de châtier les rebelles et de s'acquérir du mérite? — Notre Seigneur n'aime pas le vin et les plaisirs; il ne met pas son bonheur dans la musique et les chants; mais il cherche constamment à faire du bien et à protéger son peuple. Sévère, mais fidèle à sa parole, il aime les étrangers: à l'Orient Mã Cao 瑪瑤 (Macao) et Lật-già 勒加 (?), à l'Occident Vạn-tượng 萬象 et Ai-lao 哀牢 (le Laos), il n'est aucun pays qui ne le craigne et le respecte.... »

(3) Voici quels étaient ces caractères: 矛而無腋。竟非見跡。愛落心腸。力來相敵。

décomposés, formaient une phrase signifiant que Sãi Vương ne consentait pas à recevoir le brevet impérial (1).

Trịnh Tráng, furieux d'avoir été joué dans une de ces joutes d'esprit où excellent les lettrés extrême-orientaux, et voyant son adversaire lui échapper encore, voulait partir en campagne sur le champ. Mais il en fut empêché par une révolte des Mạc dans les provinces du Cao-bảng et du Hải-dương.

Ce ne fut pas la seule provocation de Sãi Vương. Sur les conseils toujours de Đào Duy Từ, dans le courant de la même année 1630, il s'empara du châu du Bõ-chính méridional 南布政州 (Bõ-trạch actuel), comme on le verra plus loin, et l'année suivante, 1631, il fit élever le grand mur de Đõng-hới (2).

Tels sont les renseignements que nous donnent les documents sur l'auteur du mur et sur le mur lui-même. Etudions maintenant au point de vue stratégique, et la carte sous les yeux, l'œuvre de Đào Duy Từ (3).

Le mandarin de Sãi Vương se mit à la tâche à deux reprises différentes. Les documents nous le montrent allant voir les lieux une première fois en 1630, et concevant le projet de construire une muraille depuis les contreforts de la chaîne annamitique qui viennent expirer sur le territoire du village de Trường-dục, jusqu'aux marécages qui s'étendent au pied de la grande dune, à l'Ouest. L'année suivante, 1631, nouveau voyage, nouvel examen plus attentif de la configuration du pays, nouvelle demande de construire un mur à environ vingt kilomètres au Nord du premier. Un simple coup d'œil jeté sur la carte montre que l'œuvre de Đào Duy Từ, bien qu'exécutée à deux reprises, et peut-être sans une idée d'ensemble bien arrêtée, forme cependant un système de défense dont les deux parties principales, complétées plus tard par d'autres travaux secondaires, s'adaptaient parfaitement à la disposition des lieux.

Le mur de Trường-dục, dont on voit encore les vestiges assez bien conservés, adossé aux premiers mamelons de la chaîne de collines qui court au pied du grand pic calcaire dit Chũa-non, « le temple bouddhique du pic », court d'abord le long de la rive droite de la branche du Nhứt-lộ appelée vulgairement Rào-dá, « le fleuve des pierres », et la suit jusqu'à l'endroit où elle atteint le fleuve Nhứt-lộ proprement dit. Il remonte alors ce fleuve sur la rive gauche, jusqu'à hauteur du village de Quảng-xá, ayant traversé successivement le territoire des villages de Trường-dục, Xuân-dục, Cõ-hiền, où il fait un coude brusque vers l'Est, et Bình-thôn. Il défend l'endroit où un ennemi, remontant le fleuve Nhứt-lộ, aurait

(1) Voici l'explication donnée par ce mandarin : Le caractère *màu* 矛 sans son aisselle ; le caractère *mịch* 覓 sans les traits du caractère *kiến* 見 ; le caractère *ái* 愛 ayant laissé tomber le caractère *tâm* 心 ; les deux caractères *lực* 力 et *lai* 來 placés vis-à-vis... Cela donne la phrase 予不受勅 « Je ne reçois pas le brevet ».

(2) Đào Duy Từ mourut en 1634 à la 10^e lune, âgé de 63 années (*Thật-lục*, II, 25 b).

(3) J'ai étudié ces murs dans les *Lieux historiques du Quảng bình*. Mais il est indispensable de donner ici une idée générale du système de défense construit par Đào Duy Từ. Pour les détails, je renvoie à l'étude précitée.

pu aborder : à l'Ouest, c'est la montagne impraticable à une armée ; à l'Est s'étend une vaste plaine marécageuse (1), puis la grande dune. Entre ces deux dernières, une étroite bande de terre ferme, qui donne passage à la route mandarine actuelle, était défendue par des travaux de défense que l'on mentionnera plus loin.

Ce mur avait une longueur totale de dix kilomètres environ, et, à certains endroits, il mesure encore trois mètres d'élévation sur six mètres de largeur à la base. Il comprenait un « camp » proprement dit (*dinh* 營), où résidaient les autorités et la plus grande partie des troupes, et un grenier pour l'approvisionnement des soldats. Ce vaste travail fut achevé en moins de deux mois, disent les documents.

Passons au mur du Nhứt-lê, ou de Đồng-hới. A l'endroit où il est construit, la chaîne annamitique envoie un puissant contrefort, le Đâu-mâu 兜耜, qui donne naissance à son tour à deux petites chaînes mamelonnées, dont la première atteint le fleuve Nhứt-lê à hauteur du village de Văn-la 文羅, appelé Cầm-la 錦羅 dans les documents, et vulgairement Cồn-hàu (2), et la seconde va expirer sur le bord de la mer, à une quinzaine de kilomètres plus au Nord, au village de Phú-hội, vulgairement Kê-đja. Ces deux chaînes, comme les pinces d'un crabe, enserrent une vaste plaine, semi circulaire, presque entièrement recouverte d'eau pendant l'hiver, et impraticable à une armée. La citadelle actuelle de Đồng-hới est située à peu près au milieu du diamètre réunissant les deux extrémités de cette demi-circonférence. L'endroit le plus propice à la construction d'un travail de défense, était la ligne qui, partant de Đồng-hới, et inclinant d'abord vers le Sud, puis se dirigeant vers l'Ouest, atteint la montagne, en coupant presque par le milieu la plaine de Đồng-hới. L'inscription fait ressortir les avantages de la position : du côté Nord coule un fleuve désigné sur les cartes sous le nom de fleuve de Lê-kỷ, assez large, et bordé de rives marécageuses. A l'endroit où il se jette dans le Nhứt-lê, il s'étend brusquement, par l'adjonction d'un arroyo qui draine les eaux de la plaine de Đồng-hới. Un ennemi venant du Nord, ne pouvait suivre que deux voies : à l'Est, la route de la mer, c'est-à-dire la route mandarine actuelle ; à l'Ouest, la route des montagnes. La plaine de Đồng-hới rendait impossible l'accès par le milieu. C'est à

(1) Cette plaine devrait être jadis entièrement recouverte par les eaux, et la lagune actuelle, dite de Văn-xuân, vulgairement Phú, aux bords vaguement circonscrits, devait s'étendre beaucoup plus loin vers le Sud, et, au Nord, jusqu'en face du village de Mĩ-hương. Même l'arroyo qui, à partir de ce village, court parallèlement à la route mandarine jusqu'en face du village de Văn-la, était beaucoup plus étendu, et formait comme un prolongement de cette agune. Ce n'est que tout récemment, 1886-87, que Hoàng Kế Viêm a mis en culture une partie de ces marécages. Des travaux d'irrigation bien compris permettraient de gagner sur l'eau salée une grande étendue de bonnes rizières.

(2) La chrétienté qui existe dans ce village porte encore le vieux nom donné dans les documents. C'est Cầm-giang Hội 錦江會, « la chrétienté du fleuve diapré. »

ces deux extrémités du mur que les Cochinchinois concentrèrent leurs travaux de défense, à mesure que le besoin s'en faisait sentir (1).

Suivons la marche de l'ennemi, pour nous rendre compte des obstacles qui lui sont opposés par les Cochinchinois. Supposons que les Tonkinois aient enlevé tous les postes établis au Nord de la muraille de Đồng-hới. Ils s'avancent par terre et par mer : les expéditions ont toujours lieu, en effet, à la fin de l'hiver, ou au commencement du printemps, alors que la saison des gros vents et des grandes pluies est terminée, et que la mousson du Nord-Est, bien établie, favorise la navigation du Nord au Sud. Parfois ils suivent et la route de la montagne et la route de la mer ; mais, en général, leurs efforts se concentrent à l'embouchure du Nhứt-lệ, où ils peuvent combiner l'attaque par terre et par mer. Ils se heurtent au mur de Đào Duy Từ, complété par d'autres ouvrages secondaires que l'on mentionnera à l'occasion, et se trouvent en même temps en face de la flotte cochinchinoise mouillée dans le Nhứt-lệ. La passe du fleuve et son lit lui-même, sont tendus de grosses cordes ou de chaînes garnies de clous (2).

Mais les Tonkinois triomphent partout. Leur flotte remonte le Nhứt-lệ, tandis que leurs troupes de terre, traversant le mur de Đồng-hới, suivent la route mandarine, jusqu'à l'endroit où elle traverse le Nhứt-lệ. Là, ils trouvent devant eux un vaste camp retranché, Dinh-mười, chef-lieu administratif et militaire à la fois du Quảng-binh central, situé sur le territoire du village actuel de Vĩ-xá. Il s'étend sur une longueur de plusieurs kilomètres, et était protégé, tant du côté Nord que du côté Sud, par des fortins détachés (3). Ce camp tomba aux mains des Tonkinois en 1648. Mais ils ne sont pas pour cela maîtres du pays : il restait, à l'Ouest, le grand mur de Trừơng-dục, contre lequel se brisèrent toujours leurs efforts.

On le voit, le système de défense de Đào Duy Từ était bien combiné. Les forces tonkinoises, malgré quelques succès partiels, vinrent toujours s'y heurter inutilement et, si les rois de Cochinchine purent se maintenir indépendants, c'est à Đào Duy Từ qu'ils le doivent en grande partie (4).

(1) Voir pour le détail les *Lieux historiques du Quảng-binh*.

(2) On tendit de ces chaînes en 1651, (*Thật-lục*, II, 20 b) ; — en 1627, d'après le P. de Rhodes, cité plus haut.

(3) En voir le détail dans les *Lieux historiques du Quảng-binh*.

(4) Il ne sera pas inutile de donner ici une étude d'ensemble sur les divers noms que porte ce mur de Đồng-hới dans les documents, sur ses dimensions, sur ses diverses parties : En 辛未, 1651, Đào Duy Từ construisit un mur qui est appelé « mur du Nhứt-lệ », dans l'inscription du Long-Pont et dans le *Thật-lục*, II, 20 a. Le *Liệt-truyện*, A, III, 14 b, dit « un long mur » 長壘, ce qui pourrait bien être un nom propre, car nous retrouvons cette expression en deux autres endroits de l'inscription, dans la notice qu'elle consacre à Đào Duy Từ, et d'autres documents portent ce nom. — Ce mur allait, d'après l'inscription du Long-Pont, de l'embouchure du Nhứt-lệ 日麗海口, jusqu'au mont Đâu-mẫu 兜釜山. Le *Thật-lục*,

IV. — EXPÉDITION DE 1634 (1)

On a déjà signalé qu'en 1630 Đào Duy Từ conseilla à Sãi Vương de s'emparer du Bô-chinh méridional. Voici comment les documents racontent le fait (2) :

L'expédition eut lieu en hiver. Nguyễn Đình Hùng 阮廷雄, petit-fils de ce Nguyễn U Kĩ, que nous avons vu si dévoué à Nguyễn-Hoàng, reçut l'ordre d'attaquer le *tri-châu* du Bô-chinh méridional, nommé Nguyễn Tịch 阮籍, qui résidait sans doute à Dinh-ngôi, là même où fut placé le chef-lieu administratif de la région sous les Nguyễn. Nguyễn Tịch périt dans le combat, de la propre

11, 2 a b, donne les mêmes indications. Le *Quảng-binh chí* porte « depuis le mont Đâu-mầu, jusqu'à Động-hải 洞海 », c'est-à-dire Đổng-hôi actuel, à un kilomètre environ en amont de l'embouchure du fleuve. Quant au *Liệt-truyện*, III, 14 b, il dit « depuis l'embouchure du Nhứt-lê, jusqu'aux monts Đổng-hôi et Đâu-mầu 至洞洄兜壑山 (ou jusqu'au mont Đâu-mầu du Đổng-hôi ?). Le *Quảng-binh chí*, dans ses notices sur les montagnes de la province, ne parle pas du mont Đổng-hôi, mais cite un mont Ông-hôi 翁洄山, sur le sommet duquel passe le mur Định bắc trường thành 定北長城 (nom donné au mur de Đổng-hôi par Thiệu-Trị en 1842). Par ailleurs, dans les notices sur les cours d'eau, il cite un torrent de Đổng-hôi 洞洄溪, qui sort du mont Ông-hôi. Il ressort qu'il y avait à l'extrémité Ouest du mur, près du mont Đâu-mầu, un mont Ông-hôi, ou Đổng-hôi, par où passait le grand mur. Le *Portulan annamite* de M. Dumoutier, planche XV, n° 323, porte à cet endroit un mur Ông-hôi 翁洄壘. D'après les textes, il est donc de toute probabilité que ce mur construit en 1631, s'étendait, comme aujourd'hui, du pied de la chaîne annamitique, à l'embouchure du Nhứt-lê, c'est-à-dire jusqu'à la mer. — Dans l'expédition de 1634, on nous parle d'un « Mur principal » 正壘, que Nguyễn Hữu Dật fit protéger par une longue muraille en terre (*Thật-lục*, II, 25 a; *Liệt-truyện*, III, 27 b). Or on nous dit que les Tonkinois s'étaient avancés jusqu'à l'embouchure du Nhứt-lê. Ce Chinh-lũy 正壘 ne peut être que le mur ou une partie du mur élevé en 1631. Nous verrons ce nom de Chinh-lũy en 1672 (*Thật-lục*, v, 9 a). Tout porte à croire que cette expression désignait la partie centrale du mur de Đổng-hôi. — Pendant l'expédition de 1662 (*Thật-lục*, IV, 33 b), on dit que Nguyễn Hữu Dật fit élever un mur rejoignant, ou faisant suite à, ou protégeant (接) le mur de Đổng-hôi. Cette expression désigne, à mon avis, la partie du mur de 1631, située à l'Ouest, où nous avons vu le mont Đổng-hôi ou Ông-hôi. En 1672 nous verrons le même nom. — Enfin, en 1662, Hữu Tấn et Hữu Dật demandent à construire le mur de Trấn-ninh 鎮寧, pour protéger la route de la mer (*Thật-lục*, IV, 36 a; *Liệt-truyện*, III, 38 b, 39 a). Nous verrons encore ce mur en 1672. Nous devons voir ici un ouvrage supplémentaire, complétant, du côté Est, le grand mur de 1631, et qui devait entourer le village actuel de Trấn-ninh, du côté Nord. — Enfin l'extrémité Est du mur, sur la dune de sable, était défendue, peut-être, par le fortin de Sa-chuy 沙甯堡, que nous verrons en 1672. — En cette même année 1672 nous verrons aussi un mur de Đâu-mầu, qui doit être à l'extrême Ouest du mur de 1631. — Cette étude d'ensemble corrige quelques-unes des assertions données dans les *Lieux historiques du Quảng-binh*.

(1) Cette expédition eut lieu en l'année *qui-dậu* 癸酉, 1633, mais à la douzième lune, laquelle va du 31 décembre 1633 au 28 janvier 1634 : par conséquent tous les événements se passent en 1634. Voir *Thật-lục*, II, 24 a b, 25 a b; *Liệt-truyện*, A, III, 27 b, 28 a; VI 30 b. 31 a b; *Cang-mục*, XXXI, 28 a b; *Toán-thơ*, XVIII, 33 b. Le volume du *Việt nam khai quốc* où devraient être relatés ces événements manque à mon exemplaire manuscrit.

(2) *Thật-lục*, II, 18 b; *Liệt-truyện*, III, 4 b, 14 a.

main de Nguyễn Đình Hùng, et tout le pays tomba au pouvoir des Cochinchinois. La population fut enrôlée sous les drapeaux et forma vingt-quatre *đội* 隊, compagnies, ou *thuyền* 船, sections (1). L'ancienne dénomination administrative du pays fut changée et on établit le *dinh* du Bô-chinh 布政營 (2). Le premier *trần-thủ* 鎮守 ou gouverneur du nouveau *dinh*, fut Trương Phúc Phấn 張福奮.

(1) Un certain nombre de ces *đội* 隊 ou *thuyền* 船, après leur licenciement, ont formé quelques villages dans le Quảng-binh (Voir les *Lieux historiques du Quảng-binh*). Il ne sera pas sans intérêt de mettre ici sous les yeux du lecteur la liste des *cơ* 奇, ou régiments, des *đội* 隊, ou compagnies, et des *thuyền* 船, ou sections, qui occupaient le *dinh* du Bô-chinh en 1701, sous Minh-Vương (d'après *Thất-lục*, VII, 18 b, 19 a). C'était la *đội* de Tuàn-bộ 巡步; la *đội* de Tả-hùng 左雄; la *đội* de Tiên-thắng 前勝, avec les trois *thuyền* de Đột-tam 突三, de Tiên-trụ 先柱, de Duệ-sung 銳銃; la *đội* de Tả-thắng 左勝 avec les trois *thuyền* de Hữu-sung 右銃, de Kiền-trụ 堅柱, de Hậu-kiên 後堅刀; la *đội* de Hữu-thắng 右勝, avec les trois *thuyền* de Tân-nhứt 新一, de Trụ-sung 柱銃, de Hữu-cai 右該 (cette dernière forme encore un village du même nom, à quelques kilomètres au Nord de Đông-hới); la *đội* de Hậu-thắng 後勝, avec les trois *thuyền* de Tả-đao 左刀, de Tiên-trụ 前柱, de Hữu-kiên 右堅; la *đội* de Thủy-sai 水差, avec les deux *thuyền* de Li-ninh 里寧 (c'est le village actuel de Li-hòa 里和), et de An-nâu 安巢 (c'est le village actuel de Li-nhon 里仁, vulgairement Kê-nâu); le *cơ* du milieu 中奇, avec la *thuyền* de Kiền-nhứt 堅一; les troupes de la garde du fleuve, partie de gauche 左巡河, avec les cinq *thuyền* de Tiên-kiên 前堅, de Tả-kiên 左堅, de Hữu-kiên 右堅, de Hậu-kiên 後堅, et de Toàn-kiên 全堅; les mêmes troupes, partie de droite 右巡河, avec les cinq *thuyền* de Tiên-thắng 前勝, de Tả-thắng 左勝, de Hữu-thắng 右勝, de Hậu-thắng 後勝, et de Toàn-thắng 全勝: en tout trente-neuf *sở* 所, ou postes (?). Il y avait en outre, pour la garde des portes des murs du Bô-chinh, et des points stratégiques, quatorze postes, *sở* 所, qui composaient le *cơ* du centre 中奇, avec les douze *thuyền* de Tiên-kiên 前堅, de Tả-nhị 左二, de Tả-trụ 左柱, de Hữu-trụ 右柱, de Hữu-đao 右刀, de Hậu-hùng 後雄, de Chí-nhứt 志一, de Bô-nhứt 布一, de Bô-nhị 布二, de Đông-sơn 東山, de An-mộ 安謨 et de Kỳ-hoa 奇花. Il y avait aussi une *đội* de cavalerie du *cơ* du milieu 中奇馬隊; enfin, pour les auberges et les marchés, la *đội* de Tả-thắng 左勝, avec la *thuyền* de Hữu-sung 右銃. On peut voir dans les *Lieux historiques du Quảng-binh* que le cadastre des anciens *dinh* de la province et des anciennes colonies militaires garde fidèlement le nom de la plupart de ces noms de compagnies ou de sections. Comparez ce que j'ai dit plus haut (p. 117 n. 5), sur l'organisation de l'armée cochinchinoise. Il reste plusieurs points importants que je n'ai pu élucider encore.

(2) Ce mot de *dinh* 營 désignait, dans les débuts de la dynastie des Nguyễn, la résidence royale. Ce ne fut qu'en 1626, que la résidence royale prit le nom de phủ 府 (*Thất-lục*, II, 9 a); mais le nom de *dinh* fut conservé dans l'usage vulgaire. Ce mot *dinh* désigna vite une division administrative du nouveau royaume, avec un *trần-thủ* comme chef suprême. Sous Võ-Vương (1758-1765), au moment de l'apogée de la puissance des premiers Nguyễn, il y avait 12 *dinh* ou provinces (*Thất-lục*, X, 11 b, 12 a). Mais à l'époque il en existait beaucoup moins, trois ou quatre au plus: c'étaient le Chinh-dinh, ou résidence royale, qui comprenait le Thừa-thiên, et encore le Quảng-trị (le *dinh* dit Cựu-dinh 舊營, c'est-à-dire le *dinh* de l'ancienne résidence royale, qui comprenait le Quảng-trị central et Sud, ne paraît avoir été établi qu'en 乙亥, 1655 [*Thất-lục*, III, 4 a]); le premier *trần-thủ* en fut Tống Hữu Đại 宋有大, voir *Liệt-truyện*, IV, 19 b sqq.) — le *dinh* du Quảng-nam 廣南, créé en 1602 par Nguyễn Hoàng 阮廕 *Thất-lục*, I, 21; le premier *trần-thủ* en fut Sãi Vương qui

En l'année *qui-dâu* 癸酉, 1633, mais en réalité aux premiers jours de l'année 1634, les Tonkinois recommencèrent la lutte. L'inscription du Long-Pont résume les événements :

« A la douzième lune (31 décembre 1633 — 28 janvier 1634)⁽¹⁾, Trịnh Tráng réunit les troupes de terre et les troupes de mer et les amena vers le Sud pour attaquer la Cochinchine. L'empereur ordonna à Nguyễn Hữu Dật 阮有鋋, qui avait les titres de *đốc-chiến* 督戰 et de *chưởng-cơ* 掌奇, de se mettre à la tête des troupes et de s'opposer à la marche des ennemis. Les troupes des Trịnh n'osèrent pas approcher : elles étaient campées à une certaine distance du mur et se tenaient énergiquement sur la défensive. Hữu Dật donna le signal du combat : les troupes s'élancèrent et combattirent vaillamment. L'armée des Trịnh s'enfuit en désordre ; il en périt plus de la moitié. Trịnh Tráng s'enfuit précipitamment, et Hữu Dật s'en revint en triomphe. »

Les documents s'accordent avec l'inscription et la complètent. Le propre fils de Sãi Vương, Anh 洪 avait ourdi un complot contre son père et fait cause commune avec les Trịnh.

Anh était le troisième fils de Sãi Vương ⁽²⁾. En 1631, année *tân-vị*, 辛未, le *trần-thủ* du Quảng-nam, nommé Ki 淇, fils aîné de Sãi Vương ⁽³⁾, vint à mourir. Anh, qui avait le titre de *chưởng-cơ*, fut nommé à sa place, avec un de ses frères, Túr 泗, huitième fils de Sãi Vương, qui remplissait les fonctions de *tham-tướng* 參將 ou *phó-tướng* 副將 ⁽⁴⁾. Mais Sãi Vương, connaissant le caractère orgueilleux et dissolu de son fils, s'en défiait. Il lui adjoignit comme *ki-lục* 記錄 de la province ⁽⁵⁾, un *văn-chức* 文職 nommé Phạm 範, très lié

n'était encore qu'héritier présomptif — le *dinh* de Trấn-biên 鎮邊, établi en 1629 (*Thật-lục*, I, 14) aux dépens du Campā, et qui devint plus tard le *dinh* du Phú-yên 富安. Le *dinh* du Quảng-bình 廣平, qui englobait à cette époque la partie centrale et Sud de la province actuelle, devait exister dès cette époque. Les documents n'indiquent pas à quelle date fut établi ce *dinh*, mais le *Thật-lục*, II, dit qu'en 壬申, 1632, le prince Tuấn 俊, petit-fils de Nguyễn Hoàng 阮潢 par son quatrième fils Diển 演 (comparez *Liệt-truyện*, II, 5 b, 6 a), fut nommé *trần-thủ* du Quảng-bình. D'un autre côté (*Liệt-truyện*, IV, 14 b) où nous dit que Trương Phúc Gia 張福枷, exerça ces fonctions, et, semble-t-il d'après la contexte, avant l'expédition de 1627, peut-être même du vivant de Nguyễn Hoàng lui-même.

⁽¹⁾ C'est la date que donnent l'inscription et le *Thật-lục*, II, 25 a. Le *Cang-mục*, XXXI, 28 a, donne la 11^e lune, par erreur du graveur sans doute.

⁽²⁾ Voir sa biographie, *Liệt-truyện*, VI, 30 b, sqq

⁽³⁾ Voir sa biographie, *Liệt-truyện*, II, 8 b, 9 a b.

⁽⁴⁾ *Thật-lục*, II, 19 a b. Nous voyons par les documents qu'au *trần-thủ* des *dinh* était souvent adjoint un *tham-tướng* 參將.

⁽⁵⁾ Le *ki-lục* 記錄 était un des hauts fonctionnaires de chaque *dinh* du royaume cochinchinois. Avec le *đô-tri* 都知, il présidait le *xá-sai-tư* 舍差司, chargé de juger les procès et de porter les sentences (*Thật-lục*, II, 2 b). — En 1744, ce bureau de *xá-sai-tư*, fut scindé en deux : le *ki-lục* et son personnel forma le ministère de l'Intérieur 吏部, et le *đô-tri* 都知 forma le ministère de la Justice 刑部 (*Thật-lục*, X, 11 a). Quant au titre de *văn-chức* 文職, nous avons déjà vu qu'il fut changé plus tard en celui de *hàn-lâm* 翰林.

d'amitié avec le second prince du sang, qui fut plus tard Công Thượng Vương. Phạm rapportait au prince tout ce que faisait Anh. Celui-ci convoitait l'autorité suprême. Pour en venir à ses fins, et pour s'assurer des partisans au besoin, il avait enrôlé secrètement quelques centaines d'individus qui lui étaient tout dévoués : c'étaient ses affidés. Mais il sentait bien que seul il ne pouvait rien ; le nombre de ses partisans ne serait jamais égal au nombre des soldats de son père. Il pensa donc à entrer en relation avec les ennemis de sa famille, à savoir les Trịnh. Du fond du Quảng-nam, il n'était pas facile de correspondre avec les Seigneurs du Tonkin ou avec leurs partisans : Anh essaya de se faire nommer *trấn-thủ* du Quảng-binh. Dans ce but il envoya un de ses affidés au *văn-chức* de cette province, nommé Li Minh 理明, pour le gagner à sa cause. Li Minh se laissa corrompre. Il fit signer à tous les mécontents de la province une pétition par laquelle ils demandaient à Sãi Vương le changement du *trấn-thủ* actuel, Tuấn 俊, petit-fils de Nguyễn Hoàng par Diên 演, dont il était le fils aîné (1). Ils l'accusaient de nombreuses exactions, et ils demandaient au prince de vouloir bien leur envoyer Anh comme gouverneur. Sãi Vương ajouta foi à ces plaintes et accorda ce qu'on lui demandait. Mais il arriva que lorsque la nomination parvint au Quảng-nam, Anh, parti à la chasse depuis plus d'une semaine, n'était pas encore de retour. Sãi Vương, irrité, annula le décret et nomma Nguyễn Cửu Kiêu 阮久喬 (2) *trấn-thủ* du Quảng-binh.

Anh, apprenant ce contretemps fâcheux, ne perdit pas courage : il demanda à Li Minh ce qu'il fallait faire. Celui-ci répondit que le nouveau *trấn-thủ* était un homme timide : si les troupes tonkinoises faisaient irruption dans sa province, il ne manquerait pas de prendre la fuite. Alors on agirait, et on réussirait sans peine. Anh, suivant ces conseils, écrivit aux Trịnh pour s'entendre avec eux : dès que leurs troupes seraient arrivées, elles tireraient du canon, et, à ce signal, ses propres partisans se soulèveraient (3).

(1) Il avait été nommé vers la fin de 1632 (*Thật-lục*, II, 23 b) ; voir sa biographie *Liệt-truyện*, II, 5 b, 6 a.

(2) Voir sa biographie, *Liệt-truyện*, IV, 1 b, sqq. Il était originaire du Thanh-hóa, et de la même sous-préfecture que les Nguyễn. Il fut chargé par Ngọc Tú 玉秀, épouse de Trịnh Tráng 鄭樞 et sœur de Sãi Vương de porter une lettre à celui-ci. Sãi Vương lui conféra des grades dans son armée et lui donna en mariage la troisième de ses filles Ngọc Đĩnh 玉鼎 (dont voir la biographie *Liệt-truyện*, II, 38 a) ; on lui permit de porter le caractère intercalaire qu'avaient pris les Nguyễn au début de règne de Sãi Vương : c'est pourquoi dans certains endroits il est appelé Nguyễn Phúc Kiêu 阮福喬. Mais sous Minh-Mạng 明命, le caractère intercalaire Phúc 福, fut changé en Cửu 久.

(3) Ces divers événements sont placés à l'année 癸酉, 1633, mais ils durèrent sans doute plusieurs mois. En tout cas le *Thật-lục*, II, 24 a, nous apprend que dès la 3^e lune de cette année là (8 avril-7 mai), Trịnh Tráng 鄭樞 avait envoyé son fils Trịnh Tạc 鄭柞 s'établir avec les troupes de mer au port de Ki-la 奇羅, dans le Sud du Hà-tĩnh actuel, et Trịnh Đệ 鄭楙, avec les troupes de terre, dans le Bắc-chinh septentrional 北布政.

Trịnh Tráng crut à ces paroles et s'empessa de conduire ses troupes au port du Nhứt-lộ.

Outre Nguyễn Hữu Dật. Sãi Vương avait mis à la tête de ses troupes Nguyễn Văn Thắng 阮雲勝⁽¹⁾ avec le titre de *đại-tướng* 大將. Hữu Dật fit preuve dès le début de ses talents stratégiques. Le mur de Đổng-hới avait une grande valeur pour arrêter un ennemi venant directement du Nord par terre. Mais si l'ennemi, venant par mer, avait débarqué non à l'embouchure même du Nhứt-lộ, mais quelques kilomètres plus au Sud, sur la grande plage sablonneuse qui sépare le port de Đổng-hới du port dit Cửa-tùng sur les cartes, c'en était fait de l'armée cochinchinoise : le grand mur était tourné et les Cochinchinois, pris entre deux feux, n'avaient plus qu'à se rendre ou à prendre la fuite. Nguyễn Hữu Dật vit le danger. Aussi fit-il construire, sur cette grande dune, un long mur « le mur de la grande dune » 長沙壘, destiné à protéger le mur de Đào Huy Từ en empêchant l'ennemi de le tourner⁽²⁾. De son côté, Nguyễn Cửu Kiêu, le *trấn-thủ* du Quảng-binh, fit planter une haie de pieux à l'embouchure du Nhứt-lộ, pour empêcher la flotte ennemie d'y pénétrer⁽³⁾.

Les Tonkinois s'étaient avancés jusqu'au pied du mur de Đổng-hới, et les deux armées s'observaient. Trịnh Tráng fit tirer le canon pour donner le signal convenu avec Anh ; mais, du côté des Cochinchinois, personne ne bougea. Trịnh Tráng conçut des soupçons. Il s'empessa de faire reculer ses troupes à une certaine distance du mur, et attendit encore. Plus d'une semaine se passa ainsi. Les troupes, fatiguées d'attendre, s'énervèrent. Les Cochinchinois profitèrent du moment pour s'élancer sur leurs ennemis et les mirent facilement en fuite.

Trịnh Tráng se retira avec le reste de ses troupes ; mais il laissa Nguyễn Khắc Liệt 阮克鏘⁽⁴⁾ pour défendre le Bắc-chính septentrional 北布政 contre toute attaque offensive des Cochinchinois.

V. — EXPÉDITION DE 1643

Deux ans après, en 1635, le 19 novembre, Sãi Vương mourait⁽⁵⁾, et était remplacé par son fils Công Thượng Vương, désigné, dans les documents relatifs

(1) Le *Cang-mục*, xxxi, 28 b, donne ce caractère intercalaire. Le *Thật-lục*, II, 25 a, donne Nguyễn Mĩ Thắng 阮美勝. Le *Liệt-truyện* ne donne pas la biographie de ce mandarin.

(2) Le *Portulan annamite* étudié par M. DUMONTIER, porte, sur cette dune (planche xv, n^o 385), ce grand mur. Cette dune s'appelle Đại trường-sa 大長沙, d'après *Cang-mục*, III, 9 b (cf. les *Lieux historiques du Quảng-binh*). Dans une note du ch. IX de la 2^e partie je traiterai avec plus de détail la question du nom de cette dune.

(3) Ces détails sont donnés *Liệt-truyện*, III, 27 b ; IV, 2 b ; *Thật-lục*, II, 25 a.

(4) C'est l'orthographe du *Thật-lục* et du *Liệt-truyện*. Le *Cang-mục*, xxxi, 28 b, écrit Loát 摺.

(5) *Thật-lục*, II, 27 a b.

aux Nguyễn, par son titre rituel et son titre posthume de Thān-Tôn Hiếu-Chiêu Hoàng-dế 神宗孝昭皇帝 (1).

(1) Les documents hollandais (*Dagh Register*, année 1656, p. 79-80) nous donnent quelques renseignements intéressants sur les événements qui signalèrent l'avènement au trône de Công Thượng Vương. Le 21 avril 1656, les bateaux hollandais le « Grol » et le « Warmont » arrivèrent du Japon à Batavia, après avoir abordé à Tourane, apportant le journal et un rapport de Abraham Duijcker, chef du comptoir de Quinam (Cochinchine), et le rapport verbal du capitaine major Adrien Anthonissen. On y disait que le 6 mars les deux bateaux étaient arrivés dans la baie de Thoron (Tourane). Abraham Duijcker s'était rendu en toute hâte à Phaijpho (Faifo), où, le lendemain, il fut reçu très amicalement, comme il l'avait été d'ailleurs à Tourane. On lui dit que le roi l'attendait depuis longtemps. Le vieux roi Sāi Vương était mort il y avait quatre mois (mort le 19 novembre 1655, d'après *Thất-lục*, II, 26-28). Après sa mort tout le pays fut livré à la guerre civile, pour décider lequel de ses fils devait monter sur le trône, bien que le roi défunt eût, par un testament écrit, désigné son fils aîné, qu'il avait eu de sa femme légitime, et écarté ses autres cinq fils nés de concubines, et qu'il eût chargé plusieurs nobles d'exécuter ses dernières volontés.

Le prince des régions du Sud (c'était, d'après les documents annamites, Anh 英 que nous avons vu lors de l'expédition de 1654 *trần-thủ* du *dinh* du Quảng nam), dès qu'il eut appris la mort de son père, fit barrer la rivière de Thoron avec de forts pieux pour que le nouveau roi ne pût y pénétrer avec ses galions. Il se porta également avec ses soldats à l'embouchure de la rivière, et quand son frère, Công Thượng Vương, le manda à la cour, il refusa net, disant qu'il attendrait Sa Majesté comme soldat et chef de la province du Sud, et qu'il était résolu à mourir sur le champ de bataille plutôt que de se soumettre à son frère. Cette réponse communiquée à Sa Majesté lui parut étrange ; aussi, en toute hâte, il bloqua la baie de Thoron devant l'embouchure de la rivière, ainsi que la rivière de Quinam (rivière qui passe au chef-lieu du Quảng-nam actuel), au Sud de Champelo (île de Pulo cham), avec 56 ou 40 de ses galions. De plus, il s'avança en personne avec huit ou dix mille hommes, se rendant à Thoron par voie de terre. Le prince son frère, secondé par quelques Japonais, avait fait poster son artillerie le long de la rive. Dès l'arrivée du roi, le prince fut attaqué sans délai, et il fut si bien battu que, au dire des Japonais et des Chinois, environ mille de ses partisans furent tués, avec peu de pertes pour l'armée du roi. Le prince, voyant sa puissance brisée, et ne pouvant pas résister plus longtemps, essaya de s'enfuir au Cambodge sur un de ses vaisseaux. Mais il fut pris dans la rivière de Quinam et transmis sous bonne garde à son frère le roi, qui le fit conduire immédiatement à Hué. Pour que de pareils malheurs ne pussent plus se produire, et pour fortifier complètement son pouvoir, Công Thượng Vương fit arrêter provisoirement ses quatre autres frères, nés de concubines. Après cela, il alla visiter la province du Sud. Il commença par faire saisir le mandarin chargé de la garde du rivage du temps de son père Sāi Vương, l'accusant d'avoir agi en traître et en concussionnaire. Il fit enchaîner tous ses partisans dont les principaux furent décapités, pendant qu'on confisquait les biens des autres, sans qu'on inquiétât cependant leurs femmes et leurs enfants, auxquels on servit même une honnête pension. Tous ceux qui n'avaient pas été décapités furent conduits à Senua (Hué), pour y attendre le retour de Sa Majesté. On saisit également tous les pirates, les voleurs, les incendiaires qui s'étaient enrôlés sous les drapeaux du prince rebelle, au nombre de plus de cinq cents. On les décapita en présence des étrangers, pour montrer que leurs méfaits n'avaient pas été ordonnés par le vieux roi défunt, mais que le mandarin chargé de la surveillance de la côte et les autres mandarins en étaient la cause. Enfin, il renouvela les charges, les donnant aux personnes auxquelles il avait confiance, en faisant bien entendre que si, par la suite, il entendait la moindre plainte contre eux, il les punirait sans merci de la

Le nouveau roi de Cochinchine n'attendit pas que son ennemi vint l'attaquer, et se décida à envahir le territoire tonkinois. Le P. de Rhodes nous parle en effet d'une attaque des Cochinchinois dirigée contre le Bô-chinh septentrional vers 1640 (1). La femme et les enfants du gouverneur (2) de ce district furent enlevés et emmenés en captivité. Le gouverneur lui-même s'enfuit en toute hâte vers le Nord. Arrivé à la capitale, il fut jeté en prison par Trịnh Tráng, son propre beau-père, et on l'y laissa mourir de faim.

Les documents originaux confirment, en le précisant, le témoignage du P. de Rhodes (3) : « L'an *canh-thin* 庚辰, 1640, disent les *Annales* des Nguyễn, à la 8^e lune (16 septembre-14 octobre), nos troupes s'emparèrent du *châu* du Bô-chinh septentrional. Trịnh Tráng des Lê mit à mort son officier Nguyễn Khắc Liệt.

« Auparavant Khắc Liệt s'était mis en relation avec nous et Sãi Vương l'avait encouragé (4). Mais dès que Công Thượng Vương fut monté sur le trône, Khắc Liệt conçut des craintes et des soupçons, et causa de nouveau des troubles dans le *châu* du Bô-chinh méridional. Les mandarins des frontières firent leur rapport. L'empereur entra dans une grande colère. Il réunit ses mandarins pour délibérer, et Nguyễn Hữu Dật s'adressa au prince en ces termes : Khắc Liệt a changé de sentiments ; c'est un petit caractère. Trịnh Tráng a confiance en lui

peine de mort. [La traduction de ce document est due à M. Ed. Huber, professeur à l'École Française d'Extrême-Orient]. Ce rapport traduit mot à mot, dirait-on, *Thật-lục, tiền-biên*, III, 2, 5, et *Liệt-truyện*, A, VI, 32, 53. Mais les annalistes des Nguyễn font ressortir, comme de juste, que Công Thượng Vương voulait tout d'abord user de clémence envers son frère, et qu'il ne se décida à le mettre à mort que sur les remontrances de ses mandarins.

(1) *Tunchin. histor.*, II, p. 171-172. Le missionnaire ne précise pas la date, mais le fait eut lieu peu de temps après la mort du P. Joseph Maur, jésuite italien, qui mourut en 1640 (*Mission de la Cochinchine et du Tonkin*, p. 390), et, quelques pages plus haut, p. 167, le P. des Rhodes donne le relevé des œuvres de la mission en 1639. Donc il s'agit, d'après le contexte, d'un fait arrivé en 1640, ce qui concorde avec les données que fournissent les documents.

(2) Le Bô-chinh septentrional n'était qu'un *châu*, dépendant de la province du Nghệ-an ; il n'avait pas par conséquent de gouverneur proprement dit. Celui-ci résidait au Nghệ-an.

(3) *Liệt-truyện*, A, III, 28 a b ; *Thật-lục*, III, 5 a b, 6 a b.

(4) Ce passage fait allusion à *Thật-lục*, II, 26 a b. « En *giáp-tuất* 甲戌 1634, l'officier des Trịnh, Nguyễn Khắc Liệt, envoya secrètement un de ses plus fidèles amis afin d'entrer en relation avec les Cochinchinois, promettant d'abandonner le parti des Trịnh pour se soumettre aux Nguyễn. Sãi Vương agréa ces ouvertures, et invita Khắc Liệt à une conférence. Khắc Liệt vint en personne faire ses promesses, et aussitôt après son retour, il fit élever le fortin de Phật-Cương 佛岡 (sans aucun doute les fortifications du Đèo Bụt, « le col du génie ou du Buddha », n° 255 de la planche XIII du *Portulan annamite* de M. Dumoutier, qui barrent, au nord du Quảng-binh, la route de l'Ouest) et, partageant ses troupes, fit garder le mont Hoành-son (qui commande la route de l'Est, au Nord du Quảng-binh). Trịnh Tráng ayant appris cela craignit, en le pressant, de le mettre en révolte ouverte, et lui pardonna. Khắc Liệt croyant être arrivé au but qu'il se proposait, devint de jour en jour plus insolent. Sãi Vương, à partir de ce moment, n'eut plus confiance en lui. »

et s'en sert extérieurement ; mais au fond du cœur et en réalité il s'en défie et le déteste. Votre serviteur demande la permission d'employer ce stratagème : envoyons une lettre aux Trĩnh dans laquelle nous leur dirons que Khắc Liệt a convenu de faire semblant de vivre en mauvaise intelligence avec nous ; lorsque nos troupes fondraient sur lui, il feindrait de prendre la fuite ; il conseillerait à Tráng de venir et il le tuerait. Nous exciterons ainsi la colère de Tráng. Puis nous ordonnerons à nos troupes de passer le fleuve Linh-giang (le Sông-gianh), et nous inviterons Khắc Liệt à une entrevue, pour renouveler ses anciennes promesses. Profitant de ce qu'il ne sera pas préparé, nous tomberons sur lui : s'il nous échappe, certainement Trĩnh le mettra à mort.

« Công Thượng Vương mit ce plan à exécution. Trĩnh Tráng, ayant reçu la lettre des Cochinchinois, entra de fait dans une grande colère. Il ordonna aussitôt au *thái-úy* 太尉 Trĩnh Kiêu 鄭橋 (1) d'entrer dans le Bó-chính septentrional avec cinq mille hommes de troupes, et de se saisir de Khắc Liệt. Lorsqu'il arriva, Khắc Liệt avait déjà été attaqué et mis en déroute par nos officiers, Nguyễn Phúc Kiêu et Trương Phúc Phấn. Trĩnh Kiêu jugea que Khắc Liệt avait simulé la défaite : il se saisit de sa personne et l'envoya à Trĩnh Tráng qui le fit mettre à mort. Nos troupes s'emparèrent aussitôt du territoire du Bó-chính septentrional (2) ».

Ce succès semble avoir éveillé l'ambition de Công Thượng Vương : « Voyant que le royaume était riche et prospère, disent les *Annales* des Nguyễn (3), il conçut le projet d'attaquer le Tonkin. Il passait fréquemment en revue les troupes de terre, les exerçant aux manœuvres militaires. Un jour il alla en barque au port de Nộn 濶 (4) et vit que les troupes de mer n'étaient pas dans un état

(1) D'après *Toán-thơ*, XVIII, 35 b, 36 a, ce mandarin mourut à la 9^e lune de l'an 壬午, 1642. Ce document ne mentionne pas les événements dont il est ici question.

(2) C'est à ce moment que Nguyễn Hữu Dật aurait été élevé au grade de *giám-chiến* (*Thật-lục*, III, 6 a). Comme je l'ai fait remarquer plus haut, ce mandarin avait porté ce titre dès 1627. Công Thượng Vương aurait envoyé une lettre à Hà-nội pour faire connaître les plaintes que les Cochinchinois avaient à présenter contre Khắc Liệt. Trĩnh Tráng aurait répondu en rappelant les sentiments d'amitié qui avaient uni jadis les deux familles ; il demandait qu'on lui rendit le Bó-chính septentrional, ce que Công Thượng Vương se serait empressé de faire (*Thật-lục*, III, 6 ab). Mais je crois qu'il faut mettre en doute cette dernière assertion. En effet, nous verrons qu'en 1643 les Cochinchinois occupaient encore le village de Mĩ-hòa 美和 sur la rive gauche du Sông-gianh.

(3) *Thật-lục*, III, 7 b.

(4) C'est l'embouchure du fleuve de Hué, d'après le *Ô châu cận lục*, II, au mot 壩海門, aujourd'hui passe de Thuận-an. Le caractère se prononce *noãn*, d'après l'*Index* de Phan Đức Hóa. Mais le *Portulan* de M. DUMOUTIER porte, n° 504 de la planche XVII, le caractère 腰, qui est sans doute une erreur pour 濶, lequel caractère se prononce, d'après le même *Index*, *nộn*. Le caractère 濶 doit donc se prononcer ici aussi *nộn*. Ce qui le prouve, c'est qu'il existe un peu en aval de la citadelle actuelle de Hué un village appelé Tiên-nộn, « le nouveau Nộn », dont le nom doit faire allusion à cet ancien nom donné par les documents. Il faut bien se rappeler que tous ces caractères jouent ici un rôle purement phonétique. Comme en beaucoup d'autres cas, ils rendent approximativement un vieux nom populaire de lieu. (Comparez l'orthographe du *Ô châu cận lục*, qui écrit 壩, proprement *nhuỳn*).

satisfaisant. Il ordonna aussitôt aux trois sous-préfectures de Hương-trà 香茶, de Quảng-diên 廣田 et de Phú-vinh 富榮, d'établir un champ d'exercices pour les troupes de mer au village de Hoảng-phúc 弘福, aujourd'hui Hồng-phúc 洪福, dans le Phú-vinh. On éleva une butte en terre haute de plus de trente pieds (12 mètres) et longue de plus de cent cinquante pieds (60 mètres). Pendant sept mois les troupes s'exercèrent à ramer et à tirer le canon. Ceux qui faisaient preuve d'habileté recevaient en récompense de l'or et de la soie. A ce moment, dans les troupes de mer, il n'y avait aucun soldat qui ne fût exercé et habile ».

Ceci se passait en *nhâm-ngo* 壬午, 1642. C'est dans ces dispositions belliqueuses, et surtout dans le fait que les Cochinchinois occupaient, au moins en partie, le Bo-chinh septentrional qu'il faut voir les causes de l'expédition de 1643.

Trịnh Tráng commença les hostilités (1) : dès la 2^e lune de l'an *quí-vị* 癸未 (20 mars-17 avril 1643), il envoya un corps d'avant-garde, commandé par le *thái-bảo* 太保 Trịnh Tạc 鄭柞, son propre fils, et Trịnh Lê 鄭穰. Le *thì-lang* 侍郎 Nguyễn Quang Minh 阮光明, le *tự-khanh* 寺卿 Phạm Công Trứ 范公著, un des grands historiens de l'Annam, et Nguyễn Danh Thọ 阮名壽 les aidèrent dans le commandement des troupes. Arrivés au Bô-chinh septentrional, ils se trouvèrent en face des troupes cochinchinoises qui occupaient encore Trung-hòa 中和, aujourd'hui Mĩ-hòa 美和, à l'embouchure du Sông-gianh, sur la rive gauche (2). Le chef de poste, Bùi Công Thắng 裴公勝 se défendit

(1) *Thật-lục*, III, 5 b, 6 a b ; *Cang-mục*, XXXI, 31 a b ; *Liệt-truyện*, IV, 3 a ; *Toán-thơ*, XVIII, 36 a b.

(2) Nous avons ici deux versions en présence : la version tonkinoise, donnée par le *Toán-thơ*, et la version cochinchinoise, donnée par les autres ouvrages. Je suis la version tonkinoise, prenant dans l'autre version ce qui concorde, rejetant ce qui ne concorde pas. Voici les raisons de cette manière de faire. Prenons d'abord ce qui est commun aux deux versions : Un corps d'avant-garde s'avance. Il attaque les Cochinchinois. Le chef, désigné comme *thủ-tướng* 守將 par le *Thật-lục* et autres, comme *ti-tướng* 裨將 par le *Toán-thơ* (toutes expressions désignant un grade peu élevé), nommé Bùi Công Thắng 裴公勝 par les ouvrages des Nguyễn et *hầu* de Thăng-lương, 勝良侯 par la version tonkinoise, est pris et décapité (version tonkinoise) ; périt dans le combat (version cochinchinoise), puis les Tonkinois s'avancent jusqu'au Nhứt-lệ. Un mois plus tard Trịnh Tráng s'avance avec de nouvelles troupes ; puis voyant son armée décimée par la maladie il regagne le Nord. Le désaccord entre les deux versions existe en ceci, que la version tonkinoise place la première rencontre à Trung-hòa 中和, alors que la version cochinchinoise n'indique pas le lieu ; par contre, lorsque Trịnh Tráng est arrivé, elle mentionne une attaque de Trung-hòa, où les Tonkinois furent repoussés, et le général tonkinois qui commandait des troupes lors de cet assaut aurait été ce Trịnh Đào 鄭櫟 que nous verrons à l'expédition suivante, mais que le *Toán-thơ* ni même le *Cang-mục* ne mentionnent ici. La version cochinchinoise me paraît être évidemment dans le faux ; car, étant donné que (d'après *Cang-mục*, XXXI, 52 a) l'ancien Trung-hòa est le Mĩ-hòa actuel, à l'embouchure du Sông-gianh, lequel village s'appelait en effet autrefois Trung-hòa, il n'est pas possible que le corps d'armée d'avant-garde se soit avancé jusqu'au Nhứt-lệ sans avoir enlevé ce fort de Trung-hòa, laissant ainsi les ennemis derrière lui ; et par ailleurs

vailleamment ; mais attaqué par des forces supérieures, il fut pris et mis à mort, ou périt dans le combat. Les Tonkinois profitèrent de cette victoire pour s'avancer jusqu'à l'embouchure du Nhứt-lê.

A la 3^e lune (18 avril-17 mai 1643), Trịnh Tráng s'avança avec de nouvelles troupes (1). Le roi Lê Thān-Tôn était avec lui. Ils établirent leur quartier général à An-bài 安排, village situé à quatre kilomètres environ en amont de l'embouchure du Sông-giang, et sur la rive gauche, et restèrent là pour masser leurs troupes et attendre une occasion favorable pour engager la lutte. Mais les grandes chaleurs survinrent bientôt : le climat du Sud éprouva ces hommes du Tonkin ; une épidémie se déclara dans le camp. Trịnh Tráng avait chassé les Cochinchinois du Bô-chinh septentrional. C'était peut-être le seul but qu'il se fût proposé. Voyant ses troupes décimées, il donna le signal de la retraite.

Quelques mois après, à la 10^e lune (11 novembre-10 décembre 1643), Lê Thān-Tôn abdiquait en faveur de son fils aîné Lê Chān-Tôn 黎眞宗 (2).

En 1644, vers la fin de l'année, le P. de Rhodes visita le « Quanbin », partie centrale du Quảng-binh actuel (3). Il nous parle du gouverneur établi à Dinh-muôi, « la ville principale de cette province ». C'était, d'après les documents, Nguyễn Cửu Kiêu. « Il me parlait si pertinemment de nos mystères que j'eus raison de croire qu'il avait été autrefois chrétien, ce que pourtant il ne voulut jamais avouer. » Le Père nous montre aussi « cette muraille si forte qui divise les deux royaumes ; les Tonkinois ont souvent fait leurs efforts pour s'en rendre les maîtres, mais ç'a été toujours inutilement. » Les chrétiens du Bô-chinh septentrional, que le Missionnaire avait baptisés seize ans auparavant, lui envoyèrent une lettre, puis une députation, pour le prier de venir leur administrer les sacrements. « Mais on me remontra que je ne pouvais passer dans le Tonkin sans traverser la grosse muraille qui sépare les deux royaumes ; que ceux qui la gardent pour le roi de la Cochinchine ne manqueraient pas de lui faire le rapport de ma sortie de son royaume pour aller en celui de son ennemi ; que cela le mettrait en défiance contre moi et en colère contre les chrétiens, dont les issues pourraient

il n'est pas possible que, lorsque Trịnh Tráng survint avec de nouvelles troupes, il n'ait pas non plus pu enlever ce fortin, étant donné qu'il campait à quatre kilomètres à peine en amont, à An-bài 安排 ; et en outre on ne verrait pas trop où aurait eu lieu le premier combat que les deux versions reconnaissent avoir eu lieu avec des détails identiques. La version tonkinoise au contraire, telle que je l'expose dans le texte, présente la marche des Tonkinois d'une façon toute naturelle. Les historiens des Nguyễn ont voulu sans doute se réserver un petit succès dans cette campagne, et ont pour cela omis de nom de l'endroit du premier engagement, reporté l'attaque de Trung-hóa après l'arrivée de Trịnh Tráng, enfin fait de cette attaque un quasi succès.

(1) Le *Cang-mục* seul, xxxi, 31 b dit que Trịnh Tráng amena alors le corps d'armée principal 大兵.

(2) *Toàn-thơ*, xviii, 36 b, 37 a ; *Cang-mục*, xxxi, 52 a ; *Thật-lục*, iii, 8 b.

(3) *Voyages et missions*, pp. 158, 159, 160, 161, 162.

bien être funestes à tous les deux. Ces raisons me semblèrent si bonnes que je préférâi la paix des chrétiens de la Cochinchine aux désirs de ceux du Tonkin. »

Ces détails nous font voir avec quel soin les frontières étaient gardées, et en même temps l'ombrageuse susceptibilité des Nguyên. D'autres rapports de missionnaires nous montrent que les Trjnh étaient dans les mêmes dispositions (1).

C'est vers cette époque que Trjnh Tráng désespérant de vaincre son ennemi par ses seules forces, pensa à demander des secours à une nation occidentale. Tout d'abord, on l'a vu, il avait fait des avances réitérées aux Portugais. Mais s'apercevant qu'il n'aboutissait à rien et qu'il ne pouvait détacher ce peuple de leur fidèle allié, le roi de Cochinchine, il résolut de s'adresser à leurs ennemis, les Hollandais (2), auxquels il avait permis depuis quelques années d'ouvrir un comptoir dans son royaume et dont il avait le chef en particulière estime.

Il n'est pas sans intérêt de faire ici l'histoire des relations qui venaient de s'établir entre les Hollandais et les Tonkinois (3).

C'est vers le mois de février 1636 que les Hollandais de Batavia pensèrent à entrer en relations commerciales avec le Tonkin. L'empereur du Japon venait de porter un édit défendant à ses sujets de commercer avec ce pays. Les Hollandais crurent le moment favorable pour prendre la place que leur abandonnaient leurs concurrents (4). Le chef du comptoir de Hirado, au Japon, prit des

(1) Notons une autre version des événements de 1643, ou plutôt un épisode de cette campagne, raconté par Tavernier, commerçant français qui fit plusieurs voyages au Tonkin vers cette époque : « Voici le nombre de ce que mon frère vit en l'an 1643, lorsque le Roy (du Tonkin) voulait faire la guerre contre celui de la Cochinchine pour quelques vaisseaux que son peuple avait pris aux Tunquinois ; mais cela fut apaisé par les ambassadeurs qui furent envoyés par le Roy de la Cochinchine au Roy du Tunquin et qui lui firent satisfaction. L'armée du Roy du Tunquin, qui devait marcher, était composée de huit mille chevaux, de nonante et quatre mille fantassins. de sept cent vingt et deux éléphants, cent trente pour la guerre et les autres pour le bagage de la maison du Roy. . . . et trois cent dix tant galères que barques fort longues et étroites qui vont à rames et à voiles » (cité dans : *Nos premières années au Tonkin*, par Paulin VIAL, p. 35, 36). Ces détails nous renseignent sur les forces mobilisées par Trjnh Tráng en 1643.

(2) *Tunchin. Histor.*, I, p. 14. Le P. de Rhodes, parlant des vaisseaux que les Hollandais envoyèrent aux Tonkinois, dit que c'était dans la période de luttes avec la Cochinchine, et il précise ainsi l'époque : « Jam ter irrito conatu adversarium Tunchinensis aggressus erat. » Ces trois attaques paraissent être l'expédition de 1627, celle de 1634, et celle de 1643.

(3) Notre guide principal sera le *Dagh Register* de la Société commerciale de Batavia. J'exprime ma reconnaissance à M. Ed. Huber, professeur à l'École française d'Extrême-Orient, qui a bien voulu me traduire les passages ayant rapport à ces événements. Malheureusement certaines années du *Dagh Register* n'ont pas été encore publiées, notamment les années 1638, 1639, 1646. On ne peut donc pas suivre les événements d'une façon continue. Les autres ouvrages, les relations du P. de Rhodes, le *Thật-lục*, permettent de combler les lacunes du *Dagh Register*, mais d'une façon imparfaite.

(4) *Dagh Register*, année 1636, p. 22.

informations sur les conditions économiques du Tonkin, et les transmet à Batavia (1). L'année suivante, au mois d'avril 1537, Karl Hartsinck (ou Carel Hartsingh) arrivait à Catsiou (Kẻ-chợ, Hà-nội), sur le « Grol », envoyé en ambassade par la Société de Batavia. Il fut reçu avec faveur par Lê Thăn-Tôn et par Trịnh Tráng, qui se hâta de lui demander si les Hollandais seraient disposés à l'aider dans la lutte qu'il soutenait contre les Cochinchinois. Karl Hartsinck répondit qu'il n'avait pas les pouvoirs suffisants pour traiter une question de cette importance, et que cela dépendait du Gouvernement de Batavia (2).

Les Hollandais ne paraissent pas, tout d'abord, avoir voulu aider effectivement les Tonkinois. Un rapport du même Carel Hartsinck daté de 1641, nous fait assister à une nouvelle phrase de ces négociations (3).

Le bateau hollandais le « Meerman », parti de Formose le 24 janvier 1641, arriva le 2 février en vue des côtes d'Annam, au large de l'île des Perles. Le lendemain les Hollandais envoyèrent deux des leurs sur une embarcation indigène pour notifier leur arrivée au roi du Tonkin. Le 10 février l'embarcation revint, accompagnée de quatre jonques envoyées par le roi. Le 17 les Hollandais, qui avaient remonté le fleuve sur des barques indigènes, arrivèrent à Catsiou (Hà-nội) et furent admis, le jour même, en présence du roi, à qui ils offrirent la missive et les présents que lui envoyait Caron, chef du comptoir

(1) *Dagh Register*, année 1636, p. 69-74.

(2) Sur le voyage de Karl Hartsinck, voir DIXON, *Voyage of the dutch ship « Grol »* dans *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, XI, p. 212. — A la même époque les Hollandais étaient sollicités par le roi de Cochinchine qui envoyait une lettre au gouverneur de Batavia par l'intermédiaire de Abraham Duijcker, chef du comptoir de Sinua (Hué). Voici la traduction de cette lettre, telle que la mentionne le *Dagh register*, année 1637, p. 158-159: « Cette lettre est du roi de Quinam (Quảng-nam), adressée au roi de Jackatra (Batavia). Je me suis laissé dire que quand on veut faire le commerce avec les pays lointains, cette affaire doit être traitée par les rois des pays respectifs. De plus, quand des marchands viennent dans un pays pour y faire le commerce, les sujets de ce pays n'ont qu'à se réjouir. J'ai appris que le roi de Jackatra, seul parmi ceux qui viennent faire le commerce dans mon pays, apporte du profit à mes sujets. J'en suis fort réjoui. J'ai appris en outre qu'il désire louer un terrain dans mon royaume pour que ses sujets y habitent. Je suis porté à lui en louer un, mais j'ai peur qu'alors les autres marchands étrangers ne viennent plus commercer dans mon pays, ce qui me mettrait en mauvaise posture, car on dira que personne ne veut plus venir dans mon pays. Que le roi prenne tout cela en considération, et qu'il ne pense pas que j'aie peur. Au contraire, j'ai beaucoup à cœur que tout le monde vienne trafiquer dans mes ports. Si le roi ne m'en veut pas, qu'il envoie des gens faire le commerce dans mon pays, ce qui me sera très agréable, autant que le commerce que je fais avec les autres nations. Ci-joint un demi-catty de calambac (bois d'aigle, ou d'aloès), que je vous envoie. — 3^e année de mon règne, 25^e jour du mois de la nouvelle année chinoise 1637. • (C'est-à-dire de la 1^{re} lune, par conséquent 17 février. L'auteur de la lettre, Công Thượng Vương, était monté sur le trône en 1635: en 1637 on était donc à la 3^e année de son règne). Cette lettre est curieuse en ce qu'elle nous montre que les rois de Cochinchine, qui dataient leurs monuments du titre de période des rois Lê, dataient parfois leurs lettres, et cela presque dès l'origine, de leurs années de règne.

(3) Cf. *Dagh Register*, année 1640-41, p. 249-255.

de Hirado, au Japon. Une chrétienne japonaise, du nom d'Ursule (1), leur servait d'interprète. Le roi se plaignit de ce que les Hollandais ne lui avaient pas apporté l'argent en barre qu'il leur avait demandé de faire venir du Japon. Carel Hartsinck ne put pas voir tous les grands mandarins, parce que les fêtes du jour de l'an annamite duraient encore (2). Il ne semble pas avoir fait au roi des promesses fermes, car il recommandait dans son rapport au Conseil de Batavia, de ne faire au roi du Tonkin aucune promesse par écrit; que tout se traitât verbalement; surtout, que l'on agit avec une grande prudence, pour ne pas compromettre, en prenant ouvertement le parti des Tonkinois, les intérêts de leur représentant à Sennoa (3), le Japonais Risemondono.

L'ambassadeur hollandais emporta avec lui à Batavia deux lettres, l'une du roi, l'autre du fils du roi (4).

Cette dernière, la première en date, était conçue en ces termes: « Annam Cock (安南國), fils du roi. Cette lettre est écrite aux Etats de Hollande dans le but de rechercher une amitié et un appui fraternels, car j'ai une confiance ferme, et j'espère que vous l'avez de même, que notre amitié durera éternellement. Au contraire, si la bouche dit quelque chose tandis que le cœur pense faire autrement, l'amour est vendu et l'amitié souillée. C'est à cause de cela que jadis je n'ai pas craint d'envoyer au-delà du grand et périlleux Océan mes ambassadeurs sur vos navires auprès de vous, pour qu'ils visitassent vos Etats, et vous portassent quelques petits cadeaux qui, d'après ce que j'ai appris, vous ont fait plaisir (5). De tout cela j'ai eu grande satisfaction. Le chef de comptoir Couckebacker, votre ambassadeur, s'est, en retour, présenté ici, m'a apporté des présents considérables, et a négocié avec moi. C'est une personne d'une intelligence consommée et d'une grande éloquence, de telle sorte qu'il a gagné mon cœur.

« Auparavant, je vous avais demandé votre aide contre mon ennemi, et j'ai reçu votre promesse, ce qui m'a fait grand plaisir; et bien que, actuellement,

(1) On écrit tantôt Rusula, tantôt Urusan, tantôt Usula. C'est cette dernière forme qui est encore employée de nos jours par les Annamites pour traduire le nom de Ursule. Sa nationalité est indiquée par Dixon, *Voyage of the dutch ship « Grol » dans Transactions of the Asiatic Society of Japan*, XI, p. 204.

(2) Le premier jour de la première lune tombait cette année là le 10 février.

(3) Senua, Sinoa, Singoa, Thuân-hóa 順化, Hué.

(4) Le roi est désigné par le titre « Annam Cock ». C'est, en abrégé, le titre protocolaire de *An-nam quốc vương* 安南國王, qui avait été donné aux souverains d'Annam par la dynastie chinoise des Song 宋, sous Li Anh-Tôn 李英宗. en 1164 (Cf. *Cang-myc*, V, 12). Ce titre désigne donc Lê Thàn-Tôn 黎神宗 qui régnait alors. — Quant au fils du roi, qui est qualifié de « Annam Cock, fils du roi », ce doit être Lê Chân-Tôn 黎眞宗, qui remplaça son père en 1643, et qui devait alors avoir déjà le titre d'héritier présomptif. — Il pourrait se faire que ce titre de « fils du roi » désigne Trinh Tráng. Mais je ne le pense pas. On verra plus loin Trinh Tráng désigné par ses titres protocolaires réguliers.

(5) On n'a pu trouver trace de cette ambassade annamite à Batavia, dans les volumes du *Dagh Register* parus jusqu'à présent.

cette promesse n'ait pas encore été réalisée, je vous en suis reconnaissant, à cause de notre amour fraternel, comme si elle avait été suivie d'effet. Le Cochinois vient de se lever contre moi, et j'espère le lui faire payer chèrement. Je l'avais sous mon autorité, et maintenant il se rebelle ; c'est ce que je ne saurais oublier.

« J'envoie avec cette lettre quelques petits cadeaux. Je demande au roi de Batavia que notre amitié soit continuée. Je lui demande aussi son assistance, dans le cas où je serais en guerre contre un de mes voisins ; et si, par son aide, je bats et je vaincs mes ennemis, j'élèverai mon bienfaiteur jusqu'au Ciel, et notre amitié ne sera point rompue en mille années.

« Ici je finis, parce que les sentiments de mon cœur ne peuvent être exprimés complètement par ma plume. Veuillez accepter mon bon cœur au lieu d'écriture.

« Si dans votre pays il y a quelques marchandises utiles, veuillez les acheter pour mon compte. Je vous en rembourserai le prix ici avec remerciements..... (1).

« Daté de la période Jonghe [陽和, *duong-hòa*], 7^e année, 1^{re} lune, 13^e jour, soit le 22 février 1641 ».

La lettre du roi du Tonkin était plus courte :

« Annam Cock 安南國 (sous-entendu *vuong* 王), Grand Roi, qui règne sur tout l'empire du Tonkin, témoigne sa reconnaissance aux Régents des Etats de Hollande en leur envoyant un petit cadeau, à savoir un mousquet damasquiné, et trois cents pièces de soie fine écruë. Si dans vos Etats il se trouve des marchandises bonnes, j'en serais preneur, et si vous pouvez, pour leur achat, m'avancer quelque argent, je vous le rendrai ici avec remerciements. Je désirerais vingt piculs de bonne laque rouge, dix piculs de laque noire, dix piculs de laque carmin, une bonne quantité d'ambre clair, blanc et rouge ; de plus, toutes sortes de bons damas et des satins multicolores, avec de beaux dessins.

« Fait en la période Jonge [*duong-hòa* 陽和], 7^e année, 1^{er} mois, 18^e jour, soit le 27 février 1641 ».

En même temps des instances étaient faites auprès du Lieutenant-gouverneur établi à Formose, Paulus Traudenius. Un bateau hollandais, parti de Batavia le

(1) Sont énumérées ici les marchandises que demande le fils du roi du Tonkin, à savoir : 100 barres d'or ; 10 piculs de laque rouge ; 5 piculs de laque verte ; 5 piculs de laque bleu de ciel ; 10 piculs de laque noire ; 30 piculs de satin avec de grandes fleurs et des couleurs diverses ; 20 piculs de robes avec de grandes fleurs ; 50 piculs d'étoffes avec de grandes fleurs ; 100 piculs de mouchoirs en bourre de soie fine et blanche (*cangangs*, correspond peut-être à 黃絹, *hoàng quyên*, espèce de soie jaune, (cf. *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, XI, p. 186) ; mais je crois plutôt que ce mot correspond à l'annamite *khăn cang*, sino-annamite 縐巾, « mouchoirs en bourre de soie », très en usage encore aujourd'hui dans l'Annam central et du Nord), et 5.000 cattys de soufre (un catty vaut 16 taëls ou *lrong* annamite, lequel vaut environ 40 grammes). On remarquera cette dernière marchandise, destinée sans doute à faire de la poudre.

15 mai 1641, arriva en vue de côtes du Tonkin le 10 juin, et le 19 juin à Hà-nôi. Trịnh Tráng leur remit une lettre pour Paulus Traudenius (1) :

« Anam Daijgousij Tongh Kocksingh Souvousengh Vouingh (2).

« Désirant manifester mes intentions sincères et entrer en amitié avec les Hollandais, j'écris cette lettre à Votre Noblesse en vous saluant cordialement. Ayant appris que le gouverneur Paulo Traudenius est un homme à l'âme généreuse et fort avisé en toutes choses, je me suis pris d'amour pour lui, et je lui envoie mille taëls de soie blanche et mille taëls de soie jaune. Ces présents ne sont d'aucune ou de très peu de valeur, mais ils serviront à vous montrer mon amitié, qui durera, j'espère, mille années. Je désire donc que vos navires viennent chaque année pour acheter et pour vendre suivant leur bon plaisir, car je suis lié d'amitié avec le Gouverneur général, lequel m'a promis dans sa lettre de m'assister contre mes ennemis, et j'ai confiance que la promesse sera exécutée. J'ai préparé quelques cadeaux, et j'attends l'arrivée d'un de vos bateaux allant à Batavia pour les y faire parvenir, par l'entremise de mon ambassadeur, jusqu'à votre Gouverneur général.

« Puisque le capitaine Hentonga (sans doute transcription de Hartsinck) est souvent venu dans mon pays, je vous prie de me l'envoyer l'année prochaine pour qu'il puisse conduire mes gens à Batavia, car je lui trouve un cœur droit, et je le considère comme ma main droite. C'est pourquoi j'insiste encore une fois amicalement, et je vous en serais reconnaissant, pour que vous m'envoyiez bientôt ledit capitaine avec un de vos bateaux, et je le chargerai de conduire mes gens et mes présents à Batavia devant votre Gouverneur général.

« Si mon désir et le contenu de cette lettre agrément à Votre Noblesse, moi et mes descendants, nous cultiverons votre amitié pendant bien des milliers d'années. Agréer ma demande, et je vous en serai reconnaissant, et mon amitié pour vous sera comme l'Océan qui ne peut pas se dessécher, et comme une montagne immuable.

« Fait en la période Tongla (陽和, *durong-hoà*), 6^e lune, 17^e jour, soit le 24 juillet 1641 (3) ».

(1) *Dagh Register*, année 1641-42, p. 65, 64.

(2) Cf. *Toàn-thơ*, XVIII, 26 a. Ce titre correspond au titre protocolaire régulier de Trịnh Tráng : *An-nam đại-nguyên-soái* [ou *siy*] *thống-quốc-chính-sư văn-thanh-vương* 安南大元帥統國政師文清王 qui lui fut donné en 1629 (*Toàn-thơ*, *ibid.* ; *Cang-mục*, XXXI, 24 b). Il faut remarquer une faute d'impression qui arrive souvent dans le *Dagh Register*, u pour n dans *gou* et dans *vou*. Ces transcriptions ont été faites par des lettrés chinois qui écrivent la prononciation chinoise, sans doute celle du Fokien, transcriptions qui ont été parfois plus ou moins dénaturées par les copistes.

(3) La transcription *Tongla* est une faute du copiste, pour *Jonge*, ou *Jongha*, que nous avons vu plus haut. L'année de la période n'est pas indiquée, mais il s'agit indubitablement de l'année 1641.

Des secours avaient donc été promis par les Hollandais. Mais ceux-ci ne se pressèrent pas de tenir leurs engagements.

En effet, le 26 avril 1643, deux bateaux hollandais arrivaient au Tonkin (1). C'étaient le « Kievit » et le « Nachtegaels ». Trịnh Tráng était, en ce moment, déjà parti pour son expédition contre la Cochinchine. Dès qu'il apprit l'arrivée des deux bateaux, il envoya en toute hâte une lettre au chef du comptoir du Tonkin, Bronckhorst, le priant de lui envoyer le « Kievit », et le « Nachtegaels », ainsi qu'un troisième vaisseau, le « Wæckende Boode », qui se trouvait en ce moment dans les eaux du Tonkin. Il demandait en outre qu'on lui envoyât le sous-chef marchand Isack Davits qui se mettrait à la tête des galions royaux dans la rivière du Pousijn, c'est-à-dire le Sông-gianh, rivière du Bó-chinh 布政 (2).

Bronckhorst était tout disposé à accorder au roi du Tonkin ce qu'il demandait, d'autant plus que le fait d'avoir laissé passer la mousson ne permettait plus à ces trois vaisseaux de regagner Batavia (3). En outre, avant que les Tonkinois entrassent en campagne, Bronckhorst avait à plusieurs reprises demandé au roi qu'il lui payât ses dettes et celles des grands mandarins de la cour, s'élevant au chiffre de florins 4.725, 10 (4); mais il n'avait rien pu obtenir. En accordant au roi ce qu'il demandait, le chef du comptoir espérait pouvoir plus facilement rentrer dans ses débours. Bien plus, le roi du Tonkin avait manifesté son mécontentement envers les Hollandais et avait fait jeter en prison cinq commerçants de leur nationalité, sous prétexte qu'ils fournissaient des armes au roi du Coubang (Cao-băng 高平), le plus grand ennemi des Tonkinois (5). Si on refusait de l'aider, il était fort probable que son animosité augmenterait.

Malgré toutes ces considérations, on ne voit pas que les trois bateaux hollandais aient pris part à l'expédition de 1643.

En effet, le 14 août 1643 (6), le roi retourna au Tonkin avec cent galères dorées (7). Il y fut reçu en grande pompe, sans doute parce qu'il avait pu

(1) *Dagh Register*, année 1643-44, p. 141.

(2) On écrit ailleurs Possin.

(3) En effet, au mois d'avril, la mousson du S.-E. est déjà établie, et les vents ne permettent pas, au moins habituellement, de gagner le Sud, sur les côtes d'Annam.

(4) Le florin valait environ 5 francs de notre monnaie.

(5) Renseignement tiré d'un extrait du *Dagh Register* du Tonkin, conservé dans les Archives d'Etat de Hollande, et qu'il serait très utile de compiler et de publier, pour en tirer des renseignements intéressants sur les événements politiques de cette époque (*Dagh Register*, année 1643-44, p. 150, note).

(6) *Dagh Register*, année 1643-44, p. 139.

(7) On dit qu'il avait été accompagné dans son expédition par son second fils Dickontaj et par le Commandant Ongakeem. Dickontaj est la transcription de *điêc* (particule honorifique en annamite vulgaire), *ông* (monsieur, en annamite vulgaire, ou peut-être *công* 公 • duc), *tây* 西, et désigne Trịnh Tạc 鄭 柞, dont le titre était alors *quan-công* de Tây 西 郡 公 (*Cang-mục*, xxxii, 2 a; *Toán-thơ*, xviii, 37 a). Quant à Ongakeem, je ne vois pas le titre que ce mot peut transcrire.

reprendre le Bô-chinh septentrional aux Cochinchinois. Il avait cependant laissé à Pousijn (Bố-chinh), un corps de 10.000 hommes parce qu'il avait l'intention de recommencer la lutte lorsque la mousson du Nord serait revenue.

Le roi du Tonkin était fort mécontent des Hollandais. Dans une lettre datée du 6^e jour de la 7^e lune de la 9^e année de la période Daijro Duengwaa (1), c'est-à-dire du 19 août 1643, Lè Thăn-Tôn (2), qui allait se démettre dans quelques mois, se plaignait amèrement au Gouverneur de Batavia (3). Il racontait son expédition au Bô-chinh et disait qu'il avait dû se retirer parce que les bateaux hollandais n'étaient pas arrivés comme on l'avait promis. Par suite de cette pusillanimité, les Hollandais sont devenus la risée des Cochinchinois, et d'autre part la population de Hà-nội est si excitée contre eux que ceux qui sont dans cette ville n'osent plus sortir de leur demeure. Les Tonkinois les rendent responsables de leur échec.

Les Hollandais s'étaient trop avancés; ils ne purent se dérober plus longtemps. En 1644, trois vaisseaux hollandais, sans doute le « Kievit », le « Nachtegaels » et le « Wœckende Boode » que nous avons vus plus haut, allèrent croiser sur les côtes de Cochinchine. Les documents hollandais ne nous permettent pas de suivre la trace de ces vaisseaux (4), mais le P. de Rhodes nous raconte (5) la triste fin de cette expédition. Attaqués par les Cochinchinois près d'un port qu'il ne nomme pas, deux vaisseaux furent pris et coulés. Le troisième arriva jusqu'au Tonkin, mais Trĩnh Tráng dédaigna ce faible secours.

On devine le retentissement que cet événement dut avoir dans le jeune royaume de Cochinchine. Les *Annales* des Nguyễn nous en ont conservé le souvenir, et voici comment elles racontent le fait, en précisant la date de la défaite des Hollandais (6) :

(1) *Daijro*, sans doute 大黎, Đại Lĩ; *Duengwaa*, Dương-hòa 陽和.

(2) Désigné par son titre de *Annam Cockbuengh*, *An-nam-quốc-vương* 安南國王.

(3) *Dagh Register*, année 1644-45, p. 118.

(4) En revanche, ils nous font connaître un détail inédit, c'est que le 18 mai 1644, le général en chef Ongsouma Ongadangh (Ongsouma : sans doute *ông*, « monsieur » en annamite vulgaire et *tu-mã* 司馬, titre de dignité; *Ongadangh* ?) avait quitté la cour de Hà-nội avec 31 galères du roi, beaucoup d'éléphants et de chevaux, et 15.000 hommes de troupes qui allaient rejoindre les 30.000 (plus haut on a dit 10.000), que Trĩnh Tráng avait laissés l'année précédente sur les frontières du Qui-nam, ou de la Cochinchine (*Dagh Register*, année 1644-45, p. 111 sqq). Cette expédition dut concorder avec l'envoi des vaisseaux portugais sur les côtes de Cochinchine, envoi qui eut lieu précisément, comme on va le voir ci-dessous, au mois de mai. Cette expédition n'eut pas de suite, les vaisseaux hollandais ayant été brûlés ou mis en fuite. C'est pour cela sans doute que les documents annamites ne mentionnent pas l'envoi de cette armée. On voit donc que les divers documents concordent parfaitement entre eux, bien que chacun d'eux ne raconte les événements que d'une manière fragmentaire.

(5) *Tunchin. Histor.*, lib. 1, pag. 14-15. — *Comp. Voyages et Missions*, p. 59.

(6) *Thật-lục*, III, 8 b, 9 a b.

« En *giáp-thàn* 甲申, 1644, vers la 4^e lune (6 mai-4 juin) (1). L'Héritier présomptif, *hàn* de *Dũng-lễ* 勇禮侯, attaqua et défit des pirates hollandais 烏闕 au port de *Nôn* (le *Thuận-an* des cartes).

« A cette époque des vaisseaux de pirates hollandais stationnèrent sur les côtes, pillant les étrangers qui venaient faire du commerce. Les soldats chargés de la police maritime firent leur rapport à *Công Thượng Vương* qui délibéra sur les moyens de les combattre et de les chasser. L'Héritier présomptif, le futur *Hiên Vương*, envoya secrètement un message au Prince *Trung* 忠, troisième fils de *Sãi Vương*, qui avait le grade de *chưông-cơ* 掌奇, convenant avec lui de se mettre à la tête des troupes de mer pour chasser les ennemis. Mais *Trung*, qui n'avait pas reçu d'ordre, n'avait pas encore osé prendre de décision, que l'Héritier présomptif était déjà parti avec les jonques de guerre placées sous ses ordres. *Trung* fut obligé, malgré lui, de se mettre à la tête des troupes et des jonques pour le suivre. Comme il arrivait à l'embouchure du fleuve, l'Héritier présomptif était déjà sorti en pleine mer. *Trung* lui fit des signaux pour le rappeler, mais l'Héritier présomptif n'y fit pas attention. *Trung* pressa alors ses jonques pour rattraper l'Héritier présomptif. Toutes les galères, tant celles d'avant que celles d'arrière, filaient avec rapidité. Les ennemis, les apercevant, furent saisis d'une grande terreur et s'enfuirent vers l'Est. Un grand vaisseau restait en arrière. L'Héritier présomptif ordonna de l'entourer et de faire feu sur lui. Le Capitaine du vaisseau ennemi, pressé de partout et à bout de moyens, mit lui-même le feu à son navire et périt. »

Cependant *Công Thượng Vương*, à la nouvelle du départ de son fils, s'était avancé lui aussi avec des troupes. Il réprimanda *Trung* et l'Héritier présomptif; mais, pensant à la victoire que son père *Sãi Vương* avait remportée en 1585, à l'embouchure du fleuve de *Quảng-trị*, sur des vaisseaux occidentaux, il déclara qu'en voyant son propre fils se montrer aussi vaillant que *Sãi Vương*, il n'avait plus aucun motif d'inquiétude (2).

(1) A ce moment le P. de Rhodes venait de retourner en Cochinchine après un court séjour de cinq mois à Macao (comp. *Voyages et Missions*, p. 150): « Je pensais que les Portugais partiraient à leur ordinaire sur le mois de décembre, mais ils ne furent prêts que sur la fin de janvier de l'année 1644 ». Il alla à Hué, où il passa la fête des Bâteaux. Il vit le roi, et le roi vint lui rendre sa visite dans sa barque. Mais ce n'est sans doute qu'à son retour de son voyage au *Quang-binh*, c'est-à-dire vers juillet, qu'il dut avoir connaissance du fait rapporté ici. Il logeait dans la maison d'une tante du roi, chrétienne, sans doute l'épouse de *Công*, frère aîné de *Nguyễn Hoàng*, car le fils de cette princesse, madame Marie, était oncle de *Công Thượng Vương* (comparez *Voyages et Missions*, p. 155 et 165). En effet les fils de cette dame pouvaient aspirer au trône (*Voyages*, p. 155); l'un était oncle du roi, donc ils n'étaient pas fils de *Sãi Vương*. Mais *Nguyễn Hoàng* n'avait eu qu'une sœur, d'après *Liệt-truyện*, II, 57 a, mariée à *Trinh Kiêm*. Une tante de *Công Thượng Vương* ne peut être donc que l'épouse de *Công*, dont les fils et petits-fils vécurent à la cour des *Nguyễn* (*Liệt-truyện*, II, 1 a, 2 a b). Quoiqu'il en soit de ce point de détail (l'âge qu'aurait dû avoir cette tante du roi, près de cent ans, n'est pas en faveur de cette identification), le P. de Rhodes, logé au palais, était bien placé pour entendre raconter le fait en question qui venait d'avoir lieu.

(2) Le fait auquel on fait allusion ici est raconté dans *Thật-lục*, I, 15 b, 14 a; II, 1 a.

VI. — EXPÉDITION DE 1648 (1)

« L'année *mậu-ti* 戊子, 1648, treizième année de notre empereur *Thân-Tôn* *Hiếu-Chiêu Hoàng-dế* (*Công Thượng Vương*), au printemps, à la première lune (25 janvier-22 février). *Trịnh Đào* 鄭濤 amena ses troupes une seconde fois, et, pénétrant par l'embouchure du *Nhứt-lê*, s'avança jusqu'à *Võ-xá* où il établit son camp. *Thái-Tôn* *Hiếu-Triết Hoàng-dế*, qui était alors Héritier présomptif, obéissant à l'ordre de l'empereur, son père, se mit à la tête des troupes pour le repousser. Il donna en secret au *chưông-cơ* *Nguyễn Hữu Tấn* 阮有進 l'ordre de prendre une centaine d'éléphants de guerre. *Hữu Tấn*, à la faveur de la nuit, fondit droit sur le camp des ennemis, et, au moment où ils ne s'y attendaient pas, leur livra bataille. L'Héritier présomptif alla combattre en personne; suivant de près *Nguyễn Hữu Tấn*, il infligea aux ennemis une sanglante défaite. On fit plus de trente mille prisonniers. Cette victoire ramena la paix. »

C'est ainsi que l'inscription du Long-Pont résume les événements de 1648. *Công Thượng Vương* eut la joie, avant de mourir, de triompher une fois encore de son adversaire. L'attaque, du côté des *Trịnh*, paraît avoir été sérieuse, et par les préparatifs qu'ils firent, et par les troupes qu'ils mobilisèrent, enfin par les succès qu'ils remportèrent au début de l'expédition. Mais la défense fut proportionnée aux efforts de l'ennemi (2).

(1) *Thất-lục*, III, 11 b à 16 a; *Liệt-truyện*, A, III, 20 ab, 28 b, 29 ab; *Cang-mục*, xxxii, 4 b à 6 b. — Le *Toàn-thơ*, qui a mentionné déjà fort brièvement l'expédition de 1645, passe absolument sous silence celle de 1648, xviii, 40 b. — Comparez *Liệt-truyện*, IV, 15 b, 16 a, 5 a.

(2) Il existe entre les documents plusieurs différences. D'abord pour la date, l'inscription donne la première lune (25 janvier-22 février), tandis que le *Cang-mục* donne la 2^e lune (23 février-25 mars). Le *Thất-lục* semble concilier les deux données en plaçant à la 1^{re} lune la nomination du généralissime tonkinois et l'ordre d'ouvrir les hostilités, et à la 2^e lune l'arrivée au *Nhứt-lê*. Une difficulté plus grande existe pour le nom du généralissime tonkinois. L'inscription, le *Thất-lục*, le *Liệt-truyện* le nomment *Trịnh Đào* 鄭濤. Le *Cang-mục*, au contraire, l'appelle *Lê Văn Hiều* 黎文懷, et plus tard soit le *Cang-mục*, soit le *Toàn-thơ* attribue à *Lê Văn Hiều* les faits que les autres documents continuent à attribuer à *Trịnh Đào*. Il ressort nettement qu'il s'agit du même individu, appartenant originairement à la famille *Trịnh*, et que les *Lê* auraient anobli en lui conférant leur nom patronymique, ou vice-versa. La vérité de cette supposition ressortira clairement plus tard, en 1655, quand il s'agira de la mort de ce général. Les anoblissements sont fréquents soit à la cour du Tonkin, soit à la cour de Hué. De plus l'inscription et le *Thất-lục* comptent plus de 50.000 prisonniers, tandis que le *Cang-mục* n'en porte que 5.000, et le *Thất-lục* parle simplement d'un très grand nombre de prisonniers. Enfin, pour comprendre la phrase de l'inscription : « *Trịnh Đào* amena ses troupes une seconde fois... il faut se rappeler que, d'après les ouvrages relatifs aux *Nguyễn*, ce *Trịnh Đào* aurait donné l'assaut au fort de *Trung-hòa*, pendant l'expédition de 1645.

Au Tonkin, l'année 1647 avait été remplie par les préparatifs de la guerre. Lè Chàn-Tôn avait ordonné aux mandarins, vers la sixième lune (2-31 juillet) (1), de lever des troupes : ils devaient inscrire dans les rôles les hommes valides, et compléter les effectifs. Quant aux individus faibles ou âgés, ils devaient les écarter. A la septième lune (1-29 août), nouvel édit : des mandarins inspecteurs allèrent dans toutes les provinces et passèrent en revue la population mâle pour compléter les cadres. En même temps défense était faite de déclarer de faux titres ou de fausses dignités pour échapper aux charges militaires.

Trịnh Tráng se préparait manifestement à envahir la Cochinchine. Outre le désir qu'il avait de soumettre les rois de Hué, il semble avoir été décidé, cette fois encore, à entrer en lutte avec Công Thượng Vương, par des intrigues nouées dans le palais des Nguyễn. Công Thượng Vương s'était épris d'une jeune femme, la Tống-thị 宋氏, « de la famille Tống », concubine de son frère aîné, le prince Ki 祺 (2). Trung, quatrième fils de Sãi Vương, voyant le pouvoir qu'avait pris cette intrigante, voulut l'écarter. Mais la Tống-thị sut le séduire et le décider plus tard à ourdir un complot. Le père de la Tống-thị, nommé Phúc Thông 福通, était entré en relation avec Trịnh Tráng, et lui avait promis, en cas de guerre, de subvenir, de sa fortune personnelle, aux besoins des troupes. C'est alors que Trịnh Tráng aurait conçu le projet d'envahir la Cochinchine (3). Mais il ne prit pas part à l'expédition. C'est Lè Văn Hiều 黎文暎, appelé dans d'autres documents Trịnh Đào, qui avait le grade de *đô-đốc* 都督 (4), et le titre de *quân-công* de Tấn 進都公, qui fut chargé du commandement suprême.

(1) La date exacte de ces premières opérations est donnée par le *Toàn-thơ*, XVIII, 40 b. Comp. *Cang-mục*, XXXII, 4 b.

(2) Le P. de Rhodes qui connaissait si bien la cour des Nguyễn, a mentionné cette intrigante dans ses *Voyages et Missions*, page 164. « [Les prêtres des idoles] jurèrent dès lors de perdre [Ignace, un des catéchistes du Père], et, pour en venir à bout, ils s'adressèrent à une dame que le roi tenait comme sa femme, encore qu'apparavant elle eût été à son frère, ce que les lois du royaume défendent ; mais l'impureté ne reconnaît point de lois. »

(3) Le *Liệt-truyện*, VI, 25 ab, charge beaucoup la mémoire de Trung 忠 qui est classé au chapitre des rebelles. — Mais le *Thật-lục* semble vouloir rejeter toute la faute sur le père de la Tống-thị 宋氏, (III, 11 b, 12 a), et ne parle pas de Trung en cette circonstance. Ce n'est que plus tard, en *giúp-ngọ*, 1654 (d'après *Thật-lục*, IV, 6 ab) que Hiền Vương fit jeter Trung en prison, où il mourut ; la Tống-thị 宋氏 fut aussi condamnée à mort.

(4) Pour l'intelligence des nombreux titres militaires que l'on rencontrera dans la suite, il est bon de donner ici quelques renseignements sur l'organisation militaire de l'Annam sous les Lê. En 1428 Lê Thái-Tổ 黎太祖 divisa le pays, sous le rapport militaire, en cinq *đạo* 道, ou corps d'armée comprenant chacun plusieurs provinces. Chaque corps d'armée était divisé en *vệ* 衛 ou régiments. A la tête de chaque *vệ* était un *lông-quân* 總管 ou colonel, assisté d'un *đô-lông-quân* 都總管 et d'un *đồng-lông-quân* 同總管. Il y avait, comme officiers subalternes, des *đội-trưởng*, ou chefs de compagnie, en premier et en second, 正副隊長, et des *ngũ-trưởng*, chefs d'escouade, en premier et en second 正副伍長.

Les Tonkinois arrivèrent directement à l'embouchure du Nhứt-lộ. Hoành Lễ 宏禮, le chef de poste 守將, voulut s'opposer à la marche de l'ennemi, mais fut battu, et alla en toute hâte demander des renforts à Nguyễn Phúc Kiêu, *trần-thủ* du Quảng-binh, qui ordonna à son lieutenant, le *tham-tướng* (1)

(*Cang-mục*, xv, 5 ab; xx, 2 a). — En 1466, Lê Thánh-Tôn 黎聖宗 remania cette organisation. Les corps d'armée, toujours au nombre de cinq, furent appelés *phủ* 府, et comprenaient plusieurs provinces. Chaque *phủ* comprenait six *vệ*, ou régiments, et chaque *vệ* cinq ou six *sở* 所, ou sections, lesquelles comprenaient chacune 400 hommes. Il y avait le *phủ* du Centre, de l'Est, du Sud, de l'Ouest, du Nord 中. 東. 南. 西. 北軍府. A la tête d'un *phủ* était un *đô-đốc*, commandant de corps d'armée, un de gauche et un de droite 左右都督, assistés d'un *đô-đốc-đồng-tri* 都督同知, et d'un *đô-đốc-thiêm-sự* 都督僉事, sortes de généraux de division et de brigade. A la tête d'un *vệ* était un *tông-tri* 總知, ou colonel, assisté d'un *đồng-tông-tri* 同總知 et d'un *thiêm-tông-tri* 僉總知. A la tête d'un *sở* était un *quản-lãnh*, en premier et en second 正副管領, sorte de commandant; et un *võ-úy*, sorte de lieutenant, en premier et en second, 正副武尉. Enfin à la tête d'un *ngũ* il y avait un *tông-cờ* 總旗, chef d'escouade. Il y avait en outre un corps de troupes spécial, pour la garde du roi, *thân-tùy-cuộc* 親隨局, commandé par un *đô-tri* 都知 ou colonel, par un *giám*, inspecteur, en premier et en second 正副監 (*Cang-mục*, xx, 2 ab, 5 b, 6 a). — En 1467 on remania la distribution des troupes, mais les grades ne paraissent pas avoir été changés (*Cang-mục*, xx, 30 a, à 36 a). Nous verrons ces divers titres militaires cités très souvent du côté des Tonkinois. Il faut ajouter ici ce qui a été dit plus haut (p. 93 n. 1) de l'organisation des bureaux militaires, *dô-tư* 都司, et des mandarins qui y étaient préposés, dans chaque province. Ces bureaux paraissent avoir eu des attributions purement administratives, mais concernant les affaires militaires.

(1) Originellement toute la partie Sud du Quảng-binh actuel, à partir du Nhứt-lộ environ, ne formait qu'un *dinh* 營, ou province (voir pour la date de la création de ce *dinh* p. 142, n. 2). Le chef-lieu était à Võ-xá 武舍, le Dinh-mười actuel (voir les *Lieux historiques du Quảng-binh* et cf. *Cang-mục*, xxxii, 6 b). Mais en 1645 (*Thật-lục*, III, 10 a), nous voyons apparaître un titre de dignité nouveau, celui de lieutenant du *dinh* des troupes maritimes du Quảng-binh 廣平水營參將. Nguyễn Triều Văn 阮朝文 en est le premier titulaire mentionné. Le lieu de résidence était à Dinh-trạm (*Thật-lục*, *ibid.*). Si je comprends bien l'organisation de cette province, ce *tham-tướng* devait avoir le commandement des jonques et des barques de la province, et assurer le service des dépêches et des transports (le nom vulgaire de Dinh-trạm « le camp de la poste » le prouve), mais devait dépendre du *trần-thủ* du Quảng-binh (ce que semble prouver le titre de *tham-tướng* 參將, lieutenant). Mais ce titre paraît avoir correspondu également à une division administrative, portant le même nom de *dinh*, qui a dû bientôt prendre l'importance d'un *dinh* ordinaire. Nous voyons en effet qu'en 1648 Nguyễn Hữu Tấn fut placé à Dinh-mười, qui prit le nom de Lưu-dồn 留屯, et ce nom de Lưu-dồn apparaît désormais, supplantant l'ancien nom de Quảng-binh, qui ne s'applique plus qu'à l'extrême Sud du Quảng-binh actuel, avec Dinh-trạm comme chef-lieu. Nous trouvons en effet mention en 1665 (*Thật-lục*, v, 2 a) d'un *dinh* de Lưu-dồn, et d'un *dinh* du Quảng-binh; en 1710 (*ibid.*, VIII, 8 b), mention des deux mêmes *dinh*; en 1744 (*ibid.*, x, 11 b), mention des deux mêmes *dinh* en spécifiant que le chef-lieu de l'un était à Dinh-mười, et le chef-lieu du Quảng-binh à An-trạch 安宅, vulgairement Dinh-trạm. Il y a dans les documents, sur ce sujet, une grande imprécision de termes : nous y reviendrons ci-dessous (ch. IX). Ces données complètent et rectifient ce que j'avais dit dans les *Lieux historiques du Quảng-binh*, et dans la *Géographie historique du Quảng-binh*.

Nguyễn Triều Văn 阮朝文, de se mettre à la tête des jonques du combat et de se porter au secours du point menacé. Nguyễn Triều Văn, homme timide et pusillanime, quitta bien son poste, Dinh-trạm, au sud du Quảng-binh actuel, pour obéir à son chef ; mais il s'arrêta à mi-chemin, à « la mer desséchée » 涸海, c'est-à-dire à la lagune qui se trouve un peu au Sud de Dinh-muròi actuel, à l'Est du grand mur de Trường-dục.

Les troupes des Trịnh purent donc s'avancer sans être arrêtées jusqu'aux environs du chef-lieu du *dinh* du Quảng-binh, le Dinh-muròi actuel. Mais elles restèrent sur la rive gauche du Nhứt-lệ, dans les parages du présent village de Văn-la 文羅. On nous dit en effet que les *cái-đội* 該隊 Trương Triều Lương 張朝良, et Trương Triều Nghi 張朝毅 marchèrent à la rencontre de l'ennemi avec quelques centaines d'hommes de la garnison du *dinh*, et furent tués ; puis le *ki-lục* Thạnh Hội 盛會 alla combattre à son tour, mais fut battu et repassa le fleuve pour s'en retourner (1). Les Tonkinois ayant ainsi triomphé des quelques troupes que les Cochinchinois leur opposaient, passèrent le Nhứt-lệ et s'avancèrent jusqu'à Võ-xá, le chef-lieu du Quảng-binh, où ils s'établirent. Il ressort en outre du détail des opérations ultérieures, qu'une partie de leurs troupes, remontant toujours la rive gauche du fleuve, s'avança jusqu'à An-dại 安代, aujourd'hui Long-dại 龍代, en face du mur de Trường-dục. Quant au généralissime, Trịnh Đào, ou Lê Văn Hiều, il paraît être resté dans le Bó-chính méridional, sans doute dans les environs de Dinh-ngói actuel (2).

Le mur du Đổng-hới et le camp de Dinh-muròi étaient donc tombés au pouvoir des Tonkinois. Trương Phúc Phấn, le *trấn-thủ* du Bó-chính méridional qui avait dû se retirer devant les envahisseurs, ne se laissa pas décourager par les progrès de l'ennemi : il sut tirer parti des moyens de défense qui lui restaient, en utilisant la seconde ligne de défense construite par Đào Duy Từ en 1630. Il se retrancha derrière le mur de Trường-dục et s'y défendit vaillamment. Son fils Hùng 雄 se couvrit de gloire avec lui. Les troupes tonkinoises s'étaient avancées jusqu'au pied du mur. Le mur n'était qu'un amoncellement de sable sans consistance. Les projectiles ennemis ne tardèrent pas à y faire une brèche. Les troupes cochinchinoises, saisies de frayeur, avaient pour la plupart pris la fuite : sur dix parties, il n'en restait que deux ou trois. Mais Phấn, seul à la tête des soldats spécialement attachés à sa personne, faisant frapper du tambour et agitant un drapeau, soutint une lutte acharnée avec les ennemis qui, tout en combattant, agrandissaient la brèche. Courageusement assis devant le mur, lui et son fils, les parasols ouverts, ils excitaient leurs gens qui, avec des barques en bambou, pleines de sable, réparaient la brèche. Les traits de l'ennemi pleuvaient

(1) Ces détails sont donnés par le *Thật-lục*, III, 12 a b. Si Thạnh Hội 盛會, après avoir combattu, repassa le fleuve pour retourner à Dinh-muròi, c'est que les Tonkinois étaient encore sur la rive gauche, Dinh-muròi étant sur la rive droite.

(2) Cela ressort de *Thật-lục*, III, 14 b ; *Liệt-truyện*, III, 29 b.

autour d'eux ; à leurs côtés des centaines de soldats tombaient blessés ou mourants ; mais Phấn continuait à rester assis, nullement ému. Les ennemis croyaient qu'il était doué d'une vertu surnaturelle, et n'osaient approcher de lui. Le mur fut réparé et ne tomba pas aux mains des Tonkinois. Les gens donnèrent à Phấn le surnom de Cố-trì 固持, « l'obstiné défenseur ». Cette résistance courageuse permit aux renforts d'arriver, et sauva la Cochinchine d'une invasion où aurait pu sombrer l'indépendance des Nguyễn (1).

Công Tựơng Vương, effrayé des progrès de l'ennemi, s'était hâté d'envoyer une armée de secours, à la tête de laquelle il plaça son fils, l'héritier présomptif, qui fut plus tard Hiền vương, mais qui n'avait alors que le titre de hầu de Dĩnh-lễ. Les troupes de terre étaient sous les ordres du prince Lộc 宗室祿 (2), qui avait le grade de *chuỡng-dinh* 掌營, de Tống Hữu Đại 宋有大, *trấn-thủ* du Cựu-dinh 舊營鎮守 (3), et du *giám-chiến* 監戰 Nguyễn Hữu Dật. Le *tham-tướng* Nguyễn Triều Văn, que nous avons déjà vu, avait la direction des troupes de mer.

Le premier engagement fut défavorable aux Tonkinois. L'avant-garde cochinchinoise, arrivée à An-đại, en face du mur de Trường-dục, sur la rive gauche du Nhựt-lễ, prit contact avec les ennemis et les battit. Les *Annales* des Nguyễn (4) nous ont conservé quelques détails sur cette bataille. Lorsque les Cochinchinois arrivèrent à ce village, il s'éleva un vent contraire très violent. Le prince Lộc voulait rester sur la défensive ; mais Hưu Dật vit dans l'état du ciel un présage d'heureux augure : au midi un gros nuage pourpre, semblable à un dais, brillait d'un grand éclat ; au nord, au contraire, des nuages blancs étaient éparpillés comme des flocons de neige. Lộc n'était pas encore convaincu. Hưu Dật lui fit remarquer que les troupes tonkinoises avaient suivi le pied des montagnes, sans connaître le pays. Rien n'était plus facile que de les surprendre dans les endroits périlleux. Lộc se laissa convaincre et les prévisions de Hưu Dật se réalisèrent.

Sur ces entrefaites, l'héritier présomptif arriva au Quảng-bình et s'avança jusqu'à proximité du camp des Tonkinois (5). Il rassembla ses officiers pour

(1) *Liệt-truyện*, IV, 15 b, 16 a.

(2) Sans doute le septième fils de Sãi Vương, voir *Liệt-truyện*, II, 9 b.

(3) Le Cựu-dinh 舊營 désigne l'ancien *dinh* où était la résidence des Nguyễn, avant qu'ils ne fussent établis dans le Thừa-thiên. C'est Công Tựơng Vương qui quitta le Quảng-trị en 1655 (*Thất-lục*, III, 4 a). Le chef-lieu était à Ai-tử (*Thất-lục*, X, 11 b), mais plus exactement à Trà-bát 茶林, un peu en aval de Ai-tử, sur un plateau sablonneux appelé encore Cồn-dinh. On y voit l'emplacement d'un ancien fortin en briques. C'est à cause de cet emplacement que la région tout entière a pris le nom de Dinh-cát, « le *dinh* du sable » que lui donnent les missionnaires dans leurs relations, et qui est encore usitée de nos jours. Les limites du *dinh* en tant que district semblent avoir été au Nord l'embouchure dite Cờ-việt et le fleuve de Cam-lộ, et au Sud la frontière actuelle du Quảng-trị.

(4) *Thất-lục*, III, 15 a b.

(5) Le *Thất-lục*, III, 15 b, dit qu'il arriva au *dinh* du Quảng-bình ; il faut entendre ici cette expression dans le sens de district. Peut-être s'établit-il au lieu dit encore de nos jours

délibérer. Nguyễn Phúc Kiêu était d'avis de se retrancher derrière le mur de Trường-dục et de se tenir sur la défensive. Mais ce projet fut combattu par le *ki-lục* Thạnh Hội : « Les Tonkinois avaient envahi le sol de la patrie ; ils n'étaient pas suffisamment préparés ; il convenait de les attaquer vigoureusement ; le succès était assuré ». L'Héritier présomptif se rangea à ce dernier avis : « Les troupes des Trịnh sont nombreuses, il est vrai, dit-il, mais ceux qui peuvent combattre sont en petit nombre. Dans leur marche, ils ne gardent aucun ordre, et dans leur campement ils ne tiennent aucun compte du terrain. Si, à la faveur de la nuit, nous lançions sur eux nos éléphants, ils seraient frappés de panique et s'enfuiraient en désordre. Le gros de l'armée suivrait et achèverait leur défaite. Nous en aurions raison en un seul coup. »

Ce qui fut dit fut fait : le prince combina habilement le plan d'attaque. Triêu Phương 朝芳, qui venait de remplacer Nguyễn Triêu Văn, jugé incapable, reçut l'ordre de descendre, avec les troupes de mer, le fleuve Nhứt-lê et de se porter à hauteur de Cầm-la 錦羅, à l'endroit où la route mandarine traverse le fleuve, en arrière de Dinh-murôi. Comme on peut le voir en jetant les yeux sur la carte, par cette manœuvre habile, l'ennemi était tourné, et la retraite lui était coupée (1). La défaite était inévitable ; elle fut complète.

Au commencement de la cinquième veille, vers les trois heures du matin, le *chuông-cơ* Nguyễn Hữu Tấn, à la tête d'une centaine d'éléphants, fondit sur le camp tonkinois. Les troupes de ligne, sous les ordres de l'Héritier présomptif, le suivaient de près. Les ennemis, pris à l'improviste, et attaqués avec ardeur, se débandèrent et prirent la fuite. Ils comptaient sans doute ou descendre le fleuve sur leurs jonques, ou suivre la route mandarine jusqu'à Đồng-hới, où ils auraient pu reformer leurs rangs et rejoindre le reste des troupes restées auprès du généralissime. Mais les soldats de la marine cochinchinoise, suivant l'ordre reçu, avaient descendu le Nhứt-lê pendant la nuit, et s'étaient postés à l'endroit où la route mandarine traverse le fleuve. Ils assaillirent les Tonkinois qui arrivaient pêle-mêle, et en tuèrent un grand nombre ; beaucoup d'autres périrent dans les flots. Les *Annales* des Nguyễn disent que, de toutes les victoires remportées alternativement par les deux partis pendant ces longues guerres, il n'y en eut pas de plus décisive. Le souvenir de ce désastre s'est perpétué jusqu'à nos jours et un proverbe, qui a cours dans le pays, dit :

Dinh-môi, « le nouveau *dinh* », à deux ou trois kilomètres au Sud de Dinh-murôi où étaient les Tonkinois, et c'est de ce moment que daterait ce nom vulgaire. Voir, sur ce lieu, les *Lieux historiques du Quảng-binh*.

(1) Cette manœuvre fut rendue possible par la victoire que l'avant-garde avait remportée à An-dại 安代 quelques jours auparavant. Si les Tonkinois avaient encore occupé ce poste, ou ils se seraient opposés à la marche des troupes de Triêu Phương 朝芳, ou ils auraient donné l'alarme. Le *Thật-lục*, III, 14 a, dit que ces troupes se postèrent à gauche du fleuve, ce qu'il faut entendre, je crois, sur la rive gauche, de manière à permettre tout d'abord aux Tonkinois, campés sur la rive droite, d'essayer de passer le fleuve.

« En premier lieu, le mur du maître (c'est-à-dire le mur de *Dồng-hới*) ; en second lieu, les marais de *Võ-xá*. » On veut exprimer par ces mots que ces deux endroits furent entre tous fatals aux Tonkinois.

Plus de dix officiers supérieurs des *Trịnh* périrent dans la lutte. Trois furent faits prisonniers : c'étaient *Gia* 嘉, *Lí* 李 et *Mĩ* 美. Quant aux simples soldats qui se rendirent, on en compta trois mille, ou trente mille d'après d'autres documents (1). *Trịnh Đảo*, qui était resté dans le *Bổ-chính* méridional, prit la fuite, abandonnant ses troupes et son camp. L'armée cochinchinoise poursuivit les fuyards jusqu'au *Sông-gianh*.

Trịnh Trảng, craignant avec raison que les Cochinchinois victorieux ne voulussent pousser plus loin leurs succès et envahir ses propres états, se hâta de mettre les frontières en état de défense. Il envoya *Phạm Tất Toàn* 范必全, officier appartenant au corps d'armée de gauche 左軍屬將, s'établir comme *thủ-tướng* du *châu* du *Bổ-chính* septentrional à *Tam-hiệu* 三校, dans les environs du marché actuel de *Ba-dôn* (2). En cas d'agression, il devait supporter le premier choc de l'ennemi, et garder la route de l'Ouest. S'il était vaincu, deux corps d'armée devaient arrêter l'ennemi. L'un, le corps d'armée de droite 右軍, fort de 1.000 hommes, — de 5.000, d'après d'autres documents (3), — était posté au mont *Hoành-son* 橫山, sur la frontière Nord du *Quảng-binh*, et gardait la route de l'Est, ou route mandarine actuelle. Il était sous les ordres de *Lê Hữu Đức* 黎有德, qui avait le titre de *quận-công* de *Đông* 東, et d'un *đốc-dồng* 督同 nommé *Võ Lương* 武良, *cấp-sự-trung* du Bureau des Rites 禮科給事中. Le second corps d'armée, dit de gauche 左軍, était fort de 10.000 hommes, et était posté à *Hà-trung* 河中, dans le Sud du *Hà-tĩnh* actuel, commandant ainsi à leur jonction les deux routes qui mènent vers la Cochinchine. Il était placé sous les ordres de *Lê Văn Hiều*, autrement dit *Trịnh Đảo*, et d'un *đốc-dồng*, nommé *Trần Ngọc Hậu* 陳玉厚, qui avait le titre de *tự-khanh* dans la cour du Cérémonial civil 鴻臚寺卿 (4).

Du côté des Cochinchinois, *Nguyễn Hữu Tấn* fut laissé à *Võ-xá* avec 3.000 hommes. A partir de ce moment, les troupes stationnées à cet endroit et, peu

(1) D'après le *Thật-lục*, III, 15 a b, 16, sur les trois officiers faits prisonniers, deux demandèrent la vie sauve ; un seul, *Mĩ* 美, conservant sa dignité, obtint de se précipiter dans le fleuve. *Công Thượng Vương* fit religieusement enterrer son cadavre, pour reconnaître sa fidélité. Quant aux autres prisonniers, leur nombre embarrassa les Cochinchinois. Une partie fut renvoyée au Tonkin ; le reste fut envoyé dans les montagnes du *Quảng-nam*, préfectures de *Điện-bàn* et de *Thăng-binh*, où ils fondèrent des villages, et colonisèrent le pays avec des secours qu'on leur donna.

(2) Sur ces lieux, voir les *Lieux historiques du Quảng-binh*. Les documents emploient souvent le caractère 校 pour 校. Le nom actuel de *Ba-dôn* en est la traduction en langage vulgaire.

(3) Le *Cang-mục*, XXXII, 6 a, donne 1.000 ; le *Thật-lục*, IV, 2 ab, donne 5.000.

(4) Ces événements, bien que racontés à la suite par le *Cang-mục*, n'eurent lieu, d'après le *Thật-lục*, IV, 2 a, qu'à la 5^e lune (21 juin-19 juillet).

à peu, le chef-lieu de la résidence et la division administrative elle-même prirent le nom de Luru-dôn 留屯. Ce nom remplaça l'ancien nom de Quảng-binh, qui fut spécialisé au sud de la province, et désigna le *dinh* qui avait Dinh-trạm comme chef-lieu (1).

Des deux côtés on semblait se préparer à la lutte : un évènement imprévu vint arrêter les hostilités. Ce fut la mort de Công Thượng Vương. Ce prince s'était avancé, dès la 2^e lune (23 février-23 mars), au début des opérations, jusqu'au village de Trung-chi 中址, à une dizaine de kilomètres au Nord de la citadelle actuelle de Quảng-trị, et avait appelé le lieu de sa résidence Toàn-thắng phủ 全勝府, « la Résidence de la victoire complète » (2). Mais, le 25 février (3), le prince tomba malade. Le mal fit de rapides progrès dès le 18 mars (4). Le vainqueur de Vō-xá était venu annoncer sa victoire à son père. Công Thượng Vương reprit le chemin de Huế; arrivé au lieu dit Tam-giang 三江, il mourut dans sa barque, le 19 mars 1648 (5).

Hiên Vương, fils et successeur de Công Thượng Vương, ne dirigea ses armes contre le Tonkin que sept ans plus tard, en 1655.

VII. — CAMPAGNE DU NGHỆ-AN (1655-1661) (6)

On a pu remarquer, par ce que nous avons raconté jusqu'ici, que Hiên Vương avait les qualités qui font les conquérants : la bravoure poussée jusqu'à la témérité, et, en même temps, une grande connaissance des lois de la stratégie.

(1) Je résume ici la note 1 de la p. 161 et deux autres notes afférant au ch. IX, ci-dessous.

(2) Une vieille femme serait venue offrir au prince de longs haricots rouges. Công Thượng Vương lui aurait demandé si ses troupes allaient être victorieuses, et sur sa réponse pleinement affirmative (十全必勝) il aurait ainsi dénommé le lieu de sa résidence. Une autre légende, rapportée également *Thật-lục*, III, 13 a, dit qu'au village de Lập-thạch 立石, dans les environs de Trung-chi, il y aurait eu une femme, la Thị Thắng 氏勝, qui renseignait les Cochinchinois sur l'état des troupes tonkinoises, ce qui permit aux premiers d'attaquer leurs ennemis et de les vaincre. Cette femme aurait donné son nom au camp où était établi Công Thượng Vương.

(3) Jour 戊辰, 5^e jour de la lune (*Thật-lục*, III, 13 a).

(4) Jour 庚寅, 25^e jour de la lune, l'année 1648 étant bissextile (*Thật-lục* III, 16 a).

(5) Jour 辛卯, 26^e jour de la lune (*Thật-lục*, III, 16 a). Il existe en aval de Huế, au confluent du fleuve de Huế et du fleuve dit de Ba-trục, un endroit dit Ngã-ba, « les trois voies ». C'est en cet endroit peut-être que mourut Công Thượng Vương. Le texte porte 至三江海兒. Cette expression de *hải nhi* paraît désigner, dans les documents, une lagune, une petite mer. Les dictionnaires chinois que j'ai en ma possession ne donnent pas ce sens. Mais il semble ressortir, outre le passage cité ici, de *Liệt-truyện chinh biên*, XXX, 51 a 越沙岸入河中海兒, où il est question de la lagune Est de Huế; de *Quảng-binh chí* au mot 石磐海澤, qui désigne la lagune du Quảng-binh Sud. — Toutefois d'après les renseignements donnés implicitement au ch. IX, ci-dessous, où l'on compte deux relais de poste entre Bao-vinh 褒榮 (aux portes de Huế) et Tam-giang, il faudrait peut-être reporter ce lieu plus en aval, vers la lagune Ouest de Huế.

(6) *Cang-mục*, XXXII, de l'année 乙未, 1655, à l'année 庚子, 1660; *Toàn-thơ*, XVIII, aux mêmes années; *Thật-lục*, IV; *Liệt-truyện*, III, biographies de Nguyễn

Dès son avènement au trône, il semble avoir conçu de grands projets. Pendant l'expédition de 1648, Nguyễn Triêu Văn, le *tham-trưởng* du *dinh* des troupes de mer du Quảng-binh, avait été remplacé par Triêu Phurong, à cause de sa négligence et de sa pusillanimité. A la 8^e lune (17 septembre-15 octobre) de cette même année 1648, Triêu Văn fut définitivement cassé, et Hiên Vương nomma à sa place le Prince Tráng 尊室壯 (1) qui s'empessa de réparer les armes et le matériel de guerre, d'instruire les troupes, enfin de mettre les frontières en état de défense. En 1653, à la 3^e lune (29 mars-26 avril), Hiên Vương passa solennellement ses troupes en revue, au village de An-cự 安舊, près de Hué : les soldats dont les armes étaient bien entretenues furent récompensés, et on punit ceux qui faisaient preuve de négligence (2). Cette année-là même,

Hữu Tấn, Nguyễn Hữu Dật, etc. ; *Việt nam khai quốc*, IV, V, VI. — Quant à l'inscription du Long-Pont, après avoir mentionné l'avènement de Hiên-Vương en 己丑, 1649 (pour cette leçon embarrassante et probablement fautive, voir B. E. F. E.-O., année 1905, *Tableaux chronologiques des dynasties annamites*, p. 156), elle nous transporte à l'expédition de 1662. Cet intervalle de quatorze années ne fut, à partir du moins de 1655, qu'une longue suite de combats. Les Cochinchinois, lassés des attaques des Tonkinois, passent le Sông-giang, s'emparent du Nord du Quảng-binh, du Hà-tĩnh, et pénètrent jusqu'au Nghê-an actuel ; mais ils sont bientôt ramenés dans leurs frontières. Ces événements se sont déroulés loin du mur qui fait l'objet de cette étude ; mais ils marquent l'apogée de la puissance des Nguyễn au XVII^e siècle. Il est donc nécessaire d'en joindre le récit à l'histoire du mur de Đông-hới, afin de mettre sous les yeux du lecteur un tableau complet des rapports des Trịnh et des Nguyễn pendant cette période.

(1) *Thất-lục*, IV, 2 b ; *Liệt-truyện*, II, 1 b, 2 a. Le Prince Tráng 壯 était fils du prince Diêu 洵, lequel était petit fils de Ông 汪, frère aîné de Nguyễn Hoàng. Nous le reverrons dans l'expédition du Nghê-an ; il fut nommé en 1666 gouverneur du Curu-dinh (Quảng-tri).

(2) Une note du *Thất-lục*, IV, 4 b, 5 a, donne des détails intéressants sur les effectifs des troupes qui furent passées en revue en cette circonstance. Voici cette note : « Le *cơ* 奇 de Trung-hầu 中侯, dix *thuyền* 船, 300 hommes ; les *Nội-bộ* 內步, soixante *đội* 隊 ou *thuyền*, plus de 5.280 hommes ; les deux *cơ* de Tả-trung et Hữu-trung 左右中, à quatorze *thuyền* et plus de 700 hommes par *cơ* ; les *Nội-thủy* 內水, cinquante-huit *thuyền*, et 6.410 hommes ; le *cơ* de Tả-trung-kiên 左中堅, douze *thuyền*, 600 hommes ; le *cơ* de Hữu-trung-kiên 右中堅, dix *thuyền*, 500 hommes ; les deux *cơ* de Tả-trung-bộ, Hữu-trung-bộ, chacun dix *thuyền*, 450 hommes ; le *cơ* de Tiên-trung-bộ 前中步, douze *đội*, chacune cinq *thuyền*, en tout 2.700 hommes ; les quatre *cơ* de Tả-dược, Hữu-dược, Tiên-dược, Hậu-dược 左右前後翼, à cinq *thuyền* par *cơ*, en tout plus de 1.100 hommes ; les quatre *đội* de Tiên-thủy, Hậu-thủy, Tả-thủy, Hữu-thủy 前後左右水, à cinq *thuyền* et 2.000 hommes par *đội* ; les huit *cơ* de Tả-nội-bộ, Hữu-nội-bộ, Tiên-nội-bộ, Hậu-nội-bộ 左右前後內步, de Tả-súng, Hữu-súng, Tiên-súng, Hậu-súng 左右前後銃, à six *thuyền* par *cơ*, en tout plus de 2.100 hommes ; le *dinh* 營 de Tả-bộ 左步, dix *thuyền*, en tout plus de 450 hommes ; les quatre *đội* de Tiên-binh, Hậu-binh, Tả-binh, Hữu-binh 前後左右楸, à quatre *thuyền* et plus de 200 hommes par *đội* ; le *cơ* de Tả-thủy 左水, cinq *thuyền*, et plus de 200 hommes ». Ces renseignements complètent ce que l'on a déjà dit plus haut, p. 117 n. 5 et p. 142 n. 1, sur l'organisation de l'armée cochinchinoise. Le *cơ* 奇, ou régiment, tantôt était divisé en *thuyền* ou sections directement, et tantôt était divisé en *đội* 隊, ou compagnies, lesquelles étaient divisées en *thuyền*. Le *cơ* renfermait un nombre de *thuyền* non fixe, tantôt 5, tantôt 6, 10, 12, ou même 60, comme le *cơ* de Tiên-trung-bộ 前中步.

vers la 6^e lune (25 juin-22 août 1653) (1), après une expédition contre le Campā 占城 qui fit passer sous la domination des Annamites le *dinh* de Thái-khang 泰康, le Khánh-hòa actuel 慶和 (2), on construisit à l'embouchure du Nhứt-lê, sur la rive gauche ou sur la rive droite (3), le fortin de Sa-chuy 沙嘴堡, appelé aussi mur de Chùy-phong 錐鋒壘.

Tous ces faits témoignent de la volonté bien arrêtée qu'avait Hiên Vương d'entrer en lutte avec les Trịnh (4). Ce fut seulement en ất-vị 乙未, 1655, que les hostilités éclatèrent.

Voici comment les *Annales générales* résument le début des opérations (5): « L'année ất-vị, 1655, au printemps, à la 2^e lune (8 mars-6 avril), Lê Văn Hiều (6), officier des Trịnh, avait ordonné à son officier Phạm Tất Toàn de conduire ses troupes en deçà du Sông-gianh, et de piller le Bỗ-chính méridional. Nguyễn Hữu Dật, dans une tournée d'inspection aux frontières, vint jusqu'au *dinh* du Bỗ-chính et fit connaître l'état des choses à Thái-Tôn Hiều-Triết Hoàng-dế (Hiên Vương), qui ordonna à Nguyễn Hữu Tấn, à Nguyễn Hữu Dật et à d'autres, de se mettre à la tête des troupes. Ils passèrent le Sông-gianh, tombèrent à l'improviste sur l'ennemi et le défèrent complètement. Tất Toàn fit sa soumission en livrant le *châu* du Bỗ-chính septentrional qu'il commandait. On conduisit directement les troupes au mont Hoành-sơn. Les troupes de Hữu Đức, que l'on rencontra, furent attaquées et mises en fuite. Profitant de ces succès, on s'avança et on attaqua le *dinh* de Hả-trung. Văn Hiều, à la tête de ses soldats, combattit de toutes ses forces, mais ne put résister

Le nombre de soldats compris dans un *co* n'était pas fixé non plus, tantôt 260 ou 300, tantôt 400, 500 ou 600. Le *co* de Tiên-trung-bộ paraît avoir été exceptionnel avec ses 2.700 hommes. — La *đội* ou compagnie, semble avoir constitué parfois une partie d'un *co*, et tantôt avoir formé une unité indépendante. Elle se divisait en *thuyên*, ou sections, au nombre de 4 ou de 5, et comprenait en tout ici 200, là 225, ailleurs 500 hommes. — La *thuyên* ou section, partie constitutive d'un *co* ou d'une *đội*, comprenait 50, 40, 45, 50, 55, ailleurs 100 et même 110 soldats. — Enfin le *dinh*, ou légion, divisé en *thuyên*, comme le *co*, et comptant un nombre d'hommes à peu près égal, paraît avoir été cependant moralement supérieur au *co*. — Les troupes passées en revue comprenaient environ 22.740 hommes.

(1) *Thật-lục*, IV, 5 b. Il y eut deux sixièmes lunes, d'après le *De calendario sinico* du P. HOANG. Le *Thật-lục* ne les mentionne pas.

(2) *Thật-lục*, IV, 5 a b.

(3) Voir plus loin, dans une note du ch. IX, la discussion de cette question.

(4) Le *Thật-lục*, IV, 4 a, et le *Liệt-truyện*, IV, 3 a b, racontent un fait qui prouve que Hiên Vương savait sacrifier ses plaisirs au grand but qu'il s'était proposé. En 1652, une chanteuse du Nghệ-an, la Thị Thừa 氏承, que l'on avait introduite dans le palais, plut beaucoup à Hiên Vương; mais le prince, parcourant les *Annales* du royaume, et voyant le mal qu'une femme de cette espèce avait causé sous les Ngô 吳, fit mettre à mort la chanteuse par l'entremise de Nguyễn Phúc Kiêu 阮福橋.

(5) *Cang-mục*, XXXII, 9 a b, 10 a b.

(6) Il ne faut pas oublier que ce même officier est nommé dans d'autres documents Trịnh Đào.

Il prit la fuite et se retira à An-trường 安場 avec Hữu Đức et les autres. Hữu Tấn s'avança jusqu'à Thạch-hà 石河. Le *tham-dốc* 參督 des Trịnh, Đứng Minh Tác 鄧明則, se présenta au chef des troupes et fit sa soumission. Văn Hiều, Hữu Đức et les autres revinrent et s'établirent à Đại-nại 大奈, divisant leurs troupes pour s'opposer à la marche des Cochinchinois et défendre le pays » (1).

Les ouvrages relatifs aux Nguyễn nous donnent des renseignements plus précis (2).

C'est à la 2^e lune (8 mars-6 avril 1655) que Phạm Tất Toàn avait fait une incursion dans le Bó-chính méridional. Cette nouvelle avait jeté Hiền Vương dans une grande colère. A la 3^e lune (7 avril-5 mai), il ordonna à Hữu Dật (3) de se rendre à la frontière en tournée d'inspection. Le mandarin s'avança jusqu'au dinh du Bó-chính où Phù Dương 扶陽 était trấn-thủ depuis l'année précédente, 1654 (4), et se rendit compte de l'état des choses. A son

(1) Le mont Hoàn-hơn, vulgairement Đèo-ngang, cap Bung-quioua des cartes, forme la limite du Quảng-bình et du Hà-tĩnh; Hà-trung est le lieu même de la résidence du préfet actuel, au Sud du Hà-tĩnh; la sous-préfecture de Thạch-hà semble avoir eu son chef-lieu dans les environs de la citadelle actuelle du Hà-tĩnh, et Đại-nại est dans les environs mêmes; le village de An-trường 安場 est le village où est bâtie actuellement la citadelle du Nghệ-an. Pour tous ces lieux, et pour les souvenirs historiques que l'on y voit, consulter les *Lieux historiques du Quảng-bình*.

(2) *Thật-lục*, IV, 6 b à 10 b; *Liệt-truyện*, III, 20 b, 21 a b, 22 a; 50 a b, 51 b; IV, 19 b, 20 a. Comparez *Toàn-thơ*, XVIII, 44 b, 45 a b.

(3) Hữu Dật, depuis 1648, avait passé par diverses vicissitudes. En 1648, à l'avènement de Hiền Vương, il fut promu *cái-ơ* 該奇 et envoyé au Bó-chính pour remplir les fonctions de *ki-lục* du dinh 布政營記錄. En 1650, certains de ses agissements, dans les relations qu'il entretenait avec les partisans des Trịnh, ne parurent pas très réguliers au prince Tráng, *tham-trưởng* du dinh des troupes de mer du Quảng-bình, que des divergences de vue séparaient de Hữu Dật. Celui-ci, dénoncé comme traître, fut jeté en prison par Hiền Vương, puis rentra en grâce et fut nommé *văn-chức* 文職 au dinh de la résidence royale 正營 (*Thật-lục*, IV, 2 a, 3 b).

(4) *Thật-lục*, IV, 6 a. C'est lui qui avait fait un rapport à Hiền Vương, à propos des agissements de Phạm Tất Toàn (*ibid.* 6 a). — Pendant l'expédition du Nghệ-an, Nguyễn Hữu Tấn et Nguyễn Hữu Dật furent les deux bras de Hiền Vương. On raconte (*Thật-lục*, IV, 7 a; *Liệt-truyện*, III, 20 b, 21 a), que Hiền Vương, lorsqu'il se préparait à attaquer le Tonkin, se préoccupait de choisir des aides prudents et habiles. Il eut un songe dans lequel un génie lui apparut et lui présenta une pièce de poésie conçue en ces termes: Conciliez-vous d'abord le cœur des hommes par l'esprit de concorde, et l'enseignement de vos vertus sera éclatant: les branches seront brisées, les feuilles tomberont, mais le tronc de l'arbre sera difficilement agité. Hiền Vương pensa que ces paroles concordaient avec le titre qu'avaient Nguyễn Hữu Tấn, *hầu* de Thuận-nghĩa 順義侯 (Marquis de la concorde et de la fidélité) et Nguyễn Hữu Dật, *hầu* de Chiêu-võ 昭武侯 (Mot-à-mot: Marquis éclatant et guerrier). C'est pour cela qu'il eut surtout recours à leurs lumières et qu'il leur confia les plus hautes charges. Le *Toàn-thơ* les désigne, *passim*, par leurs titres de *hầu* de Thuận-nghĩa et de Chiêu-võ.

retour. Hiên Vương le fit appeler. Aux questions du prince, Hữ Dật répondit : « Votre serviteur a conçu un projet qui permettra de prendre Trịnh Đào avec autant de facilité que l'on tourne la paume de la main... Voici de nombreuses années que l'on est en guerre, et nos troupes n'ont pas encore essayé de passer sur la rive septentrionale du Sông-gianh (1). Votre serviteur demande que l'on divise les troupes en trois corps d'armée. Le corps d'armée supérieur attaquera tout d'abord Tăt Toản. Le corps d'armée du milieu se portera en avant à sa suite, pour que le bruit se répande que les deux troupes se prêteront main forte au besoin. Trịnh Đào, apprenant cela à Hà-trung où il réside, pensera que nos troupes n'ont qu'un but, combattre Tăt Toản. Sans aucun doute, il accourra au secours de celui-ci, laissant sa citadelle sans défense. Profitant de cette circonstance, les troupes du corps d'armée inférieur se porteront sur le mont Hoành-son, fondront à l'improviste sur Lê Hư Dức, puis s'empareront du dinh de Hà-trung qui sera dégarni de ses troupes. D'un seul coup nous remporterons une victoire complète ».

Hiên Vương loua beaucoup ce plan, et compara Hữ Dật à Tử Phòng 子房 et à Bá Ôn 伯溫 (2), célèbres généraux ou ministres d'état de la Chine.

Hữ Dật demanda en outre que l'on plaçât à tous les ports du Quảng-binh des postes de signaux à feux, afin d'assurer la communication rapide des nouvelles dans la région frontrière (3); que l'on fit réparer le grenier du mur de Trường-dục et que l'on y fit transporter et emmagasiner du riz; enfin qu'ordre fût donné aux officiers des deux dinh du Quảng-binh et du Bô-chính de préparer tout ce qui était nécessaire aux troupes, et d'attendre l'ordre du départ.

Hiên Vương suivit tous ces conseils. Nguyễn Hữ Tấn fut nommé tiết-chế 節制, ou généralissime, et Nguyễn Hữ Dật exerça les fonctions de đốc-chiến 勦戰 comme par le passé. Le jour canh-ngọ 庚午, 21 mai 1655 — les Annales des Nguyễn nous ont gardé avec un soin pieux la date exacte de ce fait

(1) Hữ-Dật faisait sans doute allusion aux années qui s'étaient écoulées depuis l'avènement de Hiên Vương; car en 1640 les Cochinchinois s'étaient emparés, comme on l'a vu, du Bô-chính septentrional, et avaient occupé la rive Nord du Sông-gianh jusq' en 1643.

(2) Tử-Phòng 子房, titre de Trương-Lương 張良, mort en 187 avant J.-C., aida de ses conseils Lưu-Bang 劉邦, premier empereur de la dynastie de Hán (n° 88 du *Chinese biograph. diction. de GILES*). — Ce même dictionnaire donne trois personnages dont le titre (字) était Bá-Ôn 伯溫. On fait ici allusion soit à Châu Bả Kỳ 周伯琦, mort vers 1570 ministre de la guerre vers 1557 (n° 421); soit à Lưu-Ki 劉基 (n° 1282), qui vécut de 1511 à 1575 et luttâ pour la dynastie des Minh 明 à ses débuts.

(3) Je n'ai pas retrouvé dans le Quảng-binh de ces postes à feu. Mais quelques auberges sur la route mandarine, dans le Sud du Hà-tĩnh, portent encore de nos jours le nom de Hòa-hiệu, « le poste de signaux à feux » et dans la même région le *Portulan annamite* de M. DUMOCTIER, signale plusieurs autres postes de ce genre. Voir *Les Lieux historiques du Quảng-binh*.

mémorable ⁽¹⁾, — Hữu Tấn et Hữu Dật passèrent le Sông-gianh à la tête de tous les *dinh* ⁽²⁾ des troupes de terre et de mer.

Tout d'abord le *trấn-thủ* du Cự-dinh, Tống Hữu Đại, reçut l'ordre de se diriger sur le marché de Lự-dăng 屢登 ⁽³⁾. Il attaqua le *tham-dốc* des Trịnh, Đặng Minh Tác, le mit en fuite, et s'empara de son *dinh*. Phù Dương se portait sur Phù-lưu 芙蓉, et enlevait en passant le *dinh* de Tam-hiệu ⁽⁴⁾. Tật Toàn, le mandarin préposé à la garde du Bỗ-chinh septentrional, prit la fuite, et se retira dans la région de Lụng-bông 隴芄 ⁽⁵⁾.

Cependant Trịnh Đào, autrement dit Lê Văn Hiều, ayant appris à Hà trung la prise du fort de Tam-hiệu, aurait réuni toutes ses troupes et se serait porté au secours des officiers du Bỗ-chinh, en suivant la route des montagnes qui contourne à l'Ouest le massif du Hoành-sơn. Les troupes cochinchinoises se replièrent, sous les ordres de Tống Hữu Đại, sur la rive septentrionale du Sông-gianh, où elles établirent des campements provisoires.

C'est dans l'espace d'une journée que les Cochinchinois avaient opéré ce coup de main. Ils durent passer le fleuve de grand matin, non au bac actuel de la route mandarine, mais au bac de Cao-lao 高牢, à une dizaine de kilomètres en amont, où aboutissait une route qui, remontant d'abord le Sông-gianh, puis contournant la plaine qui s'étend au nord du Quảng-binh, desservait les forts de Lự-dăng et de Tam-hiệu. Les Tonkinois paraissent avoir été pris à l'improviste, et n'avoir disposé que de forces insignifiantes. Quant à la retraite des Cochinchinois, elle était toute naturelle: après leur heureux coup de main, ils se rapprochaient du fleuve, leur base d'opération, où le reste des troupes était

(1) *Thật-lực*, IV, 8 a. Cette expression 庚午 doit désigner le jour, mais non le jour de la 3^e lune, bien que cette lune ait été mentionné plus haut, folio 7 a, parce qu'elle n'eut pas de jour *canh-ngọ*; elle désigne donc le jour *canh-ngọ* de la 4^e lune, soit le 21 mai 1655, 16^e jour de la lune, bien que le *Thật-lực* ne mentionne pas cette 4^e lune, passant de la 3^e à la 5^e, folios 7 a, et 10 b. Cette hypothèse est confirmée par *Toàn-thơ*, XVIII, 44 b, 45 a, qui place tous les événements dont il va être question à la 4^e lune.

(2) Ce mot, employé aussi dans les documents relatifs au Tonkin, doit signifier ici « camp, corps d'armée ».

(3) Le village de Lự-dăng est situé sur la rive gauche de la branche septentrionale du Sông-gianh, à 12 kilomètres environ en amont de l'embouchure du fleuve, non loin du marché actuel de Ba-dồn.

(4) En plusieurs endroits les documents orthographient 三號, ce qui est une erreur. Le nom actuel de Ba-dồn, « les trois postes », qui s'applique à un marché de la région, est la traduction en langue vulgaire de l'expression Tam-hiệu. Ces forts de Tam-hiệu n'existaient pas sur le territoire du village de Phù-lưu, mais sur le village de Trung-ái et de Tô-xá. Voir sur cette région et les souvenirs militaires que l'on y voit encore les *Lieux historiques du Quảng-binh*.

(5) Je n'ai pu identifier cette région, mais il faut sans doute la situer soit dans les hautes vallées du Sông-gianh (il y a dans la vallée du Nguồn-sơn, une région appelée vulgairement Bùng, où existe un village qui porte administrativement le nom de Bông-lai), soit dans l'arrière massif du mont Hoành-sơn.

sans doute massé, attendant de marcher vers le Nord. La marche en avant de Trịnh Đào paraît être fort problématique : les ouvrages des Nguyễn ne la mentionnent sans doute (1) que pour montrer comment les prévisions de Nguyễn Hữu Dật se vérifièrent à la lettre. Les Cochinchinois avaient en effet agi avec rapidité : le soir du 21 mai, les deux forts du Bó-chính étaient pris. Or, il y a une journée de marche entre Tam-hiệu et Hà-trung. En supposant même, comme c'est probable, que l'on ait fait usage des postes à feu, installés le long de la route, Trịnh Đào ne dut connaître l'événement que dans la nuit ou le lendemain. Si vraiment il se mit en marche par la route de l'Ouest, l'arrivée des Cochinchinois par la route de l'Est dut le forcer à revenir à Hà-trung où nous le verrons bientôt lutter vaillamment.

Hữu Tấn avait en effet constitué le corps d'armée inférieur : Xuàn-son 春山 avait été placé à la tête de l'avant-garde. Sous ses ordres étaient Nguyễn Cửu Kiêu, le *cai-co* 該奇 Cao Bá Phúc 高伯福, Tông-Oai 宋威 et Nguyễn Nghĩa 阮義, avec quatre compagnies (2). Hữu Tấn conduisait en personne les troupes de Tráng-thiếp 壯捷 (3), qui formaient le corps d'armée du centre. Le *cai-co* Triều Nghĩa et Phù Tài 扶才 avaient le commandement des ailes de gauche et de droite. Hữu Dật devait suivre avec les troupes du régiment de Tiền-súng 前銃 (4). Il était convenu que, le lendemain, tous arriveraient en même temps au *dinh* de Hà-trung. Le corps d'armée supérieur, sous les ordres de Phù Dương, placé à l'avant-garde et de Tống Hữu Đại, devait se lancer à la poursuite de Tất Toàn.

Le jour *tân-vị* 辛未, 22 mai 1655, Xuàn-son et les autres officiers du corps d'armée inférieur, occupèrent le port de Ròn 洑 (5) et livrèrent combat à un

(1) *Thật-lục*, IV, 8 b ; *Liệt-truyện*, IV, 20 a.

(2) Une *đội* variait, comme on l'a vu, de 200 à 500 hommes.

(3) Cette expression désigne sans aucun doute les troupes campées aux environs de Dinh-mười et à Dinh-mười même. Ce lieu porte encore aujourd'hui le nom administratif de Tráng-thiếp, et, on l'a vu, Hữu Tấn avait été laissé en 1648, au camp de Dinh-mười, avec le corps d'occupation 雷屯道, et avait le commandement des troupes de Tráng-thiếp. Une pierre brute gravée, située sur le mur de Đổng-hói, près du pont voisin de la chrétienté de Sáo-bùn, porte que des soldats de Tráng-thiếp avaient la garde du mur. Voici quelles étaient en 1701 (*Thật-lục*, VII, 18 b, 19 a), les troupes du *dinh* du Quảng-bình qui avaient la garde du mur, celles qui marchèrent sans doute en 1655. « La *đội* de Tả-thiếp 左接, avec les deux *thuyền* de Tân-chí 新志 et de Đại-an 大安 ; le *co* de Tả-kiên 左堅 avec les trois *thuyền* de Phú-nhị 富二, de Hậu-súng 後銃 et de An-nhứt 安一 ; le *co* de Hữu-kiên 右堅 avec les quatre *thuyền* de Tả-hùng 左雄, Hữu-hùng 右雄, Hậu-đao-nhứt 後刀一, et Hậu-đao-nhị 後刀二 ; le *co* de Tả-bộ 左步, avec les cinq *thuyền* de Tả-nhứt 左一, Quảng-nhứt 廣一, Súng-nhị 銃二, An-nhị 安二, et Tiền-kiên-súng 前堅銃 ; le *co* de Hữu-bộ, avec les cinq *thuyền* de Chi-nhứt 志一, de Chi-nhị, de Tráng-súng 壯銃, de Kiên-súng 堅銃 et de Duệ-súng 銳銃 ; le *co* du milieu 中奇, avec les sections de Các-đao 各刀 et de Các-súng 各銃 (?)

(4) On a vu que lors de la revue de 1655 ce *co* avait six *thuyền* et environ 270 hommes (*Thật-lục*, IV, 4 b, 5 a).

(5) Le Roon des cartes, à 18 kilomètres environ au nord du Sông-gianh, à dix kilomètres au sud du mont Hoành-son.

officier dépendant de Hữu Đức, nommé Bặc Trung 弼忠, puis se portèrent directement au mont Hoành-sơn où ils rencontrèrent Hữu Đức qu'ils attaquèrent et mirent en fuite. Hữu Đức s'enfuit à Lạc-xuyên 樂川, à environ quinze kilomètres au Nord de Hà-trung, mais après avoir pris part sans doute à la bataille livrée près de cette dernière citadelle (1). Les Cochinchinois s'emparèrent d'un grand nombre d'éléphants, de chevaux et d'armes de toutes sortes, ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'il y avait, on l'a vu, soit mille, soit cinq mille hommes campés au mont Hoành-sơn. Profitant de leur victoire, ils s'avancèrent jusqu'au dinh de Hà-trung, situé à une trentaine de kilomètres au Nord. D'après les *Biographies* (2), Trịnh Đào se serait opposé en personne à la marche des envahisseurs, luttant de toutes ses forces. Mais il semble, d'après les *Annales* des Nguyễn, que deux lieutenants de Trịnh Đào, Trần Bái 蔡滯 et Kỉ Thiệu 紀紹, auraient dirigé la défense (3). Il y eut sans doute plusieurs engagements, car les Cochinchinois, ne se sentant pas en force, se retirèrent jusqu'au torrent de Bàn-thạch 磐石. A ce moment Hữu Tân arriva avec le gros de l'armée. Le combat reprit : Trần Bái périt dans l'action, Kỉ Thiệu prit la fuite. Le dinh de Hà-trung tomba aux mains des Cochinchinois (4).

Trịnh Đào, délogé de Hà-trung, s'enfonça dans les montagnes, comptant sans doute dépister l'ennemi, et gagner le Nord par la vallée du Ngàn-sâu qui coule à l'Ouest de la province du Hà-tĩnh, et va se jeter dans le fleuve de Vinh en amont de la citadelle actuelle du même nom. Mais Hữu Dật avait prévu ce mouvement (5). Si Đào est vaincu, s'était-il dit, sans aucun doute il prendra pour s'enfuir la route des montagnes. Il avait donc conduit ses troupes particulières au mont Bạch-thạch 白石岡, et les y avait placées en embuscade. Arrivé à cet endroit, Đào se retourna vers les personnes de sa suite, et leur dit : « S'il y a une embuscade en cet endroit, il n'y a aucun chemin par lequel nous puissions nous échapper ! » Il n'avait pas fini de parler que les troupes cochinchinoises fondirent

(1) Le *Toàn-thư* en effet, XVIII, 45 a, mentionne Hữu Đức 有德 parmi les officiers qui prirent part à la bataille de Hà-trung ; c'est fort vraisemblable. Il ne s'enfuit à Lạc-xuyên qu'après la prise de Hà-trung par les Cochinchinois.

(2) *Liệt-truyện*, III, 21 b.

(3) *Thật-lục*, IV, 9 a.

(4) D'après *Toàn-thư*, XVIII, 45 a, le combat aurait eu lieu à l'Ouest, c'est-à-dire sur la rive gauche du fleuve de Kì-hoa 奇花, par conséquent à l'endroit où sont les restes de l'ancien dinh, vaste enceinte en terre. Là Hữu Đức ainsi que Văn Hiếu 文曉 (Trịnh Đào) y auraient pris part, ce qui est tout naturel.

(5) Hữu Dật s'est déjà montré et se montrera encore souvent comme un homme aux prévisions infailibles, parfois comme une sorte d'astrologue. Je mentionne tous ces détails, tels qu'ils sont donnés par les documents ; mais peut-être ne faudrait-il pas trop y ajouter foi. La légende paraît s'être emparée de la personne de cet officier, et on dut lui prêter des prévisions qui n'étaient pas dans son esprit.

sur lui. Hữ Dật blessa de sa propre main Trịnh Đào au bras gauche⁽¹⁾. Mais le général tonkinois put s'enfuir et se réfugia à An-trương 安場, abandonnant ses éléphants, ses chevaux et ses armes. Hữ Đức s'y rendit aussi.

Pendant ce temps le corps d'armée supérieur, sous les ordres de Phù Dương 扶陽, n'était pas resté inactif. Il s'était lancé à la poursuite de Phạm Tật Toàn et l'avait atteint dans la région de Lũng-bông. Tật Toàn avait fait sa soumission; offrant aux vainqueurs le *châu* du Bắc-chính septentrional qu'il commandait⁽²⁾.

Hữ Dật, dont l'ardeur et la témérité se montrent déjà, voulait profiter de ces succès et se lancer à la poursuite de l'ennemi. Mais Hữ Tấn, plus prudent, s'y opposa et fit retourner toutes ses troupes à Hà-trung, ce qui prouve, comme quelques documents en font foi⁽³⁾, qu'une partie d'entre elles se serait avancée plus au Nord, sur le territoire de la sous-préfecture de Thạch-hà. En même temps il envoyait un messenger à Hiên Vương pour lui faire connaître les succès que ses troupes avaient remportés. Hien Vương loua le mérite de ses généraux. Il envoya un mandarin, du bureau *trương-than-lại* 將臣吏, porter des récompenses aux officiers qui s'étaient distingués. Mais en même temps il envoyait des instructions secrètes à Hữ Dật, lui recommandant de modérer l'ardeur de ses troupes et d'attendre le moment favorable : il ne devait pas se porter en avant ; en tout ce qui concernait les affaires militaires, il convenait qu'il prit conseil de Hữ Tấn et ne fit rien de sa propre autorité. Ces recommandations étaient dures pour le bouillant officier. Il faut voir là le commencement de ces dissentiments tantôt latents, tantôt éclatant au grand jour, qui ne cessèrent de diviser les deux chefs de l'armée cochinchinoise : ce fut une des causes de l'insuccès de l'expédition.

Cependant Hữ Tấn et Hữ Dật firent suspendre dans le pays des affiches invitant la population à faire sa soumission. Ils voulaient ainsi gagner le cœur des habitants. Le *tham-đốc* des Trịnh, Đặng Minh Tác, vint trouver le général en chef, demandant à faire sa soumission. Triệu Tô 朝蘇, Tú Long 秀龍, Toàn Võ 鑽武 et Ninh Lộc 寧祿 passèrent aussi du côté des Cochinchinois. Les soumissionnaires étaient de jour en jour plus nombreux, tant dans le Kì-anh 奇英

(1) La blessure au bras gauche est la version de *Thật-lục*, IV, 9 b, et de *Liệt-truyện*, III, 21 b. Le *Cang-mục*, XXXII, 10 b, et le *Toàn-thơ*, XVIII, 45 b, disent que Lê Văn Hiếu (ou Trịnh Đào) mourut d'une blessure au pied reçue pendant le combat de Hà-trung 河中. Je ne sais s'il faut voir là deux blessures, ou deux versions.

(2) D'après *Toàn-thơ*, XVIII, 45 b, un homme du Bắc-chính nommé Nguyễn Tật Thứ 阮必趨 n'aurait pas suivi Tật Toàn 必全 dans sa trahison. Les Trịnh lui donnèrent de l'avancement à la 6^e lune de la même année 1655.

(3) *Cang-mục*, XXXII, 10 a ; *Toàn-thơ*, XVIII, 45 a. Le *Thật-lục* ne mentionne pas cette marche en avant, mais la laisse deviner. Le chef-lieu du Thạch-hà était dans les environs de la citadelle actuelle du Hà-tĩnh. Le *Liệt-truyện*, IV, 5 b, ajoute que les troupes de mer de Nguyễn Phúc Kiểu se seraient avancées jusqu'au fleuve Bàm-giang 潭江 (fleuve qui passe à Hà-tĩnh) et se seraient établies sur la rive méridionale. Les autres documents ne mentionnent pas ce fait. Peut-être est-ce une allusion à un événement postérieur.

que dans le Thạch-hà 石河, c'est-à-dire dans tout le Sud du Hà-tĩnh actuel. Nguyễn Hữu Tấn assigna à chacun le *dinh* ou corps de troupes auquel il appartiendrait, dressa la liste de tous les soumissionnaires, officiers, soldats et hommes du peuple, et la communiqua à Hiên Vương (1).

Ici se place un de ces actes de duplicité qui répugnent à notre loyauté occidentale, mais qui, dans les guerres d'Extrême-Orient, jouent un grand rôle, et décident souvent du succès. Hữu Đức et Văn Hiều (Trịnh Đào) s'étaient hâtés de revenir dans la sous-préfecture de Thạch-hà, et s'étaient établis au village de Đại-nại 大奈, près de la citadelle actuelle du Hà-tĩnh (2). Vers le mois de juin ou le mois de juillet (3), Hữu Dật écrivit une lettre à Trịnh Đào, l'engageant à faire sa soumission. Le général tonkinois refusa noblement. Hữu Dật envoya alors secrètement un certain Nguyễn Văn Phương 阮文芳 et son frère cadet, Nguyễn Văn Tường 阮文祥, soudoyer des espions qui devaient faire croire que Trịnh Đào, ayant été vaincu, voulait passer du côté des Cochinchinois. On devait recommander à Sùng 崇, *đô-đốc* des Trịnh, d'en avertir Trịnh Tráng. Celui-ci ajouta foi à ces rapports. Il ordonna de se saisir de Đào et de le ramener au Tonkin. Mais le général tonkinois mourut en route de la blessure qu'il avait reçue au combat de Hà-trung. On lui enleva ses brevets et son sceau, pour le punir de s'être laissé vaincre (4).

Hữu Đức avait été rappelé en même temps que son collègue. Il fut rétrogradé, ainsi d'ailleurs que tous les officiers tonkinois qui avaient pris part à ces affaires (5).

Hiên Vương, apprenant tous ces événements, en ressentit une grande joie. Il donna en récompense à Hữu Tấn trente onces d'or et cent onces d'argent. Hữu Dật fut gratifié de trente onces d'or, de quatre-vingt onces d'argent, d'un habit

(1) *Thật-lục*, IV, 10 a; *Liệt-truyện*, III, 22 a.

(2) Au dire du *Toàn-thơ*, XVIII, 45 a, le retour des généraux tonkinois aurait eu lieu le lendemain même du combat de Hà-trung. Mais, vu la distance qui sépare Hà-trung de An-trường (Vinh actuel) et An-trường de la citadelle de Hà-tĩnh, il faut entendre, je crois, cette expression dans un sens large.

(3) Le *Cang-mục*, XXXII, 10 b, place l'événement à la 6^e lune (4 juillet-1^{er} août 1655); mais le *Thật-lục*, IV, 10 a, le *Toàn-thơ* XVIII, 45 a (comparez *Liệt-truyện*, III, 22 a), le placent à la 5^e lune (4 juin-3 juillet), avec plus de vérité. Le *Toàn-thơ* concilie les deux dates en plaçant le rappel et la mort de Văn Hiều à la 5^e lune, et le décret qui le punissait à la 6^e lune. Ce document ne parle pas, bien entendu, de la manœuvre de Hữu Dật.

(4) Le P. LAUNAY, *Histoire de l'Annam*, p. 161, 162, dit que Lê Văn Hiều se serait suicidé en avalant du poison.

(5) *Cang-mục*, XXXII, 10 b, 11 a; *Toàn-thơ*, XVIII, 45 b. Hữu Đức 有德 fut rétrogradé au grade de *đô-đốc-thiên-sự* 都督僉事; Trần Ngọc Hậu 陳玉厚 au grade de *thượng-báu* (cour des sceaux) *tự-khanh* 尙寶寺卿 (il était auparavant *đốc-dồng* 督同); Võ Lương 武良 fut rétrogradé *cấp-sự-trung* du Bureau des Travaux publics 工料給事中; Lê Hiên 黎憲 et Trịnh Bình 鄭丙 furent cassés et on leur enleva leurs siefs; Lê Văn Hi 黎文膺 et Võ Bá Phúc 武百福 furent inscrits comme soldats exceptionnels 另兵 (?); Lê Văn Dương 黎文揚 fut versé dans les troupes.

de soie brochée, et d'une épée précieuse. Les autres officiers furent récompensés selon leur mérite (1).

De son côté Trịnh Tráng pensa à remplacer les officiers malheureux qu'il venait de rétrograder ou de casser. On était toujours à la 6^e lune (4 juillet-1^{er} août 1655). Trịnh Tráng, qui avait le titre de *thái-bảo* et de *quận-công* de Khê, fut nommé *thống-lãnh* 統領, généralissime. Le *bồi-tùng* 陪從, Nguyễn Văn Trạc 阮文濯, *thị-lang* de gauche au Ministère de l'Intérieur 吏部 左侍郎, et *bá* de Diên-thọ 演壽伯, fut nommé *đốc-thị* 督視 (2). Le *phó-đốc-thị* 副督視 était Nguyễn Tinh 阮性, qui avait les titres de *dô-cấp-sự-trung* 都給事 中 au bureau de l'Intérieur 吏科 et *nam* de Nghĩ-giang 義江男 (3). Ils avaient avec eux dix-huit autres officiers. Toutes les troupes étaient placées sous leurs ordres. Ils devaient se rendre directement dans le Nghê an, sur le territoire au Sud du fleuve Lam-giang 藍江 (4), et attaquer les Cochinchinois (5).

Trịnh Tráng dut se mettre en marche aussitôt pour occuper son poste ; mais il n'arriva sur le théâtre des opérations qu'au commencement de la 8^e lune (31 août-29 septembre 1655). Il s'établit à Lạc-xuyên 樂川, à une quinzaine de kilomètres au Nord de Hà-trung. Võ Văn Thiêm 武文添 s'établit avec cinquante jonques de guerre à l'embouchure même du fleuve de Ki-la 奇羅, qui passe à Hà-trung.

L'arrivée des troupes tonkinoises effraya les généraux cochinchinois. Hữu Tấn s'empressa de demander conseil à Hữu Dật (6). Cet officier, si souvent hardi et téméraire, savait aussi donner, lorsqu'il le fallait, des conseils de prudence: « Les ennemis sont nombreux, répondit-il à Hữu Tấn, et nos troupes sont en petit nombre ; il nous est difficile de nous mesurer avec eux. Retirons-nous donc momentanément au Sông-gianh, comme pour leur faire croire que nous ne sommes pas en état de lutter. Mais faisons cacher secrètement des troupes de

(1) *Thật-lục*, IV, 10 b ; *Liệt-truyện*, III, 22 a b.

(2) Ce titre, comme celui de généralissime, paraît avoir désigné une fonction temporaire ; on peut le traduire par inspecteur ; et le *phó-đốc-thị* 副督視 désignerait un vice-inspecteur.

(3) Il est bon de rappeler que l'on traduit ordinairement de la manière suivante les titres nobiliaires annamites : *Công* (*Quốc-công* 國公, et *Quận-công* 郡公), Duc (de première ou de seconde classe ; de royaume ou de province) ; *Hầu* 侯, Marquis ; *Bá* 伯, Comte ; *Tử* 子, Vicomte ; *Nam* 男, Baron. Je ne traduis pas ces titres, préférant, ici comme dans toute l'étude, garder les expressions originales. Une traduction ne donnerait toujours que de là peu près, et parfois il n'est pas possible de traduire.

(4) 南河地方, *Toàn-thơ*, XVIII, 45 b. Ce document porte ordinairement les expressions de Nam-hà 南河, Bắc-hà 北河. Les autres ouvrages portent plus justement Hà-nam 河南, Hà-bắc 河北, le pays au Sud, le pays au Nord du fleuve. Le fleuve dont il s'agit, c'est le Lam-giang 藍江, ou Ngàn-cả, le fleuve qui passe à Vinh, dans le Nghê-an.

(5) *Cang-mục*, XXXII, 11 a ; *Thật-lục*, IV, 10 b ; *Liệt-truyện*, III, 22 b ; *Toàn-thơ*, XVIII, 45 b.

(6) *Thật-lục*, IV, 10 b, 11 a ; *Liệt-truyện*, III, 22 b, 25 a.

terre à Lũng-bông, pendant que les troupes de mer se posteront au port de Ròn, attendant l'ennemi. Trĩnh Trưong et les siens, nous voyant reculer, se diront certainement que nous avons peur, et que nous ne nous croyons pas en état de lutter. Alors nous les attaquerons, et nous nous emparerons d'eux. Quant à Văn Thièm, il n'aura pas pris part à la lutte, et se sera réduit lui-même à l'impuissance ».

Hữu Tấn suivit ces conseils : il ordonna à Trưong Phúc Hùng 張福雄, *hầu* de Hùng-oai 雄威侯, fils du fameux Trưong Phúc Phấn, de se mettre à la tête des troupes qui devaient se cacher à Lũng-bông, et au prince Tráng 壯 de se poster au port de Ròn. Quant à lui, il conduisit l'armée dans sa retraite vers le Sòng-gianh.

Les Tonkinois ne tombèrent pas dans le piège que leur tendaient leurs ennemis (1). Trĩnh Trưong, arrivé au *dinh* de Hà-trung, se désiant des intentions des Cochinchinois, n'osa pas pousser plus loin. Il appela le *đốc-thị* Văn Trạc 文濯 pour lui demander conseil. Văn Trạc lui dit : « Hữu Tấn et Hữu Dật sont des généraux prudents et valeureux. Depuis qu'ils ont passé le Sòng-gianh, profitant de leurs victoires, ils ont combattu au loin. Leur courage s'est enflammé, et leurs forces ont été décuplées. Voici que maintenant, sans motif apparent, ils font reculer leurs troupes. Certainement, c'est pour nous dresser un piège. Le parti le meilleur est de s'établir à Lạc-xuyèn ; nos troupes de terre et nos troupes de mer se prêteront main forte suivant les circonstances et les vicissitudes de la lutte. Telles sont les lois de la stratégie ». Trĩnh Trưong se conforma à ces conseils. Il fit retirer ses troupes à Lạc-xuyèn inférieur 樂川下 et fit établir le campement. Il laissa cependant un corps de cinq cents éclaireurs pour garder le *dinh* de Hà-trung.

Hữu Tấn et Hữu Dật, voyant leur manœuvre déjouée, s'adressèrent à Hièn Vương : « Jadis, lui disaient-ils, les troupes de Tào 曹, fortes d'un million d'hommes, furent vaincues par les Ngô de l'est 東吳 (2). Hách Chiêu 郝昭, avec trois mille hommes, put résister à Gia Cát 諸葛 (3). Ce n'est donc pas le petit nombre ou le grand nombre de troupes qu'il faut considérer. Voici que Trĩnh Trưong s'est avancé vers le Sud avec ses troupes, il y a plus d'un mois, et il n'a pas encore osé livrer un seul combat ; mais il abandonne le territoire de Kì-hoa 奇花 (actuellement Kì-anh, au sud du Hà-tĩnh) et recule pour occuper Lạc-xuyèn. Son armée est nombreuse, il est vrai, mais ses soldats n'ont pas l'intention de se battre. Vos serviteurs demandent l'autorisation

(1) *Thất-lục*, IV, 11 b ; *Cang-mục*, XXXII, 11 ab ; *Liệt-truyện*, III, 25 a.

(2) 曹, fait allusion sans doute à Tào Tháo 曹操 (n° 2013 du *Chinese biograph. diction.* de GILES), père du premier empereur de la dynastie des Ngụy 魏, dont les armées comprenaient, dit-on, un million d'hommes. Il vécut de 155 à 220. La famille des Ngụy régna de 220 à 264. La dynastie des Ngô 吳 dura de 229 à 277. (EITEL, *Canton. diction.*)

(3) N° 459 du *Biograph. diction.* de GILES. Célèbre général qui vécut de 181 à 254.

de faire avancer les troupes et de livrer bataille à l'ennemi. Le corps d'armée principal suivra pour prêter main forte au besoin. Quant aux troupes de mer, nous les disposerons au Sông-gianh, pour qu'on sache que nous serons secourus ».

Hiên Vương accorda l'autorisation demandée.

Tous ces événements avaient eu lieu dans le courant de la 8^e lune (31 août-29 septembre 1655). C'est dans cette même lune qu'eut lieu le mouvement en avant des Cochinchinois (1).

Hữu Tấn et Hữu Dật donnèrent l'ordre à tous les officiers de diviser les troupes et d'avancer de concert, en occupant toutes les routes. L'avant-garde du corps d'armée principal sous les ordres de Trương Phúc Hùng, de Phủ Dương, de Thuần Đức 純德, et de Khuê Thắng 奎勝, attaqua les éclaireurs des Trịnh, établis à Hà-trung, et les défit. Se portant ensuite directement sur Lạc-xuyên inférieur, les Cochinchinois enlevèrent le camp de Trịnh Trượng. Pendant ce temps le corps d'armée supérieur, avec Tong Hữu Đại, Xuân Sơn, Phủ Tài et Công Giác 貢覺, ayant appris que Lạc-xuyên inférieur était pris, s'avança aussitôt vers Lạc-xuyên supérieur 樂川上 et attaqua les officiers des Trịnh, Tài 才 et Dịch 迪, qu'ils vainquirent. Une grande quantité d'éléphants, de chevaux et d'armes tombèrent aux mains des vainqueurs.

De son côté Hữu Dật, avec les troupes de mer, pénétra dans le port de Ki-la, et attaqua Võ Văn Thiêm qui se retira au port de Đon-giai 丹涯, où il s'établit. C'est le Cửa-hội des cartes, l'embouchure du fleuve de Vinh (2). Văn Thiêm laissait ainsi derrière lui l'embouchure du fleuve qui passe à Hà-tĩnh, appelé dans les documents Nam-giải 南界, et vulgairement Cửa-sót (3). Les officiers des Trịnh, Nguyễn Hữu Sác 阮有勅 et Lê Sĩ Hậu 黎仕厚, prirent aussi la fuite, ce dernier cependant résistant à l'ennemi tout en se retirant (4).

Trịnh Trượng et tous les officiers tonkinois se retirèrent à An-trường, au chef-lieu actuel du Nghệ-an, et s'y retranchèrent. Ordre fut donné aux troupes d'établir des postes sur la rive septentrionale du fleuve, depuis Nghĩa-liệt 義烈 jusqu'à l'embouchure, ou port de Đon-giai. Les Cochinchinois s'avancèrent jusqu'au village de Bàn-xá 彬舍, dans la sous-préfecture de Thiên-lộc 天祿; mais craignant de s'éloigner par trop de leur base d'opérations, dans un pays nouvellement conquis, ils reculèrent sur l'ordre de Hữu Tấn, et s'établirent à Lạc-xuyên, pendant qu'un messager allait porter à Hiên Vương la nouvelle de ces événements.

(1) *Cang-mục*, xxxii, 11 b, 12 a; *Thất-lục*, iv, 12 a b; *Liệt-truyện*, iii, 23 b, 24 a; *Toán-thơ*, xviii, 46 a b.

(2) Comparez *Cang-mục*, xii, 20 a, où l'on dit que ce port s'appelle aussi Đon-thai 丹台. Les documents lui donnent aussi le nom de Hội-thống 會統, du nom d'un village voisin.

(3) Comparez *Cang-mục*, i, 12 a.

(4) D'après *Toán-thơ*, xviii, 46 b.

Les sept sous-préfectures du Nghệ-an situées au Sud du fleuve Lam-giang, firent leur soumission aux vainqueurs, ce qui détermina des troubles dans la région située au Nord du fleuve (1).

Les circonstances étaient critiques : Trịnh Tráng, effrayé, plaça son fils Trịnh Tạc, qui avait le titre de *tây-dịnh vương* 西定王, à la tête des troupes, lui enjoignant d'aller en personne combattre les ennemis. L'ordre qu'il recevait émanait de Lê Thần-Tôn lui-même, que Trịnh Tráng avait spécialement sollicité à cette occasion. La nomination eut lieu soit vers la fin de la 8^e lune (31 août-29 septembre 1655) (2), soit au commencement de la neuvième (30 septembre-28 octobre) (3). Trịnh Tạc, dans le courant de la 9^e lune, arriva avec le gros des troupes dans le Nghệ-an et s'établit à An-trưông. Les officiers qui s'étaient laissé vaincre à Lạc-xuyên furent punis (4).

(1) Il ne faut pas oublier que la province du Nghệ-an 乂安 d'alors s'étendait jusqu'au Sông-giang, et comprenait par conséquent tout le Hà-tĩnh actuel et le Nord du Quảng-binh. Ces sept sous-préfectures au Sud du fleuve de Vinh étaient : Ki-hoa 奇花, Thạch-há 石河, Thiên-lộc 天祿, Nghi-xuân 宜春, La-son 羅山, Hương-son 香山, Thanh-chương 清漳, c'est-à-dire le Hà-tĩnh actuel et une partie du Nghệ-an (*Cang-mục*, xxxii, 12 b).

(2) C'est la date donnée par *Toàn-thơ*, xviii, 46 b.

(3) Daté donnée par *Thất-lục*, iv, 12 a, et *Cang-mục*, xxxii, 12 a. A part cette légère discordance il y a une difficulté assez sérieuse pour les événements qui vont suivre. On peut distinguer trois faits principaux : nomination de Trịnh Tạc ; son rappel ; nomination de son successeur. Voici comment les documents racontent ces faits : d'après le *Cang-mục*, à la 9^e lune, nomination de Trịnh Tạc et de nombreux officiers ; il vient dans le Ki-hoa, puis est rappelé, on ne dit pas à quelle date ; les généraux placés sous ses ordres, prennent à son départ la direction des affaires, et ce n'est qu'à la 2^e lune de l'année suivante (25 février-25 mars 1656) qu'un nouveau généralissime est nommé. C'est Trịnh Toàn 鄭樞. Il est qualifié des titres de *thái-bảo* 太保, *quận-công* de Ninh 寧郡公 et est le dernier des fils, 季子, de Trịnh Tráng (*Cang-mục*, xxxii, 13 a b, 15 a). D'après le *Thất-lục* : à la 9^e lune, ordre est donné à Trịnh Tạc de conduire les troupes au Nghệ-an (on ne dit pas qu'il ait eu le titre de *thống-lãnh*). A la 10^e lune (29 octobre-27 novembre 1655), nomination, comme *thống-lãnh*, de Trịnh Ninh, que l'on dit être le dernier fils 季子 de Tráng. et avoir le titre de *quận-công*. A la 11^e lune (28 novembre-27 décembre 1655), rappel de Trịnh Tạc. Enfin, à la 2^e lune de l'année suivante (25 février-25 mars 1656) Trịnh Ninh est de nouveau envoyé comme généralissime, et *trần-thủ* du Nghệ-an. (*Thất-lục*, iv, 12 b, 15 a, 15 a). Pour le *Toàn-thơ* : Trịnh Tạc est chargé de se mettre à la tête des troupes à la 8^e lune de 1655 ; il va au Nghệ-an ; à la 10^e lune, nomination comme *thống-lãnh* 統領 de Công Di 公櫛, qualifié du titre de *quận-công* de Ninh (livre xviii, 47 a) ; lequel Công Di ne reparait plus, mais dès la page suivante, folio 47 b, semble remplacé par Trịnh Toàn ; lequel à la 1^{re} lune de l'année suivante (26 janvier-24 février 1656) est nommé *thống-lãnh* et *trần-phủ* du Nghệ-an. Comme on peut le voir, le *Cang-mục* a, ici aussi, résumé d'une manière inintelligente. Quant au Công Di du *Toàn-thơ*, le caractère Công 公 doit désigner un fils du *vuong* Trịnh Tráng comme l'usage s'introduisit plus tard à la cour de Huế, et le caractère Di 櫛 a dû être pris par erreur pour le caractère Toàn 樞. Je suivrai la version du *Toàn-thơ* ainsi modifiée.

(4) La Đức Đại 羅德代 (?) et Nguyễn Hưng Nhượng 阮興讓 furent décapités ; Tạ Thế Bảo 謝世保 fut condamné à la strangulation ; Lê Hữu Lễ 黎有禮 et un membre de la famille Trịnh furent cassés ; Trịnh Trượng 鄭杖 (le *Toàn-thơ* porte par erreur sans

Mais Trịnh Tạc, dans les desseins de Trịnh Tráng, ne devait pas rester dans le Sud. Aussi à la 10^e lune (29 octobre-27 novembre 1655), un généralissime est nommé. C'est Trịnh Toàn 鄭全, dernier fils de Trịnh Tráng, qui avait les titres de *dô-dốc* de gauche et *quận-công* de Ninh. Ce général jouera un grand rôle pendant la courte période où il dirigera les forces tonkinoises. Son jeune âge, sa valeur, sa bonté pour les troupes, ses succès, sa fin malheureuse, tout contribua à graver son nom dans la mémoire du peuple. Aujourd'hui encore, dans le Nghệ-an, dans le Hà-tĩnh, même dans le Quảng-binh, on montre les travaux qu'il aurait fait exécuter, et les gens se répètent que les Génies lui obéissaient (1).

En même temps furent nommés les officiers supérieurs qui devaient diriger les opérations. Lê Đình Dữ 黎廷舉 qui avait les titres de *bồi-tùng* 陪從, *thiêm-dô ngự-sự* 僉都御事 (2) et *nam* de Phụng-thi 鳳池, fut nommé *dốc-thị*; Trịnh Thế Tê 鄭世濟, qui exerçait la charge de *giám-sát ngự-sự*, fut nommé *phó-dốc-thị*. Le *dô-dốc-dồng-tri* 都督同知 Đào Quang Nhiều 陶光饒, *quận-công* de Đương 當郡公, fut nommé *dốc-suất* 督率. Un autre *dốc-thị* était Phan Hưng Tạo 潘興造, qui avait les titres de *bồi-tùng* 陪從 (3), *dô-cấp-sự-trung* du Bureau des Finances 戶科, et *bổ* de Thọ-lãnh 壽嶺; un second *phó-dốc-thị* était Nguyễn Tá Tương 阮佐相, qui

doute Trịnh Trụ 鄭柱, comparez *Cang-mục*) fut rétrogradé *dô-dốc-dồng-tri* 都督同知; Hồ Công Khôi 杜公魁 et Trần Hữu Tài 陳有財 eurent les doigts coupés. A propos du combat sur mer Võ Văn Thiêm 武文添 fut fait *dô-dốc* de gauche 左都督; Trương Đắc Thọ 張得壽 fut conservé dans ses fonctions et créé *quận-công* de Trinh 程郡公; mais Nguyễn Hữu Sác 阮有勅 perdit ses dignités. (*Toàn-thơ*, XVIII, 46 b, 47 a; *Cang-mục*, XXXII, 15 a).

(1) J'ai signalé, dans les *Lieux historiques du Quảng-binh*, les murs qui portent encore son nom. Sur la foi de plusieurs lettrés, j'ai lu son nom *Toàn*, ou *Tuyèn* (cette dernière forme serait plus conforme à l'étymologie). L'*Index* de Phan Đức Hoá donne la prononciation *triên*, je ne vois pas trop pourquoi. Couvreur donne *siuên*, et Eitel *sün*, ce qui fait attendre *tuyên* en sino-annamite. Par ailleurs les phonétiques 亘, 睿, 巽, qui ont dans leurs composés le son *siuên*, d'après Couvreur, ont, dans les mêmes composés, le son *tuyên*, d'après Phan Đức Hoá. Même le phonétique 疋 ou 疋, à qui Phan Đức Hoá donne le son *triên*, dans 旋, 疋, 疋, a le son *tuyên*, d'après le même auteur, dans 旋 et dans 疋. Je suppose que le son *triên* que Phan Đức Hoá donne à quelques caractères à phonétique 疋, vient d'une erreur d'impression. Dans le Haut-Annam, la forme sonore *toàn* domine.

(2) Les renseignements sur la « Cour des Censeurs » 御事臺, sont éparés dans *Cang-mục*, VI, 14 b, 15 a; XV, 19 b; XXI, 52 a b, 53 a. Le *Lịch-triều hiên-chương loại-chi*, les résume au livre XIII, 11 b, de mon manuscrit: il y avait le *thị-ngự-sự* 侍御事, le *ngự-sự trung-thừa* 御事 中丞, le *ngự-sự phó-trung-thừa* 御事 副中丞, le *giám-sát ngự-sự* 監察御事, et les *chủ-bộ* 王簿; auxquels on ajouta (ou que l'on remplaça par) les *dô-ngự-sự* 都御事, les *phó-dô-ngự-sự* 副都御事, les *thiêm-dô-ngự-sự* 僉都御事, et les *ngự-sự đại-phu* 御事 大夫. Ces titres peuvent se traduire par Président, Vice-président, Assesseur, Commis du Tribunal de la Censure.

(3) Je n'ai pas pu trouver d'explication authentique de ce titre. Ce devait être une sorte de conseiller d'Etat.

exerçait les fonctions de *giám-sát-ngự-sứ*. Enfin on signale un second *đốc-suất*, en la personne de Lê Hữu Bức, *đô-đốc-thiêm-sứ*, et *quận-công* de Đông 東, et un troisième *đốc-thị*, en la personne de Phan Kiêm Toàn 潘兼全, *bồi-tùng-cấp-sự-trung* 給事中 du Bureau des Travaux publics 工科, et *nam* de Tho-quê 壽桂男⁽¹⁾.

Les troupes de mer étaient placées sous le commandement de Võ Văn Thiêm, *tả-đô-đốc* et *quận-công* de Lũng 隴, qui reçut le titre de *đốc-suất*, et de Dương Hồ 陽湖, *thị-lang* de droite au Ministère de l'Intérieur, *nam* de Thọ-lâm 壽林男, qui fut nommé *đốc-thị*.

L'armée tonkinoise, qui était établie à An-truong depuis la 9^e lune (30 septembre-28 octobre 1655), se mit en mouvement à la 10^e lune (29 octobre-27 novembre 1655)⁽²⁾ et s'avança jusque dans la sous-préfecture de Ki-hoa. Mais elle ne put prendre contact avec l'ennemi : Hữu Tấn, en effet, apprenant l'arrivée de l'armée tonkinoise, avait fait retirer ses troupes de Lạc-xuyên, et les avait fait établir au *dinh* de Hà-trung.

Les craintes des Cochinchinois, si craintes il y eut, étaient vaines. Les Tonkinois se retirèrent en effet immédiatement, à la 11^e lune (28 novembre-27 décembre 1655), et revinrent à An-trường. Trịnh Tạc fut sans doute effrayé de la situation. L'ennemi, bien que reculant, était en forces ; ses victoires successives l'avaient enhardi, en même temps qu'elles jetaient le découragement parmi les troupes tonkinoises ; partout dans la région au Sud du Lam-giang, il avait des partisans et était attendu comme un libérateur. Trịnh Tạc désespéra-t-il de pouvoir accomplir sa mission ; ou bien son père, déjà vieux et sentant sa fin prochaine, accablé par les soucis du gouvernement, comme disent les documents, le rappela-t-il pour l'aider ? On ne saurait le dire avec certitude ; toujours est-il que Trịnh Tạc retourna à Hanoi. Il laissa Võ Văn Thiêm comme *trấn-thủ* du Nghệ-an⁽³⁾. Dương Hồ était toujours *đốc-thị*, ainsi que Phan Hưng Tạo. Đào Quang Nhiêu exerçait les fonctions de *đồn-thủ* 屯守. Tous ces officiers, avec les troupes et les officiers subalternes qui lui étaient attachés, devaient s'établir à Chơn-phước 眞福 et à An-trường. Cependant Võ Văn Thiêm semble avoir

(1) Je cite ces nominations d'après *Toàn-thơ*, XVIII, 47 a b, qui les place à cette époque. On remarquera une double série pour toutes les charges. On peut voir là la marque de l'effort que firent les Tonkinois en cette circonstance. Ou bien faut-il supposer que le document a réuni au même endroit des nominations faites à deux moments différents ? Toujours est-il que le *Cang-mục*, XXXII, 15 a, ne cite que la première série. Il place d'ailleurs ces nominations à la 9^e lune. Mais cet ouvrage est ordinairement peu précis pour les dates.

(2) Pour la chronologie je suis *Toàn-thơ*, XVIII, 47 a b, et *Thật-lục*, IV, 12 b, 15 a. Le *Cang-mục* est très défectueux et imprécis.

(3) Je suis la version du *Toàn-thơ*. Le *Cang-mục* dit au contraire que ce fut Đào Quang Nhiêu, qui fut *trấn-thủ*. Quant à Võ Văn Thiêm, il fut posté au fleuve Khu-dộc 驅犢. Le *Thật-lục* (composé avant le *Cang-mục*) concilie les deux opinions en disant que Võ Văn Thiêm fut à la fois nommé *trấn-thủ*, et s'établit à Khu-dộc.

occupé dans la suite le fleuve de Khu-dộc 驅犢, un peu en amont de Vinh, et sur la rive droite du Lam-giang (1). Le *dễ-đốc* Thân Văn Quang 申文光, *quận-công* de Ninh, ainsi que le *tham-đốc* Mạn Văn Liễn 閔文蓮, *quận-công* de Lại 賴, s'établirent au village de Tiếp-vô 接武, dans la sous-préfecture de Thiên-lộc, et sur le bord de l'arroyo qui mène de Vinh à Hà-tĩnh. Ils avaient avec eux le *cái-đội* Nguyễn Như Quế 阮如桂, ainsi que Lê Văn Tấn, Lê Văn Hi 黎文禧 et d'autres. Lại Thế Thi 賴世時 (ou 辰), *quận-công* de Lạng 朗, et Trương Trung 祥忠 s'établirent à Minh-lương, village du Thiên-lộc, tandis que Bình-lạng 平朗 fut occupé par Hằng 恒 et par Hán 漢 (2).

C'est dans ces conditions que s'achevait l'année 1655. Elle avait été désastreuse pour les Tonkinois et l'avenir apparaissait sous de sombres couleurs. Les premiers jours de l'année 1655 virent en effet de nouveaux succès des Cochinchinois.

A la 12^e lune de l'an *ất-vị* (28 décembre 1655-25 janvier 1656), Trương Trung que nous avons vu établi à Minh-lương, et quelques autres officiers des Trịnh, réunirent les milices des villages et s'avancèrent sur le territoire de la sous-préfecture de Kì-hoa, exhortant les habitants qui avaient fait leur soumission aux Cochinchinois à revenir dans le parti des Trịnh. Nguyễn Hữu Tấn réunit ses officiers au marché du village de Vân-cát 雲葛, dans la sous-préfecture de Thạch-hà. Il plaça Lưu Diên 留延 et Thiêm Vinh 添榮 à la tête de l'avant-garde, l'un comme commandant, l'autre comme lieutenant, 正副先鋒. Trương Phúc Hùng fut nommé *vệ-trần* 衛陳. Ils marchèrent sur la sous-préfecture de Thạch-hà dont ils se rendirent maîtres, mettant l'ennemi en fuite. Hùng, à cause de son ardeur dans la lutte et de sa hardiesse, était très redouté des Tonkinois, qui l'avaient surnommé « Hùng de Fer 雄鐵 » (3).

(1) On n'a pas pu me localiser ce fleuve, ou plutôt cet arroyo. Le *Cang-mục*, xxxii, 13 b, dit qu'il est dans la sous-préfecture de Nghi-xuân, village de Tam-dăng. Je ne serais pas étonné que ce fût la tête de l'arroyo qui met en communication Vinh et Hà-tĩnh, ou un des bras du fleuve en amont de Vinh.

(2) Tous ces villages s'échelonnent le long de l'arroyo qui met en communication le bassin de Vinh avec le bassin de Hà-tĩnh et en même temps le long de la route mandarine. Pour la lecture Hằng et Hán, je suis le *Thật-lục* qui dit (iv, 13 a) que ce sont là deux noms d'hommes. Quant au *Cang-mục*, xxxii, 13 b, 14 a, il porte Hằng 恒 Khê 溪 et avoue ne pas pouvoir donner d'explication. Le *Toàn-thơ* ne mentionne pas ces personnages. — Il est remarquable qu'on ne parle pas du tout de Trịnh Toàn 鄭旋, qui venait cependant d'être nommé généralissime un mois auparavant. La manière dont les documents sont rédigés laisse soupçonner qu'il dut y avoir un grand désarroi à la cour de Hà-nội et parmi les troupes en campagne, durant ces quelques mois. — Le *Thật-lục*, *ibid.*, montre bien l'état où en étaient réduit les Tonkinois, en disant que tous ces officiers prirent les milices des villages 鄉兵, pour garder le pays. Le *Toàn-thơ*, xviii, 48 a, dit qu'à la 12^e lune, Trịnh Toàn, qu'il n'a pas mentionné lors de la répartition des postes, fut nommé *thiếu-bảo* 少保, et reçut la permission d'ouvrir un *dinh* qui s'appela Tả-dực nội-quân 左翊內軍.

(3) *Thật-lục*, iv, 15 b; *Liệt-truyện*, iv, 16 b.

Cependant Nguyễn Hữu Dật, qui faisait preuve d'une habileté et d'une ardeur de jour en jour plus grandes, conçut le projet de se ménager des intelligences dans la région au delà du Lam-giang, c'est-à-dire dans le Tonkin tout entier, pour diviser les forces des Trịnh. Il envoya quelques émissaires, Văn Trường 文祥, Hoàng Sinh 黃生, et d'autres, pour gagner des partisans à la cause des Nguyễn. Quelques mécontents entrèrent dans ces vues, et firent des promesses : Mạc Kinh Hoàn 莫敬完 dans le Cao-bằng, le *quân-công* Danh Phấn 名奮 dans le Hải-dương, Phạm Hữu Lễ 范有禮 dans le Sơn-tây firent répondre que si les troupes de Hiên Vương passaient le Lam-giang, ils étaient prêts à entrer en campagne pour les aider. Dans le Hải-dương on refuserait l'impôt, pour couper les vivres aux troupes ; dans le Cao-bằng on s'engageait à attaquer Đoàn-thành 團城, c'est-à-dire la citadelle actuelle de Lạng-sơn 諒山 ; dans le Sơn-tây, on était prêt à s'emparer de la citadelle de la province. Văn Trường et les autres messagers revinrent et firent connaître à Hữu Dật le résultat de leurs négociations. Hữu Dật s'empressa d'en faire part à Hữu Tấn : « Voilà, lui disait-il, dans quelles dispositions est la population ; prenons au plus vite une décision, afin d'en finir, et de nous acquérir un mérite éclatant ».

Nguyễn Hữu Tấn se laissa gagner par les instances de son collègue. A la 1^{re} lune de l'année *bính-thân* 丙申 (26 janvier-24 février 1656), les troupes cochinchinoises se portèrent en avant (1). Elles s'emparèrent tout d'abord de Tiếp-võ 接武, où étaient retranchés, comme on l'a vu, Thân Văn Quang et Mạn Văn Liên. Les Tonkinois s'enfuirent, poursuivis par les Cochinchinois qui s'avancèrent jusqu'au fleuve de Tam-chế 三制, en amont de Vinh. Là ils rencontrèrent un fort détachement tonkinois et subirent un échec. Les *Annales* des Nguyễn voilent la chose, et disent simplement que les Cochinchinois se retirèrent peu à peu. Mais la version tonkinoise est plus explicite, et c'est tout naturel. Võ Công Quán s'avança dans la mêlée, luttant de toutes ses forces avec ses troupes, et mit l'ennemi en fuite. Lê Sĩ Hậu vint à la rescousse. Les troupes sabraient les éléphants et tiraient sur eux. Võ Văn Thiêm envoya Phạm Công Thằng qui monta sur la berge du fleuve avec ses troupes, et tira sur l'ennemi. Il s'empara de quelques défenses d'éléphants. C'était un succès : les héros de l'affaire furent récompensés sur le champ. Lê Sĩ Hậu fut promu *đề-đốc*, et Võ Công Quán *tham-đốc* et *hầu* de Trinh-phú 程富.

Mais ce n'était qu'un succès relatif : à la 2^e lune (25 février-25 mars 1656), Nguyễn Hữu Dật s'avança jusqu'au mont Hồng-lĩnh 鴻嶺, massif montagneux qui court à peu près du Nord au Sud, formant la limite entre les sous-préfectures de Nghi-xuân 宜春 et de Thiên-lộc. Il rencontra un corps d'éclaireurs tonkinois qu'il mit en fuite ; mais la nuit le força à s'arrêter. Au point du jour, il réunit ses troupes et se porta au lieu dit Mãn-tường 敏牆. Là, il rencontra Võ Văn

(1) *Toàn-thơ*, XVIII, 48 a ; *Cang-mục*, XXXII, 14 ab ; *Thật-lục*, IV, 14 a ; *Liệt-truyện*, III, 24 a.

Thiêm qui fit monter à terre ses troupes de mer ; Diên Lưc 延略, commandant de l'avant-garde cochinchinoise, l'attaqua vivement et le força à se retirer à Hàng-dê 藤底, village du Nghi-xuàn, qu'il occupa. Hữu Dật cependant attaqua Trưong Trung et le tua. Văn Thiêm effrayé prit la fuite et se retira à An-trưong.

Pendant ce temps Hữu Tấn attaquait l'ennemi d'un autre côté. A la tête du corps d'armée principal, il s'emparait de Minh-lưong ; et Tống Hữu Đại, de son côté, avec le corps d'armée supérieur, se portait sur Binh-lạng. Đào Quang Nhiêu fit ranger ses troupes et se défendit vaillamment. Mais les Tonkinois furent vaincus, grâce à la valeur d'un officier cochinchinois, du nom de Đàng Dinh 登瀛. Tous prirent la fuite, et Quang Nhiêu, abandonnant le poste dont il avait la défense, se réfugia à An-trưong.

Hữu Tấn et Hữu Dật, réunissant toutes leurs troupes, s'établirent à Văn-cát dans le Thạch-hà. Ils envoyèrent un exprès à Hiên Vương pour lui annoncer leurs succès, et le prince leur fit parvenir de l'or et de la soie pour récompenser les officiers qui s'étaient distingués.

On a vu que Trnh Toàn avait été nommé *thống-lãnh* à la 10^e lune de l'an 1655. A la 11^e lune, quelques documents (1) nous le montrent conduisant les troupes dans le Kí-hoa avec les autres généraux, puis les ramenant à An-trưong. Mais, lors du rappel de Trnh Tạc, on semble ne pas tenir compte de lui dans la répartition des postes. Cependant, à la 12^e lune, il avait été nommé *hiếu-bảo*, et avait reçu l'autorisation de former le *dinh* des Troupes de la garde, aile gauche 左翊丙軍 (2). Au moment où nous en sommes venus, 2^e lune (25 février-25 mars) de l'an 1656, tous les documents nous le représentent comme chargé de nouveau par Trnh Tráng, son père, du commandement général des troupes, et du gouvernement du Nghê-an. Les *Annales générales* nous font même (3) un tableau dramatique des circonstances où eut lieu cette nomination. Quang Nhiêu avait envoyé une requête à l'empereur, s'avouant coupable, et demandant des renforts. Trnh Tráng aurait réuni ses mandarins et leur aurait demandé qui ils croyaient capables de défendre les frontières du royaume. Tous désignèrent Trnh Toàn, général prudent et brave, autant qu'il était aimé des troupes. Trnh Tráng suivit cet avis et nomma Trnh Toàn *thống-lãnh* et *trấn-thủ* du Nghê-an. Văn Thiêm, qui avait été récemment nommé *trấn-thủ*, lors du rappel de Trnh Tạc, et Quang Nhiêu devaient lui obéir. En plus Ngô Sĩ Vinh, 吳仕榮 *đô-cấp-sự-trung* du Bureau de l'Intérieur, et Võ Vinh Tấn 武榮進, *cấp-sự-trung* du Bureau de la guerre 兵科, furent nommés *đốc-thị*.

A la 3^e lune (25 mars-23 avril 1656, Hữu Tấn et Hữu Dật reçurent une lettre de Phạm Hữu Lễ du Sơn-tây. Cet individu s'engageait à servir les Cochinchinois : il sèmerait la discorde parmi les partisans des Trnh, se ménagerait

(1) *Toàn-thơ*, XVIII, 47 b ; *Thật-lục*, IV, 12 b, 13 a.

(2) *Toàn-thơ*, XVIII, 48 a.

(3) *Cung-mục*, XXXII, 14 b, 15 a.

des intelligences dans la région, et enrôlerait des partisans. En même temps un certain Văn Dũ 文諭, du Hải-dương, survint, disant que dans le Sơn-tây et dans le Sơn-nam 山南, on était disposé à entrer en campagne : on n'attendait que le moment où les troupes de Hiên vương auraient franchi le Lam-giang.

A la 5^e lune (24 mai-21 juin 1656) les hostilités recommencèrent : Trịnh Toàn avait pris le commandement des troupes et était arrivé dans le Thạch-hà. Sur son ordre, Đào Quang Nhiêu et Dương Hồ s'étaient établis aux villages de Đại-nại 大奈 et de Hương-bộc 香瀑, dans les environs de la citadelle actuelle de Hà-tĩnh, avec les troupes de terre. Le *quận-công* Thung 椿 (1), Lê Sĩ Hậu, et Bùi Sĩ Lương 裴士良, à la tête des troupes de mer, prirent position au port de Nam-giải, le Cửa-sót des cartes : avec eux étaient Nguyễn Hữu Sác 阮有勅 et Thái Bá Trật 蔡伯秩. Le *đốc-suất* Võ Văn Thiêm s'établit à Đon-giai 丹涯, à l'embouchure du fleuve de Vinh.

A la nouvelle de l'approche des ennemis, Hữu Tấn avait réuni ses officiers à Na-khố 乃庫, aujourd'hui Na-kinh 乃溼, dans le Cẩm-xuyên 錦川. Il avait placé Dương Tri et Nguyễn Phúc Kiêu à la tête des troupes de mer ; Hoàng Vinh et Văn Thuần étaient avec eux, ainsi que le prince Tráng, que nous voyons, dans un document, porter le titre de *tham-tướng* des troupes de mer. Tống Phúc Khang 宋福康 et Phù Dương prirent le commandement des troupes de terre. Ils devaient marcher sur l'ennemi chacun de leur côté (2).

Tout d'abord Dương Tri arriva au port de Nam-giải et attaqua le *quận-công* Thung. Trịnh Toàn envoya en toute hâte un de ses officiers nommé Li 李, du titre de *quận-công*, pour porter secours aux troupes en danger. Mais Hữu Dật accourut de son côté avec de l'infanterie. Il fit des signaux et Dương Tri, qui était en pleine mer avec ses vaisseaux, aperçut les troupes cochinchinoises qui arrivaient. Il s'avança en toute hâte et l'ennemi fut pris entre deux feux. Li s'enfuit et Thung tomba entre les mains des Cochinchinois, qui s'emparèrent aussi de trente jonques de guerre. Cependant le *pó-mã* 駙馬 (3) Trình 程 revint à la charge avec ses jonques : mais il fut obligé de se retirer devant le feu violent des Cochinchinois. Lê Sĩ Hậu, Bùi Sĩ Lương, Nguyễn Hữu Sác, Thái Bá Trật, tous les officiers tonkinois prirent la fuite avec leurs jonques. Hữu Dật résolut alors d'attaquer Trịnh Toàn qui occupait Đầm-dộ 活渡 (4). Il essaya de l'envelopper, mais fut forcé, sans doute après un échec, de revenir à Nam-giải,

(1) Il faut sans doute lire, d'après *Thật-lục*, IV, 15 b, le *quận-công* Thung, et non le *quận-công* de Thung, comme le *Cang-mục* le laisserait supposer.

(2) *Cang-mục*, XXXII, 16 a ; *Thật-lục*, IV, 15 b ; *Liệt-truyện*, III, 24 a ; *Toán-thơ*, XVIII, 48 b.

(3) Époux d'une princesse de sang royal.

(4) Le *Cang-mục* écrit Hoạt-dộ 活渡, et dit que c'est un embarcadère dont on ignore l'emplacement.

où il se retrancha avec Dương Tri. Il en repartit bientôt, à la nouvelle que Trịnh Toàn s'était porté vers le village de Đại-nại 大奈, et il se serait avancé jusqu'au fleuve Lam-giang. Ce qui rendrait vraisemblable ce coup d'audace, c'est que Nguyễn Phúc Kiêu et le prince Tráng, à la tête des troupes de mer, s'étaient avancés jusqu'au port de Đon-giai, c'est-à-dire à l'embouchure même du Lam-giang, et en avaient chassé Võ Văn Thiêm qui y était posté.

Pendant ce temps, plus au Sud, les troupes cochinchinoises de terre essuyaient une défaite. Le corps d'armée supérieur, sous les ordres de Phúc Khang, de Phù Dương et de leurs collègues, était arrivé à Hương-bộc 香僕 (1) et avait enveloppé Đào Quang Nhiêu qui y était campé. Trịnh Toàn se porta aussitôt au secours de son collègue. « Il disposa ses troupes pour l'attaque, dit la version tonkinoise. Les forces ennemies paraissaient redoutables. Toàn, saisissant son fanion, le confia au *độc-thị* Dương Hồ. Celui-ci sentit s'enflammer ses sentiments de fidélité et de dévouement : monté sur son éléphant, il s'élança à la tête de ses troupes, les excitant au combat, pendant que Trịnh Toàn, à la tête de la cavalerie, attaquait l'ennemi avec impétuosité. A ce moment Đào Quang Nhiêu et ses collègues ouvrirent toutes grandes les portes des fortifications et sortirent pour prendre part à la lutte. Les ennemis vaincus prirent la fuite. »

Un second engagement paraît avoir eu lieu au village de Đại-nại où les Tonkinois étaient aussi retranchés. Les Cochinchinois perdirent un grand nombre d'hommes et laissèrent entre les mains des vainqueurs des éléphants, des chevaux et des armes. Une des victimes fut Nguyễn Phúc Kiêu, qui, blessé grièvement dans le combat, ne tarda pas à succomber aux suites de sa blessure (2), âgé de 58 années.

Les Cochinchinois se retirèrent en toute hâte à Hà-trung, poursuivis par les Tonkinois, qui, cependant, ne dépassèrent pas le village de Tam-lộng 三弄, dans la sous-préfecture de Cầm-xuyên. Hữu Tấn conçut alors le projet hardi de couper la retraite aux ennemis. Il envoya les troupes de mer occuper les divers gués par où ils pouvaient passer en cas de défaite : Phù-thạch 浮石 dans la sous-préfecture de La-son, Triều-khẩu 潮口 dans la sous-préfecture de Hưng-nguyên

(1) Les documents écrivent tantôt 僕, tantôt 瀑.

(2) Il y a divergence entre les documents. D'après le *Cang-mục*, l'officier qui prit part aux combats que nous avons racontés, et en particulier au combat de Đon-giai, serait un nommé Nguyễn Văn Kiêu, qui avait le titre de *phó-tướng* 副將. D'après le *Thật-lục*, c'était Nguyễn Phúc Kiêu, également *phó-tướng* des troupes de mer 水軍副將. Ce document place ici la mort de ce personnage. Mais il faut remarquer l'étrangeté du titre de *phó-tướng*, alors que l'on nous avait dit auparavant que Phúc Kiêu était *trần-thủ* du Quảng-bình. Enfin le *Liệt-truyện*, iv, 3 b, attribue bien ces événements au Phúc Kiêu que nous avons vu jusqu'ici, mais il dit qu'il reçut sa blessure quelques jours après, au combat de Nam-ngân 南岸, où il aurait tué deux officiers tonkinois que le *Thật-lục* dit avoir été tués par un certain Đò Tin 都信. Puis il serait revenu au Quảng-bình où il serait mort de sa blessure. Ce document répond à la difficulté provenant du titre de *phó-tướng* des troupes de mer que lui donnent les autres documents : c'était une fonction qu'il remplissait sans qu'il eût perdu ses autres charges.

興元, Việt-an 越安 dans la sous-préfecture de La-son (1). Hoàng Tin 弘信 devait se cacher au fleuve de Minh-lương, dans le Thiên-lộc, avec des jonques de guerre, et Hữu Dật, avec des troupes de terre, devait établir une embuscade au village de Nam-ngân 南岸, dans le La-son. Comme on le voit en examinant la carte, les Cochinchinois occupaient tous les points par où une armée, venant de la région du Hà-tĩnh, doit passer pour se rendre au Nghê-an. Seule la route de la mer n'est pas mentionnée, sans doute parce que les troupes de mer cochinchinoises, que nous avons vues s'avancer jusqu'à l'embouchure du Lam-giang, l'occupaient déjà.

Il paraissait téméraire de couper la retraite à une armée qui venait de remporter une victoire importante. Trĩnh Toản, à la nouvelle que Hữu Dật occupait Nam-ngân, se serait écrié : « Ces pauvres troupes abandonnées se sont avancées au loin comme des poissons dans un filet ; elles sont pour moi et pour mes officiers comme un plat de poissons hachés, nous n'en ferons qu'une bouchée ». Il ordonna à deux de ses officiers, les *quận-công* Tào Nham 漕岩 et Diễn Thọ 演壽 de se porter vivement sur Nam-ngân et d'attaquer les Cochinchinois. Mais ils tombèrent dans l'embuscade que ceux-ci leur avaient tendue, et les deux officiers tonkinois périrent de la main de Đò Tín 都信 (2). Quant à Trĩnh Toản, il passait à Bình-hồ, aujourd'hui An-hồ, dans le La-son, lorsqu'il fut assailli par les troupes de Hoàng Tin, qui lui tuèrent beaucoup de monde. Il put cependant regagner An-trường.

La victoire de Đai-nại n'avait donc eu aucun résultat appréciable et les Tonkinois étaient toujours réduits à se maintenir au Nord du Lam-giang. La version tonkinoise n'en relate pas moins avec un grand luxe de détails les récompenses dont furent gratifiés les officiers qui s'étaient distingués et les punitions infligées à ceux qui avaient fait preuve de négligence ou de faiblesse (3).

(1) Au lieu de Triều-khầu 湖口, le *Thất-lục* et le *Liệt-truyện* portent Tam-ki 三岐. Việt-an 越安 est sur le Ngân-sâu, Triều-khầu sur le Nguồn-cả, ainsi que Phù-thạch 浮石. Les troupes cochinchinoises durent donc passer soit par le Cửa-sót, soit par l'embouchure du fleuve de Vinh. Les points qu'ils occupaient étaient dans le bassin de ce fleuve. Cette manœuvre fut rendue facile par le fait que les Cochinchinois, on l'a vu, étaient maîtres de la mer, et s'étaient avancés jusqu'à l'embouchure du fleuve de Vinh.

(2) Ce fait d'armes est attribué par *Liệt-truyện*, IV, 4 a, à Nguyễn Phúc Kiêu, qui, d'après le *Thất-lục*, serait déjà mort, ou mourant, au moment où nous sommes arrivés.

(3) *Toản-thọ*, XVIII, 49 a b : « A la 5^e lune supplémentaire (22 juin-21 juillet 1656)... Trĩnh Toản fut nommé *khâm-sai* 欽差, délégué impérial, *tiết-chế* 節制 de toutes les troupes de terre et de mer avec pleins pouvoirs pour administrer le Nghê-an, *phó-dó-tướng* 副都將, *thái-úy* 太尉, *quốc-công* de Ninh 寧國公, avec pouvoir d'établir le *phủ* de Dương-oai 楊威府. Le *đốc-thị* 督視 Dương-hồ 楊湖 fut nommé *thị-lang* de gauche au Ministère des Travaux publics 工部左侍郎, et *bá* de Thọ-lâm 壽林伯. Ngô Sĩ Vinh fut fait *tự-khanh* de la Cour des Banquets impériaux 光祿寺卿, et *hầu* de Li-hải 里海侯. Phan Hưng Tạo 潘興造 fut nommé *tự-khanh* de la Cour des Haras impériaux 太僕寺卿, et *hầu* de Thọ-lĩnh 壽嶺侯. Võ Vinh Tấn 武榮進 fut promu

A cette époque Hiên Vương se rendit sur le théâtre des opérations (1). On était à la 6^e lune (22 juillet-19 août 1645). Hiên Vương, ayant appris les succès continus de l'armée cochinchinoise, avait conçu le dessein d'aller à Phù-lộ 扶路, dans le Bô-chinh septentrional : son intention était de joindre ses efforts à ceux de ses généraux ; mais ayant reçu la nouvelle que ses troupes étaient revenues à Hà-trung, il crut prudent de s'arrêter à An-trạch 安宅, aujourd'hui Thuận-trạch 順宅, vulgairement Dinh-trạm, dans le Sud du Quảng-bình.

Hữu Dật se rendit auprès du prince pour lui présenter ses hommages. Hiên Vương s'informa de l'état des affaires. Hữu Dật s'expliqua avec sa franchise ordinaire, sans rien dissimuler, et fit une critique violente de la manière dont les opérations étaient dirigées : « On ne pouvait se flatter d'avoir réussi. Peut-être même ne pourrait-on pas garder les sept sous-préfectures en deçà du fleuve ; en tout cas l'occupation du pays nécessiterait de grandes dépenses. Il fallait se tenir sur la défensive, et construire un grand mur sur la rive droite du Lam-giang. Surtout, plus de favoritisme. Des incapables sont placés à la tête des troupes ; on pille le pays, trahissant ainsi les espérances de la population. Que l'on imite les exemples donnés par les anciens. Que les officiers soient choisis, parmi les gens capables, sans tenir compte de la parenté, ou du camp (en cela Hữu Dật

dô-cấp-sự-trung du Bureau des Finances 戶科都給事中, et *tử* de Lê-hải 麗海子. On promut Đào Quang Nhiêu 陶光饒 à la dignité de *thiếu-bảo* 少保 ; Lê Thi Hiến 黎時憲, au grade de *dô-đốc-dồng-tri* 都督同知 ; Hoàng Nghĩa Chấn 黃義軫, Mãn Văn Liên 閔文蓮, au grade de *dô-đốc-thiệm-sự* 都督僉事 ; Đặng Thế Công 鄧世公, Hoàng Nghĩa Giao 黃義膠, Đinh Văn Tả 丁文左, Lê Văn Tấn 黎文進, Đào Thế Tiên 陶世僊, Lê Văn Long 黎文隆, Mai Văn Hiếu 枚文孝, au grade de *dê-đốc* 提督, avec le titre de *quận-công* 郡公 ; Nguyễn Thọ Đàm 阮壽譚, Cảnh Kiên 景堅, Trịnh Bàn 鄭欉, au grade de *dê-đốc* 提督 ; Ngô Văn Sĩ 吳文仕, Lê Đăng Nhâm 黎登任, Lê Công Triều 黎公朝, au grade de *tham-đốc* 參督. Nguyễn Hữu Tá 阮有佐 reçut le titre de *quận-công* 郡公. Dương Quỳnh 楊瓊, Nguyễn Thế Tế 阮世濟, Nguyễn Tấn Kiên 阮進堅, furent promus *thự-vệ-sự* 署衛事. — Par contre 阮文宴 *tham-đốc* 參督, et on leur enleva la moitié de leurs troupes et de leurs hommes de corvée. Nguyễn Hữu Sắc 阮有勅 fut privé de ses titres et dignités. Lê Sĩ Hậu 黎仕厚, Trương Đắc Thọ 張得壽, Nguyễn Đức Dương 阮德楊, Đỗ Lễ 杜禮 obtinrent grâce, à cause de la bonne volonté qu'ils avaient montrée. — On accorda aussi des titres posthumes aux officiers morts dans le combat : Doãn Năng 尹能 reçut le grade de *dô-đốc-dồng-tri* 都督同知 et le titre de *quận-công* 郡公 de Tào 漕 郡公 ; on lui éleva un temple funéraire qui fut doté de rizières et de corvéables pour l'entretien du culte. Bùi Sĩ Lương 裴仕良 fut promu *tham-đốc* 參督, et *quận-công* 郡公 de Thọ 壽 郡公. Thái Bá Đão 蔡伯禱 reçut le grade de *thự-vệ-sự* 署衛事, et le titre de *quận-công* 郡公 de Diên 演 郡公 ; Nguyễn Văn Tú 阮文縉 le grade de *dê-đốc* 提督 et le titre de *quận-công* 郡公 de Thông 通 郡公. A tous furent accordés des rizières et des hommes de corvée pour l'entretien du culte mortuaire. — Ce passage est intéressant en ce qu'il nous montre la manière dont les Trịnh 鄭 stimulaient le zèle de leurs officiers. Du côté des Nguyễn 阮 nous ne voyons pas que l'on ait employé cette méthode dans de telles proportions.

(1) *Thật-lục*, IV, 17, 18, 19 ; *Cang-mục*, XXXII, 26 a b ; *Liệt-truyện*, III, 51 a b.

paraît avoir parlé pour les Tonkinois qui avaient embrassé le parti des Nguyễn). Quant aux incapables, parents ou amis, qu'on leur donne une pension pour les aider à finir leurs jours ».

Hiền Vương sembla goûter la justesse de ces conseils. Il donna à Hữ Dật de l'or, de l'argent et une épée précieuse, lui ordonnant de rejoindre l'armée.

A son retour au Nghê-an, Hữ Dật envoya Văn Trường, Hoàng Sinh et Thế Lương porter une nouvelle lettre à Phạm Hữu Lễ, du Sơn-tây, pour l'encourager à embrasser le parti des Nguyễn et à les aider effectivement. Hữu Lễ, sitôt la lettre reçue, ordonna à son fils Phụng 鳳, de parcourir les pays, et d'enrôler secrètement des partisans décidés à aider la cause des Nguyễn.

Le reste de l'année 1656 se passa sans incident notable sur le théâtre des opérations. Une trêve semblait avoir été conclue, effectivement; sinon en paroles. Les raisons de cette inaction doivent être cherchées d'une part dans les défaites des Tonkinois, de l'autre dans les difficultés que devaient éprouver les vainqueurs, soit pour se ravitailler en hommes et en vivres, soit pour se maintenir dans le pays et pour gagner le cœur des habitants; elles se trouvent aussi dans les événements qui se déroulaient à la cour du Tonkin. On prévoyait la fin prochaine de Trịnh Tráng. L'histoire prouve qu'à la mort de chaque *vuong*, des compétitions ardentes jetaient la discorde dans la famille des Trịnh. C'est, à n'en pas douter, à cause de cette mort attendue, que Trịnh Tạc, envoyé dans le Nghê-an, fut rappelé précipitamment à Hà-nội. Trịnh Tạc était l'héritier présomptif à la charge de *vuong*; or, bien que la jalousie de Trịnh Tạc n'atteignit réellement Trịnh Toàn, son frère cadet, que vers le milieu de l'année suivante 1657, le futur *vuong* ne paraît pas moins avoir redouté dès ce moment en la personne de Trịnh Toàn un compétiteur probable, et s'être prémuni contre lui (1). Dès la 5^e lune supplémentaire (22 juin-22 juillet 1656), son fils et futur héritier présomptif, Trịnh Căn 鄭根, fut anobli, et reçut les titres de *thái-bảo* 太保, *quận-công* de Phú 富郡公, *phó-đô-tướng* 副都將. Il ouvrit en même temps le *dinh* de Tá-quốc 佐國, et reçut le sceau de son *dinh*. Un mois plus tard, à la 6^e lune (22 juillet-19 août 1656), un ordre impérial l'envoyait au Nghê-an avec le titre de *thống-lãnh*, pour aider Trịnh Toàn, dit le document tonkinois, mais en réalité, comme il ressortira de la suite des événements, pour le surveiller et lui enlever une partie de son autorité. C'est le 18^e jour de la lune, c'est-à-dire le 8 août 1656, que Trịnh Căn arriva au chef-lieu du Nghê-an. Il s'empressa de nommer deux *đốc-thị*, Phan Hữu Tạo 潘有造, *tự-khanh* de la Cour des Haras impériaux 太僕寺卿, et Trần Văn Tuyển 陳文選, *cấp-sự-trung* au Bureau des Rites, et *nam* de Dũng-xuyên 勇川. A la 9^e lune (18 octobre-15 novembre 1656), nouvelles nominations faites par décret impérial dans l'année tonkinoise: Trịnh Lê qui avait reçu à la 6^e lune de l'année précédente, les titres de *thái-bảo*,

(1) Pour les détails suivants, voir surtout *Toàn-thư*, XVIII, 49 b, 50 a b.

et *quận-công* de Thọ, fut nommé *thống-lãnh* ; Lương Nghị 梁誼, *cấp-sự-trung* au Bureau de la Justice, était nommé *đốc-thị*, ainsi que Phùng Viêt Tu 馮日脩, *cấp-sự-trung* au Bureau des Finances. Enfin Trịnh Đổng 鄭棟, fils cadet de Trịnh Tạc, nommé à la 6^e lune de l'année précédente *thiếu-phó* et *quận-công* de Võ, fut nommé *đốc-suất*. Tous devaient aller, avec les troupes attachées à leur personne, dans le Nghê-an, pour renforcer l'armée tonkinoise.

Trịnh Toàn conservait bien le commandement suprême, avec le titre de *tiết-chế*, que lui donne un document ; mais les deux fils de Trịnh Tạc, Trịnh Căn et Trịnh Đổng, investis de pouvoirs importants, étaient là pour surveiller leur oncle.

De fait, la discorde ne tarda pas à se mettre dans le camp tonkinois. Trịnh Toàn avait-il des visées ambitieuses, et convoitait-il la succession de son père, Trịnh Tráng, comme semble le dire la version tonkinoise ; ou fut-il poussé à bout par les tracasseries jalouses de son frère Trịnh Tạc ? Peut-être les deux hypothèses sont vraies à la fois. A la 11^e lune (17 décembre 1656-13 janvier 1657), toutes les troupes tonkinoises s'ébranlèrent et se portèrent au Sud du Lam-giang. Trịnh Toàn s'établit à Quảng-khuyến 廣勸, dans le Thiên-lộc ; Trịnh Căn se fixa à Bạt-trạc 拔擢, dans la même sous-préfecture. Des deux côtés on fit creuser des fossés et élever des retranchements.

Toàn n'était pas tranquille en lui-même, disent les *Annales*. Confiant dans ses mérites et dans sa valeur, ajoute la version tonkinoise, ses sentiments changèrent. Par des largesses habilement distribuées aux troupes placées sous ses ordres, il s'efforçait de les attacher à sa personne. Il paraît avoir joui par ailleurs d'une grande popularité que lui avait attirée sans doute en grande partie la victoire de Bại-nại, remportée après de longs revers, et dans un moment de désarroi général. Toujours est-il qu'il prit le parti de revenir avec toutes ses troupes à An-trường. Trịnh Căn, inquiet, recula lui aussi, et se fixa à Phù-long 扶隆, dans la sous-préfecture de Hưng-nguyên. Il fit construire des ouvrages de défense, et surveilla les faits et gestes de son oncle.

C'est au milieu de ces conjonctures que s'ouvrait l'année 1657 : les Tonkinois vaincus étaient sur le point de se battre entre eux Hiên Vương, qui, nous l'avons vu, s'était avancé jusqu'à Dinh-trạm, dans le Sud du Quảng-binh, se porta jusqu'au chef-lieu du *dinh* du Quảng-binh, c'est-à-dire à Dinh-mười actuel (1). On était à la 1^{re} lune de l'an *dinh-dậu* 丁酉 (13 février-14 mars 1657). C'est là qu'il reçut la visite de Phùng, fils de ce Phạm Hữu Lễ du Sơn-tây que les Nguyễn avaient gagné à leur cause. Phùng était venu avec les émissaires des Cochinchinois, Văn Trường et Hoàng Sinh, au camp de Hà-trung. Hữu Tấn et Hữu Dật l'envoyèrent auprès de leur souverain qui le reçut avec de grandes marques de faveur et le renvoya chez lui. Sur la demande de Hữu Dật, les indi-

(1) *Thật-lục*, IV, 18 b.

vidus qui avaient négocié cette affaire furent récompensés : *Thế Lương* fut nommé *đội-trưởng*, et *Văn Trường cai-hợp* 該合 (1).

L'événement attendu arriva enfin. Le 16^e jour de la 4^e lune (28 mai 1657) (2), *Trịnh Tráng* mourut. *Trịnh Tạc* s'empressa d'agir contre son frère *Trịnh Toàn*. Il décida de le faire passer en jugement sous prétexte qu'il ne se hâtait pas de prendre le deuil pour la mort de leur père, et le rappela. Quelques officiers de *Trịnh Toàn*, entre autres *Trịnh Bán* 鄭槃 et *Trương Đắc Danh* 張得名, craignant d'être impliqués dans l'affaire, passèrent dans le camp cochinchinois et firent leur soumission à *Hữu Tấn*. *Trịnh Toàn* fut effrayé de la tournure que prenaient les événements. Soit qu'il n'eût aucunement l'intention de se révolter, ce qui paraît plus probable, soit qu'il manquât d'énergie au dernier moment, ou que la défection de ses officiers qui passèrent au service de *Trịnh Căn*, au dire de la version tonkinoise, l'eût privé de ses moyens d'action, il s'empressa de livrer à son neveu les troupes attachées à sa personne, ses éléphants, ses chevaux et ses armes, implorant sa miséricorde. Cette noble conduite n'eut pas la récompense qu'elle méritait: *Trịnh Căn* lui aurait fait ressortir la gravité de la situation où il s'était mis et l'aurait engagé à se rendre à *Hà-nội* pour y attendre la sentence impériale. Convaincu du crime de rébellion, il fut jeté en prison et il y mourut. C'est à cause de l'étroite parenté qui l'unissait à *Trịnh Toàn*, ajoute la version tonkinoise, que *Trịnh Tạc* ne porta pas contre lui une sentence capitale (3).

Le rappel et la condamnation de *Trịnh Toàn* furent, au dire des *Annales* des *Nguyễn*, une grosse faute politique, qui fit passer du côté des Cochinchinois un grand nombre de ses partisans. Tout naturellement la version tonkinoise est d'un avis différent: *Trịnh Toàn* était, au dedans du royaume, un danger aussi redoutable que l'étaient les *Nguyễn* au dehors. Mais *Trịnh Căn* veillait: par sa prudence consommée, par la sûreté de son jugement, il gagna tous les cœurs et coupa le mal dans sa racine. Grâce à lui, la population ne fut pas troublée, la maison impériale resta dans le calme et la paix, inébranlable comme le roc. N'oublions pas que l'ouvrage historique qui contient ce dithyrambe en l'honneur de *Trịnh Căn*, fut achevé en 1665, puis augmenté d'un supplément et livré à l'impression en 1697 (4), c'est-à-dire lorsque *Trịnh Căn*, d'abord comme Héritier présomptif, puis comme *vuong*, était tout puissant à la cour du Tonkin: les circonstances expliquent l'éloquence et l'enthousiasme des annalistes.

(1) Les *cai-hợp* 該合 étaient des employés secondaires dans les trois Bureaux chargés de l'administration du royaume sous les premiers *Nguyễn*. Il y en avait sept dans chaque endroit où un de ces Bureaux était établi (*Thật-lục*, II, 2 b).

(2) D'après le P. Tissanier, missionnaire jésuite qui arriva au Tonkin cette année-là même, la mort de *Trịnh Tráng* aurait eu lieu le 27 mai. Voir *Mission de la Cochinchine et du Tonkin*, p. 150.

(3) *Toán-thơ*, XVIII, 51 a b; *Cang-mục*, XXXII, 18 b; *Thật-lục*, IV, 19 b.

(4) Sur l'histoire du *Toán-thơ*, voir *Première étude sur les sources de l'histoire d'Annam* pour MM. PELLIOU et CADIÈRE, dans *B. E. F. E.-O.*, vol. IV, 1904. p. 651-654.

Trịnh Tạc se hàta (5^e lune, 10 juin-10 juillet 1657) de mettre Trịnh Căn à la place de Trịnh Toàn comme gouverneur du Nghệ-an. En même temps Lê Thị Hiến 黎時憲, qui avait dénoncé à Trịnh Căn les agissements de son oncle, fut promu *đô-đốc* de droite; mais le *đốc-thị* Ngô Sĩ Vinh fut cassé pour n'avoir pas imité cet exemple. C'est à cette même lune que Hoàng Nghĩa Giao fut promu *đô-đốc-dòng-tri* et Phan Kiêm Toan fut nommé *đốc-thị* (1).

Les Cochinchinois continuaient à se tenir sur la défensive. A cette même 5^e lune, Hiến Vương s'avança jusqu'au village de Văn-cát, dans le Thạch-hà. Tous ses officiers le pressaient de profiter des embarras où se débattaient les Trịnh, par suite de la mort de Trịnh Tráng, pour attaquer l'ennemi. Mais Hiến Vương, par un sentiment qui l'honore, si vraiment il l'éprouva comme le racontent les annalistes, ne voulut pas troubler le deuil de son adversaire. Il envoya même un messenger, Võ Đình Phương 武廷芳, porter ses condoléances à la cour de Hà-nội. Puis il revint vers le Sud, laissant à ses officiers le soin de garder la région au Sud du Lam-giang. On construisit à cette époque, au dire des *Annales* des Nguyễn, un mur qui allait du pied de la montagne à l'embouchure du fleuve (2).

A la 6^e lune (11 juillet-9 août 1657), Trịnh Căn recommença les opérations (3). L'armée tonkinoise fut divisée en trois colonnes : la colonne principale fut placée sous les ordres de Lê Thị Hiến; Hoàng Nghĩa Giao et Đặng Thế Công 鄧世功 (4) avaient le commandement, le premier de la colonne de gauche, le second de la colonne de droite. Toutes les troupes passèrent le fleuve de Thanh-chương 淸漳, c'est-à-dire le Ngán-cả, ou fleuve de Vinh, dans sa partie supérieure, et rencontrèrent les troupes cochinchinoises sur le territoire du village de Nam-hoa 南華, aujourd'hui Nam-kim 南金, dans le Thanh-chương. Les deux partis s'attribuent les honneurs de la journée. La vérité est que les uns comme les autres furent tour à tour vaincus et vainqueurs, mais que les Tonkinois restèrent maîtres du champ de bataille, sans que, toutefois, ce succès ait eu des résultats appréciables.

Tout d'abord Thị Hiến et Nghĩa Giao attaquèrent les Cochinchinois et s'emparèrent de leurs retranchements. Mais, emportés par leur ardeur, les Tonkinois se seraient débandés dans la poursuite, et auraient été vivement ramenés, par un retour offensif de l'ennemi, vers la rive du fleuve. Telle est la version tonkinoise, en ce qui concerne la première phase du combat. La version cochinchinoise présente les faits sous un autre aspect, tout en étant d'accord avec la

(1) *Toàn-thơ*, XVIII, 51 b, 52 a.

(2) *Thật-lục*, IV, 19 a; *Liệt-truyện*, V, 27 a. Il pourrait se faire que dans 自山頭至海口, *Sơn-dầu* désigne un village.

(3) *Toàn-thơ*, XVIII, 52 a b; *Cung-mục*, XXXII, 19 b; 20 a. *Thật-lục*, IV, 19 b, 20 a; *Liệt-truyện*, III, 52 a.

(4) Le *Cung-mục* porte Trịnh 鄧 Thế Công.

première version pour le fond des choses. Un individu de Phuc-châu 福洲, aujourd'hui Lộc-châu 祿洲, dans le Nghi-xuân, nommé Phan Lân 攀鱗, qui était venu faire sa soumission aux Nguyễn, aurait averti Hữu Dật que l'ennemi se proposait d'attaquer Tống Hữu Đại, le 24^e jour de la lune (3 août 1657). Hữu Đại fut prévenu d'avoir à se tenir sur ses gardes. Attaqué par les Tonkinois, il aurait simulé une déroute, et aurait pris la fuite avec ses troupes. Les Tonkinois, emportés par leur ardeur, seraient tombés dans une embuscade que leur aurait dressée Phù Dương au mont Tây-thồ 西土山. Les troupes de Hữu Đại se seraient alors jointes à celles de Phù Dương, et auraient repoussé les Tonkinois jusqu'au fleuve. Les documents sont donc d'accord pour le fond : les Tonkinois, d'abord vainqueurs, sont repoussés à leur tour.

Certains documents, les *Annales* des Nguyễn et les *Biographies*, s'en tiennent là. Ils disent que la nouvelle de ce succès fut communiquée à Hiến Vương qui envoya aux officiers victorieux de l'or et de la soie, et nomma Phan Lân au grade de *cai-đội*. Malheureusement pour les Cochinchinois, les choses n'en restèrent pas là. Trịnh Căn, voyant ses troupes en danger, fit porter à leur secours le corps de la garde. Les Cochinchinois commencèrent à reculer, défendant le terrain pas à pas. Alors Đặng Thế Công survint avec la colonne de droite, et attaqua l'ennemi par le flanc. En même temps Mai Văn Hiếu 枚文孝 et Lê Sĩ Hậu envoyèrent leurs troupes de mer sur la terre ferme et joignirent leurs efforts à ceux de leurs collègues. La retraite des Cochinchinois se changea en déroute. Cependant les Tonkinois revinrent à An-trường.

Hiến Vương, qui n'avait appris que la première partie des événements, avait récompensé ses officiers. Trịnh Tạc fit de même, à plus juste titre, et, à la 7^e lune (10 août-7 septembre 1657), il donna de l'avancement ou distribua des titres à tous ceux qui s'étaient illustrés dans le combat de Nam-hoa (4).

Les ouvrages relatifs aux Nguyễn nous signalent un succès remporté par les Cochinchinois vers la fin de 1657 (*).

A la 9^e lune (7 octobre-5 novembre 1657), Trịnh Căn envoya Thăng Nham 勝巖 occuper le mur de Đồng-hôn 同昏壘. La région était basse et humide. On craignit que, l'automne venu, les Cochinchinois ne profitassent

(4) *Toàn-thơ*, XVIII, 52 b. Đặng Thế Công 鄧世功 fut nommé *đô-đốc* de droite 右都督; Mai Văn Hiếu 枚文孝 fut nommé *đô-đốc-đồng-tri* 都督同知; Nguyễn Thọ 阮授, Cao Tài 高才, et Lê Sĩ Hậu 黎仕厚 furent promus *đô-đốc-thiệm-sự* 都督僉事. Ngô Văn Sĩ 吳文仕, Nguyễn Tấn Kiên 阮進堅, Nguyễn Đức Dương 阮德揚, furent promus *tham-đốc*. Lê Công Triều 黎公朝 reçut le titre de *quận-công* de Bắc 拔郡公; Đàm Cảnh Đè 譚景從, celui de *quận-công* de Tấn 進郡公; Nguyễn Như Khuê 阮如桂, fut nommé *quận-công* de Bá 霸郡公, et Trịnh Bình 鄭丙, qui avait été cassé après le combat de Hà-trung 河中, fut rétabli dans son titre de *quận-công* de Phố 浦郡公. Lê Phái 黎派 fut nommé *dề-đốc*, et Bùi Sĩ Trinh 裴仕禎 *thư-vệ-sự* 署衛事.

(*) *Thật-lực*, IV, 20 b, 21 a; *Liệt-truyện*, III, 52 b, 53 a.

de l'inondation pour attaquer le poste, et l'on pensa abandonner Đồng-hôn pour se transporter à Thờ-sơn inférieur 土山下 (1). Les espions avertirent Hữu Dật de ce projet. Hữu Dật en réfèra à Hữu Tấn : « Mes observations m'ont permis de prévoir, lui dit-il, que le 24^e jour de la lune, jour *qui-hợi* 癸亥 (30 octobre 1657) (2), les étoiles Chấn 軫星 (3) seront en conjonction avec le soleil. Il y aura certainement un vent violent et une grande pluie. De plus, le fluide noir 黑氣 pénétrera la constellation de la Grande Ourse 北斗 et un nuage blanc voilera le signe du Tonnerre. Dans la région du Nord-Ouest, il y aura certainement une grande inondation. Il convient de profiter de la circonstance pour fondre à l'improviste sur le fortin de Thăng Nham. Certainement on s'en emparera. »

Le jour étant venu, il y eut en effet une grande pluie et un vent violent qui firent déborder l'eau des fleuves. Hữu Dật se mit à la tête d'un corps de troupes cochinchinoises et se porta directement à Đồng-hôn dont il s'empara. Thăng Nham gagna les hauteurs de Thờ-sơn et s'enfuit. Les Cochinchinois s'emparèrent d'une grande quantité d'armes. Comme Hữu Tấn félicitait Hữu Dật de sa perspicacité, celui-ci répondit modestement : « En haut il y a le pouvoir surnaturel de notre souverain qui m'a soutenu ; en bas j'ai eu l'appui des officiers. Comment Hữu Dật seul aurait-il pu faire cela ? »

L'année 1657 s'acheva sans incident.

Dans les premiers jours de l'année *mậu-tuất* 戊戌 (1^{re} lune : 2 février-3 mars 1658), Trịnh Tạc envoya de nouveaux officiers à l'armée. C'étaient Nguyễn Tin qui fut nommé *tham-thị* 參視 du *dinh* de Tá-quốc, c'est-à-dire du corps de troupes commandé directement par Trịnh Căn et Trịnh Đàng Đệ 鄭登第, qui fut nommé *tham-thị* en second. Avec eux vinrent Trần Văn Tuyền 陳文選 et Phan Kiêm Toàn 潘兼全 (4).

Cette longue guerre épuisait les deux partis. A la 5^e lune (1-30 juin 1658) Lê Thôn-Tôn publia un édit pour inviter les gens à apporter du riz : ils recevraient en retour des titres et des dignités en proportion de l'importance de leurs offrandes (5). C'était sans aucun doute pour subvenir aux frais de la guerre. Quelque temps auparavant, à la 2^e lune (4 mars-2 avril 1658), Hiên Vương avait essayé, lui aussi, de tirer profit de ses nouvelles provinces. Jusque-là les approvisionnements des troupes étaient venus en grande partie

(1) On ne donne aucun renseignement géographique sur Đồng-hôn 同昏 ni sur Thờ-sơn 土山.

(2) Le texte porte le 25^e jour. Ce doit être une erreur de l'annaliste ou une faute du graveur. D'après le *De Calendario sinico* du P. HOÀNG, le 1^{er} jour de la 9^e lune de l'an 1657 est le jour *canh-ti* 庚子, ce qui fait que le jour *qui-hợi* 癸亥 est le 24^e et non le 25^e jour.

(3) Le *Dictionnaire* COUVREUR donne : *chấn-túc* 軫宿, constellation qui comprend les étoiles ε, δ, γ, ν du Corbeau. Elle amène le vent.

(4) *Toàn-thơ*, XVIII, 55 ab.

(5) *Toàn-thơ*, XVIII, 55 b ; *Cang-mục*, XXXII, 20 b.

des provinces cochinchinoises. Mais la route était longue et difficile, le transport pénible et onéreux. Hiên Vương décida d'établir au Nghê-an un Bureau de recensement (1). La population fut divisée en trois catégories : les hommes valides ou soldats, les conscrits et les hommes du peuple. Chacun devait payer l'impôt personnel (2) et les revenus étaient distribués aux

(1) Les recensements furent établis en 1652 par Sãi Vương, sur la proposition de Đào Duy Từ 陶維慈. On suivit, avec quelques modifications, la méthode adoptée en 1465 par Lê Thánh-Tôn 黎聖宗, laquelle méthode devait être encore en vigueur dans le Tonkin, et par conséquent dans les provinces qui formèrent le royaume de Cochinchine, même avant Sãi Vương. Voici les dispositions prises : tous les six ans il y avait un grand recensement 大選, et tous les trois ans un petit recensement 小選, c'est-à-dire sans doute que l'intervalle entre deux grands recensements devait être coupé par un petit recensement. L'année du recensement, à la 1^{re} lune, on envoyait des mandarins ordonner aux cantons et aux villages de procéder à la confection des rôles. La population était divisée en deux catégories : les citoyens 正戶, et les étrangers 客戶. Chaque catégorie était répartie en huit classes, à savoir : les hommes valides, versés dans l'armée 壯 ; les conscrits 軍, maintenus dans leurs foyers, mais susceptibles d'être appelés sous les drapeaux pour compléter les cadres (pour la justification de la traduction des mots 壯 et 軍, voir *Cang-mục*, XIX, 30 a b) ; les hommes du peuple 民, les vieillards 老, les malades 疾, les domestiques 雇, les indigents 窮, et les fugitifs 逃. Chacune de ces classes, à part les deux ou trois dernières, payait un impôt personnel proportionnel en argent 差餘錢, variant suivant les catégories et suivant les provinces (Thuận-hóa et Quảng-nam). Les opérations du recensement proprement dit avaient lieu à la 6^e lune, moment bien choisi, à la fin de la récolte principale de la région. Il y avait dans le royaume dix Bureaux de recensement 選場, à savoir : un pour les trois sous-préfectures de Hưong-trà 香茶, Quảng-diên 廣田 et Phú-vang 富榮 (Thừa-thiên actuel) ; un pour les trois sous-préfectures de Võ-xương 武昌, Hải-lang 海陵 et Min-linh 明靈 (Quảng-trị actuel) ; un pour le Khang-lộc 康祿, un pour le Lê-thủy 麗水, un pour le Bô-chính méridional 南布政 (Quảng-binh sud et central) ; enfin un dans chacune des préfectures de Thăng hoa 升花, Diên-bản 奠磐, Quảng-ngãi 廣義, Hoài-nhon 懷仁 et Phú-yên 富安. Les opérations duraient un mois, après quoi on faisait connaître la quotité de l'impôt à payer, déterminée suivant les catégories. Si l'effectif des troupes était insuffisant, on enrôlait des individus pris dans la classe des conscrits 軍. En outre, à chaque grand recensement, on réunissait les étudiants de chaque sous-préfecture dans les grands centres administratifs, ou *dinh*, et on leur faisait subir un examen qui durait un jour (*Thật-lục*, II, 22 b, 25 ab). — Les dispositions prises par Lê Thánh-Tôn 黎聖宗 étaient un peu différentes. Il y avait bien deux catégories, mais chacune d'elles était divisée seulement en six classes, la classe des malades et celle des fugitifs étant omises. On entraînait dans les diverses classes à 18 années (système annamite, 17 ans révolus). La répartition de la population mâle dans les diverses classes se faisait d'après la règle suivante : dans une famille comprenant trois hommes, un était inscrit comme soldat 壯, un comme conscrit 軍, un comme homme du peuple ou corvéable 民. Dans une famille de quatre individus mâles, on prenait un soldat, un conscrit et deux corvéables ; dans une famille de cinq individus ou de six individus et au-dessus, on prenait deux soldats, un conscrit, et tous les autres étaient inscrits comme corvéables. Les vieillards, les impotents, les domestiques, les indigents étaient inscrits à part. Les fugitifs et les vagabonds étaient rayés des rôles (*Cang-mục*, XIX, 29, 30).

(2) On peut se faire une idée de la quotité de l'impôt personnel exigé dans les nouvelles provinces par ce qui se faisait dans le royaume même de Cochinchine. L'impôt personnel, appelé 差餘錢, *sai dư tiền*, ou impôt en argent proportionnel, avait été fixé en 1652

troupes. Cette mesure causa du mécontentement parmi la population. Les gens se disaient entre eux : « Au début, lorsque l'armée du *wong* est arrivée, nous

par Saï Vương, comme il suit : dans la province du Thuận-hóa et pour la catégorie des citoyens proprement dits 正戶, les hommes valides ou soldats 壯 payaient deux ligatures 緡; les conscrits 軍 payaient une ligature et cinq décimes 陌; les hommes du peuple 民, huit décimes; les vieillards 老, une ligature; les malades ou impotents 疾, cinq décimes; les domestiques 雇, même somme; les indigents 窮, trois décimes; les fugitifs 逃, deux décimes. Quant à la catégorie des étrangers 客戶, les hommes valides payaient une ligature; les conscrits sept décimes; les hommes du peuple et les vieillards, cinq décimes; les domestiques, les indigents, les impotents et les fugitifs étaient exempts. — Dans la province du Quing-nam, pour les citoyens proprement dits, les hommes valides payaient deux ligatures; les conscrits, une ligature et sept décimes; les hommes du peuple, huit décimes; les vieillards, neuf décimes; les domestiques (divisés en trois catégories, sans doute à cause des conditions particulières de cette province, où les gens de cette catégorie devaient être en plus grand nombre, le pays étant en train d'être colonisé), les uns une ligature et cinq décimes, les autres une ligature, d'autres enfin sept décimes; les impotents, six décimes; les indigents, trois décimes; les fugitifs, deux décimes. Pour les étrangers, ils payaient : les hommes valides une ligature et deux décimes; les conscrits une ligature; les hommes du peuple et les vieillards, six décimes; les malades, quatre décimes; les indigents et les fugitifs étaient exempts. Il y avait en outre trois autres sortes d'impôts en argent, à savoir l'impôt des prémices *thường tân tiền* 當新錢, l'impôt des anniversaires *tiết li' u tiên* 節料錢, et l'impôt pour remplacer le transport des grains 脚米代納錢. Tous les individus de la catégorie des étrangers échappaient à ces impôts, ainsi que les classes des indigents et des fugitifs, dans la catégorie des citoyens proprement dits. — Je n'ai pu trouver de renseignements sur les individus désignés par « étrangers 客戶 ». Sans doute il s'agit des Chinois, Japonais, etc., qui commerçaient et étaient établis en Cochinchine dès cette époque (*Thất-lục*, 1^e, 22 b, 25 a) ou bien de la catégorie appelée aujourd'hui *ngư-cư* 寓居, les gens ayant un quasi-domicile.

Pour faire ressortir la fidélité des renseignements que nous fournit le P. de Rhodes et la connaissance exacte qu'il avait de tout ce qui touche l'ancien royaume d'Annam, on me permettra de citer une page de son ouvrage *Tunchin histor.*, I, p. 19-20 : « Exceptis paucissimis quos regni leges eximunt, omnes plane viri, ab anno retatis 19 (les documents portent 18 années, système annamite), ad sexagesimum, annum Regi tributum pendunt... Et quidem, tributa hæc omnia, capitatum sic imponuntur, ut nihil, nisi personas spectent, tantumdem enim a pauperibus exigunt quantum a ditioribus, adeo ut qui nihil habeant præter manuum laborem, ad ea etiam paranda vectigalia, uxorum, et familiæ totius opera juvari debeant. Deinde, præter certa hæc et stata munera, persolvuntur etiam alia quædam e terræ frugibus, modica omnino, et arbitraria; quæ tamen nemo prorsus ausit omittere. Offeruntur porro singulis annis ter aut quater, ineunte quidem anno semel; deinde in natali Principis, postea in anniversario Regis defuncti, ac denuum quando novæ colliguntur e terra fruges. Verum ea dona non singuli homines offerunt, sed in commune pagi omnes, ideoque deliguntur præfecti e primariis, qui hæc a singulis exigant, et totius postea pagi nomine deferant ad principem ». Nous avons, l'impôt personnel, identique pour tous dans la même classe; l'impôt des prémices, et l'impôt des anniversaires. Cette précision dans les détails doit nous faire regretter d'autant plus que la liste de tous les villages du royaume, que le missionnaire avait dressée, lui ait été enlevée, ainsi que tous ses autres papiers, lorsque, à son retour en Europe, le bateau qui le ramenait fut capturé par les Hollandais de Batavia. Ayant rencontré en 1902, au Congrès des Orientalistes de Hanoi, le regretté Dr Brandes, de Batavia, je lui demandai s'il n'aurait pas retrouvé ces précieux papiers dans les archives de la Société de Batavia, que l'on publie actuellement. Il me répondit qu'un missionnaire jésuite de ses amis lui avait déjà fait la même demande, qu'il avait cherché, mais que ses recherches étaient restées infructueuses.

espérons de jour en jour un administration pleine de bonté. Pourquoi l'impôt personnel est-il devenu plus lourd que les années précédentes ? » Nguyễn Hữu Dật eut connaissance de ces murmures. Il envoya des individus dans les divers villages et hameaux de la région, pour avertir les gens que, les troupes tenant encore la campagne, on ne pouvait les renvoyer pour le moment ; on exigeait momentanément un impôt pour subvenir à leurs besoins, mais on n'avait nullement l'intention d'augmenter les charges de la population. Les esprits commencèrent à se calmer, prétendent les annalistes (1).

A ce moment divers officiers des Trịnh vinrent faire leur soumission aux Nguyễn, avec les troupes attachées à leur personne. C'était le *đô-đốc* Lân 麟, le *thư-vệ* 署衛 Chiêu Đức 昭德, les *cai-đội* 總武 Toản Võ 纘武, Tiêm Văn 潛雲, Bạc Lân 弼隣, et Triêu Cang 朝岡. Hiên Vương les reçut avec bonté et leur adressa des paroles d'encouragement, ce qui aurait déterminé d'autres partisans des Trịnh, d'au-delà du Lam-giang, à embrasser le parti des Nguyễn.

Disons aussi, pour en finir avec les dispositions administratives prises par Hiên Vương vers cette époque, qu'à la 8e lune (29 août-26 septembre 1658), il ordonna de choisir les lettrés les plus habiles du Bắc-chính septentrional et des sept sous-préfectures en deçà du Lam-giang pour leur distribuer des charges et des dignités. On les chargea de faire la police du pays et de juger le procès. Cette mesure de sage politique attacha aux Nguyễn, au moins pour quelque temps, la classe des lettrés (2).

Un autre édit ordonnait de percevoir l'impôt des rizières cultivées dans les sept sous-préfectures du Nghệ-an, afin de subvenir aux besoins des troupes (3),

(1) *Thất-lục*, IV, 21 ab; *Liệt-truyện*, III, 25 a.

(2) *Thất-lục*, IV, 22 a; *Liệt-truyện*, III, 25 a.

(3) *Thất-lục*, IV, 22 b; *Liệt-truyện*, III, 25 a. Il ne paraît pas qu'il y ait eu encore à ce moment dans le royaume de Cochinchine des règles fixes pour la perception de l'impôt foncier. Le *Thất-lục*, I, 14 a, nous dit que, dans les débuts, les collecteurs allaient, la moisson finie, estimer la surface de rizières cultivées, et on percevait une redevance suivant la quantité. Ce n'est qu'en 1669 que Hiên Vương traça des règles fixes. Les rizières à deux moissons 耕田, furent divisées en trois catégories : celles de première catégorie 一等田, payaient par arpent 畝 une redevance de 40 *thăng* 升, ou écuelles, de riz non décortiqué, et 8 *hợp* 合, ou poignées, de riz décortiqué ; les rizières de seconde catégorie 二等田, payaient par arpent 50 *thăng* de riz non décortiqué, et 6 *hợp* de riz décortiqué ; enfin celles de troisième catégorie 三等田 payaient 20 *thăng* de riz non décortiqué et 4 *hợp* de riz décortiqué. Pour chaque *thăng* de riz non décortiqué, on ajoutait une redevance de trois sapèques 文, sans doute pour les frais de décortiquage. — Pour les rizières à une moisson, ou d'automne 秋田 (moisson du 10^e mois, et pour les terres non inondées 枯土 (c'était peut-être une même catégorie de terrains), on n'établit pas de catégories. On percevait indistinctement par arpent trois décimes 陌, et un décime 陌 seulement pour les parcelles n'atteignant pas un arpent. Quant aux *quan đồn điền* 官屯田, sortes de fiefs militaires ou apanages (comparez *Cung-mục*, XXIII, 25, 36 b, 37 a), aux *quan điền trang* 官田庄, colonies militaires, aux rizières nouvellement défrichées 新開荒田, et aux terrains d'alluvion 花洲 (?), ils furent distribués en fiefs temporaires 寓祿. C'était le Bureau de l'Agriculture 農吏司, qui était chargé de percevoir l'impôt (*Thất-lục*, V, 5, 6). On peut se faire une idée, par ces renseignements, de ce que fut l'impôt foncier établi au Nghệ-an.

La population apporta l'impôt au jour fixé. Depuis ce jour, ajoutent les annalistes, les troupes eurent plus de vivres qu'il n'était nécessaire.

Hiên Vương créait ainsi lui-même les causes qui devaient rendre sa conquête passagère. Dans les débuts, les populations semblent avoir accueilli les Cochinchinois comme des libérateurs. Le peuple aime toujours, en Annam surtout, ceux dont il espère un allègement de ses charges. Mais les mesures que Hiên Vương fut obligé de prendre refroidirent cet enthousiasme. Les Trinh ne durent pas manquer de tirer parti de ce mécontentement. Nous verrons, dans la suite du récit, que beaucoup de soumissionnaires retournèrent à leur ancien parti. Les mesures prises par Hiên Vương furent en grande partie cause de ces défections.

Revenons maintenant au détail des opérations.

A la 6^e lune (1-29 juillet 1658) un individu de la tribu de Trọng-hợp 仲合冊, dans la sous-préfecture de Quinh-lưu 瓊瑠, nommé Lang Công Càn 郎公僉, conduisit un corps de troupes cochinchinoises par la route des montagnes jusqu'à Dương-hợp 陽洽, village de la sous-préfecture de Đông-thành. La population fut soulevée. Trịnh Càn envoya Lê Văn Hi 黎文禧, Lưu Thế Canh 劉世廣, et d'autres pour combattre les envahisseurs. Les Cochinchinois, battus, furent obligés de revenir vers le Sud. Mais Công Càn continua la lutte. Il se retrancha dans un fortin et Trịnh Càn fut obligé d'envoyer contre lui de nouvelles troupes, commandées par Phạm Thành 范晟, Đàm Cảnh Giai 譚景楷 et d'autres. On se saisit de sa personne et on l'amena à Hà-nội enfermé dans une cage (1).

Le mois suivant, 7^e lune (30 juillet-28 août 1658) (2), les Cochinchinois, qui occupaient la rive méridionale du Lam-giang, passèrent le fleuve, et attaquèrent Nguyễn Hữu Tá 阮有佐, campé au village de Mĩ-dũ 美裕, dans le Hưng-nguyên. L'officier tonkinois, jugeant qu'il n'avait pas des forces suffisantes pour repousser l'ennemi, prit la fuite. Lê Thi Hiến s'empressa d'envoyer des troupes. Les Cochinchinois furent obligés de repasser le fleuve et beaucoup se noyèrent, d'après la version tonkinoise. Nguyễn Hữu Tá fut cassé sur le champ, pour sa lâche désertion. A la 8^e lune (29 août-26 septembre 1658), les Cochinchinois revinrent à la charge. Ils passèrent de nouveau le fleuve, et s'établirent à Bạch-dương 白塘, dans le Nam-dương 南塘. Đào Quang Nhiêu marcha contre eux, mais ne paraît pas leur avoir livré bataille. Un officier tonkinois, Hoàng Nghĩa Chấn 黃義軫, qui revenait de l'expédition du Đông-thành, fut condamné au

(1) *Toàn-thơ*, XVIII, 55 b, 54 a; *Thật-lục*, IV, 22 a. A la 8^e lune (29 août-26 septembre 1658), Trịnh Tạc 鄭柞 récompensa les officiers qui s'étaient signalés dans cette affaire : Lê Văn Hi 黎文禧 reçut le titre de *quận-công* de Hải 海郡公 ; Lưu Thế Canh 劉世廣 et Lê Khắc ... ? 黎克... ? furent nommés *tham-đốc*, ainsi que Đàm Cảnh Giai 譚景楷. Phạm Thành 范晟 fut nommé *đề-đốc* (*Toàn-thơ*, XVIII, 54 a).

(2) *Toàn-thơ*, XVIII, 54 a; *Thật-lục*, IV, 22 a; *Cang-mục*, XXXII, 21 a. Il faut expliquer dans ce document 先是 par la 7^e lune.

supplice de la strangulation parce qu'il n'avait pas prêté main forte à Quang Nhiêu. Ce fait permet de supposer que les Tonkinois n'osèrent pas attaquer les Cochinchinois, au moins qu'ils ne purent les rejeter au delà du fleuve (1).

C'est vers cette époque que Nguyễn Hữu Dật renouvela l'exploit qu'il avait accompli l'année précédente (2). Phạm Phụng, le fils de ce Phạm Hữu Lễ, de la province de Sơn-tây, qui entretenait des relations avec les Cochinchinois, arriva au camp de Hữu Tấn, et lui annonça qu'après la défaite infligée l'année précédente par Hữu Dật à Thảng Nham, commandant du fort de Đồng-hòn, Trịnh Căn avait confié la garde du fort à Văn Khả 雲可, homme cupide et cruel. Il convenait de l'attaquer. Hữu Tấn renvoya Phụng à Hữu Dật. Celui-ci fut tout heureux de la proposition. Justement l'état du ciel annonçait, à n'en pas douter, une période de pluies et d'inondation (3). Le jour prédit étant venu, Hữu Dật attaqua Văn Khả et le mit en fuite. Mais, comme l'année précédente, les Cochinchinois n'osèrent pas se maintenir dans un poste si avancé, et Trịnh Căn se hâta d'envoyer le *quân-công* Miến 冕, pour réoccuper le fort, aussitôt après le départ des Cochinchinois.

La période des triomphes est passée pour les Nguyễn. Les premiers jours de l'année 1659 inaugurent la période des revers.

A la 12^e lune (24 décembre 1658 — 22 janvier 1659), Trịnh Căn jugea le moment venu de prendre l'offensive. Sur ses ordres, le *dốc-suất* 督率 Đào Quang Nhiêu, avec Lê Thi Hiến 黎時憲, Đặng Thế Công 鄧世功, et le *tham-thị* 副參視 Trịnh Đãng Đệ 鄭登第, passèrent le fleuve, et, pénétrant dans le Hương-sơn 香山, attaquèrent une troupe de Cochinchinois à Tuấn-lễ 循禮. La victoire fut complète, et Trịnh Tạc, deux mois après, récompensa les officiers qui s'étaient signalés (4).

(1) *Toàn-thơ*, XVIII, 54 a; *Thật-lục*, IV, 22 a.

(2) *Thật-lục*, IV, 25 a b; *Liệt-truyện*, III, 35 a b.

(3) Il se trouve que les calculs de Hữu Dật, ou plutôt de l'annaliste, sont faux, comme ceux de l'année précédente. Les documents portent : 十一日戊辰六龍日也. Le onzième jour, jour *mậu-thìn*, sera un jour de six dragons. Si ma traduction est juste et que *mậu-thìn* désigne le jour, le comput n'est pas juste. En effet, nous sommes, d'après le contexte, à la 9^e lune (peut-être à la 10^e, peut-être à la 11^e, car parfois il ne faut pas tenir compte de la dernière date lunaire indiquée, mais pas à la 12^e, indiquée par après). Or, d'après le *De Calendario sinico* du P. HOÀNG, le premier jour de la 9^e lune de l'an 1658 fut le jour *ất-vị* 乙未, 27 septembre; par conséquent, le 11^e jour fut le jour *ất-tị* 乙巳, et le dixième le jour *giáp-thìn* 甲辰. Le jour *mậu-thìn* ne fut pas compris, cette année-là, dans la 9^e lune, mais fut le 5^e jour de la 10^e lune, et ne fut pas compris dans la 11^e lune. Une erreur d'impression ou de copiste est très vraisemblable, soit pour le quantième, soit pour l'appellation cyclique du jour.

(4) *Toàn-thơ*, XVIII, 54 b, 55 b; *Cang-mục*, XXXII, 21 a b. Đào Quang Nhiêu fut élevé à la dignité de *phó-tướng* 副將, *thiếu-úy* 少尉, avec autorisation d'établir le *dinh* de Tả-khuông-quân 左匡軍. Trịnh Đãng Đệ fut nommé *từ-khanh* de la Cour du Cérémonial d'Etat 鴻臚寺卿, et *tử* de Lê-phái 禮派子. Lê Thi Hiến fut nommé *thái-bào*; Đinh

Cette défaite n'empêcha pas quelques Tonkinois de passer dans le parti des Cochinchinois. Les *Annales* des Nguyễn énumère leurs noms avec un certain orgueil; mais ce n'étaient que vulgaires astronomes ou plutôt des sorciers: Châu Hữu Tài 朱有才, décoré du titre de *tu-thiên-giám* 司天監, le *chiêm-hầu* 占侯 Côn Lương 袞良, le *hộ-binh* 護兵 Tô Long 祚隆. Ils disaient qu'au Nord du Lam-giang les populations soupiraient après la venue des troupes de Hiên Vương. Mais ils semblent avoir plus aidé les Cochinchinois en paroles qu'en actes (1). Hữu Tấn et Hữu Dật tinrent compte cependant des renseignements qui leur furent donnés par cette voie. Ils en référèrent à Hiên Vương, lui demandant l'autorisation de mettre les troupes en marche. Hiên Vương leur répondit qu'il leur avait confié le soin de l'expédition. S'il leur paraissait expédient de faire avancer l'armée, lui aussi se mettrait en marche pour leur prêter main forte. Ordre fut alors donné aux officiers de se préparer pour le départ. Tô Long fut renvoyé dans le Nord pour réunir des partisans et les tenir prêts pour le jour où l'armée s'ébranlerait.

On ne dit pas pour quelle raison ces préparatifs n'eurent pas de suite. Le découragement avait pénétré dans le camp cochinchinois, et y avait amené la discorde (2).

A la 11^e lune (14 décembre 1659 — 12 janvier 1660), Tô Long revint au camp des Cochinchinois. Il manifesta son étonnement de ce que l'on ne se portait pas en avant: « Dans les opérations militaires il faut faire grand pas de la rapidité dans les mouvements: or les officiers cochinchinois hésitaient et délibéraient au lieu d'agir ». Hữu Dật chez qui s'était rendu Tô Long le reçut bien, puis le renvoya. Cette démarche fit passer à l'état aigu les dissentiments qui existaient depuis longtemps entre les deux généraux cochinchinois. Hữu Dật était allé raconter à

Vân Tả 丁文左, Đàm Cảnh Kiên 譚景堅, Đào Thế Tiễn 陶世僊, Lê Văn Đẳng 黎文登 furent promus *đô-đốc-đông-tri*. Tous les autres officiers eurent de l'avancement. Il n'y eut que Đẳng Thế Công, qui, parce qu'il était resté en arrière et n'avait pas pris part à la lutte, fut rétrogradé au grade de *đô-đốc-thiêm-sự*. — Cette promotion eut lieu, d'après le *Toàn-thơ*, à la 1^{re} lune supplémentaire. Il faut remarquer que d'après le système en usage actuellement, et peut-être en usage dès l'année 1659, pour les années embolismiques, la première lune ne se double jamais, non plus que la 11^e ni la 12^e. Les tableaux du P. Hoàng, *in opere citato*, indiquent pour cette année 1659 une lune intercalaire, mais c'est la troisième. La date de la première lune intercalaire, que donne le *Toàn-thơ*, équivaut donc à la 2^e lune des tableaux du P. Hoàng, soit du 21 février au 22 mars.

(1) *Thật-lục*, IV, 25 b, 24 a. On peut voir, folio 24 ab, les curieuses théories basées sur l'astrologie et la géomancie que Châu Hữu Tài 朱有才 présenta à Hiên Vương. Mais la conclusion n'était pas désintéressée: on ferait bien de distribuer quelques charges aux lettrés soumissionnaires. Hiên Vương comprit le désir secret du donneur de conseils: il loua sa science des lettres et lui octroya un titre 參政監護軍, ce qui doit désigner une sorte de Conseiller pour les troupes, ou plutôt d'Astrologue, comme 護兵, le Protecteur de l'armée, 占侯, celui qui observe [le temps], 司天監, attaché au Bureau d'astronomie. Les tableaux du P. Hoàng, *Mélanges sur l'administration*, ne mentionnent pas ces titres.

(2) *Thật-lục*, IV, 25, 24, 25, 26; *Liệt-truyện*, III, 53, 54.

Hữu Tấn ce que lui avait dit Tộ Long. Hữu Tấn fut très mécontent de ce que son collègue eût renvoyé le Tonkinois sans le lui amener. Il ne dit rien, mais quelques-uns de ses officiers, qui jalousaient Hữu Dật, le prince Tráng 壯, Tống Hữu Đại 宋有大, Phò Dương 扶陽, profitèrent de l'occasion pour porter contre Hữu Dật les plus graves accusations : « Suivant les lois de l'art militaire, c'était au *nguyên-soái* 元帥 à donner les ordres. Comment se faisait-il que le *đốc-chiến* 督戰 eut pris sur lui de renvoyer Tộ Long. Déjà on savait que le *đốc-chiến* avait des relations avec l'ennemi ; qu'y avait-il là-dessous, on ne le pouvait dire au juste. En tout cas il n'était pas prudent d'ajouter foi aux renseignements donnés par Tộ Long. Mieux valait rester sur la défensive et attendre le moment propice. »

Les officiers cochinchinois faisaient allusion à un fait qui s'était passé à la 8^e lune (16 septembre — 16 octobre). Trịnh Tạc aurait essayé de corrompre Hữu Dật. Il lui aurait envoyé une lettre avec des perles précieuses et cinq lingots d'or. Hữu Dật fut blessé au vif par cette proposition. Il fit semblant d'entrer dans les vues de Trịnh Tạc, et lui fit dire de conduire ses troupes en personne et de venir à sa rencontre ; ils pourraient se voir dans la région supérieure de la vallée. Mais aussitôt il avertissait Hiên Vương, protestant de sa fidélité et de son dévouement. Hiên Vương lui répondit d'avoir à se tranquilliser : sa loyauté était connue. Il pouvait garder sans crainte les présents des Trịnh.

Lorsque Hữu Dật entendit ses collègues rappeler cette histoire, en la travestissant, soit parce qu'ils la connaissaient mal, soit par jalousie, il changea de couleur, disent les documents, puis se justifia en racontant comment les choses s'étaient passées en réalité, et se plaignit hautement de ce qu'on osait le soupçonner : « Les officiers et votre serviteur, dit-il, suivant l'ordre que nous en avons reçu, nous conduisons les troupes, n'ayant qu'un désir, qui est de payer à l'Etat la dette que nous lui devons. Naguère les Trịnh m'ont envoyé une lettre pour me tenter secrètement. J'ai aussitôt fait connaître la chose au Prince. Ma vraie intention était d'accueillir cette proposition pour rendre la pareille à nos ennemis et accomplir une action d'éclat. Il n'y a pas de raisons pour que vous me soupçonniez ainsi. »

Hữu Tấn sut faire taire son ressentiment et se posa en conciliateur. Il recommanda la paix et l'union : « Il n'y avait aucune raison pour accuser le *đốc-chiến*. Mais, par ailleurs, l'avis qu'avaient émis les officiers d'attendre le moment favorable n'était pas sans justesse. Il convenait que Hữu Dật s'y conformât. »

A partir de ce moment Hữu Dật devint triste et sombre, et il finit par tomber malade.

Les Trịnh paraissent avoir agi cette année-là avec vigueur contre les traîtres. A la 6^e lune (19 juillet-17 août 1659) un officier tonkinois du nom de Nguyễn Đức Dương 阮德揚, qui commandait un poste sur la rive gauche du Lam-giang, fut décapité pour s'être abouché et avoir commercé avec les

Cochinchinois (1). A la 9^e lune (16 octobre — 14 novembre), Trĩnh Tạc eut connaissance que Phạm Hữu Lễ 范有禮 du Son-tây le trahissait. Il le fit arrêter, instruisit son procès et le condamna à mort. Hữu Tấn et Huru Dật ne purent se consoler de cette mort. Ils élevèrent un tertre et offrirent un sacrifice aux mânes de Hữu Lễ. Les Trĩnh envoyèrent aussi des émissaires sur la rive droite du Lam-giang, pour réclamer l'impôt des années écoulées, disaient-ils, mais en réalité pour semer la division et jeter des soupçons dans l'esprit de la population (2).

Cette propagande ne réussit que trop bien. Phạm Tất Toàn 范必全, qui avait fait sa soumission aux Nguyễn dès le début de la campagne et qui avait toujours combattu à l'avant-garde, se laissa gagner par les avances des Trĩnh. Trĩnh Tạc lui avait envoyé trois lingots d'or. Tất Toàn complota pour regagner l'armée tonkinoise. Les soldats placés sous ses ordres saisirent la correspondance et avertirent qui de droit. Hữu Tấn instruisit l'affaire et ne tarda pas à avoir une connaissance complète des faits. On se saisit de Phạm Tất Toàn et de vingt de ses complices. Hiền Vương prévenu, les fit décapiter (3).

En définitive on n'avait rien fait, tant du côté des Cochinchinois que du côté des Trĩnh, pendant tout le courant de 1659. De même, en 1660, les hostilités, ne commencèrent que très tard. Les Cochinchinois n'osaient engager le combat, conscients de leur infériorité; les Tonkinois laissaient agir le temps, qui travaillait pour eux. Les ouvrages des Nguyễn nous résument la situation dans des termes exempts de toute réticence (4). Les troupes cochinchinoises, combattant loin de leurs foyers depuis de longues années, pensaient au retour. Les soumissionnaires du Nghê-an, prêtant l'oreille aux émissaires des Trĩnh, désertaient en grand nombre. Hữu Dật persistait à vouloir faire avancer les troupes. Mais un grand nombre de ses collègues étaient d'un avis contraire. Hữu Tấn, de son côté, jalousait le *đốc-chiến* à cause des nombreuses faveurs que lui avait accordées Hiền Vương. Un jour même Phũ Dương 扶陽, que nous avons déjà vu accuser Hữu Dật, revint à la charge : « Hữu Dật n'était qu'un simple écolier, arrivé aux honneurs grâce à ses belles paroles, qui osait se comparer à Quãn 管, le célèbre ministre de l'Etat de Tê 齊, et à Lạc 樂 (5), ce qui le rendait odieux à ses collègues. On entendait dire que les envoyés des Trĩnh allaient et venaient en secret chez lui, on ne savait dans quel dessein. » Encore une fois Hữu Tấn blâma les excès de paroles de son subordonné : « Un mandarin devait

(1) *Toàn-thơ*, xviii, 55 a.

(2) *Thật-lục*, iv, 25 b.

(3) *Thật-lục*, iv, 27 a.

(4) *Thật-lục*, iv, 28 b; *Liệt-truyện*, iii, 55 ab.

(5) Quãn Trọng 管仲, mort en 645 avant J.-C., n° 1006 du *Biogr. diction.* de GILES. — Lạc Toàn 樂全, surnom d'un lettré du XI^e siècle, célèbre par sa mémoire, n° 50 du même *Dictionnaire*; ou Lạc Thiên 樂天, nom littéraire d'un lettré et poète fécond, 772-846, n° 1654 du même *Dictionnaire*.

être loyal envers son souverain, affable envers ses camarades. Il ne convenait pas de suspecter les intentions des autres ni de les haïr ; c'était trahir sa mission. »

On ne peut que louer les conseils que donnait le généralissime cochinchinois. Malheureusement sa conduite les démentit bientôt.

A la 8^e lune (5 septembre — 4 octobre 1660) Hữu Tấn se mit à la tête du gros de l'armée, passa le fleuve dans les environs de Tam-chế 三制, et attaqua l'officier tonkinois Lan 蘭 à Do-nha 由芽⁽¹⁾. Mais les soumissionnaires n'avaient nullement l'intention de se battre ; beaucoup désertèrent. Ce que voyant, Hữu Tấn se replia sur la rive méridionale du fleuve. Lan, de son côté, se retrancha derrière le mur de Đồng-hòn 同昏, où Miến 冕 avait, on l'a vu, remplacé Vàn Khá 婁可.

Il se trouvait que Hữu Tấn, lorsqu'il avait passé le fleuve, n'avait pas prévenu de ses projets Hữu Dật. Celui-ci, entendant le bruit de la fusillade, dépêcha un exprès à cheval, pour s'enquérir de ce qui se passait. Hữu Tấn, qui était revenu, profita de l'occasion pour donner l'ordre à Hữu Dật d'aller attaquer le mur de Đồng-hòn. Hữu Dật part sur le champ, attaque Lan et met ses troupes en fuite. Il allait être enveloppé dans un mouvement tournant opéré par Miến, qui avait conduit ses troupes par derrière les montagnes avoisinantes, lorsqu'il fut délivré par le gros de l'armée accouru sous les ordres de Hữu Tấn. Miến n'osa pas engager le combat et se retira à An-trường.

Hữu Tấn fit alors passer le fleuve à toute l'armée et établit des postes pour garder le pays. Hữu Dật posta ses troupes depuis Đồng-hòn dans le Hưng-nguyễn 興元, jusqu'à Lạng-khê 朗溪, dans le Nghi-xuân 宜春. On construisit un pont flottant pour la facilité des communications entre les deux rives.

Trịnh Căn, apprenant les dispositions prises par les Cochinchinois, aurait eu un moment de découragement, et aurait voulu abandonner le Nghê-an et se retirer dans le Thanh-hóa. Mais ses officiers l'en auraient dissuadé, et il renonça à son projet.

Hữu Tấn et Hữu Dật, de leur côté, annoncèrent leur victoire à Hiên Vương. Ils demandaient des renforts pour achever la conquête. Hiên Vương se rappela les conseils que lui avait donnés, quelques mois auparavant, l'astronome Châu Hữu Tài 朱有才, mais en en renversant la conclusion : « C'est un grand art que l'art de la guerre, répondit-il. Il faut considérer l'époque, l'avantage des lieux, l'état des esprits. Or, voici que l'automne va faire place à l'hiver : c'est la saison du vent, de la pluie, du froid, de l'humidité. Nous n'avons aucune chance de ce chef. Nos troupes campent au Nord du fleuve. Par devant, ni murs ni

(1) Pour les opérations de la 8^e lune, voir *Toàn-thơ*, XVIII, 57 a ; *Thật-lục*, IV, 28 ab ; *Cang-mục*, XXXII, 25 b ; *Liệt-truyện*, III, 55 b, 56 a. Le *Cang-mục* place le village de Do-nha 由芽 dans le Nghi-xuân 宜春. Mais c'est probablement une erreur. Ce village doit être dans le Hưng-nguyễn. Il est sur la rive gauche du fleuve.

fossés ; par derrière un grand fleuve leur barre la route. Ici encore, aucune chance. Nos troupes sont en campagne depuis cinq ans. Les hommes ne pensent qu'au retour ; si nous leur donnons l'ordre d'avancer et que nous combattons avec précipitation, ils ne sont pas assez nombreux pour remporter la victoire ; on ne manquera pas de trouver la chose extraordinaire. Donc, de ce côté non plus, nous n'avons aucune chance. Le parti le plus sûr est de retourner aux anciens retranchements pour calmer les esprits, et d'attendre le printemps prochain pour reprendre les opérations » Hữu Tãn ordonna alors de démolir le pont flottant, et, retournant sur la rive méridionale du Lam-giang, il fit camper ses troupes dans les anciens postes.

Trịnh Căn voulait venger l'échec que ses troupes avaient essuyé à Do-nha et à Đông-hòn (1). Il fit construire à son tour un pont flottant sur le Lam-giang, et ordonner au *đô-đốc* 都督 Diệu 耀 de se porter sur le camp de Khu-độc 驅 楨, où Hữu Dật était cantonné et d'attaquer Hoành-lũy 橫 壘 et Thạch-hạp 石 峽 (2). Le *tham-đốc* 參督 Hăng 恒 devait, à la tête des jonques de combat, remonter l'arroyo de Lạng-khê 朗 溪, et attaquer les Cochinchinois sur leurs derrières. Hữu Dật eut connaissance de ces projets. Il ordonna à l'un de ses lieutenants, Trương Văn Vân 張 文 雲, de poster une embuscade au milieu des bois de Thạch-hạp. Tô Triều 蘇 朝 et Tú Minh 秀 明 devaient se tenir avec leurs troupes sur les hauteurs qui dominent l'arroyo transversal de Lạng-khê, et attendre l'ennemi. Diệu 耀 s'avança pendant la nuit jusqu'à Hoành-lũy. Les troupes postées en embuscade s'élançèrent du milieu des bois et mirent en fuite les Tonkinois qui laissèrent un grand nombre de leurs sur le champ de bataille. En même temps les troupes de Tô Triều attaquaient la flottille de Hăng, mettaient en fuite ceux qui la montaient et s'emparaient des jonques. Cependant, au point du jour, Diệu put rassembler le reste de ses troupes. Il se porta sur les retranchements de Nguru-pha 牛 坡, où le général cochinchinois Trương Phúc Hùng 張 福 雄 était établi, et s'en empara, grâce à la défection des soumissionnaires (3).

(1) *Cang-mục*, xxxii, 24 ab (cet ouvrage place les événements suivants à la 8^e lune, 5 septembre-5 octobre) ; *Thật-lục*, iv, 39 ab (ce document les place à la 9^e lune, 4 octobre-2 novembre 1660). — Les derniers mois de l'année 1660 ne furent qu'une succession ininterrompue de combats. Certains sont mentionnés par les documents cochinchinois, dont la version tonkinoise ne parle pas, et *vice-versa*. Ils sont placés à une date ou à une autre par les divers documents. Je mentionnerai les raisons de l'arrangement que j'ai adopté, lorsqu'il y aura lieu.

(2) Je fais de Hoành-lũy 橫 壘 un nom propre, mais il faut le prendre sans doute comme désignant ce « mur transversal », *lũy-ngang*, que nous voyons dans les anciens *dinh* ou murs du Quảng-binh, et qui servait de seconde ligne de défense.

(3) Ce dernier détail découle de *Thật-lục*, iv, 31 a, colonne 2. Le *Toàn-thơ* mentionne xviii. 58 a, une défaite de Hùng 雄, à la 9^e lune ; j'identifie les deux combats : le *Liệt-truyên*, en effet, iv, 16 b, à la biographie de Hùng ne mentionne qu'une seule défaite. Mais les officiers tonkinois qui, d'après le *Toàn-thơ*, s'emparèrent des retranchements du rebelle Hùng, étaient Thi Hiên et Văn Tuyền : on ne parle pas de Diệu 耀. Il reste donc des doutes au sujet de cet épisode : peut-être y eut-il deux engagements.

Les troupes cochinchinoises et les troupes tonkinoises occupaient les rives du fleuve et s'observaient mutuellement. Hữu Tấn et Hữu Dật semblent avoir passé le fleuve une fois encore (1). L'ennemi fut attaqué à Mĩ-dũ 美裕, village du Hưng-nguyên. Trịnh Kiềm 鄭穰 fut vaincu et prit la fuite; mais Trịnh Lương 鄭樑 ramena les troupes au combat. Un officier tonkinois, Trịnh Đàng 鄧塘, frère de Trịnh Kiềm et fils de Trịnh Tráng, périt dans le combat. Le *thống-suất* 統率 Trịnh Dõng 鄭棟, fils de Trịnh Tạc, fit alors avancer Hoàng Nghĩa Giao 黃義膠. Les Cochinchinois furent obligés de repasser le fleuve. Un grand nombre se noyèrent pendant cette opération. En somme c'était une nouvelle défaite. Le gros de l'armée cochinchinoise se retira à Hoa-viên 花園, aujourd'hui Xuân-viên 春園, dans le Nghi-xuân.

Vers cette époque (2) des renforts arrivèrent à Trịnh Căn. C'étaient Mãn Văn Liền 閔文蓮, Trịnh Liễu 鄭柳, Trịnh Thế Khanh 鄭世卿 et d'autres officiers, qui vinrent avec les troupes attachées à leurs personnes. Trịnh Căn, de son côté, inaugurait une nouvelle tactique qui devait lui assurer le succès: par des attaques simulées, exécutées rapidement, et sans s'engager à fond, il trompait l'ennemi qui ne savait à quel endroit il devait porter ses efforts. Il réunit cependant ses officiers, au dire des documents cochinchinois, et tint un grand conseil de guerre (3). Trần Công Bá 陳公栢 proposa de faire converger les efforts de toutes les troupes autour du Mont Lãn-sơn 吝山, un des massifs qui bordent la rive droite du Lam-giang. Trịnh Căn qui montait souvent sur le Mont Dũng-quyết 勇決, montagne qui domine la citadelle actuelle de Vinh, avait été frappé également de l'importance stratégique du Mont Lãn-sơn. Le plan des opérations fut arrêté. Trần Công Bá demanda et obtint la faveur d'être nommé commandant de l'avant-garde. L'armée serait divisée en deux colonnes (4). L'une, sous les ordres de Hoàng Nghĩa Giao devait s'avancer par Âm-công 陰功, village du Hưng-nguyên, passer le fleuve, et attaquer les Cochinchinois en amont. L'autre, commandée par Lê Hiến 黎憲, devait passer le fleuve à l'embouchure même, au village de Hội-thông 會統, puis s'avancer vers le village de Tả-úc 左澳, dans le Nghi-xuân, et attaquer l'ennemi en aval. Tous devaient

(1) A la 8^e lune, d'après le *Toàn-thơ*, XVIII, 57 a; à la 9^e lune, d'après le *Cang-mục*, XXXII, 24 b, 25 a. C'est avec beaucoup d'hésitation que je maintiens ici cet engagement de Mĩ-dũ 美裕. Il se pourrait que le récit que fait le *Toàn-thơ*, ne soit qu'une autre version, avec des noms différents, du combat de Đo-nha que nous avons vu plus haut. Les annalistes du *Cang-mục*, ayant à leur disposition la version cochinchinoise et la version tonkinoise, n'auront pas su reconnaître un même événement sous deux versions différentes, et l'auront dédoublé. Je signale la difficulté sans oser la résoudre. Mais cette seconde hypothèse me paraît très probable.

(2) 8^e lune (5 septembre-5 octobre 1660), d'après *Toàn-thơ*, XVIII, 57 a.

(3) *Thật-lục*, IV, 30 a; *Toàn-thơ*, XVIII, 58 b, 59 a b; *Cang-mục*, XXXII, 24 b, 25 a.

(4) *Toàn-thơ*, XVIII, 57 b, 58 a b; *Thật-lục*, IV, 30 a b; *Cang-mục*, XXXII, 25 a b; *Liệt-truyện*, III, 36 b.

partir au milieu de la nuit. Trịnh Căn, qui prenait en main la direction générale des troupes, se porterait au sommet du Mont Dũng-quyết pour surveiller les opérations.

La première colonne passa le fleuve. Nghĩa Giao et Phan Kiêm Toàn ordonnèrent à un détachement, commandé par Nguyễn Đức Trung 阮德忠 et Đàm Cảnh Giai 譚景楷, d'attaquer le *hầu* de Chiêu-võ, c'est-à-dire Huu-Dật, au lieu dit Hải-cang 海扛. Puis ils se portèrent vers le mont An-lạc 安樂, dans la sous-préfecture de Nghi-xuân. Le commandant de l'avant-garde, Trần Công Bá, s'avança jusqu'au Mont Lãn-son, mais il rencontra des troupes que Huu-Dật y avait fait cacher, et il périt dans le combat ainsi que Đinh Đức Nhuận 丁德潤, Nguyễn Đức Nhuận 阮德潤 et Nguyễn Huỳnh Trấn 阮璜陣. Võ Bá Phúc 武百福, Lê Văn Hi 黎文億, Lưu Thế Canh 劉世廣 et d'autres officiers se replièrent, puis prirent la fuite; mais les Cochinchinois parvinrent à les cerner. A ce moment Trịnh Căn envoya à leur secours Trần Tấn Triều 陳進朝, Ngô Đình Thung 吳廷椿, et d'autres officiers, avec les troupes placées sous leurs ordres. Il ordonna en plus aux troupes de mer de s'approcher de la rive du fleuve et de tirer sur les Cochinchinois. Le combat dura de l'heure *tị* 巳, à l'heure *thần* 申, c'est-à-dire de 9 ou 10 heures du matin à 3 ou 4 heures du soir. Les Cochinchinois, inférieurs en nombre et épuisés par une longue lutte, furent obligés de se retirer.

Pendant ce temps la seconde colonne remportait aussi une victoire éclatante. Les troupes qui la composaient avaient passé le fleuve à l'embouchure, au Cua-hội des cartes, et étaient arrivés à Tả-úc, où eut lieu un premier engagement favorable aux Cochinchinois : Man Văn Liễn 閔文蓮 fut tué dans le combat. Les troupes de Mai Văn Hiếu 枚文孝, de Trịnh Liễu 鄭柳, de Phạm Thành 范晟, de Dương Quinh 楊瓊 et de Trịnh Thế Khanh 鄭世卿, se retirèrent en défendant le terrain. Mais Lê Thi Hiến 黎時憲 et Trần Văn Tuyển 陳文選, qui paraissent s'être séparés de leurs collègues dès le début, se portèrent en toute hâte sur Hoa-viên 花園 (1). Les Cochinchinois, saisis de panique, prirent la fuite, laissant entre les mains des vainqueurs un riche butin, et s'établirent au chef-lieu même du Nghi-xuân, résolus à défendre cette place.

On était à la 10^e lune (3 novembre-1^{er} décembre 1660) (2). Hữ Tấn, effrayé de la situation, réunit ses officiers pour délibérer sur le parti à prendre. La question capitale était la question des soumissionnaires qui désertaient en

(1) D'après le *Toàn-thơ*, XVIII, 58 a, ces deux généraux auraient attaqué auparavant et détruit « les retranchements du rebelle Hùng 進破逆雄壘. » Je ne pense pas qu'il faille prendre *nghịch-hùng* comme un nom de lieu; la phrase suivante semble clairement indiquer qu'il s'agit d'un nom d'homme. J'ai parlé plus haut (p. 204 n 5) des doutes que j'ai au sujet de cet événement.

(2) *Thật-lục*, IV, 31 a b; *Cang-mục*, XXXII, 26 b, 27 a (place le fait à la 11^e lune); *Liệt-truyện*, III, 36 b, 57 a; IV, 51 a b; V, 27 b.

masse. Tống Hữu Đại 宋有大 était d'avis que l'on en mit à mort quelques uns, pour servir d'exemple aux autres. Le Prince Tráng 壯 appuya cette opinion ; mais Hữu Dật la combattit avec force : « C'est par les faveurs, disait-il, que l'on s'attache le cœur des hommes ; c'est par une conduite loyale qu'on les touche. » Le *tham-muru* 參謀 Võ Đình Phương 武延芳 exprima le désir de la plupart des officiers : « Quand on entre en campagne, il faut agir avec rapidité. C'est la condition du succès, car alors les troupes ne sont pas découragées et remportent la victoire. Mais voici que nos soldats, éloignés de leurs foyers, ne reçoivent leurs approvisionnements qu'avec de grands retards, et ne cessent cependant pas de combattre. Ils pensent au chemin du retour. Les dispositions des soumissionnaires changent à notre égard. La situation des ennemis s'est améliorée. Le meilleur parti à prendre est de ramener nos troupes en arrière. Plus tard on pensera à reprendre les opérations. » Hữu Tấn voyant que ces sentiments étaient partagés, prit secrètement la résolution de faire retirer les troupes. Mais les paroles de Hữu Dật, qui continuait à vouloir aller de l'avant, l'avaient irrité.

Pendant que les Cochinchinois s'épuisaient en disputes inutiles, les Tonkinois recevaient de nouveaux renforts (1). Trịnh Kiến 鄭楛, Trần Lương (?) 陳良... (?), Lê Tôn 黎尊, Trịnh Phác 鄭樸, Trịnh Oai 鄭威, Phạm Phúc Thiêm 范福添, Trịnh Huyền 鄭楫, Cao Diên 高延, reçurent l'ordre d'aller au Nghệ-an et de se mettre sous les ordres de Trịnh Căn, commandant du *dinh* de Tả-quốc 佐國. On envoyait en même temps Lê Sĩ Triệt 黎仕澈 comme *tham-thị* 參視 et Trinh Thế Tế 鄭世濟 comme *tham-thị* en second de ce même *dinh* de Tả-quốc. Hồ Sĩ Dương 湖士揚, un des célèbres historiens annamites du XVII^e siècle, était nommé *đốc-thị* 督視 du *dinh* de Trung-khuông-quân 中匡軍, que commandait Trịnh Đổng 鄭棟 et Thân Toàn 申瑒, *đốc-thị* du *dinh* de Tả-nội-quân 左內軍 que commandait Trịnh Kiên.

A la 11^e lune (2-31 décembre 1660) Trịnh Căn recommença l'attaque (2). C'est le 17^e jour de la lune, 18 décembre, que les troupes s'ébranlèrent. Thi Hiến 時憲 et Sĩ Triệt 仕澈 suivant le bord de la mer, traversèrent le village de Cang-gián 剛澗, dans le Nghi-xuân. Nghĩa Giao 義膠 et Nguyễn Năng Thiệu 阮能紹 s'avancèrent dans l'intérieur des terres à travers les villages de Lung-trâu 龍鄒 et Mán-trường 慢長, dans le Thiên-lục 天祿. Tous les *đốc-suất* 督率, tous les

(1) *Toàn-thơ*, XVIII, 59 b.

(2) *Toàn-thơ*, XVIII, 60 a b, 61 a; *Thật-lục*, IV, 51 b, 52 a b; *Cang-mục*, XXXII, 26 b, 27 a; *Liệt-truyện*, III, 57 a b. La rédaction enthousiaste du *Toàn-thơ* est l'écho fidèle de la joie éprouvée par la cour tonkinoise au lendemain du jour où les envahisseurs furent repoussés dans leurs frontières. Hồ Sĩ Dương 湖士揚 qui révisa et compléta le *Toàn-thơ* vers 1676, était, on l'a vu, parmi les généraux de l'armée tonkinoise. Cf. *Première étude sur les sources annamites de l'histoire d'Annam*, B. E. F. E.-O., IV, 1904, p. 652-653.

thống-suất 統率 de l'armée devaient tenir prêtes pour le combat les troupes attachées à leurs personnes. On devait attaquer l'ennemi avec la plus grande rapidité dans les mouvements, et de tous les côtés à la fois.

Le 18^e jour de la lune, 19 décembre, Thị Hiến et Sĩ Triệt mirent les ennemis en fuite sur le territoire du village de An-diêm 安恬, dans le Thiên-loc. Les Cochinchinois avaient donc déjà évacué le Nghi-xuân. Le lendemain, 20 décembre, Thị Hiến, Sĩ Triệt, Nghĩa Giao, Năng Thiệu, réunissant leurs troupes, attaquèrent encore les Cochinchinois au village de Phi-lư supérieur 芙蓉上, et les taillèrent en pièces. Ce fut une déroute complète. Les sept sous-préfectures au Sud du Lam-giang furent définitivement perdues pour les Nguyễn.

Les documents cochinchinois essayent de jeter un voile sur ce désastre en racontant un fait qui n'est qu'une déloyauté de la part de Hữu Tấn (1). Le généralissime était campé dans le Nghi-xuân, et Hữu Dật occupait Khu-doc 驅積 (2). Lorsque Hữu Tấn eut résolu de ramener l'armée en arrière, il donna ostensiblement l'ordre aux troupes de terre et aux troupes de mer d'avancer par diverses routes. Il fit savoir que les troupes de Hữu Dật suivraient comme corps de réserve. Le 28^e jour de la lune, 29 décembre, pendant la nuit, on devait être rendu à An-trương. Agissant avec le plus grand ensemble, on fondrait sur le camp de l'armée tonkinoise. On prendrait d'abord les sous-préfectures au Nord du fleuve, puis on verrait à pousser plus avant et à poursuivre la conquête ; mais en même temps qu'il donnait ces ordres publics, il avertissait secrètement les officiers de prendre les troupes attachées à leur personne et de revenir au Bô-chính méridional 南布政, et il recommandait de ne rien faire savoir à Nguyễn Hữu Dật qui, persistant dans son optimisme, voulait toujours continuer la lutte.

Tous les officiers, à la faveur de la nuit, firent reculer secrètement leurs troupes, Hữu Dật ayant revêtu ses armes, passa la nuit assis, attendant l'heure du départ. Mais il n'entendait aucun mouvement. Il prit des informations, et lorsqu'il connut la vérité, les troupes des Trịnh étaient sur le point d'arriver au camp de Khu-doc. Hữu Dật se hâta de faire partir ses troupes. Il ne devait rester qu'une trentaine d'hommes d'élite, pris parmi les soldats attachés à sa personne. Ils montèrent sur une estrade et firent semblant de jouer la comédie. Le tambour, battu à coups redoublés, faisait un bruit de tonnerre. Les Tonkinois conçurent des soupçons et n'osèrent pas poursuivre leur marche. Hữu Dật put ainsi ramener ses troupes au Mont Hoành-son 橫山 sans être inquiété. Là il rejoignit les troupes de Hữu Tấn (3).

(1) *Cang-muc*, XXXII, 27 a b, 28 a ; *Thật-lục*, IV, 31 b, 52 a b ; *Liệt-truyện*, III, 27 b.

(2) D'après *Cang-muc*, XXXII, 26 b.

(3) Le récit des annalistes des Nguyễn doit avoir un fondement réel. Mais ce qu'on ne saurait trop faire ressortir, c'est l'indignité de la conduite de Hữu Tấn. La retraite des Cochinchinois, outre la honte de la défaite, fut souillée par cet acte de déloyauté de la part du généralissime.

Le soir même du triomphe, 20 décembre, Trịnh Căn envoya un exprès à Hà-nôi. La nouvelle de cette victoire y causa une grande joie : Trịnh Tạc alla lui-même en informer le vieux Lê Thần-Tôn 黎神宗 et tous les mandarins vinrent féliciter le souverain (1).

Cependant Trịnh Căn se lança à la poursuite des fuyards le 21^e jour de la lune, 22 décembre. D'après la version tonkinoise il se serait avancé jusqu'au Nhứt-lê, et c'est là seulement qu'il aurait déposé les armes et fait retourner l'armée. La version cochinchinoise n'indique pas exactement l'endroit où Trịnh Căn se serait arrêté (2). Mais on peut conclure que c'est dans les environs du Mont Hoành-sơn. Les Tonkinois auraient rejoint à cet endroit les restes de l'armée cochinchinoise. Un combat fort meurtrier eut lieu, après lequel Trịnh Căn se serait retiré à vingt li en arrière, et aurait campé à Ki-hoa 奇華, au Sud du Hà-tĩnh.

Hữu Dật, l'homme des expédients, aurait usé de ruse pour arrêter la poursuite des ennemis (3). Comme il marchait en arrière-garde, il aurait ordonné à ses hommes de se tenir dans les bois qui bordent la route, et là de suspendre des drapeaux aux arbres, de traîner des branchages et de soulever des nuages de poussière, afin de donner des soupçons aux ennemis. En effet, Nguyễn Đễ 阮梯, officier tonkinois qui poursuivait les fuyards, crut qu'on avait préparé une embuscade et n'osa pas avancer plus loin. Les Cochinchinois purent regagner le Bô-chính méridional, et c'est de là que l'on envoya un messager à Hiên Vương pour lui annoncer le désastre que ses troupes venaient d'essuyer.

Les récentes conquêtes des Cochinchinois étaient perdues pour toujours. Il était même à craindre que les Tonkinois, enhardis par le succès, n'envahissent les provinces de la Cochinchine. Hiên Vương se hâta de poster le reste de ses troupes aux points stratégiques : Hữu Tấn se retrancha derrière le mur de Đông-hôi. Quant à Hữu Dật, toujours aux avant-postes, il s'établit à Đông-cao 東高, sur la rive droite de la rivière de Lý-hoà 里和, pour surveiller le passage de Đá-nhảy, et empêcher l'ennemi d'envahir le Bô-chính méridional. Quelques jours après, à la 1^{re} lune de l'an tân-sửu 辛丑 (30 janvier-28 février 1661), il fut créé *chưỡng cơ* 掌奇 et *trấn-thủ* 鎮守 du dinh du Bô-chính (4).

Nous avons laissé Trịnh Căn au dinh de Ki-hoa. A la 12^e lune (1-29 janvier 1661), quatre délégués impériaux arrivaient au quartier général : c'étaient Nguyễn Quốc Khôi 阮國榭, Nguyễn Công Bich 阮公璧, Phạm Duy Chất 范維質 et Nguyễn Tôn Lễ 阮宗禮 (5). Ils étaient porteurs d'un diplôme

(1) *Toàn-thơ*, XVIII, 60 b, 61 a.

(2) *Thật-lục*, IV, 52 a b ; *Cung-mục*, XXXII, 27 b, 28 a.

(3) *Thật-lục*, IV, 52 ; *Liệt-truyện*, III, 58 a.

(4) *Thật-lục*, IV, 22 b ; *Liệt-truyện*, III, 58 a.

(5) Je cite les noms d'après *Toàn-thơ*, XVIII, 61 a. Le *Cung-mục*, XXXII, 28 a, ne parle que du Président du ministère des Rites, Phạm Công Trừ 范公著 : c'est l'auteur même du *Toàn-thơ*. Il est peu admissible que cet auteur n'ait pas mentionné son nom, si vraiment il avait été chargé de cette ambassade.

impérial, conçu en termes fort élogieux pour Trịnh Căn. Le généralissime tonkinois était nommé *khâm-sai* 欽差, Délégué impérial, chef suprême de tous les corps de troupes de terre et de mer de toutes les provinces de l'Empire, avec autorité universelle pour l'administration de l'Etat. Il recevait en même temps les titres de *thái-uy* 太尉, *quốc-công* de Nghi 宜國公, avec un sceau en argent, et l'autorisation d'ouvrir le *phủ* de Li-quòc 理國府.

A la 2^e lune de l'année *tân-sửu* 辛丑 (1-29 mars 1661), Trịnh Căn songea à regagner la cour de Hà-nội. Il laissa Đào Quang Nhiêu 陶光饒 comme *trấn-thủ* 鎮守 du Nghê-an, et chargé en même temps de l'administration du Bô-chính septentrional. Lê Sĩ Triệt 黎仕澈, Hồ Sĩ Dương 湖士楊 et Trịnh Thi Tế 鄭時濟 remplissaient les fonctions de *đốc-thị* et devaient occuper Hà-trung, dans le Ki-hoa (1).

Le retour du jeune vainqueur fut un triomphe. Le 18^e jour de la 3^e lune, 16 avril 1661, il arriva à la préfecture de Đại-khánh 大慶, dans le Thanh-hoa, au moment où avaient lieu les examens. Il envoya en avant ses officiers Lê Thi Hiến 黎時憲, Hoàng Nghĩa Giao 黃義膠, et le *tham-đốc* Phan Kiêm Toàn 潘兼全. Il s'avança ensuite, escorté de tous les étudiants, et arriva à Hà-nội le 28^e jour de la lune, 26 avril. Il alla d'abord saluer Lê Thần-Tôn dans son palais, puis son père le *vrong* Trịnh Tạc. Tous les deux le félicitèrent à l'envi et des fatigues qu'il avaient courageusement supportées, et de ses succès : les envahisseurs étaient repoussés, les provinces perdues étaient recouvrées ; Trịnh Tạc ne sentait plus peser sur ses épaules les lourdes responsabilités de sa charge.

A la 4^e lune (29 avril — 27 mai 1661), les officiers qui avaient pris part à la campagne, « qui avaient soumis les rebelles et recouvré le territoire national », furent récompensés selon leurs mérites (2).

(1) *Toàn-thơ*, XVIII, 62 a b ; *Cang-mục*, XXXII, 28 b. Le *Toàn-thơ* porte Trịnh Thi Tế ; le *Cang-mục*, Trịnh Tế. Ce doit être le même personnage que nous avons vu appeler plus haut Trịnh Thế Tế. Le nom de Lê Sĩ Triệt est écrit 澈 par le *Toàn-thơ* et 徹 par le *Cang-mục*.

(2) *Toàn-thơ*, XVIII, 62 a b, 65 a b ; *Cang-mục*, XXXII, 28 a b. Lê Thi Hiến fut nommé *phó-trưởng* et *thiếu-uy* ; il reçut l'autorisation d'ouvrir le *dinh* de Tả-trung-quân 左中軍, et le sceau du *dinh*. Hoàng Nghĩa Giao 黃義膠 fut promu *phó-trưởng* 副將 et *đô-đốc* de gauche 左都督. Trần Văn Tuyền 陳文選 fut nommé *đô-ngự-sử* dans la Cour des Censeurs 御史臺都御史 et *quận-công* de Xuyên 川郡公. Năng Thiệu 能紹 fut nommé *phó-ngự-sử* dans la Cour des Censeurs 御史臺副御史, et *quận-công* de Dương 陽郡公. Kiêm Toàn 兼全 fut nommé *thị-lang* de droite au Ministère de l'Intérieur 吏部右侍郎, et *quận-công* de Thụy 瑞郡公, à cause des conseils pleins de prudence qu'il avait donnés, et des plans qu'il avait combinés. Lê Sĩ Triệt fut nommé *thị-lang* de gauche au Ministère des Finances, et *hầu* de Quế-hải 桂海侯. D'autres officiers, tels que Lê Văn Long, Lê Văn Tấn, Lưu Thế Canh, Trần Công Vê, vingt-six en tout, furent promus à un grade supérieur, ou reçurent des gratifications, des fiefs et des serfs. De plus, Trịnh Đổng fut nommé *thái-phó* 太傅, et Trịnh Kiên *thiếu-phó* 沙傅.

VIII. — EXPÉDITION DE 1661-1662. (1).

C'est ainsi que s'était terminée la campagne du Nghê-an. Après les premiers triomphes des Nguyễn, qui paraissent dus et à la soudaineté d'une attaque qui prit leurs adversaires par surprise, et au mécontentement des populations du Nghê-an, placées loin du pouvoir central, écrasées d'impôts et ayant grandement à souffrir des expéditions que les Trịnh avaient dirigées les années précédentes contre la Cochinchine, les Tonkinois se reprennent. La discorde se met entre les généraux cochinchinois ; les populations du Nghê-an se désaffectent peu à peu de leurs nouveaux maîtres ; les Trịnh envoient dans le Sud des forces importantes, et parviennent à rejeter les envahisseurs dans leur pays. Ces six années de luttes en dehors de leurs frontières avaient considérablement affaibli les Cochinchinois.

Si Trịnh Căn, arrivé au Bô-chinh septentrional, s'était arrêté et avait rebroussé chemin, c'est qu'il voulait revenir à Hà-nội pour jouir de son triomphe ; c'est aussi qu'il ne voulait pas trop demander à ses soldats, habitués à la défaite pendant de longues années. Mais il ne renonçait pas à la lutte. Vers la fin de l'année 1661 les hostilités recommencèrent (2).

L'armée tonkinoise était placée sous les ordres de Trịnh Căn qui avait le titre de *thống-lãnh* 統領. Đào Quang Nhiêu 陶光饒 remplissait les fonctions de *thống-suất* 統率 ; Lê Hiến 黎憲 et Hoàng Nghĩa Giao 黃義膠 celles de *đốc-suất* 督率. Il y avait en outre trois *đốc-thị* 督視 : c'étaient Lê Sĩ Triệt 黎仕徹, Trịnh Thi Tế 鄭時濟 et Thân Tuấn 申濬. Lê Thăn-Tôn 黎神宗 en personne accompagnait les troupes. Cette mesure était très politique : Trịnh Tạc proclamait ainsi ostensiblement que celui que l'on considérait unanimement comme le souverain légitime, reprenait possession des provinces dont l'avaient dépossédé des rebelles. Il attachait par là à sa cause tous ceux qui, dans le Hà-tĩnh et le Bô-chinh, avaient embrassé précédemment le parti des Nguyễn. L'empereur s'établit à Phù-lộ 扶路, actuellement Phù-ninh 扶寧, sur la rive gauche du Sông-gianh, là même où, quelque temps auparavant, Hiên Vương s'était arrêté.

(1) *Toàn-thơ*, XVIII, 63 b, 64 a ; *Thật-lục*, IV, 33 b, 34 a b, 35 a b ; *Cang-mục*, XXXII, 37 a b, 38 a b, 39 a ; *Liệt-truyện*, III, 38 a b.

(2) Il y a désaccord entre les documents pour la date du commencement des hostilités. Le *Toàn-thơ* et le *Cang-mục* les placent à la 10^e lune supplémentaire. Il y eut bien, en 辛丑, 1661, une lune supplémentaire, mais, d'après le *De Calendario sinico* du P. HOANG, ce fut la 7^e, non la 10^e. Cette 10^e lune supplémentaire des documents correspond donc à la 10^e lune des tableaux du P. Hoang (22 novembre-20 décembre). — Le *Thật-lục* place les hostilités à la 12^e lune (20 janvier-17 février 1662). Mais il place à la 8^e lune (25 septembre-22 octobre 1661), l'établissement de Hữu Dật à Phước-lộc ; or le recul du général cochinchinois dut être amené par l'approche de l'armée tonkinoise. — L'inscription du Long-Pont raconte tous les faits, en les résumant, sous l'année 壬寅, 1662.

Quant aux troupes, les documents nous disent qu'elles furent divisées en trois corps d'armée. La flotte s'avança directement jusqu'à l'embouchure du Nhứt lè et s'y établit. Les troupes de terre passèrent le Sông-gianh et pénétrèrent dans le Bõ-chính méridional. Hữu Dật, *trấn-thủ* du district depuis quelques mois, et établi, comme on l'a vu, à Đông-cao 東高, sur le fleuve de Lý-hoà 里和, s'était retiré, à la 8^e lune (23 septembre—22 octobre 1661) (1) et s'était établi, sur les ordres exprès de Hiên Vương, à Phuróc-lộc 福祿, village situé sur la route mandarine, à quelques kilomètres au Sud de son ancien poste, et non loin du camp actuel de Dinh-ngói, sinon à ce camp même. Les Tonkinois s'avancèrent jusqu'au village de Phuróc-tự 福寺, séparé du village de Phuróc-lộc par la rivière dite Rào-dinh, ou Rivière du camp. Le général cochinchinois avait fait élever à la hâte un mur en terre, qui allait du village d'An-nâu 安婁, sur le bord de la mer, jusqu'à la montagne de Châu-thị 朱市 (2). Ce travail était destiné à protéger ses troupes et en même temps à couvrir le mur de Đổng-hôi, c'est-à-dire l'extrémité ouest de la grande muraille de Đổng-hói. Des canons y furent placés. Les deux armées étaient en présence, séparées par les fortifications qu'avaient élevées les Cochinchinois.

Un *tham-muru* 參謀 de l'armée tonkinoise, nommée Hoan Trung 權忠, s'avança avec quelques soldats jusqu'à la porte des retranchements cochinchinois. On portait à sa suite une table et des parasols. L'envoyé tonkinois, interpellant Văn Trạch 雲澤, officier cochinchinois préposé, avec Trương Văn Văn 張文雲, à la garde du rempart, lui cria à haute voix qu'il était porteur d'un message du Fils du Ciel, l'Empereur de la dynastie des Lê 黎. Văn Trạch lui répondit : « L'an dernier, nous nous replions vers le Mont Hoành-son 橫山. Toi et les tiens, vous nous poursuiviez. Aviez-vous alors un message du Fils du Ciel ? Attaquez-nous, si vous voulez, mais comment pourriez-vous nous tromper par cette ruse ? » Ce disant, il tira sur Hoan Trung et le tua. L'escorte de Hoan Trung se débanda, abandonnant la table et les parasols. Ce fut le signal d'une attaque générale. Quang Nhiêu envoya Thi Hiên attaquer les retranchements cochinchinois. La nuit mit fin au combat, sans que les Tonkinois eussent pu déloger leurs adversaires. Cet engagement paraît avoir eu lieu sur la rive droite du Rào-dinh.

(1) D'après *Thật-lục*, IV, 55 b, qui est seul à préciser.

(2) J'ai discuté dans les *Lieux historiques du Quảng-binh* (B. E. F. E.-O., IV, p. 177-178) les difficultés que présentent les textes, et surtout l'identification évidemment fautive du *Cang-mục*, qui place Châu-thị 朱市 au village du même nom qui se trouve dans le Nord du Quảng-trị. Je donne le détail, dans la même étude, des vestiges de travaux militaires que l'on voit encore en ce lieu. Mais je dois signaler en plus un autre mur en terre, situé à environ mi-chemin entre Dinh-ngói et Hữu cung (ancienne colonie militaire), qui va également de la route mandarine jusqu'à la route des montagnes, et qui porte le nom de Lũy Ông Ninh, « Rempart de monsieur Ninh » (par allusion au fameux Trịnh Toàn que nous avons vu dans l'expédition du Nghệ-an). Ce nom semble faire de ce mur une œuvre exécutée par les Tonkinois, mais à une date que je ne puis déterminer, peut-être en 1672.

Hữ Dật s'empressa de faire un rapport à Hiên Vương. Mais le prince, jugeant que ses troupes n'avaient pas pour les couvrir des retranchements suffisants, enjoignit à Hữ Dật de se retirer derrière le grand mur de Đổng-hôi. Les revers firent de Hữ Dật un autre homme. Autant nous l'avons vu jusqu'ici brave et hardi jusqu'à la témérité, autant il sut se montrer prudent et circonspect lorsque les circonstances l'exigèrent. Voyant qu'il ne pouvait se mesurer avec l'ennemi, il résolut de temporiser. Ordre fut donné à la population du Bô-chính méridional de se retirer derrière le grand mur. Les troupes eurent défense expresse d'engager une lutte décisive avec l'ennemi, malgré ses provocations journalières.

Les Tonkinois s'étaient avancés, en effet, et campaient au village de Trấn-ninh, à l'Est du grand mur, occupant la route de la mer, et à Chinh-thỉ 正始, actuellement Trung-ngãi 忠義, presque à l'extrémité Ouest du mur de Đổng-hôi, occupant par conséquent la route des montagnes. Hữ Dật aurait même fait retirer ses troupes, vers la première lune de l'année *nhâm-thân* 壬申, (18 février-19 mars 1662), à Vō-xá 武舍, c'est-à-dire au chef-lieu du *dinh* du Quảng-bình 廣平 ou de Lưu-dồn 留屯 (1). L'ennemi ne demandait qu'à se battre. Le séjour dans un pays désert et dévasté ne pouvait qu'être désastreux pour une nombreuse armée. En effet, au bout d'un mois, les vivres manquèrent. Hữ Dật savait que, dans ces circonstances, le moindre échec suffit à mettre la panique dans des troupes déjà en partie démoralisées. Il ordonna à Trương Văn Vân de faire une sortie pendant la nuit par l'arroyo de Đổng-hôi 洞洄 (2), c'est-à-dire par le fleuve dit de Lê-ki, qui permettait de tourner l'ennemi et de le prendre sur ses derrières. Les Cochinchinois revêtirent des habits tonkinois et attaquèrent à l'improviste le camp de Quang Nhiêu, lui tuant plus d'une centaine d'hommes. De leur côté, les autres chefs cochinchinois, à l'intérieur des retranchements (3), faisaient tirer en l'air, frapper du tambour, et pousser des

(1) Le *Thit-lục*, IV, 54 b, est seul à mentionner ce détail.

(2) Ce nom est orthographié de diverses façons. Le *Cang-mục*, XXXII, 59 a, porte Đổng-giân, ajoutant en note que ce nom désigne un village du Quảng-ninh actuel (ancien Phong-lộc). Les autres documents portent Đổng-hôi 洞洄, et disent de même que c'est le nom d'un village. Je ne connais pas de village qui porte actuellement ce nom. Deux hypothèses sont permises. Ou bien ces deux orthographes sont une faute, et il faudrait lire Đổng-hải 洞海, c'est-à-dire Đổng-hôi. Dans ce cas l'arroyo dont il s'agit serait le ruisseau qui draine les eaux de la plaine de Đổng-hôi, et se jette dans le fleuve de Lê-ki à son confluent avec le Nhứt-lê. Les Cochinchinois, en le remontant, auraient pu arriver sur les derrières du corps de troupes tonkinois campé à Trấn-ninh, le Phú-ninh actuel. — Mais je crois plus probable qu'il faut lire vraiment Đổng-hôi. Ce nom désigne, comme on l'a vu, une montagne et un torrent, puis un mur, situés à l'Ouest du grand mur de Đổng-hôi. Le torrent de Đổng-hôi serait alors le fleuve même de Lê-ki au moins dans sa partie supérieure. Ce cours d'eau encercle le village de Trung-ngãi, où étaient campées une partie des troupes tonkinoises, et les Cochinchinois, en le remontant, pouvaient aussi bien attaquer les ennemis à l'improviste.

(3) 於城中. Ces retranchements, désignés par le mot *thành*, sont peut-être le mur de Đổng-hôi lui-même, mais plus probablement les travaux du *dinh* de Vō-xá où était retranché Hữ Dật, ou les fortins qui entourent le camp du côté Nord.

clameurs, pour simuler une attaque générale. Quang Nhiêu se laissa prendre à ce stratagème. Lui qui avait, quelques jours auparavant, envoyé aux Cochinchinois une lettre provocante, prit lâchement la fuite, abandonnant ses positions. Le jour venu, Hữu Dật fit avancer toutes ses troupes, tant celles de terre que celles de mer. Trịnh Cấn, qui paraît avoir campé à un endroit différent, peut-être au village de Trấn-ninh, prit aussi la fuite, poursuivi par les Cochinchinois qui s'avancèrent jusqu'au Sông-gianh, et s'emparèrent d'un grand butin.

Lê Thăn-Tôn retourna à Hà-nội, où il mourut quelques mois après, à la 9^e lune (12 octobre-10 novembre 1662).

A la même époque Hữu Tấn et Hữu Dật demandèrent à Hiên Vương de compléter les travaux de défense de l'embouchure du Nhứt-lê. Sur la rive gauche, on construisit le mur de Trấn-ninh, pour mettre ce village à l'abri d'un nouveau coup de main des Tonkinois, et pour arrêter une armée suivant la route de la mer, c'est-à-dire la route mandarine actuelle (1). Sur la rive droite, faisant face au nouveau mur, on construisit le mur de Sa-phụ 沙埭, un peu en amont de l'embouchure du fleuve, à l'endroit, dit une note, appelé vulgairement Đồng-cát 同葛, « la colline de sable », où est le hameau actuel de Sáo-cát (2). En quelques mois les deux murs furent achevés.

IX. — EXPÉDITION DE 1672 (3).

Après avoir raconté, en les résumant, les événements de 1661-1662, l'auteur de l'inscription du Long-Pont entonne un chant de triomphe, et ajoute qu'à partir de cette époque les troupes des Trịnh n'osèrent plus regarder les Cochinchinois en face, ce qui laisserait supposer qu'il n'y eut plus d'attaques de leur part. Cette assertion est contredite par tous les documents qui placent en 1672 une nouvelle invasion. Les *Annales générales* sont fort sobres de détails sur cette expédition, mais les autres documents nous permettent d'assister à toutes les phases de la lutte.

C'est à la 6^e lune de l'an *nhâm-ti* 壬子 (25 juin-23 juillet 1672), que commença l'expédition (4). Les forces tonkinoises comprenaient cent mille hommes,

(1) Il faut voir, je crois, des restes de ce mur dans une chaussée qui enserre le village au Nord-Ouest.

(2) Voir pour le détail des lieux et des vestiges qui existent encore *Les Lieux historiques du Quảng-binh*, p. 185. — *Thất-lục*, IV, 56 a.

(3) *Toàn-thơ*, XIX, 51 b, 52, 55, 54 ; *Thất-lục*, V, 8 à 17 ; *Cang-mục*, XXXIII, 54, 35 ; *Liệt-truyện*, II, 11 et suivants ; III, 59 a et suivants ; V, 22 b ; IV, 17 a ; *Việt nam khai quốc chí truyện*, VII.

(4) D'après *Thất-lục*, V, 6 b, en *canh-tuất* 庚戌, vers la 4^e lune (19 mai-16 juin 1670), des envoyés de Trịnh Tạc 鄭柞, Lê Đắc Toàn 黎得全 et Trần Xuân Bằng 陳春榜, étaient arrivés à l'embouchure du Nhứt-lê, porteurs d'une lettre dans laquelle on réclamait l'impôt du Seigneur de la Cochinchine. Le *trần-thủ* du Hồ-chính 布政, Triều Tin 朝信, en informa Hiên Vương qui renvoya poliment les messagers, prétextant toujours que ces ordres n'émanaient pas de l'empereur, mais bien des Trịnh. Trịnh Tạc voulait partir en campagne, mais son entourage l'en dissuada.

mais on répandait le bruit qu'elles atteignaient le chiffre de cent quatre-vingt mille hommes. Trịnh Căn, *quốc-công* de Nghi 宜國公, fut nommé *nguyên-soái* 元帥 des troupes de mer, et paraît avoir eu, au moins dans les débuts, la direction générale des opérations (1). Lê Thi Hiên 黎時憲 remplissait les fonctions de *thống-suất* 統率 des troupes de terre. L'empereur Lê Gia-Tôn 黎嘉宗 prit part en personne à l'expédition (2), ainsi que Trịnh Tạc lui-même (3).

Le *trấn-thủ* 鎮守 du Bô-chinh méridional, Nguyễn Triều Tin 阮朝信, dépêcha un exprès à Hiên Vương pour lui annoncer les événements. Le Prince rassembla ses principaux mandarins : « Trịnh Tạc, leur dit-il, ne prend pas garde aux défaites qu'il a essayées les années précédentes. Voici qu'il entre de nouveau en campagne, tentant une dernière fois la fortune. Dans l'art de la guerre, ceux qui jouent leur dernière chance marchent à leur perte. Si nous examinons maintenant ceux que nous lui opposerons, il convient tout d'abord de se préoccuper du généralissime ». Les mandarins n'eurent qu'une voix pour désigner le prince Hiệp 協, quatrième fils de Hiên Vương. Hiệp était son nom d'enfance ; il s'appelait aussi Thuần 淳. Il avait le grade de *chưởng-cơ* 掌奇, et le titre de *hầu* de Hiệp-đức 協德侯 (4). Bien que le prince n'eût que vingt années, le choix plut à Hiên Vương : Hiệp fut nommé *nguyên-soái*. On lui adjoignit plusieurs grands mandarins : le *vệ-úy* 衛尉 Mai Phúc Lân 枚福嶺, qui s'appelait aussi Nhuận 潤, et le *ki-lục* 記祿 Võ Phi Thừa 武丕承, devaient l'aider de leurs conseils, et exercer les fonctions de *tham-mưu* 參謀. Le *chưởng-cơ* 掌奇 Trương Phúc Cang 張福崗, second fils de ce Trương Phúc Phấn 張福奮 qui s'était signalé pendant l'expédition de 1648, et Nguyễn Đức Báu 阮德寶, furent placés à la tête de l'avant-garde, l'un comme commandant de gauche 左先鋒, l'autre comme commandant de droite 右先鋒. En outre les membres du Bureau *tướng-thần-lại* 將臣吏, qui étaient chargés en temps ordinaire de recueillir l'impôt en espèces et en nature pour subvenir aux besoins des troupes, reçurent l'ordre de veiller à ce que des provisions de riz suffisantes fussent transportées dans les trois greniers de Lai-cách 來格, dans le Nord du Quảng-trị actuel, de An-trạch 安宅 et de Trường-dục 長育, dans le Sud du Quảng-bình (5). Cinq régiments 奇 d'éléphants, comprenant cent cinquante

(1) Comp. *Toàn-thơ*, XIX, 51 b; *Thật-lục*, v, 8 a; *Cang-mục*, XXXIII, 54 ab.

(2) *Liệt-truyện*, III, 39 a, ajoute que l'empereur commandait les troupes d'arrière-garde et de renfort. Il était monté sur le trône le 15 décembre 1671.

(3) *Toàn-thơ*, XIX, 51 b. Cela ressort aussi du récit des opérations d'après les autres documents.

(4) *Liệt-truyện*, II, 11 a b; *Thật-lục*, v, 8 a. Après sa mort, arrivée en 乙卯, 1675, il reçut le titre posthume de *quận-công* de Hiệp, ou *quận-công* Hiệp (*Liệt-truyện*, II, 14 b.)

(5) *Thật-lục*, v, 8 a b. J'ai montré, dans *Les Lieux historiques du Quảng-bình*, le rôle important que jouèrent le *dinh* appelé Dinh-trạm, c'est-à-dire An-trạch, et la région de Lai-cách 來格, aujourd'hui encore appelée Kho, le « grenier », dans les guerres entre le

têtes, furent envoyés à Phi-tôn 扶尊, le Phi-chánh 扶正 actuel, sur la route mandarine, dans le Sud du Quảng-binh. Trương Phúc Cang 張福崗, un des commandants de l'avant-garde, s'établit aussi à ce village dès ce moment (1).

A la septième lune (24 juillet—22 août 1672), le *nguyén-soài* Hiệp se mit en marche avec le gros de l'armée et arriva dans le Quảng-binh (2). Tous les officiers étaient rassemblés non loin du théâtre des opérations. Hiệp assigna à chacun le poste qu'il devait occuper. Hữu Dật, qui avait reçu le titre de *chưởng-dinh* 掌營, et avait remplacé, à la 6e lune (24 juin—22 juillet) de l'an 1664, son collègue Hữu Tấn dans le poste de gouverneur 節制 du corps

Tonkin et la Cochinchine. Le *Thật-lục*, *ibid.*, donne des détails intéressants sur la manière dont se firent, au moins à ce moment, les transports pour le ravitaillement des troupes du Quảng-binh. Il y avait le transport par eau, dont le point terminus était Lai-cách, ou un point de la région environnante, et le transport par voie de terre. Pour effectuer ce dernier, on avait formé la « première compagnie des chars » 車一隊 et la « seconde compagnie des chars » 車一隊. Chaque compagnie comprenait cinquante hommes, et quatre *đô-trưởng* ou chefs de compagnie. On leur donna trente-sept chars, propriété de l'Etat, et soixante-quatorze buffles, chaque char étant trainé par deux buffles. Un homme dirigeait sept chars, et chaque char transportait douze cents écuelles 鉢 de riz décortiqué. Ces dispositions assuraient la facilité et la rapidité des transports. — Il faut rappeler ici ce que nous apprend *Thật-lục*, v, 4 b. En 1668, 戊申, Hiên Vương, reprenant un projet qui avait toujours intéressé les rois d'Annam, depuis la fin du XI^e siècle (cf. *Géographie historique du Quảng-binh*. B. E. F. E.-O., II, p. 65-64), avait donné l'ordre de recréer le canal qui devait mettre en communication le Quảng-trị et le Quảng-binh. Les troupes et la population des trois sous-préfectures voisines, sous la direction personnelle du roi, exécutèrent ce travail, de sorte que les barques pouvaient passer d'une province dans l'autre. Mais au bout de quelques mois le sable combla de nouveau le canal, et ordre fut donné aux riverains de le curer chaque année, selon les besoins. Ce canal, creusé quatre ans auparavant, existait-il encore et rendit-il des services en 1672 ? Il est permis d'en douter.

(1) D'après *Liệt-truyện*, IV, 17 a.

(2) Il est difficile de déterminer l'endroit où Hiệp s'établit au début des opérations. Le *Cang-mục*, xxxiii, 54 b, porte simplement qu'il arriva au Quảng-binh. Le *Thật-lục*, v, 8 b, dit qu'il arriva au *phủ* 府 (qui désigne ici indubitablement une résidence royale ou mandarinale, non une préfecture) de Tân-thắng 新勝, dans le Quảng-binh. Le *Liệt-truyện*, II, 11 b, dit qu'il arriva au *phủ* de Toàn-thắng 全 (mis sans doute pour 全) 勝. Nous verrons plus tard que Hiên Vương vint aussi au *phủ* de Toàn-thắng 全 (non 全) 勝 (*Thật-lục*, v, 11 a), mais on ne dit pas où était ce lieu. Nous avons vu déjà (*Thật-lục*, III, 15 a) que l'endroit où séjourna Công Thượng Vương dans le Quảng-trị, en 1648, reçut le nom de *phủ* de Toàn-thắng (village de Trung-chí 中址 dans le Quảng-trị). Il paraît donc certain que Hiệp s'avança jusqu'au Quảng-binh. Par ailleurs le nom de Toàn-thắng 全勝 « victoire complète », étant un nom d'heureux augure, donné pour des raisons superstitieuses (cf. *Thật-lục*, III, 15 a), il a pu être donné à plusieurs endroits où séjournèrent soit les souverains, soit les généralissimes cochinchinois, dont l'un au Quảng-trị, le second au Quảng-binh. Mais rien ne permet de situer cet emplacement. Quant à l'expression même de Quảng-binh, comme je l'ai dit plus haut, elle a une signification indéfinie, désignant tantôt le Quảng-binh central et le Quảng-binh Sud, tantôt spécialement le Quảng-binh Sud.

l'armée de Lưu-dồn 留屯道, dans le Quảng-binh central (1), fut chargé de la défense du mur de Sa-phụ 沙埠, qu'il avait fait construire en 1662, sur la rive droite et un peu en amont de l'embouchure du Nhật-lệ 日麗. La garde du *chinh-lũy* 正壘, ou mur principal, qui formait sans doute la partie centrale du mur de Đổng-hỡi, en amont du confluent du fleuve de Lê-ki avec le Nhật-lệ, fut confiée à Nguyễn Mĩ Đức 阮美德, *trấn-thủ* 鎮守 du *dinh* du Quảng-binh (2). Le *chương-cơ* 掌奇 Trương Phúc Cang, que nous avons vu nommé commandant de l'avant-garde, eut à défendre le mur de Trấn-ninh 鎮寧, destiné à recevoir les premières attaques de l'ennemi, et Triêu Tin 朝信, *trấn-thủ* 鎮守 du *dinh* du Bồ-chính (3), le mur de Đổng-hỡi, vers l'extrémité Ouest de ce mur. Toujours du côté Ouest, le mur de Đầu-mẫu 兜耆 fut confié à la garde de Thuận Đức 純德, *trấn-thủ* 鎮守 du Cựu-dinh 舊營鎮守 (4). Le *cại-cơ* 該奇 Thuận Trung 順忠 fut placé au pont de Mũi-nại 每耐橋, à l'endroit appelé encore de nos jours Kê-nại « les sauniers », ou Mũi-nại « la pointe des salines », immédiatement en amont du confluent du fleuve Nhật-lệ avec le fleuve de Lê-ki, et l'arroyo dit de Sáo-bùn. Il y avait là, on le verra plus tard, un fortin, dont on peut retrouver les traces dans le mur que les Annamites appellent encore Lũy-ngang « le mur transversal », et qui, allant du grand

(1) *Thật-lục*, v, 1 b. Hữu Tấn, malade, fut nommé *trấn-thủ* du Cựu-dinh, c'est-à-dire du Quảng-trị. Il mourut à la 7^e lune de l'an *bính-ngọ* (1-29 août 1666), âgé de 65 ans (*Thật-lục*, v, 3 a.)

(2) Je serais porté à croire que ce Nguyễn Mĩ Đức 阮美德 gouvernait la partie Sud du Quảng-binh actuel, et avait sa résidence à Dinh-trạm. On a vu plus haut en effet (p. 161 n. 1) que cette expression de Quảng-binh désigna spécialement, au moins dans le courant du XVIII^e siècle, le Sud du Quảng-binh. Mais, d'un autre côté, le commandant ou gouverneur de cette circonscription portait dans les premiers temps le titre de *tham-tướng* du *dinh* des troupes de mer du Quảng-binh, et je n'ai pu trouver dans le *Thật-lục* à quel moment il a porté, ni si vraiment il a jamais porté le titre de *trấn-thủ* ou gouverneur proprement dit. Par ailleurs, lorsque les documents parlent (*Thật-lục*, v, 1 b; *Liệt-truyện*, III, 59 a) de la nomination de Hữu Đạt, que j'ai mentionnée ci-dessus, ils portent 繼爲掌營節制留屯道. Cette manière de s'exprimer est extraordinaire pour désigner la nomination au poste de *trấn-thủ*. Il pourrait donc se faire que Hữu Đạt, bien que résidant à Dinh-mười (Quảng-binh) central), ne remplit qu'une fonction d'ordre purement militaire, et qu'il y eût en outre, au même endroit, Nguyễn Mĩ Đức, exerçant les fonctions de *trấn-thủ* (voir plus loin p. 252 n. 5.)

(3) Nous avons déjà vu ce mandarin remplissant cette charge à la 6^e lune, au début de l'expédition. A la 6^e lune de l'an *giáp-thìn* 甲辰, 1664, Trương Phúc Hùng 張福雄 avait été nommé *trấn-thủ* du Bồ-chính (*Thật-lục*, v, 1 b). Mais d'après *Liệt-truyện*, IV, 17 a, il fut déplacé quelque temps après, et nommé au Quảng-binh. C'est alors que Triêu Tin dut le remplacer. En tout cas il était déjà *trấn-thủ* en *canh-tuất* 庚戌, 1670 (*Thật-lục*, v, 6 b).

(4) Le *Thật-lục* n'indique pas à quel moment eut lieu cette nomination. En 丙午, 1666, le prince Tráng 壯 avait été nommé *trấn-thủ* du Cựu-dinh (Quảng-trị). La nomination de Thuận-đức 純德 devait donc être récente (*Thật-lục*, v, 3 b; *Liệt-truyện*, II, 2 a).

mur de Đổng-hôi au fleuve, servait de seconde ligne de défense (1). Enfin le *tham-tướng* 參將 Tài Lễ 才禮 (2), à la tête des jonques de guerre, fit enfoncer une haie de gros troncs d'arbres à l'embouchure du Nhứt-lộ pour en barrer l'entrée. Les troupes de terre et les troupes de mer formaient comme un réseau continu, se prêtant un mutuel appui. Tous les officiers approuvaient et acceptaient avec enthousiasme les ordres du généralissime. Il se disaient entre eux : « Les dispositions prises par le *nguyên-soái* indiquent un coup d'œil sûr et une décision rapide ; il a les qualités d'un vrai chef. » Cette confiance que le prince Hiệp sut inspirer à ses collaborateurs, malgré son jeune âge, était un gage du succès.

Il ressort d'un passage des *Biographies* (3) que, dans le courant de l'année 1672, un mandarin du nom de Trần Đình Ân 陳廷恩 avait fait transporter un stock de canons et de fusils au mur de Trường-dục 長育, lequel avait reçu alors le nom de Mur de Hôi-văn 迴文, « le mur qui s'enroule à la façon du caractère Hôi » Ces armes, si elles restèrent au mur de Trường-dục, ne servirent pas pendant l'expédition de 1672 ; mais elles auraient constitué un sérieux appui, dans le cas où les ouvrages de la rive gauche du Nhứt-lộ seraient tombés entre les mains de l'ennemi.

Ce n'est qu'à la 8^e lune (21 septembre — 20 octobre 1672) (4), que les troupes de Trịnh Căn arrivèrent au Bô-chính septentrional. Le *giám-sát* 監察 Nguyễn Lũng 阮寵 fut laissé dans ce district avec le titre de *đốc-thị* 督視, pour enrôler les milices régionales. Trịnh Căn franchit le Sông-gianh et s'établit aux villages de Thanh-hà 清河, sur la rive droite et presque à l'embouchure du fleuve, le Quảng-khé des cartes, et de Đông-cao 東高, sur le fleuve de Lý-hoà. C'est de là qu'il adressa aux populations des deux provinces du Thuận-hóa 順化 et du Quảng-nam 廣南, c'est-à-dire aux sujets de Hiên Vương, une longue proclamation que nous a conservée la version tonkinoise (5).

(1) Quant au pont de Mũi-nại, il pouvait être jeté soit sur le large fleuve de Lê-ki — car il y eut là, à une certaine époque, un pont, ainsi que le rappelle le nom du bac, *đó cầu dài*, « le bac du Long-Pont », — soit, plus probablement, sur l'arroyo dit de Sáo-bùn, où existe encore un pont dit *cầu ngắn*, « le pont court ». A propos du fortin du Mũi-nại voir *Les Lieux historiques du Quảng-bình*, p. 184.

(2) Ce mandarin avait été nommé *tham-tướng*, sans doute du Cữu-dinh, la douzième lune de l'an *binh-ngọ* 丙午 (26 décembre 1666 — 25 janvier 1667) d'après *Thất-lục*, v, 3 b. Si on compare les attributions qu'on lui donne avec le titre que portait le *tham-tướng* du Quảng-bình 廣平營水師參將, on pourrait conclure que le *tham-tướng*, ou « lieutenant » d'un *dinh*, s'occupait de ce qui concernait les troupes de mer.

(3) *Liệt-truyện*, v, 22 a.

(4) Le *Thất-lục*, v, 9 a, et le *Toán-thơ*, XIX, 51 b portent « à la 8^e lune supplémentaire ». Le *Liệt-truyện*, II, 11 b, porte « à la 8^e lune ». D'après le *De Calendario sinico* du P. HOÀNG, il y eut en 1672 une lune intercalaire, mais ce fut la 7^e (25 août-20 septembre). L'erreur de comput des ouvrages annamites n'influe en rien sur la date correspondante du calendrier grégorien. Il faut prendre la 8^e lune des tableaux du P. Hoàng.

(5) *Toán-thơ*, XIX, 51 b, 52, 55.

Cette proclamation est intéressante en ce qu'elle nous montre les sentiments des Trịnh, les intentions avec lesquelles ils entraient en campagne, les griefs qu'ils reprochaient aux Nguyễn, en un mot comment ils comprenaient la situation respective des deux états, et cela pendant la dernière expédition qu'ils entreprirent contre leurs ennemis, à la veille du dernier effort qu'ils firent pour les forcer à reconnaître leurs droits et ceux de la famille impériale. La politique de Trịnh Căn était habile. Les raisons qu'il donnait, la manière dont il s'exprimait étaient propres à faire impression sur l'esprit de la population : il faisait tout d'abord ressortir les droits du représentant des Lê 黎, de l'empereur légitime, sur les provinces du Sud. Ce n'était pas la famille des Nguyễn qui avait conquis et organisé le pays qu'ils occupaient. Nguyễn Hoàng 阮潢 n'était qu'un ministre de l'empereur, qui avait violé ses engagements les plus sacrés, un traître à l'honneur. On racontait alors sommairement le rôle de Nguyễn Hoàng pendant les dernières guerres avec les Mạc 莫, son arrivée à la cour, les honneurs qu'on lui accorda, puis son départ de la cour en 1600, et la manière dont il se comporta envers le messager impérial (le tout d'après la version tonkinoise que j'ai relatée en son temps) : « Hien Vương, son successeur, a marché sur ses traces. On lui a envoyé, ces dernières années (1), une lettre pour lui notifier les grandes lois qui régissent les rapports du souverain et des sujets. On lui montrait les deux alternatives extrêmes, le malheur ou la prospérité. Il n'a pas voulu ouvrir les yeux. Il creuse des fossés profonds, il élève de hautes murailles. C'est pourquoi il lève de lourds impôts, il impose des taxes écrasantes, il opprime le peuple. Il vous force à prendre en main la lance et le javelot, à négliger l'étude des livres, l'étude des rites. Comment y aurait-il de l'ordre et de la régularité dans l'administration des choses publiques ? Comment y aurait-il parmi vous des savants et des hommes illustres ? »

Après l'exposé de ces motifs, Trịnh Căn ajoutait qu'il était de son devoir de lutter pour punir le coupable, pour mettre un terme aux malheurs de la population. Il s'avancait avec pleins pouvoirs sur l'ordre de son père Trịnh Tạc, lequel n'agissait que dans l'intérêt de Lê Gia-Tôn, qui prenait part, lui aussi, à l'expédition. Il ne cesserait la lutte qu'après avoir remporté un triomphe complet. Enfin il concluait en exhortant la population à rentrer dans le chemin du devoir et à se présenter à lui pour se soumettre au souverain légitime : « On pardonnera aux notables, et on récompensera ceux qui auront du mérite. On diminuera les corvées et on allégera les charges du petit peuple. Quant aux individus originaires du Tonkin qui ont cherché un refuge dans les provinces du Sud, on leur pardonnera leurs crimes, on inscrira leur nom pour leur confier des charges. Mais s'ils s'attachaient obstinément à leur erreur,

(1) *Toàn-thơ*, XIX, 52 b. porte « 上年, l'année dernière », ce qui placerait le fait en 1671, à moins d'admettre que la proclamation fut rédigée non en 1672, mais en 1671. Le *Thất-lục*, v, 6 b, place le fait en 庚戌, 1670. Voir ci-dessus, p. 214 n. 4.

l'incendie dévorera le Mont Côn 崑崗, les pierres et le jade seront réduits en cendre (1). Comment pourraient-ils se dérober au châtimeut ? »

Cette proclamation, si en réalité elle put être connue de la population, ne paraît pas avoir eu un grand résultat. Un demi siècle de guerres avait trop exalté le patriotisme des Cochinchinois, creusé un fossé trop profond entre les deux royaumes. Les hostilités commencèrent.

A la 9^e lune (21 octobre — 18 novembre 1672), les troupes des Trjnh se trouvèrent en contact avec le détachement de Triêu Tin 朝信, qui, on l'a vu, gardait le mur de Đông-hồi 洞回壘. La première rencontre fut défavorable aux Cochinchinois (2). Triêu Tin, renouvelant la tactique employée par Hữu Dật en 1662, avait donné l'ordre aux habitants du Bô-chinh méridional de se retirer au-dedans du mur de Đông-hồi, pour qu'il s'y défendissent avec vigueur. Les troupes ennemis se déployèrent alors, à l'Ouest depuis le village de Chinh-thi 正始, aujourd'hui Trung-ngai 忠義, jusqu'à la montagne (3); à l'Est depuis le village de Phú-xá 富舍, sur les hauteurs qui dominent la plaine de Đông-hói, jusqu'à Trấn-ninh 鎮寧, aux portes mêmes de la citadelle de Đông-hói. Au centre s'étendait donc une trouée, laissée dégarnie à cause de la grande plaine de rizières qui s'y trouve, et qui était inondée et impraticable en cette saison. Mais en arrière de cette plaine, couronnant toutes les hauteurs, et pour réunir les deux corps d'armée, l'ennemi construisit un grand mur qui s'allongeait du pied de la montagne jusqu'au rivage de la mer. On voit encore, quand on suit la route mandarine, à deux kilomètres environ au Nord de Phú-xá, les restes d'un mur en terre qui, à travers un plateau mamelonné, gagne les abords de la montagne. Ce mur porte le nom de « Mur de Monsieur Ninh », *Lũy ông Ninh*. L'appellation est fautive, puisque Trjnh Toan 鄭權, *quốc công* de Ninh 寧, le héros tonkinois de la campagne du Nghê-an, ne put jamais s'avancer si loin; mais elle indique cependant un ouvrage d'origine tonkinoise. Il faut y reconnaître sans doute le mur que Trjnh Cãn fit élever en 1672.

En outre, Trjnh Cãn fit placer mille jonques de guerre, tant à l'embouchure du Sông-gianh qu'à l'embouchure du Nhứt-lộ. La flotte était en communication avec les troupes de terre et agissait de concert avec elles.

Le *nguyên-soái* 元帥 Hiệp 協, voyant les dispositions que prenait l'ennemi, et se rendant compte de la gravité de la situation, ordonna au *tham-trông* 參將

(1) C'est-à-dire « les bons et les mauvais seront enveloppés dans un même châtimeut ». Cf. *Allusions littéraires*, première série, premier fascicule, par le P. Corentin PETILLON, p. 254.

(2) *Thật-lục*, v, 9 b.

(3) Le *Thật-lục*, *ibid.*, et le *Li-t-truy'n*, II, 11 b, portent 至山頭. Je ne crois pas que cette expression désigne un village que je n'ai pu identifier. C'est sans doute du pied de la montagne qu'il s'agit.

Tài Lễ 才禮 de construire, avec l'aide des troupes de mer, des plates-formes sur le mur de Trấn-ninh 鎮寧 et d'y placer des canons. Le *tham-muru* 參謀 Bồng Giang 桐江, de son côté, enrôla les gens qui habitaient sur la lisière des montagnes, pour garder les gués et s'opposer à la marche des ennemis (1).

Cependant Hiên Vương, ayant appris avec quelles forces considérables s'avancait l'ennemi, réunit les grands dignitaires du royaume et leur fit part de ses craintes : « L'armée tonkinoise était nombreuse. Les Cochinchinois ne paraissaient pas de taille à se mesurer avec leurs ennemis. Il les pria de délibérer sur ce qu'il convenait de faire, livrer combat ou se tenir sur la défensive ». Le *cai-co* 該奇 Tống Đức Minh 宋德明 opina pour ce dernier parti : « Les Tonkinois étaient loin de leurs centres d'approvisionnement. Les vivres n'arriveraient qu'avec lenteur. Le succès dépendait, pour eux, de la rapidité des opérations. Il convenait de les faire vieillir sur place. Que l'on creusât des fossés profonds, que l'on élevât de hauts retranchements. Les Tonkinois perdraient beaucoup de monde en les attaquant. Découragés, ils se retireraient, et c'est alors qu'on tomberait sur eux ». Hiên Vương hésitait à prendre ce parti, qu'il jugeait difficile et périlleux. Trần Đình Ân 陳廷恩 donna un autre avis : « Il était persuadé que l'armée tonkinoise, que l'on disait forte de cent quatre-vingt mille hommes, n'atteignait pas le chiffre de cent mille hommes. Les troupes sont par la suite ce qu'on a dit auparavant qu'elles étaient. Il fallait dire bien haut que l'armée cochinchinoise, déjà forte de cent soixante mille hommes, allait recevoir cent mille hommes de nouvelles recrues, que le Prince allait lui-même marcher contre l'ennemi. Les espions ne manqueraient pas de rapporter ces bruits aux Trịnh ».

Hiên Vương goûta fort ce projet, et le mit à exécution : il ordonna aussitôt à des mandarins d'aller dans les deux provinces pour enrôler des troupes. Les récalcitrants seraient punis suivant la loi martiale.

Le jour *ât-vị* 乙未 (23^e jour de la 9^e lune, 12 novembre 1672), Hiên Vương se mit en marche. Les troupes de terre et les troupes de mer s'avancèrent simultanément. Il avait cependant, pour protéger ses derrières, laissé au port de Tur-dung 思容 (2), passe de la lagune Est de Huế, la compagnie de Hữu-binh 右柄隊 du troisième régiment des troupes de mer 三水奇 (3).

(1) *Thật-lục*, v, 9 b, 10 a.

(2) D'après *Cang-mục, chính-biên*, III, 8 b, cette passe porta sous les Li 李 (1009-1225), le nom de Ô-long 烏龍 ; sous les Trần 陳 (1225-1413), le nom de Tur-dung 思容 ; sous les Mạc 莫 (1527 — probablement 1558 pour ce qui concerne ce nom), le nom de Tur-khách 思客 ; sous les Lê 黎 (XVII^e et XVIII^e siècles), le nom de Tur-dung 思容. Aujourd'hui elle porte le nom de Tur-hiên.

(3) Le texte (*Thật-lục*, v, 11 a) porte 遺三水奇右柄隊守思容海口. La compagnie de Hữu-binh 右柄隊 est mentionnée en 1708 (*Thật-lục*, VIII, 5 a b) dans le dénombrement des troupes de mer. Elle comprenait trois *thuyền* 船, à savoir Thăng-nhì 勝二, Thăng-nhứt 勝一, et Thăng-tam 勝三. Mais on ne voit pas la dénomination que

La compagnie de Hậu-thủy 後水隊 (1) devait garder le port de Nộn 澳, passe actuelle de Thuận-an. Le régiment de Hậu-thủy 後水奇 (2) gardait le port de Minh-linh 明靈, c'est-à-dire le Cửa-tùng des cartes. En outre, les milices régionales des cinq sous-préfectures 縣 qui forment aujourd'hui la partie sud du Quảng-binh, le Quảng-trị et le Thừa-thiên, furent levées pour établir des postes le long de la Longue-dune 長沙, depuis Đông-hới jusqu'à la passe Sud de la lagune Est de Huế (3). Ces mesures calmèrent les inquiétudes de la population.

nous avons ici de Tam thủy cơ 三水奇. Il y avait quatre régiments qui portaient respectivement les noms de tả, tiền, hữu, hậu thủy cơ 左, 前, 右, 後水奇. Le « troisième régiment de la marine » était sans doute un de ces régiments, dont le nom fut modifié postérieurement. Le texte pourrait aussi se traduire, je pense : « il ordonna au troisième régiment de la marine, et à la compagnie de Hữu-binh de garder le port de Tu-dung. » Cette traduction est appuyée par ce fait que, dans le dénombrement de 1708, les régiments et les compagnies sont indépendants les uns des autres.

(1) Dans le dénombrement de 1708, on cite les compagnies de tả, tiền, hữu thủy 左前右水隊, mais pas de compagnie de hậu thủy 後水. En revanche nous avons le dinh de Hậu-thủy 後水營, qui comprenait les quatre thuyền de Phù-nam 扶南, de Quảng-nhi 廣二, de Nghĩa-nhi 義二, et de Hiền-nhi 賢二. Mais je doute que ce soit l'unité dont il s'agit ici.

(2) Dans le recensement de 1708, le cơ de Hậu-thủy 後水奇 comprenait les quatre thuyền 船 de An-tam 安二, de An-nhứt 安一, de An-nhi 安二, et de Phú-hương 富良.

(3) J'ai déjà mentionné (p. 145 n. 2) cette grande Longue-dune 大長沙. Pour savoir en quels lieux Hiền Vương fit établir ses postes de surveillance, il est nécessaire de traiter ici la question de la Longue-dune. D'après le *Cang-mục, chính-biên*, III, 9 b, 10 a, qui cite le *Phủ biên tạp lục* de Lê Qui Đôn 黎貴惇 (n° 74 de la *Liste des Sources annamites de l'histoire d'Annam, B. E. F. E.-O.*, IV) il y avait deux Longues-dunes : « La grande Longue-dune » 大長沙, qui allait de l'embouchure du fleuve Nhứt-lê (Đông-hới actuel), jusqu'au port de Minh-linh 明靈海門 (le Cửa-tùng des cartes, un peu au Sud du cap Lay, d'après le *O châu cận lục*, n° 108 de ladite *Liste des Sources*) ; et la « petite Longue-dune » 小長沙, qui allait du port de Việt 越海門 (le Cửa-việt des cartes) au port de Tu-dung 思容 (passe Sud de la lagune Est de Huế, voir p. 221 n. 2). Par contre, la Géographie de Minh-Mạng (n° 115 de la *Liste des Sources*) dit que la dune qui s'étend du port de Việt 越門 jusqu'au port de Tu-khách (c'est le nom du Tu-dung, voir p. 221 n. 2 ci-dessus), porte le nom de « grande Longue-dune » 大長沙, tandis que le rivage au Nord du Việt porte le nom de « petite Longue-dune » 小長沙. Un passage du *O châu cận lục*, au livre 1, permet de concilier les deux versions. Il est dit, au mot « Port de Minh-linh 明靈海口 », que la dune depuis l'embouchure du Nhứt-lê jusqu'au port du Minh-linh, s'appelle « la grande Longue-dune » ; et au mot « Port de Nộn 澳 (proprement *nhuyên*, mais erreur sans doute pour 澳, voir p. 148 n. 4) 海門 », que la dune qui s'étend du port de Việt jusqu'à la passe de Tu-khách 思容 (l'auteur du *O châu cận lục*, vivant sous les Mạc, en 1547, emploie le nom que la passe avait à cette époque, c'est-à-dire Tu-dung 思容), s'appelait jadis « la grande Longue-dune », tout comme la dune du Nord ; mais par après, dans la période *khai-dại* 開大 des Hồ 胡 (1405-1407), l'isthme de sable s'éboula (et une nouvelle passe se forma, sans doute celle de Thuận-an). Les troupes de la capitale furent réquisitionnées pour boucher l'ouverture ; mais les pluies et les inondations qui eurent lieu pendant huit ou

La barque royale, arrivée à Kim-dôi 金堆, village et grand marché situé vers le milieu de l'arroyo qui relie le fleuve de Hué à la lagune Ouest du Thùr-thiên, profita d'un fort vent du Sud (1) qui la porta rapidement au chef-lieu du Cũu-dinh 舊營, non loin de Quảng-trị. Le roi s'établit à la résidence de Toản-thắng 全勝 (2).

Il s'empessa d'établir des relais de poste, tant pour le service par eau que pour le service par voie de terre. Le service fluvial partait de Bao-vinh 褒榮, aux portes mêmes de la citadelle actuelle de Hué, et aboutissait à Hồ-xá 胡舍, à une quarantaine de kilomètres au Nord de Quảng-trị; là les dépêches prenaient la voie de terre (3). La voie postale de terre ne commençait pas à Hué,

neuf mois, entravèrent le travail, et, dans la période *cảnh-thống* 景統 des Lê 黎 (1498-1504), la passe s'agrandit considérablement, et la dune (sans doute parce qu'elle avait été coupée en deux) commença à être appelée « la petite Longue-dune », 小長沙. (La copie manuscrite de l'ouvrage que j'ai portée, à propos de l'éboulement : 治腰決. J'ai corrigé 治在始 : la langue de terre commença à s'ébouler). — Le passage du *Thật-lục*, v, 11 a, est général dans son expression 列屯于長沙海岸, « placer des postes de long du rivage de la Longue-dune. » Par ailleurs, on réquisitionna pour cela les milices des cinq sous-préfetures qui constituaient alors le Thùr-thiên, le Quảng-trị et le Quảng-binh actuels. Pour ces motifs, on doit admettre que ces postes furent établis le long du rivage qui s'étend depuis Đồng-hới jusqu'à la passe de Tư-dung ou Tư-hiền,

(1) Il ne s'agit pas ici du vent appelé par les Annamites *gió-nam*, « vent du Sud », par les Français « vent du Laos », qui est absolument contraire si on va de Hué à Quảng-trị, mais du vent dit *gió-nồm*, soufflant de l'Est-Sud-Est, qui commence précisément à être favorable à partir de Kim-dôi, où l'arroyo fait un coude.

(2) Le *Thật-lục*, ix, 11 a, dit que ce lieu était primitivement un poste de soldats, *trại* 寨. Je ne pense pas qu'il s'agisse du Toản-thắng 全勝 où s'était établi le généralissime Hiệp, lequel paraît être dans le Quảng-binh. Il s'agit ici de l'endroit où Công Thượng Vương s'était établi en 1648, c'est-à-dire du village de Trung-chỉ 中址, à quelques kilomètres au Nord de Quảng-trị. Ce qui le prouve c'est que le premier des relais de poste, dont on va parler ci-dessous, était établi à Vinh-quang 榮光, village situé justement non loin de Trung-chỉ où devait être la tête de ligne, à cause de la présence du roi.

(3) Le trajet était divisé en seize sections, comprenant dix-sept relais 次. C'étaient en partant de Hué : Bao-vinh 褒榮 ; Vân-quật 雲窟 ; Cang-nhàn 岡澗 ; Tam-gian 三江 ; Vân-trình 雲程 ; Tháp-quán 塔館 (sans doute village de Cờ-tháp, sur la lagune Ouest de Hué) ; Phương-lang 芳榔 ; Ngọa-kiều 瓦橋, où Nguyễn-Hoàng avait triomphé des partisans des Mạc ; An-la 安邏, Đồng-giám 銅鑑, sur le fleuve de Quảng-trị ; Hội-môn 會門 ; sans doute pour Cũu-hới « l'embouchure de l'arroyo » qui met en communication le fleuve de Quảng-trị avec le fleuve de Cũu-tùng ; les auberges de Nhi-hà 珥河 ; An-nĩ 安美 ; Câu-phụ 鈞阜, à l'embouchure Nord de l'arroyo dont j'ai parlé ; Đò-thị 渡市, vulgairement Chợ-dò, le « Marché du béc ; Châu-thị 州市, aujourd'hui Chợ-huyện ; enfin Hồ-xá 胡舍. L'endroit où, de nos jours, s'arrêtent les barques, à la saison sèche, à peu près en face de la résidence actuelle du sous-préfet, s'appelle Bển-ngư, « l'embarcadère royal ». C'est là que les rois de Hué prenaient la route de terre lorsqu'ils allaient vers le Nord. Hiên Vương fit donner, pour le service postal, quatre barques, à six rameurs par barque. Les relais étant fort rapprochés, à deux ou trois heures au plus les uns des autres, le service devait être assuré avec rapidité.

comme la précédente, mais à la résidence temporaire de Hiên Vương, c'est-à-dire à Trung-chĩ 中址, dans le Quảng tri, et aboutissait au mur de Sa-phũ 沙埠, à l'embouchure du Nhứt-lẽ, sur le théâtre même des opérations. La route était divisée en dix-sept sections, formant dix-huit relais, distants entre eux d'une heure environ de marche, parfois moins. Quatre chevaux étaient affectés à ce service (1).

Cependant, à la 10^e lune (19 novembre-18 décembre 1672), le *tham-đốc* du corps d'armée supérieur des troupes tonkinoises, nommé Văn Lộc 文祿, à la tête de ses troupes, passant par les routes de la montagne, dépassa le Mont Mạt-cật 密牒 (2), et se posta en face du mur de Đổng-hỏi. Le commandant du mur, Triêu Tin 朝信, l'aperçut du haut des remparts, et dit : « Ces troupes se sont avancées pour nous épier ; il serait bon de dresser une embuscade pour les prendre ». Le *cai-cơ* 該奇 Trương Văn Vân 張文雲 s'offrit pour tenter le coup de main. Triêu Tin accepta sa proposition, malgré les avertissements de Hoàng Phưong 弘芳 : « Cette embuscade est une mauvaise entreprise, disait cet officier. Il est nécessaire d'étouffer tout bruit, de dissimuler toute trace dans les profondeurs des fourrés. Or, le Mont Mạt-cật s'élève solitaire au milieu d'un terrain plat. Ce n'est pas un endroit propice pour dresser une embuscade. De plus, Văn est plein de courage, mais il ne sait pas combiner un plan. Certainement c'est une erreur grosse de conséquences que l'on commet. Je demande que l'on envoie en secret un détachement à la suite de Văn pour le secourir au besoin ».

Cette nuit-là, Văn fit camper ses soldats au sommet du Mont Mạt-cật. Mais Văn Lộc 文祿 amena ses troupes, l'enveloppa et l'attaqua avec vigueur après avoir mis le feu à la forêt. Văn se défendit bravement, mais fut obligé de prendre la fuite. Il n'aurait pas échappé à la mort si Hoàng Phưong n'était accouru à son

(1) *Thất-lục*, v, 11 a b. Les relais de la voie de terre étaient, en allant du Sud au Nord : Vinh-quang 榮光 ; Cầu-thị 橋市, vulgairement Chợ-cầu, « le Marché du Pont » (la route mandarine semble avoir passé à cette époque un peu à l'Est de la route actuelle) ; Kinh-thị 涇市, vulgairement Chợ-kênh ; Châu thị 州市, ou Chợ-huyện, où nous avons déjà vu un relai de la voie fluviale ; Hồ-xá 胡舍, où la voie fluviale avait son point terminus ; Hà-kì 河岐, vulgairement Hạ-cò ; Phật-quán 佛館, vulgairement Quán-bụt, « les Auberges du Buddha » ; Liên-quán 蓮館, vulgairement Quán-sen, « les Auberges [de l'étang] des nénuphars » ; Cát-quán 葛館, vulgairement Quán-cát, « les Auberges du sable » ; Ba-nguyệt 渡月, village du Quảng-bình, qu'il ne faut pas confondre avec le village de même nom du Quảng-trị Nord ; Dâm-hương 還鄉 ; Trà-quán 茶館, vulgairement Chợ-chè, « le Marché du thé » ; Thị-quán 市館 ; Bối-phụ 貝阜, vulgairement Cồn-bói ou Quán-bói ; Tráng-kiện 壯健, sans doute Đình-mười actuel ; Miếu-một 廟蔑, où la voie atteignait le Nhứt-lẽ ; Cù-hả 渠河, deux villages appelés administrativement Cù-thôn 渠村 et Hà-thôn 河村, vulgairement Làng-hả, Lang-cửa, où le généralissime Hiệp 協 viendra fixer sa résidence ; enfin le mur de Sa-phũ 沙埠, point terminus.

(2) Les données me manquent complètement pour localiser cette montagne, dont le *Quảng-bình chí* ne parle pas. Mais elle était à l'Ouest du mur de Đổng-hỏi.

secours avec un détachement. Les Tonkinois se retirèrent en se défendant. Triêu Tin voulait punir sévèrement Văn suivant les lois militaires ; mais Hiên Vương, en considération des services que cet officier avait rendus pendant l'expédition du Nghê-an, l'abaissa seulement au grade de *cái-dội* 該隊, et l'obligea à retourner chez lui, lui accordant une pension annuelle de cent ligatures jusqu'à la fin de ses jours (1).

Vers ce temps un messenger des Trịnh s'approcha du pied du mur de Trãn-ninh 鎮寧, demandant à parlementer. Le *nguyễn-soái* 元帥 donna l'ordre au *cái-hợp* 該合 (2), Tú Minh 秀明 de se rendre à cette invitation. Lorsque les deux parlementaires se furent réunis, l'envoyé des Trịnh expliqua à Tú Minh que l'armée tonkinoise venait à cause de la lettre que Trịnh Tạc avait envoyée les années précédentes à Hiên Vương, et que celui-ci n'avait pas voulu recevoir. Tú Minh répliqua que tout ce que soutenaient les Trịnh était de purs mensonges : « Nguyễn Hoàng 阮潢 avait soutenu et défendu la famille impériale, c'était un fait connu de tout le monde. Mais maintenant c'étaient les Trịnh qui détepaient tout le pouvoir dans le royaume. Quant aux événements de la période *chính-trị* 正治, c'est-à-dire la nomination de Nguyễn Hoàng comme gouverneur du Thuận-hoá, et aux événements de la période *hoảng-định* 弘定, c'est-à-dire le départ de Nguyễn Hoàng de la cour de Hà-nội, ce sont des choses qu'on ne peut entendre sans indignation. Dernièrement, on a refusé de recevoir un messenger, mais en ce faisant, ce n'est pas aux Lê que l'on a désobéi, c'est aux Trịnh ». Le messenger tonkinois n'aurait su que répondre aux raisons de Tú Minh et se serait retiré. Quant à Tú Minh, le généralissime cochinchinois le combla d'éloges pour la manière dont il avait conduit la discussion, et lui donna vingt onces d'argent (3).

Ce fait, rapporté par les *Annales des Nguyễn*, doit être rapproché de ce que nous avons raconté plus haut au sujet de la proclamation adressée par Trịnh Căn à la population des deux provinces. Les paroles de l'envoyé des Trịnh ne sont pas explicites ; mais nous pouvons, par la réponse de Tú Minh, deviner tout ce qu'il dit. L'envoyé des Cochinchinois réfute justement tous les griefs exposés dans la proclamation. L'envoyé tonkinois, en demandant une entrevue, n'avait qu'un but, communiquer aux troupes cochinchinoises la proclamation du généralissime tonkinois. Cette démarche honore Trịnh Căn. Avant d'engager une action sérieuse, il voulut tenter un dernier effort pour ramener par la persuasion ceux qu'il considérait comme des rebelles trompés par les Nguyễn.

Lorsque Tú Minh fut de retour, Hữu Dật donna ce conseil : « L'envoyé des Trịnh va raconter comment les choses se sont passées. Sans aucun doute la

(1) *Thật-lục*, v, 11 b : 12 a b.

(2) Les *cái-hợp* étaient des employés des trois bureaux entre lesquels étaient réparties les diverses affaires administratives. Il y avait sept *cái-hợp* par bureau (*Thật-lục*, II, 2 b).

(3) *Thật-lục*, v, 12 b, 13 a.

colère portera Trịnh Căn à mettre ses troupes en mouvement. Je demande qu'on avertisse de nouveau les officiers de se tenir prêts à l'attaque. » Le généralissime suivit ce conseil.

Les prévisions de Hữu-Dật se réalisèrent. A la onzième lune (19 décembre 1672 — 17 janvier 1673) Lê Thi Hiến 黎時憲 amena ses troupes devant le mur de Trấn-ninh. A cette nouvelle, le *nguyên-soái* Hiệp, jusque-là établi au *phủ* de Toản-thắng 全勝, se rapprocha du théâtre des opérations, et descendit aux villages de Cừ-thôn 渠村 et Hà-thôn 河村, situés sur la rive droite du Nhứt-lộ, un peu en amont de Đông-hới. Là, du haut des dunes qui bordent le fleuve, il pouvait surveiller les mouvements des troupes, les progrès de l'attaque et de la défense ; il avait devant lui, du Sud-Ouest au Nord-Est, l'ensemble des travaux de défense qui constituent le grand mur actuel. Au centre, en face de lui, le mur principal flanqué en arrière du fortin de Mũi-nại 每耐堡 ; à gauche, au pied des montagnes, le mur de Đông-hôi et le mur de Đầu-mẫu 兜鏊 ; à droite, sur la rive gauche du fleuve, le mur de Trấn-ninh où allaient se concentrer les efforts de l'ennemi, et, sur la rive droite, en aval du quartier général, le mur de Sa-phụ. Comme ce dernier mur n'était pas assez rapproché de l'embouchure de fleuve et ne la défendait pas suffisamment, Hiệp ordonna à des troupes de s'établir à l'embouchure même du Nhứt-lộ et au fortin de Sa-chuy 沙籌堡 (1).

Cependant Lê Hiến avait donné le signal de l'assaut. Ses troupes furent repoussées avec pertes. Trịnh Tạc, dont les documents des Nguyễn nous signalent pour la première fois la présence sur le théâtre des opérations, fit appeler tous les officiers et les réprimanda sévèrement. Thi Hiến donna une seconde fois l'assaut avec trois mille hommes (2). Les Tonkinois comblaient les fossés, aplanissaient les tranchées, tout en combattant. Les Cochinchinois, au haut du mur, disposaient à la hâte les canons et tiraient sur les ennemis qui montaient à l'assaut, serrés

(1) Ce fortin fut construit à la 6^e lune de l'an 癸巳 (25 juin — 22 août 1655) d'après *Thật-lục*, IV, 5 b. Il s'appelait aussi Chùy-phong 錐鋒. Il dominait la passe du fleuve, comme on le verra plus loin par le détail des opérations. Mais sur quelle rive faut-il le placer ? Le *Portulan annamite* de M. DUMOUTIER, pl. XV, n^o 378, nous montre sur la rive droite un mur dans le nom duquel entre le caractère *chùy* 錐, comme dans le second nom indiqué ci-dessus, et ce fortin pourrait être placé à peu près en face de la chrétienté actuelle de Tam-toà, à l'endroit où est un mur appelé vulgairement Lũy-hới. Mais d'un autre côté, le *Quảng-bình chí*, décrivant le camp retranché de Tam-toà, dit que le mur, après avoir fait un détour, arrive à Chùy-chuy 錐箭, nom qui renferme les deux caractères des noms cités plus haut. En présence de ces données contradictoires, je ne puis me rendre compte au juste de la situation de ce fortin.

(2) *Thật-lục*, V, 15 b. Remarquer combien ce chiffre paraît dérisoire, si on le compare avec les chiffres formidables que l'on a donnés précédemment pour l'ensemble de l'armée tonkinoise, et avec l'acharnement que mirent les assaillants à enlever le mur. Le *Liệt-truyên*, II, 12 a, ne donne aucun chiffre. Peut-être faut-il comprendre le caractère 復, employé par le *Thật-lục*, comme indiquant un renfort de 3.000 hommes.

comme des fourmis. Les assaillants, pour se mettre à l'abri de la grêle de projectiles qui tombaient sur eux, creusaient des fossés et élevaient des retranchements. Tantôt ils lançaient en l'air des cerfs-volants enflammés qui allumaient l'incendie dans le camp des Cochinchinois, tantôt ils jetaient des grenades incendiaires. Dans l'espace d'un seul jour le mur faillit être démoli et pris à trois ou quatre reprises différentes. Le commandant Truong Phuc Cang 張福崗, désespérant de pouvoir repousser l'ennemi, voulait abandonner le poste et se retirer au mur de Mũi-nại, mettant ainsi entre les ennemis et lui le grand fleuve de Lê-ki. Il en demanda l'autorisation au généralissime. Mais celui-ci refusa catégoriquement : « Il fallait tenir ferme. Il allait envoyer des secours. Si les troupes cochinchinoises lâchaient pied une seule fois, cette première défaite impressionnerait défavorablement toute l'armée et y jetterait le découragement, tandis que l'ardeur et le courage des ennemis en seraient accrus ».

Hiệp envoya donc un exprès à cheval au mur de Sa-phụ 沙埠壘, pour presser Hữ Dật de se porter au secours de Trấn-ninh. Mais Hữ Dật répondit : « Mon devoir est de garder Sa-phụ ; Trấn-ninh ne m'a pas été dévolu en partage ; je n'ose y aller. » Cette réponse ne cadre pas avec la carrière toute d'honneur et de bravoure du vieux général (1). Mais il eut bien vite regret d'avoir refusé le poste d'honneur que son chef lui offrait. Il monta sur le rempart de Sa-phụ et put voir devant lui, de l'autre côté du fleuve, le mur de Trấn-ninh : la fumée et les flammes couvraient le ciel d'un voile épais, tandis que la canonnade grondait sourdement. Les ennemis faisaient tous leurs efforts pour enlever la position. S'il n'y allait pas, le *nguyên-soái* irait. Était-il convenable qu'il laissât son chef s'exposer ainsi ? Réunissant toutes ses troupes, il se mit en marche vers Trấn-ninh. Mais réfléchissant que le généralissime était sans doute déjà parti, n'ayant pas le temps, par ailleurs, de lui dépêcher un exprès, il fit faire une entaille sur le tronc d'un gros banyan qui se trouvait sur le chemin par où devait passer le généralissime, et fit graver ces mots sur la surface blanche de l'entaille : « Hữ Dật est parti pour Trấn-ninh. Il prie le *nguyên-soái* de conduire ses troupes à Sa-phụ pour garder le mur à sa place ».

Hiệp de son côté, ayant appris le refus de Hữ Dật, s'était mis en marche avec ses troupes, pour aller au mur de Trấn-ninh; mais, ayant vu en route l'avis tracé par Hữ Dật, il descendit au mur de Sa-phụ.

(1) Hữ Dật, mort en 1681, âgé de 78 années, avait donc en 1672, 69 années d'après le système annamite (*Liệt-truyệ*n, III. 40 a). L'âge avancé du général explique donc cette défaillance. Mais on voit percer dans la réponse de Hữ Dật un certain dépit de ce qu'il n'avait pas été choisi pour défendre le mur de Trấn-ninh. On se souvient que, dans tout le cours de sa carrière, spécialement pendant l'expédition du Nghê-an, cet officier montra un caractère indépendant et très personnel.

Les Tonkinois avaient bien supposé que l'on ne manquerait pas de secourir les défenseurs de Trấn-ninh. Un de leurs officiers, le *tham-dốc* Thắng 勝, avait reçu l'ordre de pénétrer dans le Nhứt-lộ avec trente jonques de guerre, et de surveiller les embarcadères par où pouvaient passer les troupes cochinchinoises, pour leur barrer le passage. Mais le prince Hiệp avait pris des mesures en conséquence : il avait donné l'ordre au *cái-cơ* 該奇 Kièn Lữ 堅禮 de se porter au fortin de Sa-chuy, d'y disposer des canons à la faveur de la nuit, de les braquer vers l'eau, et d'attendre les ennemis qui ne manqueraient pas de pénétrer dans le fleuve. De son côté, le *tham-trương* 參將 Tài Lữ 才禮 devait stationner avec ses jonques, à l'embouchure du Nhứt-lộ. La flottille de Thắng 勝, attaquée à la fois du côté du fleuve et du côté de la rive, fut dispersée dès qu'elle se présenta (1).

Lorsque Hữ Dật arriva au mur de Trấn-ninh, il faisait nuit noire. « A huit pouces, à un pied devant soi, on ne se distinguait pas. » Le général ordonna de faire des torches avec des herbes et des branchages, et d'éclairer le théâtre de la lutte. Les troupes tonkinoises reconnurent alors que les renforts étaient arrivés, et n'osèrent renouveler l'assaut.(2).

Les ennemis avaient pratiqué dans le mur une brèche de plus de trente *trượng* 丈 (cent vingt mètres) de longueur. Hữ Dật ordonna aux troupes et aux gens du peuple de planter en terre des madriers et des planches pour faire une palissade solide, et de boucher les interstices avec des gabions. Les Cochinchinois travaillèrent toute la nuit. Au point du jour, les Tonkinois accoururent avec une nouvelle ardeur, et recommencèrent la lutte. Mais le mur, solidement réparé, résista à tous leurs efforts. Les attaques semblent avoir duré encore plusieurs jours (3). Du côté des Tonkinois, les cadavres s'amoncelaient, au dire de l'annaliste ; du côté des Cochinchinois, nombreux furent les morts et les blessés.

Hiền Vương n'avait pas pris part effectivement aux opérations. Mais, ayant appris la situation critique du mur de Trấn-ninh, il envoya un exprès s'informer de l'état des affaires. Hữ Dật, répondit à l'envoyé : « Jadis nos troupes se sont avancées fort avant dans le Nghệ-an, et, bien que nous fussions dans un pays étranger, les troupes des Trịnh n'osaient pas se mesurer avec nous. A plus forte raison aujourd'hui, protégés par des remparts élevés et des fossés profonds, où nous sommes les maîtres et où nous attendons l'étranger, nous ne devons rien craindre. » Il envoya au roi une lettre conçue en ces termes : « Votre serviteur sollicite la faveur de défendre le mur de toutes ses forces et de repousser l'ennemi, et de montrer ainsi sa reconnaissance envers l'Etat pour toutes les faveurs qu'il en a reçues. S'il manque à son devoir, il demande à être puni suivant les lois du code militaire. » Hiền Vương, ayant reçu la lettre, dit : « Depuis que Hữ

(1) *Thất-lục*, v, 14 b, 15 a ; *Liệt-truyện*, II, 12 b.

(2) *Thất-lục*, v, 14 b ; *Liệt-truyện*, III, 59 b.

(3) D'après *Thất-lục*, v, 15 a.

Dật a prêté serment sur le tertre et est entré dans la carrière des honneurs, il a combiné des plans et donné des conseils de prudence ; il n'a pas livré un combat où il ne fût vainqueur. Maintenant que j'ai entendu cette promesse, je n'ai plus aucune inquiétude » (1). Belles paroles, tout à l'honneur du vieux général, et qui couronnent dignement une vie de travaux et de mérites.

Tel est, d'après les documents des Nguyễn, le récit des opérations qui eurent lieu pendant la onzième lune (19 décembre 1672 — 17 janvier 1673). La version tonkinoise, qui ne mentionne pas ces assauts infructueux, n'a retenu qu'un succès des troupes tonkinoises, que les documents cochinchinois semblent avoir laissé de côté. A la onzième lune, le *thống-suất* Lè Thi Hiên 黎時憲, à la tête du corps d'armée principal, arriva au pied des remparts des rebelles. Il envoya les officiers de sa suite, Lưong Đẳng Quang 梁登光, *hầu* de Thiêm-chương 兪掌候, et Võ Tuấn Tài 武俊材, *hầu* de Trinh-tường 禎祥侯, attaquer les troupes ennemies au lieu dit Đa-lân 多吝 (2). Ils incendièrent et détruisirent le campement, coupèrent la tête et l'oreille gauche à un grand nombre d'ennemis, s'emparèrent de nombreux drapeaux, d'étendards et d'armes de toute sorte, que l'on envoya au quartier général pour les présenter à l'empereur et au *vuong*. On récompensa les deux officiers de leur bravoure, en nommant Quang *tham-đốc* 參督 et Tài *đề-đốc* 提督 (3).

Pendant les opérations n'étaient pas terminées. Trịnh Tạc, il est vrai, s'éloigna du théâtre des hostilités : à la douzième lune (18 janvier — 16 février 1673), voyant que le mur de Trấn-ninh ne pouvait être pris, bien qu'on l'attaquât depuis plusieurs mois, et que, par ailleurs, la région était humide et le froid rigoureux — on était précisément dans la saison du crachin et de la bise glacée du Nord-Ouest, — il pria Lè Gia-Tôn 黎嘉宗 de se retirer à Phù-lộ 扶路, sur la rive gauche du Sông-giành (4). Ce détail nous prouve que l'empereur, aussi bien que Trịnh Tạc, s'étaient avancés jusque dans le Bô-chinh méridional.

D'après la version tonkinoise l'expédition se serait terminée là : les prisonniers que les Tonkinois avaient faits, hommes et femmes, jeunes filles et vieillards, auraient été renvoyés après qu'on leur eut distribué de l'argent et des vivres. Mais d'après les documents cochinchinois (5), les opérations auraient duré encore quelque temps, car Trịnh Tạc aurait laissé Lè Thi Hiên au camp de Chính-thị 正始, et ce général aurait de nouveau attaqué le mur de Trấn-ninh. Le prince Hiệp ordonna alors au *cái-cơ* 該奇 Thăng Lâm 勝林 de prendre

(1) *Thật-lục*, v, 15 a b ; *Liệt-truyện*, III, 40 a b.

(2) Je n'ai aucune donnée pour identifier ce lieu.

(3) *Toàn-thơ*, XIX, 55 b, 54 a. Je ne pense pas qu'il faille confondre cet engagement avec celui que les documents cochinchinois nous ont raconté plus haut, lequel se passa à la 9^e lune, ni avec celui du mont Mật-cát 密脂山, lequel eut lieu à la 10^e lune.

(4) *Thật-lục*, v, 16 ; cf. *Toàn-thơ*, XIX, 54 a.

(5) *Thật-lục*, v, 16 a b ; *Liệt-truyện*, II, 12 b, 15 a.

une soixantaine d'éléphants et d'aller sur la Longue-dune 長沙 au Sud de Đồng-hới, de sortir du mur de Sa-phụ 沙埠, puis d'y rentrer en faisant des circuits. Les soldats des compagnies de la marine devaient aussi prendre quatre jonques et s'avancer en pleine mer, jusqu'en face du port de Ròn 洑 ou de Di-luân 瀾淪, sur la limite Nord du Quảng-binh actuel, en ayant soin de partir le matin et de revenir le soir. Ces manœuvres étaient prescrites dans le but de faire concevoir des soupçons aux troupes des Trịnh, c'est-à-dire pour leur faire croire sans doute qu'on recevait des renforts du Sud, et qu'on voulait leur couper la retraite du côté du Nord.

Lê Thi Hiến, que ses attaques infructueuses avaient découragé, apprit que Trịnh Căn avait reculé avec les troupes de mer, et qu'arrivé au Sông-gianh il était tombé gravement malade et avait regagné le Tonkin (1). Il jugea bon d'abandonner la partie, lui aussi, et prit la fuite avec ses troupes au milieu de la nuit. Les Cochinchinois se mirent à sa poursuite, mais sans pouvoir l'atteindre. Lorsqu'ils arrivèrent en face du Mont Lê-dê 梯山, nom qui désigne ordinairement un des îlots qui prolongent le cap Vung-chùa, le général tonkinois avait déjà passé le fleuve, sans doute le Sông-gianh (2). Lê Gia-Tôn avait, lui aussi, regagné le Tonkin.

Le *nguyên-soái* cochinchinois se montra magnanime dans sa victoire, autant et plus que ne le fut Trịnh Tạc, d'après la version tonkinoise : tous les Tonkinois qu'on avait pris vivants reçurent, par son ordre, de l'argent, des vivres et des vêtements, puis on les relâcha, sans qu'on en tuât un seul. On éleva, à l'intérieur du mur de Trấn-ninh, un tertre où l'on offrit un sacrifice en l'honneur des mânes des officiers cochinchinois morts dans la lutte. A l'extérieur du mur on éleva un autre tertre et l'on y fit les mêmes cérémonies en l'honneur des ennemis qui avaient péri pendant l'expédition. Ce funèbre devoir accompli, le prince Hiệp ramena les troupes sur le territoire du village de Thạch-xá 石舍, un peu au Sud de Dinh-mười. C'est de là qu'il fit connaître à son père la victoire qu'il avait remportée. Hiến-Vương était revenu au *phủ* de Lương-phúc 良福府 (3), où le *nguyên-soái* vint le rejoindre, à la deuxième lune de l'an *qui-sửu* 癸丑 (18 mars — 16 avril 1673) (4).

(1) C'est la version du *Thật-lục*, v, 16 ab, que je donne. Le *Liệt-truyện*, II, 13 a, dit que c'est Trịnh Tạc qui, arrivé au Sông-gianh, tomba malade. Quoiqu'il en soit, Trịnh Căn joua un rôle fort effacé dans cette expédition, malgré son titre de généralissime.

(2) *Thật-lục*, v, 16 b ; *Liệt-truyện*, II, 13 a. Je ne pense pas que les Cochinchinois se soient avancés jusqu'au mont Hoành-son même. Ils durent s'arrêter au Sông-gianh, à l'endroit où ils avaient en face d'eux le mont Lê-dê 梯山, mais sans qu'ils soient allés jusqu'à cette montagne.

(3) Je n'ai pu localiser cette résidence du prince.

(4) *Thật-lục*, v, 16 b, 17 a ; *Liệt-truyện*, II, 13 b, 14 a. C'est une belle figure, un noble caractère que ce prince Hiệp. Il se présente à nous avec une auréole de vertu et de grandeur que l'on est peu habitué à voir dans les cours d'Extrême-Orient. A son arrivée à la cour,

Le *trấn-thủ* 鎮守 du Ngự-an, Đào Quang Nhiều 陶光饒 venait de mourir. Trịnh Tạc nomma à sa place Lê Thi Hiến. Cet officier avait en même temps sous sa juridiction le *châu* du Bô-chinh septentrional. Lê Sĩ Triệt 黎仕徹 était nommé *đốc-thị* 督視, et Nguyễn Danh Thiệt 阮名寔 *phó-đốc-thị* 副督視. Ils devaient garder les points stratégiques et rassurer la population (1).

Ce fut la dernière expédition des Trịnh. De part et d'autre, le Sông-gianh fut regardé comme la frontière des deux états ; le Nord et le Sud furent désormais en paix.

Chose curieuse, des deux côtés on se trouva satisfait du résultat de la lutte, et on s'attribua les honneurs de la victoire. A la 7^e lune de l'an *giáp-dần* 甲寅 (2-30 août 1674), Trịnh Tạc conféra à son fils Căn le titre de *định-nam-ương* 定南王, « prince du Midi pacifié » (2). Quant aux Cochinchinois, nous pouvons voir une expression de leur joie dans ce que dit l'annaliste, auteur de l'inscription du Long-Pont, quand il compare le mur de Đông-hới à la grande muraille de Chine, construite par les Tần 秦 pour repousser les envahisseurs sortis du grand désert de Gobi. Hiên Vương comprit bien toute l'importance de sa victoire. A son retour à Kim-long 金龍, où il avait alors sa résidence, il s'empessa d'offrir un sacrifice d'action de grâces au Ciel et à la Terre ; il alla remercier ses ancêtres dans le temple funéraire, et accorda de nouveaux titres honorifiques aux génies de tout le royaume. Ses officiers furent récompensés généreusement. Les habitants du *châu* du Bô-chinh et ceux de la partie du Khang-lộc 康祿 située au Nord de la grande muraille, furent exemptés d'impôts pendant trois années. Quant aux habitants de l'autre moitié du Khang-lộc et à

après son triomphe, dit le *Liệt-truyện*, II, 14 ab, le roi, plein de joie, lui donna en récompense cent onces d'or pur et mille onces d'argent, avec cinquante pièces de brocart. Mais le Prince refusa tout d'abord : « Cette victoire, dit-il, est l'effet de votre puissance et des efforts des officiers. Comment moi seul en aurais-je été capable ? » Hiên Vương répondit : « Votre mérite est grand ; vous êtes digne de recevoir une récompense éclatante ». Alors le prince accepta. Pendant la campagne, il reposa toujours dans sa tente avec deux soldats qui veillaient l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Un habitant du Quảng-bình, nommé Bật Nghĩa 弼義, avait chez lui une jeune fille fort belle qu'il vint offrir au Prince. Mais celui-ci refusa la proposition, tout en donnant au père une aumône de dix ligatures, à cause de sa pauvreté. Après son retour, il repoussa aussi toutes les jeunes filles qui venaient le visiter. Il se fit construire une petite cellule, et y vécut, faisant ses délices de la méditation de la loi bouddhique. L'année 乙卯, 1675, il fut atteint de la petite vérole, et mourut, âgé de 25 années. Son temple funéraire est à Vân-thế, près de Huế.

(1) *Toàn-thơ*, XIX, 54 ab; *Thật-lục*, v, 16 b (d'après cet ouvrage Lê Thi Hiến 黎時憲 devait résider à Hà-trung 河中); *Cang-mục*, XXXIII, 35 a (d'après ce document Lê Sĩ Triệt était nommé *đốc-đồng* 督同, et c'est lui qui résidait à Hà-trung. Je préfère m'en tenir au *Toàn-thơ*).

(2) Ce titre a pour pendant le nom que Thiệu-Trị 紹治, deux siècles plus tard, donna au grand mur de Đông-hới : Định bắc trường thành 定北長城, « Longue muraille du nord pacifié » : c'est le titre que j'ai placé en tête de cette étude.

ceux du Lê-thủy 麗水, ils furent exemptés du tribut des prémices 嘗新稅, et du tribut des anniversaires 節料稅 (1).

Trịnh Tạc, pour sa part, dut se borner à conférer des anoblissements et des dignités posthumes aux officiers qui avaient péri dans la campagne du Sud (2). Le souvenir de l'occupation du Nghê-an pouvait à la rigueur lui permettre de considérer son fils comme le vainqueur et le pacificateur du Midi : mais, en réalité, ni ses prédécesseurs ni lui n'avaient réussi dans leur dessein de soumettre les gouverneurs du Thuận-hoá à leur autorité. Les Nguyễn étaient définitivement maîtres chez eux. Trịnh Tạc, en considérant le Sòng-gianh comme limite de ses états, reconnaissait par le fait même, au moins tacitement, l'indépendance de Hiên Vương (3).

(1) *Thật-lục*, v, 17 a b.

(2) *Toàn-thơ*, XIX, 54 b.

(3) Ce n'est qu'en 1774 que nous verrons de nouveau les troupes tonkinoises envahir la Cochinchine, et cette fois, à cause de la révolte des Tây-son. Cet intervalle d'un siècle ne fut troublé par aucune guerre, sur la frontière Nord, mais les rois de Huế ne se désintéressaient pas pour cela du grand mur de Đông-hôi, et les *Annales des Nguyễn* enregistrent à plusieurs reprises des incidents de frontière qu'il n'est pas sans intérêt de connaître : à la 12^e lune de l'an 庚辰 (29 décembre 1700 — 27 janvier 1701), deux mandarins, Tống Phúc Tài 宋福才, qui avait les titres de *nội-hữu* 內右 et *cái-cơ* 該奇, et le *văn-chức* 文職 Trần Đình Khánh 陳廷慶, furent chargés d'une mission dans le Quảng-bình et le Bô-chính. Sitôt après leur retour, et sur leur rapport, en 1701, Minh Vương leur adjoignit le prince Diệu 耀, qui exerçait les fonctions de *ngoại-tả* 外左, et avait le titre de *chương-dinh* 掌營, et le *thủ-hợp* 首合 Nguyễn Khoa Chiếm 阮科占. Ils devaient, de concert, prendre les conscrits ou les troupes pour réparer le mur principal 正壘 depuis le mont Đâu-mâu, jusqu'à l'embouchure du Nhứt-lệ (remarquez qu'ici l'expression Chinh-lũy désigne la grande muraille en entier). Ils devaient en outre élever des plates-formes pour les canons aux murs de Trấn-ninh et de Sa-phụ, et disposer des postes de surveillance tant sur les fleuves que sur terre (*Thật-lục*, VII, 17 b, 18 a b, 19 a). — En 1702, à la 8^e lune (22 septembre — 20 octobre), un homme du Bô-chính arrêta un espion des Trịnh et le livra. Le *thủ-tướng* du Bô-chính septentrional, qui était alors Trịnh Huyền 鄭楳, envoya une lettre au *dinh* du Bô-chính pour faire des remontrances à ce sujet. Minh Vương, averti par ses officiers, chargea le *cái-bộ* Trần Đình Khánh de répondre. L'incident fut clos (*Thật-lục*, VII, 21 a). — En 1710, à la 5^e lune, ordre fut donné de réparer les murs, les ponts et les routes des deux *dinh* de Lưu-dồn et du Quảng-bình (remarquez qu'à cette époque la partie centrale et la partie Sud du Quảng-bình actuel formaient deux *dinh* distincts, le texte est très explicite); à la 4^e lune (29 avril — 27 mai), Minh Vương alla voir les lieux où avaient eu lieu tant de combats (*Thật-lục*, VIII, 8 b, 9 a). — En 1715, à la 9^e lune (19 octobre — 17 novembre), nouveau voyage de Minh Vương dans les trois *dinh* du Bô-chính, de Lưu-dồn et du Quảng-bình. Le roi inspecta tous les ouvrages militaires (*Thật-lục*, VIII, 17 a). — L'année 1711 avait été signalée par deux incidents de frontière : à la 5^e lune (15 juin — 15 juillet), le *thống-suất* 統率 de Lưu-dồn-dạo 雷屯道 (ce titre mandarinale confirme l'hypothèse émise plus haut, p. 217 n. 2, que, concurrentement avec les autorités administratives d'un *dinh*, il devait y avoir à Dinh-mười une organisation militaire ayant ses mandarins particuliers, dont le nom de Lưu-dồn-dạo passa dans la suite au *dinh*, ou division administrative) avait envoyé un espion pour se rendre compte de l'état des esprits sur les frontières du Bô-chính septentrional. En passant au mur de Trấn-ninh, cet espion

X. — CAUSES DU TRIOMPHE DES NGUYỄN

Il nous sera permis, sans entrer dans de longues considérations, de jeter un coup d'œil général sur les guerres que nous venons d'exposer, pour nous rendre compte des causes qui déterminèrent l'échec des Trịnh.

Dans ce duel d'un demi-siècle, les Tonkinois paraissent avoir eu pour eux le nombre. Ils mobilisaient des forces imposantes. Leur armée atteignit parfois, s'il faut en croire les annalistes et les témoins oculaires, le chiffre de deux cent mille hommes, et leur flotte dépassait de beaucoup la flotte cochinchinoise, tant pour le nombre des jonques qui la composait, que pour l'armement.

A en juger encore par ce que dit le P. de Rhodes et par l'état actuel des deux pays, les Tonkinois durent avoir, outre le nombre, l'or et l'argent, qui sont le nerf de la guerre. Le Delta tonkinois est un pays très riche, nourrissant une population très dense; ses habitants payaient un fort impôt en vue de ces guerres incessantes (1). La Cochinchine, au contraire, qui, à l'époque, atteignait à peine le Khánh-hoà 慶和 actuel (2), et dont les provinces du Sud, les plus

fut arrêté par Tuấn Đức 俊德, *trần-thủ* du Bô-chinh, qui était à cette époque en désaccord avec Trịnh Nghị Lộc 鄭議祿, le *thống-suất* en question. Minh Vương fut obligé d'intervenir et ordonna de relâcher l'individu. C'est à cette époque que des horloges furent mises dans les postes du Bô-chinh (*Thật-lục*, VIII, 10 b, 11 a b). A la 6^e lune (16 juillet — 15 août), deux hommes du cơ 奇 de tuần-hà 巡河 du Bô-chinh (d'après *Thật-lục*, VII, 19 a, le *dinh* du Bô-chinh avait deux régiments 奇 de tuần-hà, surveillants des cours d'eau, le tá-tuần-hà et le hũu-tuần-hà, comprenant chacun cinq *thuyên* ou sections. Dans le cadastre du village de Chánh-hoà, ancien chef-lieu du Bô-chinh, il y a une parcelle de terrain qui porte ce nom) furent arrêtés par les éclaireurs du Bô-chinh septentrional. Sur l'ordre de Minh Vương, le *trần-thủ* adressa des remontrances au *thủ-tướng* tonkinois, Lê Thị Liêu 黎時寮, qui fit relâcher les prisonniers (*Thật-lục*, VIII, *ibid.*) — Enfin, en 1755, Trịnh Đình, Seigneur du Tonkin demanda à Võ Vương le passage sur ses terres, afin d'aller combattre, par Cam-Lộ et Lào-bào un membre de la famille Lê, nommé Duy Mật 維密, qui, après l'abdication de Lê Ý-Tôn 黎懿宗, en 1740, s'était réfugié dans le Trấn-ninh, autrement dit Bôn-man 盆蠻. Mais Võ Vương refusa (*Thật-lục*, X, 20 b. Cf. *Cang-mục*, XXIII, 30 b; XXXVIII, 51 b; XXXIX, 26 b; XLIII, 27 b, 28 a b). Võ Vương refusa aussi de secourir, en 1764, ce même Duy Mật qui lui avait dépêché des émissaires au *dinh* de Ai-lao 哀牢, Lào-bào ou Cam-lộ actuel (*Thật-lục*, X, 52 b, 5 a).

(1) *Tunchin. histor.*, lib. 1, p. 18-19: « numerabantur autem in solâ curiâ (ut certo audivi) horum opificum (les vendeurs d'arc et de bétel) millia plus quam quinquaginta: ut videas quanto major esse debeat numerus ementium. Ex hâc tantâ populorum frequentiâ duo potissimum commoda Rex percipit. Primum est quod ingentes nullo negotio conficiat exercitus... Alterum præterea e tam populosâ gente commodum Rex colligit incredibilem vim pecuniarum... Eo ordine (tributum pendunt), ut tribus illis provinciis quæ semper steterunt in fide, tantum singuli persolvant quantum apud nos valor esset aureorum duorum; in provinciis vero illis quatuor quæ a Rege defecere quatruple plura exigantur. »

(2) Le *dinh* de Thái-khang 泰康 (Khánh-hoà 慶和 actuel) fut établi en 1655 (*Thật-lục*, IV, 5 ab). Le Binh-thuận 平順 et le Gia-dịnh 嘉定 furent érigés en *phủ* 府 en 1697 (*Thật-lục*, VII, 13 b, 14 a).

riches, étaient encore en voie de développement, suffit à peine à l'entretien de ses habitants et n'a qu'une population fort clairsemée.

Mais, à ces causes de succès, étaient mêlées bien des causes de faiblesse. Tout d'abord, il faut considérer le lieu où se passaient les opérations. Les Cochinchinois combattaient chez eux. Les hommes du Thira-thiên et du Quảng-trị, ceux même du Quảng-nam, étaient rendus dans le Quảng-binh en quelques journées de marche. Bien plus, l'étude des noms de lieux indique que cette province formait, pour ce qui regarde la partie cochinchinoise, comme un vaste camp retranché renfermant une population essentiellement militaire. Les soldats étaient fixés au sol. Ils recevaient sans doute une solde, mais, lorsqu'ils se battaient, ils défendaient leur propre territoire, leurs rizières, leurs récoltes. Cet état de choses, d'une part augmentait singulièrement l'ardeur des troupes, et d'autre part simplifiait le système de ravitaillement : si, à l'occasion d'une expédition, la présence d'un plus grand nombre de troupes requérait des approvisionnements extraordinaires, des mesures avaient été prises pour pourvoir à ces besoins momentanés (1).

Il n'en était pas de même du côté des Tonkinois. Leurs troupes étaient originaires pour la plupart des provinces du Delta. L'étude des noms de lieux, qui nous montre dans la partie cochinchinoise du Quảng-binh tant de souvenirs militaires, nous signale bien dans la partie tonkinoise, des murs, des forts, mais très peu de colonies militaires. Les troupes que les Trjnh y entretenaient, d'après des témoins contemporains, ne se sont pas implantées dans le pays. En tout cas chaque expédition y amenait de forts contingents, qu'il fallait nourrir dans un pays dépourvu de ressources. La rapidité des opérations était une condition indispensable du succès ; si elles traînaient en longueur, les Tonkinois étaient bien vite obligés de reprendre le chemin du Nord, soit à cause du manque de vivres, soit à cause du froid, de la chaleur ou de la maladie. Et même lorsque le succès couronnait leurs premiers efforts, les Cochinchinois ne tardaient pas à amener des troupes fraîches et repoussaient les envahisseurs. Cette cause d'infériorité, que les Tonkinois eurent toujours contre eux tant qu'ils attaquèrent les Cochinchinois sur leur propre territoire, tourna au contraire à leur avantage, lorsque leurs ennemis voulurent à leur tour sortir de leurs frontières et envahirent le Nghê-an.

Il faut remarquer en outre que les Cochinchinois paraissent avoir été unis entre eux. Malgré quelques tentatives de rébellion que nous relatent les *Annales des Nguyễn* et les *Biographies*, on ne voit pas que les Tonkinois aient trouvé dans l'intérieur du nouveau royaume des gens disposés à faire cause commune avec eux ; si, parfois, quelques membres de la famille des Nguyễn ont essayé de se s'aboucher avec les Trjnh, leurs manœuvres n'aboutirent pas, ou leurs complots

(1) Voir *Les Lieux historiques du Quảng-binh*, surtout en ce qui concerne la partie Sud de la province ; voir aussi ce qui a été dit à propos de l'expédition de 1672.

furent déjoués. La réputation et la sympathie que s'était acquises Nguyễn Hoàng, rejaillissaient sur ses successeurs. Tous obéissaient à celui qu'ils considéraient comme leur maître légitime et épousaient sa cause. La flamme du patriotisme excitait leur ardeur : « Ceux que nous avons devant nous sont l'étranger, » disait fièrement Hũu Dật en 1672. Ils luttèrent pour leur indépendance (1). Les Tonkinois, au contraire, bien que détestant cordialement les gens du Sud, combattaient surtout pour satisfaire l'ambition de leur souverain. Aucun motif d'ordre supérieur ne venait soutenir leurs efforts. De plus le *vuong* du Tonkin n'était pas sûr de la fidélité de ses sujets. Au Nord, les Mạc, toujours remuants, occupaient encore une partie du territoire. Il suffisait d'une mesure maladroite pour jeter dans leur parti quelque mandarin influent. Lorsque les Trịnh venaient au Quảng-binh, ils n'étaient pas sûrs que d'autres ennemis ne les attaqueraient pas du côté du Nord. Dans la famille même des Trịnh, la paix et la concorde étaient loin de régner, et les Cochinchinois surent tirer parti, on l'a vu, de ces circonstances (2).

Quelques missionnaires (3) ajoutent que les Cochinchinois aimaient mieux le métier des armes que les Tonkinois. Quoiqu'il en soit de la vérité de cette observation, on doit remarquer que le grand nombre même des soldats amenés par les Trịnh tournait à leur désavantage. Les armées les plus nombreuses ne sont pas, souvent, les plus redoutables, et, parmi ces centaines de mille hommes ramassées dans l'espace de quelques mois, le nombre de non-valeurs devait être grand. Ajoutons que les Cochinchinois furent puissamment aidés par les Portugais, tandis que les Tonkinois, après s'être inutilement adressés à ces mêmes Portugais, puis aux Hollandais, paraissent avoir été réduits à leurs propres forces.

(1) Un jour, raconte le P. de RHODES (*Tunch. histor.* lib. 1, 74), le roi de Cochinchine se voyait attaqué par l'armée tonkinoise. Les circonstances étaient critiques, soit à cause du nombre des ennemis, soit à cause de la soudaineté de l'attaque. Les géomanciens prédisaient la défaite et recommandaient de surseoir au combat. Le roi en colère saisit alors leur boussole, et la broyant sous ses pieds : « Eh quoi ! s'écria-t-il, l'ennemi pourrait impunément envahir notre territoire pendant que nous nous croiserions les bras. Allons, mes amis, prenez vos armes, combattez hardiment, et l'heure fatale qui est prédite pour nous sera le partage de nos adversaires. » Les troupes électrisées s'élancent et remportent la victoire. Ce fait peint bien les dispositions où étaient tant le roi que les troupes de la Cochinchine.

(2) En 1658, au plus fort de l'expédition du Nghê-an, Trịnh Tạc persécuta les chrétiens du Tonkin, car il craignait que leurs assemblées ne donnassent lieu à quelque soulèvement dans ses états (*Mission de la Cochinchine et du Tonkin*, p. 150). Ce prince n'était pas tendre non plus pour les bonzes : un jour il les fit tous rassembler à la capitale. Ils étaient venus nombreux, croyant recevoir des récompenses ; mais Trịnh Tạc choisit les plus vigoureux d'entre eux et les envoya combattre les Cochinchinois (*ibid.*, p. 151). Trịnh Tráng s'était, par contre, montré très favorable soit aux chrétiens soit aux bonzes.

(3) Relation manuscrite de M. Vachet, des Missions Étrangères, qui administrait les provinces de la Haute-Cochinchine vers 1671.

Telles sont les diverses causes du succès des Cochinchinois. Lorsqu'ils furent délivrés des attaques des Trịnh, ils tournèrent toute leur activité du côté du Sud, et purent agrandir leur territoire au détriment du Campuchia, qu'ils avaient déjà entamé, et du Cambodge. Ce n'est que cent ans plus tard que nous verrons encore une fois les troupes tonkinoises attaquer le mur de Đông-hới, et, pénétrant plus avant qu'elles n'avaient jamais fait, s'emparer de toutes les provinces septentrionales, et forcer le successeur de Nguyễn Hoàng à chercher un refuge dans les provinces les plus reculées de son royaume.

TROISIÈME PARTIE. — PÉRIODE DES TÂY-SƠN 西山

I. -- EXPÉDITION DE 1774-1775 (1)

Le roi de Cochinchine, Võ Vương, était mort en 1765. Il avait d'abord nommé comme Héritier présomptif son neuvième fils Hiệu 昊. Mais celui-ci mourut en 1760 (2), ne laissant que des enfants en bas âge. Par ailleurs, le fils aîné de Võ Vương, Chương 暉, étant mort aussi, la succession revenait à son second fils par l'épouse principale, le père du futur Gia-Long. Võ Vương était même disposé, au dire des *Annales* des Nguyễn (3), à lui laisser le pouvoir. Mais un parti puissant repoussa ce prétendant, âgé d'une trentaine d'années, et nomma à la mort de Võ Vương, et en alléguant faussement (toujours au dire des documents des Nguyễn) la volonté de ce prince, un fils qu'il avait eu d'une concubine préférée. Ce fut Huệ Vương, nommé, de ses titres posthumes, Duệ-Tôn Hiếu-Định Hoàng-Đế 睿宗孝定皇帝. Le nouveau roi n'avait que douze années à son avènement (4). Les mandarins qui l'avaient élu, ou fait élire, s'emparèrent du pouvoir. Le plus influent était Trương Phúc Loan 張福巒 (5), qui se fit nommer régent. Ce mandarin, par son orgueil, aussi bien que par ses exactions, se fit détester de tout le monde. C'est en grande partie à ce mécontentement général qu'il faut attribuer la révolte des Tây-sơn 西山, qui éclata en 1771 dans la moyenne Cochinchine, et prit bientôt des proportions inquiétantes. C'est

(1) *Thật-lục*, XI, 20 b sqq. ; *Cang-mục*, XLIV, 10 sqq. ; *Liệt-truyện*, VI, 36 ab.

(2) Voir sa biographie, *Liệt-truyện*, II, 26 a b.

(3) *Thật-lục*, X, 31 a b ; XI, 1-2 ; *Liệt-truyện*, VI, 54.

(4) *Thật-lục*, XI, 1 b.

(5) Le P. LAUNAY, *Histoire de l'Annam*, p. 182, écrit « Man ». Mais aucun document ne donne le caractère 蠻, qui se prononce « Man » dans les dialectes chinois, aussi bien qu'en sino-annamite. Tous portent 巒, prononcé « Loan » ou « Louan », d'après le *Dictionnaire* du P. COUVREUR ; « Lân », d'après le *Dictionary* de EITEL ; « Loan », d'après l'*Index* de Phan Đức Hoá.

dans ces conjonctures que le Seigneur du Tonkin, Trịnh Sum 鄧森, qui exerçait le pouvoir depuis 1767, sous l'autorité nominale du vieux Lê Hiên-Tôn 黎顯宗, attaqua la Cochinchine.

Les *Annales générales* (1) donnent, comme cause principale de cette expédition, l'ambition de Trịnh Sum. Les victoires qu'il avait remportées dans le Hưng-hoá en 1761 (2), et dans le Trấn-ninh en 1770 (3), lui avaient fait concevoir un projet plus grandiose, celui de reprendre contre les Nguyễn la lutte que ses prédécesseurs avaient abandonnée depuis plus d'un siècle, et de soumettre à sa domination les deux provinces du Thuận-hoá et du Quảng-nam, que l'on considérait toujours, à la cour de Hà-nội, comme partie intégrante de l'empire. Mais la révolte des Tây-sơn n'aurait pas suffi pour déterminer Trịnh Sum à entreprendre cette guerre, si une circonstance, mentionnée (sous réserve, il est vrai, mais avec toutes les apparences de la certitude) par les *Annales des Nguyễn* (4), ne l'y avait encouragé. Le Prince Văn 文, fils du prince Dục 昱, une victime de Trương Phúc Loan (5), était allé à la cour du Tonkin et y avait fait connaître l'état des esprits en Cochinchine, la révolte qui troublait les provinces du Sud, le mécontentement général qui régnait tant à la cour que parmi le peuple.

Par ailleurs, Búi Thế Đạt 裴世達, trấn-thủ 鎮守 du Nghệ-an, dans un rapport adressé à Trịnh Sum, lui faisait ressortir toutes les chances de succès d'une expédition entreprise en pareille occurrence. Les conseils de Hoàng Ngũ Phúc 黃五福 et de Nguyễn Nghiêm 阮儼, deux vieux généraux tonkinois, décidèrent définitivement le Seigneur du Tonkin (6).

Il pria Hoàng Ngũ Phúc, retiré des affaires depuis quelque temps, d'accepter les fonctions de *thống-tướng* 統將 (7). Búi Thế Đạt 裴世達 lui servirait de lieutenant 副將. Phan Lê Phiền 潘黎藩 et Uông Sĩ Diển 汪士瑛 furent nommés *tham-biện*; Đoàn Nguyễn Thục 段阮俶 devint *đốc-thị* du Nghệ-an. Sous leurs ordres étaient placés Hoàng Phùng Cơ 黃馮基, Hoàng Đình Thè 黃廷體, Nguyễn Lệ 阮儼 et Hoàng Đình Báu 黃廷寶. L'armée, composée des troupes des trente-trois *dinh*, des troupes de mer du Thanh-hoá et du Nghệ-an, des provinces de l'Est et du Sud, comprenait en tout trente mille hommes. Mais comme dans le Thuận-hoá, la famine régnait depuis quelque

(1) *Cang-mục*, XLIV, 10 b.

(2) *Cang-mục*, XLII, 10 a.

(3) *Cang-mục*, XLIII, 27 b.

(4) *Thất-lục*, XI, 20 b.

(5) Voir *Liệt-truyện*, VI, 55 a ; II, 17 a b. Dục 昱 était le fils aîné du prince Tứ 泗 ou Bán 且, huitième fils de Minh Vương.

(6) *Cang-mục*, XLIV, 10 b.

(7) D'après *Thất-lục*, XI, 21 a. Le *Cang-mục*, *ibid.*, porte Đại-trung 大將. Pour l'énumération des officiers, je combine les deux sources, un peu différentes.

temps, par suite de la perte des récoltes, et qu'il eût été très difficile de nourrir une si grande armée avec les seules ressources du pays (1). Trịnh Sum fit établir trois dépôts : l'un fut placé à Mĩ-lộc 美祿, sous-préfecture du Sơn-nam 山南, sous la surveillance de Nguyễn Bình Diển 阮廷演. On devait y acheter tout le riz qu'on pourrait trouver dans le Sơn-nam 山南, le Bắc-ninh 北寧, le Hải-dương 海陽 et le Sơn-tây 山西, et l'expédier dans le Nghệ-an, par voie de mer. Le second dépôt fut établi dans le Nghệ-an, à Hà-trung 河中, dans le Sud du Hà-tĩnh actuel, et confié à Đoàn Nguyễn Thục, qui devait acheter aux personnes riches du pays du paddy et du riz et faire passer ce qu'il se serait procuré et ce qu'il aurait reçu du Sơn-nam dans le Quảng-binh, soit par voie de terre, soit par voie de mer, suivant l'opportunité. Dans cette dernière province enfin, on établirait un troisième dépôt à Đông-hải 洞海 (2). Ngô Dao 吳瑤 en aurait la surveillance et serait chargé de distribuer les rations aux troupes.

Dès que Ngū Phúc fut parti, Trịnh Sum lui envoya par écrit des instructions. Il lui laissait la plus grande liberté d'action. Mais il lui recommandait, dès qu'il serait arrivé au Nghệ-an, d'envoyer une lettre au mandarin cochinchinois préposé à la garde des frontières, pour lui annoncer que l'unique motif de son expédition était la répression des rebelles. Si les Tây-son avaient déjà été battus, il devait écrire une seconde lettre pour faire savoir qu'il allait se retirer. On endormirait ainsi la défiance des mandarins de la frontière, qui sans cela pourraient créer des difficultés (3). Ngū Phúc se conforma à ces ordres (4).

(1) Comparez *Thất-lục*, XI, 22 a ; à la 10^e lune de l'an 1774, un *hạp* 合 de riz décortiqué (équivalant à la poignée et comprenant dix *thước* 寸 ou cuillerées) se vendait une ligature ; or, il y a à peine une trentaine d'années, la ligature équivalait à un franc de monnaie française et, à cette époque, sa valeur était encore plus forte, comme il ressort des divers règlements somptuaires éparés dans les documents. Le document ajoute que les gens mouraient de faim sur les routes, et que, dans certaines familles, des gens se dévorèrent entre eux (cf. *Cang-mục*, XLV, 9 a). Un témoin oculaire, le P. Labartette, qui visita les provinces de la Haute-Cochinchine en 1776, écrivait : « La guerre et la famine ont fait ici tant de ravages qu'on estime qu'il a déjà péri la moitié des habitants du royaume. Nous voyons ici tout ce qu'on lit de plus terrible dans les histoires. Tantôt ce sont des familles qui meurent en un instant par l'effet du poison qu'elles prennent pour éviter de mourir de faim. . . . On voit souvent de la chair humaine exposée dans les marchés ».

(2) Ces deux caractères sont employés de nos jours pour transcrire le nom de Đông-hải, chef-lieu du Quảng-binh ; mais les annotations des annalistes (*Cang-mục*, XLIV, 2 a) nous renvoient, pour la localisation du lieu, à un autre passage (XLV, 10 a) où il est dit que le fort de Đông-hải 洞海屯 se trouve dans la sous-préfecture de Lê-thủy. Or Đông-hải n'a jamais été compris, que je sache, dans cette sous-préfecture. A moins donc que la localisation des annalistes ne soit fautive, je pencherais à retrouver les restes de ce grenier dans l'intérieur la vieille citadelle en terre, d'origine probablement émane, que l'on voit encore au village de Uẩn-áo, un peu en aval de Dinh-trạm, dans le Sud du Quảng-binh actuel (cf. les *Lieux historiques du Quảng-binh*). Les approvisionnements apportés dans ce dépôt furent presque complètement perdus par suite de l'humidité et de la mauvaise installation.

(3) *Cang-mục*, XLIV, 11 a b.

(4) *Thất-lục*, XI, 21 a b.

Arrivé à Hà-trung, il expédia une lettre qui fut transmise à Huệ Vương. Celui-ci ordonna de répondre au général tonkinois, mais il nomma en temps Tống Hữu Trường 宋有長 *thống-suất* 統率 du corps d'armée de Luru-dồn 雷屯道 et le Prince Thiệp 捷 *trấn-thủ* 鎮守 du Bô-chinh, avec mission de s'opposer à la marche des Tonkinois.

C'est à la 5^e lune de Pangiap-ngo 甲午 (9 juin — 8 juillet 1774) que l'expédition avait commencé. Les événements que nous avons racontés s'étaient déroulés pendant les mois de juillet, août et septembre (1). A la 9^e lune (5 octobre-3 novembre), Hoàng Ngũ Phúc, poursuivant sa marche en avant, arriva dans le *châu* du Bô-chinh septentrional. Le *tri-phủ* 知府 Trần Giai 陳佳, un transfuge cochinchinois, que les Tây-sơn mirent à mort dans la suite, servit d'indicateur aux ennemis. Grâce à lui Ngũ Phúc, tout en donnant l'ordre à Nguyễn Ngô Diêu 阮吳瑤 de dresser le campement à Đại-dan 大丹, près du marché actuel de Ba-dồn, fit passer le Sông-gianh pendant la nuit à une partie de ses troupes et les fit établir à Cao-lao 高牢, sur la rive droite du fleuve (2).

Huệ Vương, qui était parti à la 7^e lune (7 août — 5 septembre 1774) pour aller combattre les Tây-sơn, mais s'était arrêté au port de Tư-dung 思容, passe de la lagune Est de Huế, averti de ce qui se passait sur la frontière Nord de ses états, revint en toute hâte à Huế, escorté du Prince Nghiêm 儼. Il ordonna au *cái-đội* 該隊 Qui Lộc 貴祿 et au *câu-ké* 勺稽 Kiêm Long 兼隆 (3) de se rendre au camp des Tonkinois et d'offrir aux troupes un festin pour gagner du temps (4). Ngũ Phúc, de son côté, s'aboucha avec les deux envoyés et Kiêm Long répondit à ses propositions par un proverbe populaire : « Une route où l'on ne s'engage pas ne mène pas au but ; une cloche que l'on ne frappe pas ne rend aucun son. » Le général tonkinois comprit et donna l'ordre aux troupes de se porter en avant. Pendant que le Prince Thiệp, *trấn-thủ* du Bô-chinh et le *kỉ-lục* 記錄 Bảo Quang 葆光 se retiraient au mur de Động-hồi, un officier tonkinois,

(1) D'après *Thật-lục*, XI, 21 a b. Ce document place même tous les événements avant la 7^e lune (7 août — 5 septembre).

(2) D'après *Cang-mục*, XLIV, 18 a et *Thật-lục*, XI, 21 b, 22 a. On voit encore sur le territoire des trois Cao-lao 高牢 et de Đãng-dè 鄧提, divers ouvrages militaires que j'ai décrits dans les *Lieux historiques du Quảng-binh*. Il est probable que plusieurs de ces travaux furent exécutés par les Tonkinois à cette époque. Trần Giai 陳佳 fut nommé par Ngũ Phúc 五福 commandant de l'arrière-garde.

(3) Les *câu-ké* 勺稽 étaient les mandarins immédiatement placés sous les ordres des Présidents des Bureaux administratifs du royaume. Il y avait trois *câu-ké* par bureau (*Thật-lục*, II, 2 b). On voit un souvenir de cette dignité dans le titre de *ông-câu* que porte encore le second des notables des communautés chrétiennes de Cochinchine.

(4) Cette mesure est mise par le *Thật-lục* à l'actif de Huệ Vương lui-même. D'après le *Cang-mục* c'est le prince Thiệp 捷 qui en prit l'initiative. Mais vraiment la conduite des Cochinchinois manqua de dignité. On verra d'ailleurs, par les événements qui suivent, le désarroi qui régnait dans l'entourage de Huệ Vương. Autant les expéditions du siècle précédent sont glorieuses pour les Nguyễn, autant celle de 1774 est triste et déshonorante.

Hoàng Đình Thể 黃廷體, arrivait au pied de la muraille de Trấn-ninh. Des *cai-dôi* de la cavalerie, Hoàng Văn Bật 黃文弼, Lê Thập Thi 黎十試 et d'autres lui ouvrirent les portes et passèrent aux ennemis, ainsi d'ailleurs que d'autres chefs des postes environnants, Luận Chính 論政 et Thành Tin 誠信, qualifiés du titre de *thủ-tướng* 守將. Les Tonkinois entrèrent tambours battants et en poussant des cris dans cette muraille de Trấn-ninh, inexpugnable comme le Ciel, disait-on, et contre laquelle leurs aïeux s'étaient heurtés inutilement. Ils se hâtèrent de raser un ouvrage qui leur avait été si funeste jadis (1), et occupèrent tout le Quảng-binh, s'avancant jusqu'à Hồ-xá 胡舍, sur la limite Nord du Quảng-trị actuel. Le *trấn-thủ* du Quảng-binh, Liêm Chính 廉政, le prince Thiệp, le *thống-suất* du corps d'armée de Lưu-dồn, Tống Hữu Trường 宋有長, prirent la fuite (2).

Ces événements se passaient à la onzième lune (3 décembre 1774 — 1^{er} janvier 1775). Sur ces entrefaites, Trjnh Sum, voyant que Ngũ Phúc s'était ainsi porté en avant, et craignant quelque complication fâcheuse, résolut de marcher à son secours avec une seconde armée. Il laissa Nguyễn Đình Thạch 阮廷石, Nguyễn Hoàn 阮侗, Nguyễn Đình Huấn 阮廷訓, et Lê Qui Đôn 黎貴惇, pour garder les provinces du Delta pendant son absence. L'armée fut divisée en quatre corps d'armée : Phạm Huy Định 范輝錠 commandait le corps d'avant-garde ; Trương Khuông 阮滙 commandait celui d'arrière-garde ; Nguyễn Nghiêm 阮儼 et Lê Đình Châu 黎廷珠 furent placés à la tête du corps d'armée de gauche et du corps d'armée de droite. Quant à Trjnh Sum, il garda la direction générale des opérations, avec le commandement du corps principal. Il était arrivé à Hà-trung 河中 à la onzième lune, à peu près en même temps que Ngũ Phúc arrivait à Hồ-xá (3).

(1) *Thật-lục*, XI, 32 a b ; *Cang-mục*, XLIV, 16 a b.

(2) *Thật-lục*, XI, 22 a. Ce Tống Hữu Trường 宋有長 est désigné sous le titre de *đôn-tướng* 屯將 par le *Cang-mục*, XLIV, 18 b. Ce titre, s'il n'est pas un exemple de l'imprécision avec laquelle les titres mandarinaux sont souvent cités dans les documents annamites, pourrait donner une indication sur les fonctions du *thống-suất* 統率, qui aurait été effectivement, comme je l'ai dit plus haut, le chef purement militaire de la région. Le *Thật-lục*, *ibid.*, s'exprime d'une manière inexacte, lorsqu'il dit que les Tonkinois, en s'avancant occupèrent le *dinh* du Quảng-binh, puisque Ngũ Phúc arriva à Lưu-dồn-đạo. Ces deux expressions, qui avaient certainement à cette époque (cf. *Thật-lục*, X, 11 b, 12 a) un sens différent, sont employées ici pour désigner une même région : à moins qu'on ne veuille dire que les troupes occupèrent d'abord le Quảng-binh (Quảng-binh Sud actuel), et que Ngũ Phúc vint par après s'établir à Lưu-dồn (Quảng-binh central). Mais cela n'est pas probable, car la fuite du *thống-suất* n'est mentionnée qu'après l'arrivée de Ngũ Phúc. Or il n'est pas à supposer que cet officier soit resté à son poste alors que les Tonkinois occupaient déjà un région plus au Sud. Il y a donc là une de ces imprécisions dans les termes géographiques qui ne sont pas rares, surtout pour le Quảng-binh.

(3) *Cang-mục*, XLIV, 18 b ; *Thật-lục*, XI, 25 a.

Là, le général tonkinois adressa aux Cochinchinois une proclamation dans laquelle il disait qu'il était venu en premier lieu pour chasser Trương Phúc Loan, en second lieu pour écraser la rébellion des Tây-sơn. Il n'avait pas d'autre intention. Les Cochinchinois crurent détourner l'orage qui les menaçait, en livrant celui qui avait déchainé tant de maux sur leur royaume. Le Prince Huynh 暉 et Nguyễn Cửu Pháp 阮久法 se saisirent de Trương Phúc Loan et l'amènèrent au camp de Ngũ Phúc (1). Celui-ci conçut une grande joie de cette capture, mais il ne poursuivit pas moins sa marche jusqu'à la sous-préfecture de Bãng-xương 登昌, dans le Quảng-trị central. Seulement, pour ménager les susceptibilités des Cochinchinois, il s'avancait sans battre les tambours, les drapeaux pliés (2).

Dans le Bãng-xương, Ngũ Phúc reçut la visite d'un lettré qui lui offrit une pièce de poésie et lui dit que les troupes des Cochinchinois n'étaient pas habituées à combattre sur terre. Seules, les troupes de mer avaient quelque valeur. Les troupes des Trịnh, après le long voyage qu'elles avaient fait, ne pouvaient songer à se mesurer avec elles avec quelque chance de succès. Ngũ Phúc trouva le conseil excellent et en fit part aux troupes. Il nomma l'auteur *cáu-ké* 勺稽. Dans une nouvelle lettre adressée à la Cour de Hué, il demandait à joindre ses troupes à celles du souverain pour écraser les rebelles Tây-sơn. Mais Huệ Vương ne se laissa pas prendre à ces offres soi-disant désintéressées. Il essaya d'arrêter les Tonkinois. Le Prince Thiệp, nommé généralissime, et Bãng 鄧, *cái-đội* des troupes de la garde, marchèrent contre l'ennemi. En même temps on avait recours aux expédients : le *cái-đội* Tuyền Chính 宣政 et le *tham-mưu* Thành Đức 參謀誠德 devaient faire semblant de faire leur soumission aux Trịnh et essayer par après de corrompre les troupes de Ngũ Phúc, pendant que le *cái-đội* Phẫm Binh 品評 irait dans le Quảng-binh et le Bỗ-chính réveiller le patriotisme des notables de villages, les engager à lever des troupes, à établir des postes, à inquiéter l'armée ennemie sur ses derrières. Malheureusement Phẫm Binh fut pris par les Tonkinois. D'un autre côté le prince Thiệp fut battu par Nguyễn Tấn Khoan 阮進寬 et Hoàng Phùng Cơ 黃馮基, officiers de Ngũ Phúc, et Bãng prit la fuite sans avoir combattu. Les Tonkinois purent ainsi s'avancer

(1) Ce fut une réaction contre le parti du Régent. Un de ses partisans les plus dévoués, le Ministre des Finances, Thái Sinh 蔡生, fut jeté en prison (*Thật-lục*, XI, 25 b).

(2) Il existe, à quelques kilomètres au Nord de Hô-xá 胡舍, un groupe d'auberges dont le *Thật-lục*, V, 11 a, rend le nom par les caractères 河岐 Hà-kì, mais qui porte vulgairement le nom de Hạ-cờ, que les habitants expliquent par « abaisser les drapeaux ». La légende veut qu'un grand mandarin ou un roi, on ne sait pas au juste, y ait fait jadis la cérémonie d'« abaisser les drapeaux » — cérémonie que, bien entendu, l'on ne peut pas expliquer. On pourrait voir dans ce nom une traduction de l'expression 偃旗, qu'emploient les documents, et un souvenir de l'ordre que donna Ngũ Phúc, précisément au village de Hô-xá (ce qui peut s'entendre des environs, lorsqu'il s'agit d'une grande armée), après qu'on lui eût livré le Régent de Cochinchine.

jusqu'au fleuve Bái-dáp 拜答, le fleuve de Ba-truc des cartes, à une vingtaine de kilomètres au Nord de Hué ().

Huê Vương envoya de nouvelles troupes contre l'ennemi. Le Prince Chât 陞, sixième fils de Võ Vương, commandait les troupes de terre, et le prince Dinh 營, les troupes de mer : en outre, Nguyễn Đăng Trùng 阮登長 conduisait vingt jonques de mer. Mais le sort trahit encore les Cochinchinois. Huê Vương se hâta de rappeler le Prince Chât et mit à la tête des quelques troupes qui lui restaient le *chưởng-dinh* Nguyễn Văn Chính 阮文政, qui exerçait les fonctions de *nội-tả* 內左⁽¹⁾. Les annalistes des Nguyễn constatent, non sans émotion ni amertume, qu'en cet instant suprême où se jouaient les destinées de la capitale et de la dynastie, Nguyễn Văn Chính, par suite des circonstances critiques où l'on se trouvait, fut le seul à marcher à l'ennemi ; encore ce chef ne fut pas à la hauteur de sa tâche. Il ne sut pas prendre une décision, ni combiner un plan de défense ; adonné à la boisson, parlant haut, il ne prit aucune mesure pour se garder, et courut à un désastre. Il s'empessa de mettre en jugement Đãng, qui, on l'a vu plus haut, avait fui sans combattre, et le fit mettre à mort pour l'exemple. Mais il se laissa tourner. Deux officiers tonkinois, Hoàng Đình Thè 黃廷體 et Hoàng Nghĩa Phác 黃義樸 passèrent le fleuve de Ba-truc sur le territoire de Cồ-bia 古碑, aux gués de Trầm 沉 et Ma 磨, après avoir défait et tué les chefs de poste cochinchinois Trương Quang 祥光 et Doãn Đức 允德, et enveloppèrent Văn Chính. Attaqué des deux côtés à la fois, le général cochinchinois trouva la mort sur le champ de bataille. Ses troupes se dispersèrent, et le jour *dinh-vị* 丁未, 28^e jour de la 12^e lune, 29 janvier 1775, les troupes des Trịnh furent aux portes de la capitale des Nguyễn.

Huê Vương donna l'ordre à Tống Phúc Đạm 宋福淡, *tham-muru* 參謀 du *dinh* royal, de réunir les quelques hommes qui restaient, et d'arrêter les ennemis à la porte du Nord, au moins quelques moments. Pendant ce temps, Nguyễn Cốc 沅谷, Võ Di Nguy 武彝巍 et Trương Phúc Dĩnh 張福穎, qui avaient le grade de *đội-trưởng* dans les compagnies de Tả-thủy 左水, de Trung-thủy 中水 et de Tiền-thủy 前水, préparaient en toute hâte des barques pour la fuite du roi. Le Prince Dương 陽, fils de l'Héritier présomptif Hiệu 昊, partit d'abord par la route de terre et traversa le col des Nuages, entre Hué et Tourane. Le jour *mậu-thân* 戊申, 30 janvier 1775, la barque royale sortit de la lagune Est de Hué par la passe de Tư-dung 思容 et gagna le Sud. Les Tonkinois étaient maîtres du Thuận-hoá⁽²⁾.

(1) *Thất-lục*, XI, 24 ab. Le *Cang-mục*, XLIV, 19 ab, résume les événements.

(2) On a déjà rencontré ce titre. En 1658. Công Thượng Vương institua les quatre charges de *nội-tả*, *nội-hữu*, *ngoại-tả*, *ngoại-hữu*, dont les titulaires devaient être comme les quatre colonnes du royaume (*Thất-lục*, III, 4 b).

(3) *Thất-lục*, XI, 25 ab, 26 a ; *Cang-mục*, XLIV, 19 ab, 22 ab, 25 a. Ce dernier ouvrage raconte une partie de ces faits sous la 2^e lune de 1775, mais il ne faut pas en conclure qu'ils eurent lieu à cette époque. Comme toujours, le *Cang-mục* manque de précision pour la date exacte.

Il est inutile de suivre plus longtemps cette expédition des Tonkinois, qui s'avancèrent au Sud, occupant tout le territoire de l'ancienne province du Quảng-nam. Après la fuite de Huệ Vương, ils n'eurent plus de rapports qu'avec les Tày-son. A la 6^e lune de l'an 1786 (26 juin — 24 juillet), Nguyễn văn Huệ 阮文惠, l'un des trois frères chefs de la révolte, après avoir chassé les Tonkinois du Quảng-ngãi et du Quảng-nam, s'empara de Huế. Le désastre fut immense : le chroniqueur dit que, sur les vingt ou trente mille hommes que comprenait le corps d'occupation, quelques centaines à peine regagnèrent leur patrie. Les forts de Dinh-cát 萬營, dans le Quảng-tri, et de Động-hãi, dans le Quảng-binh, furent abandonnés, et tout le pays tomba au pouvoir des Tày-son (1).

II. — TRIOMPHE DÉFINITIF DES NGUYỄN EN 1802 (2)

« L'année *tân-dậu* 辛酉, 1801, notre impérial aïeul Thế-Tổ Cao Hoàng-Đế 世祖高皇帝 (3), à qui le Ciel a départi la sagesse et la bravoure, que les Esprits ont fait majestueux et puissant, et qui, par la force de ses armes, a soumis les rebelles et mis fin aux troubles qui désolaient le royaume, recouvra l'ancienne capitale. »

Cette ancienne capitale des Nguyễn, dont parle l'inscription du Long-Pont, c'est Huế. Nguyễn Quang Toàn 阮光纘, dernier souverain de la dynastie éphémère des Tày-son, fils de Nguyễn Văn Huệ 阮文惠, résidait dans la ville et la défendait en personne. Les *Biographies* nous donnent quelques détails sur les circonstances qui accompagnèrent cet événement capital.

Nguyễn Ánh, 阮映, qui devait prendre l'année suivante le titre de période de Gia-Long 嘉隆 (4), voyant qu'il ne pouvait pas délivrer la citadelle de Qui-nhơn, autour de laquelle se concentraient les opérations depuis plusieurs années et que les Tày-son assiégeaient étroitement, se dirigea vers le Nord avec toute sa flotte. Le premier jour de la cinquième lune, jour *bính-tị* 丙子 (11 juin 1801), il arriva au port de Tur-dung 思容 aujourd'hui Tur-hiên 思賢, passe

(1) *Cang-mục*, XLVI, 14-16. Ce fort de Động-hãi est le même endroit où nous avons vu que les Tonkinois établirent un dépôt de grains, c'est-à-dire sans doute la citadelle du village de Uân-aó, et non Đổng-hói actuel.

(2) *Liệt-truyện, chính-biên*, VIII, 8 sqq; XXII, 6 b sqq; XXIV, 4 a; XXX, 51 a sqq. Dans toutes les références suivantes, on renverra à la partie *chính-biên* du *Liệt-truyện*. Cf. en outre *Thật-lực chính-biên đệ-nhiệt kì* (Annales de Gia-Long), XIV-XV.

(3) Titres rituel et posthume de Gia-Long 嘉隆. La stèle du Long-Pont fut érigée sous Thiệu-Trị 紹, petit-fils de Gia-Long; c'est ce qui explique l'expression de 皇祖 qui précède les titres posthumes.

(4) Après la mort de Huệ Vương, arrivée en 1777, Nguyễn Ánh avait été reconnu comme le chef de la famille des Nguyễn. En 1780, il avait pris le titre de *vrong* 王, et l'on était par conséquent à la 21^e année de ce règne sans titre de période. On était par ailleurs à la 9^e année de la période *cảnh-thạnh* 景盛 de Nguyễn Quang Toàn 阮光纘 des Tày-son.

de la lagune Est de Hué. Le chef des Tày-son, le *phó-mã* 駙馬⁽¹⁾ Nguyễn Văn Trị 阮文治 était établi sur les hauteurs du Mont Qui-son. C'est le pic isolé qui domine au Nord la passe de Tur-hièn⁽²⁾. Les ennemis avaient élevé des retranchements et planté des troncs d'arbres au milieu de la passe ; les Cochinchinois ne purent enlever ces travaux de défense malgré un combat acharné et fort meurtrier qui dura de sept heures du matin à six ou sept heures du soir. Lê Văn Duyệt 黎文悅 et Lê Chát 黎質, deux des meilleurs officiers de Nguyễn Ánh, s'avancèrent alors, pendant la nuit, avec quelques dizaines de jonques de guerre, atterrirent sur un point de la côte au Nord de la passe de Tur-hièn et, conduisant leurs troupes le long de la lagune du village de Hà-trung 河中, sur la dune, attaquèrent l'ennemi sur ses derrières⁽³⁾. Nguyễn Văn Trị n'avait pris aucune précaution de ce côté ; en apercevant ces troupes qui s'avançaient, il crut même à l'arrivée de renforts : aussi les Cochinchinois entrèrent-ils sans difficulté dans les retranchements des Tày-son. Ils démolirent le barrage que les Tày-son avaient construit au milieu de la passe, et Văn Trị, attaqué des deux côtés à la fois, prit la fuite ; mais il fut rattrapé et fait prisonnier par le gros de l'armée au village de Trung-hà 澄河 où Nguyễn Ánh arriva lui-même le jour *dinh-sửu* 丁丑, 12 juin 1801. Le *đô-độc* 都督 Phan Văn Sách 潘文策 tomba aussi aux mains des Cochinchinois, et plus de cinq cents hommes des troupes des rebelles se soumirent aux vainqueurs.

Une partie de l'armée cochinchinoise s'avança en toute hâte, sous les ordres de Nguyễn Văn Trương 阮文張, vers la passe de Thuận-an 順安⁽⁴⁾ et pénétra dans le fleuve, après avoir détruit les trois barrages⁽⁵⁾ que les Tày-son y avaient établis. Quang Toản paraît avoir voulu faire un suprême effort.

(1) Ce titre s'applique à l'époux d'une princesse royale. Il est probable qu'il avait sous les Tày-son la même signification.

(2) Ce nom de Qui-son 龜山, ainsi que le nom vulgaire de Hòn-rùa, lui vient de sa vague ressemblance avec une tortue. Le *Liệt-truyện*, xxiv, 4 b, xxii, 6 b, l'appelle Hạng Môn-son 捍門山. On voit, au sommet du pic principal, un peu plus haut que la tour çame qui s'élève sur cette montagne, des restes de remparts en briques. Peut-être sont-ce les restes du fortin des Tày-son. Cette montagne porte aussi le nom de Linh-thái 靈蔡.

(3) *Liệt-truyện*, xxiv, 4 b. Au livre xxx, 51 a, on a 越沙岸入河中海兒襲其後 « le village de Hà-trung est situé dans le Sud du Thừa-thiên ». Pour l'expression 海兒, cf. p. 166 n. 5. La rédaction doit s'entendre, peut-être, dans ce sens que l'on transporta les jonques par-dessus la dune. Cf. xxii, 6 b.

(4) 順安海口, d'après *Liệt-truyện*, viii, 8 a ; xxii, 6 b ; 溟海江口 (erreur sans doute pour 溟江海口), xxx, 51 a ; sur ce nom de Nộn 溟, cf. p. 148 n. 4.

(5) *Liệt-truyện*, viii, 8 a, 斷賊草龍三條. Les dictionnaires chinois ou annamites ne donnent pas cette expression de *thảo-long* 草龍. Mais les habitants du Thừa-thiên connaissent tous sous ce nom les barrages en gros troncs d'arbres, reliés par des chaînes et fortifiés par des amas de pierres, que Tự-Đức fit construire pour empêcher que les Français ne pénétrassent dans le fleuve de Hué, à l'endroit même, sans doute, où les Tày-son avaient établi les leurs. On voyait encore, il n'y a pas longtemps, quelques-uns des pieux plantés par Tự-Đức.

Il réunit les troupes dont il pourrait disposer pour livrer bataille aux Cochinchinois. Mais ses partisans, apprenant la défaite de Tư-dung, se débandèrent, et Nguyễn Ánh s'empara de Huế sans coup férir. On était au jour *mậu-dần* 戊寅, troisième jour de la lune, 13 juin 1801. Quang Toản avait pris la fuite, après avoir ramassé à la hâte ce qu'il avait de plus précieux. Mais il perdit ses sceaux et les brevets d'investiture que lui avaient donnés les Thanh 淸 (1). Les Cochinchinois purent saisir treize sceaux et trente-trois brevets. A peine s'était-il éloigné de Huế de quelques lieues, que toute sa suite s'était dispersée. Il ne restait avec lui que son frère le *thái-lễ* 太宰 (2), Quang Thiệu 光紹, le *nguyên-soái* 元帥 Quang Khanh 光卿, le *dại-tư-mã* (3) 大司馬 Tư 賜 et le *đô-đốc* 都督 Trù 籌. Ils se dirigèrent à cheval, courant jour et nuit, vers le mur de Đông-hói 洞海 (4) et franchirent le Sông-gianh le jour *đoan-ngọ* 端午, cinquième jour de la 5^e lune, 15 juin 1801. Sur les ordres de Nguyễn Ánh, Phạm Văn Nhơn 范文仁 se posta à l'embouchure du fleuve de Huế, et Phan Văn Triệu 潘文趙 garda la vallée du Tả-trạch 左澤; quant à Lê Chấ, à la tête des troupes de terre, et à Nguyễn Văn Trương à la tête des troupes de mer, ils se jetèrent à la poursuite de Quang Toản et s'avancèrent jusqu'au Bó-chính méridional 南布政, mais sans pouvoir rejoindre le roi fugitif. Les Cochinchinois firent cependant prisonniers deux mille Tonkinois environ, parmi lesquels un officier du nom de Đệ Tĩnh 弟靖 ainsi que trois frères de Quang Toản, à savoir Quang Cang 光綱, Quang Tự 光緒 et Quang Điền 光奠, ainsi que plus de trente princesses ou femmes de mandarins rebelles. Au retour Lê Chấ offrit à Nguyễn Ánh deux sceaux que les Tây-son avaient perdus dans leur fuite. Le général cochinchinois fut cependant accusé de lenteurs dans les opérations par quelques envieux : si Quang Toản s'était échappé, c'était de sa faute. Nguyễn Ánh sut dédaigner ces accusations.

Arrivé au Nghệ an, Quang Toản y séjourna quelques jours, sans faire connaître ce qui s'était passé dans le Thuận-hóa 順化; puis grâce aux chevaux

(1) C'est le 1^{er} décembre 1789 que Nguyễn Văn Huệ avait reçu de Càn Long 乾隆 le brevet d'investiture et le sceau d'argent doré surmonté d'un chameau. Le roi Tây-son avait pris pour cette occasion le nom de Nguyễn Quang Bình 阮光平. En 1795, la même cérémonie eut lieu en faveur de Nguyễn Quang Toản (cf. DEVERIA, *Relations de la Chine avec l'Annam — Việt-nam*, pp. 54-58, 44. Cet auteur appelle Quang Toản 光績 Nguyễn Quang Tăng, bien qu'écrivant le même caractère 績, et plus loin Nguyễn Quang Báng, sans doute par faute d'impression; puis il l'identifie à tort avec son frère Quang Thù 光垂 [nom que portent les documents, par exemple *Liệt-truyệ*n, xxx, 51 b], le Hoang Thù 于 P. Bouillevaux).

(2) Appellation du Ministre de l'intérieur 吏部尙書, d'après les *Mélanges sur l'administration* du P. HOÀNG, p. 170, no 116.

(3) Appellation du Ministre de la guerre 兵部尙書, d'après le P. HOÀNG, *ibid.*, p. 171, no 127.

(4) Cette expression désigne ici, non le fortin de Đông-hãi dont on a parlé à propos de l'expédition de 1774 et situé au village de Uân-áo, mais le grand mur de Đông-hói.

de la poste, il arriva au Thanh-hoá, et envoya un exprès à son frère cadet Quang Thủy 光垂, lui ordonnant d'envoyer des troupes à sa rencontre.

Pendant ce temps Nguyễn Ánh avait envoyé des secours aux assiégés de Qui-nhon mais trop tard. La citadelle était tombée de nouveau aux mains des Tây-son.

L'inscription du Long-Pont, après avoir mentionné la prise de Huế, passe de suite aux événements de 1802 où le mur de Đổng-hới a joué un rôle important. Mais les quelques mois qui séparent les deux époques furent remplis, du côté des Tây-son comme du côté des Nguyễn, par de grands préparatifs.

Voyons d'abord ce que fit Nguyễn Ánh, pour s'opposer au retour offensif qu'il prévoyait de la part de ses ennemis. Il nomma Nguyễn Văn Trương commandant du fort de Đổng-hới 洞海堡 (1); ce mandarin devait, avec Phạm Như Đăng 范如登, *tham-tri* du Ministère de l'Intérieur, s'occuper de l'administration du Quảng-binh (2), en ce qui concernait les troupes, la population et les impôts (3).

Hoàng Văn Diễm 黃文點 fut placé à la tête de la flotte et se posta à l'embouchure du Sông-gianh; Nguyễn Khả Bằng 阮可憑 occupa le marché de Ròn 洑, et Lê Văn Hợp 黎文合 s'établit au Mont Hoành-son.

Le Gouverneur du Nghê-an pour les Tây-son, Nguyễn Văn Thận 阮文慎 avait envoyé une lettre aux tribus du Trấn-ninh pour les engager à entrer en lutte avec Nguyễn Ánh. Cette lettre tomba entre les mains des Cochinchinois. Nguyễn Ánh envoya en toute hâte des troupes, sous les ordres de Lưu Phúc Tường 劉福祥, par la route de Cam-lộ et Lào-bảo, dans le Quảng-trị. Il fit prier en même temps les Laotiens et les tribus *mọi* de garder les défilés. Les projets des ennemis furent ainsi déjoués, et on profita de l'occasion pour organiser quelques corps de troupes dans la chaîne annamitique.

Les Tây-son occupaient Hà-trung, dans le Sud de Hà-tĩnh. Par les ordres du *đồng-lý* 董理 Nguyễn Văn Thận, ils avaient attaqué les forts du Mont Hoành-son et du marché de Ròn et s'étaient même avancés jusqu'à Đổng-hới

(1) Cette expression de 洞海堡 est nouvelle dans les documents. On a vu plus haut au sujet de l'expédition de 1774, que le *Cang-mục*, XLV, 10 a, parle d'un fort de Đổng-hũ 洞海屯 (cf. *Cang-mục*, XLVI, 16 a b), qui ne peut être localisé que dans le village de Uân-áo, dans le Quảng-binh Sud. Mais ici, malgré ce mot de fort ou fortin 堡, je pense qu'il s'agit du Đổng-hới actuel et des ouvrages de défense qui s'y trouvaient, sans cependant pouvoir donner les raisons de cette opinion (*Liệt-truyện*, VIII, 8 a).

(2) Ici nous avons également une expression dont le sens est imprécis. Je pense qu'il s'agit de toute la partie du Quảng-binh actuel comprise au Sud du Sông-gianh. Dans les circonstances où l'on se trouvait, il était difficile de s'en tenir strictement aux anciennes divisions administratives.

(3) Il reçut le sceau de Maréchal 大將軍. Il avait les titres de *khâm-sai* 欽差 Délégué impérial, 掌中軍平西大將軍, Grand maréchal du corps d'armée du centre pour réprimer la rébellion des Tây-son, et *quận-công* 郡公 (*Liệt-truyện*, VIII, 8 b).

Mais la discorde régnait dans leurs rangs. Nguyễn Văn Trường jugea le moment opportun pour les attaquer, et demanda la permission de réparer et d'armer les jonques de la flotte pour se porter en avant. Nguyễn Ánh approuva le projet. Il envoya un mandarin porter à Văn Trường une épée d'or et une lettre fort élogieuse pour l'officier, où il lui prescrivait de faire le recensement des troupes et des chevaux pour marcher sur le Nghê-an et le Thanh-hoá, et faire sa jonction avec le corps d'armée supérieur. Le *dễ-dốc* Nguyễn Kế Nhuận 阮繼潤, qui avait le titre de *phó-điều-bát* 副調撥, fut chargé par Văn Trường de conduire cette expédition. Ce mandarin se mit à la tête des troupes de la garde, comprenant plus de sept mille hommes, et entra en campagne, les troupes de terre et les troupes de mer s'avancant de front. Selon les instructions précises qu'il avait reçues de Văn Trường, il ne devait pas engager la lutte avec trop de précipitation, mais attendre le moment le plus favorable et choisir l'endroit où les troupes de terre et la flotte pourraient se prêter un mutuel appui. Malheureusement, lorsque les Cochinchinois furent arrivés à Ròn, les Tây-son prirent la fuite, et Kế Nhuận se lança inconsidérément à leur poursuite. Il tomba dans une embuscade que les ennemis lui dressèrent au Mont Thần-dầu 神投山, à un relais de poste après le bac de Ròn, dans le Sud du Hà-tĩnh (1). Plus de la moitié des Cochinchinois périrent dans ce combat. Parmi les morts étaient le Prince Hoàn 尊室晃, commandant du régiment de Nhuệ-phong 銳鋒, et Ngô Văn Sự 吳文事, vice-commandant du régiment de Quang-oi 光威. Les autres prirent la fuite. Trường, apprenant l'échec de l'expédition, se hâta d'amener au Sông-gianh des troupes de mer pour garder les routes. Quant à Nhuận 潤, il paya de sa tête l'échec que son imprévoyance avait causé : Nguyễn Ánh le fit mettre à mort pour avoir désobéi aux instructions de ses chefs.

Un officier, du nom de Hoàng Văn Diễm 黃文點 fut chargé de garder le fort de Thanh-hà 清河堡, sur la rive droite et à l'embouchure du Sông-gianh, et Nguyễn Văn Trường, ramenant ses troupes à Đông-hới, fit refaire le grand mur pour s'opposer à une attaque des ennemis (2). On était à la 6^e lune (11 juillet — 18 août) de l'année 1801. Un mois après, à la 7^e lune (9 août — 7 septembre 1801) Nguyễn Văn Thận s'avança de nouveau jusqu'aux forts du Mont

(1) C'est sans doute au col dit Béo-con, « le petit col », qu'eut lieu ce guet-apens. On y voit encore une enceinte circulaire en pierres et terre. C'est sur la limite des villages de Nguu-son 牛山 et Thần-dầu 神投. Ce dernier village est appelé ordinairement Sãn-dầu, par corruption phonétique.

(2) Ce mur avait été détruit par les Tonkinois en 1774, on l'a vu plus haut. Mais il est probable que les Tây-son le firent refaire. Je n'ai pas le document qui contient ce détail (il s'agit d'une relation d'un missionnaire contemporain); mais dans *Liệt-truyện*, xxx, 51 b, on dit que, après la prise de Huế par Nguyễn Ánh, Quang Toàn s'enfuit vers le mur de Đông-hới. Ce passage, qui paraît devoir être pris à la lettre, prouve qu'il y avait dès cette époque un mur à Đông-hới, lequel ne pouvait être que l'œuvre des Tây-son.

Hoành-son et du marché de Ròn, avec trois mille hommes. Le général cochinchinois Nguyễn Văn Trương envoya aussitôt Nguyễn Văn Đạo 阮文道 se poster à l'embouchure du Sông-gianh avec vingt jonques de guerre, pour appuyer les troupes qui stationnaient à Thanh-hà. Les Tây-son, voyant cela, se replièrent. Nguyễn Văn Thận demanda à plusieurs reprises à Quang Toản de lui envoyer des renforts ; mais celui-ci ne jugea pas le moment venu pour engager la lutte. Nguyễn Văn Thận se retira alors jusqu'au *dinh* de Vĩnh 永營, le chef-lieu actuel du Nghê-an.

Vers le même temps Nguyễn Ánh alla inspecter le Quảng-binh. Parti de Huế le jour *binh-thân* 丙申, 30 août 1801, il arriva à Hồ-xá 胡舍 dans le Nord du Quảng-trị, le 1^{er} septembre, passa le bac de Cừ-hà 渠河, un peu en amont de Đồng-hới et arriva à ce poste le jour *kỉ-hợi* 己亥, 2 septembre. Il inspecta le mur de Trấn-ninh, répartit les troupes, fit disposer les canons aux endroits convenables, et tint conseil avec les grands mandarins, puis s'en retourna à Huế.

Le général cochinchinois adressa à la 9^e lune (8 octobre — 5 novembre 1801), une nouvelle supplique à Nguyễn Ánh, pour lui demander de marcher vers le Nord : « Au delà du Sông-gianh la population était en pleine révolte : on attendait l'arrivée des Cochinchinois ; par ailleurs, dans tout le Nghê-an, on comptait à peine trois mille partisans des Tây-son. Cette expédition, outre qu'elle ferait passer de nouveaux territoires sous la domination des Nguyễn, attirerait aux vainqueurs de nouveaux partisans ; surtout, elle permettrait peut-être de pacifier le Binh-dinh, car les chefs Tây-son de Qui-nhơn, Diêu 擢 et Dũng 勇, ne pouvant plus compter sur les troupes du Nghê-an, finiraient par se décourager et par faire leur soumission ». Mais Nguyễn Ánh ne jugea pas que le projet fut encore praticable.

Comme le mur de Trấn-ninh avait été fortement endommagé par les pluies et les inondations, Nguyễn Văn Trương ordonna aux corvéables des trois sous-préfectures du Quảng-binh (1) de le réparer. Mais les gens étaient tous occupés aux travaux des champs, la moisson battant son plein. Nguyễn Ánh jugea que le moment n'était pas opportun pour mécontenter la population en lui causant un grave dommage : aussi renvoya-t-il les corvéables et fit-il faire le travail par les troupes (2). Toujours sur les conseils de Nguyễn Văn Trương, il envoya à l'embouchure du Sông-gianh, Tống Phúc Lương 宋福樑, à la tête d'une flotte, et Đặng Trần Thường 鄧陳常, à la tête d'un corps de troupes de terre.

(1) C'étaient le Khang-lộc 康祿, le Lệ-thủy 麗水 et le Minh-linh 明靈. Comme le texte (*Liệt-truyện*, VIII, 10 ab) ne spécifie pas, on peut croire que les gens du Bô-chinh méridional avaient été chargés de ce travail, au lieu de ceux du Minh-linh.

(2) 軍. Ce terme désigne ordinairement, dans les documents relatifs aux événements antérieurs, les conscrits, susceptibles d'être enrôlés sous les drapeaux. Mais ici il paraît désigner les troupes elles-mêmes.

Ils devaient agir de concert, sous la haute direction de Văn Trường. Đặng Trần Thường put seul rejoindre son poste et s'établir au fort de Thanh-hà 清河堡 avec les troupes de terre. La flotte de Tống Phúc Lương fut d'abord arrêtée par les vents contraires. Ce n'est qu'à la 11^e lune (6 décembre 1801 — 3 janvier 1802) qu'il put gagner son poste en passant par l'embouchure du fleuve de Tùng-luật 從律, un peu au Sud du cap Lay. On organisa aussi, grâce à l'initiative de Văn Trường et de Phạm Như Đăng 范如登, une compagnie dite de Hoà-hải 和海, composée des pilotes du village de Li-hoà 里和, dans le Bõ-trạch actuel (1). Enfin, ordre fut donné à toutes les troupes du Quảng-dức, du Quảng-trị, du Quảng-binh, du Quảng-nam et du Quảng-ngãi, de se tenir prêtes. Les mandarins préposés aux différents ports, et ceux chargés de la surveillance des vallées de Cam-lộ, dans le Quảng-trị, de An-dại 安代, de Cầm-lý 錦里 et de An-nâu 安婁, dans le Quảng-binh, durent faire des patrouilles jour et nuit, sans se relâcher. Chacun reçut des effets d'hiver à la 11^e lune (6 décembre 1801 — 3 janvier 1802). Un officier, du nom de Phạm Văn Nhơn 范文仁 occupa le poste de Dinh-trạm, dans le Sud du Quảng-binh, avec une forte garnison, pour garder la route des montagnes (2). Dès la 7^e lune (9 août — 7 septembre 1801), des ordres avaient été donnés pour que la sous-préfecture de Minh-linh 明靈 approvisionnât le grenier de An-trạch 安宅, dans le Sud du Quảng-binh ; les sous-préfectures du Khang-lộc 康祿 et du Lệ-thủy 麗水 devaient approvisionner le grenier de Đổng-hới, et les deux Bõ-chính 布政, le grenier de Thanh-hà, à l'embouchure du Sông-gianh. A la 10^e lune, (6 novembre — 5 décembre), on transporta dans le grenier de Thượng-lập 上立, sur la frontière Nord du Quảng-trị, vingt mille mesures de riz venu du Quảng-trị, et destiné aux troupes de Đổng-hới. Des troupes postées à Hồ-xá 胡舍 et à Thượng-lập, dans le Nord du Quảng-trị, et sur la frontière du Quảng-binh, sous les ordres de Đào Văn Lương 陶文良, ainsi que des gens échelonnés le long de la chaîne des montagnes, au débouché des vallées principales, devaient assurer les communications, et rendre compte de tout ce qu'ils apprendraient. Enfin les troupes du Quảng-binh furent renforcées à plusieurs reprises.

Tels étaient les préparatifs faits par Nguyễn Ánh. Pendant ce temps Quang Toản était arrivé à la capitale de l'Est, dans la dernière semaine de la cinquième lune, c'est-à-dire dans les premiers jours de juillet 1801. De sinistres présages avaient signalé son arrivée. Il plut pendant plusieurs semaines sans discontinuer, et la cour du palais de Quang Thủy 光垂, où était logé Quang Toản, était recouverte d'une nappe d'eau de plus de quarante centimètres d'épaisseur.

(1) On a vu p. 142 n. 1, qu'il existait en 1701, (1) une compagnie dite de Li-ninh 里寧, au village actuel de Li-hòa 里和, et une compagnie de An-nâu 安婁, au village de Li-nhon 里仁. C'est avec ces anciennes compagnies que fut reconstituée la compagnie de Hòa-hải 和海.

(2) *Liệt-truyện*, VIII, 9-11.

Les eaux baissèrent subitement, et la terre s'affaissa, formant une excavation de plusieurs pieds de profondeur. Dans le Nghê-an, un palais de trois étages s'écroula aussi sans cause apparente. Quang Toản s'empressa, en cette même cinquième lune, de changer son titre de période de Cảnh-Thạnh 景盛 en celui de Báo-Hưng 寶興. Il fit une proclamation dans laquelle il s'accusait publiquement de ses fautes, et encourageait la population et les troupes des provinces. Il nomma Ngô Nhâm 吳壬 Ministre de la Guerre, Nguyễn Huy Lịch 阮輝璽, Ministre de l'Intérieur, et Phan Huy Ích 潘輝益, Ministre des Rites. Les autres mandarins eurent de l'avancement. En même temps, pour se concilier les faveurs célestes, il faisait élever, en dehors de la porte de Gia-thị 椰市, un tertre rond, et creuser, à l'étang de l'Ouest, un bassin carré, pour y sacrifier au ciel et à la terre, lors du solstice d'hiver et du solstice d'été. Les élèves du lycée impérial furent interrogés par Quang Toản en personne, et les plus capables reçurent une gratification. Enfin des ambassadeurs, ayant à leur tête Nguyễn Đăng Sở 阮登隴, allèrent en Chine pour porter le tribut annuel, et demander des secours. Mais l'envoyé de Nguyễn Ánh, Trịnh Hoài Đức 鄭懷德, avait déjà remis entre les mains des autorités du Quảng-dông 廣東 le brevet d'investiture et le sceau que Quang Toản avait perdus dans sa fuite. L'empereur Gia-Khánh 嘉慶, qui régnait alors à Pékin (1796-1820), avait d'autres griefs contre les Tây-son : quelques années auparavant, ils avaient, pour remettre à flot leurs finances obérées, soudoyé des pirates, et fait des incursions sur les côtes du Phước-kiến 福建, du Quảng-dông 廣東, du Giang-tô 江蘇 et du Tich-giang 浙江. Aux représentations de la cour de Pékin, ils avaient répondu que ces faits s'étaient passés à leur insu. Gia-Khánh renvoya l'ambassadeur des Tây-son, déclarant que cette dynastie était déchue, et envoya une armée sur les frontières du Tonkin pour surveiller la marche des événements (1).

Quang Toản, réduit ainsi à ses propres forces, résolut d'agir quand même : à la 8^e lune (8 septembre — 7 octobre 1801), il chargea son frère Quang Thùy 光垂 de faire le recensement des troupes et des chevaux, et l'envoya dans le Nghê-an. A la 11^e lune (6 décembre 1801 — 3 janvier 1802), il entra lui-même en campagne. Il laissait Quang Thiệu 光紹 et Quang Khanh 光卿 pour garder Hà-nội et le Delta. Son armée se composait de trente mille hommes, enrôlés dans les quatre provinces du Delta, dans le Thanh-hoá et le Nghê-an (2). Búi Thị Xuân 裴氏春, épouse de Quang Diệu 光耀, amena de son côté cinq mille hommes qu'elle avait sous son commandement, et se joignit à lui (3).

(1) Voir DEVERIA, *Relations de la Chine avec l'Annam*, p. 48-49 ; *Liệt-truyện*, xxx, 52 b, 55 a.

(2) *Liệt-truyện*, xxx, 55 a. L'inscription du Long-Pont, toujours prête à exagérer, compte plusieurs centaines de mille hommes.

(3) Il existe dans le Quảng-binh, sur cette femme, que l'on nomme du titre qu'avait son mari *Bà-thiếu-phó* (少傅) un poème dont quelques rares lettrés possèdent des copies. Mais je n'ai jamais pu m'en procurer un exemplaire. Pour les opérations qui suivent, voir *Liệt-truyện*, viii, 11 b, 12 ab ; xxx, 55 ab, 54 ab.

Dès que l'armée des Tày-son fut arrivée à Hà-trung, dans le Sud du Hà-tĩnh, elle rencontra un détachement cochinchinois, fort à peine de cinq cents hommes, et commandé par Đặng Trần Thường en personne, qui s'était avancé jusqu'au Mont Hoành-son pour faire une reconnaissance. Un engagement eut lieu, qui dura de l'heure *dần* 寅 jusqu'à l'heure *vị* 未, c'est-à-dire de quatre heures du matin à deux heures du soir environ, et pendant lequel un grand nombre de Cochinchinois furent tués. Deux régiments, comprenant plus de deux cents hommes, passèrent à l'ennemi. Mais Thường combattit désespérément avec les troupes qui lui restaient, et se retira, emmenant une dizaine de prisonniers, au fort de Thanh-hà, à l'embouchure du Sông-gianh. Les ennemis n'osèrent pas le poursuivre. Gia-Long fit cependant retirer les troupes à Đông-hới, à l'exception de sept ou huit cents hommes qui gardaient la rive de Sông-gianh.

Quang Toàn ordonna à Đinh Công Tuyết 丁公雪, qui avait le titre de *tư-lệ* 司隸, et au *tổng-quản* 總管 Siêu 超, d'occuper Pháp-kê 法偈 et Tam-dồn 三屯, deux villages du Bắc-chính septentrional où étaient établis des forts, et qui commandaient les routes du Quảng-binh Nord. Le général cochinchinois Đặng Trần Thường recula jusqu'à Dinh-ngôi 瓦營, le chef-lieu du Bắc-chính méridional. Le dernier jour de la 12^e lune, 2 février 1802, l'armée des Tày-son passa le Sông-gianh. Đặng Trần Thường abandonna Dinh-ngôi et se retira à Đông-hới. En même temps la flotte ennemie, composée d'une centaine de jonques de pirates Tè-Nguy 齊桅, sous les ordres du *thiếu-uy* 少尉 Đặng Văn Đăng 鄧文勝 et du *đô-đốc* 都督 Lực 力, se disposait en ligne de combat en face de l'embouchure du fleuve. Les troupes cochinchinoises qui occupaient le village de Thanh-hà 清河, s'étaient repliées prudemment sur Đông-hới et la flotte cochinchinoise, sous les ordres de Tống Phúc Lương, put se réfugier dans le fleuve Nhật-lệ. Nguyễn Ánh, averti de la marche des ennemis était venu en personne prendre le commandement des troupes. Il avait laissé le Prince Thăng 尊室昇 à la garde de Hué et avait fait poster une partie de sa flotte, sous les ordres de Nguyễn Công Nga 阮公俄 et de Nguyễn Hữu Chính 阮有政 à l'embouchure du fleuve de Hué 溟海口.

Parti de Hué le jour *át-vị* 乙未, 22^e jour de la lune, 27 décembre 1801, il arriva à Đông-hới le jour *nhâm-dần* 壬寅, 29^e jour de la lune, 3 janvier 1802. Le Maréchal du centre 中軍, Nguyễn Văn Trương 阮文張, fut placé à la tête des troupes de mer, tandis que Phạm Văn Nhơn 范文仁 et Đặng Trần Thường 鄧陳常 étaient placés à la tête des troupes de terre. Pendant ce temps des ordres étaient donnés pour que vingt mille mesures de grains fussent de nouveau transportées de la province du Quảng-dức au grenier de Thượng-lập 上立, dans le Nord du Quảng-trị.

L'ennemi attaqua de trois côtés à la fois : à Trấn-ninh 鎮寧, où le *tiết-chế* 節制 Quang Thủy 光垂 et le *tổng-quản* 總管 Siêu 超 dirigeaient les opérations ; au mur de Dấu-mẫu 兜釜, où combattaient Tuyết 雪 et Nguyễn Văn Kiên 阮文堅 ; enfin sur mer, car la flotte s'était avancée à hauteur de l'embouchure du Nhật-lệ 日麗.

C'est le premier jour de la première lune de l'an *nhâm-tuất* 壬戌, 3 février 1802, que l'assaut fut donné à Trăn-ninh. Nguyễn Ánh fit ouvrir les portes du mur et quelques centaines de gardes du corps, s'élançant avec impétuosité, repoussèrent l'ennemi qui, enveloppé par le reste de l'armée, laissa sur le terrain plusieurs milliers de cadavres.

En même temps, la flotte cochinchinoise, sous les ordres de Nguyễn Văn Trương, était sortie du fleuve, et, profitant d'un fort vent Nord-Est ⁽¹⁾, attaqua la flotte ennemie et la dispersa. Plus de vingt jonques tombèrent aux mains des vainqueurs.

A l'extrémité Ouest du grand mur, on combattait aussi avec acharnement. Les Tày-son escaladaient le mur Dâu-mẫu, nombreux comme des fourmis. Les Cochinchinois se défendaient à coups de canon et faisaient rouler des pierres sur les assaillants. Les cadavres s'amoncelaient. Quang Toản, découragé, voulait faire replier ses troupes. Mais Búi Thị Xuân 裴氏春 le réconforta et le supplia de ne pas reculer. Quang Toản agita de nouveau les drapeaux, encourageant les troupes et les excitant au combat. Thị Xuân, montée sur un éléphant, courait de ci de là, combattant avec ardeur. La lutte dura depuis le matin, et, vers les cinq heures du soir ⁽²⁾, les ennemis ne s'étaient pas encore décidés à reculer. Mais, à ce moment, Quang Toản apprit la défaite des troupes de mer. Désespéré, il abandonna la lutte et prit la fuite. Le jour suivant, 4 février 1802, il arriva à Đông-cao 東臯 ⁽³⁾, puis traversa le Sông-gianh en toute hâte, et gagna le Nghê-an. Ses gens ne purent le suivre qu'en petit nombre. Les Cochinchinois s'étaient mis à sa poursuite, mais ne purent l'atteindre. Lorsqu'ils arrivèrent au Sông-gianh, Toản avait déjà passé le fleuve. Ils purent s'emparer cependant de cinquante jonques qui transportaient des vivres et des munitions pour les troupes ennemies, et firent prisonniers un certain nombre d'officiers. Quant aux hommes de troupes qui firent leur soumission aux vainqueurs, on ne pouvait les compter, au rapport de l'annaliste qui a rédigé l'inscription du Long-Pont.

Les *Annales* de Gia-Long en donnent le dénombrement. On fit d'abord plus de sept cents prisonniers. Puis Hoàng Văn Diễm 黃文點, s'étant avancé jusqu'à la « Grotte des Immortels » 僊谷 (sans doute les grottes de Minh-câm, dans le Binh-chinh, le Bỗ-trạch actuel), trois mille partisans des Tày-son firent leur soumission aux vainqueurs, qui s'emparèrent en outre de sept cents canons et de cinq cents chevaux. Parmi les captifs étaient le ministre 尙書 Nguyễn

(1) L'annaliste désigne ici, par ce vent du Nord-Est, le vent que les Annamites appellent vulgairement *gió-đông* « vent de l'Est », mais qui souffle tantôt du Nord-Est, tantôt, si c'est le *gió-đông-ngoài*, en plein Nord. Ce vent est très fréquent en février-mars sur les côtes du Quảng-binh.

(2) 晡, de 5 heures à 5 heures du soir.

(3) S'écrit aussi 東高. C'est le premier relai de poste après Đông-lôi.

Thế Trục 阮世直, le *dô-dốc* 都督 Trần Văn Mò 陳文謀, le *tham-dốc* 參督 Bùi Văn Ngoạn 裴文玩 et le *thiếu-tề* 少宰 Nguyễn 元.

Quang Thùy 光垂, de son côté, avait pris la fuite. Mais, arrivé au Sông-gianh, il trouva les troupes cochinchinoises, qui, parties de l'extrémité Ouest du mur, et ayant poursuivi inutilement Quang Toản, occupaient la rive du fleuve. Il ne put passer. Pour ne pas tomber entre les mains des Cochinchinois, il se dirigea vers l'Ouest, remonta la vallée du Nguồn-sơn (1), puis la vallée du Nguồn-này, affluents du Sông-gianh, et gagna le Nghệ-an par la route des montagnes. Il mit plus de dix journées à faire ce trajet. Là il rejoignit son frère Quang Toản, et tous les deux regagnèrent Hà-nội.

Quant aux Cochinchinois, ils s'emparèrent de toute la vallée du Sông-gianh. Nguyễn Ánh, qui s'était avancé jusqu'au fortin de Thanh-hà, à l'embouchure du Sông-gianh, retourna à Huế, où il arriva le jour *ất-dậu* 乙酉, 13^e jour de la lune, 15 février 1802 ; mais il laissa Nguyễn Văn Trương pour garder Đồng-hới. Tông Phúc Lương et Dăng Trần Thường occupaient l'embouchure du Sông-gianh, tandis que Hoàng Văn Diêm stationnait au port de Ròn.

La bataille de Nhứt-lệ mit fin à la puissance des Tây-sơn. Nguyễn Ánh ne tarda pas à repartir de Huế pour conquérir le Tonkin. Il repassa le mur de Đồng-hới, atteignit les plaines du Nghệ-an où les généraux de Hiên Vương s'étaient illustrés un siècle et demi auparavant, dépassa An-trường 安場 que les armées cochinchinoises n'avaient jamais pu atteindre, et, le 23^e jour de la 6^e lune, 22 juillet 1802 (2), pénétra dans Hà-nội. Quang Toản lui fut livré dans une cage. Maître absolu de toutes les provinces de langue annamite, du Tonkin comme de la Cochinchine, Nguyễn Ánh se proclama empereur du Việt-nam 越南, c'est-à-dire de l'ancien Việt-thường 越裳, qui formait l'apanage des Nguyễn depuis 1558, et de l'An-nam 安南, domaine des Trịnh. Il prenait le titre de période de Gia-Long 嘉隆, et, l'année suivante, l'Empereur de Chine le reconnaissait comme roi légitime, lui accordant des lettres d'investiture et un sceau d'argent doré, surmonté d'un chameau (3). Les Nguyễn, vainqueurs une première fois en 1672, année où fut consacrée leur indépendance, triomphaient définitivement de leurs ennemis héréditaires (4).

(1) J'ai relaté dans *Croyances et dictons populaires de la vallée du Nguồn-sơn* (B. E. F. E.-O., 1, p. 206) une légende populaire qui se rattache à la fuite de Quang Thùy.

(2) *Liệt-truyệ*n, XXX, 55 ab.

(3) DEVERIA, *Relations*, etc., p. 49-50.

(4) L'inscription du Long-Pont nous donne quelques détails sur l'histoire du mur de Đồng-hới pendant le XIX^e siècle. Il suffira de les mentionner en note. Le Tonkin était soumis, mais ne laissait pas de donner des inquiétudes aux rois de Huế. La preuve en est dans le soin que les successeurs de Gia-Long prirent de réparer le mur et d'en augmenter la valeur stratégique. En 1821, Minh-Mạng 明命 passa à Đồng-hới. Son esprit se reporta vers les nombreux officiers et soldats qui avaient trouvé la mort dans les environs. Il fit élever un tertre et ordonna d'offrir un sacrifice aux mânes de ceux qui avaient

péri pour l'indépendance de leur patrie. En 1824 (5^e année de la période), il fit élever la citadelle actuelle de Đồng-hới, jetée en écharpe sur l'ancien mur, vers son extrémité Nord-Est, et bâtie sur le modèle de celles que le colonel Ollivier avait élevées dans le Sud de la Cochinchine. En même temps fut élevée la porte monumentale, dite Porte du Quảng-bình 廣平關, à cent cinquante mètres environ de la citadelle, et, à l'extrémité Ouest du mur, la porte dite de Võ-thắng 武勝關, de dimensions égales. Ces deux portes donnent passage la première à la route mandarine, la seconde à la route des montagnes. L'ancien mur lui-même fut réparé, et l'insistance que met l'inscription à faire ressortir que Minh-Mạng fit tous ces travaux en briques et en pierres, permettrait de conclure que la partie du mur qui est en pierres, depuis l'embouchure du Nhứt-lệ jusqu'au fleuve de Lê-hi, daterait de cette époque. Minh-Mạng se souvint aussi des trois héros qui avaient joué un si grand rôle dans les guerres contre les Trịnh. Sous son règne Đào Duy Từ, le constructeur du mur de Đồng-hới, Nguyễn Hữu Tấn et Nguyễn Hữu Dật, qui le complétèrent et le défendirent, furent anoblis et reçurent, entre autres titres, ceux de Fondateurs de l'Empire 開國公臣, et de quốc-công 國公.

En 1842 (2^e année de la période), Thiệu-Trị passa aussi à Đồng-hới. Il donna l'ordre au Ministre des Travaux publics et aux mandarins provinciaux de réparer le mur partout où le besoin s'en ferait sentir. Le Ministre des Rites devait s'occuper des sacrifices rituels offerts aux guerriers morts pour la patrie, comme par le passé. Enfin, à l'embouchure du Nhứt-lệ, et dans toute l'étendue de la province, on devait exercer les troupes de la marine, pour les familiariser avec la configuration du pays. De plus, le nom du mur de Đồng-hới fut changé, ou plutôt un nom définitif lui fut donné, celui de Định-bắc-trường-thành 定北長城, « Longue muraille du Nord pacifié ».

Malgré les craintes que prouvent ces mesures, le mur de Đồng-hới ne fut plus d'aucune utilité. En 1885, les murs en pierre du camp retranché virent s'avancer un détachement de soldats français qui entrèrent au son du clairon dans la citadelle de Đồng-hới sans qu'aucun défenseur osât paraître. Ce fut le dernier fait d'armes. Le rôle de la grande muraille et de la nouvelle citadelle elle-même semble bien fini. Les pierres et les briques s'en vont une à une pour servir à la construction d'édifices plus appropriés aux besoins du moment, et bientôt, peut-être, il ne restera plus de vestige d'un ouvrage qui eut une si grande importance dans l'histoire de deux royaumes.

CARTE DE L'ANCIENNE PROVINCE

DU NGHỆ - AN

DU NAM BỒ CHÍNH ĐÌNH

ET DU QUẢNG - BÌNH - ĐÌNH

au $5\overline{000000}$

THÉÂTRE DES GUERRES
ENTRE LES TRỊNH ET LES NGUYỄN

(XVI^e-XVII^e Siècles)

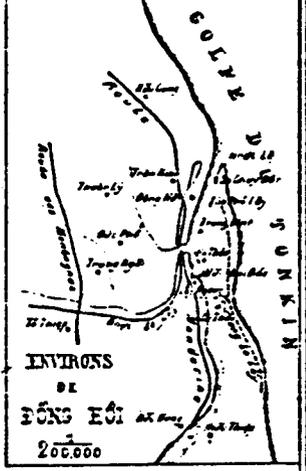
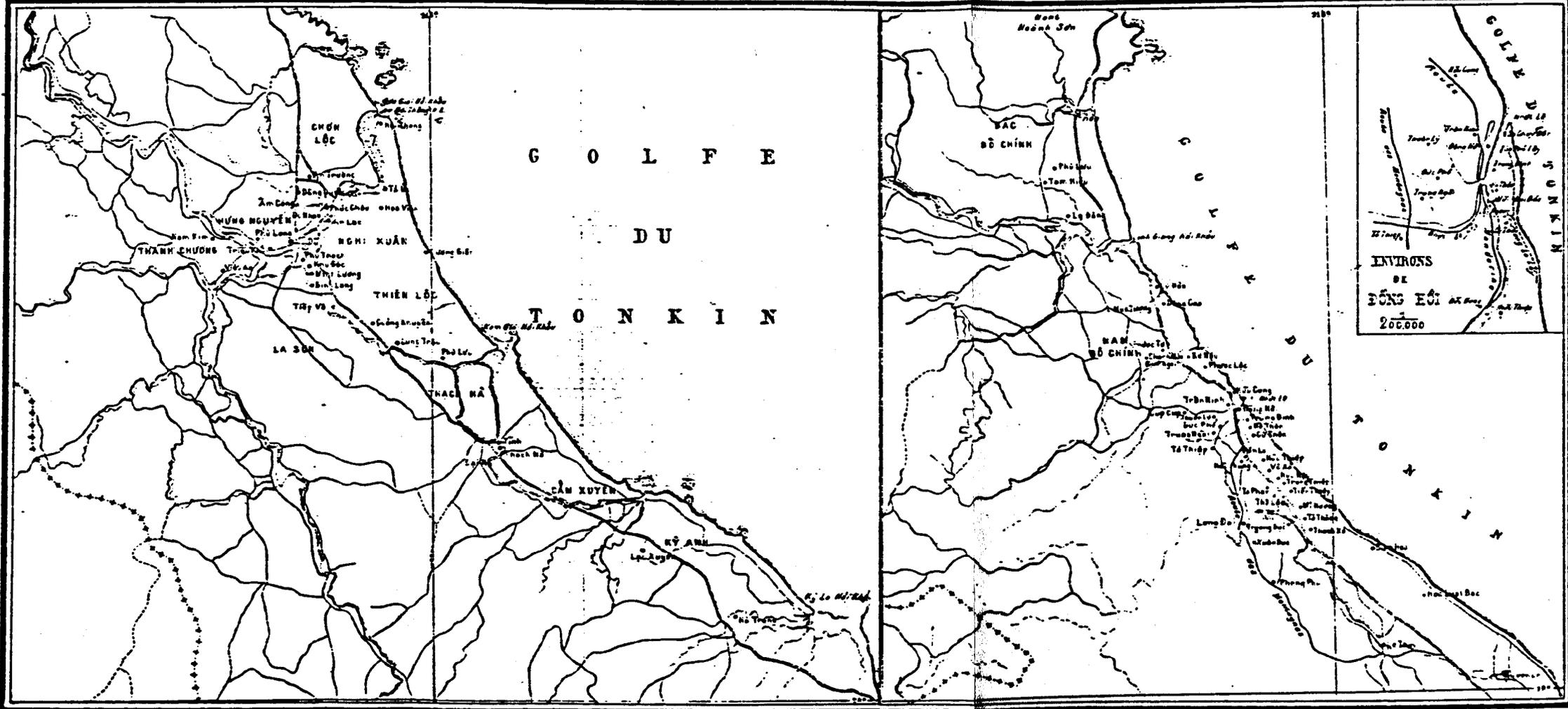
Cf. L. CADIÈRE, Le mur de Đống-Hồ

BULLETIN DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

VI, 1906

PARTIE NORD

PARTIE SUD



BULLETIN

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

Le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* paraît tous les trois mois. Il est en vente : à Hanoi, chez F.-H. SCHNEIDER, éditeur ; à Paris, chez E. LEROUX, 28, rue Bonaparte ; à Leipzig, chez HARRASSOWITZ, Querstrasse, 14. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 20 fr., celui du numéro à 5 fr.

Prière d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration soit à M. le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient, à Hanoi, soit à M. L. FROT, représentant de l'École française d'Extrême-Orient, 11, rue Poussin, à Paris.

T. I-V (Années 1901-1905), 5 vol. in 8°, chacun 20 franc

PUBLICATIONS

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

- I. NUMISMATIQUE ANNAITE, par DESJARDIN, E. GROS, capitaine d'artillerie de marine, Saigon, 1900, 1 vol. in 8°, accompagné d'un album de 16 planches.
- II. NOUVELLES RECHERCHES SUR LES CHAM, par ANTOINE GABAYON, ancien élève diplômé de l'École pratique des Hautes Études, ancien membre de l'École française d'Extrême-Orient, attaché à la Bibliothèque Nationale, Paris, E. Leroux, 1901, in 8°.
- III. PHONÉTIQUE ANNAITE (CARACTÈRE DU HAUT ANNAM), par J. LABIÈRE, de la Société des Missions étrangères, Paris, Imprimerie nationale, E. Leroux, 1901, in 8°, 65 p.
- IV. INVENTAIRE ARCHÉOLOGIQUE DE L'INDO-CHINE. MONUMENTS DU CAMBODGE, par G. ÉLÉNI DE LACONOUËRE, chef de bataillon d'infanterie coloniale, Paris, Imprimerie nationale, E. Leroux, 1901, in 8°.
- V. L'ART GÉOMÉTRIQUE DU CAMBODGE, par G. ÉLÉNI DE LACONOUËRE, chef de bataillon d'infanterie coloniale, Paris, Imprimerie nationale, E. Leroux, 1901, in 8°.
- VI. LE BÈME, par SOUS-LE MAJOR.
- VII. DICTIONNAIRE SAM-FRANÇOIS, par PAUL DE LAMONER, capitaine de vaisseau, Paris, Imprimerie nationale, E. Leroux, 1901, in 8°, 82 pages.
- VIII. ATLAS ARCHÉOLOGIQUE DE L'INDO-CHINE. MONUMENTS DE LAUNAP ET DE LA LUONG, par le capitaine G. ÉLÉNI DE LACONOUËRE, attaché à l'École française d'Extrême-Orient, Paris, Imprimerie nationale, E. Leroux, 1901, in 8°, 149 pages, en 2 vol. in 8°.

BIBLIOTHÈQUE

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

- I. ÉLÉMENTS DE SAANSKRIT CLASSIQUE, par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris, Paris, Imprimerie nationale, E. Leroux, 1902, in 8°.
- II. PRÉCIS DE GRAMMAIRE HALLI, ACCOMPAGNÉ D'UN CHOIX DE TEXTES GRADUÉS, par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris, Paris, Imprimerie nationale, E. Leroux, 1901, in 8°.